HAL
open science

Réalité et imaginaire, le Japon vu par le XVIIIème siècle français

Bruno Dubois

To cite this version:

Bruno Dubois. Réalité et imaginaire, le Japon vu par le XVIIIème siècle français. Littératures. Université de Bourgogne, 2012. Français. NNT : 2012DIJOL030 . tel-00843582

HAL Id: tel-00843582

https://theses.hal.science/tel-00843582

Submitted on 11 Jul 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ DE BOURGOGNE

UFR de Lettres et Philosophie

Ecole Doctorale 491, Langages, Idées, Sociétés, Institutions, Territoires (LISIT)

23 novembre 2012

THÈSE

Pour obtenir le grade de

Docteur de l'Université de Bourgogne

Discipline : Lettres

Par

Bruno Dubois

Réalité et imaginaire, le Japon vu par le XVIIIe siècle français.

Directrice de thèse : Sylviane Léoni

Jury :

Léoni, Sylviane, professeur, Université de Bourgogne
Moureau, François, professeur, Université de Paris IV - Sorbonne
Poirier, Jacques, professeur, Université de Bourgogne
Reynaud, Denis, professeur, Université de Lyon II

A ma femme, Yasuko Dubois

Remerciements

Je tiens tout d'abord à témoigner ma profonde gratitude et ma sincère reconnaissance à mon directeur de recherches, le professeur Sylviane Léoni qui a dirigé mes études durant toutes ces longues années... Sans son aide efficace, ses conseils et sa direction critique, à la fois durant mon master et cette thèse, je n'aurais jamais pu poursuivre mes travaux de recherches ni mener à bien cette étude qui lui doit beaucoup. Je la remercie infiniment pour sa disponibilité, sa patience et ses judicieux conseils. C'est sous son regard critique que j'ai pu poursuivre ce travail, guidé par son infinie bienveillance et sa précieuse rigueur. Ses suggestions, ses commentaires, ses innombrables corrections m'ont permis de surmonter bien des difficultés et de mener à terme ce projet de recherches. Je tiens aussi à la remercier pour le temps dépensé à la pénible relecture de mes différents chapitres. La confiance et la compréhension qu'elle a témoignées à mon égard m'ont été des plus efficaces.

Mes remerciements vont également à ma femme Yasuko qui m'a soutenu et encouragé dans mon travail. Mille remerciements enfin à Lucien Clercq qui n'a pas hésité à consacrer une partie de son temps et de son énergie à relire mon texte et à le corriger malgré un emploi du temps souvent chargé. Pour terminer, je remercie les quelques amis et connaissances qui m'ont encouragé dans mes recherches.

Résumé:

A partir de la mi-XVIe siècle et pendant près de cent ans, les lettres et témoignages offerts à l'attention des lecteurs européens contribuent à créer un « Japon textuel » où viennent s'entrelacer deux histoires : d'une part, celle d'un pays féodal et instable mais accueillant aux influences extérieures ; d'autre part, celle d'âpres rivalités européennes à la fois religieuses et économiques. Mais à partir de 1639, date de la fermeture du Japon aux pays occidentaux, et plus encore au XVIIIe siècle, cet entrelacs prend, par la force des choses, une autre forme, purement intertextuelle cette fois. Objet de la thèse, cette présence du Japon dans les écrits de langue française au XVIIIe siècle témoigne de l'élaboration progressive d'une topique qui tient lieu de connaissance en même temps que de support à un imaginaire « japonisant ». C'est également sur fond de cette mé-connaissance que sont parfois développés les thèmes chers à la réflexion philosophique des Lumières - la tolérance, la liberté religieuse, la justice, l'obscurantisme et le despotisme -. Révélateurs du fossé sans cesse grandissant qui se creuse entre la réalité historique japonaise et la représentation qui en est faite par les lettrés français, les documents pris en considération se révèlent également riches en enseignements sur les pratiques d'écriture - et en l'occurrence de réécriture - des auteurs français, sur leur volonté de raisonner à l'échelle du monde mais aussi sur la résistance que la pensée des Lumières opposait aux autres formes de pensée.

Mots clés :

Religion
Évangélisation
Fanatisme
Jésuites

Abstract

Reality and imagination: Japan as viewed by 18th century France

With an interest in the origins of various representations of Japan during the Enlightenment, we have studied three centuries of Japanese history as they relate to the West. Even though in the eighteenth century China was of primary interest, some French authors refer to the Land of the Rising Sun in their texts. This was true even though there was no contact between Japan and the West at that time. Therefore, in order to write about Japan, they had to rely on older texts to obtain information. Because of the particular history of Japan, whose highlights we present, the first reports written by Europeans emanated from the pens of authors from different worlds.

First of all Jesuits from Iberian countries (1549-1620) who were mainly concerned with evangelical activities in Japan, wrote about these activities and the difficulties of carrying out their mission.

Then, once these missionaries were expelled from the country, Dutch Reformed Church traders, the only ones to live in Japan, offered information on the country.

The various paraphrased texts of these authors, copied by the authors of the seventeenth and eighteenth centuries, religious and laity, were used to draw an imaginary Land of the Rising Sun according to the latter group's personal and religious opinions.

Japan notably appears in the Encyclopedia of Diderot, and we also noticed that the French writers of the Enlightenment who speak of Japan offer a vision consistent with their way of thinking and their philosophy.

They use some subjects about Japan to illustrate a particular theme related to their own philosophical interest.

Somehow, whenever they expound on Japan, in the end they are expounding equally on France. Indeed, the issues they raise have a direct relationship with questions such as justice, tolerance, religious freedom, etc.

Keys words :

Religion
Evangelization
Fanaticism
Jesuit

Réalité et imaginaire, le Japon vu par le XVIIIe siècle français

Table des matières

Introduction p. 15

Partie 1

Historique du Japon (1550-1650)

A- La naissance du Japon moderne p. 37

1- L'arrivée des Européens p. 37
2- L'arrivée de François Xavier au Japon p. 43
3- Le commerce des navires portugais p. 44
4- La tranformation du pays du Soleil levant p. 45

B- L'unification du pays :
une entreprise réalisée en trois étapes p. 47

1- Première étape :Oda Nobunaga p. 47
2- Deuxième étape : Hideyoshi Toyotomi p. 56
3- Le mécontentement du despote p. 60
4- Évolution des évènements p. 69
5- L'affaire du galion espagnol Saint Felipe (1596) p. 73
6- Arrivée des missionnaires franciscains p. 76
7- Divinisation de Hideyoshi p. 78

C- **Troisième étape:Tokugawa Ieyasu** p.79

1- Luttes pour le pouvoir p. 80
2- Une bataille décisive : Sekigahara (1600) p. 81
3- Ieyasu devient *shôgun* p. 83
4- Ieyasu et le christianisme p. 84
5- Les relations commerciales à l'époque Tokugawa p. 90
6- Arrivée des réformés p. 92

D- **Le Christianisme dans la tourmente et la fermeture du Japon** p. 96

1- Les différents décrets anti-chrétiens p. 96
2- Le confucianisme et le Japon, pays des dieux p. 101
3- Effacer toute trace du christianisme p. 105
4- Le culte des aïeux p. 107
5- La purification p. 110
6- Les révoltes paysannes et le drame de Shimabara p.113
7- Les grandes répressions p.119
8- Le siècle chrétien ? p.124
9- La fermeture du Japon p. 125
7- Un îlot prison : Dejima p. 130
8- La nouvelle capitale politique : Edo p. 131

Partie 2

Le corpus religieux p. 135

La réécriture du Japon au XVIIe et XVIIIe siècles p. 135

A- Les hommes et l'expérience du réel p. 136
1- Les jésuites p.136
2- Les rapports des Jésuites, une source fondamentale d'information p. 137

3- L'emblème de l'évangélisation du Japon: François Xavier p. 142
4- Un historien : le jésuite Luis Froïs p. 144
5- Le récit des persécutions p.147
6- Un organisateur de talent : AlexandreValignano p. 149
7- Divergences de points de vue et rivalités jésuitiques p. 155
8- Les jésuites et le commerce de la soie p. 157

B - Les ouvrages religieux de la fin du XVIIe et du début du XVIIIe siècle p. 161
1- *Histoire ecclésiastique des isles et royaumes du Japon* p. 161
2- Pierre-François-Xavier de Charlevoix et le Japon p. 165
3- La première édition : de nouvelles connaissances relatives au Japon p. 167
4- Une vision partisane p. 173
5- Le recours aux sources protestantes p. 176
6- Les critiques contre Kaempfer p. 180
7- La défense de la cause des jésuites p. 185
8 - La réception de l'*Histoire et description générale du Japon* p. 187

C - L'organe de presse des jésuites : *Les Lettres édifiantes* p. 192
1- Historique p. 192
2- Intérêt de la revue p. 193

2- Quelques thèmes récurrents dans les ouvrages religieux Relatifs au Japon(du XVIIe au XVII siècle) p.195

A- Le monde religieux catholique p.198

1- Les convertis chrétiens : des figures héroïques p. 198
2 - Une aide efficace au service des conversions : les miracles p. 203
3- Le bonze : une figure du mal p. 211
4- Un christianisme sans « état d'âme » p. 215
5- Le voyage des quatre jeunes « ambassadeurs » japonais à Rome p. 221

B- Perception du monde religieux japonais p. 231

1- La vision du monde des religieux japonais p. 232
2 - Les ermites des montagnes « les *jammabos* » p. 244
3 - Une vision démoniaque des cultes religieux japonais p. 246

C-Perception du monde japonais p. 252

1- Le caractère des japonais dans les écrits des jésuites p. 252
2- Un sens exacerbé de l'honneur p. 257

D - Perception du monde païen japonais p. 260

1- Une curieuse expression : « antipode en morale » p. 260
Conclusion p. 265

Partie 3

Une approche renouvelée p. 267

1- Émergence d'un corpus non religieux au XVIIe siècle p. 267
2- Un habile négociant : François Caron p. 271
3- Le Japon à travers les descriptions de François Caron p. 273
4- Le contenu de l'ouvrage p. 276
5- La publication de *La vraie description du royaume du Japon* p. 277
6- Au sujet d'autres écrits de Caron p. 279
7- Caron au service de la France p. 281
8- Sous le feu des critiques p. 283
9- Des témoignages sur les supplices p. 285
Conclusion p. 287

B - La réécriture du Japon au XVIIe siècle p. 288

1- Les *Ambassades mémorables* d'Arnold Montanus p. 288
2- Les journaux de voyage p. 291
3- Les sources catholiques de Montanus p. 296
4- La réception de l'ouvrage p. 300
5- Une représentation picturale imaginaire du Japon p. 305

C-Engelbert Kaempfer, ou le voyage scientifique p. 308

1-- Présentation de Kaempfer, un homme de sciences p. 310
2- La découverte de l'Orient p. 312
3- Une thématique récurrente dans les journaux de voyage : l'arrivée au Japon p. 314
4- Un séjour studieux p. 318
5- Les deux ambassades auprès du *shôgun* p. 323

D - L'*Histoire du Japon* d'Engelbert Kaempfer p. 327

1- Une nouvelle approche du Japon p. 327
2- Une évolution dans les recherches p. 340

E- Les différentes sources de Kaempfer p. 342

1- Les archives de Camphuis p. 343
2- Les journaux de voyage p. 347

F- L'édition de l'*Histoire du Japon* p. 357

1- La première publication de l'*Histoire du Japon* p. 357
2- Les différentes éditions en langue européenne de Scheuchzer p. 362

Partie 4

Le Japon des Lumières

A- Une des principales sources d'informations des auteurs Du XVIIIe siècle p. 365

1- Réécriture de l'ouvrage de Kaempfer en Europe p. 366
2- L'influence de Kaempfer au XVIIIe siècle p. 373

B- Critique de la religion p. 380

1- Le monde religieux japonais représenté par les auteurs du XVIIIe siècle p. 382
2-Une approche négative des cultes japonais p. 385
a) Le shintoïsme p. 385
b) le confucianisne p. 389
c) le bouddhisme p. 391

3- Les religieux japonais p. 397
4- Le fanatisme religieux p. 404
5- D'étonnantes analogies entre le monde religieux japonais et le monde catholique p. 407

b) Le Japon au service de la cause anti-jésuite p. 410

1- Le périple de François Xavier p. 410
2- Voltaire, lecteur du « *François Xavier* » de Bouhours p. 415
3- La dénonciation du « fanatisme » catholique p. 425

C - Critique de l'ordre social et politique japonais chez Les philosophe des Lumières p. 437

1- Le Japon dans l'Esprit *des lois* : la sévérité des lois japonaises p. 437
2- La justice au service du despotisme p. 440
3- L'impuissance des lois japonaises et les moeurs de l'empereur p. 448

D - Récurrence de thèmes dans les ouvrages des auteurs du XVIIIe siècle p. 451

1- Les Hollandais et le *efumi* (*fumi-é*) p. 451
2- Les douze « sectes » ou l'expression de la tolérance religieuse p. 458

E- Quelques thèmes récurrents relatifs à la société japonaise chez les auteurs du XVIIIe siècle p. 468

1- La description des Japonais dans les ouvrages du XVIIIe siècle p. 468
2- L'orgueil et l'arrogance des Ibériques p. 475
3- Déférence et soumission des Hollandais : la visite annuelle au *shôgun* p. 483

F- Un exemple de récurrence narrative dans les ouvrages du XVIe au XVIIIe siècle : la représentation de l'empereur (*daïri*) p. 489

1- Les premières descriptions du *daïri* p. 489
2- La vie fantasmée du *daïri* p. 491
3- La représentation du *daïri* dans les ouvrages du XVIIIe siècle p. 492
4- Une comparaison malheureuse p. 495
4- L'appréhension d'une culture différente p. 498

G- Évolution du jugement porté sur le Japon p. 502
1-Une vision positive du Japon au début du XVIIIe siècle p. 502
2- L'influence des idées des Lumières : une image négative du Japon p. 503
3- Des similitudes entre Européens et Japonais p. 510

H- **Le Japon, lieu de l'écriture** p. 514

1- Le Japon, motif littéraire p. 514

2- Une « tragédie japonaise » p. 518

Conclusion p. 521

1- La récurrence du thème religieux p. 521

2- Une perspective eurocentrique p. 526

3- La présentation décalée du Japon p. 527

4- Acculturation p. 528

5- Un discours trompeur p. 530

6- Évolution du Japon p. 533

Bibliographie p. 538

Réalité et imaginaire, le Japon vu par le XVIIIe siècle français.

« Ce voyage me réjouit quelquefois beaucoup à ne le faire qu'en imagination, et que seroit-ce, si on le faisait en effet ? Cela vaudrait mieux que d'aller d'ici au Japon, c'est à dire de ramper avec beaucoup de peine d'un point de la terre sur un autre, pour ne voir que des hommes. » Fontenelle[1]

Introduction

Le sujet de notre recherche, que nous avons choisi d'intituler « Réalité et imaginaire : le Japon vu par le XVIIIe siècle français », s'attache à l'étude de la représentation du Japon, en France et tout particulièrement au siècle des Lumières. Nos analyses prennent en considération les différents ouvrages et écrits consacrés au pays du Soleil levant par les hommes de plume, écrivains, philosophes, penseurs et romanciers du XVIIIe siècle. Le choix de ce corpus peut certes s'expliquer par notre situation personnelle mais ce n'est pas la seule raison. Contrairement à la Chine qui a fait l'objet de nombreuses études, les écrits portant sur le Japon au XVIIIe siècle ont été peu étudiés car, fermé à tout contact étranger à partir de 1640, ce pays ne pouvait susciter aucun témoignage direct. À cette époque, les lettrés français qui ont écrit sur ce pays, faute de pouvoir accomplir eux-mêmes le périlleux voyage jusqu'au bout du monde, ou ne serait-ce qu'imaginer sa réalisation, n'ont pu observer de *visu* le pays, ses mœurs, ses coutumes et ses habitants. Ils n'ont pas pu apprécier de leurs propres yeux ses paysages, ni porter

[1] Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des Mondes*, Paris, M. Brunet, 1724, p. 138.

un regard sur ses habitations et ses temples, ses villes et villages. De la même façon ils n'ont pu accéder à des informations historiques, précises sur ce qui se passait dans cette contrée renfermée sur elle-même vu qu'aucun étranger, hormis de rares cas particuliers, ne pouvait en fouler le sol. Les écrits que nous prenons en considération ne peuvent donc apporter que fort peu de renseignements et enseignements sur la société et la culture japonaises du XVIIIe siècle. Il nous a néanmoins semblé qu'ils pouvaient éclairer une histoire française, à savoir la place qu'occupe le Japon dans les représentations de l'élite lettrée, le rapport que celle-ci entretient avec l'écriture.

Comme nous l'expliquerons plus en détail, les auteurs classiques qui désiraient écrire sur le Japon furent dans la plupart des cas, contraints de recourir à des sources documentaires provenant d'ouvrages antérieurs publiés par des religieux, ou encore de rares récits de voyages. Afin de comprendre ce Japon que les auteurs français du XVIIIe siècle ont brossé dans leurs écrits, et en même temps analyser l'implication des différents discours sur ce pays, il a été nécessaire de remonter aux sources livresques et de répertorier les sources du « récit » relatif au Japon. Fondé sur des textes précédents et non sur l'autopsie, ce récit renvoie une image doublement décalée car il narre un Japon qui serait en quelque sorte atemporel mais qui doit beaucoup aux récits des XVIe et XVIIe siècles. De plus, il fait apparaître une culture qui pratique abondamment l'exercice de la réécriture alors même qu'elle met en avant l'importance de l'expérience dans la recherche de la vérité.

Si notre travail est tourné vers le XVIIIe siècle notre démarche suppose la recherche et l'analyse des textes fondateurs qui ont participé à la constitution progressive d'un corpus textuel. Il s'agit de sources historiques, culturelles, religieuses et politiques qui

ont fourni des renseignements et ont permis une mise en construction narrative du Japon par les hommes de lettres, romanciers, éditeurs de collections de livres sur les voyages ainsi que par les encyclopédistes qui ont traité de façon partielle de ce pays, ou écrit longuement à son sujet.

Après une introduction contenant une mise en perspective historique des relations entre les deux mondes, oriental et occidental, nous présenterons, dans la première partie de notre étude, quelques ouvrages et auteurs qui ont joué un rôle important dans cette "chaîne textuelle" qui est l'objet de notre recherche. Nous analyserons également certains des textes importants et même fondamentaux qui ont présenté au public européen, durant trois siècles consécutifs, ce pays suivant différentes perspectives, tant religieuses que culturelles. Nous verrons ainsi que la représentation du Japon est fortement tributaire de l'approche culturelle de ceux qui l'ont découvert dans un premier temps et de l'univers intellectuel de ceux qui l'ont " réécrit " dans un second temps.

À partir d'un corpus constitué de divers récits de voyages et d'oeuvres littéraires ou philosophiques, d'ouvrages écrits durant deux siècles, et que nous présentons dans nos premiers chapitres, nous avons recherché quelles images, quelles représentations les écrivains, philosophes et voyageurs du XVIIIe siècle ont choisies et utilisées dans leurs écrits consacrés à cette contrée si éloignée d'eux, que cela soit géographiquement ou culturellement. Pays qui fermé sur lui-même pour se protéger de toute menace extérieure, n'avait pas hésité à chasser les rares étrangers vivant sur son territoire et à en persécuter d'autres pour des raisons politiques et religieuses. Pays au sujet duquel les informations, au cours du XVIIIe siècle étaient, en raison de ces circonstances, devenues à la fois rares, précieuses, également fragmentaires vu l'impossibilité de toute communication directe et le peu de liberté de mouvements pour les rares étrangers

résidant sur place. Ces informations avaient aussi le défaut d'être répétitives, car les auteurs empruntaient souvent les uns aux autres. La sévère politique d'isolement (*sakoku*) qui renferma le pays sur lui-même durant plus de deux siècles (1640-1853) créa une situation sans pareille et eut donc une influence et un écho dans les écrits de notre pays.

À défaut de pouvoir accomplir le voyage et pénétrer dans le pays, chose devenue donc impossible, l'auteur d'un écrit sur le Japon au XVIIIe siècle ne pouvait que puiser dans le corpus textuel qui s'était constitué précédemment au fil des années durant les deux siècles précédents lorsque le pays demeurait encore ouvert sur l'extérieur.

Ce corpus était assez abondant mais les documents qui le composaient étaient de qualité variable, plus ou moins bien écrits et plus ou moins bien informés, pas toujours fiables car leur contenu manquait souvent de la distance nécessaire. En effet les auteurs de ces textes, qui résidaient dans la contrée pour des motifs économiques ou religieux ont vu le Japon avec leurs préjugés et leurs critères sans pouvoir toujours en saisir la raison car ils ne possédaient pas les outils adéquats qui leur auraient donné les moyens de comprendre. Dans la plupart des cas ils n'étaient pas non plus en possession de l'élément de base nécessaire et indispensable qui leur aurait permis de mieux comprendre l'autre, c'est à dire la langue. Il faut cependant reconnaître avec justice que certains religieux ont su surmonter les difficultés de langage et mener avec succès des recherches poussées sur le Japon alors que rien au départ ne les prédisposait au travail qu'ils ont accompli.

À de rares exceptions près, dès la première moitié du XVIIe siècle, l'écriture relative au Japon ne pouvait se pratiquer qu'à partir des textes publiés par les auteurs du siècle

précédent. Très vite, l'écrit ou le rapport traitant du Japon, de certains de ses aspects ou encore narrant un séjour dans le pays du Soleil levant à partir d'une expérience vécue devint une chose rare et fort précieuse. Au XVIIIe siècle, les auteurs sont donc tributaires d'un corpus limité. Leurs sources, leurs renseignements et leurs informations proviennent des ouvrages écrits par ceux qui furent en quelque sorte des pionniers, mais pionniers sans avenir, en raison de la fermeture rigoureuse et intransigeante du pays à toute présence étrangère, fut-elle paisible et attirée seulement par le désir de faire du commerce ou de propager la foi chrétienne. C'est ici que réside, comme nous aurons encore l'occasion de l'expliquer, toute la particularité et l'originalité de la situation du Japon, qui, tout en étant un pays culturellement avancé, se refuse à laisser ouvertes ses portes aux étrangers et n'accepte qu'un nombre limité d'entre eux en leur imposant des règles strictes. En reprenant les écrits des siècles précédents dans leur travail de réécriture du Japon, les écrivains du XVIIIe siècle ne se limitent pas à recopier mais expriment leur point de vue, leur façon de comprendre le Japon, à partir d'un texte dont ils ne sont pas les auteurs. Réécrire ne veut donc pas dire répéter mais remodeler d'une certaine façon le Japon suivant la lecture qu'ils ont faite du pays, des faits, en raison de la vision qu'ils ont, pour donner un exemple, du rôle joué par les jésuites dans l'évangélisation du pays, vision évidemment différente de celle que possédaient les religieux à l'époque.

Pour essayer de comprendre les enjeux et les rapports particuliers entre l'Europe et le Japon, les diverses raisons parfois contradictoires qui ont conduit les autorités japonaises à chasser les étrangers après en avoir fait périr un certain nombre sous la torture et après avoir trucidé des chrétiens japonais, il nous faut nous tourner vers

l'histoire du pays et de ses habitants. Le contenu des différentes relations, rapports, lettres des missionnaires ne peut être compréhensible que dans la mesure où l'on possède une connaissance tant soit peu approfondie des événements et des acteurs principaux.

Dans cette optique, nous proposons, dans un premier temps, une présentation de l'histoire du Japon (de 1553 à 1640) en nous limitant à un aperçu des grands événements politiques et religieux, dont certains ont eu quelque relation avec la présence des Européens au pays du Soleil levant. Nous mentionnerons également les personnages qui ont joué un rôle actif dans la construction du Japon pré-moderne et qui ont été associés, d'une façon ou d'une autre, au développement du christianisme pour des raisons commerciales et parfois politiques, et ensuite à sa brutale exclusion mettant fin à un siècle durant lequel les informations sur ce pays parvenaient en Europe. Cette période de contacts correspond à l'arrivée des premiers Portugais au milieu du XVIe siècle jusqu'aux années 1640, date à laquelle le christianisme fut définitivement banni et les derniers étrangers chassés ou tués. Durant cette période se joua le destin des rapports de cette contrée avec l'Europe.

Il nous a semblé à la fois utile et nécessaire de replacer notre travail dans ce contexte historique car les rapports entre le Japon et l'Occident, ou, plus précisément, l'interruption des rapports entre ces deux mondes et le manque d'informations sont étroitement liés à la fois aux évènements historiques qui se sont déroulés au Japon durant le siècle qui précède cette rupture, et conséquemment, aux décisions prises par les nouveaux dirigeants du pays à l'encontre des Européens jugés indésirables. Cette attitude est à mettre en relation avec la haine et la méfiance qu'éprouvaient les premiers *shôgun* du début du XVIIe siècle, Tokugawa Ieyasu et ses proches descendants, à

l'encontre de la religion chrétienne et de ses représentants, les jésuites et autres ordres missionnaires. Cette méfiance qui pouvait s'expliquer par des raisons politiques se retourna contre les commerçants portugais et espagnols, et les convertis japonais dont le nombre en augmentation malgré les persécutions dont ils étaient les victimes, pouvait constituer une source de déstabilisation.

Ce rappel historique permettra de donner vie à cette lointaine époque qui d'ailleurs, en raison notamment des *manga*, bandes dessinées japonaises, non seulement retrouve un regain d'intérêt auprès du jeune public japonais, mais aussi, nous semble-t-il, d'un public français si nous en croyons le nombre de pages sur le Net écrites par des Français intéressés par l'arrière-plan historique de leurs lectures. Comme nous pourrons le constater à la lecture des pages relatives à l'histoire des relations entre le Japon et l'Occident, il existe une césure nette dans les rapports entre les deux mondes en raison d'une décision inexorable. Cette situation assez particulière et quelque peu unique en son genre nous permet de découper avec une certaine facilité le corpus de notre travail en deux périodes, chacune d'entre elles renvoyant à une situation d'écriture différente. Cette césure entre les deux périodes se situant à peu près vers 1640, date à laquelle Tokugawa Iémitsu prit la décision de fermer définitivement l'entrée du pays aux étrangers, hormis quelques Hollandais. Ce choix unilatéral avait déjà été précédé par l'expulsion successive des Espagnols puis des Portugais devenus indésirables. Cette fermeture marquait bien évidemment la fin des écrits en prise directe avec le Japon.

En raison de cet état des choses et des différentes mesures mises en oeuvre pour que cet édit soit respecté à la lettre, bien peu nombreux furent ceux qui, par la suite, purent se rendre au Japon : quelques marins chinois et de rares Européens, des Hollandais navigant sous le drapeau de la Compagnie hollandaise des Indes Orientales et du

personnel de différentes nationalités employé par celle-ci, des navigateurs et des commerçants donc, vivant au Japon dans des conditions de liberté sous surveillance. Toutefois il est manifeste, que dans une certaine mesure, et de façon relative, cette fermeture n'a pas empêché, même si évidemment elle les a grandement limités, des échanges commerciaux avec quelques contrées avoisinantes de l'Asie. Mais ceci ne concernait point l'Europe.

La première période des relations entre le Japon et l'Europe (1560-1640) débute avec l'arrivée des premiers Européens, missionnaires jésuites en particulier dans le sud du pays au milieu du XVIe siècle. François-Xavier fut l'un des plus connus à débarquer dans cette contrée jusqu'alors ignorée des Européens. Cette période fut relativement florissante du point de vue épistolaire malgré les distances séparant l'Europe de la péninsule car les missionnaires étaient astreints, suivant le règlement de leur ordre, à expédier des missives concernant leur apostolat. À la différence des étrangers arrivés un siècle après la découverte européenne du Japon, ces hommes du XVIe siècle étaient généralement libres de leurs mouvements, ils pouvaient se déplacer et s'installer dans les « royaumes » du sud du pays comme le fit François-Xavier lors de son arrivée. Ils avaient un contact direct avec la population, plus particulièrement avec les notables mais également avec les villageois et les paysans. Certains des premiers jésuites résidèrent de longues années dans le pays, quelques-uns en connaissaient assez bien la langue, tout au moins la langue parlée. Une petite minorité s'intéressait un peu aux moeurs et coutumes des habitants du pays. Hormis quelques situations conflictuelles limitées, ils entretenaient généralement de nombreuses relations qui n'étaient d'ailleurs pas toujours désintéressées, tout particulièrement en ce qui concernait la noblesse et les dirigeants des petits royaumes du sud de l'archipel et du centre du pays. La

fréquentation des puissants, dont ces missionnaires espéraient un soutien solide, relevait d'une stratégie plus vaste d'évangélisation car ils pensaient que s'ils arrivaient à convertir ceux qu'ils considéraient comme les rois et princes des petits « royaumes » et leur famille, le menu peuple suivrait facilement le mouvement, de gré ou peut-être de force.

À côté de ces lettres et écrits rédigés à partir d'une expérience réelle et missionnaire sur le terrain, nous trouvons également quelques rares documents provenant d'auteurs de milieux divers, commerçants, navigateurs, employés de la Société des Indes, voyageurs. Mais les incidents tragiques dont furent victimes les chrétiens et le choix politique crucial fait par le pouvoir contribuèrent, on le comprend, à diminuer fortement la présence étrangère. Dès le début du XVIIe siècle, les textes rédigés suite à une expérience véritable d'un séjour au Japon, à l'exception de quelques rares journaux de marins ou de commerçants, se font donc rares.

Ce siècle chrétien, comme on le surnomma avec quelque grandiloquence, et les différents récits narrant les multiples évènements qui eurent lieu au pays du Soleil levant, constituent le matériau, si l'on peut dire, à partir duquel les philosophes et hommes des Lumières vont construire leur représentation de ce pays qui leur était culturellement et géographiquement bien lointain et pourtant, d'une certaine façon, assez proche. Les pays européens avaient eux aussi connu des évènements tragiques, guerres de religions, massacres, persécutions, assassinats, etc., qui n'avaient du point de vue de la cruauté guère à envier à ce qui se passait au Japon. La différence est qu'en Europe, la question de la foi religieuse elle-même était au centre des affrontements alors qu'au Japon la question politique jouait un rôle plus prépondérant.

La seconde temporalité prise en considération débute vers les années 1630, c'est-à-dire à la fin de cette période d'évangélisation à partir de laquelle, à quelques rares exceptions près, la connaissance européenne du Japon se fonde avant tout sur les différents manuscrits publiés durant le siècle précédent et utilisés comme documents de base. Durant trois quarts de siècle, des années 1640 à 1715, ne verront le jour que de rares ouvrages concernant le Japon publiés à partir d'une expérience réellement vécue dans l'archipel car graduellement, la présence des Européens sera ressentie comme une menace et un danger par les autorités japonaises pour différentes raisons complexes et même contradictoires que nous essayerons d'expliquer plus longuement. Toujours est-il que les circonstances historiques ont joué un rôle important, sinon primordial, dans cet enchaînement de causes à effets qui a abouti à l'expulsion des Européens, plus particulièrement des religieux, puis progressivement à la fermeture du pays sur lui-même. Avant de nous pencher sur quelques-uns des textes les plus représentatifs caractérisant ces deux périodes, nous tâcherons de préciser le contexte politique et religieux du Japon dont il est très souvent question dans les diverses publications concernant ce pays. En revanche, du début à la fin du XVIIe siècle, sont publiés des textes qui ne sont plus seulement rédigés par des religieux catholiques, comme c'était le cas au début, mais plutôt par des marchands ou encore des navigateurs protestants, tels certains journaux de voyages écrits par des Hollandais, journaux, rapports qui furent publiés partiellement tout d'abord dans l'ouvrage de Montanus[2] puis dans certaines éditions consacrées aux récits de voyage.

Comme nous l'avons déjà souligné, le christianisme a joué un rôle important dans les relations entre le Japon et l'Europe. La plupart des premiers documents européens

[2] Montanus, Arnoldus, *Ambassades mémorables des Indes orientales des Provinces Unies vers les empereurs du Japon. […]* Amsterdam : chez Jacob de Meurs, 1680.

concernant ce pays sont redevables aux missionnaires. Le problème religieux occupe une place importante dans les écrits relatifs au Japon durant ces trois siècles, à tel point qu'on a parfois l'impression qu'il constituait le seul sujet important et digne d'intérêt. Il nous a semblé également nécessaire de rechercher les raisons pour lesquelles le christianisme a pu pénétrer et s'implanter assez facilement au Japon, dans certaines hautes sphères de la société avant d'être jugé indésirable. Certains des nouveaux dirigeants qui accapareront le pouvoir dès le début du XVIIe siècle et transformeront le pays en un bastion inaccessible seront ses ennemis implacables.

Nous présenterons d'abord les événements qui ont marqué et en quelque sorte encadré l'arrivée des Européens au Japon, tout particulièrement celle des religieux, leur installation, les relations qu'ils ont entretenues avec les Japonais, qui sont généralement des dirigeants du pays, des nobles, mais aussi des gens du peuple, des catéchumènes. Nous relaterons brièvement les différents incidents qui ont précédé leur départ forcé du Japon, pour les plus heureux, et la fin tragique de plusieurs d'entre eux et de leurs disciples japonais. Une attention particulière sera accordée à quelques incidents qui ont connu une postérité littéraire. Nous tâcherons d'expliquer les raisons pour lesquelles le christianisme, après avoir connu une période florissante, fut non seulement banni avec violence du Japon, mais suscita également une haine viscérale alors même qu'il avait pratiquement disparu de l'archipel nippon, hormis sous des formes mineures et cachées. Le pouvoir japonais, des dizaines d'années après la vaste éradication, cherchera sans relâche toute trace de la religion interdite en imposant aux citoyens un système sévère de contrôle.

Lorsque l'on consulte les livres écrits par les missionnaires ou les récits narrant l'évangélisation du Japon, il est généralement question de la découverte puis de l'arrivée des premiers étrangers européens au Japon, des commerçants pour la plupart, suivis très vite par des jésuites qui étaient déjà en mission en Asie, principalement à Goa. Leur venue précède de quelques années seulement l'arrivée de François Xavier qui devint, on le sait, l'un des premiers évangélisateurs chrétiens du pays et le fit connaître par l'intermédiaire de ces lettres. En dehors de ses écrits, une littérature abondante au sujet de ce missionnaire sanctifié par l'Église catholique fut publiée à de nombreuses reprises. Notre travail ne peut ignorer les écrits missionnaires et fera référence à l'évangélisation chrétienne au Japon car il en est non seulement question dans les relations des missionnaires du XVIe et début du XVIIe siècle, mais encore dans les ouvrages des grands auteurs du XVIIIe siècle qui ont écrit au sujet du Japon. Parfois la référence à ce pays est utilisée uniquement afin d'illustrer des questions relatives au droit ou à la justice, ou encore à l'intolérance, comme par exemple dans les écrits de Montesquieu.

Dans cette étude nous prendrons en considération quelques-uns des textes qui ont présenté différents aspects du Japon à l'Occident. Une partie d'entre eux, qui constitue le corpus textuel analysé, consiste en des textes publiés suite à une expérience personnelle vécue au Japon dans un contexte particulier : missionnaires rendant compte de la situation qu'ils rencontrent au cours de leur mission, commerçants, navigateurs.

D'autres ouvrages relèvent plutôt de la compilation. Nous distinguerons également différentes approches selon que leur auteur est un religieux ou non. Mais il faut noter que la frontière n'est pas toujours très nette entre ces deux catégories car certains

auteurs attentifs à relater les problèmes religieux ont aussi présenté le Japon sous ses aspects socioculturels, quoiqu'il soit évident à la lecture que le discours s'intéressait particulièrement aux aléas de l'évangélisation.

Parmi les textes du corpus textuel nous étudierons avec attention l'ouvrage de Kaempfer, l'*Histoire du Japon*[3], qui -même si son auteur n'est pas français- constitue l'un des rares témoignages publié durant le XVIIIe siècle et écrit à la suite du bref séjour de son auteur au Japon. Fruit d'une expérience personnelle et de recherches approfondies effectuées lors du voyage et après le retour du médecin, cet ouvrage offre un large aperçu comme il n'en existait pas encore à l'époque au sujet du Japon même si des compilations, comme celle de Montanus, avaient déjà été publiées.

L'intérêt de cette publication de Kaempfer tient également au fait qu'elle constituera l'une des sources principales de renseignements touchant à des domaines variés concernant le Japon pour bon nombre d'auteurs et de philosophes du siècle des Lumières. Les rédacteurs de l'*Encyclopédie*, Diderot, le chevalier de Jaucourt empruntent beaucoup à cet ouvrage afin de pouvoir présenter la faune et la flore de l'archipel. Voltaire, Montesquieu pour ne citer que quelques noms, y puisent des exemples qui permettent d'étayer leur réflexion. Par la suite, au Japon même, un extrait de l'ouvrage de Kaempfer traduit un siècle plus tard en japonais, nourrira le débat et deviendra sujet de polémiques entre les éléments favorables à une ouverture sur le Monde et ceux qui luttaient pour le *statut quo*, la fermeture du Japon et le rejet des demandes des pays étrangers.

---

[3] Kaempfer, Engelbert, *Histoire naturelle, civile et ecclésiastique de l'empire du Japon:* La Haye, chez P. Gosse et J. Neaulme, 1729.

Différentes collections publieront des récits de voyage, une mode apparue au XVIIe siècle. La plus connue demeure celle de l'abbé Prévost, l'*Histoire générale des Voyages*[4], qui publiera partiellement en 1752 le récit de Kaempfer en illustrant certaines parties du texte de différentes notations tirées notamment des travaux de Charlevoix[5].

À travers les différents ouvrages dont certains empruntent à d'autres sans signaler ni leurs sources ni leurs références, se retrouvent nombre d'anecdotes identiques et de mêmes thématiques. Nous avons ainsi plusieurs thèmes récurrents qui, répétés sur plusieurs siècles, proposent une image bien souvent stéréotypée et même parfois caricaturale des Japonais, de leur caractère, de la famille, des femmes, des formes de politesse. Il est bien souvent aussi question de leurs religieux et des petits « rois » sans compter les gens de la noblesse. Un fond commun de thèmes récurrents relatifs à des questions religieuses, historiques, des problèmes de société, de mœurs pour n'en citer que quelques-uns, s'est ainsi constitué à travers les différents ouvrages consacrés au Japon durant les siècles. Nous présenterons un choix d'historiettes caractéristiques du goût des Européens pour des histoires curieuses et dont le choix repose sur l'originalité à laquelle s'attendent les lecteurs désireux de profiter d'un peu d'exotisme.

Suivant l'époque où le texte a été écrit, son auteur et sa position sociale, l'idéologie dont il est imprégné, les idées religieuses et philosophiques qu'il partage ou non avec les auteurs qui l'ont précédé, la façon de narrer un évènement, une anecdote, d'expliquer et d'analyser la situation en question sera totalement différente. La lecture

---

[4] Abbé Prévost, (Prévost d'Exiles) *Histoire générale des voyages ou Nouvelle collection de toutes les relations de voyages par mer et par terre,[...]* Paris, chez Didot, 1746. Tome premier, livre 1, chapitre 2, « Découverte de Mindanao et du Japon », p. 137-143.

[5] Charlevoix, Pierre-François-Xavier, *Histoire de l'établissement, des progrès et de la décadence du christianisme dans l'empire du Japon, où l'on voit les différentes révolutions qui ont agité cette monarchie pendant plus d'un siècle*. Trois volumes, à Rouen, chez Pierre le Boucher, 1715.

permet de saisir dans quelle mesure les auteurs avaient, sur place, apprécié une civilisation totalement différente de ce qu'ils avaient connu auparavant, même si certains des religieux avaient eux-mêmes vécu quelque temps à Goa avant de venir au pays du Soleil levant. C'est ici que se trouve un des thèmes de notre recherche qui est de souligner l'évolution dans la façon de recevoir et d'expliquer des thèmes qui subissent une lecture différente parfois entre ce qu'ont pu écrire les écrivains qui ont vécu le Japon et ceux qui reprendront leurs travaux en donnant dans certains cas une analyse particulière.

Au XVIIIe siècle, les récits sur le Japon ne constituent pas seulement un réservoir d'exemples ou de contre exemples à l'appui de la réflexion philosophique ou historique des lettrés français. Comme cela était également le cas pour d'autres pays proches ou plus éloignés, le "corpus japonais" constitue aussi une sorte de répertoire de curiosités et de *topoi* repris de textes en textes pendant trois siècles.

Pour des raisons de facilité de lecture et afin d'éviter de laborieuses répétitions, nous avons abrégé la liste des références et des exemples. Signalons que chacun des récits ou descriptions proposés se retrouve à maintes reprises dans les différents ouvrages de notre bibliographie, constituant un fond commun relatif au sujet « Japon », créant ainsi des images stéréotypées. Le Japon de l'époque tel qu'il est présenté dans les ouvrages japonais, tant anciens que modernes, diffère de celui qu'ont brossé les auteurs européens qui ont exploité uniquement certains traits particuliers à cette culture en la déformant quelque peu.

En raison de l'évolution des rapports entre le vieux continent et le Japon et le durcissement des mesures contre les Européens et le christianisme, nous remarquerons

que les appréciations, très favorables dans les premiers temps, deviendront moins avantageuses, particulièrement dans les textes des protestants, les seuls à pouvoir entrer dans le pays.

L'approche des écrivains du siècle des Lumières à l'égard du Japon est généralement bien différente et même parfois en opposition avec ce qu'avaient pu écrire antérieurement les auteurs des siècles précédents. S'il est encore souvent question de religion, c'est la plupart du temps pour faire une critique du rôle de l'église catholique, de ses représentants et de leur entreprise évangélisatrice. Si les premiers écrits ne mettent nullement en cause la pertinence de l'arrivée des jésuites au Japon, débarquant dans un pays pour soumettre ses habitants à leurs lois religieuses, les écrivains de l'époque des Lumières se posent la question de l'intérêt de l'activité missionnaire, de ses méthodes et de ses buts. En effet, dans certains des thèmes récurrents choisis, la référence au Japon s'accompagne d'une critique parfois violente et argumentée concernant le rôle joué par les missions perçues, non plus comme une entreprise vouée au salut des âmes ou à une entreprise philanthropique qui oeuvre pour le bien-être des insulaires, mais comme une perturbation qui vient troubler la paix et la tranquillité des pays où ils s'installent. La critique du XVIIIe siècle met souvent en cause le rôle que jouent, parfois d'ailleurs à leur propre insu, les missionnaires accusés d'agir à leur aise sans se soucier des lois du pays, de mener une conduite expansionniste, mercantile, d'utiliser le commerce de façon à pouvoir non seulement enrichir leur ordre mais aussi à faire des conversions intéressées. Ceux-ci sont suspectés, à tort ou à raison, de s'infiltrer dans le pays, de s'y installer, avant qu'à leur suite n'arrivent les commerçants puis les soldats, mettant le pays sous sa coupe comme cela s'était déjà déroulé dans d'autres régions du monde, de faire le jeu du colonialisme. L'expérience vécue en Amérique

centrale et en Amérique du sud, la conquête de ces régions par les conquistadores qui, armes à la main, ont soumis des peuples sans défense, est présente dans l'esprit des philosophes et penseurs du XVIIIe siècle qui font un parallèle entre ce qui se passait en Amérique et la situation au Japon à l'époque où les religieux y exerçaient encore.

La confiance des premiers auteurs, particulièrement des religieux, sûrs de la justesse de leurs vues et du bien fondé de leurs activités missionnaires, est renforcée par la foi qu'ils professent avec ardeur et ténacité. De plus, cette foi et cette assurance les poussent, à de rares exceptions, à mépriser les cultes religieux bouddhistes ou shintoïstes et leurs thuriféraires rencontrés sur le sol nippon. En revanche, certains auteurs de l'époque classique, comme Kaempfer, font des recherches afin de présenter les cultes et les origines des différentes religions sans les rejeter comme l'avaient fait les auteurs du XVIe et XVIIe siècles. Alors que dans les textes des siècles précédents les auteurs ne peuvent se retenir d'exprimer un certain mépris avec ces différents cultes qu'ils jugent imposteurs et iconoclastes, d'autres écrivains plus tardifs, Moreri, Bayle, Diderot, permettent à d'autres points de vue de trouver un espace où s'exprimer.

Dans l'esprit des religieux catholiques du XVIe et du début du XVIIe siècle, la "vraie " religion est celle qu'ils professent, et les différents cultes existant au Japon ne sont pour eux que des "affabulations" dangereuses professées par des bonzes qui détournent les Japonais de la vérité et les mènent sur les voies de la perdition. L'esprit des penseurs du XVIIIe siècle est plus ouvert aux autres religions et formes de pensée, et plus sceptique envers la doctrine de l'église catholique dont certains d'entre eux se sont éloignés. Voltaire, qui se dit déiste, admet plus facilement la possibilité d'autres croyances, d'autres formes de culte. L'esprit dogmatique des siècles précédents a fait place à une vision plus "ouverte " que par le passé, moins embarrassée de préjugés. Les

premiers Européens installés au Japon ont été fort surpris à la fois de découvrir un pays qui avait atteint un niveau technique, social et politique élevé, où les femmes savaient lire à la différence des femmes européennes comme le notait le père Froïs[6]. Par contre, ils ont été étonnés de découvrir que bon nombre de coutumes et d'habitudes quotidiennes, même les plus banales et les plus ordinaires, étaient fort différentes de celles pratiquées dans leur propre pays. Cette découverte est à l'origine de la théorie largement reprise par plusieurs auteurs, selon laquelle le Japon constituait l'« antipode de l'Europe ». Cette façon de classifier sera controversée dans les travaux des écrivains du XVIIIe siècle qui en critiqueront l'emploi. Les centres d'intérêt et la façon d'analyser les informations relatives au Japon évoluent, la réception de l'autre ne se fait plus sur les mêmes critères.

Ainsi le travail d'écriture effectué par les auteurs français sur le Japon est aussi un travail de critique, principalement de critique religieuse qui a pour objet le catholicisme. Les références à quelques-uns des évènements qui se sont déroulés au Japon sont aussi le moyen utilisé par l'auteur du texte pour glisser une critique acerbe contre les méthodes de l'Église catholique, l'impudence des religieux, ainsi que contre l'État. Tout naturellement les critiques directes à l'encontre des jésuites par exemple, ne manquent pas. Le Japon peut donc n'être parfois qu'un argument utilisé pour régler une question différente.

---

[6] Froïs, Luis, s.j., *Européens et Japonais. Traité sur les contradictions et différences de moeurs, écrit par le R. P. Luís* Froyes *au Japon, l'an 1585*, traduit du portugais par Xavier de Castro, annoté par Robert Schrimpf, et présenté par José Manuel Garcia. Paris, Chandeigne, (1993).

Ces questions concernant la liberté et les luttes religieuses tant japonaises qu'européennes seront au coeur des débats et constitueront quelques-uns des thèmes des articles de Voltaire, Diderot et Montesquieu. En effet, ces auteurs au détour d'un questionnement philosophique évoqueront le Japon notamment dans l'*Encyclopédie* où à l'article "fanatisme" se trouve une longue explication relative aux persécutions des chrétiens dans ce pays.

Quel que soit le sujet et la façon dont il est traité, ce qui lie les différents écrits rédigés au siècle des Lumières, c'est le fait que l'écriture y soit première, que le Japon présenté par les auteurs est un Japon né de leur plume. Ils le recréent à travers l'écriture. À partir de leurs écrits et des thèmes qu'ils exploitent, des sujets qu'ils abordent, en raison de leurs préoccupations ou de leurs intérêts intellectuels, la religion, le droit, la tolérance, le fanatisme, ils créent un espace dans lequel s'affrontent et s'interpellent différentes thématiques reliées au corpus "Japon". Le concept rhétorique de la notion de lieu « ce sur quoi se rencontrent un grand nombre de raisonnements à propos de différents sujets »[7] s'applique à cette profusion de discours.

Si ce pays a pu rester une sorte d'entité " immobile" du fait qu'il était devenu inaccessible et lointain dans le temps et dans l'espace, et qu'en définitive il a été décrit de façon parcellaire car fermé, il n'en demeure pas moins que de nombreux discours, se sont croisés, interférés, interpellés à son sujet. Pour des raisons à la fois politiques, historiques et idéologiques emmêlées, ce pays qui après avoir été encensé par les premiers missionnaires était jugé comme une terre inhospitalière, était devenu un lieu presque "mythique" car inaccessible. Les raisonnements, les suppositions, les

[7] Voir Aquien Michèle et Molinié Georges, *Dictionnaire de rhétorique et de poétique,* Paris, Librairie générale française, 1996, p. 224.

contradictions à son sujet n'en devinrent que plus vifs. Toutefois le XVIIIe siècle ne pouvait plus lire le Monde comme l'avaient fait les auteurs et écrivains des siècles précédents.

Le débat relatif à la culture et à la civilisation évoluera avec le temps et selon une perspective moins eurocentrique. Dans les textes des auteurs qui font référence aux contrées découvertes en Amérique latine ou en Afrique, la culture et la civilisation européennes sont placées au centre du monde et jugées supérieures à celles des autres contrées. Si dans certains pays se trouvent des choses admises comme supérieures à ce qui se fait en Europe, cela est jugé comme un cas exceptionnel, un accident. Toutefois, s'agissant du Japon et de la Chine, l'approche des missionnaires et des voyageurs européens est plus complexe. Lors de l'arrivée des premiers missionnaires, le Japon est jugé comme un pays avancé du point de vue de la civilisation et de la culture, et les nouveaux arrivants ne manifestent pas toujours cette attitude méprisante qu'ils auront souvent avec les populations qu'ils ont l'occasion de christianiser.

Toutefois, vers le milieu du XVIIIe siècle, le jugement porté sur les pays lointains évolue. L'homme des Lumières est plus confiant en son époque, plus fier de sa civilisation et de sa culture. Nous verrons qu'il ose élever la voix et porter un jugement de valeur ferme et définitif sur les autres cultures souvent jugées inférieures. Comme nous aurons l'occasion de l'expliquer plus amplement, le jugement des lettrés en ce qui concerne le Japon changera évidemment en raison de cette confiance et de ce sentiment de supériorité. Voltaire, quant à lui, même s'il rabaisse le Japon, s'enthousiasme pour la Chine qui lui semble, à tort d'ailleurs, être le modèle presque parfait du pouvoir éclairé et de la culture, ou tout au moins un exemple qui se rapproche le plus de ce modèle de

perfection.

A la fin du XVIIIe siècle, l'intérêt pour le Japon n'est plus prépondérant. D'autres questions beaucoup plus cruciales occupent les esprits. L'Europe, perturbée par la révolution et ses remous puis par les guerres napoléoniennes doit faire face à bien d'autres problèmes. D'autant plus qu'à une époque où la société française procède à l'abolition des privilèges et met en avant le concept d'égalité sociale, le Japon fait figure de pays despotique et arriéré. Tel qu'il était présenté et généralement imaginé par le public il ne pouvait qu'être perçu comme un pays dont la civilisation était en retard par rapport aux progrès sociaux et politiques.

Après le voyage de La Pérouse, qui navigua le long des côtes du Hokkaidô[8], il n'y aura plus d'informations sur le Japon pendant près de vingt ans. La tourmente de la Révolution française et les événements politiques qui suivirent n'accordent ni le temps ni les moyens de s'y intéresser. Au début du XIXe siècle, l'expédition de Bonaparte en Egypte et la redécouverte de cette région intéressent plus les Français que ce qui se passe dans une région du globe qui leur est en définitive fort mal connue. La Hollande elle-même a perdu la puissance économique et politique qu'elle détenait encore jusqu'alors. Deshima n'est plus qu'un endroit solitaire bien oublié où ne jette l'ancre qu'un navire par an. De plus, au début du XIXe siècle, les écrivains s'intéressent peu à l'Extrême-Orient qui est devenu ainsi un thème usé et appartenant à une autre génération[9].

---

[8] La Pérouse, Jean-François de Galup, comte de, *Carte du Grand Océan ou Mer du Sud dressée pour la relation du voyage de découverte faites par les frégates françaises la Boussole et l'Astrogale*, Paris, imprimerie de la République, an V, (1797).

[9] Bernier, Lucie, « Fin de siècle et exotisme: Le récit de voyage en Extrême-Orient », *Revue de littérature comparée*, 2001/1, n. 297, p. 43-65.

L'intérêt pour le Japon en une période où le pays est sur le point de vivre une transformation radicale sera réveillé au milieu du XIXe siècle par la parution de l'ouvrage de Siebold[10] qui publiera une somme considérable de documents. Un nouvel engouement verra le jour lors de l'ouverture du pays sur l'extérieur au début de la deuxième partie du XIXe siècle. Cette nouvelle ère de relations qui s'ouvrira avec l'Occident après une longue absence forcée éveillera les passions culturelles et artistiques. Naîtront alors de nombreux récits sur le voyage au Japon, même si ce pays n'est pas encore le lieu littéraire à la mode qu'il deviendra dans la deuxième partie du XIXe siècle, tout au moins dans les romans tels que ceux de Loti et grâce aux *yukio-é* pour lesquels se passionneront les amateurs d'art.

[10] Siebold, Philip de, *Voyage au Japon exécuté pendant les années 1823 à 1830, ou description physique, géographique et historique de l'Empire japonais de Jezo, des îles Kuriles méridionales, de Krafto, de la Corée [...]*. Édition française rédigée par MM. de Montry et E. Fressinet. Paris, Didot, et lib. Arthur Bertrand, tome 1, 1838, tome 2, 1840.

Partie -1

Historique du Japon (1550 -1650)

A- La naissance du Japon moderne

1 - L'arrivée des Européens

Afin de mieux comprendre l'histoire mouvementée des relations entre l'Europe et le Japon, il convient de remonter aux premiers témoignages textuels relatifs à ce sujet. Nous savons en effet que l'archipel nippon fait son entrée dans la culture européenne sous le nom de Cipango ou Cipangu, contrée connue depuis le treizième siècle des lecteurs de Marco Polo qui, toutefois, bien souvent, n'avaient vu dans la référence à ce territoire plein de richesses et aux palais couverts d'or qu'une affabulation de son auteur. Plus tard, dit-on[1], après la lecture de ce récit, Christophe Colomb, parti à la découverte de ces terres pas encore représentées sur les cartes abordera en définitive sur les côtes de

[1] *« Nous aurions du connoître ce pays dès le XIIIe siècle, par le récit du célèbre Marco Polo. […] Son manuscript resta longtemps ignoré. Il tomba enfin dans les mains de Christophe Colomb, et ne servit pas peu à le confirmer dans son espérance, de trouver un monde nouveau, qui pouvoit rejoindre l'Orient et l'Occident. Colomb ne se trompa que dans l'opinion, que le Japon touchoit à l'hémisphère qu'il découvrit : il en étoit si convaincu, qu'étant abordé à Hispanioplia, il se crut dans le Zipangri de Marco Polo.»* Diderot « Japon », Encyclopédie, http://diderot.alembert.free.fr/J.html CERPHI-UMR5037. ENS de Lyon.

l'Amérique. Telles furent les premières approches mi-réelles mi-fantastiques relatives à la découverte de ce territoire ainsi décrit par Marco Polo.

« L'île de Zipangu, qui est située dans la haute mer, est éloignée du rivage de Mangui de quinze cent milles ; elle est fort grande ; ses habitants sont blancs et bien faits ; ils sont idolâtres et ont un roi qui est indépendant de tout autre. Il y a dans cette île de l'or en très grande abondance; mais le roi ne permet que fort difficilement qu'on en transporte hors de l'île. C'est pourquoi aussi il n'y a guère de marchands qui aillent négocier dans cette île. Le roi a un palais magnifique, dont la couverture est de lames d'or pur [...] on trouve en ce pays-là des perles en abondance, rondes, grosses [...]. Il y a aussi d'autres pierres précieuses, lesquelles, jointes à la grande quantité d'or qu'il y a dans cette île, la rendent très riche.»[2]

Dans les chapitres III et IV, Marco Polo narre les mésaventures de l'armée du Grand Khan envoyée pour s'emparer de l'île. Si, d'après la narration de Marco Polo, les soldats tartares purent s'infiltrer dans le pays et détruisirent plusieurs châteaux, ils essuyèrent aussi une forte tempête qui brisa une partie de leur flotte et causa la mort de nombre d'entre eux. Alors qu'ils s'étaient emparés d'une ville, ils durent la rendre au roi de Zipangu au bout de sept mois d'un siège inexorable, comme le narre le Vénitien, avant de s'en retourner sains et saufs dans leur pays, en l'an 1289, fait historique certifié. Dans le dernier chapitre concernant le Japon, il n'est question que de l'idolâtrie et de la cruauté des habitants de l'île. Cette première relation concernant le Japon n'apporte aucun détail précis et laisse ainsi la situation géographique de cette contrée fort imprécise, énonçant seulement qu'elle se trouve dans la mer de " Cim" (Chine)[3].

Au début du XVIe siècle Antonio Pigafetta, écrivain de bord à la suite de Magellan[4], cite brièvement dans ses souvenirs de voyage le nom de cette île. « Dans notre route

---

[2] Marco Polo, *Deux voyages en Asie au XIIIe siècle, Par Guillaume de Rubruquis, envoyé de Saint-Louis et Marco Polo, marchand vénitien* , Paris, P. Delagrave, 1888, livre 3, chap. 2, p. 270.
[3] *Ibid.,* p. 27.
[4] L'escadre de Magellan voyagea durant les années 1519, 20, 21 et 22.

nous rangeâmes les côtes de deux îles très élevées, dont l'une est par le 20° de latitude méridionale, et l'autre par le 15°. La première s'appelle Cipangu.»[5] Il est à nouveau question de cette contrée à la fin de l'ouvrage mais Pigafetta ne fait que reprendre ce que Marco Polo a pu écrire à ce sujet en ajoutant que « Si quelqu'un veut s'instruire de ce qui regarde ces peuples singuliers et ces poissons extraordinaires de la mer, ainsi que les animaux terrestres, il doit consulter les livres de Pline, d'Isidore, d'Aristote, de Strabon.»[6] Peut-être influencé par Marco Polo, le navigateur italien mentionne également la présence des sirènes, et ajoute que les habitants sont eux aussi des « hommes extraordinaires ».

Toutefois, si l'Europe avait jusqu'au XVIe siècle ignoré l'existence de cette contrée fort développée socialement et culturellement, il n'en était pas de même des pays voisins, comme la Chine, la Corée et la Mongolie qui entretenaient avec l'archipel des rapports économiques et commerciaux, quoique restreints, ainsi que des rapports militaires ou plutôt guerriers. En effet, plusieurs tentatives avortées de débarquement avaient eu lieu dans le sud, dans les îles de Kyûshû, et s'étaient conclues par des échecs cuisants pour les envahisseurs. On sait également que depuis plusieurs siècles des rapports culturels et religieux s'étaient tissés entre l'Asie continentale et l'archipel, et que le bouddhisme venu de l'Inde et de la Chine gagna le Japon au VIIe siècle pour devenir par la suite une des grandes religions du pays. L'écriture japonaise fut également importée de Chine et des idéogrammes chinois, preuve s'il en était, de l'influence culturelle de ce pays sur le pays du Soleil levant.

D'après certaines études, la première rencontre entre l'Europe et le Japon pourrait dater de 1543, année au cours de laquelle trois naufragés portugais furent jetés sur les

[5] Pigafetta, Antonio, *Premier Voyage autour du Monde*, Paris, chez H. J. Jansen, l'an IX, (1796). p. 56.
[6] *Ibid.*, p. 319.

côtes de l'île de Tanegashima, située au sud de l'île de Kyûshû suite à un typhon qui avait détourné leur jonque[7]. Mais Sansom, dans son ouvrage[8], signale que les Portugais étaient installés à Malacca depuis 1511 et qu'à cette époque des marchands japonais faisaient déjà du commerce maritime dans la région. Il lui semble donc difficile d'imaginer que ces mêmes Portugais ne soient point entrés en contact avec quelques uns de ces marchands, d'autant plus que les navires ibériques commerçaient dans différents ports chinois, lieux de rencontres s'il en était. Ces doutes étaient déjà énoncés dans l'*Histoire générale des Voyages* de l'abbé Prévost :

« Il est impossible, qu'indépendamment de la Relation de Marc Pol, les Portugais établis à la Chine n'eussent appris, avant l'année 1542, qu'au Nord d'une mer qu'ils fréquentoient, il y avoit, à peu de distance, de grandes et puissantes Isles, où les Chinois portoient leur Commerce. »[9]

Pour Sansom ce fait est d'autant plus curieux que les Portugais étaient fort désireux de trouver de nouveaux débouchés commerciaux et donc évidemment sensibles à toutes les informations concernant une région qu'ils connaissaient encore mal. Peut-être leur présence encore mal assurée ne leur permettait-elle pas de se lancer à la recherche de nouveaux territoires dans cette région[10]. Il est également possible que, faute de pouvoir comprendre la langue ou les langues entendues dans ces lieux de passage, les Portugais, (les seuls encore à pouvoir naviguer à cette époque dans la région en raison de la Bulle du Pape Alexandre VI qui partagea en 1493 les terres du Nouveau Monde entre l'Espagne et le Portugal), n'aient pu accéder aux informations susceptibles de les mettre

---

[7] Dans ses écrits le navigateur Pinto se vantera d'avoir été parmi les trois naufragés ayant accosté sur les côtes du Japon. Si son affirmation fut bien souvent contestée par le passé, les spécialistes du XXe siècle s'accordent pour écrire qu'il fut en effet l'un des trois hommes en perdition qui débarquèrent sur l' île de Tanegashima. Cf. Pacheco, Diego, « Xavier and Tanegashima », *Monumenta Nipponica,* vol. 29: 4 (1974) p. 477-80.

[8] Sansom, Georg, *Histoire du Japon*, Paris, Fayard, 1998, p. 633.

[9] Abbé Prévost, *Histoire générale des Voyages*, tome 10. Paris, chez Didot, 1746, p. 561.

[10] Après l'arrivée d'Albuquerque aux Moluques en 1512, des navires portugais commencèrent à naviguer dans les eaux chinoises. Cf. Sansom, Georg, *op. cit.*, p. 729.

sur la bonne piste.

S'il est difficile de déterminer avec exactitude la date de l'arrivée des Européens, on sait en revanche que l'arrivée impromptue des Portugais au Japon se situe lors d'une période de troubles politiques et de luttes acharnées entre les seigneurs tout puissants qui rivalisaient entre eux avec violence. Comme le souligne Francine Hérail, bien que marquée par une instabilité économique la société japonaise était alors engagée dans un vaste mouvement d'expansion économique et commerciale[11]. Par ailleurs, l'intrusion inattendue des Européens ne fut pas sans apporter divers changements et interrogations. La vision de l'Univers tel que l'avait imaginé jusqu'alors les insulaires en était perturbée, le vaste Monde semblait bien différent de ce qu'ils avaient pensé. Au-delà de la mer, de l'océan, de la Chine et des quelques contrées avec lesquelles les marchands japonais lancés dans le commerce international avaient des contacts, il existait donc d'autres pays, d'autres cultures et civilisations différentes. C'est ainsi qu'un « changement global de perspective s'opère dans les élites vers 1550 après l'arrivée des occidentaux. »[12] Il s'agit pour le moins d'un choc culturel inattendu auquel les insulaires n'étaient certes pas préparés. Avec l'arrivée rapide des commerçants et religieux portugais qui s'empressèrent d'aborder avec leurs navires dans les ports du sud du pays, les Japonais pour qui à l'époque le Monde se limitait à la Chine et aux îles avoisinantes, eurent des « révélations de l'immensité du monde et de la relative faiblesse du Japon ».[13] En contrepartie, cette arrivée intempestive des Européens était pour les insulaires l'occasion de prendre à la fois conscience de l'existence de contrées lointaines et de s'initier à des techniques, notamment celles concernant la fabrication

---

11 Hérail, Francine, *Histoire du Japon,* Paris, Horvath, 1990, p. 297.
12 *Ibid.,* p. 297.
13 *Ibid.*, p. 299.

des armes à feu, jusqu'alors inconnues d'eux. Comme le souligne Francine Hérail :

« La mise en contact du Japon avec l'Occident, entre autres facteurs tels que la hausse de production, l'urbanisation rapide, indique des ruptures d'équilibre de l'ancienne société médiévale tandis que vers 1530 s'épanouit une culture bourgeoise. »[14]

Ainsi malgré une période extrêmement agitée en raison d'affrontements et de luttes entre des seigneurs belliqueux animés par le désir de renforcer leur puissance et d'agrandir leurs domaines, la vie économique était assez florissante. Parallèlement l'art et la culture retrouvèrent un certain regain principalement à Méaco (Kyôto) et dans les villes qui se développaient malgré les troubles et des guerres locales. Dès les années 1650 le monde japonais évolue également en raison des transformations politiques et sociales qui s'opèrent sous les efforts conjugués de l'un de ses futurs grands dirigeants, Oda Nobunaga. Celui-ci entreprend, en s'appuyant sur la force de ses armées et de sa ruse, de sortir le Japon de l'âge de la féodalité. Pour Francine Hérail, cette période de guerres intestines *(sengoku-jidai)* constitue une « renaissance » qui prépare l'avènement d'une nouvelle culture et d'un nouvel état :

« En entrant dans Kyôto en 1568, en chassant le dernier shogoun Ashikaga en 1573, Nobunaga introduit un changement politique majeur, car il met un terme à l'ordre ancien - il détruit le moyen âge et invente un nouvel ordre social plus brutal et plus rationnel. Sur le plan culturel, la rupture entre les temps médiévaux et les temps modernes est plus précoce. » [15]

Cet aspect du Japon a été présenté dans quelques-uns des textes publiés à l'époque en Europe par les missionnaires qui ont pris leurs références notamment dans les Lettres de Froïs[16] qui ne seront publiées que quelques siècles plus tard dans une édition complète,

---

[14] *Ibid.*, p. 299.
[15] *Ibid.*, p. 300.
[16] Matsuda, Ki.ichi, *Froïs no Nihon kaku-syo* (Les notes de Froïs sur le Japon), Tôkyô, Chukôshinshyo, 1983.

en portugais et en allemand. Montanus a lui aussi inséré dans sa vaste compilation plusieurs extraits des écrits du jésuite relatifs à l'historique afin de présenter quelques uns des évènements politiques survenus au Japon au milieu du XVIe siècle[17]. Toutefois, dans ces divers écrits il est uniquement question des évènements qui ont marqué l'histoire aux dépens de toute présentation relative aux coutumes, aux mœurs, etc. C'est la raison pour laquelle les lecteurs européens de l'époque sont restés dans l'ignorance de ce que pouvaient être la culture et la civilisation de cette contrée nouvellement découverte par les Européens. C'est donc tout un aspect primordial du Japon qui fut ainsi ignoré des lecteurs occidentaux du XVIIe siècle.

2- L'arrivée de François Xavier au Japon

Le retour en Chine des trois naufragés portugais fut suivi un ou deux ans plus tard par l'arrivée de marchands portugais qui reprirent la même route vers le sud du Japon. Dès 1547, des caravelles portugaises firent voile vers Kyûshû[18]. Suivant Sansom[19], les barons japonais de l'île de Kyûshû y virent une aubaine pour le commerce extérieur qui leur permettait de profiter d'une source de revenus considérables utilisables pour le maintien de leur puissance militaire. Toussaint écrit que les *daimyô* espéraient nouer des relations commerciales prospères et souhaitaient ainsi conserver leur puissance sur le plan local[20]. Les premiers naufragés avaient notamment intéressé leurs sauveteurs en leur montrant leurs mousquets, armes encore inconnues au Japon, qui furent aussitôt

[17] Montanus, Arnold, *Ambassades mémorables de la compagnie des Indes orientales des Provinces Unies vers les empereurs du Japon*. Amsterdam ; chez Jacob de Meurs, 1680. Tome 1, p. 122 et suiv.
[18] Toussaint, François, *Histoire du Japon*, Fayard, 1969, p. 250.
[19] Sansom, Georg, *Histoire du Japon*, *op. cit.,* p. 633.
[20] Toussaint, François, *op. cit*., p. 250.

copiées et fabriquées très rapidement en grand nombre. Les missionnaires à l'oeuvre dans l'Asie du sud-ouest, notamment à Goa, ne tardèrent pas à débarquer eux aussi au Japon. François Xavier arriva ainsi en 1549 à Kagoshima, ville située dans le sud du Japon, où il fut bien accueilli par le seigneur de Satsuma. D'après Sansom, les ports de Kyûshyû virent à l'époque arriver régulièrement des navires portugais[21]. Le sud du Japon devint ainsi une destination relativement fréquentée et le commerce y fut florissant entre les commerçants qui arrivaient de Goa et les « rois » qui voyaient, par l'entremise du commerce, de nouvelles possibilités économiques ainsi que le moyen de consolider leur pouvoir personnel. Il faut y ajouter l'intérêt que présentait pour eux la fréquentation d'étrangers qui introduisaient de nouvelles idées ou de nouveaux objets, dont les armes à feu, à une époque où les relations entre seigneurs étaient fort compliquées et très souvent belliqueuses et où il était prudent de rester sur « le pied de guerre ».

3- Le commerce des navires portugais

Les Japonais avaient depuis longue date des rapports avec les Chinois, ce qui est aisément compréhensible. A l'orée du XVIe siècle déjà, les relations entre les deux pays étaient déjà vieilles de plus de deux millénaires ! Toutefois, au moment où les premiers Portugais débarquent dans le sud du Japon, dans une des îles de Kyûshû, les relations commerciales entre les deux pays se trouvaient alors dans une impasse car, suite à divers actes de piraterie, des marins débarqués d'une province japonaise du sud du pays avaient mis à mort des fonctionnaires chinois et s'étaient emparés de leurs biens,

[21] Sansom, Georg, *op. cit.*, p. 633.

causant une querelle internationale[22]. La Chine, en guise de représailles, avait alors interrompu les relations commerciales et interdit toute entrée d'un navire japonais dans ses ports, mettant fin à l'exportation de la soie vers le Japon. Cette mesure pénalisait toutefois les deux pays si bien que l'arrivée des Portugais permit de contourner cet interdit d'autant plus que leurs solides navires armés de canons permettaient de contrer les frêles jonques des pirates qui infestaient les mers de cette région.

4- La transformation du pays du Soleil levant

Ainsi que nous l'avons souligné, cette rencontre des civilisations européenne et japonaise s'effectue à un moment crucial de l'histoire du Japon, qui, en une vingtaine d'années, se transforme d'un pays morcelé en petits royaumes plus ou moins indépendants, belliqueux et instables, en un état qui devient graduellement centralisé et pacifié par une main de fer. Cette mutation décisive ne se déroulera évidemment pas sans heurts ni terribles affrontements entre les différents seigneurs qui essayeront de prendre les rênes du pays.

Apparaissent ainsi vers le milieu du XVIe siècle trois figures qui vont jouer un rôle important dans l'histoire moderne du Japon. Il s'agit d'Oda Nobunaga, de Hideyoshi Toyotomi et enfin de Tokugawa Ieyasu dont les noms sont d'une certaine façon indissociables de l'histoire de la chrétienté au Japon. En effet, en qualité de dirigeants, ils accueillirent, dans le cas de Nobunaga et de Hideyoshi, les jésuites, eurent des relations cordiales avec eux, se servirent d'eux dans leurs luttes d'influence et leurs

[22] Sansom, Georg, *op. cit.*, p. 634-635.

luttes politiques contre certaines sociétés de moines, notamment la ligue Ikkô[23]. Mais ils les persécutèrent également ainsi que leurs catéchumènes, comme le firent Ieyasu et surtout ses proches descendants, une fois qu'ils eurent jugé que l'influence de la propagation de la foi chrétienne et des religieux portugais et espagnols étaient nuisibles aux intérêts et à l'intégrité du pays dont ils étaient devenus les dirigeants. L'influence des Européens risquait, à leur avis, d'entraîner de graves problèmes politiques non seulement à l'intérieur du pays, mais aussi de favoriser la venue de conquérants étrangers à la suite des missionnaires, comme cela s'était déroulé dans d'autres régions du globle, particulièrement en Amérique latine. Les autorités japonaises, avides de connaître ce qui se passait dans le Monde, questionnaient habilement les navigateurs anglais et hollandais, source de renseignements, et disposaient d'informations sur ce qui se passait dans les autres pays d'Asie et d'Amérique soumis à la tutelle des Européens. Mais l'un des intérêts majeurs de ces trois dirigeants réside dans les transformations sociopolitiques qu'ils ont opérées au Japon de façon relativement brutale. En effet, après un siècle de guerres civiles interminables et désastreuses, ceux-ci ont réussi à accomplir ce que d'autres puissants seigneurs avaient envisagé à leur compte sans pouvoir pour autant réaliser leurs désirs. Ces trois hommes d'état sont parvenus à sortir leur pays de l'état de troubles incessants dans lequel il était plongé en mettant un point final au début du XVIIe siècle aux interminables rivalités entre seigneurs et à rétablir un pouvoir central relativement fort. Ils sont parvenus à concrétiser ainsi l'unification géographique et politique du pays et à favoriser la mutation de la société japonaise qui sortit de sa période moyenâgeuse[24]. Cette constatation n'implique nullement de notre part une appréciation aveugle de la politique qu'ont menée ces trois despotes illustres auxquels

---

[23] Eliseeff, Vadime et Danielle, *La civilisation japonaise*, Paris, Arthaud, 1985, p. 84.
[24] Hérail, Francine, *Histoire du Japon*, *op. cit.,* p. 301.

beaucoup de choses peuvent être reprochées en ce qui concerne la manière dont ils ont agi pour s'emparer du pouvoir et le garder.

B - L'unification du pays : une entreprise réalisée en trois étapes

1 - Première étape : Oda Nobunaga

Le premier grand stratège et homme politique de cette période cruciale qui marquera un tournant radical dans l'histoire mouvementée du Japon était le fils d'un petit noble de province, du nom de Oda Nobunaga. Devenu adulte il lutta même contre son propre clan, armes à la main, et n'hésita pas à trucider ses proches afin de réaliser le grand rêve qui l'animait, devenir le puissant unificateur du pays. Il s'agit ici principalement de la partie centrale et du sud du pays que se déchiraient avec avidité les seigneurs de la guerre qui profitaient de la faiblesse du pouvoir central détenu par l'empereur et le *shôgun* qui en principe était aux ordres de ce dernier. Oda modifia par la suite la constitution afin de s'approprier les rênes du pouvoir.

Oda rencontra en 1569 le père Froïs, jésuite portugais bien connu en raison de ses lettres et de ses écrits relatifs aux événements qui ont bouleversé son époque et dont il a été un observateur attentif. Son nom reviendra souvent dans notre étude, ainsi que celui du jésuite Valignano qui vint à trois reprises au Japon et consacra une étude circonstanciée à l'ensemble du travail évangélique accompli par les missionnaires en quelques vingt ans. Les rencontres entre Oda et les missionnaires en place à Miyako (Kyôto), qui avaient choisi suivant les principes de l'ordre comme méthode

d'évangélisation l'approche de la classe dirigeante, n'étaient pas rares et plutôt amicales, du moins si l'on en croit le jésuite Valignano :

« Nous avons notre seconde maison dans la province d'Omi en la ville et la place forte principale de Nobunaga [...] Nobunaga, seigneur de trente-six provinces, qui tient en mains le pouvoir dans toute la monarchie du Japon, nous a donné un terrain, il y a trois ans de cela, ce qui a valu aux nôtres grand honneur et crédit. Il nous a donné ce terrain au meilleur endroit que nous puissions désirer, entre le quartier des nobles et celui du peuple, en face et à la vue des demeures de Nobunaga lui-même et de tous les principaux seigneurs de la cour [...]. C'est un endroit très approprié à de grandes choses au service de notre seigneur. »[25]

Sansom relève les facilités accordées aux jésuites:

« Sous la protection de Nobunaga, le christianisme connut au Japon un développement extraordinaire. Cette protection, on peut dire que Nobunaga l'accorda pour favoriser le commerce extérieur, et c'est un facteur qui entra certainement dans sa décision; mais c'était un homme avisé, et sans doute pesa-t-il longuement les avantages et les inconvénients avant de se décider à traiter les jésuites comme il le fit. Il fut, on peut en être sûr, influencé par la personnalité des missionnaires - leur bonne naissance, leur savoir et leur dévouement désintéressé à leur foi. »[26]

Malgré ces bonnes relations avec les religieux, Nobunaga n'était aucunement intéressé par le catholicisme pas plus d'ailleurs que par tout autre culte. Néanmoins pour Toussaint la sympathie qu'il manifestait envers les jésuites « semble avoir été un geste destiné à avoir une portée politique. Son intérêt était marqué aussi par la personnalité des jésuites. »[27] L'aspect « militaire » des jésuites, tant dans leur personnalité et leur attitude que dans l'organisation hiérarchique de leur confrérie, frappa les dirigeants du

---

[25] Valignano, Alexandre, *Les Jésuites au Japon: relation missionnaire*, (1583), Paris, Desclée de Brouwer, 1990, p. 104. Il s'agit d'une édition récente de : *Sommaires des choses qui concernent la province du Japon et son gouvernement, par le père Valignano, Visiteur des Indes orientales, adressé à notre père général Claude Aquaviva,* 28 octobre, 1583.

[26] Sansom, Georg, *op. cit.*, p. 705.

[27] Toussaint, François, *op. cit*., p. 253.

Japon[28]. Toujours est-il qu'il fut un temps où les jésuites et leur active entreprise d'évangélisation purent servir momentanément de contre-pouvoir à l'influence devenue fort encombrante des moines de certaines sectes religieuses armées et puissantes, à l'humeur belliqueuse. Francine Hérail, comme d'ailleurs les autres historiens spécialistes de l'époque[29], abonde dans le même sens et confirme le soutien du nouvel homme fort du pays à la nouvelle religion. Elle écrit que « la religion chrétienne […] fit au début de très grands progrès au Japon, grâce à Nobunaga.»[30] Au lendemain de la chute des Ashikaga[31] en 1565, Oda Nobunaga, devenu l'homme fort du centre du pays, se déclarant l'adversaire des religieux révoltés contre l'autorité du régent[32], lutta avec acharnement durant de nombreuses années contre certaines sectes bouddhistes qui lui étaient farouchement opposées, notamment les moines guerriers de la secte Ikkô-ikki[33]. Afin d'empêcher que le bouddhisme et ses partisans batailleurs ne prennent trop d'extension et d'influence, il écrasa d'ailleurs avec une sauvagerie inouïe leur révolte acharnée après une dizaine d'années de lutte (1570). Dans un premier temps, il considéra d'abord le christianisme avec curiosité et intérêt car il vit à travers l'influence que pouvait acquérir le catholiscisme un moyen de concurrencer et d'affaiblir les forces religieuses qui lui étaient hostiles. Vers la même époque les ligues paysannes armées plièrent elles aussi sous son joug[34].

---

[28] D'après Sansom, Nobunaga fut influencé par la personnalité même des missionnaires – leur bonne naissance, leur savoir et leur dévouement désintéressé à leur foi. Cf. Samson, Georg*, op. cit.*, p. 705.

[29] Hérail, Francine, *op. cit.*, p. 319 ; Sansom, Georg, *op. cit.*, p. 661 et p. 705.

[30] Nagaoka, Harukazu, *Histoire des relations du Japon avec l'Europe, aux XVIe et XVIIe siècles,* Paris, Henri Jouve éditeur, 1903, p. 73.

[31] Ashikaga, Yoshiteru : dernier *shôgun* de la lignée Ashikaga, assassiné en 1565. Il fut un protecteur des jésuites et leur permit d'évangéliser dans la région de Kyôto d'où ils furent chassés à sa mort par l'empereur. Cf. Sansom, Georg, *op. cit.*, p. 658-659.

[32] Nagaoka, Harukazu, *op. cit.*, p. 75.

[33] Ikkô-ikki: secte qui exercait depuis le XVe siècle une forte influence dans les milieux populaires. Elle possédait un sanctuaire près d'Osaka, véritable forteresse protégée par des remparts et des douves. Cf. Hérail, Francine, *op. cit.*, p. 302.

[34] *Ibid.*, p. 299-301.

« Les maladresses du clergé bouddhique expliquent pour une large part l'attitude favorable de Nobunaga à l'égard de la prédication chrétienne »[35] signale Eliseeff qui cite la liste des différentes constructions édifiées par les missionnaires avec l'accord et sous le regard bienveillant des autorités. Cependant, si le despote était favorable à l'installation matérielle et spirituelle des religieux étrangers, principalement des jésuites venus du Portugal, le même spécialiste de l'histoire du Japon ajoute : « Ces mesures devaient sans doute être plus motivées par la recherche d'une idéologie nouvelle pouvant favoriser l'établissement d'un ordre général depuis longtemps perdu que par un sentiment religieux. »[36] Le soutien accordé aux jésuites peut donc se lire comme la volonté, de la part du despote, de créer un contre-pouvoir pour écraser l'influence des sectes bouddhistes gênantes.

Toutefois malgré l'accueil bienveillant et amical qu'il réserva à ces nouveaux venus qui d'une certaine manière servaient sa politique dominatrice, il arriva un moment où Nobunaga commença à réaliser que les missionnaires rassemblaient trop de partisans et de fidèles et qu'ils avaient également tendance à s'immiscer un peu trop à son goût dans les affaires du pays[37]. Le temps passant, cette nouvelle religion qu'il avait imaginé pouvoir utiliser habilement pour contrer l'influence des sectes bouddhiques se propageait à ses yeux avec une trop grande rapidité même s'il convient de relativiser cette dernière[38], car le nombre de convertis à l'époque était relativement peu élevé[39]. Toutefois ceux-ci faisaient principalement partie de la classe privilégiée, le menu peuple

[35] Eliseeff, Vadime et Danielle, *op. cit.*, p. 84.
[36] *Ibid.*, p. 84.
[37] Nagaoka, Harukazu, *op. cit.*, p. 79.
[38] *Ibid.*, p. 80.
[39] Alexandre Valignano, qui consacra en 1582 une étude à l'ensemble du travail missionnaire, comptait cent cinquante mille chrétiens (dont quinze mille chrétiens dans le centre du Japon) et deux cents églises. Cf. Samson, Georg, *op. cit.*, p. 661.

n'était généralement pas encore concerné :

« Pour Organtino, utiliser la force politique de Nobunaga afin d'augmenter le prestige de l'Église et marquer le Japon d'un empreinte chrétienne allait de soi. [...] Il demanda à Nobunaga un terrain pour bâtir une maison de communauté. Lui qui voulait missionner au sein de la classe des samouraï ne voulait pas bâtir cette maison dans les quartiers des petites gens et des commerçants. Même de taille réduite, il cherchait un terrain dans le quartier présidentiel des grands chefs et des généraux. »[40]

Pourtant, comme le précise Nagaoka, si Nobunaga a été en quelque sorte le soutien de l'expansion du christianisme au Japon, en accordant notamment aux jésuites divers avantages et en les prenant sous sa protection, ce sont surtout les seigneurs qui, en embrassant cette religion et en en devenant les zélés protecteurs, ont contribué à l'implanter solidement dans ce pays[41]. Il est certes reconnu que Nobunaga restait indifférent à ces questions de culte et de religion. Suivant Luis Froïs, il méprisait le shintoïsme et le bouddhisme qu'il considérait comme des superstitions, et ne s'intéressa pas plus au christianisme[42]. Ses craintes supposées au sujet du christianisme n'eurent en définitive aucune conséquence en ce qui concernait la poursuite de l'évangélisation et l'œuvre des pères. « Il était libre de tout système traditionnel de valeurs et de toute vision religieuse du monde »[43] et c'est ce qui fit sa puissance.

Le reproche qui sera souvent formulé à l'encontre des jésuites, et ceci dès les premiers temps de leur séjour au Japon, est qu'ils ne se cantonnaient pas uniquement à leur entreprise d'évangélisation mais « eurent le tort de mélanger avec la politique sociale des seigneurs féodaux leurs moyens de propager la religion » comme le signale

[40] Dunoyer, Pierre, *Histoire du catholicisme au Japon, 1543-1945*, Paris, Cerf, 2011.
[41] *Ibid.*, p. 81.
[42] Cf. Hérail, Francine, *op. cit.*, p. 303.
[43] *Ibid.*, p. 303.

Nagaoka[44] qui ajoute :

« *Si l'on ne peut qu'admirer, d'un côté, le courage et l'énergie qu'ils déployèrent pour augmenter le nombre de chrétiens, on doit leur reprocher de s'être servis de toutes les armes possibles pour attaquer les religions qui existaient avant la leur au Japon. C'est pourquoi certains princes qui les encourageaient et les protégeaient parce qu'ils étaient enchantés de les voir débarquer dans leurs provinces, attendu qu'ils en retiraient un grand profit commercial, ne purent pas continuer à leur accorder protection et liberté à cause des troubles qu'ils amenaient dans le pays*. »[45]

Ainsi Nagaoka note que des princes territoriaux convertis employèrent dans certaines occasions la force armée contre leurs sujets pour les contraindre à embrasser la nouvelle religion qu'eux-mêmes avaient adoptée, si bien que des révoltes populaires éclatèrent suite à ces interventions seigneurales et cléricales[46]. Omura Sumitada, l'un des premiers *daimyô* du Kyûshû à se convertir est un exemple de ces seigneurs qui imposèrent de force à leurs subalternes et à leurs paysans la nouvelle religion qu'ils avaient choisie[47]. En 1579, le nouveau maître de Shimabara[48], Arima Harunobu qui, sous la forte direction spirituelle du visiteur des jésuites, le père Valignano, avait reçu le baptême, procéda de manière identique[49].

---

[44] Nagaoka, Harukazu, *op. cit.*, p. 83.

[45] *Ibid.*, p. 83.

[46] *« De fait, dans les territoires commandés par Omura Sumitada (1533-1587) le premier seigneur chrétien du Japon, et Arima Harunobu (1567-1612) qui fut lui aussi un kirishitan-daimyô, les destructions des lieux de culte traditionnels allèrent de pair avec les conversions collectives. »* Les escaliers de l'ancienne résidence des seigneurs [chrétiens] Arima, *« ont montré que pour construire les escaliers qui conduisaient à la deuxième enceinte, on avait réaffecté plus de cent pierrres tombales médiévales [de tradition bouddhique] [...] qui en constituait les marches. »* Dunoyer, Pierre, *op. cit.*, p. 69.

[47] *« Omura Sumitada imposa aux bonzes et à ses vassaux de se convertir. Il ordonna à ceux qui refusaient de quitter son domaine. Il autorisa la destruction des temples bouddhistes et shinto ou, à la demande des missionnaires, leur utilisation pour en faire des églises. »* Dunoyer, Pierre, *op. cit.*, p. 113.

[48] Il sera à nouveau question de cet endroit dans notre partie historique en raison d'une révolte qui porte le même nom.

[49] *« Dans son fief, les conversions forcées de ses vassaux et des bonzes aboutirent à de nombreux baptêmes collectifs. Pendant les trois mois que passa Valignano chez Arima, quatre mille personnes recurent le baptême et plus de sept mille, qui avaient abandonné leur foi, revinrent à l'église. Harunobu fit détruire plus de quarante temples bouddhistes ou shintoïstes et plusieurs furent transformés en église. »* Gonoï, Takashi, cité dans Dunoyer, Pierre, *op. cit.*, p. 114.

Il serait cependant erroné sinon fallacieux d'en conclure que le nombre relativement important de ces conversions qui touchent principalement le sud du Japon et la région de Méaco (Kyôto), soit lié à la seule pression exercée par les seigneurs. Comme l'ajoute Nagaoka « le christianisme n'aurait pas fait de grands progrès s'il n'avait pas été dans l'intention du peuple de s'y convertir. »[50]

Une des raisons de l'implantation relativement rapide de la nouvelle religion réside dans le fait que le christianisme, dans son enseignement, avec tout particulièrement la figure du Christ, comparable à celle de Bouddha, fut perçu par bien des Japonais comme une variante de bouddhisme. Malgré certes des différences notables évidentes, quelques points communs entre les deux cultes permettaient au public de ressentir une certaine affinité avec cette religion étrangère. Georg Sansom signale que :

« Les rapports avec les bouddhistes sont délicats. Au début, les bouddhistes n'étaient pas hostiles vis-à-vis des jésuites. Ils les considéraient comme une secte du bouddhisme, et identifiaient le Dieu des chrétiens avec le Dai-Nichi (Grand Soleil) [...] Mais devant la critique de Xavier du bouddhisme et de ses rituels considérés comme des superstitions, les bouddhistes se mettent à réagir souvent avec force. »[51]

L'historien américain souligne que si « l'oeuvre des jésuites continua à prospérer » durant les trente premières années de son implantation au Japon c'est grâce aux faveurs que Nobunaga accorda aux missions chrétiennes malgré les intrigues et l'opposition des bouddhistes[52]. Il signale cependant que « pour expliquer le nombre croissant des conversions au christianisme, il faut tenir compte de la déchéance de presque toutes les sectes du bouddhisme japonais au cours de la dernière période du Moyen-Age »[53] et le mépris où la classe dirigeante tenait certaines sectes bouddhistes. Michel Vié avance

[50] Nagaoka, Harukazu, *op. cit.*, p. 84.
[51] Sansom, Georg, *op. cit.*, p. 318.
[52] *Ibid.*, p. 661.
[53] *Ibid.*

une idée plutôt radicale pour expliquer des nombreuses et rapides conversions. Suivant son opinion « des convertis changèrent de pasteurs plus que de foi. »[54] Ce qui fut certes le cas de certains convertis qui, même s'ils périrent au nom du Christianisme qu'ils respectèrent jusqu'à leur dernière minute, ne connaissaient que relativement peu de choses touchant la religion qu'ils avaient adoptée[55].

Pour Toussaint, « si Nobunaga fut favorable aux missionnaires chrétiens, c'est qu'il entendait sans doute ménager les étrangers qui apportaient dans leurs navires de la poudre et du plomb pour ses arsenaux. »[56] Cette question du commerce, particulièrement des armes, était dans une certaine mesure essentielle dans les rapports Europe-Japon mais aussi dans les rapports entre Japonais. Ne pas commercer avec les étrangers, dans le cas où la chose était réalisable, c'était laisser pertinemment les autres seigneurs prendre des avantages militaires et commerciaux et se placer dans une position défavorable[57]. L'introduction des armes à feu ne fut pas sans transformer les rapports de force et apporta au despote une nouvelle donne qu'il sut mettre à profit[58]. Les Japonais, dont les compétences dans le domaine de l'imitation ne sont pas ignorées, se mettront très vite à fabriquer des mousquets[59]. Pour Francine Hérail les raisons de la réussite de Nobunaga sont liées à plusieurs facteurs[60]. « Chef charismatique »[61], ce grand tacticien militaire qui aura l'occasion d'affronter à de nombreuses reprises ses

---

54 Vié, Michel, *Histoire du Japon, des origines à Meiji,* PUF, 1969, p. 77.
55 *Ibid.*
56 Toussaint, François, *op. cit.*, p. 232.
57 « Les seigneurs japonais découvrent les armes à feu puis l'artillerie. La guerre prend une dimension nouvelle. Les artisans japonais ne parviennent pas encore à fabriquer en nombre suffisant les nouvelles armes, vu l'énorme demande, et les seigneurs doivent être accueillants vis-à-vis des " barbares du sud" parce que ceux-ci leur vendent les précieux et coûteux fusils. » Sansom, Georg, *op. cit.*, p. 299.
58 *Ibid.*
59 Hérail, Francine, *op. cit.*, p. 303.
60 « Son pays d'origine, la province d'Owari, était une région agricole, qui lui procure des ressources suffisantes pour nourrir ses petits guerriers ». Ceux-ci s'étaient dégagés de l'exploitation agricole tout en demeurant eux-mêmes propriétaires de leur domaine, ce qui lui permettait d'avoir ainsi à sa disposition une armée permanente. Hérail, Francine, *op. cit.*, p. 303.
61 *Ibid.*

ennemis, des seigneurs de guerre rivaux, disposait, en dehors de ses compétences personnelles, d'un nouvel atout pour parvenir à ses fins : le contrôle des principaux centres de fabrication de fusils les armes à feu[62]. Il dotera rapidement ses fantassins de mousquets, armes nouvelles qu'il utilisera contre ses ennemis qui, bien souvent, n'en étaient pas munis et luttaient avec les armes traditionnelles. Ce nouvel armement, un atout majeur en corrélation avec l'arrivée des Portugais sur le sol nippon, constitue l'une des raisons qui avait éveillé l'intérêt des insulaires pour le commerce extérieur.

Toutefois, comme ce matériel introduit par les Européens représentait un élément externe à la culture et aux traditions guerrières japonaises, l'emploi des mousquets disparaîtra. Une fois bannis les étrangers, les soldats et les *samouraï* revinrent en effet aux armes traditionnelles. Soixante ans plus tard, en 1640 exactement, la fermeture par les Tokugawa du pays aux éléments extérieurs avait également pour but d'empêcher que des *daimyô* du sud du pays opposés au pouvoir central ne se fournissent par l'entremise des commerçants étrangers en armement moderne et ne l'utilise contre lui. Mais Nobunaga, qui en son temps comprit tout le bénéfice qu'il pouvait tirer de cette nouveauté, bouleversa les traditions ancestrales et renouvela la tactique militaire à la faveur de ce nouvel équipement :

« Il bafoue les règles ancestrales de la chevalerie en utilisant un armement jusqu'alors inconnu, alors que les forces à lui opposées des différents daimyos utilisaient uniquement comme par le passé les armes traditionnelles. Nobunaga incarne ainsi le changement, c'est « un chef charismatique qui incarne une autorité toute nouvelle. »[63]

Nobunaga, occupé à guerroyer contre les différents seigneurs de guerre et autres

---

62 Hérail, Francine, *op. cit.*, p. 303.
63 *Ibid.,* p. 303.

bonzes[64] dont il ne pouvait supporter l'autonomie ni l'immunité, ne semble point avoir consacré beaucoup de temps à réfléchir à la question du commerce extérieur[65]. Les Portugais qui mouillèrent à Hirado, Nagasaki ou dans quelque autre port du Kyûshû purent donc trafiquer en toute liberté et ne furent qu'occasionnellement inquiétés par les seigneurs territoriaux heureux de profiter de nouveaux revenus[66]. La disparition subite du général, tombé dans un piège dressé par un de ses vassaux qui le trahit en 1582, alors qu'il se trouvait au *summum* du pouvoir, mit fin à ses espoirs de domination[67]. Suivant Hérail, Nobunaga puis Hideyoshi agirent en véritables ennemis de l'autonomie populaire et mirent un point final au Moyen-Âge japonais[68].

2 - Deuxième étape : Hideyoshi Toyotomi

Le successeur de Oda, dont l'origine est fort obscure - son père était petit paysan - prit plus tard le nom de Hideyoshi Toyotomi. Comme le note Hérail, il reste le symbole d'une ascension sociale presque inimaginable[69]. Il fut dans les débuts de sa carrière un des officiers de Oda et entra à son service en 1554. À l'annonce de la mort subite de Nobunaga, il revint très vite de Chine où il était alors en expédition et lutta farouchement pour accaparer à son profit le pouvoir central face à différents seigneurs rebelles désireux eux aussi de prendre la place laissée libre. Il rivalisa notamment quelque temps avec celui qui deviendra l'un de ses proches vassaux, un dénommé

---

[64] Nagaoka signale que certains bonzes n'étaient rien que moins des seigneurs féodaux et que c'était pour diminuer le plus possible leur puissance qu'il avait autorisé la prédication des jésuites. Cf. Nagaoka, Harukazu, *op. cit*., p. 81.
[65] Nagaoka, Harukazu, *op. cit*., p. 151.
[66] *Ibid*., p. 151.
[67] Hérail, Francine, *op. cit*., p. 304.
[68] *Ibid.*, p. 299.
[69] *Ibid.*, p. 304.

Tokugawa Ieyasu qui installa au *shôgunat* une dynastie qui portera son nom. Grâce à ses succès militaires et à son œuvre de réunification du pays, Hideyoshi sera nommé par la cour impériale, malgré sa basse extraction, ministre des Affaires suprêmes (*Taicô)*, terme sous lequel il est souvent désigné et qui fait référence aux hautes fonctions et aux honneurs qu'il se vit attribuer vers la fin de sa vie par l'empereur. Il devint donc avec ce titre l'homme le plus puissant du pays, après l'empereur qui n'avait alors aucun pouvoir militaire et dont le rôle, déjà à cette époque, était surtout représentatif. Avec Hideyoshi se joue le premier chapitre de la partie cruciale de l'existence du christianisme au Japon.

Lorsque Hideyoshi devint l'homme fort du pays, son attitude à l'égard des religieux et des Japonais christianisés n'était nullement négative. Du point de vue politique, il voulait continuer sur les traces de son prédécesseur Oda Nobunaga. Et même si dès sa prise de pouvoir, des chrétiens s'inquiétèrent de l'attitude que manifesterait envers eux le nouveau chef militaire du pays, certains semblèrent assez vite rassurés à ce sujet car :

« Sachant comme nos Pères et tous les Chrestiens avaient respecté Nobunaga, il commença à les honorer et à les employer. Toutes les fois que nos Pères l'alloient voir, il leur donnait audience avec autant de douceur et de familiarité que Nobunaga vouloit faire […] Il prenait plaisir que ses serviteurs et vassaux fussent chrestiens. »[70]

C'est ainsi qu'il entretint des rapports familiers et cordiaux avec les jésuites qui vivaient dans son entourage et auquel il rendait parfois visite. Répondant à leurs demandes, il accorda aux jésuites un terrain et favorisa la construction d'une église près du château d'Osaka qu'il fit bâtir et où il résidait. Si Sansom note que ses contacts avec les dirigeants jésuites étaient francs et aimables et qu'il recevait le père Froïs ou encore

[70] Solier, François, *Histoire ecclésiastique du Japon*, Paris, Sébastien Cramoisy, 1627, p. 543.

le père Organtino[71], supérieur du groupe missionnaire de la capitale, Hérail note toutefois que cette tolérance allait quelquefois de pair avec une certaine ambiguïté si ce n'est une certaine incohérence[72]. En effet les prises de position de Hideyoshi face à la question religieuse furent dans plusieurs cas contradictoires, pour ne pas dire parfois quelque peu incompréhensibles. Si, dans un premier temps il accepta sans sourciller la présence des prêtres catholiques et la diffusion de leur oeuvre apostolique, il éprouva assez rapidement des doutes et quelque suspicion à leur sujet. Ses sentiments personnels à l'égard des missionnaires en particulier et des chrétiens en général changèrent au fil des années à la suite de différentes circonstances que nous présenterons et des influences qu'il subira d'une partie de son entourage, ennemie des chrétiens. L'évolution de sa propre mentalité à l'égard des religieux et de lui-même semble avoir été un facteur dans ses prises de position. En effet, certaines analyses relatives à la psychologie du dictateur, qui était doté d'un caractère assez complexe, rapportent que ce dernier semble avoir été atteint par la folie. Sansom signale que, en 1596, « Hideyoshi montrait des symptômes de désordre mental par de fréquents accès de rage » et que se trouvait là, à son avis, l'origine des mauvais traitements qu'il infligea aux missionnaires[73].

Comme le rapportent certains témoignages, plusieurs subordonnées de Hideyoshi, des officiers de haut rang de son entourage ainsi que des membres de sa propre famille s'étaient convertis sans qu'il ne marquât, dans les premiers temps, nulle opposition ni sentiment de rejet[74]. Ce fut le cas d'une amie de sa femme, du nom de Magdalena, dont

---

[71] Sansom, Georg, *op. cit.*, p. 705-706. Il recevait notamment le père Froïs qu'il connaissait depuis sa jeunesse, du temps où il fréquentait le château de Nobunaga à Owari.
[72] Hérail, Francine, *op. cit.*, p. 320.
[73] Sansom, Georg, *op. cit.*, p. 732.
[74] Hérail, Francine, *op. cit.*, p. 320.

la fille, elle aussi chrétienne, avait la charge des finances du château. Il est question d'elle dans certains ouvrages relatifs à la christianisation car elle devint une des victimes des persécutions[75]. La protection des missionnaires accordée pour la première fois dans le passé (1560) sur les ordres du *shôgun* de l'époque, Ashikaga Yoshiteru[76], suite à la demande du jésuite Gaspard Villela[77], à une époque où il n'y avait que six pères au Japon, connut différents sorts suivant les changements politiques qui contrariaient la vie à Miyako. Renouvelé en 1582, (la femme de Hideyoshi joua un certain rôle pour l'obtention de cette permission) puis en 1586, ce droit d'évangélisation, ou plutôt cette protection, fut néammoins de courte durée. En 1586, à la demande du jésuite Coelho, responsable des jésuites au Japon, Hideyoshi publia un décret « permission de l'évangélisation », décret qui accordait aux jésuites le droit d'évangéliser en toute liberté dans le Kinai, c'est à dire la région de Kyôto[78]. Ces derniers étaient encore libres à l'époque de s'installer ainsi où bon leur semblait à travers tout le pays, notamment dans l'île de Kyûshû, île que se partageaient différents *daimyô* dont certains étaient chrétiens[79]. En profitant de leur entremise, Hideyoshi pouvait s'implanter indirectement dans les régions qui ne lui étaient pas encore soumises et profiter de l'installation des jésuites dans les territoires restés indépendants

---

[75] Murai, Sanae, *Tennô to kirishitan Kinsei: "Kirishitan no seiki" ni okeru kenryoku tôsô* no *kôzu*. (L'empereur et les chrétiens : les luttes d'influence durant le siècle chrétien) Tôkyô : Yûzankaku Shuppan, 2000, p. 45 et suiv. ; Sansom, Georg, *op. cit.*, p. 709.

[76] Sansom, Georg, *op. cit.*, p. 658-659. Dunoyer, Pierre, *op. cit.*, p. 87.

[77] Un des premiers jésuites du Japon. Il fit de nombreuses conversions à Méaco (Kyôto) et dans sa région, surtout parmi les militaires. Cf. Sansom, Georg, *op. cit.*, p. 659.

[78] *« En 1586, Hideyoshi reçoit à son château d'Osaka la délégation de pères jésuites conduite par Gaspar Coelho, vice-provincial du Japon. D'après Luis Frois, qui y a participé à cette audience comme interprète, l'attitude de Hideyoshi aurait été très accueillante. Il aurait même déclaré aux pères jésuites que la plupart des Japonais, au moins une bonne moitié d'entre eux, deviendraient chrétiens dans un proche avenir. »* Hérail, Francine, op. cit., p. 220.

[79] Il y avait dans l'entourage de Hideyoshi des seigneurs chrétiens, comme Takayama Ukon, ou Konishi Yukinaga. Lorsque le despote lutta dans le Kyûshû contre le clan des Shimazu qui contestait ouvertement son autorité, « ces seigneurs chrétiens étaient au premier rang de son armée, avec leurs étendards marqués de la croix. » Hérail, Francine, *op. cit*., p. 320-321.

du pouvoir central pour faire ainsi jouer son image de chef du pays. Malheureusement l'attitude favorable et compréhensive que manifestait Hideyoshi à l'égard des chrétiens durant les premiers temps changea subitement à la suite de l'expédition militaire qu'il effectua dans l'île de Kyûshû, dans cette région au sud du Japon où vivaient de nombreux convertis et qui demeura, durant presque un siècle, le bastion du christianisme. En effet, à la demande expresse du jésuite Coelho[80], le vice provincial des jésuites, une expédition militaire y fut organisée afin d'écraser un *daimyô* du nom de Shimizu Yoshihiro qui avait écrasé deux puissants *daimyô* chrétiens, eux-mêmes ardents protecteurs des convertis[81]. Comme l'avaient prévu certains jésuites avisés opposés à cette demande de renfort qu'ils jugeaient inopportune[82], c'était jouer avec le feu car en faisant venir Hideyoshi dans cette région à forte coloration chrétienne les jésuites mettaient le souverain japonais devant le fait accompli de la progression de la propagation de la foi chrétienne et de l'implantation portugaise à Nagasaki, ce qui ne pouvait qu'éveiller des soupçons et des craintes de la part du despote.

3- Le mécontentement du despote

Ue fois parvenu dans le Kyûshû, Hideyoshi se rendit compte effectivement de la situation politique et économique dans cette île qui jusque là était demeurée sous la coupe de *daimyô* indépendants. Il put constater l'importance du développement du catholicisme et le pouvoir religieux et économique des jésuites et des chrétiens dans leur ensemble en raison notamment du commerce maritime fructueux avec l'extérieur que

[80] Sansom, Georg, *op. cit.*, p. 706.
[81] Les rivalités entre pro et anti-chrétiens étaient très violentes à cette époque à Kyûshû.
[82] Les jésuites intervenaient ainsi dans le domaine politique, ce qui était jouer avec le feu.

les religieux supervisaient en partie. La ville de Nagasaki, auparavant petite bourgade allouée aux jésuites[83], était devenue entre leurs mains une cité florissante ce qui n'était pas sans attirer les convoitises et les jalousies[84]. Cette situation ajoutée à divers petits incidents déplut fortement à Hideyoshi[85]. Le vent favorable qui jusqu'alors avait soufflé sur l'oeuvre entreprise par les *padres* (les pères) comme on les surnommait, se transforma subitement en ouragan traversé de périodes de relatif apaisement suivi de tornades irrésistibles. Le despote, qui avait lui-même connu les luttes contre les sectes bouddhistes du temps où il était encore sous les ordres de Nobunaga, « commença à regarder avec méfiance la religion chrétienne, son influence ainsi que les *daimyô* chrétiens liés aux missionnaires et aux commerçants étrangers »[86]

Dans cette situation fragile et instable le moindre incident pouvait précipiter les évènements. C'est ce qui advint semble-t-il, à la suite de la visite amicale d'un navire portugais effectué par Hideyoshi en personne en 1586. Le dirigeant, qui venait de battre les troupes du seigneur de Satsuma qui lui était jusqu'alors insoumis se trouvait alors près de la ville de Hakata, située dans le Kyûshû. Sur la frégate portugaise[87], ancrée

---

[83] Omura Sumitada, qui s'est converti au catholicisme en 1562, ouvre en 1570 dans son domaine un nouveau port, Nagasaki, pour y accueillir les navires portugais. En 1580 il fera donation de la ville à la Société de Jésus en se réservant le droit de prélever des taxes à l'importation. Nagasaki deviendra ainsi le centre le plus important du commerce international et de la christanisation. Hérail, Francine, *op. cit*., p. 318.

[84] *« Les ports de Hirado et Nagasaki devinrent le rendez-vous d'une foule d'aventuriers de toutes les nations européennes. Il en resulta toute une série de révoltes, de discussions, de meurtres parmi les étrangers et les puissances durent souvent intervenir pour conserver la paix.»* Nagaoka, Harukazu, *op. cit.*, p. 94.

[85] Sansom, Georg, *op. cit*., p. 731 ; Hérail, Francine, *op. cit*., p. 320-321. « *Avec sa conquête du Kyûshû, la découverte de tout l'ouest du pays et le nombre de ses églises chrétiennes l'avaient impressionné. Sa réaction était à prévoir. »* Dunoyer, Pierre, *Histoire du catholiscisme au Japon*, *op. cit.*, p. 155.

[86] Sansom, Georg, *op. cit*., p. 731.

[87] Coelho, le vice-provincial des jésuites du Japon, était venu à la rencontre de Hideyoshi sur un bâtiment de moyen tonnage et rapide armé d'un canon. Les historiens pensent que ce fait constitua un signal d'alarme pour le nouveau maître de Kyûshû. Cf. Dunoyer, Pierre, *op. cit*., p. 155.

dans le port de la ville, qu'il faisait visiter à son illustre invité, le père Coelho[88], alors à la tête de l'ordre des jésuites au Japon à l'époque, aurait prononcé des paroles imprudentes sinon vexantes à l'encontre de Hideyoshi[89]. Ce dernier, homme susceptible à l'égard de tout ce qui touchait à son pouvoir et aux questions relatives à la présence des navires étrangers et de leur équipage, se serait senti blessé dans son orgueil[90]. Si bien que sa réponse à ce qu'il ressentit comme un affront ne se fit point attendre. Deux jours plus tard, le tyran envoya à l'homme d'église, que son prédécesseur, Valignano, jugeait d'ailleurs manquer de jugement[91], un message dans lequel il accusait les jésuites des mêmes crimes que ceux de la secte Ikkô, d'encourager les *daimyô* à contraindre leurs gens à abandonner leur ancienne religion et celui de vendre des insulaires comme esclaves en Chine[92]. Cette dernière accusation n'était pas sans fondement car certains capitaines portugais se livraient à cette activité[93] malgré l'opposition des religieux dont la réputation pouvait souffrir bien qu'ils n'y fussent pas impliqués[94]. Pour Hideyoshi ce commerce à petite échelle de membres de la communauté nippone, auquel les Japonais ne semblent pas avoir participé[95], portait atteinte à l'intégrité d'un état et de son peuple et constituait à ses yeux un acte inadmissible. Pour Sansom, toutefois, l'importance de cet incident doit être relativisée :

---

88 *« Certains missionnaires, Coehlo le provincial lui-même, parlaient assez étourdiment.»* Valignano, Alexandre, *Les jésuites au Japon: relation missionnaire* (1583). Traduction, présentation et notes de J. Besineau, s.j., Desclée de Brouwer, Bellamin, Paris, 1990. Valignano, Alexandre, *Les jésuites au Japon: relation missionnaire, op. cit.,* p. 249.

89 Il aurait évoqué une alliance maritime entre les seigneurs du Kyushu ou même Hideyoshi, et d'autres part les forces de Macao et des Philippines. Ou encore une alliance pour lutter contre le puissant seigneur de Satsuma, opposé à la politique de Hideyoshi. Par ailleurs il aurait songé également à fortifier une ville du Kyûshû pour obtenir l'aide d'une garnison espagnole au cas où la ville aurait à se défendre. Valignano, Alexandre, *Les jésuites au Japon: relation missionnaire*, *op. cit*, Epilogue, p. 249.

90 L'amiral Konishi Yukinaga, amiral de la flotte converti, présent à l'entretien, conseilla à Coelho d'offrir la frégate à Hideyoshi, mais le religieux refusa.

91 Sansom, Georg, *op. cit*., p. 706.

92 *Ibid.*

93 Sansom, Georg, *op. cit*., p. 70 6; Nagaoka, Harukazu, *op. cit.*, p. 92.

94 *Ibid.*

95 Il n'y a à ce sujet aucune mention de la participation de Japonais.

« Hideyoshi avait décidé de se débarrasser des missionnaires [...] Diverses explications ont été proposées, mais aucune d'elles n'est convaincantes [...] Il est plus vraisemblable qu'il ait ruminé depuis quelque temps le problème que posait ses relations avec l'étranger, et que quelque chose qu'il avait vu ou entendu à Hakata ait soudain donné une nouvelle consistance à ses soupçons accumulés. »[96]

Le soutien bienveillant et amical que Hideyoshi avait accordé dans les premiers temps prit fin suite à la promulgation de deux décrets importants qui mirent momentanément un frein aux activités apostoliques des religieux et conditionna drastiquement leur vie quotidienne et leur liberté d'action. Ce fut un brusque revirement dans l'attitude du despote qui fit publier ses décrets, en 1587 exactement, quelques mois après avoir accordé aux jésuites le droit d'évangéliser. Dans une missive à l'un de ses supérieurs, un jésuite relate les faits :

« Nonobstant les empeschements que Cabacondono (Hideyoshi) nous a pensé donner par une ondée de persécutions et de cruautez qu'il a par sa souveraine puissance fait tomber sur nos espaules. Ce Tyran pour estraindre la Religion Chrétienne en nos quartiers fit proclamer un édit en tous ses Royaumes, par lequel il nous demandoit de vider, et sortir totalement du Iapon. »[97]

Mais les religieux décidèrent de ne pas obéir, de rester au Japon, et « par une mort courageuse donner l'exemple ». Ils espèrent également la disparition prochaine du tyran afin de pouvoir attirer eux les hésitants et les peureux :

« Le Tyran est là qui fait bonne mine, comme si de rien n'étoit ; il fait semblant de croire que nous soyons sortis du Iapon, selon qu'il avoit commandé : Toutesfois si n'est pas vray semblable, qu'il soit ignorant de ce qui se passe par deça, veu que par manière de dire, les esclas de plusieurs choses que nous faisons lui volent aux yeux.[...] Il ne faudroit seulement que Cabacondono vint à passer le pas de la mort; ou à décliner, et déchoir de sa puissance par quelque révolte , et sédition, que selon l'apparence que

---

[96] Sansom, Georg, *op. cit.*, p. 706.
[97] *Sommaire des Lettres du Japon, et de la Chine de l'an 1589-1590*, A Douay, chez la veuve Boscard, 1592, p. 7.

l'on voit bien grande, plusieurs se convertiroient, lesquels pour le présent ne l'osent pour je ne scay (sic) quelle crainte de la felonnie (sic) *du tyran.»*[98]

Ce premier édit officiel publié durant l'été 1587[99], pris principalement à l'encontre des missionnaires, interdisait aux grands seigneurs de se convertir au christianisme sans son autorisation et également, dans le cas des *daimyô* chrétiens, d'imposer leur nouvelle foi à leurs vassaux et à leurs paysans, pratique fréquente que certains d'entre eux avaient utilisée pour faire avancer les conversions[100]. Dans le premier paragraphe de cette promulgation, le christianisme ne peut trouver sa place dans le « pays des dieux » - à savoir le Japon- car il en enfreint les lois[101]. Le jésuite Organtino écrivit dans une lettre que pour les autorités « ce que nous enseignons est une chose diabolique qui s'oppose à l'enseignement bouddhique ». [102] Les termes employés en 1588 par Hideyoshi sont différents - la référence diabolique est bien sûr absente - mais la condamnation est très ferme : « Les chrétiens détruisent la base du Japon. Par conséquent ils détruisent aussi les temples et les sanctuaires ! Les actes des jésuites sont contraires à leurs enseignements. »[103] Le dirigeant japonais critique également « le prosélytisme des pères qui se traduisait par un acharnement dans la destruction des

---

[98] *Ibid*., p. 17-18.

[99] *« 1) Le Japon étant le pays des dieux, la venue en ce Pays de Pères venus de pays chrétiens est hautement dommageable, parce qu'ils enseignent une doctrine diabolique.*
4) Étant donné que les navires portugais viennent au Japon pour affaires, il s'agit absolument de tout autre chose. Ils peuvent commercer sans difficultés. » Dunoyer, Pierre, *op. cit.*, 159-160.

[100] Raison des conversions : *« En arrière-plan, l'idée qui animait ces seigneurs chrétiens ou proches du christianisme était aussi et surtout de faire du gouvernement de leur fief un pouvoir absolu grâce à la rigueur de la doctrine et de la foi chrétienne. Les daimyo chrétiens croyaient eux aussi pouvoir parfaitement asseoir leur gouvernement grâce à la doctrine chrétienne [...] Ils entendaient pouvoir les imposer à leurs vassaux et à leur peuple. »* Dunoyer, Pierre, *op. cit.*, p. 39.

[101] *« Quand en 1587 et en 1614, de grands édits " antichrétiens" furent pris par Hideyoshi et Ieyasu, ils visèrent tous les fidèles et le Japon tout entier. L'un des arguments majeurs de leurs lois répressives fut que " le Japon est le pays des kami [divinités shintô] et le pays des bouddhas ». On insistait sur le danger que représentait la présence des missionnaires désireux de conquérir l'État et fort peu respectueux des religions traditionnelles du Japon.»* Kouamé, Nathalie, Le Japon ne sera pas chrétien, *op. cit*., p. 40-41

[102] Sansom, Georg, *op. cit*., p. 706.

[103] Nagaoka, Kazuharu, *op. cit.*, p. 95.

temples et sanctuaires et le massacre des idoles. »[104] Un délai de six mois fut accordé aux religieux afin de quitter définitivement le pays mais cet ordre ne fut point suivi d'effets.

Sans nous attarder sur les raisons qui ont pu être invoquées pour expliquer le changement d'attitude de Hideyoshi nous retiendrons que dans les faits cet ordre d'expulsion promulgué ne fut pratiquement pas mis en application et les religieux prudents et obéissants qui s'étaient éloignés de Miyako (Kyôto) pour se réfugier dans l'île de Kyûshû ne furent point inquiétés outre mesure[105]. Une fois passée la furieuse tempête le calme revint momentanément. Tolérance relative qui s'explique par des raisons économiques car, à cette époque le commerce avec les navires portugais, encore les seuls Européens à l'époque à débarquer au Japon, et l'évangélisation étaient deux choses fort liées[106]. Les jésuites étaient très impliqués dans le commerce dont ils étaient l'un des moteurs et il n'était pas question pour Hideyoshi, qui s'intéressait de façon active aux relations commerciales et aux énormes profits qu'il pouvait en tirer[107], de couper les ponts avec les étrangers, les navires portugais et leurs remuants intermédiaires en soutane.

Toutefois, si les missionnaires étaient mis sur la touche, les marchands portugais qui venaient au Japon ne furent pas inquiétés. Comme le remarque encore Nagaoka dans sa

---

[104] *Ibid.*, p. 95.

[105] Coelho rassembla le plus grand nombre des missionnaires à Hirado pour y embarquer à bord d'un navire. *« En fait la plupart d'entre eux, peut-être une centaine en tout, restèrent et allèrent se cacher dans quelques villes de Kyûshû [...] où quelques pots de vin bien placés leur permirent de pouvoir demeurer et reprendre leur tâche pastorale. Les officiers de Hideyoshi ne mirent aucun zèle à faire appliquer son édit, et le commerce continua comme par le passé. »* Sansom, Georg, *op. cit.*, p. 707.

[106] Sansom, Georg, *op. cit.,* p. 708.

[107] *Ibid.*

note, « il était stipulé dans l'édit de 1587 que les navires noirs[108] qui viendraient au Japon pourraient y faire tous les trafics qu'ils désireraient, tandis que le même édit défendait aux missionnaires d'y prêcher le christianisme[109]. L'édit publié l'année suivante reproduisait des clauses identiques. L'auteur ajoute que « dans ces conditions les Portugais auraient pu facilement réaliser un grand trafic commercial, s'ils l'avaient voulu, mais ils suivirent toujours la politique des religieux et méprisèrent les ordres du gouvernement central.»[110] Pour sa part Sansom explique que « son souci [de Hideyoshi] n'était pas alors de persécuter les missionnaires, mais de continuer et d'acccroître son commerce extérieur. »[111]

À l'époque de Hideyoshi, on l'a dit, un pouvoir centralisé commençait à se mettre en place et à prendre forme. Toutefois il restait, comme cela fut encore le cas au début de l'ère Tokugawa, des territoires retirés plus ou moins insoumis, avec à leur tête des *daimyô,* comme par exemple dans le Kyûshû où ces seigneurs territoriaux, qui possédaient une influence considérable, pouvaient préserver encore une certaine autonomie. Si bien que les commerçants et les jésuites, lorsqu'ils étaient soutenus par ces derniers, n'observaient que très imparfaitement les ordres du gouvernement féodal[112]. Malheureusement pour eux, du fait que le commerce et les religieux avaient partie liée, tout au moins dans l'esprit des administrateurs du pays, les tempêtes qui s'abattirent sur la tête des missionnaires finirent par causer également des préjudices aux commerçants eux-mêmes[113].

---

[108] *Ibid*. Navires noirs: *kuro bune*, surnom donné aux navires des étrangers.
[109] Nagaoka, Harukazu, *op. cit.*, p. 97.
[110] *Ibid.*
[111] Sansom, Georg, *op. cit.*, p. 708.
[112] Toussaint, François, *op. cit.*, p. 152.
[113] *Ibid.,* p. 153.

Le deuxième décret, émis aussi en 1587, encore plus restrictif que le premier, proclame que le Japon est un pays protégé par ses propres dieux, et qu'il n'est point possible d'admettre la propagation du christianisme qui n'est qu'une religion pernicieuse[114]. Ce changement d'attitude du dirigeant qui évolue de l'acceptabilité passive à un rejet total, a soulevé bien des interrogations. Mais, de toute évidence, l'influence de la religion chrétienne sur les petits seigneurs locaux qui se convertissaient, le nombre relativement important de conversions qui après avoir concerné une partie de l'élite risquaient de s'étendre à la paysannerie, pouvait représenter une menace car, liés par une même foi religieuse, ces seigneurs pouvaient faire alliance contre lui ou affaiblir l'unité du pays[115]. Parmi les premiers chrétiens et missionnaires chassés du pays vers Macao ou Manille en 1587 et dont le nombre s'élevait à quatre cents personnes, se trouvait notamment le puissant *daimyô* Takayama Ukon[116] qui avait été pourtant très proche du pouvoir et était fort apprécié de Hideyoshi. Général fort puissant du temps de Nobunaga, c'était aussi un catholique fervent et actif[117] qui, malgré les menaces de déposition du nouveau despote, refusa d'abjurer sa foi et fut finalement obligé de s'exiler. Nam-li note que cette expulsion concernant un *daimyô* qui avait été un homme fort influent représentait plus qu'une purge religieuse. Il s'agissait en vérité d'un signal fort[118] lancé aux *daimyô* qui défiaient la nation[119]. Le *shôgunat* voulait montrer par

---

[114] Hérail, Francine, *op. cit*., p. 321.

[115] Sansom, Georg, *op. cit.*, p. 707 ; Vié, Michel, *op. cit*., p. 84.

[116] Grande figure du catholicisme japonais. Il avait lui aussi poussé ses gens à se convertir et forcé les moines réfractaires à quitter son domaine. Dunoyer, Pierre, *op. cit.*, p. 157. *« La répression contre les seigneurs chrétiens est sévère. Takayama Yukon, qui a refusé d'abandonner la foi est dépossédé de ses fiefs. »* Hérail, Francine, *op. cit*., p. 321.

[117] Dunoyer, Pierre, *op. cit.*, p. 157 et suiv.

[118] *« Le fait de demander aux grands samourais d'appliquer dans leur fief les mesures « antichrétiennes » constituait une excellente manière de tester leur docilité et de les couper de l'extérieur. »* Kouamé, Nathalie, « Le Japon ne sera pas chrétien », *op. cit.*, p. 41.

[119] Nam-lin, Hur, *Death and Social order in Tokugawa Japan, Buddhism, Anti-Christianity and the Danka System,* Harvard University Asia Center, Cambridge (Massachusetts) and London, 2007, p. 48.

cette décision qu'il prendrait à l'avenir des mesures pour éliminer les éléments catholiques[120].

Obligés de quitter dans la précipitation la capitale Miyako, les jésuites s'étaient éloignés du centre du pays pour se réfugier à Nagasaki où leurs collègues exerçaient leurs activités évangéliques. Mais certains religieux, des dominicains espagnols nouvellement arrivés avaient choisi de continuer leur tâche pastorale dans la capitale au mépris des ordres et du danger qu'ils encouraient en ignorant les ordres du despote.

Toutefois, tous les religieux n'avaient pas subi le même sort. Ceux qui avaient été plus prudents et avaient obéi aux ordres de Hideyoshi qui demandaient aux jésuites de se regrouper dans le port de Hirado afin d'être chassés du Japon, purent quant à eux, une fois apaisée la furieuse colère du tyran, continuer leur évangélisation sans rencontrer trop de problèmes, tout au moins dans un premier temps, et convertir encore un nombre relativement important de paysans. Malgré l'interdiction d'apostolat à cette date[121], la préoccupation principale de Hideyoshi à cette époque-là n'était pas d'éradiquer le christianisme. En cette année 1587, il avait d'autres projets en tête et consacrait tout particulièrement son temps et ses efforts dans la préparation de plans de campagne en vue de l'invasion de la Corée, première étape, afin de pouvoir ensuite envahir la Chine. Projet fort ambitieux et démesuré qui lui demandait beaucoup d'énergie certes mais en même temps il s'agissait de sa part d'une ruse politique afin d'éloigner quelques *daimyô* qu'il jugeait encombrants. Il organisa donc les préparatifs de ce rêve un peu fou, à un moment où il mettait également en place une politique d'unification du pays

[120] Dans le premier brouillon de son édit, l'apostasie de *daimyô* et de leurs collaborateurs était indispensable aux yeux de Hideyoshi. *« En revanche, la foi chrétienne des militaires de classe inférieure, celle du peuple et des paysans serait autorisée, comme le serait le travail missionnaire des pères. »* Dunoyer, Pierre, *op. cit.*, p. 161. Le refus de Takayama Ukon d'abjurer aggrava la situation car Hideyoshi durcit sa position envers les catholiques.

[121] Vié, Michel, *op. cit.*, p. 84.

comprenant tout à la fois une réforme monétaire, la confiscation des armes que possédaient les paysans ainsi qu'une législation sociale afin de renforcer, comme l'avait déjà commencé Oda, la distinction de statut entre ces derniers et la classe des *samouraï*. En effet la plupart d'entre eux étaient des fils de paysans qui s'étaient enrichis mais qui du point de vue social, gardaient un attachement à leurs racines paysannes et se sentaient encore proches des gens qui cultivaient la terre. Une séparation nette et stricte entre les deux classes sociales lui semblait donc nécessaire afin de rompre les contacts entre elles. Hideyoshi s'était aussi fixé un autre but, la réunification du nord et du sud du pays.

4- Évolution des évènements

Après avoir publié cette première ordonnance contre les prédicateurs étrangers, Hideyoshi s'attendait à ce qu'une insurrection éclate dans les principautés chrétiennes[122], mais comme il n'en était rien, le despote adopta à nouveau une attitude plus tolérante. Toutefois, l'année suivante, en 1588, Hideyoshi n'hésita pas à confisquer la ville de Nagasaki, centre tant des activités religieuses que commerciales des jésuites, et l'intègra dans ses propres domaines[123]. Elle releva alors directement du gouvernement central jusqu'à l'ouverture du Japon[124]. D'après Sansom, à cette époque « Nagasaki, ressemblait plus à une possession étrangère »[125] qu'à une cité japonaise, et le despote la considérait comme un « repaire de chrétiens ». La cité, qui avant l'arrivée et

[122] Nagaoka, Harukazu, *op. cit*., p. 96.
[123] Hérail, Francine, *op. cit.*, p. 321.
[124] *Ibid*., p. 95-96.
[125] Sansom, Georg, *op. cit.*, p. 707.

l'installation des religieux n'était alors qu'un village bien situé à l'embouchure d'une baie protégée du vent et favorable à l'accueil de navires, s'était agrandie et était devenue un centre économique important[126]. Parallèlement Hideyoshi détruisit couvents et églises dans la région de Kinki, Kyôto et sa région qui avait été cédés aux jésuites par Omura Sumitada, *daimyô* chrétien :

« *La proclamation de Hideyoshi contre les religieux en 1587 et l'annexion de Nagasaki au domaine du gouvernement central l'année suivante portèrent donc un coup terrible aux Pères et aux commerçants portugais. Néanmoins cet édit anti-chrétien ne fut pas exécuté ponctuellement et les Portugais purent trafiquer librement dans n'importe quel port.* »[127]

Dans cet édit relatif à l'active cité, il est clairement notifié que les navires étrangers seront traités comme par le passé et qu'il faudra bien les accueillir[128]. Il est manifeste que le rattachement de Nagasaki au domaine du pouvoir central fut décidé afin de brimer les jésuites, de leur soutirer une ville en plein essort qui leur "appartenait" presque et en même temps d'accaparer à son profit les bénéfices et avantages du commerce florissant de cette ville. Mais une fois de plus les questions économiques primèrent sur les questions religieuses[129]. Les marchands portugais, qui n'étaient pas visés, ne furent pas inquiétés[130] et purent continuer à trafiquer dans n'importe quel port comme par le passé. Les jésuites, quant à eux, tout en se faisant cependant plus discrets, continuaient à élargir leur influence sociale et religieuse[131]. Le nombre de convertis au

---

[126] *« Il était bien informé sur les activités des Portugais - clercs et laics - […] et sans doute était-il au courant du commerce d'esclaves auquel se livraient certains capitaines portugais. »* Sansom, Georg, *op. cit.*, p. 707.
[127] Nagaoka, Harukazu, *op. cit.*, p. 101-102.
[128] *Ibid.*, p. 97.
[129] *Ibid.,* p. 101.
[130] Toussaint, François, *op. cit.*, p. 254.
[131] *Ibid*, p. 102.

christianisme augmenta malgré la tension perceptible entre le pouvoir et les religieux[132]. Toutefois, malgré une situation devenue alarmante, la porte du dirigeant n'était pas restée fermée à toute discussion et l'accalmie qui dura dix ans (1587-1597) permit aux différents missionnaires sur le terrain de continuer leur oeuvre d'évangélisation sans trop de contraintes.

Ainsi en 1590, Hideyoshi accepta la venue au Japon d'une délégation envoyée par le vice-roi des Indes qu'il rencontra en personne en 1591. Parmi les personnes composant cette mission venue de Goa se trouvait l'ancien vice général de l'ordre des jésuites, Alexandre Valignano, auteur d'un texte important concernant l'évangélisation au Japon[133], comme nous le verrons dans un chapitre suivant. Ce brillant jésuite s'était muni d'une "carte de visite" différente afin de pouvoir fouler à nouveau le sol japonais, ce n'était plus en tant que religieux qu'il y revenait mais en qualité d'ambassadeur envoyé de Goa[134], ce qui lui conférait une protection diplomatique. Il se présenta à Hideyoshi accompagné des quatre jeunes "ambassadeurs" qui, partis du Japon en 1582, avaient fait, à l'instigation du même jésuite désireux de montrer la splendeur de l'Église catholique de Rome et les progrès de l'oeuvre accomplie au Japon, un périlleux et long voyage jusqu'en Espagne afin de rejoindre Rome pour y rencontrer le pape Grégoire

---

[132] *« Au Kyûshû, les missionnaires n'eurent donc que peu d'ennuis, et firent même des progrès tels que dans une région certes limitée, ils nourrirent et approfondirent la foi de milliers de convertis. Ceux- ci étaient pour la plupart des paysans et des ouviers qui vivaient pauvrement dans un pays accablé par la guerre et assoiffés de consolations. Mais des personnages importants, - l'amiral Konishi et une poignée d'autres hommes de haut rang – étaient également du côté des jésuites.»* Sansom, Georg, *op. cit*., p. 708.

[133] Valignano, Alexandre, visiteur des Indes orientales. *Sommaire des choses qui concernent la province du Japon et son gouvernement.* Adressé à notre Père général Claude Aquaviva, 28 octobre 1583.

[134] *« Informé des difficulté croissantes de la mission au Japon, Valignano crut bon d'accepter le titre d'ambassadeur du vice-roi des Indes; ce titre lui donnait un certain prestige " politique", mais surtout plus d'autorité auprès des missionnaires portugais et espagnols, jésuites, et maintenant dominicains et franciscains. »* Valignano, Alexandre, *Les Jésuites au Japon: relation missionnaire*, *op. cit.*, Epilogue, p. 248.

VII[135]. Les religieux espéraient un changement favorable qui faciliterait la réussite de leurs oeuvres :

« *Les choses sont en telle disposition qu'il ne faudroit seulement que Cabacondono (Hideyoshi) vint à passer le pas de la mort ; ou à décliner, et déchoir de sa puissance par quelque révolte et sédition, de laquelle il ne semble être pas trop loin, que selon l'apparence qu'on voit bien grande, plusieurs se convertiroient, lesquels pour le présent ne l'osent faire pour je ne scay quelle crainte qu'ils ont de la felonnie du Tyran.* »[136]

La situation des chrétiens s'assombrit à nouveau aux alentours de 1592 et prit alors une tournure dramatique. A cette date, les troupes de Hideyoshi et de ses alliés étaient regroupées dans l'île de Kyûshû en vue de l'invasion imminente de la Corée, expédition qui se terminera par la débâcle des troupes japonaises. La forte présence des armées dans cette île proche géographiquement de la Corée, constituait une menace pour les nombreux chrétiens qui se trouvaient dans l'île et qui craignaient que le tyran ne profite de l'occasion pour les écraser même s'ils pouvaient encore compter à l'époque sur la protection et l'aide de *daimyô* influents convertis.

5 - L'affaire du galion espagnol Saint Felipe (1596)

Les premiers décrets publiés contre les missionnaires ne furent pas, comme nous l'avons déjà noté, véritablement appliqués. Mais les persécutions contre les chrétiens reprirent cependant en 1597. Dans cette deuxième phase du processus de répression, le despote se montra extrêmement sévère sans que les raisons de son changement d'attitude puissent encore une fois être expliquées avec exactitude. Les historiens

[135] Il sera à nouveau question de ce périple dans une autre partie de notre thèse.

[136] *Sommaire des lettres du Japon et de la Chine de l'An 1589-1590, écrites au R. P. Général de la Compagnie de Jésus*, Douay, chez la vefue Iac. Boscard. 1592, p. 18.

avancent plusieurs causes pour donner sens à ses prises de position. L'un des motifs évoqué pour expliquer cet état de choses est le naufrage du navire espagnol *San Felipe,* dont l'affaire fut souvent évoquée et dont les tenants et aboutissants, constituent un incident révélateur de l'état d'esprit du maître du Japon. Les explications des historiens diffèrent quelque peu à ce sujet[137]. En dehors de documents japonais, il existe un rapport officiel de cet incident, écrit et signé par le docteur Antonio de Morg[138].

À la suite de problèmes de navigation dus à une forte tempête, le navire en question qui, parti de Manille faisait route vers Acapulco, s'échoua en 1596 sur les côtes japonaises et fut retenu ensuite contre son gré dans le port de Tosa, en Shikoku, par les autorités de la région. Prévenu de l'affaire, Hideyoshi envoya un messager, Masuda, afin qu'il enquête sur l'incident. En réponse à l'ordre de saisie de la cargaison le capitaine espagnol montrant une carte à Masuda menaça directement ce dernier, dit-on, de la vengeance du roi d'Espagne et du soulèvement des chrétiens contre lui[139]. Ce capitaine, Francisco de Sanda, qui s'était déplacé jusqu'à Osaka pour demander réparation à Hideyoshi, aurait même affirmé avec étourderie, en proférant des menaces « que les forces de Sa Majesté du roi d'Espagne avaient l'habitude de se faire précéder dans les pays qu'elles souhaitaient conquérir, par des religieux chargés de baptiser les indigènes. »[140] Hideyoshi réagit alors très vite et ordonnant la confiscation de la cargaison, il fit saisir le navire par ses conseillers qui comprirent les grands profits qu'ils pourraient tirer en pratiquant le commerce extérieur[141].

---

[137]Cf. Hérail, Francine, *op. cit.*, p. 322 ; Sansom, Georg, *op. cit.*, p. 731.
[138] *Succesos de las Islas Filipinas*, publié à Mexico en octobre 1609.
[139] Sansom, Georg, *op. cit.*, p.730.
[140] Toussaint, François, *op. cit*., p. 255.
[141] Sansom, Georg, *op. cit.*, p. 731.

Pour Gustav Voss, qui insiste sur la véracité de cet incident, il ne fait aucun doute que le rapport de Masuda relatant les propos venimeux de l'Espagnol constitue l'une des causes de l'exécution des catholiques qui eut lieu en février 1597[142]. Par contre, certains auteurs, dont Toussaint[143], se montrent plus prudents concernant les paroles soi-disant prononcées par l'espagnol qui aurait ainsi dévoilé la tactique utilisée par les conquérants de terres nouvelles. Sansom, qui écrit que « l'histoire de l'imprudent capitaine espagnol peut être écartée comme une fable »[144], juge lui aussi que :

« Rien n'étaye cette histoire, qui paraît avoir pris naissance lors de la querelle qui suivit entre jésuites et franciscains, chacun cherchant à salir l'autre dans l'espoir d'expliquer l'impitoyable châtiment dont Hideyoshi frappa soudain les missions étrangères. »[145]

Ces menaces proférées suivant certains auteurs par un capitaine de navire un peu trop sûr de lui, sont-elles vraiment responsables du changement d'attitude de Hideyoshi et ont-elles eu quelque influence sur la suite des évènements? Sansom, quant à lui, estime qu'il n'y a aucune corrélation, au cas où certaines paroles désobligeantes auraient été prononcées. Car, écrit-il, le maître du Japon savait déjà fort bien à quoi s'en tenir en ce qui concernait la conduite des religieux et de leurs compatriotes[146]. Quelque fût la raison principale de son accès de violence, Hideyoshi décida finalement quelque temps après, en janvier 1597 exactement, de la mise à mort des vingt six catholiques, dont six franciscains espagnols trois jésuites japonais et dix-sept croyants japonais qui se trouvaient à bord. Les condamnés, d'abord traînés de ville en ville « dans une pitoyable

---

[142] Voss, Gustav, « Early Japanese Isolationism ». *Pacific Historical Review*, University of California, Press, March 1945, p. 22.
[143] Toussaint, François, *op. cit.,* p. 255.
[144] Sansom, Georg, *op. cit.*, p. 731.
[145] *Ibid.* Hérail juge que le pilote révèle, semble-t-il, la stratégie des Espagnols : envoyer d'abord des missionnaires, acquérir de nombreux fidèles et finalemment s'emparer du territoire par la force armée.
[146] *Ibid.*

cavalcade en guise d'un avertissement au peuple »[147], furent soumis à la vindicte publique avant d'être supplicés sur une croix à Nagasaki, épicentre du catholiscisme[148]. Le récit de cet incident funeste dont les victimes furent sanctifiées vers le milieu du dix-neuvième siècle[149] fut souvent narré dans les lettres des jésuites et les ouvrages des religieux au début du XVIIe siècle[150]. Il suscita un grand écho dans les milieux catholiques à la fois au Japon et en Europe. L'église catholique s'empressa d'utiliser cet exemple de courage et de foi pour l'édification de ses croyants.

Sansom décrit la situation quelque temps avant qu'aient lieu les tragiques évènements de 1597 :

« Quoiqu'il dût parfois publier un ordre désagréable, Hideyoshi n'était plus disposé à ordonner une persécution en règle. Ainsi, loin de diminuer, le nombre des jésuites augmenta après 1592. Le rapport de la Société pour les années 1595-1596 montre qu'il y avait alors cinquante pères en Chine et plus de cent cinquante au Japon. C'était une situation singulière, car Hideyoshi avait autorisé la présence de dix prêtres seulement à Nagasaki pour les besoins spirituels des Portugais [...] Après cette nuit où les foudres de Hideyoshi s'étaient abattues sur le malheureux Coelho, cette situation était à peine croyable. Selon les rapports des jésuites, le Japon comptait désormais 300 000 chrétiens, dont plus de 60 000 depuis l'édit d'expulsion. »[151]

6- Arrivée des missionnaires franciscains

Une trentaine d'années après la venue des jésuites, des missionnaires appartenant à différents ordres religieux arrivèrent au Japon, désirant ardemment évangéliser sur cette

[147] Enchaînés et nus-pieds, les futurs suppliciés parcoururent en plein hiver huit cent kilomètres en trois mois, dans mise en scène atroce. Cf. Dunoyer, Pierre, *op. cit.*, p. 187.
[148] A cet endroit se dresse à l'heure actuelle une statuaire et un musée. Mise en scène atroce qui se voulait être un exemple pour faire réfléchir les convertis.
[149] En 1862 exactement, par le pape Pie IX.
[150] Plusieurs des ouvrages contenus dans notre bibliographie en font la relation.
[151] *Ibid.*, p. 709.

terre de mission jusqu'alors réservée aux jésuites que d'ailleurs ils jalousaient pour cette raison. Ils avaient débarqué sur l'archipel malgré l'interdiction qui leur était faite d'y pénétrer. En effet, un bref papal (1585) favorable aux jésuites accordait à ces derniers, et uniquement à eux, le privilège d'évangéliser le Japon. Ce bref avait été promulgué par le pape Grégoire XIII pour répondre à la demande pressante du visiteur général Valignano qui voulait réserver le Japon à la seule évangélisation des jésuites. Cette rivalité entre ordres religieux sera abordée plus précisément dans notre chapitre consacré à Valignano. C'est aussi le thème de l'un des articles que Voltaire consacre à la Chine[152], pays où se reproduira un phénomène identique de rivalités entre ordres jésuites et franciscains, chose fort connue. Le Japon, bien avant l'Empire du milieu, ne fut pas épargné par ces dissensions qui ne faisaient que jouer en défaveur des religieux, leurs disputes attisant l'animosité des autorités japonaises à leur égard.

Rappelons que le Portugal fut rattaché à l'Espagne sous l'autorité de celle-ci en 1581. Mais en ce qui concernait le commerce extérieur, le Portugal conservait ses prérogatives. Les transformations politiques touchant les pays ibériques eurent également des répercussions au Japon car si jusqu'à cette époque ne venaient au Japon que des religieux portugais empruntant les navires voguant sous le pavillon de leur pays, la réunion des deux pays ibériques accorda la possibilité aux prêtres dominicains ainsi qu'à ceux d'autres ordres religieux de pénétrer au Japon[153], territoire qui était jusqu'alors réservé, suivant la bulle du pape, aux seuls représentants du Portugal suivant

[152] Voltaire, *Le siècle de Louis XIV*, chap. XXXIX. Disputes sur les cérémonies chinoises et Relations du banissement des jésuites de la Chine, ed. Beuchot, htttp:// www.voltaire-integral.com/html/, août 2006.

[153] Cf. Dunoyer, Pierre, « Les ordres mendiants au Japon », *Histoire du catholicisme au Japon, 1543-1945, op. cit.,* p. 195 et suiv.

le partage du monde en deux hémisphères[154].

Ainsi au moment où les jésuites sont rangés dans la catégorie des personnes jugées *non grata* et tâchent de se montrer obéissants afin de ne pas subir les foudres du despote, débarquent des dominicains et autres augustins dont le comportement est beaucoup moins prudent et moins respectueux du cadre dans lequel ils évoluent. Après avoir eu la permission d'évangéliser autour de la capitale, ces religieux nouvellement arrivés commencèrent à prêcher et à bâtir des églises et des centres de culte à Miyako (Kyôto) malgré les interdictions sans se préoccuper vraiment du fait que, suivant les ordres sévères de Hideyoshi, les jésuites l'avaient quitté en 1587 pour se retirer prudemment dans l'île de Kyûshû. L'arrivée au Japon de différents ordres religieux, dont des franciscains, exacerba les disputes et les rivalités avec les jésuites qui, connaisseurs du terrain et de la situation, préféraient habilement se soumettrent aux ordres du despote et laisser passer la tempête[155]. Une des raisons de l'échec de certaines confréries religieuses sur cette terre devenue inhospitalière tient à ce manque de discrétion, ainsi qu'à l'ignorance, au mépris des mœurs, des coutumes et du caractère des Japonais[156].

---

[154] *« Les conquistadores espagnols, préoccupés d'abord de construire un empire colonial en Amérique, créaient une sorte-d'avant poste à Manille, sur l'île de Luzon, dans les Philippines. Les capitaines qui s'y trouvaient basés commençaient à voir d'un oeil envieux le monopole dont jouissaient les navires portugais dans le commerce portugais, et les missionnaires installés à Manille, franciscains, dominicains et augustins souffraient du monopole qu'avait conféré aux jésuites du Japon un bref papal en 1585. »* Sansom, Georg, *op. cit*., p. 709.

[155] Sansom signale qu'il y eut de nombreuses et âpres disputes entre les ordres des jésuites et des franciscains et que la colère des jésuites s'expliquait car, pendant qu'ils étaient frappés d'interdiction et tolérés seulement à Nagasaki, les franciscains eux ne cessaient d'enfreindre les lois. « La téméraire ardeur des franciscains l'emportait sur le tact patient des jésuites. » Sansom, Georg, *op. cit.*, p.730-731.

[156] *« Hideyoshi et ses successeurs du clan Tokugawa ne nourrissaient aucune hostilité de principe à l'égard de la religion chrétienne, mais ils la suspectaient de faire peser une menace politique latente sur le régime qu'ils avaient établi. Les chrétiens n'obéissaient-ils pas à un vieux souverain européen, le pape ? Ne risquaient-ils pas de menacer l'unité japonaise rétablie de fraîche date ? Par ailleurs, Hideyoshi et les premiers Tokugawa n'ignoraient pas les progrès de l'expansion coloniale européenne en Asie du Sud-Est ;ils savaient que les missionnaires chrétiens avaient souvent ouvert la voie à la pénétration militaire et à la conquête. Tout en souhaitant conserver de profitables relations commerciales avec les Européens, les autorités japonaises acquirent peu à peu la conviction qu'il importait de bannir le christianisme pour assurer la stabilité politique et la sécurité du pays.»* Reischauer, Ed. O., *Histoire du Japon et des Japonais*, Paris, Seuil, « Points », 1973, t. 1, p. 112-113.

L'influence de l'entourage de certains proches de Hideyoshi, ennemis irréductibles des jésuites et du christianisme, a eu sans conteste une influence négative sur les relations entre le pouvoir et les missionnaires dont la conduite politique était loin d'être irréprochable. Ceux-ci dépassaient le cadre dans lequel ils auraient dû limiter leurs activités, mais trop pressés de faire entendre leur voix et de penser aux intérêts de leur ordre et à la survie de leurs différentes activités sociales, ils ont indisposé les dirigeants soucieux de leurs prérogatives et de l'intégrité de leur territoire[157].

7 - Divinisation de Hideyoshi

Comme le note Sansom[158], ces actes de désobéissance n'excusent en aucune manière le châtiment furieux infligé aux franciscains qui avaient certes délibérément bafoué sa loi en recourant à une ruse pour s'infiltrer dans le pays sans l'autorisation des autorités ni d'ailleurs celle de Rome. Malheureusement les préjudices exercés à l'égard des religieux sous Hideyoshi, encore relativement limités, ne sont qu'un prélude à ce qui va suivre. Les persécutions à l'encontre des chrétiens n'en sont encore qu'à leurs prémices, elles sont pour le moment sporadiques et non concertées. Le pire viendra une dizaine d'années plus tard avec l'apparition des successeurs de *Taicô*, les premiers *shôgun* de la

---

157 *« Si la première mission japonaise fut principalement le fait de la Société de Jésus, elle eut, contrairement à d'autres cas de prosélytisme religieux (bouddhisme...) Une forte connotation politique en raison du rôle qu'y joua le Portugal, « pays des barbares du sud ». Il faut ajouter que les méthodes de prosélytisme des chrétiens donnèrent eux aussi un certain poids aux fidèles en renforcant le réseau horizontal des cellules de base de leur organisation, soit les confréries de sorte que le conflit avec les forces unificatrices du pays qui cherchaient à imposer un pouvoir de type vertical devint, pour eux aussi, inévitable. Il est un fait que la confrontation du christianisme avec le pouvoir unificateur des grands seigneurs du Japon [Toyotomi Hideyoshi, etc.] ne fut nullement accidentelle, et que l'interdiction et la persécution de cette religion furent en quelque sorte programmées dès le début de la mission.* » Oishi, Kazuhisa, « Les pierres tombales des premiers chrétiens », *La première évangélisation du Japon*, Karthala, sept. 2009, p. 69.

158 Sansom, Georg, *op. cit*., p. 733.

famille Tokugawa. Peut-être les ambitions - démesurées selon certains - d'Hideyoshi ne sont-elles pas étrangères à cette évolution. Pris par le désir des grandeurs dès 1585, il veut devenir « une divinité » et occuper la place du « dieu du soleil »[159], devenant ainsi la divinité la plus importante du Japon[160]. Suivant une lettre de Francisco Pasio, publiée dans le *Journal annuel des jésuites*[161] (1598) il s'invente une histoire au sujet de sa naissance, s'intitulant le « fils du soleil »[162] et également le dieu de la guerre[163]. Il fit construire à cet effet une statue de bouddha (*daibutsu*) de cent-vingt huit mètres de hauteur à Kyôto. Les religieux comprirent que dorénavant l'empereur dieu allait être remplacé par le « Hideyoshi dieu »[164]. Avant sa mort, qui fut cachée quelque temps à son peuple, (les jésuites en revanche étaient bien renseignés sur cet événement[165]) il avait exprimé le voeu d'être enterré dans un temple qui avait notamment le pouvoir de protéger le Japon de l'invasion des autres pays.

C - Troisième étape : Tokugawa Ieyasu

Le troisième de ces hommes d'état qui transformèrent de façon irrémédiable le destin du Japon et laissèrent un nom inoubliable dans le panthéon de l'histoire du pays se nomme Tokugawa Ieyasu. Au début de sa carrière il fut temporairement un des

---

159 Murai, Sanae, *op. cit*., p. 54. D'après une lettre d'Organtino.

160 *« Hideyoshi en arriva à être persuadé que le pouvoir politique lui avait été confié par le Ciel. Le concept du Ciel est lié à la Voie des dieux, donc l'homme de pouvoir lui est également lié. Hideyoshi, en tant que protecteur traditionnel de la religion, est le souverain choisi par le Ciel, qui lui a confié le devoir d'expulser ceux qui troublent l'ordre des choses. »* Dunoyer, Pierre, *op. cit.*, p. 147.

161 Cité dans Murai Sanae, *op. cit.*, p. 54.

162 « Avancé en âge, Hideyoshi finit par se déifier lui-même. » Dunoyer, Pierre, *op. cit.*, p. 147.

163 *Ibid.*, p. 53.

164 *« A propos de son attitude à l'égard des jésuites, il dit que le Japon est "le pays des dieux" et que tout enseignement contraire à ses anciennes croyances s'oppose à la stabilité de son gouveernement et au Bonheur de son peuple. »* Sansom, Georg, *Histoire du Japon*, *op. cit.*, p. 734.

165 Il reçut amicalement la visite de Rodrigues, le jésuite qui lui avait servi d'interprète, juste avant sa mort.

éventuels rivaux de Hideyoshi avant de choisir de devenir prudemment un de ses vassaux. Tant que ce dernier fut en vie Ieyasu se tint sur ses gardes et évita de montrer quelque velléité à son égard de façon à préserver sa situation politique ainsi que sa propre vie. Ainsi lorsque Hideyoshi lui ordonna subitement de quitter son fief situé dans le sud du Honshû pour aller s'installer dans une autre région arriérée du pays, obéit-il sans rechigner malgré le désavantage qu'entraînait pour lui ce changement de lieu de résidence. Il s'installa dans un petit village du nom de Edo situé au nord de la capitale et assez éloigné du centre politique et économique que représentaient les villes de Kyôto, Osaka et Sakai. D'accès difficile car entouré de marécages, cet endroit qui permettait au vassal de Hideyoshi de préserver une certaine indépendance fut choisi en raison de la protection qu'il présentait géographiquement. Une fois la « passation » des pouvoirs accomplie, dès le début du XVIIe siècle, Edo, dont Ieyasu avait fait reconstruire le château pour s'y installer, s'agrandit et devint également la capitale économique et le nouveau centre politique du Japon.

1 - Luttes pour le pouvoir

En 1598, la disparition soudaine pour raisons de maladie de ce grand politique qu'avait été Hideyoshi, fut pour Ieyasu l'occasion de faire ses preuves. Le tyran décéda quelque temps après l'invasion de la Corée par ses troupes qui essuyèrent un cuisant échec militaire sur le continent. Son grand rêve d'envahir la Chine tournait au cauchemar pour les soldats dans l'incapacité de rentrer au Japon. En raison de cette situation inattendue, le Japon connaîtra à nouveau une courte période de troubles et d'agitations. En effet, même si cela fut une relative période de répit pour les chrétiens,

la concurrence entre les grands seigneurs pour s'emparer du pouvoir une fois la place vacante se transformera graduellement en une lutte acharnée entre les puissants du groupe des "cinq sages", groupe créé par Hideyoshi avant sa disparition afin de protéger sa progéniture et dont Ieyasu faisait lui-même partie. Les personnes choisies parmi des proches de l'ancien despote étaient supposées assurer la gestion du pouvoir en attendant que le fils de Hideyoshi, Hideyori, encore très jeune à l'époque, atteigne sa majorité pour prendre la place de son père. Malade et sentant venir la mort, Hideyoshi, qui n'avait qu'une confiance limitée dans Tokugawa Ieyasu dont il suspectait les désirs de puissance, avait raison de s'inquiéter. Ainsi, afin de protéger son fils de ce dangereux concurrent potentiel, l'avait-il marié, bien qu'il ne fût encore qu'un enfant, avec la petite fille de Ieyasu, afin de créer des liens de famille qui laisseraient à son descendant la chance de le remplacer un jour. C'était sans compter sur les ambitions personnelles de Tokugawa Ieyasu qui, avide de pouvoir, ne pouvait se contenter de laisser le fils de son ancien rival Hideyoshi devenir un jour le dirigeant du pays à la place de son défunt père. Lui-même avait des visées hégémoniques personnelles et il était également motivé par la volonté d'établir sa progéniture au sommet du pouvoir. C'est ainsi que les rivalités notamment entre les membres du groupe des cinq s'exacerbèrent.

2 - Une bataille décisive : Sekigahara (1600)

Après la disparition de Hideyoshi de nombreux *daimyô* restèrent fidèles à la maison Toyotomi, c'est-à-dire à la famille de Hideyoshi, représentée par son jeune fils et la veuve de l'ancien despote[166]. Mais le moment arriva où l'on en vint à régler l'épineuse

[166] Hérail, Francine, *op. cit.*, p. 309.

question de la succession du *Taicô* par la force des armes. En 1600, un gigantesque affrontement, la bataille de Sekigahara[167], la plus importante qui fut jamais livrée sur le sol japonais, et à laquelle participèrent pas moins de cent soixante milles hommes, opposa les deux clans rivaux. Les troupes de Ieyasu remportèrent la victoire en peu de temps et écrasèrent une coalition de *daimyô* fidèles à Hideyori, le jeune fils de Hideyoshi, et à la femme du défunt. Cet épisode guerrier crucial va bouleverser le destin du Japon. Vainqueur face à ses ennemis, dont la plupart étaient différents *daimyô* installés principalement dans le centre du pays, Ieyasu devint ainsi l'homme fort et le dirigeant incontesté d'une grande partie du pays. Le Japon se trouvait pratiquement entre ses mains, à l'exception notamment de l'extrême nord, dont l'île de Ezo, (l'actuel Hokkaidô), et de l'extrême sud, c'est-à-dire l'île de Kyûshû, alors encore partiellement entre les mains de *daimyô* indépendants, dont des catholiques. Les différents *daimyô,* ceux proches de la famille Tokugawa, les amis de toujours et ceux des anciens ennemis qui avaient choisi après leur défaite de se soumettre tête basse à leur nouveau dirigeant, furent classés en trois catégories suivant leur degré d'allégeance avec le vainqueur qui institua un nouveau système de hiérarchie très strict. En effet, suivant une classification spéciale qui les partageait en raison de leurs mérites, le revenu potentiel de chaque *daimyô* fut calculé sur la base de la production de riz, cette quantité calculée elle-même en fonction de la superficie du territoire attribué à chacun. Les Tokugawa se réservèrent le droit d'obliger les seigneurs à changer de fief, ou même à en être privés, en cas de mécontentement à leur encontre.

[167] Sekigahara est situé au nord de Kyôto.

3 - Ieyasu devient *shôgun*

En 1603, Ieyasu fut nommé à sa demande *shôgun* par l'empereur et se vit ainsi attribuer un titre que ni Oda ni Hideyoshi n'avaient obtenu, quoiqu'ils aient été, chacun à leur tour, les hommes les plus influents du pays à une période de leur vie et avaient plus ou moins rempli ce rôle. Toutefois, comme c'était souvent la coutume et une pratique assez courante dans les familles nobles, le nouveau dirigeant abandonna très vite, dès 1605, le titre qu'il avait brillement conquis au profit de son fils Hidetada. Mais, prenant le titre d'*oggoshiô*, c'est-à-dire de « Grand sage », il n'en continua pas moins à diriger le pays comme par le passé d'une main ferme pratiquement jusqu'à sa mort.

En fait l'abdication rapide du chef de guerre répondait à une stratégie politique bien calculée. En laissant ainsi très tôt sa place fort convoitée à son fils aîné, Ieyasu avait un but bien précis. Il s'agissait pour lui d'installer aussi solidement que possible sa descendance au faîte du pouvoir et de lui accorder une certaine légitimité par la transmission de la fonction de façon héréditaire. À un moment où tout n'était pas encore gagné pour les Tokugawa, le nouveau *shôgun* craignait d'être renversé ou même assassiné, car il n'était pour certains qu'un usurpateur et les ennemis n'étaient pas rares. Il ne faut pas non plus oublier qu'à l'époque les retournements subis d'alliance et la trahison de son maître n'étaient pas choses rares dans les moeurs du pays. Hidetaka devint donc très vite *shôgun,* toutefois, dans les faits, au grand désespoir de son fils, ce fut bien lui, Ieyasu, qui tint les rênes du pouvoir jusqu'à ses derniers jours[168]. Par la suite plusieurs de ses descendants agirent de façon identique, laissant très vite la place à

[168] Hérail, Francine, *op. cit.*, p. 332.

leur descendant, particulièrement dans les premiers temps de l'installation de la famille Tokugawa à la tête du pays. Il fallait rendre évident aux yeux de tous ce qui n'était en définitive au départ qu'un abus de pouvoir car l'empereur se retrouvait soumis d'une certaine façon au bon vouloir du *shôgun*, son vassal. En ce qui concerne la question du christianisme, plus que Ieyasu lui-même, qui n'est certes pas innocent de tout crime, nous verrons que ce furent ses proches successeurs, son fils Hidetaka et tout particulièrement son petit-fils Iemitsu qui furent de cruels ennemis des religieux et des convertis chrétiens contre lesquels ils luttèrent avec acharnement et violence. Ce sont eux les responsables principaux des persécutions qui vont frapper les convertis au milieu du XVIIe siècle. Le rapport du concile des Indes envoyé à Philippe III et daté de Valladolid, 30 mai 1606, explique que Tokugawa « ressentait la même suspicion envers les Espagnols que ces prédécesseurs […] Ce sont des gens qui veulent faire des conquêtes. »[169]

4 - Ieyasu et le christianisme

La disparition de Hideyoshi, en 1598, accorda quelque répit aux missionnaires et aux convertis. Les premières années du *shôgunat* furent relativement paisibles et une certaine « collaboration » exista entre le pouvoir japonais et les catholiques. Par exemple, un franciscain espagnol du nom de Jésus qui s'était caché à Ise fut ainsi convoqué par Ieyasu qui lui accorda l'autorisation de s'installer à Edo où il put faire construire une église en 1599 et y missionner[170]. En contrepartie il fut employé par le

[169] Blair and Robertwon, *The Philippine Islands*, Cleveland 1903, XIV, p. 218. Cité dans Voss, Gustav, *op. cit.*, p. 22.
[170] Dunoyer, Pierre, *op. cit.*, p. 193.

nouveau pouvoir comme intermédiaire parce que Ieyasu, qui s'intéressait au commerce avec le Portugal alors entre les mains des jésuites, envisageait d'entretenir des relations commerciales avec les Espagnols installés à Manille et également avec Mexico, autre colonie sous influence hispanique[171]. Le nouveau despote reçut la visite du frère Rodrigues et accorda à sa demande des avantages financiers aux jésuites qui connaissaient quelques difficultés économiques en raison de la perte d'un navire dans un naufrage[172]. Il ne s'attaqua pas d'emblée au christianisme ni aux missionnaires et fit preuve au début de son installation d'une certaine ouverture d'esprit. Mais tout comme cela avait été le cas pour Hideyoshi, l'attitude conciliante qu'il manifesta dans les premiers temps à l'égard des religieux étrangers et du christianisme se détériora graduellement. Ce revirement d'attitude, influencé par divers motifs sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir, évoluera vers un rejet catégorique de plus en plus évident.

Un brusque changement de dirigeant à la tête d'un pays qui traverse une période trouble est certes un moment crucial pour ceux qui sont ressentis comme des indésirables. Après la victoire éclatante de Ieyasu à ce tournant décisif de l'histoire du Japon que constitua la bataille de Sekigahara en 1600, les missionnaires s'inquiétèrent non sans raison de leur propre sort et des possibilités d'évangélisation d'autant plus qu'un puissant *daimyô* chrétien, un de leurs protecteurs, Konishi Yukinaga[173], ancien amiral de Hideyoshi, fut lui aussi exécuté comme beaucoup d'opposants influents à Ieyasu. Toutefois, en 1601, le nouveau dirigeant du pays accorda aux missionnaires le droit de s'installer dans les principales villes du Japon :

« Dans un premier temps Ieyasu fit montre de la même tolérance à l'égard des chrétiens qu'il manifesta pour les négociants étrangers. Depuis que nous avons été

[171] Ce franciscain fut d'ailleurs envoyé à Manille pour activer les négociations.
[172] Murai, Sanae, *op. cit.*, p. 72. Voir aussi Dunoyer, Pierre, *op. cit.*, p. 193.
[173] Il était présent lors de la rencontre Hideyoshi et Coelho sur une frégate portugaise à Hakata en 1587.

chassés par Hideyoshi, seuls quelques prêtres ont eu la permission orale de rester à Nagasaki. Il n'applique pas les décrets de prescription de Hidéyoshi et laisse entrer de nouveaux missionnaires. » [174]

Un missionnaire exprime son soulagement dans le *Journal annuel des jésuites* paru en 1601 :

« *Nous avons reçu la permission de vivre dans les villes que les Japonais jugent importantes. C'est comme si nous avons reçu la permission de vivre n'importe où dans tout le Japon. Cette chose que nous accorde Ieyasu, nous devons en remercier Dieu [...] Nous sommes plus libres, le danger a disparu pour nous aussi, chrétiens. »*[175]

Dans ce même journal daté de 1603, se trouve également un paragraphe élogieux à l'égard de Ieyasu : « Ieyasu est doté d'un doux caractère, il ne persécute pas les chrétiens. Il n'intervient pas si on respecte les lois. Nous faisons très attention afin que notre église puisse vivre dans la paix et la prospérité. »[176] Toutefois, il était trop tôt pour se réjouir car en effet, déjà à la même époque, dès 1602 précisément, le vent tournait : « Il prohibe le prosélytisme chrétien au Japon mais (qu') il continue à assurer la liberté des échanges, celle de la circulation dans le pays ainsi que la sécurité des équipages et des marchandises. »[177]

Malgré certaines restrictions et un durcissement de son attitude envers les chrétiens les ponts n'étaient pas encore tout à fait coupés entre le nouveau pouvoir et les religieux catholiques. Ainsi par exemple : « Il reçoit en 1606 dans son château de Fushimi Mgr Cerqueiva, évêque du Japon, avec de grands honneurs. Toutefois il gardait une certaine méfiance vis-à-vis des objectifs politiques des missionnaires. »[178]

---

[174] Hérail, Francine, *op. cit*., p. 327.
[175] Murai, Sanae, *op. cit*., p. 71. (Notre traduction)
[176] *Ibid.* (Notre traduction)
[177] Hérail, Francine, *op. cit*., p. 327.
[178] *Ibid .,* p. 327.

L'année suivante le responsable jésuite rendit visite au *shôgun* Hidemitsu à Edo et à Ieyasu. Dans un premier temps, les activités évangéliques des différents ordres religieux et leur présence sur le sol nippon furent protégées et approuvées tacitement[179]. L'installation au pouvoir de Tokugawa Ieyasu et la volonté du despote d'élargir les relations commerciales avec différents pays par l'entremise des religieux qui jouaient encore à l'époque, mais plus pour longtemps, le rôle d'agents commerciaux laissaient aux chrétiens le loisir de connaître une courte période d'accalmie. Néanmoins l'édit d'expulsion des chrétiens qui avait été promulgué en 1587 par Hideyoshi n'en fut pas pour autant annulé[180].

Au début de son *shôgunat,* l'habile Ieyasu sut cacher durant quelque temps ses sentiments et ses intentions envers les propagateurs de la foi chrétienne afin de pouvoir réaliser ses projets commerciaux internationaux. Et s'il fit preuve d'une certaine tolérance au début du XVIIe siècle envers les chrétiens, et notamment envers les religieux, c'était avant tout sans doute en raison du commerce de la soie existant entre Macao et Nagasaki et dans lequel les jésuites étaient fort impliqués.

En fait, dès le début de ses fonctions de dirigeant, malgré sa mansuétude feinte, Ieyasu était plutôt favorable à une interdiction de l'évangélisation. Mais, au début du *shôgunat* les relations commerciales avec le Portugal, relativement importantes depuis presque un demi-siècle, étaient encore indispensables. Pour cela, il ne pouvait se passer des religieux portugais qui jouaient le rôle d'intermédiaires. Puis une fois que le Portugal fut momentanément placé sous la coupe des Espagnols et que les premiers religieux hispaniques mirent le pied au Japon, Ieyasu tenta d'entretenir des relations

[179] Murai, Sanae, *op. cit.*, p. 72.
[180] *Ibid.,* p. 73.

commerciales avec les colonies espagnoles, dont notamment les Philippines, comme nous l'avons noté[181]. Quelques années plus tard arriva le moment où la présence et l'aide des jésuites ne lui sembla plus nécessaire à la bonne marche du commerce international, comme l'explique Boxer[182]. Entre-temps Ieyasu dut ronger son frein, il comprenait bien que les interdictions religieuses entravaient l'expansion maritime et elles furent donc momentanément suspendues pour des raisons économiques jusqu'en 1612. Mais la donne avait déjà commencé à changer dès les premières années du XVIIe siècle avec l'arrivée de navires battant pavillons anglais et hollandais et l'installation de marchands réformés qui prirent graduellement la place des commerçants portugais et espagnols dans le monde des affaires et du commerce[183]. La tolérance envers les catholiques touchait à sa fin et de sérieux concurrents, les Hollandais, désireux d'élargir leurs possibilités commerciales internationales, s'intéressaient au commerce nippon. Déjà, le vent avait commencé à tourner pour les Ibériques. En effet, à l'époque où Hideyoshi projettait l'invasion de la Corée, en 1587, l'affrontement maritime qui opposa dans les eaux de l'Atlantique la flotte espagnole à la flotte portugaise avait porté un coup aux deux grandes puissances. La puissance maritime espagnole avait perdu de ses capacités et le monopole des Portugais avait été brisé. C'était alors une occasion propice pour les navires hollandais « qui commerçaient dans l'Océan indien et projetaient des traversées vers la Chine et le Japon »[184] de remplacer les navires ibériques dans le commerce avec les Japonais. Il leur fallut toutefois attendre... En 1600, le naufrage du navire hollandais le *Liefde*, dont il sera question postérieurement,

---

[181] Ces échanges commerciaux ne se passèrent pas sans heurts et n'eurent pas de suite.
[182] Boxer, Charles Ralph, *The Christian Century in Japan*, 1549-1650. Carcanet Press Limited, Manchester, 1951. University of California Press, 1951 et 1967, *p*. 308.
[183] Vié, Michel, *op. cit.*, p. 89.
[184] Sansom, Georg, *op. cit.*, p. 734.

constitua le premier pas de l'installation future des Hollandais[185].

Les commerçants originaires de pays de religion réformée et qui n'avaient eu jusqu'alors aucune relation commerciale ou diplomatique avec le Japon étaient uniquement intéressés par les questions commerciales. Ils n'avaient aucunement l'intention de faire du prosélytisme religieux. Avec leur venue se présenta la possibilité pour les dirigeants du pays de commercer avec l'extérieur sans pour autant passer par l'intermédiaire des jésuites devenus encombrants. Les Espagnols et Portugais, commerçants et religieux, deviendront alors indésirables et seront chassés du pays quelques dizaines d'années plus tard comme nous le verrons. Suite aux évènements de Shimabara en 1737, le *shôgunat* voulait interdire le mouillage des navires portugais à Nagasaki mais la nécessité du commerce extérieur le lui interdisait. A cette époque les autorités n'avaient pas encore confiance dans les navires hollandais car le fret des navires bataves était loin de pouvoir remplacer les navires portugais. Toutefois, en 1639, François Caron[186] sut convaincre les autorités shogunales de la supériorité des navires hollandais en mer et de la qualité des prestations de leurs services[187]. La décision de confier dorénavant le commerce extérieur aux navires bataves fut un pas de plus vers la politique d'isolement du pays.

---

[185] Rappelons que les navires portugais, hollandais ou anglais qui commercèrent avec le Japon n'apportaient pas des marchandises provenant de l'Occident, mais des articles provenant d'autres régions de l'Asie, et surtout de la Chine. Cf. Sansom, Georg, *op. cit.*, p. 795.

[186] Hollandais d'origine française qui vécut vingt-ans au Japon. Il sera à nouveau question de lui plus en détails et à plusieurs reprises dans notre étude.

[187] Dunoyer, Pierre, *Histoire du catholicisme au Japon*, *1543-1945*, Cerf, p. 237-238.

5 - Les relations commerciales à l'époque Tokugawa

Les relations commerciales avec l'extérieur, au début de l'ère Tokugawa, étaient jugées encore indispensables à l'économie japonaise qui avait besoin d'importer divers produits en provenance de la Chine, de l'Inde et des régions avoisinantes. En 1605, Ieyasu propose aux Hollandais, par l'entremise de l'anglais Williams Adams, de commercer avec le Japon. C'est ainsi que fut établi un comptoir[188] hollandais à Hirado, petite ville située dans le nord de l'île de Kyûshû[189]. Quatre ans plus tard, en 1609, arriva un représentant de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales (VOC)[190]. La concurrence entre marchands portugais et hollandais fut ainsi favorisée, ce qui profita financièrement au *shôgun* qui accorda avec impartialité des concessions aux missionnaires et aux marchands car son intention était de développer avant tout le commerce extérieur et intérieur du Japon. Et comme le signale Sansom, Ieyasu prit « certaines mesures pour signifier aux Portugais que leur monopole en fait d'évangélisation et de commerce avait pris fin.»[191] Il voulut également punir les Portugais des exactions qu'ils avaient infligées à des marins japonais à Macao, incident qui causa des tensions de part et d'autre. « Il était ravi des ennuis que connaissaient les Portugais, car il en résultait qu'il n'avait plus besoin de se soumettre aux jésuites en matière de commerce. »[192]

« Le bon traitement dont jouissaient les étrangers dura tout au long de l'année 1611, date à laquelle le gouvernement Tokugawa changea soudain de politique et se mit à interdire la prédication et la pratique de la foi chrétienne. Les raisons de ce changement restent un sujet de controverse, mais elles étaient manifestement plutôt

[188] Comptoir : entrepôts et bureaux d'une société à l'étranger.
[189] En 1640, sur l'ordre du *shôgun* ce comptoir fut déplacé à Deshima, dans la baie de Nagasaki.
[190] La Compagnie néerlandaise des Indes orientales (Vereenigde Oostindische Compagnie ou VOC).
[191] Sansom, Georg, *op. cit.*, p. 757.
[192] *Ibid.*

politiques que religieuses. Ieyasu était déterminé à se débarrasser de tous les missionnaires et, le 27 janvier 1614, il publia un décret supprimant le christianisme du Japon. Les églises de Kyôto furent détruites et les missionnaires jetés en prison. »[193]

Cependant, malgré les persécutions qui frappaient les chrétiens, le nombre des conversions augmenta parmi les *daimyô* et les gens du peuple, ce qui inquiéta les sectes religieuses opposées au christianisme qui voyaient dans les religieux catholiques de puissants ennemis. Dès lors, elles ne restèrent pas inactives devant de telles choses et firent pression sur le pouvoir de façon à ce que celui-ci prenne des mesures pour enrayer la progression de l'évangélisation. L'année 1614 fut marquée par le début des grandes persécutions ordonnées sur une décision personnelle du *shôgun*.

Comme nous l'avons souligné, dès la fin du XVIe siècle les choses avaient déjà commencé à évoluer, diminuant à la fois l'importance économique et le rôle des jésuites. Tout d'abord, dans le monde catholique, des commerçants portugais s'étaient eux aussi, à l'instar des religieux, établis dans le sud du Japon. Certains d'entre eux, installés à Hirado ou à Nagasaki, s'étaient mariés avec des Japonaises, parlaient la langue du pays, en connaissaient les moeurs et les coutumes, choses importantes aux yeux des Japonais. Dans l'esprit des autorités ils pouvaient donc très bien remplacer les jésuites dans leurs fonctions d'interprètes et d'entremetteurs si bien que les religieux perdirent graduellement leurs prérogatives en ce qui concernait le commerce. Parallèlement, en 1606, Ieyasu interdit aux *samouraï* et aux nobles de se convertir au christianisme[194]. Ainsi donc le décret relatif à cette interdiction qu'avait antérieurement publié Hideyoshi en 1587, et qui n'avait jusqu'alors jamais été appliqué à la lettre, entrait-il en vigueur.

---

[193] *Ibid.*
[194] Murai, Sanae, *op. cit*., p. 76.

6 - Arrivée des réformés

Au tournant du XVIe siècle, d'autres nations commerçantes commençaient toutefois à tourner des regards intéressés vers l'extrême orient et à lancer leurs navires vers ces mers lointaines, comme en témoigne le naufrage du *Liefe* en 1600. Apprenant cette nouvelle, Ieyasu, mu, dit-on, par la curiosité à l'égard de marins d'un pays dont il ignorait jusqu'alors l'existence, fit venir à son château les rescapés qui avaient été arrêtés. Il trouvera très vite en la personne du pilote anglais Williams Adams[195] un interlocuteur privilégié. Ce dernier jouera un rôle non négligeable auprès du despote, participant notamment à la construction de navires de fort tonnage pour le gouvernement japonais et à la mise en place de relations commerciales avec des pays qui, à la différence des pays ibériques, faisaient une séparation entre le commerce et l'évangélisation.

Devenu conseiller commercial du *shôgun,* Williams sera récompensé pour ses nombreux mérites. Il lui sera attribué un domaine avec de fortes rentes[196]. Signalons qu'il deviendra le modèle du héros du roman intitulé *Shôgun*[197], ouvrage qui connut outre-atlantique un certain succès.

Le changement d'attitude du pouvoir *shôgunal* jusqu'alors tolérant dans une certaine mesure est à mettre en relation avec différents problèmes liés au commerce et également

[195] Williams Adams, pilote major ou chef navigateur naviguait sur un navire hollandais, *Le Liefe,* en compagnie de quatre autres navires, tous bâtiments bien équipés, quand il fit naufrage. Ils avaient l'ordre de détruire les navires rivaux et même les comptoirs de commerce. Selon Adams, accusé de piraterie par des missionnaires jésuites il échappa, ainsi que ses compagnons survivants, de justesse à la crucification. Cf. Sansom, Georg, *op. cit.,* p. 756.

[196] Malgré son ardent désir et ses demandes réitérées, il ne pourra retourner dans son pays pour y retrouver sa femme comme il le désirait.

[197] Clavell, James, *Shogoun*, Paris, J'ai Lu, 1999.

aux agissements de certains jésuites ce qui créa à nouveau une situation tendue. « Il est vrai que certains d'entre eux préconisaient une intervention armée pour assurer le succès à leur mission. »[198] Une autre des raisons du rejet des convertis par Tokugawa est à mettre en rapport avec un scandale de corruption dans laquelle furent impliqués deux *daimyô* chrétiens qui pratiquaient le commerce avec des Portugais, affaire qui « révèle les agissements des missionnaires jésuites dans les coulisses du commerce à Nagasaki »[199]. Il s'agit de l'affaire du *Madre de Deus*, un navire portugais incendié par vengeance en raison de rivalités commerciales entre des Portugais et des trafiquants japonais. Cet incident violent causa de nombreux morts[200], surtout parmi les soldats japonais, et mit fin à la collaboration commerciale du *bakufu* et des jésuites. En effet, suite à cet épisode, le frère Joan Rodrigues[201], qui avait eu la confiance de Ieyasu, victime de calomnies, fut expulsé à Macao en 1610[202]. Il fut alors remplacé par Williams Adams, qui était « antipapiste ». Tokugawa Ieyasu prit ces histoires de corruption très au sérieux ou tout au moins saisit-il cette occasion pour publier le premier décret de prohibition du christianisme sur ses domaines[203]. Selon Toussaint, plusieurs incidents, des rivalités entre jésuites et franciscains, de même que divers faits isolés, firent que le *bakufu*, qui avait lancé des avertissements en 1612 et 1613, décida en 1614 d'interdire non seulement la religion chrétienne mais également de chasser les

---

198 Hérail, Francine, *op. cit*., p. 328.

199 *Ibid.*

200 En raison d'un Portugais qui, après avoir lutté [...] contre des Japonais, mit le feu aux poudres de son navire, faisant exploser les barques japonaises qui l'attaquaient. Dunoyer, Pierre, *op. cit.*, p. 204-205.

201 Rodrigues, qui joua un rôle important dans les relations entre les jésuites et le pouvoir, travailla auprès de Hideyoshi et de Ieyasu en qualité d'interprètes.

202 *« Les dommages causés par l'expulsion de Rodrigues, tant pour la Société de Jésus que pour la communauté chrétienne, furent immenses. L'absence de Rodrigues, qui jouissant de la bienveillance de Hideyoshi et de Ieyasu, avait joué un rôle important pour la mission, signifiait pour l'Église la perte d'un négociateur influent auprès du shôgunat. »* Dunoyer, Pierre, *op. cit.*, p. 205.

203 Hérail, Francine, *op. cit.*, p. 328.

missionnaires hors du Japon[204].

Il faut toutefois noter une nette différence entre les décrets pris par les deux grands dirigeants du Japon au sujet du christianisme. Car si Hideyoshi avait interdit l'évangélisation, c'est à dire la propagation de la religion, il n'avait pourtant pas décidé de porter directement atteinte à la pratique religieuse des personnes déjà baptisées. Professer la foi catholique n'était donc pas considéré comme un délit en soi. Par contre Ieyasu, lui, va beaucoup plus loin que son prédécesseur parce qu'il interdit la croyance religieuse elle-même, faisant ainsi de tout catholique un coupable d'un délit religieux[205].

Entre-temps, les idées de Hideyoshi d'unir les trois religions avaient fait leur chemin. Pour Ieyasu, le christianisme empêchait le Japon de faire que cette union des trois grandes religions devienne la base et la raison d'état. Le catholicisme, religion venue d'ailleurs et qui se permettait de calomnier les cultes japonais ne pouvait être qu'une doctrine perverse[206]. L'église catholique entrait dans une époque difficile[207], et il était évident que l'affrontement devenait inévitable :

« *Cette décision prise par Tokugawa Ieyasu a eu de profondes implications dans le commerce et la diplomatie. Quand la nouvelle atteint Macao, la société de Jésus essaya, au moyen de la corruption, de demandes et des manœuvres commerciales, de faire en sorte que le gouvernement change sa soudaine politique pour renverser Ieyasu.* »[208]

---

[204] Toussaint, François, *op. cit*., p. 257.
[205] Murai, Sanae, *op. cit.*, p. 82.
[206] Dunoyer, Pierre, *op. cit.*, p. 209.
[207] Plus qu'un simple et unique problème lié à l'expansion du christianisme, comme l'ont analysé de nombreux auteurs, particulièrement les auteurs catholiques, il s'agit, semble-t-il, d'une problématique plus profonde. En effet, en dehors de questions liées à la diffusion du christianisme, il faut y voir aussi le rejet de la part des autorités politiques et religieuses de la civilisation occidentale sous l'influence des adeptes du confucianisme. Le Père Henri Bernard note qu'en 1587 Hideyoshi s'appuya sur les conceptions traditionnelles pour exclure tous les propagandistes confessionnels venus de l'étranger mais il ajoute : « Cette prohibition ne devint vraiment opérante que renforcée par le Confucianisme de Hayashi Razan (1614). » Bernard, Henri, « Le confucianisme, cause de la fermeture du Japon », dans *Infiltrations occidentales au Japon avant la réouverture du XIXe siècle*, Bulletin de la Maison Franco-japonaise, T. XI, Tôkyô, 1939, p. 6.
[208] Murai, Sanae, *op. cit*, p. 82.

Ce passage nous permet de saisir l'attitude des jésuites qui ne refusaient pas d'utiliser, si nécessaire, de leurs influences et de leur pouvoir pour essayer de conduire les choses dans la direction qui les favorisait. La raison de cette première expulsion, une parmi d'autres, s'explique par le fait que le nouveau pouvoir, dont la situation politique au début du XVIIe siècle était encore loin d'être stabilisée, craignait que les *daimyô* chrétiens, qui entretenaient entre eux des relations, ne fassent alliance avec le fils de Hideyoshi, Hideyori, afin de renverser le pouvoir encore fragile des Tokugawa. C'était donc par précaution que Ieyasu préféra écarter les hommes qu'il estimait gênants et qui risquaient de s'opposer un jour où l'autre à son rêve hégémonique.

Arrivé au sommet du pouvoir, dans un premier temps, et ceci pour une raison tactique, Ieyasu ne s'était pas attaqué frontalement aux chrétiens. Sa patience était motivée par le fait que le jeune fils de Hideyoshi, Hideyori, auquel il s'était opposé durant une dizaine d'années, avait parmi ses proches des nobles chrétiens à lui attachés. Hideyori lui-même s'était intéressé, semble-t-il, au christianisme. Si bien qu'en prenant une position très ferme contre les chrétiens et l'évangélisation, le nouveau *shôgun* pouvait accroître le nombre de ses ennemis. Il lui était donc nécessaire d'être prudent et d'éviter une forte opposition à un moment politique critique encore délicat au début de sa prise controversée du pouvoir. Hideyori pouvait devenir, en raison de l'existence de ses nombreux partisans et d'une sourde opposition envers les Tokugawa, un réel danger. Il lui fallait trouver une solution à cet état de choses. Par la suite le conflit s'envenima entre les deux adversaires. À deux reprises les armées du *shôgun* assiégèrent le château d'Osaka où s'était réfugié le clan de la famille de l'ancien despote. La seconde fois, en 1615, à la suite d'un long siège, le château fut finalement incendié par les troupes de

Ieyasu afin d'y faire périr par le feu ceux qui y étaient réfugiés, dont Hideyori, sa mère et de nombreux alliés. Tokugawa Ieyasu avait alors pratiquement devant lui le champ libre quoique la partie ne fût pas encore définitivement jouée ! Suite au décès de son principal ennemi et libéré d'une partie de ses adversaires potentiels, la répression anti-chrétienne mise en place une année auparavant s'accrut alors en intensité et la vie des chrétiens se trouva en danger.

Avant de décéder en 1616, suite aux blessures reçues à cette bataille d'Osaka à laquelle il avait lui-même participé, Ieyasu publia un édit favorable à sa descendance suivant lequel le titre *shôgun* devenait transmissible de père en fils. Il enregistrait ainsi de manière officielle une situation de fait et permit donc au clan Tokugawa de conserver la fonction de *shôgun* jusqu'à la Réforme Meiji, en 1868 qui mit fin au *shôgunat.* Ce bouleversement politique comparable à une révolution qui survint au cours du XIXe siècle ne fut pas sans générer auparavant diverses luttes intestines entre les partisans de l'ouverture et ceux qui demeuraient fidèles à la politique du *shôgunat.*

D. Le christianisme dans la tourmente et la fermeture du Japon

1 - Les différents décrets anti-chrétiens

L'acceptation de la présence plus ou moins tolérée des religieux étrangers par Tokugawa Ieyasu, qui « montre dans un premier temps à l'égard des chrétiens la même tolérance qu'il manifeste pour les négociants étrangers[209]» n'empêche pas que le

[209] Hérail, Francine, *op. cit.*, p. 327.

dirigeant « gardait toujours une certaine méfiance vis à vis des objectifs des missionnaires »[210]. Toutefois à cette époque, si ses officiers n'avaient pas le droit de se convertir au christianisme, les paysans, artisans et commerçants étaient encore libres de choisir leurs croyances[211].

Dès 1612, cette tolérance prit fin et cette décision fut accueillie favorablement dans différents milieux de la société japonaise. L'affirmation commune suivant laquelle le christianisme devait être banni du Japon considéré comme le pays des dieux rencontra en effet un écho chez les adeptes des trois religions, c'est-à-dire le shintoïsme, le bouddhisme et le confucianisme, tous réunis malgré leurs points de vue divergents, leurs antagonismes, dans un même mouvement de rejet actif du culte exécré et de ses adeptes. En 1614, un moine bouddhiste fort connu de la secte zen du Rinzai, Konchi-in Sûden, sorte d'éminence grise auprès de Tokugawa Ieyasu, fut chargé de la rédaction des actes diplomatiques du *shôgunat*. C'est lui le responsable de la publication des *Interdictions relatives au christianisme*[212]. Bernard signale que cet édit « fut motivé par l'alliance des trois religions japonaises (Confucianisme avec les deux autres) ». L'opposition entre l'enseignement " hérétique " et démoniaque venu de l'ouest et celui de « la vraie loi » « menant à la voie des dieux » est dorénavant institué comme une raison décisive pour répudier la religion venue de l'ouest[213]. Notons qu'à la différence de Hideyoshi, Ieyasu était lui-même un bouddhiste dévot et zélé et que la plupart de ses conseillers étaient des savants bouddhistes, confucianistes ou encore shintoïstes. Durant la même année, Ieyasu ordonne à un moine du nom de Itei de mettre en oeuvre à Nagasaki, centre névralgique du christianisme, un mouvement de rééducation religieuse de façon à

[210] *Ibid*.
[211] Sansom, Georg, *op. cit.*, p. 791.
[212] Frédéric, Louis, *op. cit.*, p.83.
[213] Bernard, Henri, « Le confucianisme, cause de la fermeture du Japon », dans *Infiltrations occidentales au Japon avant la réouverture du XIXe siècle*, *op. cit.*, p. 7.

entraîner le retour de convertis potentiels vers le bouddhisme. C'est ainsi qu'en raison des efforts de ce moine plus de quarante huit mille personnes auraient rejeté leur ancienne foi chrétienne et seraient prudemment revenues au culte de leurs ancêtres[214]. De façon générale les reconvertis au bouddhisme choisissaient de rester dans la secte qui s'était chargée de leur « rééducation » religieuse. Il n'y avait d'ailleurs pour eux que peu d'alternatives vu que l'oppression s'intensifiait et qu'il s'agissait d'une question de vie et de mort. Après leur propre reconversion, qu'elle fut volontaire ou non, d'anciens seigneurs chrétiens, comme cela fut par exemple le cas de la famille Matsuura, ont parfois interdit le christianisme qu'ils avaient eux-mêmes professé et, pour manifester leur bon vouloir aux yeux des autorités, se mirent à persécuter les chrétiens dont ils avaient auparavant partagé la foi[215]. Un moyen de faire montre de son allégeance et de s'attirer les bonnes grâces du pouvoir qui devenait très sourcilleux sur ces questions. Les seigneurs qui déplaisaient ou n'obéissaient pas au pouvoir central pouvaient se voir retirer le territoire *(han)* dont ils avaient la charge.

Suite à une infraction perpétuée par un missionnaire espagnol du nom de Sotelo, qui fit construire une chapelle dans Edo malgré l'interdiction, vingt sept chrétiens japonais furent exécutés. Sotelo, qui avait des contacts directs avec Ieyasu[216], fut lui-même condamné à mort mais en définitive la sentence ne fut pas exécutée. Cependant la tolérance du *shôgun* ne fut pas de longue durée. Différents incidents eurent un rôle néfaste[217]. Si bien que peu de temps après, des mesures radicales furent décidées afin de lutter contre les missionnaires dont l'influence était jugée pernicieuse sinon dangereuse. Différents décrets répressifs limitant l'évangélisation et la liberté des étrangers furent à

[214] Murai, Sanae, *op. cit.*, p.141.
[215] *Ibid.*, p. 119.
[216] *Ibid.*, p. 791.
[217] Pour un approfondissement, voir Toussaint, François, *op. cit.*, p. 256.

nouveau publiés. Parmi ceux-ci nous noterons le *Kinkyô-rei*, un édit qui promulga en 1612-1614 l'interdiction du christianisme et retira aux missionnaires en activité à Nagasaki le droit de prêcher. Ceux-ci furent alors expulsés vers Macao ou Manille[218]. De cent vingt jésuites (frères compris) et une trentaine de franciscains en 1606, leur nombre passa à environ quarante-sept en 1614, hormis le nombre de ceux qui entrèrent au Japon en fraude[219]. C'est l'époque où, comme nous l'avons déjà signalé, des commerçants anglais ou hollandais entreprirent de nouer des relations commerciales avec le Japon, en pratiquant un commerce effectué en dehors de toute activité religieuse, ce qui n'était pas sans intéresser les autorités. La même année à Méaco (Kyôto), le nouveau magistrat appointé aux affaires chrétiennes, Okubo Tadachika, commença à pourchasser les chrétiens et à détruire des églises dans cette cité qui était également un des bastions du christianisme. Huit pères, vingt sept prédicateurs laïques et plus d'une dizaine de disciples furent victimes de cette violence[220]. Sous la menace de tortures, des dirigeants, seigneurs ou cadres importants des gouvernements de province, furent forcés de renier le christianisme. En dix mois quatre cents personnes furent exilées à Macao ou encore à Manille.

Sansom signale que les décrets publiés à l'encontre des chrétiens ne furent pas signés par Ieyasu lui-même, mais qu'il s'agissait, d'après les jésuites résidents et des négociants anglais, de « l'oeuvre du gouverneur de Nagasaki, qui était âprement antiétranger et responsable de l'impitoyable persécution des chrétiens dans le fief d'Arima, qu'il obtint par ruse en 1614. » Bernard note que :

« Ce qui déconcerte peut-être le plus dans la répression violente et efficace du christianisme à partir de 1614 au Japon, c'est le contraste complet qu'elle forme avec

---

[218] Frédéric, Louis,*Le Japon, dictionnaire et civilisation*, Robert Laffont, 1996, p. 607-608.
[219] Sansom, Georg, *op. cit*., p. 791.
[220] Nam-lin, Hur, *op. cit*., p. 57.

l'accueil obtenu d'abord par la religion nouvelle et l'aisance des premiers succès. Pourtant, l'on n'aura pas de peine à s'expliquer la brusquerie de ce revirement, si l'on considère que les causes qui avaient favorisé au début le développement du christianisme avaient disparu une à une, et qu'en revanche des évènements nouveaux s'étaient produits qui devaient opposer à ses progrès un infranchissable obstacle. »[221]

Deux ans plus tard, un édit publié par le *Rôjû* (assemblée des anciens) en octobre 1616 et adressé aux *daimyô* ordonnait à ceux-ci d'empêcher tous leurs sujets, paysans y compris, d'embrasser la foi chrétienne. La navigation des bateaux japonais fut limitée aux côtes et les navires qui s'écartaient du Japon furent obligés de se munir au préalable d'une autorisation spéciale des autorités, un sceau vermillon que possédaient aussi les navires étrangers qui avaient la permission d'entrer dans les ports japonais. L'étau se resserrait doucement.

Faisant suite à ces interdictions, un autre document répressif est publié quelque temps après qui s'attaque aux convertis : le *Gokajyô*. Il se compose de cinq décrets édictés par Ieyasu dont le second concernait encore une fois l'interdiction du christianisme[222]. La raison invoquée pour justifier le contenu de ce décret se formule en quelques mots : pour Tokugawa Ieyasu le Japon est le pays des dieux, si bien que le christianisme, religion monolithique, est en définitive incompatible avec cet état de fait. La croyance en un seul Dieu qui ne reconnaît pas d'autres divinités est perçue non seulement comme en contradiction avec l'enseignement du shintoïsme et du bouddhisme, mais également comme préjudiciable à la justice sociale en général[223]. Dès la promulgation de la loi prohibitive à l'encontre de cette religion étrangère qui devenait gênante, la chasse aux religieux s'organisa avec plus d'intensité. Il existait, semble-t-il, cependant à l'époque

[221] Bernard, Henri, *op. cit.*, p. 78.
[222] Murai, Sanae, *op. cit.*, p. 81.
[223] Nam-lin, Hur, *op. cit.*, p. 47.

encore des fiefs où les autorités locales fermaient les yeux sur ce problème de culte[224]. La répression fut donc appliquée, dans les premiers temps, de façon différente suivant les régions, et si certains prêtres purent continuer leurs activités sans être inquiétés, d'autres furent vite chassés de l'endroit où ils se trouvaient et contraints de s'exiler s'ils désiraient garder la vie sauve[225]. Plusieurs d'entre eux furent certes expulsés du pays mais leur sort était encore enviable comparé à ceux qui, arrêtés, furent mis en prison puis torturés. Pour les missionnaires, la situation qui se faisait de plus en plus critique prit une tournure tragique dans une proportion jusqu'alors jamais atteinte durant les vingt années qui suivirent.

2- Le confucianisme et le Japon pays des dieux

Un des opposants les plus implacables de la doctrine chrétienne et qui eut une influence déterminante sur la question du rejet des Européens fut sans conteste le philosophe Hayashi Razan (1583-1672). Il fut le secrétaire de confiance de Ieyasu qui comprenait que la force seule ne suffirait pas à souder les parties jusqu'alors désunies de son grand empire. Une armature solide d'idées lui semblait nécessaire de façon à créer un véritable état cohérent et solide[226]. La Chine dont la civilisation rayonnait sur tout l'Extrême-Orient fut choisie comme modèle. La laïcisation de l'enseignement avait débuté, arrachant les jeunes gens à l'influence des bonzes bouddhistes. Razan « se chargea de faire passer dans la pratique le Néo-confucianisme de Tchouhi, matérialiste et areligieux. Les missionnaires catholiques virent ainsi s'organiser sous leurs yeux un

[224] Murai, Sanae, *op. cit*., p. 82.
[225] *Ibid.*, p. 90.
[226] Bernard, Henri, *op. cit*., p. 81.

corps de doctrine auquel leur apologétique n'était plus adaptée.[227] » Bernard signale que les missionnaires en Chine avaient dû affronter les mêmes obstacles et que le père Ricci avait conçu une méthode d'argumentation pour contrer les thèses de confucianistes. Cette méthode fut introduite au Japon par Valignano, alors supérieur des missions jésuites d'Extrême-Orient.

« Le renvoi des prédicateurs de l'évangile n'était qu'une étape du triomphe du mercantilisme areligieux. Dans la mesure où on n'en voulait qu'au christianisme, les marchands continuèrent à fréquenter, plus librement qu'autrefois, le Japon. » [228] Les Espagnols furent renvoyés car ils étaient trop liés à la cause des missionnaires, « tandis que les Portugais, ayant accepté de ne plus apporter sur leurs bateaux que des marchandises, bénéficièrent plus que jamais de la faveur japonaise. »[229]

Toutefois, les critiques du pamphlet antichrétien de Razan contenaient non pas seulement des attaques contre le christianisme, mais aussi contre l'ensemble de la civilisation occidentale. Bernard signale que l'argumentation de Razan, s'inspirant des vieilles croyances chinoises et bouddhistes, essayait de prouver l'inanité de la géographie et de l'astronomie européennes, notamment la rotondité de la terre. Si bien que son influence jouant auprès des autorités, la défiance à l'égard du christianisme devint une défiance à l'égard de la culture occidentale[230].

L'idéologie du « Japon pays des dieux »[231] à laquelle nous avons déjà fait référence

---

[227] *Ibid.*, p. 82.
[228] *Ibid.*, p. 83.
[229] *Ibid.*, p. 83.
[230] *Ibid.*, p. 85.
[231] *« La proclamation faite par Ieyasu en 1614 contre le christianisme, proclamation rédigée par le moine Suden, affirme que le Japon est le pays des dieux. »* Sansom, Georg, *op. cit.*, p. 816.

voit le jour au début de l'Histoire du Japon[232] ; elle est déjà présente notamment dans les textes comme le *Manyoshû*, le récit poétique de la naissance du Japon. Hideyoshi avait lui aussi formulé cette antienne comme nous l'avons noté précédemment. Celle-ci fut ensuite reformulée par Ieyasu dans les années 1605 notamment dans une lettre au gouverneur espagnol de Manille, avec qui Ieyasu désirait faire du commerce, en lui signifiant que si les commerçants étaient attendus et accueillis dans les quelques ports réservés au commerce extérieur, le christianisme quant à lui ne pourrait y entrer car « le pays est réputé comme étant le pays des dieux, vous n'avez pas le droit d'y pratiquer l'évangélisation.»[233] Cette idéologie du « pays des dieux » a été particulièrement réactivée à partir des années 1612-1616 qui, comme nous avons pu le voir, témoignent donc d'un extrême durcissement dans l'attitude des autorités envers le Monde chrétien et ses thuriféraires avant d'en arriver une vingtaine d'années plus tard, à un rejet total et sans retour. La bannière du Japon, pays divin, dressée comme toile de fond de lutte anti-chrétienne aida Ieyasu à s'établir lui-même comme l'ultime défenseur du Japon, un pays que les dieux (*kami*) avaient toujours révéré sans faille[234].

« *En embrassant la tradition bouddhiste, Ieyasu réduisit le Christianisme au statut de religion démoniaque. Sa stratégie était simple. Dans les années 1610, il institue le bouddhisme en tant que pilier spirituel du pays divin et il assimile la défense avec le mandat d'éliminer les éléments chrétiens du Japon. Le bouddhisme fut intégré comme partie prenante dans le système du régime Tokugawa. La politique anti-chrétienne aida à transformer l'héritage du shintoïsme, le système impérial et le bouddhisme dans les bases politiques pour le régime Tokugawa. »*[235]

Comme le note Nam-lin, l'idéologie du Japon « Pays des dieux » était plus qu'un slogan, c'était la raison d'être même de l'ordre politique des Tokugawa qui devait être

[232] *Ibid.*
[233] Nam-lin, Hur, *op. cit*., p. 34.
[234] *Ibid*., p. 35.
[235] *Ibid.*, p. 36.

protégé à tout prix[236]. Ieyasu, dans son rôle de bâtisseur d'une nouvelle ère, imposa également des règles strictes à la cour impériale qui s'y soumit non sans exprimer une certaine résistance. Ainsi, suite à ses directives, l'empereur, qui était en principe au sommet de la hiérarchie du pays, se trouva confiné durant de longs siècles dans un rôle précis en devenant notamment le gardien des arts et des lettres et le responsable des affaires religieuses. Au début, l'empereur de l'époque, Goyôzei, résista aux tentatives entreprises par Ieyasu pour contrôler le pouvoir. Mais une fois que fut réglée la question du fils de Hideyoshi, tué, comme nous l'avons notifié, en 1615, et que les ennemis potentiels des Tokugawa furent anéantis ou soumis à ses dictats, la cour impériale se plia prudemment aux édits du nouveau despote. Très tôt, un mariage « politique » fut également arrangé entre la famille impériale et les Tokugawa afin de tisser des liens familiaux et consolider le pouvoir encore fragile des Tokugawa[237]. Si bien que dès la mise en place du sytème politique *shôgunal* des Tokugawa dans la première décade du XVIIe siècle, il n'y aura pratiquement plus d'intervention directe de l'empereur et de sa cour en ce qui concerne la question des chrétiens[238]. Le nouveau pouvoir se charge de régler cette affaire *manu militari*. Les évènements tragiques et les décisions arbitraires qui décimeront les communautés chrétiennes seront l'oeuvre des *shôgun* suivants, particulièrement de Hidetaka et Iemitsu, le fils et le petit-fils de Ieyasu, qui gèreront ce problème avec une implacable cruauté. Par ailleurs, depuis le début du *bakufu*, c'est-à-dire dès les premières années du XVIIe siècle, les différentes sectes bouddhistes étaient elles aussi devenues très actives dans leur lutte contre le christianisme. La cour de l'empereur elle-même, qui comme nous l'avons vu était dans son ensemble

[236] *Ibid.*, p. 57.
[237] Nam-lin, Hur, *op. cit.,* p. 35.
[238] Murai, Sanae, *op. cit.*, p. 91.

anti-chrétienne, s'allia avec le *bakufu* dans la répression des chrétiens et tissa des liens avec quelques unes des sectes religieuses préoccupées par la question de la déchristianisation. L'empereur, dont la présence était pourtant discrète, en était arrivé à faire son apparition et à collaborer pour travailler avec les religieux qui coopéraient avec le pouvoir du *bakufu* dans sa chasse aux chrétiens. Les sociétés savantes, comme par exemple celles de la Cérémonie du thé, étaient elles aussi opposées au christianisme si ce n'est engagées dans la lutte pour l'éradiquer[239]. Il exista donc autour de ce projet différentes formes de collusions et de complicités entre les deux pouvoirs sous la directive du *bakufu* afin de parvenir à leur but, l'extermination du christianisme sur le territoire nippon[240].

3- Effacer toute trace du Christianisme

Retardées d'une année en raison de la mort de Tokugawa Ieyasu (en 1616), les persécutions reprirent en 1617 sous la directive du *shôgun* Hidetaka, le fils de Ieyasu, qui publia un édit contre les chrétiens et menaça d'une mort atroce tous les convertis qui refusaient d'abjurer. Une nouvelle étape fut donc franchie à cette date. Dans sa volonté de mettre un terme à l'influence des Européens, il prit des mesures qui allaient à l'encontre des intérêts économiques du pays. Ainsi afin d'empêcher que des missionnaires n'y pénètrent secrètement comme cela était parfois le cas, il sacrifia le commerce extérieur en limitant l'entrée du Japon à deux ports, Nagasaki et Hirado[241].

---

[239] *Ibid.,* p. 130.
[240] *Ibid.*, p.180.
[241] Hérail, Francine, *op. cit*., p. 328.

L'idéologie suivant laquelle le Japon est la nation des dieux shintoïstes et la terre de Buddha réapparait pratiquement dans la plupart des déclarations publiées à l'époque contre le Christianisme[242]. Comme le note Masaharu Anesaki[243], la croyance shintô est diamétralement opposée à la conception chrétienne de la divinité, une totale incompabilité les divisent. Les enseignements du shintoïsme, aussi bien que ceux du bouddhisme, la philosophie et l'éthique du confucianisme jouèrent un rôle en fournissant des motifs et des arguments dans le rejet de la pensée et de la religion venues d'Europe. Chacun des cultes participa au mouvement d'exclusion du christianisme[244]. Ceci démontre, si nous nous fions au contenu de l'édit, que dès cette période qui marque un tournant dans les rapports entre le Japon et l'Occident, les questions religieuses avaient plus de poids que les motifs politiques.

Les religieux catholiques tentèrent de réfuter les accusations dont ils étaient l'objet. Le jésuite Fabian Fukun, en particulier, publia en 1605 un texte intitulé *Myôtei Mondô*[245] qui constitue une apologie en faveur du catholicisme. Il y dément toute intention militaire et tout projet de colonisation du Japon de la part des pays catholiques européens[246]. Ce texte fut critiqué par Razan dans son pamphlet antichrétien.

Voss considère que la déclaration de Fabian peut être lue comme un déni définitif contre les accusations généralement portées contre le christianisme et les chrétiens, qui est soi-disant de négliger la loyauté et la pitié filiale[247]. Parmi les différentes causes et circonstances responsables de l'interdiction du christianisme, Ebisawa Arimichi met en

---

[242] Masarella, Derek, *op. cit.*, p. 26.
[243] Cité dans Voss, Gustav, p. 26. « Anasaki, Masaharu, "Psychological Observations on the Persecution of the Catholics in Japan"», *Asiatic Studies*, 1, (1936), p. 15.
[244] Voss, Gustav, *op. cit.*, p. 27.
[245] *Ibid*., p. 29. Cf. Humbertclaude, Pierre, « *Myôtei Mondô* : une apologie chrétienne japonaise de 1605. (Fucan Fabien) », *Monumenta Nipponica*, vol. 1; (1938) p. 515-448; vol. 2, (1939) p. 237-267.
[246] *Ibid.*, p. 29.
[247] *Ibid.*

avant le conflit entre la doctrine chrétienne elle-même et le *chûkô*, c'est à dire l'idée nationale japonaise de la loyauté au pays et à ses dirigeants, et le *chû*, qui est la piété filiale envers ses ancêtres et les membres de la famille en vie, *kô.* La doctrine chrétienne qui accorde la première place à l'obéissance et à la loyauté à Dieu devant l'obéissance à ses dirigeants, quitte à sacrifier sa richesse, son honneur et sa famille, était bien évidemment un facteur inadmissible pour les autorités[248].

4- Le culte des aïeux

Une autre cause qui aurait favorisé le rejet du christianisme est à mettre en relation avec la question de l'existence de l'enfer qui n'aurait pas été signalée aux Japonais au moment de leur conversion et qui poussait ceux-ci à douter de la grande bonté de Dieu car cela signifiait que leurs ancêtres étaient condamnés à vivre éternellement dans les flammes de l'enfer. Ce qui était difficilement acceptable pour leurs descendants, comme le soulignait François Xavier[249] qui avait déjà noté ce problème dans une lettre datée de 1552[250]. Comme il n'existait, à l'intérieur des maisons par exemple, aucun endroit particulier, tel un petit autel, où honorer les ancêtres et exprimer la pitié filiale, le christianisme était ressenti par certains comme un culte barbare radicalement opposé au mode de vie et de pensée des Japonais. Ce non respect envers les traditions et les ancêtres fut d'autant plus fortement ressenti et insupportable pour les personnes

[248] Ebisawa, Arimichi, « Bushido to Kirishitan to no rinri shishoteki Kosho », *Shigakku Zasshi*, L., 1939. p. 289-325. Cité dans Voss, Gustav, *op. cit.*, p. 29.
[249] *Monumenta Xaveriana, Monumenta Historica Societatis Jesu* (Madrid, 1889-1900) Vol.1, p. 689-694.
[250] Voss, Gustav, " *Early Japanese Isolationism",* Pacific Historical Review, University of California Press, March 1945, p. 25.

attachées aux cultes traditionnels que des convertis s'empressèrent, comme nous l'avons déjà relaté, de détruire les temples et sanctuaires des bouddhistes, lieux justement dédiés au culte des ancêtres. Les actes de vandalisme sectaires et intransigeants de quelques-uns d'entre eux ne pouvaient que donner naissance à de la répulsion et de l'animosité et accréditer le fait que les chrétiens n'avaient aucun respect pour leurs ancêtres et encore moins envers ceux des autres. Voss note que ces actes barbares furent aussi une des causes des premiers décrets anti-chrétiens prononcés en 1587 par Hideyoshi[251]. De même dans le *Kirishito-ki* il est écrit que :

« Le christianisme est représenté comme manquant à la fois des vertus nationales du chûkô et dans les fameuses cinq relations humaines (gorin) de l'éthique confucianiste qui sont supposées gouverner la vie sociale aussi bien que la vie familiale.»[252]

Comme l'explique Gustav Voss, l'adoration d'un seul Dieu pour les chrétiens *latria*, et *chûkô*, la haute expression de la loyauté et de pitié filiale, étaient deux choses irréconciliables[253].

Voss signale qu'une illustration saisissante de cette opinion se trouve dans le traité de propagande antichrétien intitulé *Ha-Deusu* (*Contre-Dieu*) qui fut compilé en 1620 au moment où justement les persécutions se firent plus violentes.

Comme le souligne Gustav Voss, une doctrine qui place la loyauté envers Dieu au-dessus de la loyauté envers les dirigeants du pays était percue comme dangereuse pour les Japonais pour qui l'esprit du *bushidô,* la « voie des guerriers », qui implique fidélité et allégeance å son seigneur, constituait la voie idéale de l'homme pour devenir un *samourai*. Ces mêmes Japonais qui voyaient dans le *chûko* et dans les relations

[251] Voss, Gustav, *op. cit.*, p. 30.
[252] *Ibid.*
[253] *Ibid.*, p. 31.

humaines du *gorin* la plus noble expression de son patriotisme religieux et le mélange parfait des vertus traditionnelles du citoyen japonais. Voss conclut son article en écrivant que différentes causes étaient imbriquées comme nous l'avons déjà expliqué :

« Elles se complètent les unes les autres. Les motifs politiques ne peuvent être séparés des questions religieuses complexes, et à la fois les antagonismes politiques et religieux à la chrétienté étaient de leur part fortement influencés et renforcés en partie par les questions religieuses, en partie par les idéologies nationalistes qui étaient tenues pour sacrées dans l'empire. »[254]

Quoique ceci ne concerne pas directement le sujet de notre étude, il est intéressant de noter que l'article de Voss, publié en 1939, deux ans donc avant que le Japon n'entre en guerre, met en parallèle le Japon d'autrefois avec le Japon militariste qui s'apprête à prendre les armes. L'auteur écrit que « le Japon est encore effrayé d'une domination étrangère, effrayé de devenir une colonie spirituelle de l'Ouest ». Bien du chemin a été parcouru depuis cette époque !

Les autorités voyaient dans l'ancien loyalisme le meilleur garant pour son existence nationale. Le Japon, vieil état féodal, et ses dictateurs pensaient que la protection du pays dépendait d'une loyauté sans failles à l'égard de ses dirigeants[255]. Cela constituait une chose très importante au moment où l'unité nationale et l'autonomie devenaient les principes servant de guide à l'économie japonaise.

« Placer un dirigeant invisible à côté d'un dirigeant visible et croire l'invisible supérieur était trop dangereux pour l'ordre social et politique de la nation. Il n'y avait pas de place pour une allégeance partagée, que ce soit avec l'Espagne, le Portugal ou Rome, ou avec le Dieu d'un pays inconnu. Une religion qui prêchait un dieu qui ne voudrait pas se soumettre aux ambitions et traditions nationales, qui ne se satisferait pas d'une place subalterne dans le panthéon shintoïste Japonais des «kami » (dieux) et

[254] Voss, Gustav, *op. cit.*, p. 32.
[255] *Ibid*.

des incarnations bouddhistes et qui refuserait d'être absorbé par elles, et qui plus est, dérangerait la hiérarchie traditionnelle des loyautés en se clamant supérieure, au dessus du pays même, de son dirigeant, telle religion, était pour tout dire, une innovation extrêmement dangereuse qui ne pouvait être tolérée. »[256]

5. La purification

Parallèlement à la chasse aux chrétiens afin de les arrêter, se mit graduellement en place un mouvement de religieux bouddhistes engagés dans une entreprise de purification, d'édification et de moralisation, sous la tutelle de diverses sectes. Les personnes qui participèrent d'une façon ou d'une autre à ce mouvement de purification se recrutèrent surtout parmi les moines zen. Murai signale toutefois que des maîtres de la cérémonie traditionnelle du thé[257] étaient eux-mêmes impliqués dans ce combat ainsi que des personnes qui entretenaient des rapports étroits avec le pouvoir ou la cour royale. Certains d'entre eux avaient d'ailleurs auparavant entretenu des rapports cordiaux avec les étrangers basés à Hirado avant de devenir par la suite des adeptes de la purification[258].

Le moine Suzuki Shôsan qui, avant de devenir religieux bouddhiste en 1621 puis philosophe, avait combattu aux côtés de Tokugawa Ieyasu à la bataille de Sekigahara (en 1600) ainsi qu'au siège d'Osaka (1614-1615) publia un texte, *Roankyô*, (*Recueil de mes pensées)*[259]. Dans cet opuscule, il écrit qu'il désire non seulement anéantir les groupes de convertis chrétiens qui existaient dans chaque coin des îles d'Amakusa mais

[256] Voss, Gustav, *op. cit.*, p. 33.
[257] Murai, Sanae, *op. cit.*, p. 131.
[258] *Ibid.,* p.131.
[259] Frédéric, Louis, *op. cit.*, p. 162-163.

également détruire les structures agricoles créées à partir des réseaux d'entraide qui liaient entre elles les membres des communautés chrétiennes. Il s'agissait pour lui de mettre un terme à l'existence de ces confréries qui, du Tohôku, c'est à dire le nord de l'île principale jusqu'au sud, les îles de Kyûshû, entretenaient entre elles des relations d'entraide et de fraternité. Considérées comme étant secrètes elles étaient jugées dangereuses[260]. L'entraide et les rapports qui reliaient ces groupes de chrétiens furent donc mal interprétés par les autorités qui pouvaient facilement imaginer le projet de quelque complot subversif[261].

Avec la progression de la lutte anti-chrétienne, d'autres groupes bouddhistes en profitèrent pour élargir leur champ d'action vers le sud. Le terrain était libre aussi pour la secte de Soto qui, en venant lutter contre le christianisme trouva ainsi le moyen de s'établir dans la région de Amakusa. Tout en répondant aux demandes d'aides émises par des seigneurs liés au *shôgunat,* certains groupes de religieux purent profiter de la situation et agrandir la puissance et l'influence de leur secte bouddhiste en nombre et en force[262]. La rénovation religieuse et la participation au mouvement anti-chrétien furent non seulement pour les différentes sectes bouddhistes le moyen de retirer quelque bénéfice, financier ou temporel, d'augmenter le nombre de leurs membres, mais aussi la possibilité de se faire bien noter par le *bakufu* et en retirer ainsi à l'avenir aide, faveurs et protection.

Les documents de 1633-1639 expliquent clairement que le but des édits de fermeture était la suppression du christianisme au Japon[263]. Notons que si les missionnaires n'avaient plus le droit de débarquer au Japon sans mettre en péril leur vie, jusqu'en

---

[260] Murai, Sanae, *op. cit.*, p. 138.
[261] *Ibid.*, p. 138.
[262] Murai, Sanae*, op. cit*., p. 147.
[263] Sansom, Georg*, op. cit.*, p. 793.

1630 les Japonais avaient encore, pour plus longtemps, le droit de voyager. De vieux pélerins partirent ainsi dans les colonies japonaises pour chercher auprès des prêtres qui s'y étaient réfugiés « la consolation de la religion chrétienne ». Bernard signale qu'à leur retour ils ne se contentaient pas d'essayer de ramener un prêtre japonais, mais ils revenaient avec des ouvrages européens traduits en chinois, dont les ouvrages du père Ricci. Très vite les autorités s'inquiétèrent de cette infiltration et une commission d'inquisition fut mise en place pour prohiber et sévir contre la circulation de cette littérature jugée subversive. La seule mention de l'existence d'églises en Chine constituait déjà un crime[264].

Un juge japonais, Arai Hakuseki, porte au nombre de 200000 à 300000 le nombre de chrétiens qui se retrouvèrent dans la misère en raison de la confisquation de leurs biens. Beaucoup d'entre eux périrent de faim des milliers d'autres périrent exécutés[265].

Dans le chapitre 11 du *Kirishito-ki*[266] se trouvent explicitées d'autres raisons pour lesquelles le christianisme fut mis au ban. Les réactions du bouddhisme et particulièrement du shintoïsme contre la nouvelle religion y sont apparentes. Tout ce chapitre contient de nombreux arguments et de preuves qui dénoncent le christianisme en ridiculisant ses doctrines et en jetant le discrédit sur la façon de vivre des catéchumènes. La grande partie des « confessions » insérées dans ce recueil constitue une attaque frontale contre le Christianisme à partir de questions purement philosophiques et religieuses. Les considérations relatives à ce culte sont fort impertinentes. « Il n'y a pas au Japon de plus grande malice que cette religion »[267] ou

[264] Bernard, Henri, *op. cit.*, p. 85.
[265] *Ibid.,* p. 153.
[266] Collection de pièces quasi officielles du bureau de l'inquisition de 1540 à 1559.
[267] Voss, Gustav, *op. cit.*, p. 45.

encore, dans le même genre d'appréciations, « L'enseignement du christianisme consiste en une collection de mensonges. »[268] Le christianisme avait déjà été considéré comme étant une religion « diabolique » dès les années 1587, quarante ans après son introduction au Japon.

6- Les révoltes paysannes et le drame de Shimabara

En 1637 des insurrections paysannes éclatèrent dans la presqu'île de Shimabara et dans les îles d'Amakusa, situées dans le sud de Kyûshû, région où la population est à majorité chrétienne. Ce mouvement de masse contestataire avait pour origine des questions économiques. Il commença, comme beaucoup d'autres actions identiques perpétrées dans les campagnes, par une révolte d'anciens petits guerriers attachés à la féodalité, des *samourai* sans maître (*ronin*), rendus inutiles en raison de la mise en place d'un nouveau régime d'ordre, et de paysans en colère en raison des lourdes redevances imposées par les seigneurs[269]. Certains d'entre eux luttaient également contre la politique répressive menée par leurs dirigeants contre leur foi. Cette insurrection fut durant plusieurs siècles, notamment chez les auteurs catholiques, interprétée uniquement comme une révolte de paysans chrétiens qui se seraient soulevés et auraient ardemment combattu pour la défense de leur foi avant de périr sous le joug des armées japonaises. Ce n'est cependant pas le point de vue du jésuite Bernard qui souligne que les préoccupations qui s'y mêlèrent furent d'ordre varié, « querelles de limite, revendications de source et de puits, mise en valeur de terrain en friche... fort peu de

[268] *Ibid.,* p. 49.
[269] Voss, Gustav, *op. cit.*, p. 23; Hérail, Francine, *op. cit.*, p. 329.

principes religieux. »[270] Sans entrer dans les détails des différentes analyses et interprétations de cet épisode retentissant on se limitera à remarquer que de nombreux chrétiens, des paysans vivant dans la région, des *ronin* (*samurai* sans maître) participèrent à cette révolte dont le jeune chef était lui-même chrétien, ce qui pouvait alimenter bien des suspicions.

Cette insurrection qui connut des heures glorieuses lorsque les paysans tinrent tête aux armées envoyées contre elle se termina par l'extermination massive de trente sept mille révoltés qui, après avoir lutté avec succès au début contre les armées conjugées d'un seigneur local puis celles conjointes du gouvernement venues à rescousse, s'étaient finalement réfugiés dans un château situé à Shimabara, une presqu'île du sud de Kyûshû. Ils s'y défendirent courageusement armes à la main durant un siège qui dura deux mois avant de se rendre, faute de munitions et d'approvisionnement. Cet épisode tragique de l'histoire du Japon à la suite duquel tous les révoltés survivants seront passés par les armes, y compris les femmes et les enfants, marque de manière tragique la fin éminente de l'évangélisation et la disparition presque totale du catholiscisme au Japon. Un coup fatal était ainsi porté contre les chrétiens à une époque durant laquelle la déchristianisation avait fortement progressé en raison des diverses méthodes mises en place pour l'écraser. Il restera bien cependant dans certains endroits du Kyûshû, notamment des îles peu faciles d'accès, des chrétiens cachés *(kakure kurishitan)* qui resteront fidèles à leur foi et à des préceptes religieux qui seront quelques peu déformés et édulcorés avec le temps. Ces derniers chrétiens du Japon feront mystère de leur foi

[270] Bernard, Henri, *op. cit.*, p. 154.

afin de se protéger et leurs objets de culte chrétien[271], statuettes, seront parfois cachés derrière des objets bouddhiques[272].

Toussaint souligne, comme le font d'autres chercheurs contemporains, que si autrefois les écrits étaient presque unanimes à faire de l'insurrection de Shimabara une révolte de chrétiens persécutés « la religion fut étrangère à cette tentative de rébellion : la cause en doit être recherchée uniquement dans la tyrannie révoltante des *daimyô* locaux. »[273] Toujours est-il que « l'événement de Shimabara impressionna fortement les dirigeants du *shôgunat* et précipita sa politique d'interdiction du christianisme.»[274] Cette révolte réveillait des craintes :

« Insurrection sociale et politique faite par des hommes qui pour la plupart étaient chrétiens, elle discrédita, une fois de plus, si besoin en était, dans l'esprit des nouveaux maîtres Tokugawa, cet étranger d'où ne pouvaient venir que périls et désordres. Le Japon vécut désormais replie sur lui-même ; la longue lignée des derniers shôgoun n'osa jamais renier ses premiers engagements. »[275]

L'insurrection de Shimabara, martyrologue chrétien dans l'histoire de l'Eglise catholique du Japon, fut utilisée par les isolationnistes comme un argument tout trouvé

---

[271] *« Longtemps privés d'un encadrement chrétien, de prêtres et de livres, et sans cesse contraints d'avoir recours à mille ruses pour tromper la vigilance des autorités, les cryptochrétiens avaient en effet développé leur propre christianisme. Celui-ci était à l'image de la religiosité japonaise: fondamentalement syncrétique, c'est à dire mêlant des notions, des schémas de pensée et des symboles issus tout à la fois du catholicisme, du shinto, du bouddhisme et du culte des ancêtres. […] Ce sont les Japonais qui ont résolu les problèmes d'adaptation culturelle auxquels les missionnaires européens n'avaient cessé de se heurter.*

Il faut sans doute admettre que ces communautés de chrétiens « cachés » durent leur survie au fait qu'on ferma assez souvent les yeux sur leur existence. La littérature et l'historiographie pro-chrétiennes insistent cependant sur les menaces mortelles qui ont pesé sur elles, en particulier celles de la période 1790-1873 au cours de laquelle les cryptochrétiens de la localité d'Urakami (Nagasaki) furent traqués à quatre reprises. La dernière opération souleva l'indignation des Occidentaux qui étaient de retour au Japon et, sous leur pression, se conclut, en 1873, par la levée définitive des mesures de proscription dans tout le territoire national. » Kouamé, Nathalie, *Histoire,* numéro spécial, « Le Japon des samourais aux mangas », juillet-août 2008, *« Le Japon ne sera pas chrétien », op. cit., p. 42-43.*

[272] Nous avons pu voir quelques-uns de ces objets, notamment dans le musée du château (reconstruit) de Shimabara, lieu de l'affrontement entre les forces gouvernementales et les paysans révoltés, en 1637.

[273] Toussaint, Frédéric, *op. cit.*, p. 258.

[274] Hérail, Francine, *op. cit*., p. 329.

[275] Elisseeff, Vadime et Danielle, *La Civilisation japonaise*, Arthaud, 1987, p. 104.

pour montrer les sentiments non patriotiques des convertis chrétiens auprès des yeux du public japonais. Le nom de Shimabara devint synonyme d'insurrection antilégale et antinationale.

Il sera question à plusieurs reprises de l'écrasement de cette insurrection dans les différents textes de notre corpus, non seulement en raison de son rapport avec l'histoire religieuse catholique mais aussi en raison du fait qu'un navire hollandais ancré à Hirado a prêté main-forte aux troupes du régime en tirant à coups de canon sur le fortin occupé. Si cet épisode valut par la suite aux Hollandais de nombreuses critiques de la part des auteurs européens heureux de critiquer la république batave, il permit cependant aux gens de la VOC d'obtenir le droit de continuer à faire du commerce sur le sol japonais à une époque où non seulement les religieux mais aussi les commerçants des autres nations avaient déjà été chassés. Et c'est ainsi qu'en remerciement de leur action, qui n'eut d'ailleurs pas le succès opérationnel qu'ils espéraient, les Hollandais purent continuer leurs transactions commerciales de façon presque exclusive avec le Japon, et ceci durant plus de deux siècles. Toutefois la confiance que leur accordaient les Japonais était assez limitée et en définitive ils ne furent que piètrement récompensés. Ainsi furent-ils obligés, peu de temps après, de détruire très rapidement leurs installations de Hirado - nous trouvons la narration de cette destruction chez Caron[276] - et de venir s'installer contre leur gré sur le petit îlot en partie artificiel de Deshima situé dans la baie de Nagasaki où avaient résidé auparavant les Portugais. S'ils purent y continuer leur commerce durant deux siècles de façon presque exclusive, les profits qu'ils connurent dans les débuts se dégradèrent avec le temps en raison des dépenses qui leur étaient imposées. Ajoutons que les conditions fort astreignantes et restrictives,

[276] Proust, Jacques et Marianne, *Le puissant royaume du Japon, La description de François Caron*, Paris, Chandeigne, 2003, p. 204-206.

du point de vue matériel et humain, auxquelles ils étaient soumis rendaient leur séjour pénible. L'écrasement brutal de cette révolte marque un tournant décisif dans la lutte contre les catholiques et met un terme définitif à la présence chrétienne, hormis le cas de quelques irréductibles.

Sous les ordres du *shôgun* Iémitsu, un moine réputé, Inoué Masashige, s'impliqua dans la surveillance des chrétiens. La vue de la bataille de Shimahara (1638) lui avait causé un grand choc, tout comme cela fut le cas pour certains représentants du pouvoir. Il sentit la nécessité d'agir face à ce qui lui semblait un danger. Il se rendit dès lors tous les ans à Nagasaki et participa en tant que responsable à la rédaction des formalités relatives à la mise en oeuvre de ce qui deviendra « la fermeture » du Japon. C'est lui également qui prit l'initiative de chasser du Japon les personnes de sang mélangé (métisse), descendants de commerçants et marins étrangers, comme par exemple les enfants de Caron. Il ordonna la destruction des installations de la factorerie hollandaise située à Hirado et fit déplacer les marchands et marins bataves dans l'îlot de Deshima, à Nagasaki. En relation avec le contrôle-surveillance des chrétiens un autre religieux, Baba Rijyuu ordonna aux moines des différentes sectes bouddhistes de participer à leur mouvement de campagne spirituelle ainsi qu'aux activités de purification[277].

Si nous avons vu que les sectes bouddhistes ont joué un rôle dans ce processus de déchristianisation, il nous reste à savoir dans quelle mesure elles y ont participé et quelles sont leurs responsabilités dans cette affaire. L'historien Georg Sansom donne une explication qui enlève un part de responsabilité aux religieux. Il signale:

« Il faut noter que la persécution des chrétiens au Japon n'était pas avant tout d'origine religieuse. Elle ne fut pas suggérée par l'Eglise bouddhiste, et le clergé bouddhiste n'y joua qu'un rôle secondaire. L'animosité de la classe dirigeante face au

[277] Nam-lin, Hur, *op. cit.*, p. 73 et p.159.

christianisme était essentiellement d'ordre politique. Socialement, le christianisme était incompatible avec la hiérarchie féodale et, moralement, il allait à l'encontre du code de la classe des guerriers. C'était la foi des ennemis potentiels du Japon. »[278]

Une des craintes du pouvoir central était que les *daimyô tozama* (*daimyô* de l'extérieur) du Japon occidental et du Kyûshû ne tirent un profit excessif du commerce extérieur et qu'en continuant à s'enrichir ils ne deviennent assez puissants pour compromettre la puissance du *bakufu*. Ils pouvaient même devenir assez hardis et demander de l'aide aux Portugais ou aux Espagnols en vue d'arriver à leurs fins, le renversement du pouvoir des Tokugawa. La seule manière de prévenir une telle possibilité était d'interdire tout commerce extérieur dans les autres ports à l'exception de celui de Nagasaki, ville directement placée sous la juridiction du *bakufu*[279].

Tuer, chasser ou faire revenir à l'aide de divers moyens les convertis au culte des ancêtres ne suffisait pas au pouvoir pour apaiser sa méfiance à l'égard de la religion des « padres ». Un système sévère de contrôle des croyances religieuses fut également mis en place. Ce sytème dénommé en japonais *fumi-é* sera, en raison d'une erreur, nommé *éfumi* en français.

L'acte, dont la pratique débuta en 1628, consistait à piétiner une image représentant le Christ ou la Vierge de façon à montrer que l'on n'était pas chrétien. Éradiquer toutes traces du christianisme devint la préoccupation des autorités qui s'appuyèrent sur les sectes religieuses pour parvenir à leurs fins. Ces dernières répondirent à l'appel, et quelques-uns de leurs meilleurs représentants n'épargnèrent pas leurs efforts afin de préserver le pays du « mal ».

Dans un de ses écrits Suzuki Shôsan, qui oeuvra de 1642 à 1645 dans les îles situées

[278] *Ibid.,* p. 794.
[279] Sansom, Georg, *op. cit.*, p. 793.

aux alentours d'Amakusa et réussit à y fonder en trois ans trente deux temples et à y enregistrer beaucoup de résidents sur leurs listes[280], traite les chrétiens « d'ennemis sous le ciel »[281]. À ses yeux, le christianisme représentait « la religion des barbares » et le qualifiait de « premier scélérat du Japon »[282]. Sur la demande d'Inoue Masashige, un moine de la secte Rinzaishû, Sesso Sosai (1589-1649), prêcha lui la loi orthodoxe aux chrétiens entre 1647 et 1649. Son message était basé sur la croyance que le christianisme constituait une hérésie du bouddhisme et qu'il était susceptible de détruire les traditions religieuses chéries du Japon[283]. En 1665, un disciple de Suzuki Shôzan, acteur actif de la lutte contre les chrétiens, Gyôgen Unpô, affirme que « Les moines japonais ne réfutent pas le christianisme en tant que religion à partir d'arguments religieux mais il le rejette en le qualifiant de "religion des envahisseurs" et « religion de nos ennemis sur la Terre. »[284] Ces mêmes arguments étaient également utilisés pour justifier la prise de la souveraineté du pays par le gouvernement (*bakufu*).

Ainsi, un vaste mouvement d'édification, de moralisation auquel collaborèrent diverses sectes religieuses toutes confondues fut donc mis en place de façon à effacer les traces physiques et morales laissées par le christianisme.

7- Les grandes persécutions

Dans les textes publiés en Europe le récit des persécutions chrétiennes tint une grande place à une époque où les exactions, ordonnées par le pouvoir central de Hideyoshi, étaient encore limitées et sporadiques. En 1619, cinquante deux chrétiens furent brûlés

[280] Nam-lin, Hur, *op. cit.*, p. 74.
[281] Murai, Sanae, *op. cit.*, p. 163.
[282] *Ibid.*, p. 163.
[283] *Ibid.*, p. 167.
[284] *Ibid.*, p. 164.

vifs à Kyôto après avoir subi des tortures comme cela était malheureusement souvent le cas. Les tortionnaires et leurs commanditaires s'ingéniaient d'ailleurs à inventer de nombreux procédés afin de pouvoir faire souffrir leurs victimes le plus longtemps possible et un raffinement dans les moyens employés montre à quel point ils s'ingéniaient à faire perdurer des souffrances insupportables. Le but recherché était également de pouvoir garder la victime en vie de façon à ce qu'elle renie sa foi religieuse, dans quel cas elle avait la vie sauve. En 1628, à Nagasaki, sous les ordres de Mizuno Morinobu, trois cent chrétiens ou suspects chrétiens périrent dans les eaux brûlantes de thermes 1628. Vers 1640, le nombre se comptait à une centaine de missionnaires.

Pour Anesaki Masahiru les sentiments ressentis à l'égard du christianisme étaient très violents si bien que des exagérations ont été écrites à son sujet dans les textes de l'époque[285]. Il est difficile aujourd'hui de débusquer la vérité historique car de part et d'autre les documents sont traversés par des stratégies argumentatives valorisant le martyre des catholiques ou au contraire les périls de cette religion venue de l'Occident comme en témoignent certains documents compilés par les inquisiteurs japonais. Parmi eux le *Kirishito-ki* que nous traduisons *Rapports sur les chrétiens*, ou encore *Rapports sur la religion chrétienne*. Tous ces documents sont en relation étroite avec l'histoire et les activités du Bureau de l'Inquisition, le *Shumon-aratame-Yaku.* Ce bureau centralisait, supervisait et dirigeait le combat contre les religions étrangères pour tout le Japon au moyen d'une persécution qui ne pourrait pas être aisément surpassée en ce qui concernait la minutie et la procédure méthodique avec laquelle elle était organisée. Y étaient préparés également les plans de lutte qui devaient être mis en place dans chaque

[285] Anesaki, Masaharu, *Exaggerations in the Japanese Accounts of the Kirishitan Propaganda*, Proceedings of the Imperial Academy, IV, Tôkyô, 1928, p. 85.

région et s'y trouvaient aussi les sources les plus sérieuses relatifs aux motifs et les causes principales de la persécution. La date de la compilation de *Kirishito-ki* n'est pas très précise, elle tourne autour de 1658. Il s'y trouve plusieurs ajouts mais les derniers ne remontent pas à plus de 1670, c'est à dire à l'époque où les persécutions atteignirent leur apogée. La plupart de ces rajouts furent rédigés par Inoue Chikugo-no-Kami, qui était à la fois l'organisateur et le premier chef du Bureau de l'Inquisition.

Le *Kirishito-ki* précise à différentes reprises que les travaux des missionnaires étrangers étaient considérés comme une menace pour la sécurité de la nation et un déguisement adroit pour des projets politiques[286]. L'auteur écrit qu'un compte-rendu éloquent sur les conceptions japonaises de cette menace peut être décelé à travers les douze chapitres qui contiennent quelques prétendues « confessions » faites et signées par des missionnaires, les derniers qui étaient arrivés au Japon en 1643.

Inoue Chikugo-no-kami résume dans un *Memorandum* spécial quelques-unes des soit disant « confessions » qui présentent un caractère politique. Ainsi se trouve-t-il des notations identiques à celles que nous trouvons dans l'extrait suivant :

« Le Pape, le chef de la religion chrétienne, vit à Rome, une ville située en Italie. Il envoie ses religieux à travers le monde pour y diffuser le christianisme. Quand les pays convertis obéissent au Pape, il envoie finalement des gouverneurs pour se charger de l'administration. C'est de cette façon qu'il a pris possession de la Nouvelle Espagne, de Luçon, et de beaucoup d'autres pays. Du fait que le Japon ne peut pas être conquis facilement par la guerre, il a envoyé les pères pour enseigner le christianisme, une religion qui fait toujours allusion à la vie à venir. Une fois que le christianisme se sera suffisamment imposé, ils formeront une armée et combattront les autres religions japonaises afin de tout conquérir pour le Pape. »[287]

---

[286] *Ibid.*, p. 16.

[287] *Memorandum about the Confessions of the Captured Padres, Lay Brothers, and Catechists*, 1640. From the *Sokkyo-hen*. Texte non imprimé. Cité dans Voss-Cieslik, Gustav, *op. cit.*, p. 16.

Ainsi par exemple quatre jésuites et cinq catéchistes furent arrêtés en 1643 à Kajime-Oshima, une île située dans le Kyûshû, emmenés à Fukuoka, Nagasaki puis à Edo et finalement présentés devant Inoue Chikugo no Kami qui les soumit à la question. Ont-ils apostasié comme il est notifié dans le *Kirishito-ki* ? Les autres documents sèment le doute sur leur apostasie. Toutefois il est certifié qu'ils vécurent de longues années en prison. Le dernier d'entre eux décéda en 1685.

Pourquoi ces religieux furent-ils ainsi emmenés à Edo, comme le fut plus tard, en 1670, le père Bartoli, prêtre dont parle notamment Charlevoix ? En fait il y eut un changement dans les méthodes utilisées pour écraser le christianisme. Auparavant, au temps de Hidetaka et Iemitsu, les prisonniers étaient seulement brûlés vifs. Ces actes étaient accomplis sans au préalable aucune recherche d'informations au sujet de la doctrine chrétienne elle-même. Si bien que si les tortionnaires avaient certes fait des martyrs ils n'avaient pas pour autant anéanti le christianisme. Pour Gustav Voss, les tortures et les peines de mort avaient failli dans le but que se donnaient les inquisiteurs parce qu'elles avaient été perpétrées de façon aveugle sur un ennemi dont les officiels ne connaissaient ni la nature ni la force et n'avaient de toute façon pas fait des efforts pour les connaître[288]. Inoue, qui se voulait plus pédagogue et désirait extirper le mal, s'efforça d'utiliser une méthode qui se voulait plus « scientifique » et d'introduire un peu de psychologie quoique, à en juger, les méthodes qu'il employait en définitive étaient tout aussi rigides et cruelles qu'auparavant. La peine capitale était exécutée seulement en dernier ressort.

Dans les minutes relatives au procès de différents religieux arrêtés et passés à la

[288] Voss, Gustav, *op. cit.*, p. 18.

question, il est apparent que les prisonniers ne subissaient pas uniquement un seul interrogatoire, mais qu'ils étaient au contraire conduits à plusieurs reprises devant la cour. A chacune de leurs confrontations, il leur était posé deux questions afin de pouvoir retirer d'eux le plus d'informations au sujet de la doctrine chrétienne et des supposés plans secrets ou intentions secrètes des pays catholiques à l'encontre du Japon. Au cas où l'interrogé ne parlait pas, on lui faisait alors subir des tortures[289]. Il est évident qu'en employant de telles méthodes les malheureux suppliciés en arrivaient à dire ce que leurs tortionnaires attendaient d'eux. Si bien qu'ils donnèrent un soit-disant compte-rendu détaillé relatif aux supposés projets que les pays étrangers avaient l'intention de mener en vue de la propagation du christianisme au Japon :

> *« Ils [Les Etrangers] construisent des bateaux et les envoient à travers le monde. [...] Ils menacent le peuple et les paysans. Aussitôt qu'ils ont trouvé un endroit où pouvoir s'y installer, ils commencent par construire des forteresses et envoient le riz et l'argent dans leur pays natal. Finalement ils dévastent le pays d'une façon indescriptible. Ils apportent la guerre, tuent les gens, et conquièrent le pays. Ainsi n'ont-ils pas seulement l'intention de répandre le catholicisme, mais aussi de conquérir les pays étrangers. Et toutes ces choses sont perpétuées sur l'ordre du pape. »*[290]

Suivant l'auteur de l'article, en raison de l'absurdité des nombreuses déclarations contenues dans l'ouvrage le lecteur attentif se rend aisément compte que ce ne sont pas les religieux qui les ont faites. Il semble évident que ce sont les officiers en charge de l'inquisition et des interrogatoires qui se sont donnés la peine de rédiger eux-mêmes ces soi-disant « confessions » arrangées sous leur plume.

---

[289] *Ibid.*

[290] Confessions Wich Inoue Chikago-no-Kami Made the Padres Write and Deliver", Voss-Cieslik, *op. cit.*, p. 94.

8- Le siècle chrétien ?

Un terme est souvent employé pour parler avec emphase de l'introduction, le prosélytisme et de l'interdiction du christianisme au Japon : il s'agit du terme globalisateur de « siècle chrétien ». Ce terme, comme le signale Baker[291], a été employé par Boxer en 1951 pour décrire l'introduction, le prosélytisme et pour finir l'interdiction du christianisme, cette période couvrant un siècle il était facile de la présenter ainsi. Baker critique l'expression qu'il juge incorrecte, comme nous le pensons, notamment en raison du fait que Boxer n'a jamais explicité la signification de cette expression. Il note que George Elison[292] a défini plus tard cette période qui s'étend de 1549 à 1650, c'est-à-dire de l'arrivée de François Xavier à l'expulsion des étrangers de résider sur le sol japonais, non pas comme le triomphe du christianisme mais comme sa défaite[293]. Si ce terme continue à être employé dans les publications modernes et que cette expression facile à utiliser revient parfois pour expliquer une période de l'histoire qui ne couvre pas toute la période des relations avec les pays ibériques, il est cependant manifeste que certains chercheurs et historiens préfèrent ne pas utiliser cette expression qui laisserait supposer que l'influence qu'ait pu avoir le *lobby* chrétien ait été très forte et ait pu influencer de façon très profonde la politique japonaise.

---

[291] Baker, Thomas W., « Pulling the Spanish », Eras Edition, 11 novembre 2009.

[292] Elison, Georg, *Deus destroyed: The Image of Christianity in Early Modern Japan,* Havard University Press, Cambridge, 1973, p. 1.

[293] *« C'est dans les décennies 1620 et 1630 que le gouvernement des Tokugawa, au pouvoir depuis 1603 dans la nouvelle capitale Edo, mit en place une véritable politique répressive. Elle devint alors systématique : des enquêtes de type inquisitorial furent menées, la délation encouragée, tandis que des réfutations savantes du christianisme étaient développées. Elle s'accompagna d'une grande violence physique et matérielle: destruction d'églises et de cimetières, mises à mort collectives, supplices et emprisonnements mortels, etc. Le chiffre de 3000 « martyrs » est souvent avancé pour indiquer l'ampleur de la répression qui se poursuivit tout au long du XVIIe siècle.»* Kouamé, Nathalie, « Le Japon ne sera pas chrétien », *op. cit.*, p. 41.

Comme conclusion à ce chapitre concernant la présence du christianisme au Japon nous citerons un extrait de l'ouvrage intitulé *La Civilisation japonaise* et qui éclaire, nous semble-t-il, la problématique de la présence des Européens au Japon :

« Le Japon [...] des Tokugawa n'avait pas tort, d'un point de vue administratif, de bannir le christianisme sous toutes ses formes : ce dernier fit éclater le vieil ordre social fondé sur l'inégalité et la hiérarchie dûment codifiées. Pourtant, le drame social du christianisme au Japon, culminant dans la répression de la gigantesque révolte paysanne de Shimabara (1637) n'est pas le plus profond, non plus que celui des persécutions et des rétractations arrachées par la peur. Dans le piétinement méprisant du fumi-é*, dans le reniement spectaculaire que l'on exigeait des hommes suspects d'affinités avec la doctrine subversive, s'effondrait davantage l'espoir d'une synthèse de cultures que la dignité d'un martyr manqué. Le drame du christianisme au Japon est celui de l'incompréhension de deux civilisations également raffinées que des esprits supérieurs s'efforcèrent vainement de fondre en une seule. L'amertume qui en découla et les conséquences de cet échec furent durables. »* [294]

Il est, comme nous pouvons nous en rendre compte, difficile de démêler les facteurs principaux qui ont joué en faveur d'une décision irrévocable et anachronique. Le Japon aurait pu aussi bien continuer ses relations avec les Européens tout en mettant un frein aux activités missionnaires. La fermeture du pays et la réduction des contacts avec l'extérieur, ne sont pas sans rapport avec l'originalité de la culture et de la civilisation japonaises.

9 - La fermeture du Japon

Il sera question à plusieurs reprises dans notre travail de la question compliquée de la fermeture du Japon mais précisons tout d'abord que la tournure des évènements ne

[294] Elisseeff, Vadime et Danielle, *La Civilisation japonaise*, Arthaud, 1987, p. 180-183.

laissa plus la possibilité aux étrangers, qu'ils soient religieux ou civils, de vivre et d'exercer leur profession comme ils l'entendaient au pays du Soleil levant. En effet dès l'année 1635 le Japon chassa les derniers étrangers et ferma ses frontières naturelles en 1638, se repliant donc sur lui-même. Toutefois, comme le signale Francine Hérail et le reconnaissent différents historiens, cette fermeture ne fut jamais vraiment totale, le commerce extérieur ne fut pas arrêté même s'il se trouva très fortement limité durant les deux siècles qui s'écoulèrent[295]. Cependant, à l'aide de mesures successives, le *shôgunat* des Tokugawa parvint à renforcer son contrôle sur le pays tant intérieur qu'extérieur[296].

Ce que l'Europe pourra connaître du pays à partir de cette date, et cela durant les deux cent années qui suivront, reposera uniquement sur les rares écrits de quelques Hollandais ou des étrangers à leur service. En définitive, cela concerne uniquement quelques personnes et également très peu d'écrits. Seuls, quelques "auteurs" se distinguent. Nous présenterons les plus intéressants, tels Caron et surtout Kaempfer qui tient une place importante dans la transmission des connaissances au sujet du Japon. Toutefois, comme nous l'expliquerons, les connaissances au sujet de cette contrée seront souvent limitées à quelques domaines particuliers et parcimonieuses en raison de la volonté du pouvoir de laisser filtrer le moins d'informations possibles, quel que soit le domaine concerné. Un certain nombre d'objets usuels et d'oeuvres d'art, de livres, furent strictement interdits à la vente. La vie culturelle et artistique raffinée qui se développa dans les grands centres urbains, les œuvres des grands artistes, tout ceci sera pratiquement ignoré de l'Occident qui ne connaîtra du Japon que des objets de basse qualité importés par les Hollandais. Les objets qui atteignaient un niveau artistique de

[295] *Ibid.,* p. 330.
[296] *Ibid*.

haute qualité étaient enfermés dans les enceintes réservées à la noblesse et à la haute bourgeoisie. Domaine soustrait au regard des étrangers.

Vié nous donne une explication succinte de l'attitude des politiques : le *Bakufu* ne voulait pas isoler le Japon, mais à la fois en extirper le christianisme et s'arroger le monopole du commerce extérieur en écartant les *daimyô*. Les persécutions obéissaient surtout à la logique de l'absolutisme et la soi-disant « fermeture » du pays, laissait au *shôgunat* le monopole du contact avec les étrangers, car il lui importait plus d'être le seul bénéficiaire d'un trafic réduit que de copartager des bénéfices plus amples avec les autres *daimyô* qu'il voulait laisser dans une certaine précarité économique[297].

Un lettré Ming, Huang Zongxi, cité dans Sansom, au retour d'un voyage effectué au Japon en 1646, écrivit à propos de la politique d'isolement que la peur des Européens et du christianisme en était une des causes, mais que la raison profonde résidait dans la détermination des Tokugawa d'obtenir la paix et la prospérité et d'éviter toute immixtion de l'extérieur susceptible de compromettre ce dessein[298]. Dans l'esprit de nombreux Japonais, le Japon fut complètement fermé à toute pénétration étrangère durant deux siècles hormis celle des Hollandais. Or, en réalité l'isolement n'a pas été aussi total qu'on l'écrivit bien souvent. En effet, même si le pays avait rompu toute relation avec les pays européens excepté les Pays-Bas, il n'était pas complètement fermé aux navires provenant des pays asiatiques. Comme le note Kreiner[299], le terme utilisé pour expliquer la situation n'est point adéquat, il conviendrait plutôt à son avis de

[297] Vié, Michel, *op. cit.*, p. 90.
[298] Sansom, Georg, *op. cit.*, p. 795.
[299] Kreiner, Joseph, *Kenperu no mita Tokugawa-Japan* (Le Japon des Tokugawa vu par Kaempfer), Tôkyô, NHK Books, 1996, p. 154.

parler de « chasse aux Portugais » consécutive à révolte de Shimabara dont ils ont été accusés d'être en partie responsables. Toutefois cette fermeture si l'on peut dire, ou plutôt ce rejet des Ibériques n'est pas la conséquence d'une décision prise à la hâte, au contraire elle avait été longuement calculée et préparée par les autorités. D'après Kreiner, avant de chasser ces chrétiens devenus encombrants et suspects aux yeux du pouvoir, plusieurs études, délibérations avaient été menées afin de calculer s'il était possible de se passer de leurs services[300]. Les Japonais, qui importaient différentes marchandises de Chine, dont la soie, avaient besoin de savoir s'ils pourraient alors compter sur les Hollandais pour remplacer les Ibériques dans ce commerce[301]. François Caron, invité à l'une de ces réunions où les participants consultaient différentes cartes dressées par des Portugais et des Chinois, sut convaincre ses interlocuteurs qui craignaient que les navires hollandais ne fussent attaqués par les navires portugais. Il leur expliqua comment ceux-ci pourraient éviter ce péril en faisant un détour dans les mers pour échapper aux adversaires ibériques[302]. C'est ainsi que la compagnie hollandaise (la VOC), jugée capable de fournir le Japon et de répondre à ses demandes d'importation, devint l'un des rares partenaires commerciaux. L'Angleterre, qui avait elle aussi commercé au début du XVIIe siècle avec le Japon avant d'abandonner son trafic commercial faute de gains importants, essaya bien par la suite (en 1670) de renouer des liens commerciaux, notamment du fait qu'elle possédait un contrat signé antérieurement par Ieyasu qui lui en accordait le droit. Mais les relations nouées entre la famille royale d'Angleterre et celle du Portugal suite à un mariage princier furent utilisées par les Hollandais comme raison pour inviter les Japonais à interdire l'entrée

[300] Kreiner, Joseph, *op. cit.*, 154.
[301] Les relations commerciales avaient été interrompues entre les deux pays comme nous l'avons signalé en raison d'exactions commises par des marins japonais sur le territoire chinois.
[302] Kreiner, Joseph, *op. cit.*, p. 155.

du pays aux navires de la Couronne britannique[303]. Dans les années 1650, 1660, les bénéfices réalisés par les Hollandais furent très importants car c'était la période où la production d'or au Japon connut son pic. Très rapidement le gouvernement japonais en interdira l'exportation, ce qui eut pour conséquence de réduire les marges bénéficiaires des Hollandais[304].

Du côté japonais, ce terme de « *sakoku* » ainsi que le concept firent leur apparition lors de la traduction en japonais[305] du chapitre de l'ouvrage de Kaempfer relatif à ce problème de fermeture du pays. Durant les deux siècles qu'a duré cette situation qui n'était pas uniquement réservée au Japon (d'autres pays de l'Asie à des degrés divers ont eux aussi fermé leurs portes) cette mesure contraignante a apporté plusieurs points négatifs mais elle a eu aussi quelques effets bénéfiques car elle a permis le développement économique du marché national centralisé, une certaine abondance parmi le peuple, et le raffinement de l'artisanat et des arts, comme nous aurons l'occasion de l'expliciter postérieurement. De nombreuses traditions artisanales, qui perdurent encore de nos jours, remontent à cette époque.

Nous avons retracé dans ses grandes lignes l'histoire du Japon relative à la période qui nous intéresse, certains des thèmes récurrents qui se retrouvent d'un texte à l'autre sont bien souvent reliés à l'un des épisodes, plus ou moins importants des évènements cruciaux qui ont marqué cette époque tragique et tourmentée. Le contenu des écrits des religieux publiés durant les années de l'évangélisation (1542-1630) est, dans certains

[303] *Ibid.*, p. 159.
[304] *Ibid.*
[305] Shizuki, Tadao, *Ijin Kyôfun Den* (La peur des étrangers). Traduction de l'appendice numéro de *Beschryving van Japan.* Ce chapitre traduit en 1801 fut publié en 1811 et 1850. Le titre fut changé en *Sakoku ron* (sur la fermeture du pays) réimprimé dans Bunmei Genryu Sôsho, vol. 3. Tôkyô, Kankokai, 1914. L'édition de 1811 fut réimprimée à Tôkyô en 1969. (Shizuki utilise aussi le nom de Nakano Ryuhô).

cas, indissociable de ce contexte politique. Les quelques textes rédigés par des commerçants et des voyageurs nous permettront de découvrir un autre aspect des choses, une autre face du Japon que souvent les religieux ne décrivent pas. Parallèlement, se développera, à partir de leurs écrits, une littérature “religieuse” mettant en scène par exemple l’histoire de François Xavier ou encore l’histoire de l’Église au Japon.

Cette rupture dans les relations entre les Européens et le Japon n’a pas seulement eu des conséquences dans le domaine religieux et commercial, mais aussi, bien évidemment, dans la connaissance même du Japon. Connaissance qui se forge par le voyage, bien pénible, et un séjour plus ou moins long dans le pays, moyens nécessaires afin de glaner des informations, de voir et d’entendre, afin de pouvoir écrire sur le pays, ses habitants, ses moeurs, ceci en fonction des intérêts et des motifs du scripteur. Or dans le cas du Japon, nous nous trouvons devant une situation tout à fait exceptionnelle, du fait que les portes de la connaissance se ferment brusquement ne laissant aucune chance à quiconque, hormis quelques rares privilégiés dont il sera question dans notre étude, de pouvoir écrire et décrire le Japon à partir d’une expérience personnelle.

10 - Un îlot prison : Dejima

Les conditions de vie des Hollandais, qui s’apparentent à une vie de prisonnier en semi-liberté surveillée, ont été souvent l’objet de narration dans les écrits des Hollandais et notamment dans l’*Histoire du Japon* de Kaempfer qui en fit lui-même la rude expérience. Auparavant, en 1638 exactement, les commerçants espagnols et portugais jugés coupables de désordre et accusés injustement de soutenir la rébellion des chrétiens avaient été définitivement chassés du pays. Nouvelle qui répondait bien sûr aux voeux

et à l'attente des Hollandais, qui, lancés dans une concurrence commerciale agressive contre eux depuis trente ans sur le sol japonais, voulaient accaparer à leur seul profit exclusif le commerce avec le Japon.

Les Hollandais ont quelque peu manigancé, comme l'avait d'ailleurs fait les marchands des pays ibériques à leur encontre, pour faire désavouer leurs concurrents commerciaux auprès des autorités. Mais le choix de commerçants hollandais comme partenaires plutôt que ceux d'un autre pays était lié à la question religieuse. Le refus du commerce avec les Portugais trouve une confirmation dans le récit d'un incident pitoyable. Ainsi, dans l'intention de rencontrer le *shôgun* et de renouer à nouveau des relations commerciales avec l'archipel, un navire portugais transportant une ambassade envoyée de Macao accostera au Japon en 1640, chargée de cadeaux. Mais suite à une décision sans pitié du gouvernement les navires seront finalement détruits par les autorités de Nagasaki et leurs occupants condamnés à mort. Seuls auront la vie sauve les esclaves noirs qui furent renvoyés à la mer sur un navire. Il ne faisait pas bon également faire naufrage sur les côtes japonaises, car bien souvent un sort identique était réservé à ceux qui y voulaient y chercher refuge et secours. Mettre impunément le pied sur le sol japonais était considéré comme un crime.

11 - La nouvelle capitale politique : Edo

Depuis les premiers débuts de l'histoire du Japon, suivant les familles régnantes, les aléas des luttes partisanes, le siège du pouvoir central a changé de place à de nombreuses reprises. Nous savons déjà que Tokugawa Ieyasu, qui avait été obligé sur

l'ordre de Hideyoshi, d'abandonner son territoire du sud pour aller s'installer au nord du pays, décida par la suite d'établir son château puis plus tard le siège éminent de son pouvoir à l'écart de Miyako, dans la petite ville d'Edo. La capitale impériale qui, durant plusieurs siècles, avait été le témoin de nombreux affrontements entre familles princières, sectes religieuses, armées des seigneurs de la guerre et autres forces militaires était décidément située trop près de potentiels ennemis. Pour se protéger des attaques surprises et de toute tentative de coup d'état intempestive, il avait fixé son choix sur un endroit d'accès difficile par voie terrestre aussi bien que maritime. C'est ainsi que Edo, qui prit le nom de Tôkyô au début de l'ère Meiji, qui n'était alors qu'une grosse bourgade au bord de la mer entourée de marais, devint l'épicentre de la vie politique, économique et culturelle et le siège du *shôgunat* dès l'année 1603[306].

Cette période est aussi connue sous le nom de l'ère Edo, nom faisant bien sûr référence au nouveau centre politique choisi par le fondateur de la dynastie. Durant cette longue période qui fut une époque de paix relative, la famille Tokugawa tint d'une main ferme les rênes du pays. Le pouvoir était concentré entre les mains de dirigeants autoritaires et discrets qui s'appuyaient sur un système politique centralisateur. Un système de surveillance efficace tissé comme une toile d'araignée et qui contrôlait toutes les strates de la société, notamment les responsables politiques des différents fiefs *(han)* fut progressivement mis en place[307]. Une foule de contraintes et d'obligations auxquelles devait se soumettre la noblesse lui enlevait toute idée de velléité de révolte. Ainsi par exemple, afin d'enrayer les tentatives d'opposition et de contenir toute espèce

[306] *« Tout au long du XVIIe siècle, dans le contexte de la « Grande Paix » imposé par les Tokugawa, le Japon connut une formidable croissance. L'essor de la population [..] l'extension des terres cultivées, la prospérité des villes nouvelles, nourrirent l'augmentation et la diversification de la production, ainsi que l'intensification des échanges internes. »* Carré, Guillaume, « Deux cent ans de fermeture ? », *L'Histoire,* « Le Japon, des samourais aux mangas », juillet-août 2008.

[307] Les nobles étaient également surveillés dans leur province par des fonctionnaires remplacés tous les deux ans nommés par les autorités de Edo.

de rébellion de la part des *daimyô,* ceux-ci étaient astreints à laisser leur famille, femme et enfants « en otage » à Edo, c'est à dire entre les mains des dirigeants du régime. Les seigneurs, étaient également assujettis à un sytème spécial, le *sankin kôtai*, qui les obligeait à séjourner tous les deux ans et ce durant une année dans la capitale avant de pouvoir retourner dans leur province. Il s'agissait d'un moyen fort efficace afin de non seulement les contrôler mais de les couper de leur assise politique régionale et de leur imposer de lourdes dépenses qui grevaient leur budget. Les fiers *daimyô* se déplaçaient en effet en grande pompe et étaient accompagnés d'un imposant cortège de serviteurs, de secrétaires et de gardes dont ils devaient supporter les frais de déplacement et la charge[308]. De plus, à la demande expresse du *shôgun*, ils étaient également obligés de financer quelques-uns des grands travaux d'entretien effectués dans Edo qui s'agrandissait et subit à plusieurs reprises de nombreux et terribles incendies. En raison des dépenses considérables auxquelles ils devaient faire face et des obligations que leur imposait leur situation, les seigneurs n'avaient en définitive qu'un pouvoir financier souvent fort limité et ils restaient assujettis aux désirs du *shôgun* en place tels des marionnettes.

Le pouvoir politique restera entre les mains de la maison Tokugawa jusqu'en 1867, date à laquelle l'empereur du Japon retrouvera le pouvoir qui lui avait été retiré. Le système féodal mis en place par les Tokugawa et qui, durant ces deux cent cinquante ans avait tenu le pays d'une main de fer et préservé la paix intérieure à l'aide d'un système politique centralisateur, sera aboli non sans quelques difficultés et révoltes. L'épisode fort connu de la visite du commandant Perry qui força, sous la menace de ses canons, le

[308] Ils devaient déposer leurs armes à leur arrivée aux portes de la capitale.

Japon à ouvrir ses ports aux navires étrangers, marquera un tournant décisif dans l'histoire du Japon. Cette intervention brutale est la première d'une suite d'évènements qui bouleverseront totalement les structures rigides et xénophobes du pays, et qui, après une période troublée et de tensions, mettra fin à cette période d'Edo. Pour marquer de façon manifeste les transformations opérées, la cité changera de nom pour devenir Tôkyô, au moment où, en 1868, s'installe sur le trône l'Empereur et que débute l'ère Meiji.

Avec cette ouverture voulue par les puissances étrangères désireuses chacune de leur côté de profiter des bénéfices qu'ils espéraient soutirer de ce nouvel état de choses, de nombreux pays, comme l'Angleterre, la Russie, la France avaient tenté séparément d'établir des relations amicales et commerciales avec l'Empire du Soleil Levant.

Partie 2

Le corpus religieux

1 - La réécriture du Japon aux XVIIe et XVIIIe siècles

Avant d'étudier la représentation du Japon dans les ouvrages écrits par des représentants d'ordres religieux catholiques au cours du XVIIIe siècle, nous allons tout d'abord analyser dans ce chapitre le corpus textuel tel qu'il s'est formé en partie lors des XVIe et XVIIe siècles. Ces ouvrages ont été la matrice des publications futures écrites au siècle des Lumières ainsi que dans la première moitié du XIXe siècle. D'une façon générale, le contenu de ces ouvrages publiés durant les trois siècles qui nous concernent varie peu dans ses contenus et il est possible de les partager en deux groupes en fonction de l'appartenance socio-culturelle de leurs auteurs. Nous avons ainsi, de façon un peu schématique, les ouvrages écrits par des religieux, la plupart étant des jésuites, et d'autre part des textes en nombre beaucoup plus limité qui émanent de voyageurs poussés vers le Japon par des activités dans le domaine du commerce, de la marine et de la médecine. Nous présentons dans la première partie de ce chapitre les textes, lettres, relations, écrits par des auteurs qui ayant accompli eux-mêmes le périlleux voyage jusqu'au Japon, motivés par différentes raisons, y ont vécu, durant des périodes plus ou moins longues et ont été ainsi des témoins directs de la vie quotidienne de ce pays, à des moments parfois cruciaux de son histoire. Leurs divers écrits ont été rédigés à partir d'une expérience

personnelle, réelle du Japon, une expérience mentale et physique que ne pourront connaître les auteurs du XVIIIe siècle, quand bien même ils l'auraient voulu. La situation particulière, assez exceptionnelle dans laquelle se trouve le Japon, pays qui s'est renfermé sur lui-même, ne l'aurait pas permis. Ainsi à partir de la deuxième partie du XVIIe siècle, en raison de la brutale décision de fermer le pays à tout contact avec les étrangers, les auteurs désireux d'écrire au sujet de cette contrée ne peuvent le faire qu'en prenant leurs informations dans les ouvrages de leurs devanciers du siècle précédent. La découverte de l'entité « Japon » ne leur sera possible qu'à travers le prisme d'ouvrages qui leur présentent une image plus ou moins précise, plus ou moins déformée sinon tendancieuse du Japon.

La représentation qu'ont les étrangers qui découvrent le Japon est modelée par leur propre culture et leurs présupposés culturels qui les poussent à considérer leur propre religion comme la seule et unique religion et à penser que les gens qui les entourent vivent dans l'erreur et le paganisme. En général, le regard que jettent les nouveaux arrivants sur les cultes religieux qu'ils découvrent est donc loin d'être impartial. Venus au Japon portés par un solide enthousiasme afn de convertir les habitants qu'ils considèrent comme des idolâtres et des païens dont il faut sauver les âmes, ils sont habités par l'idée que toute altérité par rapport à leur culture ne peut qu'être synonyme d'infériorité. Toute autre religion, les cultes comme ceux que pratiquaient les Japonais dans leurs temples ornés de statues hybrides, leurs curieuses cérémonies, ne constituaient pour eux que des cultes idolâtres, des cultes impies qu'il fallait rejeter. Certains auteurs n'hésitent pas à prononcer le terme de « démon » pour qualifier les cérémonies. À leurs yeux, ceux qui professent l'un des cultes japonais sont irrémédiablement dans l'erreur. Durant le XVI et XVIIe siècle hormis quelques

exceptions, les auteurs religieux qui ont vécu au Japon, principalement des jésuites, nous soumettent dans leurs nombreuses relations des descriptions au sujet des sectes, des religieux, de leurs offices, des temples presque toujours présentés d'une façon particulièrement négative. Aucun terme élogieux ne leur vient à l'esprit pour décrire l'originalité d'une pratique religieuse, d'un monument ou encore d'un temple. Les prêtres catholiques expriment derrière les mots et les adjectifs employés au sujet des religions le dédain ou le dégoût qu'ils ressentent envers les hommes, ou les monuments qui appartiennent à un culte qu'ils dévalorisent pour mieux le critiquer.

A- Les hommes et l'expérience du réel

1 - Les jésuites

Le corpus textuel qui s'est constitué au cours des années de la présence occidentale au Japon comprend des ouvrages qui ont été écrits durant le XVIe et au début du XVIIe siècle, période troublée de l'histoire du Japon. L'œuvre d'évangélisation sera dans les premiers temps, le facteur du lien épistolaire et culturel reliant le Japon et l'Europe. Ceci en raison des lettres et autres écrits que les missionnaires expédient à Rome et qui, traduits en différentes langues, circulent en Europe. Toutefois la religion deviendra un siècle plus tard, une des principales causes qui entraîneront le refus de l'étranger et l'attitude xénophobe des dirigeants du pays qui rejetteront, non seulement le christianisme devenu exécrable à leurs yeux, mais aussi les commerçants. Les étrangers en effet seront perçus comme des fauteurs de troubles susceptibles de porter atteinte à l'intégrité du pays et au pouvoir de ses chefs. Durant cette période d'évangélisation très

active surnommée par la suite un peu légèrement « le siècle chrétien » (1543-1640)[1], ces missionnaires vont toutefois permettre à leurs lointains contemporains, grâce à leurs écrits, de faire connaissance de façon plus ou moins parcellaire et parfois plus ou moins précise, avec cette civilisation et cette culture qui leur étaient restées jusqu'alors totalement inconnues avant que le pays ne demeure pendant plus de deux cents ans pratiquement hermétique à toute infiltration étrangère non désirée et n'accordera que de minces possibilités de séjour à de rares étrangers contrôlés et surveillés. Cette situation réduira considérablement les opportunités de connaissance de cette brillante civilisation.

Durant cette période de relations interculturelles, les premiers étrangers arrivés au Japon ont pu découvrir les coutumes et les moeurs du pays et suivant leur raison sociale, le motif de leur séjour au Japon, entretenir des relations commerciales ou amicales avec les insulaires, fréquenter aussi bien les grands du royaume que la bourgeoisie et les petites gens des villes et parfois des villages. À leur retour dans leur pays ou en raison de leurs divers écrits expédiés vers l'Europe, ils ont renseigné les Européens sur un monde qui, contrairement à celui des habitants des Amériques et des indigènes de certaines régions du globe, avait atteint un niveau très développé de culture et de civilisation. La connaissance empirique de la vie japonaise et les particularités de cette société fort structurée ne pouvaient ne pas étonner ni laisser indifférents, en principe, les Européens qui y séjournaient et voyaient se mouvoir sous leurs yeux un mode de vie bien différent de celui qu'ils avaient jusqu'alors connu, même si nombre d'entre eux avaient eu l'occasion de séjourner ou de travailler à Goa avant de se rendre au Japon et faire l'expérience de vivre dans un cadre différent de leur pays natal.

---

[1] Ralph Boxer, en raison du titre d'un de ses ouvrages, *The Christian Century in Japan, 1549-1650*, (Carcanet Press Limited, Manchester, 1951; University of California Press, 1951 and 1967) serait le responsable de cette appellation.

Certains de ces missionnaires, ne semblent pas avoir toujours apprécié à sa juste valeur la civilisation qu'ils avaient sous les yeux et qui les désorientait quelque peu. Leur attitude elle aussi évolua avec le temps. Humbles durant les débuts de l'évangélisation et les premiers temps de l'introduction des relations commerciales, certains commerçants et religieux, à partir du moment où leur commerce ou leur ordre religieux devenaient prospère, qu'ils étaient introduits et installés dans la société japonaise, considéraient les habitants d'un air de supériorité qui se ressent parfois dans leurs écrits ou dans leur comportement, résultat d'une attitude ethnocentrique. Certains de ces étrangers ont toutefois fait preuve d'un esprit plus ouvert, comme nous pouvons nous en rendre compte à la lecture de leurs témoignages.

2 - Les rapports des jésuites, une source fondamentale d'informations

Les jésuites, tout comme le règlement très strict de leur ordre le stipulait, avaient pour obligation d'expédier plusieurs fois par an un rapport détaillé concernant leurs différentes activités religieuses au Saint Siège à Rome où résidaient leurs supérieurs. Dans le cas du Japon en raison de l'éloignement et du temps nécessaire pour faire parvenir ces documents, cette tâche était limitée à une seule correspondance annuelle.

Ces premiers rapports, ou relations, qui étaient expédiés parfois en plusieurs exemplaires, dans la crainte qu'ils ne soient perdus en raison des fréquents naufrages, ont constitué ainsi les premiers documents écrits sur le Japon. Nous avons pu en consulter quelques-uns parmi ceux dont la liste se trouve dans notre bibliographie. Les sujets traités concernent bien souvent des questions religieuses détaillées relatives à la

conversion de quelques insulaires de la haute société, par exemple, des complications familiales et politiques qu'entraînaient la conversion d'un membre de la noblesse, ou encore les rapports parfois épineux avec des seigneurs de quelques « royaumes » du sud. Les missionnaires y narrent les détails de leurs activités apostoliques, les différentes difficultés auxquelles ils doivent faire face, les réticences de certains, l'animosité exprimée notamment par certains moines bouddhistes et les conversions qu'ils effectuent. Il y est aussi souvent question des rencontres que ces religieux ont l'occasion de faire parmi les personnes qui détiennent quelque pouvoir local ou encore les chefs du pays. Nous pouvons également découvrir dans ces textes des portraits de « gens admirables », de convertis à la conduite exemplaire qui ont rejeté le culte « paganiste » qu'ils pratiquaient et s'activent pour aider les missionnaires dans leurs tâches. Dans la première partie du siècle chrétien, une vingtaine d'années après les débuts de l'évangélisation, il n'y eut que des persécutions sporadiques du fait que si certains seigneurs étaient opposés pour des raisons diverses au christianisme, d'autres, au contraire, étaient favorables à la nouvelle religion et aux avantages culturels et surtout matériels qu'elle leur apportait du fait que les religieux et les commerçants portugais travaillaient en harmonie. Si eux-mêmes ne se convertissaient pas pour une raison ou pour une autre, leur proche entourage pouvait l'être sans que cela ne causât de problèmes. Parfois certains seigneurs, malgré leur inclination envers la nouvelle religion, préféraient garder par prudence leur ancien culte afin de ne point avoir à affronter les moines bouddhiques de leur région dont certaines sectes étaient armées et radicalement opposées à cette intrusion étrangère. Il y eut aussi des cas où la conversion des seigneurs s'effectua en raison du profit qu'ils pouvaient tirer du contact avec les jésuites qui, pour différentes raisons, étaient en relations très étroites avec les commerçants.

Ainsi, dans le cas de certaines personnes, le rapport au christianisme se limita à une stricte affaire de politique commerciale. Parmi tous les missionnaires jésuites qui ont vécu au Japon et dont le nombre s'élèvera vers l'année 1585 à cent cinquante personnes, se distinguent quelques figures intéressantes en raison de leur charisme et dans le cas qui nous concerne, de l'intérêt de leurs écrits. Dans notre étude, nous évoquerons principalement trois religieux dont les textes, (lettres, relations) constituent un outil de la connaissance remarquable du Japon du XVIe siècle examiné à travers un regard européen : le père Froïs, qui fait figure d'historien et dont les écrits ont servi à établir l'historiographie du Japon en Occident, le père Valignano, que nous pouvons qualifier de planificateur « technocrate » et intellectuel car c'est lui qui formula les directives à l'adresse des jésuites pour qu'ils aient la possiblité de réussir rapidement dans leur entreprise d'évangélisation du Japon. Nous utiliserons aussi les Lettres de François Xavier qui s'impose comme la figure exaltée du missionnaire conquérant qui insuffla un esprit ardent à cette mission évangélique placée dans un contexte difficile. Ses écrits sont, dans la sphère religieuse, les documents les plus utilisés et les plus souvent publiés depuis quatre siècles. Ainsi, comme nous avons pu le constater, le corpus des premiers ouvrages publiés durant le XVIe siècle et le début du XVIIe siècle sur le Japon est constitué en grande partie des ouvrages publiés par des jésuites qui y ont activement exercé. Les écrits sur le Japon sont dans les premiers temps fondamentalement des textes à teneur religieuse qui incluent dans quelques cas des éléments culturels et de civilisation. Ce sont principalement des Lettres à caractère parfois confidentiel envoyées à Rome aux responsables de la Compagnie de Jésus qui écrites bien généralement en latin, furent ensuite traduites en différentes langues et publiées en Europe. Leur contenu varie suivant l'évolution des conditions de l'évangélisation et naturellement les

informations du début du XVIIe siècle narrent les difficultés auxquelles doivent faire face les missionnaires et les chrétiens dans un monde qui leur est devenu de plus en plus hostile quoique, malgré les dangers auxquels s'exposent les nouveaux convertis, le nombre de conversions ne diminue guère. L'optimisme des premiers temps conséquent à l'affluence des gens désireux de se faire baptiser et le succès des relations que les Jésuites ont pu établir avec les représentants des autorités régionales fait place au récit des difficultés insurmontables auxquelles les prêtres des différents ordres religieux catholiques doivent faire face quand le vent tournera et que les nouveaux hommes au sommet du pouvoir, influencés par les religieux shintoïstes, jugent la présence des Européens importune. Les prêtres déplorent, dès 1587, les persécutions dont sont victimes leurs fidèles et exposent les efforts qu'ils font pour essayer de sauver leur église. Les écrits publiés à partir des années 1610-1620 en France sont tout particulièrement consacrés aux récits des souffrances et des persécutions subies par les chrétiens, époque à laquelle débutent les grandes persécutions.

3 - L'emblème de l'évangélisation du Japon : François Xavier

De tous les missionnaires qui ont oeuvré au Japon François Xavier[2] est le jésuite dont l'oeuvre reste à jamais attachée à l'histoire religieuse catholique au Japon, il est la figure emblématique de l'évangélisation même s'il n'y resta en fait que fort peu de temps (1549-1551). Ses lettres invitant notamment les jésuites à se déplacer jusqu'au pays du Soleil levant pour y évangéliser constituent les documents les plus connus relatifs aux premiers temps de la christianisation dans la partie sud de l'archipel.

[2] Xavier, François, *Lettres du révérend Père Sainct François Xavier, de la Compagnie de Iésus, apostre du Japon*. Paris, Sébastien Cramoisy, 1628.

Celles-ci, en raison de leur intérêt religieux, de leur qualité épistolaire et de la ferveur de celui qui les a rédigées, en raison aussi de l'importance de son auréole, de la figure mystique du jésuite qui fut sanctifié peu de temps après sa mort, ont connu à travers les siècles de nombreuses publications et rééditions notamment durant ces XVIIe et XVIIIe siècles qui nous concernent. En dehors de la publication de ces lettres par lui adressées à ses supérieurs ecclésiastiques et à ses collègues de Goa parurent de nombreuses bibliographies qui lui sont consacrées. Quelques-unes sont rédigées par des missionnaires qui l'ont directement fréquenté, soit en Inde ou au Japon, et avaient donc l'opportunité de faire connaître son enseignement ainsi que les divers moments importants liés à sa vie et à son oeuvre de prédication. Ces lettres seront à de nombreuses reprises compilées et éditées au cours des XVIIe et XVIIIe siècles par différents auteurs appartenant au monde catholique, tel par exemple que l'abbé Bouhours[3] qui, à partir de leur contenu, écriront des ouvrages dithyrambiques sur la mission et l'oeuvre de ce missionnaire à qui l'on prêtera le pouvoir exceptionnel de faire des miracles. Parti en mission en Inde, François-Xavier rencontra sur son chemin un jeune Japonais, Anger, ou Angero, qui avait fui son pays après y avoir commis un crime. Enthousiasmé par ce qu'il apprit au sujet du Japon de la bouche de ce jeune homme, il décida de se mettre en route pour apporter la bonne parole à ce peuple alors encore méconnu des Européens et qui lui semblait présenter de grandes qualités morales et intellectuelles comme il l'écrivit dans ses missives. Il n'y restera que deux ans et demi avant de quitter très vite le Japon pour se rendre en Chine en vue d'évangéliser cette vaste contrée. Il était en effet persuadé que si la Chine devenait chrétienne, le Japon, en raison de l'influence culturelle et religieuse qu'avait exercé par le passé ce grand pays

[3] Bouhours, Dominique, *La vie de Saint François Xavier de la Compagnie de Jésus des Indes et du Japon*, Paris, Sébastien Cramoisy, 1682.

sur son petit voisin, adopterait lui aussi par la suite plus facilement le christianisme, tout comme cela avait été le cas auparavant avec le bouddhisme. Il décèdera durant le voyage.

4 - Un « historien » : le père Luis Froïs

Les *Lettres* du jésuite Luis Froïs[4], religieux d'origine portugaise[5], publiées en 1580 concernaient uniquement les problèmes d'évangélisation décrits avec de nombreux détails qui n'en facilitent pas toujours la lecture aujourd'hui. Leur contenu consacré à des questions strictement religieuses, ou encore aux problèmes familiaux soulevés par exemple par des conversions de nobles, ne pouvait intéresser qu'un public restreint d'ecclésiastiques. Par ailleurs, auteur de textes historiques de haute qualité, le père Froïs est un jésuite qui a vécu dans l'entourage des dirigeants du pays durant plus de vingt ans. Il fut en effet l'un des familiers d'Oda Nobunaga, avec lequel il eut au moins douze entrevues en huit ans, puis de Hideyoshi, donc les deux grands dirigeants du centre du Japon à la fin du XVIe siècle. Après avoir vécu à Miyako près de l'un, il s'installa vers la fin de sa vie à Osaka, non loin du château de Hideyoshi qu'il avait l'occasion de rencontrer. En dehors de ses *Lettres,* dont le contenu permit de découvrir quelques-uns des aspects du Japon et les évènements qui s'y déroulaient, il a aussi laissé des notes[6] à la fois amusantes et fort instructives qui décrivent, dans des chapitres classés suivant un thème choisi, les différences existant entre les Européens et les Japonais, à la fois dans

[4] Froïs, Luis, *Lettres du Iappon, de l'an M.D.L.XX., envoyées par les prêtres de la compagnie de Jésus, vacans à la conversion des infidèles audit lieu*. Paris, Thomas Brumen, 1680.

[5] Frois est né en 1532 à Lisbonne et décéda en 1587 à Nagasaki, après avoir écrit un texte au sujet des vingt-six persécutés mort la même année dans cette ville.

[6] Froïs, Luis, *Européens et Japonais, Traité sur les contradictions et différences de mœurs au Japon*, *écrit par le R.P. Luis Froïs au Japon, l'an 1585,* Chandeigne, 1993.

leurs habitudes les plus quotidiennes et leurs moeurs, aussi bien dans la manière de s'habiller et de se saluer. Cette façon assez simple et caricaturale de porter un regard curieux sur une culture étrangère et de la mettre en parallèle avec la sienne propre d'une façon ironique, nous permet d'apprécier et de juger comment un Européen lettré plein de verve et qui semble prendre plaisir à son jeu d'écriture, pouvait percevoir le Japon du XVIe siècle. Exercice rempli d'humour et réussi du fait que les contrastes entre les deux cultures diamétralement opposées étaient frappants et parce que l'auteur exprime ouvertement ses opinions contrastées au sujet de la culture rencontrée. Ces notes, retrouvées par hasard dans une bibliothèque au Portugal, furent éditées dans le courant du XXe siècle, si bien que pratiquement aucun des écrivains cités dans notre corpus n'a eu l'opportunité de les lire. Une question demeure cependant, car si Froïs était à même de pouvoir parler du Japon où il passa une grande partie de sa vie, il n'avait en revanche qu'une connaissance livresque de sa propre culture, ayant quitté le Portugal à l'âge de seize ans afin d'entrer à Goa dans l'ordre des jésuites, comme le souligne Matsuda Ki-ichi[7]. On peut cependant préciser que le jésuite a longuement vécu, notamment tout d'abord à Goa, dans l'entourage de religieux originaires de son pays dont certains ont travaillé à sa formation religieuse.

Luis Froïs, qui connaissait bien la langue japonaise et fut l'interprète de Valignano lors de la venue de ce dernier au Japon, s'est aussi intéressé aux évènements qui secouaient le Japon durant cette époque troublée par des guerres intestines et d'incessantes rivalités entre petits seigneurs belliqueux. Sa situation exceptionnelle dans l'entourage de l'élite japonaise et de temps à autre dans celui des dirigeants du pays lui fut d'un grand secours pour avoir accès aux informations essentielles. En effet les divers

[7] Matsuda, Ki-ichi, *Froïs no Nihon kaku-syo* (Les notes de Froïs sur le Japon), Tôkyô, Chukôshinsyo, 1983, p. iv.

événements politiques et guerriers qui ont secoué le centre du pays à une époque où il y résidait et dont il fut aussi partiellement témoin épistolaire lui ont fourni également matière à dissertation. Son travail fut bien souvent utilisé comme référence par les auteurs européens modernes pour ce qui a particulièrement trait à l'histoire du pays en cette époque tourmentée. Quelques unes de ses lettres, publiées en Europe en 1591, furent traduites par Hakluyt et insérées dans son *The Principal Navigation*[8]. Purchas les publia ensuite dans *Purchas his Pilgrimes*[9]. Plus près de nous, fut réalisée en 1926, et pour la première fois, la publication en allemand de trois ouvrages relatifs à l'histoire de la péninsule. Parus sous le titre de *Die Geschicte Japans*[10], ils concernent l'histoire du pays du Soleil Levant des années 1549-1578. Y font suite deux autres ouvrages publiés cette fois en portugais, la *Seconda Parte da Historia de Japam*[11] (1578-1582) et *Terza Parte da Historia de Japam*[12] (1582-1592). Georg Sansom, un des grands spécialistes américain de l'histoire du Japon dont il est l'une des références mondiales, s'est notamment référé dans son *Histoire du Japon*[13] aux écrits de ce jésuite pour expliquer quelques évènements relatifs à cette époque de guerres civiles incessantes. S'il existe une édition récente en japonais[14] réalisée à partir de différents extraits des écrits de Froïs éparpillés à travers le Monde, ses écrits consacrés à l'histoire de la péninsule n'ont cependant pas été traduits en français. L'intérêt que présente la somme des écrits historiques de Froïs réside, selon Kojima, dans le fait qu'il présente les événements de l'histoire tels qu'il les a perçus, n'étant pas soumis comme pouvaient l'être certains

---

[8] Hakluyt, Richard, *The Principall Navigations, voyages, traffiques and discoveries of the English Nation [...]* London, Huntington Library. 1599-1600.

[9] Purchas, Samuel, *Purchas his Pilgrimes in Japan,* (1625) Cyril Wild, ed. Kobe, 1939.

[10] Froïs, Luis, *Die Geschite Japans*, *(1549-1578)*, edited by Georg Shurhammer, Leipzig, 1926.

[11] Froïs, Luis*, Seconda Parte da Historia de Japam,* sans référence*. Historia de Japam. Edica-o anotada par Jose Wicki*. 5 vols. Bibliothèque Nationale de Lisbonne, 1976-1984.

[12] Froïs, Luis, *Terza Parte da Historia de Japam*, Pinto, 1938.

[13] Sansom, Georg, *Histoire du Japon*, *op. cit.*, p. 705 et suivantes.

[14] Froïs, Luis, *Nihon-Shi, Kirishitan Genrai no koro,* Tôkyô, Heibonshya, 1963-1970.

chroniqueurs japonais de l'époque à la pression de quelque pouvoir tâtillon. D'où résulte, pour les historiens modernes, la nécessité de corriger certains écrits historiques d'auteurs japonais à la lumière de ce qu'avait écrit ce brillant et prolifique religieux[15].

Matsuda Ki-ichi, qui a traduit en japonais les textes historiques de Froïs, signale que l'on trouve dans ses textes, en plus d'un réel talent littéraire, beaucoup plus de détails sur les événements historiques que dans les ouvrages des historiens japonais de l'époque. Comme il était responsable des missionnaires jésuites établis au Japon et qu'il fut aussi quelque temps le secrétaire de Valignano lors de la présence de ce dernier au Japon, Luis Froïs eut la possibilité de lire toutes les missives rédigées par les autres jésuites installés au Japon et de recueillir ainsi une masse d'informations relatives aux différentes régions où ceux-ci évangélisaient. Comme, de plus, beaucoup d'officiers proches de Hideyoshi étaient eux-mêmes chrétiens il a pu recueillir également par leur entremise de nombreuses informations. Matsuda signale que cette récolte s'est poursuivie ainsi durant les trois années où, parti de Nagasaki, Luis Froïs s'était rendu à Macao avant de revenir à nouveau au Japon[16].

5 - Le récit des persécutions

La liste des titres des relations, lettres qui se trouvent citées dans notre bibliographie et datée de la fin du XVIIe siècle est très explicite en ce qui concerne le contenu de chacune de ces publications. Sa lecture nous permet de suivre l'évolution de l'évangélisation qui, une fois passée une époque relativement prospère et paisible,

[15] Kojima, Keizô, *Edo no Sangyô Renaissance*, *Kindai-ka no Gensen wo saguru (La renaissance industrielle à l'ère Edo*), Chyukô Shinshyô, Tôkyô, 1992, p. 22.

[16] Matsuda, Ki-ichi, *Hideyoshi to Genroku no Yaku, Nihon Shi yori*. *(Hideyoshi et l'usage de l'époque Genroku, d'après l'Histoire du Japon)*, Tôkyô, Chuô-Koron, 1974, p. X.

connaît ensuite d'immenses difficultés en raison de l'opposition des autorités et de l'acharnement brutal de certains seigneurs et moines bouddhistes contre les catholiques. Si les premiers écrits portent des titres qui nous renseignent sur les progrès de l'avancée du Christianisme dans le sud de l'archipel, tels que *Nouveaux avis de l'amplification du Christianisme es pays et royaulmes du Iappon*, du père Cabral, publié en 1579[17], ou *Lettres du Iappon*, *[...] vacans à la conversion des infidèles audit lieu*[18], publié en 1580, pour n'en citer que quelques-uns, les titres des publications imprimées dès le début du XVIIe siècle ne sont pas aussi encourageants en ce qui concerne les possibilités de la poursuite de l'évangélisation. En effet, très vite ceux-ci contiennent différents récits relatifs aux premières persécutions qui frappent les religieux et les cathéchumènes japonais. L'*Histoire véritable de la glorieuse mort que six nobles chrétiens ont constamment enduré pour la foi du Christ*[19], pour ne citer qu'un exemple, Relation envoyée à Rome par Louys Cerqueiva, évêque du Japon et publiée en 1607, nous signale l'évolution tragique et irrémédiable de la situation des chrétiens.

Malheureusement, quelques vingt années plus tard les dernières lois xénophobes et le durcissement de la répression qui s'abattra sur les chrétiens ôteront aux religieux toute possibilité d'écrire sur le Japon pour la simple raison qu'ils n'y auront plus droit de cité. Les derniers religieux ont fui le pays ou sont en prison dans l'attente des supplices atroces qu'ils subiront avant de mourir. Plus tard un prêtre, un ancien responsable jésuite qui avait renié sa foi sous la torture et qui restera au Japon sous un nom d'emprunt japonais, le père Ferreira, publiera un écrit dans lequel il critiquera avec

---

[17] Cabral, François, *Nouveaux avis de l'amplification du Christianisme des pays et royaulmes du Iappon*, Paris, Thomas Brumen, 1579.

[18] *Lettres du Iappon*, *[…] de l'an M.D.L.XX envoyées par les prêtres de la Compagnie de Jésus, vacans à la conversion des infidèles audit lieu*, Paris, chez Thomas Brumen, 1580.

[19] Cerqueiva, Louys, *Histoire véritable de la glorieuse mort que six nobles chrétiens […]*, Paris, chez Chappelet, Claude, 1607.

violence ce qu'il surnommait l'« imposture de la religion chrétienne. »[20]

6 - Un organisateur de talent, Alexandre Valignano

En dehors de François-Xavier, symbole de l'évangélisation du Japon, nous devons citer, parmi les personnalités marquantes des premières années de l'Église catholique au Japon, le nom du Père Alexandre Valignano. Jésuite portugais d'origine italienne, visiteur général des missions, il fit plusieurs fois l'aller et retour entre l'Inde et le Japon. Parmi ses écrits, outre des missives envoyées à ses supérieurs, nous trouvons un ouvrage de référence, *Nouveaux advis de l'estat du christianisme es pays et royaulmes des Indes orientales et Iappon,* datant de 1582[21]. Il s'agissait davantage d'un ouvrage confidentiel destiné à sa hiérarchie à Rome qu'un ouvrage destiné au grand public, mais sa lecture en est cependant fort précieuse et bénéfique pour comprendre non seulement sa démarche et celle de son ordre, mais aussi ses perspectives culturelles vis à vis d'une société et d'une culture fort différentes de la sienne. En effet, en dehors de différentes informations relatives à l'oeuvre de propagation de la foi chrétienne et de la conversion des Japonais, il présente diverses connaissances relatives au Japon concernant tout à la fois l'histoire du pays, les moeurs de ses habitants, les sectes japonaises, etc. Il soumet également des consignes précises en expliquant avec de nombreux détails la façon dont les jésuites se devaient d'organiser ou de gérer leur installation au Japon. Ces directives concernent non seulement le domaine de l'évangélisation jusqu'alors réservé à leur seul

---

20 Ferreira, Christovao, *La supercherie dévoilée, une réfutation du catholicisme au Japon au XVIIe siècle.* Paris, Chandeigne, 1998.

21 Valignano, Alexandre, *Nouveaux advis de l'estat du christianisme es pays et royaulmes des Indes orientales et Iappon, envoyés au R.P. général de la compagnie du nom de Jésus*, à Paris, chez Thomas Brumen, 1582. Cet ouvrage a été publié récemment sous le titre *Les jésuites au Japon, relation missionnaire (1583)*. Traduction, présentation et notes de J. Besineau. Desclée de Brouwer, Paris, 1990.

ordre, mais aussi l'organisation pratique des différentes activités éducatives et sociales que les jésuites mettent en oeuvre. Les questions financières sont donc elles aussi abordées avec minutie ainsi que la conduite à laquelle doivent se tenir les religieux. Nous pouvons ainsi nous rendre compte des progrès spirituels et matériels des missionnaires, en raison de leurs efforts et de leurs activités sociales. Il y est question de la construction d'églises, d'écoles, de séminaires ainsi que d'hôpitaux, et des moyens à mettre en oeuvre afin de parvenir à la réalisation de ces travaux en peu de temps dans un contexte jusqu'alors inconnu d'eux et, dont il était extrêmement difficile pour un non initié, de découvrir les différents codes. Ce jésuite perspicace a très vite évalué le degré élevé de la civilisation japonaise et a pu saisir le caractère et l'âme des insulaires. Son texte nous permet de saisir la manière dont Valignano se conduisit face à une culture encore inconnue. Il souligne par exemple que pour réussir au Japon les jésuites doivent connaître et se plier aux moeurs et coutumes des habitants ainsi qu'aux règles fort compliquées de la vie sociale et adapter un comportement qui se rapprochât de la façon de se conduire des Japonais. Les jésuites sur le terrain doivent notamment faire l'effort de ne point blesser cette fierté des insulaires qu'ils jugeaient par ailleurs souvent fort excessive[22]. Ces efforts, ces attentions lui semblaient importants d'autant plus que les jésuites avaient le projet de convertir dans un premier temps les élites qui régnaient sur les différentes régions du pays, en espérant que le peuple de gré ou même de force suivrait et se convertirait comme leurs dirigeants.

L'ouvrage de Valignano constitue ainsi une sorte de « guide du savoir-faire » qui nous informe au sujet de la vision politico culturelle de son auteur, vision qui dépasse donc le seul problème de l'évangélisation. Son auteur consacre plusieurs pages à des questions

---

22 Valignano, Alexandre, *Les jésuites au Japon, relation missionnaire (1583)*, *op. cit.*, p. 35.

culturelles et d'éthique, présentant la vision de son auteur face au problème de l'approche d'une autre culture fort éloignée de la sienne. Dans sa pensée l'ethnocentrisme est moins marqué et il n'est pas question par exemple, comme il le signale judicieusement, que ce soient les Japonais qui se conforment aux moeurs et coutumes des étrangers. Il serait injurieux à leur égard de ne pas respecter les us et coutumes du pays, et c'est aux pères de faire eux-mêmes l'effort afin de s'adapter : « Sinon c'est faire affront et injure aux Japonais, ce qu'ils ne souffriront pas; cela les rendra méfiants et les écartera de nous. Le résultat en sera le dédain et le mépris pour notre religion chrétienne.»[23] Ceci concerne des questions telles que les manières à table, l'habillement, la façon de recevoir des invités ainsi que les différentes formes de politesses de la vie ordinaire, choses primordiales dans un pays déjà très policé lors de l'arrivée des Européens. Le religieux s'intéresse avant tout au résultat que peut procurer cette manière d'agir. L'intérêt de cette publication réside aussi dans le fait qu'elle ne se limite pas uniquement à des questions purement religieuses et nous permet de comprendre le mode de fonctionnement de cette congrégation qui venait de naître. Par ailleurs, le Visiteur général insiste également sur l'apprentissage de la langue japonaise, bien évidemment l'un des facteurs indispensables pour la bonne réussite de l'évangélisation, car sinon, comment pouvoir dialoguer et faire des sermons qui puissent être compris par les auditeurs et rivaliser avec les moines bouddhistes, qui critiquaient bien souvent l'enseignement des religieux européens ? Savoir parler couramment la langue, c'était également le moyen de se faire admettre et apprécier, comme il le signale avec justesse.

---

[23] *Ibid.*, p. 199.

Alexandre Valignano insiste dans son écrit sur une des conceptions particulières propres à l'ordre des jésuites, et qui leur sera très souvent reprochée, celle de vouloir s'adapter le mieux possible aux us et coutumes du pays où ils évangélisent. Les règles et les méthodes des jésuites furent durant de longs siècles, objet de critique et de réprobation. Le Japon ne constitua pas une exception à la règle. Le fait que les jésuites y pratiquèrent une manière de syncrétisme en faisant entrer dans le culte chrétien certains éléments appartenant à la théologie religieuse bouddhiste fut jugé avec sévérité et de façon répréhensible par les autorités de l'Église. Si en intégrant des éléments externes au christianisme dans leur enseignement il leur était plus facile d'attirer à eux les « paiens », comme certains d'entre eux surnommaient les Japonais, tout ceci naturellement n'était pas sans danger. Le risque de créer un culte déformé qui, dans le pire des cas, pouvait frôler l'hérésie, était présent. Cette question épineuse des cultes ne rencontra pas le développement et les conséquences qu'elle connut plus tard en Chine vu que l'évangélisation y fut de courte durée. Mais, comme nous pouvons le remarquer, les critiques et les attaques que les jésuites essuyèrent à de nombreuses reprises en Chine avaient déjà été formulées auparavant à l'encontre de certains jésuites qui résidaient au Japon. Deux conceptions de l'évangélisation se sont affrontées sur le terrain. Celle de Valignano, qui ressentait de l'admiration et du respect envers la civilisation japonaise et voulait, dans une certaine mesure, adapter les pratiques apostoliques à l'environnement social et culturel dans lequel s'effectuait l'œuvre des jésuites. Parallèlement existait une conception qui se moquait du contexte socioculturel et pour qui ces différentes conjonctures entraient peu en ligne de compte. Après les pénibles débuts que connut François-Xavier la confrérie pourra réaliser en peu de temps un nombre assez impressionnant de conversions et retirer par la suite, en raison du

commerce qu'elle pratiquera en liaison avec les navires portugais, des gains financiers non négligeables réalisés notamment grâce au commerce de la soie. Ces activités extra-religieuses permirent certes à l'ordre de subvenir aux différents frais auxquels il devait faire face mais le transforma, notamment dans les ports où s'exerçait le commerce, en une sorte de succursale d'une entreprise commerciale. Bien qu'envisager l'évangélisation d'une si vaste contrée constituât une tâche énorme, Valignano désirait cependant réserver au seul ordre des jésuites cette terre de mission et empêcher les autres ordres religieux catholiques d'y débarquer car il se doutait que leur coexistence ne pourrait être que source de désagréments et de rivalités entre les différents ordres et pensait notamment aux difficultés et dangers que cela entraînerait dans la poursuite de l'entreprise d'évangélisation. Dans son ouvrage le visiteur général explique qu'il veut à tout prix empêcher l'arrivée de membres de confréries autres que la sienne et disserte en plusieurs points de l'effet négatif que pourrait avoir sur les Japonais l'arrivée d'autres ordres religieux qui seraient ressentis comme concurrents des jésuites. Cela leur donnerait l'impression d'avoir affaire à plusieurs sectes rivales, signale-t-il[24], et pourrait avoir pour effet de rebuter les gens tout en créant une situation ingérable entre les différents ordres religieux comme cela sera d'ailleurs le cas plus tard en Chine :

« L'une des causes principales qui font que les Japonais abandonnent leurs sectes et suivent notre Loi est qu'ils voient la diversité des sectes japonaises et les différences des bonzes d'une même secte, et d'autre part ils voient la conformité qui règne en tout ce que nous disons, puisqu'il n'y a entre nous aucune différence. Ils en concluent que l'enseignement de leurs sectes n'est que mensonges et humaines inventions, [...] S'il y avait maintenant d'autres congrégations religieuses, avec des vêtements, une manière de faire, des opinions différentes et des domaines étrangers à la foi, comme les Japonais ne savent pas faire la distinction entre le domaine de la foi et celui des opinions libres, à la moindre contrariété qui opposerait des membres de congrégations différentes, ils

[24] *Ibid.*, p. 128.

croiraient sans aucun doute que nous sommes des sectes différentes, et que ce que nous disons n'est qu'humaines inventions, changeantes et incertaines. »[25]

Afin d'obtenir un accord favorable de Rome, le jésuite soumit aux autorités religieuses une demande dans ce sens. Promulguée sous son impulsion, en 1585 une bulle du Pape réservera ce « terrain de chasse » aux seuls gens de la Société de Jésus. Cette mise en garde n'empêchera pas toutefois les franciscains qui étaient en place à Batavia ou à Goa de se révolter contre cette bulle du Pape qu'ils jugeaient irrecevable et de lui désobéir. En définitive cette relative « emprise religieuse » du Japon par un seul ordre religieux ne perdurera qu'une quarantaine d'années. Par la suite d'autres ordres religieux qui s'étaient implantés en Asie, informés soit à Goa ou encore à Batavia de la réussite évangélique de leurs confrères et jaloux de leurs succès prosélytiques ainsi que « commerciaux » voudront eux aussi pouvoir mettre pied sur le sol japonais et y évangéliser tout comme les jésuites qu'ils considéraient comme des rivaux fiers de leurs prérogatives. Tout comme l'avait pensé Valignano, l'arrivée de prêtres rattachés à d'autres ordres religieux, franciscains, dominicains, etc, entraînèrent des rivalités qui ne furent pas sans excéder les autorités politiques. Car si les jésuites respectaient généralement les moeurs et coutumes du pays comme l'y incitait Valignano, et se plièrent aux ordres de Hideyoshi quand il leur ordonna de quitter Kyôto en 1587, il n'en était point de même des religieux des autres congrégations qui agissaient comme en terrain conquis et ne cherchaient pas à composer avec leur environnement socio-culturel et politique et ne se pliaient pas aux ordres des autorités pointilleuses.

[25] *Ibid.*

7 - Divergences de point de vue et rivalités jésuistiques

Le directeur général de l'ordre des jésuites au Japon, Alexandre Valignano, qui fut plus tard « diplomate », affronta sur place un adversaire en la personne de François Cabral, le supérieur de la mission jésuite au Japon depuis 1570, homme doté d'un tempérament à l'opposé du sien. François Cabral critiquera quelque peu les entreprises de l'actif jésuite ainsi que sa conduite et arguait que la conduite des jésuites se devait d'être exemplaire s'ils voulaient attirer à eux de futurs convertis et que les prêtres devaient vivre dans la pauvreté et l'humilité[26], voie du succès de leur entreprise. Ce qui ne fut pas toujours le cas pour quelques-uns d'entre eux comme nous pouvons le remarquer à la lecture de certains textes. François Xavier, arrivé pauvrement vêtu lorsqu'il se présenta à Méaco, la capitale, fut tourné en dérision et conspué par la foule japonaise et les nobles qui se moquèrent de sa tenue. Réalisant le désavantage que son apparence vestimentaire entraînait, il choisit alors, sur les conseils de son entourage, de se vêtir richement de façon à être respecté et se faire recevoir dignement dans la haute société[27]. Le temps aidant et leur situation s'étant stabilisée, dans le cas de certains *padres* qui exerçaient dans l'entourage des puissants et des riches, la pauvreté et l'humilité des premiers temps avait parfois fait place à un certain goût du luxe. Ainsi quelques jésuites, oubliant les règles fondamentales de leur ordre, vivaient-ils dans le confort et

---

[26] Massarella, Derek, *The Jesuits, Japan, and European Extansion in the Sixteenth Century*, OAG, Tôkyô, 1999, p. 8.

[27] *« Muni de lettres de créance (François Xavier) et habillé avec une soutane en soie magnifique, il demanda audience à Ouchi Yoshitaka. Ce daimyô qui avait consenti à le recevoir, fut stupéfait de reconnaître dans le pompeux appareil d'un ambassadeur le pauvre "kirishitan" (chrétien) qui, quelques mois auparavant, était venu prêcher une curieuse doctrine dans les rues de sa bonne ville. »* Toussaint, François, *Histoire du Japon*, *op. cit.*, p. 251-252.

ressemblaient plus à des seigneurs qu'à de simples religieux[28]. Valignano lui-même, lors de sa deuxième venue au Japon, adopta semble-t-il, une attitude de seigneur enrichi qui lui fut reprochée par le second successeur à la tête de la mission, Coelho[29]. Son intention, alors qu'il était revenu au Japon avec un titre d' « ambassadeur », était de montrer par l'entremise de sa personne la richesse de l'Église catholique de façon à impressionner Hideyoshi qui, malgré que cela fut une période où celui-ci voulait chasser les chrétiens du Japon, le reçut avec cordialité[30]. Toutefois, si des descriptions insistent sur la richesse des jésuites, comme par exemple Ralph Boxer qui présente en détails le menu de leurs transactions commerciales[31], il faut signaler que l'ordre des jésuites connut, notamment dans les premiers temps, bien des difficultés financières pour construire des églises et des écoles et pour essayer de subvenir aux besoins des personnes dans la nécessité[32]. Il n'était pas question de faire des quêtes pour récolter de l'argent, pratique inconnue dans le pays. En définitive les jésuites étaient obligés de compter sur l'aide financière venant du roi du Portugal[33] et sur leurs propres efforts.

---

[28] Massarella, Derek, *op. cit.*, p. 9.

[29] *« Dans un autre Mémoire, qui fut présenté à Clément VIII, le dix-neuvième de Mars 1598 [...] Le père Valignani avoit paru à la cour dans un équipage, qui ne convenoit point à un Religieux, ayant deux cens Homme de livrée, et étant lui-même revêtu des Habits Pontificaux, et la Mître en tête (sic).* » Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *Histoire et description générale du Japon*, 1736, *op. cit.*, tome second, p. 24-25.

[30] Les quatre jeunes ambassadeurs, de retour de Rome après huit ans d'absence, accompagnaient le père Valignano.

[31] Boxer, Charles Ralph, « Christianity and the Kurobune » dans *The Christian Century in Japan, 1549-1650*, Carcanet Press Limited, Manchester, 1951; University of California Press, 1951 and 1967, p. 93-135.

[32] « *Toute cette organisation des nôtres, avec leurs maisons et leurs églises, repose sur le commerce du Navire qui vient de Chine au Japon, [...] et jusqu'à ce que Notre Seigneur nous pourvoie de quelque ressource, on ne peut, ni la compagnie, ni la chrétienté du Japon, subvenir aux besoins matériels sans ce commerce.* » Valignano, Alexandre, *op. cit.*, p. 107.

[33] Portugal : du temps de Valignano, l'apostolat des jésuites était sous la tutelle politique du Portugal qui avait le monopole du commerce maritime à l'est de la mer Rouge jusqu'au septième degré à l'est des Moluques, monopole accordé par le pape. Sansom, Georg, *Histoire du Japon*, *op. cit.*, p. 729.

8 - Les jésuites et le commerce de la soie

Comme nous l'avons déjà précisé, les jésuites ont grandement participé à la vie économique de Nagasaki, même s'il en est peu question dans les rapports qu'ils ont publiés. Ralph Boxer[34], qui a analysé l'influence commerciale et économique des jésuites, écrit que la rivalité entre les différents ordres catholiques romains constitua l'une des premières causes de la ruine de leur mission, comme le craignait et l'avait notifié avec perspicacité Valignano[35]. Si les disputes, jalousies, oppositions des caractères ainsi que les différences nationales qui existaient entre les religieux catholiques portugais et espagnols ont occasionné des frictions et des mésententes entre les ordres, les profits commerciaux réalisés par les jésuites ont également été aussi facteurs de rivalités[36]. Certains missionnaires ont agi avec ignorance et sans discernement, motivés uniquement, note Ralph Boxer, par le désir et la volonté d'élargir leur terrain d'évangélisation tels des colonisateurs[37]. Les religieux installés dans l'Empire du milieu n'ont en définitive tiré aucune leçon des tragiques évènements, qui s'étaient déroulés auparavant au Japon et qu'ils n'étaient pourtant pas sans ignorer.

Dans son ouvrage, Valignano aborde en détail les questions financières relatives aux

---

[34] Boxer, Ralph, « Christianity and the Kurobune » dans *The Christian Century in Japan, 1549-1650, op. cit*., p. 93-135.

[35] « *Il semble que Notre-Seigneur veuille confirmer cette mission si importante à la seule Compagnie ; [...] il n'est ni bon ni apparemment possible, que d'autres prêtres se rendent au Japon. Ainsi la Compagnie a toute cette chrétienté à sa charge, sans personne d'autre qui s'oppose à elle et propose une autre manière de faire. Tous s'en tiennent à une seule méthode qu'ils adoptent comme ils jugent convenables. »* Valignano, Alexandre, *op. cit.,* p. 112.

[36] *« Les franciscains, dominicains et augustins, […] étaient informés des succès des jésuites au Japon et brûlaient de pouvoir moissonner dans ce secteur, en partie par jalousie, mais aussi parce qu'ils étaient convaincus de pouvoir réparer les dommages causés par les jésuites, dont ils avaient choisi de considérer les erreurs comme la cause des persécutions de Hideyoshi en 1587*. » Samson, Georg, *op. cit.*, p. 729.

[37] Boxer, Ralph, *op. cit.,* p. *93-135.*

séminaires et églises que la congrégation voulait bâtir et aux moyens de faire rentrer de l'argent dans les caisses. Une solution se présenta alors aux jésuites qui vivaient principalement dans les villes portuaires de l'île de Kyûshû en se lançant dans le commerce et en devenant les intermédiaires commerciaux indispensables entre les commerçants portugais et les nobles et riches japonais. Ainsi le commerce et ses aléas ne constitua donc pas une occupation uniquement réservée aux seuls marchands portugais. Les jésuites eux aussi se sont fortement impliqués notamment dans la vente de produits venus de Chine[38] pour subvenir à leurs propres besoins et à ceux de leur Église[39]. Cette activité parallèle, même si elle leur a permis d'attirer à eux et d'entretenir des relations avec des seigneurs et des nobles, a été sans conteste néfaste à la fois à leur entreprise religieuse et à leur image :

« Les seigneurs de la région de Shimo, et même de Bungo, ont toujours les yeux sur l'intérêt qu'ils ont à se lier à la compagnie, en raison des vaisseaux portugais qui viennent en leur port; ainsi, quoique chrétiens, ils sont toujours convaincus que les Pères peuvent faire entrer les vaisseaux où ils veulent et que grâce aux pères, ils pourront tirer le meilleur profit de ce commerce; ils attirent les vaisseaux dans leurs ports, et comme ils sont pauvres ils promettent des dons et des prêts d'argent que jamais ils ne payent. Comme les Pères ne font pas où ne peuvent pas faire ce qu'ils veulent, ces seigneurs alors leur montre de la froideur et de l'irritation, et dans leur dépit ils oublient les convenances et ce qu'ils doivent par devoir et par raison à leurs obligations et aux églises. S'ils ne sont pas chrétiens, alors, ils perdent tout respect, soulèvent des persécutions contre les chrétiens pour les faire apostasier. »[40]

---

[38] Les navires portugais pratiquaient en effet des échanges commerciaux entre la Chine et le Japon.

[39] *« On ne peut parler de l'expansion constante du christianisme naissant au Japon sans parler du rôle des navires marchands portugais. [...] Xavier lui-même, dans une autre perspective, il est vrai, avait envisagé comme indispensable pour la mission la venue au Japon des navires marchands japonais. [...] Il était persuadé que la mission au Japon ne pourrait se faire sans l'aide des commerçants portugais. C'est pourquoi il pensait qu'il fallait leur assurer un marché favorable.*
Évoquant la promesse de grands profits, il demandait donc l'établissement d'une maison de commerce dans la ville portuaire de Sakai (Osaka) proche de Kyôto. » Dunoyer, Pierre, *Histoire du catholicisme au Japon, op. cit.*, p. 69.

[40] Valignano, Alexandre, *Les jésuites au Japon, relation missionnaire, (1583)*, *op. cit.*, p. 142-143.

Il était plus simple d'évangéliser dans les régions où aucun navire ne pouvait accéder car ainsi les seigneurs n'attendaient aucun avantage matériel et leur éventuelle conversion n'était pas liée à une quelconque idée de profit. La nécessité et, il faut le signaler, le goût du gain, du luxe et de la puissance imposa aux jésuites de continuer la vente de la soie et d'entretenir avec les commerçants et les navigateurs portugais des relations commerciales jugées indispensables pour la poursuite de leur mission. Ces relations quelque peu « contre nature » présentaient parfois des dangers car elles constituaient un préjudice sérieux à la qualité morale des religieux qui s'y impliquaient et cela risquait de gêner leur liberté d'esprit. Les ports où accostaient les navires portugais présentaient aussi parfois des inconvénients, car les seigneurs qui y résidaient étaient bien souvent fort intéressés par les revenus et les profits qu'ils espéraient tirer du commerce avec les étrangers[41]. Dans le cas où ils s'étaient convertis, ils réglaient parfois leur attitude envers les religieux et la religion chrétienne en fonction des profits qu'ils pouvaient retirer du commerce et de la présence des étrangers. Tout mécontentement de leur part, au cas où par exemple les navires changeaient de port, pour une raison ou pour une autre, se traduisait dans les faits par des dispositions défavorables à l'égard des religieux. Venus au Japon pour enseigner la bonne parole, les « soldats » du pape, principalement ceux qui résidaient dans les ports de l'île de Kyûshû, avaient donc des rapports très étroits avec le commerce et tout particulièrement le commerce de la soie, produit de luxe très apprécié des riches Japonais. Le navire

[41] *« Pour que les navires marchands fassent escale dans leurs ports les daimyô du Kyûshû avaient promis leur protection aux missionnaires et ces derniers, qui avaient ainsi pratiquement l'initiative des escales, demandaient en contrepartie l'autorisation de missionner additionnée d'aide et de protection. »* Dunoyer, Pierre, *Histoire du catholicisme au Japon, op. cit.,* p. 69.

« noir » (*kurobune*)[42] qui faisait le commerce entre le continent chinois et Kyûshû, était un soutien inestimable pour les jésuites, qui ne pouvaient attendre un secours de l'extérieur, vu les distances[43]. Nagasaki, encore un village au milieu du XVIe siècle, avait été concédé, comme nous l'avons déjà signalé, aux jésuites par un *daimyô* chrétien et était devenue très vite une ville commerciale florissante en raison de son port bien protégé situé au fond d'une baie à l'abri des vents violents. La religion et le commerce y firent, semble-t-il, bon ménage tant que personne ne vint déranger les activités des missionnaires et des commerçants étrangers et de leurs confrères japonais.

Toutefois, à partir du début du XVIIe siècle, suite à l'évolution de la politique intérieure et au changement des alliances commerciales à un moment où les religieux et les Portugais sont devenus personnes *non grata*, sera publié un petit nombre d'écrits de personnes en relation directe avec le Japon et dont le souci ne concernera plus l'évangélisation et ses différentes péripéties mais le commerce et ses avatars. Leurs auteurs ne seront plus des religieux mais de rares commerçants et navigateurs qui narrent à la fois leurs activités et nous donnent des informations diverses au sujet du Japon. Ainsi donc, l'écriture, qui avait été jusqu'à cette époque « le privilège » réservé aux seuls religieux, devient-elle progressivement celui des civils, les premiers n'étant plus admis sur le territoire nippon. Une fois passées les années 1630, les écrits relatifs au Japon rédigés par des religieux seront pendant plus de deux siècles uniquement des textes rédigés à partir du corpus de leurs prédécesseurs, prêtres catholiques et civils de culte protestant.

---

42 Boxer, Ralph, « Christianity and the Kurobune » (Le Christianisme et le bateau noir) dans *The Christian Century in Japan*, *op. cit*., p. 93-135.

43 *« La Compagnie n'a pas ici d'autre moyen pour soutenir de si grand frais, que la transaction faite chaque année avec le Navire de Chine, qui nous apporte jusqu'à douze mille ducats de marchandise, sur quoi on gagne cinq ou six mille ducats. Faute de cela, il n'y a aucun remède, prce que comme on l'a dit, il n'y a pas d'autres moyens au Japon pour subvenir au besoin des pères.»* Valignano, Alexandre, *op. cit*., p. 236.

B - Ouvrages religieux de la fin du XVIIe et du début du XVIIIe siècle

1- *Histoire ecclésiastique des isles et royaumes du Japon*

Les auteurs qui ont accompli le travail de réécriture des textes relatifs au Japon ont utilisé, en guise de documents, les productions écrites réalisées par différents auteurs qui eux, avaient vécu, durant de longues années pour certains, l'expérience physique d'un séjour au pays du Soleil levant. Nous présentons dans ce chapitre quelques ouvrages relatifs au Japon écrits par des religieux durant les XVIIe et XVIIIe siècles, ouvrages compilés à partir d'un corpus textuel fourni par les auteurs qui ont séjourné au Japon, François Xavier, Luis Froïs, et les lettres de plusieurs missionnaires moins connus. Puis nous examinerons tout particulièrement l'*Histoire générale du Japon*[44] de l'abbé de Charlevoix qui constitue une sorte de jonction entre les différents ouvrages "religieux" du passé consacrés à l'évangélisation au Japon et en même temps une continuité vers les recherches futures en raison de nouvelles informations introduites dans cet ouvrage après une première édition refondue[45]. La seconde édition présente une connaissance plus approfondie de ce territoire et de sa culture à une période charnière où, en Europe, évoluent les idées philosophiques et religieuses. Avant de passer à l'étude de cette

[44] Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *Histoire et description générale du Japon*, Paris, Rollin fils, 1736.

[45] Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *Histoire de l'établissement, des progrès et de la décadence du christianisme dans l'empire du Japon, où l'on voit les différentes révolutions qui ont agité cette monarchie pendant plus d'un siècle*. Trois volumes, à Rouen, chez Pierre le Boucher, 1715.

Histoire et description générale du Japon[46], nous présenterons les publications qui en furent la source. Dans l'étude qui suit relative aux thèmes récurrents dans les ouvrages religieux, nous citerons ces trois ouvrages qui, bien que se basant sur des sources identiques, sont l'expression d'une autre approche à l'égard du « monde inconnu du Japon » en raison d'une évolution de la pensée, qu'elle soit philosophique ou religieuse.

Cette activité intense de réécriture au sujet du Japon s'explique par la curiosité certaine des lettrés du XVIIe siècle pour les horizons lointains ainsi qu'en témoignent le succès grandissant des récits de voyage. Mais l'évangélisation et ses suites tragiques permettaient d'exalter la valeur exemplaire des martyrs catholiques en une période de troubles religieux en France. Parmi les différents ouvrages relatifs au Japon des missionnaires, nous trouvons, en dehors des différentes relations expédiées par les missionnaires et de quelques autres publications de nature religieuse touchant à ce domaine précis de l'évangélisation, un ouvrage publié en 1627 par un jésuite, François Solier. Son écrit, qui repose sur le corpus textuel des lettres et relations des missionnaires, constitua une des sources de la connaissance culturelle et surtout religieuse du Japon. Intitulé l'*Histoire ecclésiastique des isles et royaumes du Japon*[47] il s'attachait à la présentation de l'histoire générale de l'Église de ses débuts jusqu'en l'année 1624. C'est sur l'ordre de ses supérieurs[48] que ce jésuite avait rédigé cet ouvrage en s'appuyant sur les Lettres de François Xavier et les différentes *Lettres* et *Relations* envoyées à la direction de l'ordre des jésuites à Rome puis publiées par la suite en plusieurs langues. Nous avons ainsi de sa plume un *Discours des choses*

---

[46] Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *Histoire et description générale du Japon*, Paris, Rollin fils, 1736.

[47] Solier, François, *Histoire ecclésiastique des isles et royaumes du Japon*. Paris, Sébastien Cramoisy, 1627.

[48] « Ayant par commandement de mes supérieurs entrepris de recueillir l'Histoire Ecclésiatique des isles et Royaumes du Japon [...] Ils ont trouvé bon que je m'y employasse et à ces fins m'ont mis en main tous les livres espagnols et portugais. » *Ibid.*, p. aij.

remarquables advenues au royaume du Iappon [...] adressé à Rome au père Aquaviva en 1604[49] qui était le grand responsable de l'ordre des jésuites à l'époque. En plus des thèmes religieux développés avec minutie, vie des martyrs, évènements miraculeux, les lecteurs français du début du XVIIe siècle ont pu néanmoins avoir accès, grâce à cet ouvrage, à quelques informations précises au sujet du Japon tant en ce qui concerne l'histoire proprement dite que des détails sur les coutumes. C'est notamment la première fois qu'apparaît par exemple le terme de *hara-kiri* dans un texte européen[50] ainsi que des précisions sur les *moxas*[51]. Cet ouvrage de l'abbé Solier fut repris, remanié puis publié quelques soixante années plus tard sous le titre de *Histoire de l'Église du Japon*[52], une première fois d'abord en 1689, l'auteur empruntant alors le pseudonyme de « l'abbé T.»[53] . Puis en une nouvelle édition en 1691[54], (la dernière édition parut en 1715, mais il signa cette fois-ci sous son propre nom, Jean Crasset. Dans la préface de l'édition de 1715, ce jésuite saluait l'ouvrage de son prédécesseur :

« Il m'est tombé depuis quelque temps un Livre entre les mains, que j'ai lu avec beaucoup de plaisir, et qui m'a donné une haute idée de notre Religion : C'est l'Histoire Ecclésiatique du Japon, composée par le père Solier de la Compagnie de Jésus. Le sujet est grand, les actions sublimes et leurs aventures surprenantes et admirables».[55]

Il avait seulement entrepris de le réécrire dans un meilleur français, signalait-il, en raison du fait que la langue employée par l'abbé Solier lui semblait quelque peu

---

[49] Solier, François, *Discours des choses admirables advenues au royaume du Iappon depuis la mort de Taicôsama; en deux lettres envoyées au R. P. Aquaviva,* Arras, 1604.

[50] Yama.uchi, Hisashi, *Aoi me ni utsutta Nihonjin (Le Japon vu par les étrangers),* Tôkyô, 1998, p. 67.

[51] Moxa : (médecine traditionnelle chinoise) bâtonnet d'armoise brûlé au contact de la peau. Le moxa des effets comparables à l'acupuncture. (Petit Robert).

[52] Abbé T., *Histoire de l'Église du Japon*, deux volumes. À Paris, chez Estienne Michallet, 1689.

[53] Abbé T., *Histoire de l'Église du Japon*, *op. cit*.

[54] Crasset, Jean, de la Compagnie de Jésus, *Histoire de l'Église du Japon*. Tome Premier, seconde édition, Paris, Chez Estienne Michallet, premier imprimeur du Roy, 1691.

[55] *Histoire de l'Église du Japon,* Paris, chez François Montalant, 1715, p. aij.

archaïque[56]. L'abbé T. (Jean Crasset) a également fait usage dans sa compilation « *Les lettres de François Xavier »* tout comme la plupart des auteurs religieux. Au sujet de ces lettres, *Le Journal des Savants* affirmait, reprenant les termes de cet abbé, *« qu'il ne fait point de difficulté d'avancer qu'après l'histoire sainte, il y en a peu qui mérite plus de créance que celle-ci ».*[57] Tout en voulant rester fidèle au père Solier l'abbé Crasset « s'est proposé de le suivre comme un guide judicieux et fidèle, quoiqu'il se soit éloigné de son ordre et de sa méthode » comme il l'indique dans son introduction[58]. Seule différence notable, il a limité, signale-t-il, le nombre de miracles soit-disant accomplis au Japon par François Xavier à deux ou trois, les seuls retenus dans le procès-verbal de la canonisation car, explique-t-il « il a usé en cela de condescendance pour la faiblesse de certains esprits qui en auroient été choquez[59]». Comme le signale Jacques Proust[60], la nécessité de publier une nouvelle édition d'un même ouvrage tenait également au fait que l'Église catholique se trouvait à un tournant de son histoire en raison du développement du culte protestant. Si ces deux livres parus durant le XVIIe siècle tombèrent vite dans l'oubli[61], cela ne fut pas le cas pour une autre compilation relative à l'histoire de l'Église catholique au Japon, qui fut publiée dans la continuité des deux précédentes et donna lieu à plusieurs éditions, présentant des différences entre elles. Il s'agit de l'ouvrage du jésuite Pierre-François-Xavier de Charlevoix, cité plus haut, dont il va être question.

---

[56] Cf. le *Journal des Savants*, 25 juillet 168, p. 325-331.
[57] *Ibid.* ; Crasset, Jean, *Histoire de l'Église du Japon, op. cit.*, non paginé.
[58] Crasset, Jean, *Histoire de l'Église du Japon, op. cit*., non paginé.
[59] *Ibid.*
[60] Proust, Jacques, « Diderot et le Japon » dans « Mélanges à Jacques Proust », *Ici et ailleurs : le dix-huitième siècle au présent*, Tôkyô, 1996.
[61] Signalons cependant que le jeune Denis Diderot, qui avait gagné un concours de version latine, reçu cet ouvrage en 1728. Cf. Ishikawa, Shin-ichi, *Diderot et le Japon, première rencontre, Mélanges offerts à Jacques Proust*, Tôkyô, 1996, p. 3-11.

2 - Pierre-François-Xavier de Charlevoix et le Japon

Lorsqu'il publia au début du XVIIIe siècle son premier ouvrage consacré au Japon, pays qu'il ne put connaître qu'à travers les nombreux livres qu'il avait consultés, le père de Charlevoix n'était déjà plus un inconnu dans le monde des Lettres. En effet, il avait déjà publié des ouvrages relatifs au Canada où il avait eu lui-même l'occasion de séjourner[62]. Il avait ainsi déjà proposé au public une *Histoire de la Nouvelle France*[63], écrite à partir de ses observations personnelles, suite à deux séjours relativement longs et des pérégrinations quelque peu aventureuses accomplies au bord du lac Saint-Laurent. En 1715, il publia à Rouen son premier ouvrage relatif au Japon, *Histoire de l'établissement, des progrès et de la décadence du Christianisme dans l'empire du Japon*[64], qu'il jugea lui-même par la suite mal composée. En 1736, sous l'influence des travaux de Kaempfer et de son *Histoire du Japon*, qu'il découvrit entre temps, il en publiera une version corrigée et améliorée sous le titre de *Histoire et description générale du Japon*[65]. L'ordre des chapitres y est renouvelé et l'auteur y a apporté différentes améliorations. Plusieurs longs chapitres sont notamment consacrés à la civilisation japonaise, à ses origines, aux coutumes, aux pratiques religieuses (shintoïsme, bouddhisme). Il y est question des moeurs, des beaux-arts, de la

---

62 A l'heure actuelle une ville canadienne porte d'ailleurs son nom.

63 Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *Histoire de la Nouvelle France*, Paris, chez Pierre François Griffart, 1722.

64 Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *Histoire de l'établissement, des progrès et de la décadence du christianisme dans l'empire du Japon, où l'on voit les différentes révolutions qui ont agité cette monarchie pendant plus d'un siècle*. Trois volumes, à Rouen, chez Pierre le Boucher, 1715.

65 Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *Histoire et description générale du Japon*, *où l'on trouvera tout ce qu'on a pu apprendre de la nature et des productions du Pays, du caractère et des coutumes des habitants, du gouvernements et du commerce, des révolutions arrivées dans l'Empire et la religion, et l'examen de tous les auteurs qui ont écrit sur le même sujet. Avec les fastes chronologiques de la découverte du nouveau monde.* Paris, Rollin fils, 1736.

jursiprudence[66]. En 1754, quelques années avant sa mort, l'auteur publiera encore une nouvelle version dont le contenu ne se distingue pas beaucoup de la version précédente[67], comme nous avons pu le vérifier. Chaque édition de *l'Histoire du Japon* débute par un *Avertissement aux lecteurs.* Dans les éditions de 1736 et 1754, que l'on pourrait qualifier "d'éditions culturelles" Charlevoix cite, parmi les nombreuses références bibliographiques, le nom des jésuites auxquels il a emprunté, mais il a également consulté les ouvrages des protestants, notamment Engelbert Kaempfer[68] à qui il est redevable de nombreuses informations insérées dans les deuxième et troisième éditions (celles de 1736 et 1754). Lorsque nous comparons la lignée des différents ouvrages cités écrits par les jésuites nous avons l'impression de consulter un ouvrage à plusieurs plumes conçu dans un moule identique. D'un premier ouvrage au style jugé lourd et emprunté publié tout d'abord par un religieux au début du XVIIe siècle, le père Solier[69], est sortie une compilation gonflée au fil du temps de l'apport de nouvelles informations choisies parmi les écrits des missionnaires et ceux du monde civil. Pierre-François-Xavier de Charlevoix signale dans l'*Avertissement* de l'édition de 1736 :

« On me demandera sans doute, si j'ai prétendu écrire une Histoire curieuse, de composer un Livre de piété, [...] à cela je réponds que j'ai en vue de remplir toute l'étendue de mon Titre : c'est à dire, de mettre ensemble, et dans le meilleur ordre, qu'il m'a été possible, tout ce que j'ai pu savoir du Japon, suivant le Plan général, que j'ai publié [...] Il est vrai que l'Histoire Ecclésiastique est ce qui fait en quelque façon le

---

66 Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *op. cit.* Cf. tome premier (418 p.), tome huitième (407 p.)

67 Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *Histoire du Japon, où l'on trouvera tout ce qu'on a pu apprendre de la nature et des productions du Pays, du caractère et des Coutumes des Habitants, du Gouvernement et du Commerce, des révolutions arrivées dans l'Empire et dans la Religion; et l'examen de tous les auteurs qui ont écrit sur le même sujet.* Nouvelle édition enrichie de figures en taille-douce. Paris, d'Houry fils, 1754.

68 Kaempfer, Engelbert, *Histoire naturelle, civile et ecclésiastique de l'Empire du Japon [...]* La Haye, chez P. Gosse et J. Neaulme, 1729.

69 Solier, François, *Histoire ecclésiastique des isles et royaumes du Japon*, Paris, Sébastien Cramoisy, 1627.

fond de cet Ouvrage ; parce que c'est la seule partie, pour laquelle nous ayons des Mémoires complets. Si quelques-uns jugent que je m'y suis trop étendu, et que je n'ai pas assez consulté en cela le goût de notre siècle, peut-être aussi s'en trouvera t-il d'autres, qui accoutumez à pleurer toujours en lisant l'Histoire du Japon [...] n'approuveront pas que j'en aye interrompu le récit, pour leur présenter des objets, qui ne feront pas sur eux les mêmes impressions[70].

3- **La première édition : De nouvelles connaissances relatives au Japon**

Charlevoix n'avait d'autres projets que d'améliorer l'ouvrage de Crasset, qui avait d'ailleurs étudié les récits d'Anglais et de Hollandais protestants, comme il le confesse lui-même. Jean Crasset signale en effet qu'il a consulté outre *Le triomphe des Martyrs du Japon* du père Trigault, l'*Histoire orientale* du Père Maffei, l'ouvrage du père Bartholi, « jusqu'à ceux des Protestants Anglois et Hollandois que j'ays lu fort exactement, et d'où j'ay tiré ce que j'ay trouvé de plus conforme aux Lettres annuelles des Missionnaires de ce Pays là[71] ». Quand il rédigea la première édition de son ouvrage sur le *Christianisme au Japon*[72], le jésuite de Charlevoix n'avait pas l'intention de consulter les sources et il s'est reposé en grande partie sur le travail de son prédécesseur. Toutefois, quelques années plus tard, le religieux écrit dans la préface du nouvel ouvrage amélioré: « Ayant par hasard jeté les yeux sur quelques historiens qui ont parlé du Japon je fus surpris d'y trouver des choses singulières, dont celle-ci ne parlait

---

[70] *Histoire générale du Japon*, Paris, librairie Gandouin, édition 1736, *op. cit.,* p. vj. Nous utilisons cette édition dans notre étude.

[71] Crasset, Jean, *Histoire de l'Église du Japon*, Paris, F. Montalant, 1715, non paginé.

[72] *Histoire du Japon ou l'on trouvera tout ce qu'on a pu apprendre de la nature et des productions du Pays, du caractère et des Coutumes de ses Habitants, du Gouvernement et du Commerce, des Révolutions arrivées dans l'Empire et dans la Religion; et l'examen de tous les Auteurs, qui ont écrit sur le même sujet*. Rouen, chez Pierre le Boucher, 1715.

point.»[73] Il s'agit ici bien évidemment de l'*Histoire du Japon*[74] de Kaempfer dont la traduction française ne fut publiée qu'en 1729. L'ouvrage n'avait pas encore été publié lors de la parution de la première version de l'*Histoire de l'Église du Japon* de Charlevoix publiée en 1715 bien qu'il ait déjà pu avoir accès à des informations scientifiques, principalement sur la flore, à la lecture de *Amoenitatum exoticarum* publié en latin en 1712 par le même Engelbert Kaempfer. La publication de l'ouvrage majeur du médecin allemand relatif à un sujet qu'il venait de traiter, le Japon, et qu'il ne connaissait qu'à travers les livres, ne pouvait certes le laisser indifférent. Si bien que le studieux jésuite, influencé par les travaux du savant allemand et la somme des informations diverses que celui-ci présentait au sujet du Japon, a ressenti la nécessité de publier un nouvel ouvrage sur le même sujet afin d'y intégrer de nouvelles connaissances et de nouveaux points de vues[75], profitant de la somme des connaissances apportées par l'ouvrage qui deviendra une des sources principales pour la connaissance du Japon durant tout le XVIIIe siècle[76]. Ainsi il publiera une édition revue, corrigée et améliorée en 1736 avec un ordre différent des chapitres. Un bon nombre d'informations relatives à la faune[77] et la flore[78], la description des plantes[79], des temples des environs de Méaco[80], de certaines fêtes[81], et sans compter tout ce qui touche à la vie

---

[73] Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *Histoire du christianisme au Japon, où l'on voit les différentes révolutions qui ont agité cette monarchie pendant plus d'un siècle. Nouvelle édition, devant servir de complément aux autres recueils des Lettres édifiantes*. À Paris, à la librairie ecclésiastique de Rusand, 1828.

[74] Kaempfer, Engelbert, *Histoire naturelle, civile et ecclésiastique de l'empire du Japon: composée en allemand par Engelbert Kaempfer, Docteur en médecine à Lemglow et traduite en français sur la version anglaise de Jean-Gaspar Scheuchzer[...]* La Haye, chez P. Gosse et J. Neaulme, 1729.

[75] « Je conclus alors que c'était un nouvel ouvrage qu'il me fallait composer. »

[76] Il en sera longuement question dans la partie suivante.

[77] Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *Histoire et description générale du Japon*, 1736, tome premier, p. 570-585.

[78] *Ibid.*, tome premier, p. 586-594.

[79] *Ibid.*, p. 617-680.

[80] *Ibid.*, p. 552-557.

[81] *Ibid.*, p. 558-562.

quotidienne, empruntent largement aussi à l'étude de Kaempfer, même si l'ouvrage de celui-ci ne constituait pas, l'unique source de renseignements. Dans ce second ouvrage relatif au Japon, publié sous le titre de *Histoire générale du Japon*[82], Charlevoix propose un aperçu plus varié et plus approfondi de la civilisation et de la culture du Japon que dans son précédent ouvrage, notamment dans le huitième volume de cette édition refondue. Plusieurs pages sont consacrées à la situation géographique et au climat[83], aux origines supposées des Japonais[84], à la description des villes et villages[85]. Toutefois, même s'il propose à son lecteur une documentation fort intéressante en ce qui concerne la civilisation, les moeurs et les coutumes du Japon pour un public non averti, en définitive l'histoire religieuse, les conversions, les luttes entre religieux chrétiens et bouddhistes, les persécutions, y tiennent une place importante dans une édition soi disant consacrée à une « histoire générale » du pays du Soleil levant. Ainsi même si Charlevoix du fait de sa vision et de ses analyses de la culture et de la civilisation japonaises fut à de nombreuses reprises consulté et cité par ses contemporains il est évident que son intérêt se concentrait particulièrement sur les questions religieuses. Les évènements et les personnages historiques qui sont présentés dans son travail le sont bien généralement en fonction de leur rapport avec l'histoire de la Chrétienté. S'il y est longuement question des dirigeants du pays, Nobunaga, Hideyoshi, c'est en raison notamment des évènements historiques et de l'influence que ces hommes ont eue dans la poursuite de l'entreprise missionnaire. L'*Histoire générale du Japon* est en définitive un ouvrage consacré avant tout aux épisodes qui ont marqué l'aventure chrétienne au

---

[82] Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *Histoire et description générale du Japon*, Paris, librairie Gandouin, édition 1736.
[83] *Ibid.,* p. 9-20.
[84] *Ibid.*, p. 24.
[85] *Ibid.*, p. 20-27.

Japon durant un siècle en raison de l'attitude des dirigeants du pays. Ses deux livres sur le Japon, traduits en anglais, eurent de nombreux lecteurs anglophones et connurent plusieurs éditions, tant françaises qu'étrangères.

S'il y est certes question dans certains chapitres de la société japonaise, seuls l'évangélisation et les différents problèmes qu'elle avait dû affronter pour arriver à faire entendre la voix du christianisme semblent intéresser l'auteur et trouver une vraie importance à ses yeux. Il est longuement question de François Xavier et de ses différentes pérégrinations à travers le pays afin d'y poser les bases du christianisme. L'auteur présente en détails les différents « royaumes » de Bungo, Saxuma, ces seigneuries situées dans le sud du Japon, dans l'île de Kyûshû ou dans les îles avoisinantes, premières terres de mission, et les différents troubles advenus en raison des luttes politiques et religieuses[86]. Charlevoix, tout comme ses prédécesseurs, présente les activités des jésuites absorbés à évangéliser de nouveaux chrétiens[87], à convertir des infidèles dont des moines[88], à fréquenter les seigneurs de façon à accélérer le processus d'évangélisation par mimétisme culturel en jouant sur les traditions ancestrales[89]. Les jésuites espèrent, avec la conversion du seigneur, entraîner celle de ses paysans qui, dans bien des cas, devaient se plier aux exigences des puissants[90]. Il narre quelques-unes des péripéties des religieux qui font des pas de danse d'une seigneurie à une autre de

---

[86] *Ibid.* Nous trouvons de tels exemples notamment dans le tome premier, p. 318-323 ; 394-397 ; p. 401-404 ; p. 474-478, pour n'en citer que quelques-uns.

[87] *Ibid*., tome premier, p. 195 ; 201 ; 218 ;

[88] *Ibid*., tome premier, p. 260, conversion miraculeuse d'un bonze.

[89] *Ibid*., tome premier, p. 275. « Le fruit de ce discours (du Père Torrez) fut un Referit du Prince, qui exhorta son Peuple à se faire instruire de la Religion Chrétienne et à l'embrasser. Le missionnaire trouva les Sujets aussi bien disposés que leur Seigneur ; et quoiqu'il parlât trois fois par jour en public, il ne pouvait encore contenter tous ceux qui vouloient l'entendre. »

[90] « *Le gouverneur le logea chez lui et fit aussitôt publier un ordre de la part du Roi, par lequel il étoit enjoint à tout le monde d'assister aux instructions publiques, qu'on alloit commencer. [...] En moins de quinze jours, [...] plus de deux cent personnes furent baptisées, et au bout d'un mois toute la ville étoit chrétienne ou se disposoit à l'être.* » *Ibid*., tome premier, p.276 ; tome premier, p. 375.

façon à pouvoir exercer leur ministère[91], calmer les bonzes agressifs[92], essayer d'amadouer certains seigneurs opposés à la nouvelle religion qui trouble leur tranquillité[93], et relancer les âmes vacillantes[94]. Ils sont également obligés de se défendre et de se protéger contre les calomnies et les attaques dont ils sont souvent les victimes[95]. Le commerce qui se pratiquait dans quelques ports était l'objet de convoitise et de jalousie pour ceux qui ne pouvaient en profiter. C'est dans le sud aussi que la foi religieuse connaîtra une effervescence que notre auteur décrit en de longues pages sans avoir peur de lasser son lecteur. Il y est rapporté des diatribes verbales avec les bonzes qui s'inquiètent, écrit l'auteur, qu'avec le « progrès de la nouvelle doctrine, ne recevant plus les aumônes qu'on avait accoutumé de leur faire, ils n'auraient plus à la fin de quoi subsister et continuer l'oeuvre entreprise par leurs prédécesseurs. »[96] Dans ce texte est également mentionné le jésuite Ferreira[97], qui, sous la torture, apostasia sa foi puis fut obligé de se marier avec une femme japonaise. Auteur d'un pamphlet[98] qui attaque de manière virulente l'Église catholique, il mena une vie misérable au Japon en gagnant sa vie comme traducteur. Dans un chapitre concernant la situation des Portugais dans leurs

---

91 *Ibid*., tome premier, p. 264 et suiv.

92 « *De si grands succès sembloient répondre au Missionnaire d'une abondante récolte, lorsque les bonzes excitèrent contre lui un orage d'autant plus dangereux, que le Xaco se mit à leur tête [...] Le Père (Vilela) fut averti de ce qui se tramait contre lui […] Il fut informé que sa retraite étoit regardée comme une fuite […] il parut dans cette Capitale avec plus d'assurance que jamais. Dieu bénit son courage ; les Bonzes furent étonnez, [...] ce prince défendit de troubler les Prêtres Européens dans l'exercice de leur Ministère. Cet avantage remporté sur les Ministres des Idoles et la faveur déclarée de la cour Impériale, disposèrent admirablement les esprits en faveur du Christianisme […] on venoit de toute part leur demander le Baptême.* » *Ibid*., tome premier, p. 261.

93 *Ibid*., tome premier, p. 412. Au sujet du prince d'Arima.

94 *Ibid*., tome premier, p. 415. Au sujet du fils du roi de Bungo.

95 *Ibid*., tome premier, p. 339.

96 *Ibid*., tome premier, p. XXII.

97 *Ibid*., tome deuxième, p. 391-39 ; p. 437, p. 443-445.

98 Ferreira, Christovao, *La supercherie dévoilée : une réfutation du catholicisme au Japon au XVIIe siècle*. Texte traduit par Jacques et Marianne Proust. Paris, Chandeigne, 1998.

dernières années au Japon[99] Charlevoix critique vertement Jean Baptiste Tavernier[100] et lui reproche d'accuser François Caron d'avoir rédigé et porté aux dirigeants du pouvoir à Edo une fausse lettre qui dénonçait un soi-disant projet des Portugais de vouloir coloniser le Japon[101] afin que Hideyoshi les en chasse[102]. Il prend également le parti de Caron face aux médisances portées contre lui par les Hollandais qui le soupçonnaient d'avoir trahi la Hollande au profit de la France.

Un siècle plus tard, en 1828, une édition posthume intitulée *Histoire du Christianisme au Japon, où l'on voit les différentes révolutions qui ont agité cette monarchie pendant plus d'un siècle*[103] est à nouveau publiée sous le nom de Charlevoix. Comme le laisse entendre le titre, les nombreuses informations relatives à la civilisation et à la culture japonaise insérées dans les éditions précédentes y sont fortement réduites, car il s'agit en fait de la réédition du premier ouvrage relatif au Japon rédigé par Charlevoix en 1715[104]. Ainsi l'histoire de l'évangélisation tient-elle une place prépondérante dans cet ouvrage dans lequel les informations reposant sur les travaux de Kaempfer et uniquement tirées de *Amoenitatum*[105] paru trois ans auparavant, se limitent à la faune et à la flore du Japon. Dans sa préface, l'auteur signale que la lecture de son ouvrage doit

---

[99] *Histoire et description générale du Japon*, Paris, librairie Gandouin, édition 1736, *op. cit.,* tome second, p. 405-409.

[100] *Ibid*., tome second, p. 406-407, p. 412. Il l'appelle le « faux »Tavernier, faux dans le sens de menteur.

[101] *Histoire générale du Japon*, Paris, librairie Gandouin, édition 1736, *op. cit.,* tome second, p. 406-407. Cet épisode semble véridique mais Caron a seulement porté une lettre sur ordre de ses supérieurs.

[102] Il s'agit de l'affaire de la « Lettre de Moro ». Au sujet de l'ouvrage de Tavernier, le jésuite écrit : *« Il ne faut que jetter les yeux sur cet Ouvrage pour se convaincre que tout y est rempli de contradictions, de parachronismes, qui sautent aux yeux, et que si M. Tavernier est l'auteur quant au fond, elle a été altérée au point que ce Voyageur ne l'auroit pas reconnue.* » *Ibid*., tome second, p. 406.

[103] *Histoire du christianisme au Japon, où l'on voit les différentes révolutions qui ont agité cette monarchie pendant plus d'un siècle. Nouvelle édition, devant servir de complément aux autres recueils des Lettres édifiantes*. À Paris, à la librairie ecclésiastique de Rusand, 1828.

[104] *Histoire du Japon ou l'on trouvera tout ce qu'on a pu apprendre de la nature et des productions du Pays, du caractère et des Coutumes de ses Habitants, du Gouvernement et du Commerce, des Révolutions arrivées dans l'Empire et dans la Religion; et l'examen de tous les Auteurs, qui ont écrit sur le même sujet*. Rouen, chez Pierre le Boucher, 1715.

[105] *Amoenitatum Exoticarum Engelberto Kaempfero*. D. Lemgoviae, H. W. Meyeri, 1712.

« servir de complément aux divers recueils des Lettres édifiantes »[106], et il affirme au sujet des auteurs sur lesquels il a travaillé « il n'y en a point de qui j'ai tiré de plus grande lumière que le P. Daniel Bartoli »[107]. Comme nous pouvons le comprendre, cette édition posthume ne permit pas d'apprécier les progrès accomplis par le jésuite dans ses études japonaises après la sortie de l'*Histoire du Japon* de Kaempfer.

4 - Une vision partisane

La parution en 1729 de l'ouvrage de Kaempfer en français a incité le père de Charlevoix, malgré l'effort que lui imposait cette tâche[108], à reprendre ses travaux sur le Japon. Et suite à son premier ouvrage tourné en grande partie vers l'histoire du Christianisme au Japon, il entreprend d'en composer un nouveau d'ordre plus général qui, cette fois engloberait des sujets qu'il n'avait pas encore abordés ou complètement ignorés. Le titre de sa deuxième publication indique d'ailleurs le sens de cette évolution, *Histoire et description générale du Japon*[109]. Dans l'Avertissement inséré dans les premières pages, l'auteur l'auteur explique son projet éditorial :

« *On me demandera sans doute, si j'ai prétendu écrire une Histoire curieuse, ou composer un livre de piété, et si en voulant faire en même temps tous les deux, je ne me suis pas mis en risque de faire ni l'un ni l'autre ? A cela je réponds que j'ai en vue de remplir toute l'étendue de mon Titre : c'est à dire, de mettre ensemble, dans le meilleur ordre, qu'il m'a été possible, tout ce que j'ai pu savoir sur le Japon, suivant le Plan général, que j'ai publié, [...] je suis même persuadé qu'il n'est pas possible de faire autrement, si l'on veut donner une bonne Histoire de ce célèbre Empire, et que ce seroit*

[106] Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de) , *op. cit.*, tome premier, p.VII.
[107] *Ibid*., tome premier, préface, p. IX.
[108] *Ibid.*, tome premier, Avertissement, p. v.
[109] Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *Histoire et description générale du Japon*, Paris, Rollin fils, 1736.

la défigurer, que de vouloir en exclure la Religion, ou s'y borner absolument. »[110]

Ce qu'il projette, c'est de procéder dans un nouvel ordre à une approche générale du pays qui englobe à la fois l'histoire de la religion catholique dans l'archipel nippon et tout en même temps présenter la culture et la civilisation japonaises, en supposant que l'intérêt des lecteurs se portera particulièrement sur les sujets religieux :

« Ceux qui n'ont prétendu écrire que l'Histoire de l'Eglise du Japon, ont bien compris la nécessité de donner quelques connaissances du pays ; mais en craignant de trop s'étendre sur cette matière, ils l'ont traité trop succintement, et n'ont bien peint, ni les Japonais, ni le Japon.[111]

Les ouvrages publiés antérieurement n'ont généralement présenté le Japon que suivant un aspect particulier en ignorant l'autre aspect des choses :

« *Pour ce qui est de la seconde, qui intéressera peut-être le plus grand nombre de mes Lecteurs, je ne crains point d'abuser que personne avant moi ne l'a encore traitée avec autant d'étendue, et qu'on ne trouvera nulle part, au moins dans les Imprimez, ce qui manquera à mon Ouvrage [..] en un mot je serois fort flatté si l'on n'avoit qu'à me reprocher qu'un peu de superfu, qui ne le sera pas même pour tout le monde : car l'esprit d'irreligion, qui s'inspire tant de dégoût pour les livres de piété, n'est pas encore aussi universel, que bien des gens se le persuadent [...]*[112]

Comme nous pouvons nous en rendre compte, Charlevoix a confiance en lui et, tout en vantant la qualité de sa propre publication, il ne peut s'empêcher de porter un jugement défavorable envers les autres auteurs qui n'ont abordé, selon lui, bien souvent qu'un aspect du Japon, en écartant l'histoire de l'évangélisation. Il s'agit bien

---

[110] Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *Histoire et description générale du Japon*, Avertissement, p. vij. *« Mon dessein est qu'on trouve ici de quoi s'édifier, et de quoi s'instruire ; de quoi nourrir la piété, et de quoi remplir l'esprit de connaissances utiles. J'y ai même de temps en temps ménagé de quoi se délasser de l'attention que demande une lecture sérieuse. »* Cette dernière phrase n'est pas reproduite dans l'édition de 1754.

[111] *Ibid.,* p. vj.

[112] Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *Histoire et description générale du Japon*, Paris, chez Gandouin, 1736, tome premier*, p. Viij.*

évidemment des auteurs de confession protestante et la plupart des critiques qu'il émet concernent principalement le travail d'Engelbert Kaempfer qui représente pourtant l'un des ouvrage les plus accomplis pour l'époque sur le Japon:

« Les autres, pour éviter d'entrer trop avant dans les affaires du Christianisme, n'ont publié que des matériaux informes, sans suite et souvent sans ordre. Je n'en excepte pas même le dernier de tous, (a) estimable d'ailleurs par les recherches et par sa candeur, et qui étoit trop raisonnable, pour donner à ses Journaux et à ses Mémoires le titre imposant, sous lequel on les a imprimez après sa mort. »[113]

Selon une perspective eurocentrique ou plus exactement catholico-centrique, Charlevoix considère que l'histoire de l'évangélisation catholique au Japon est un chapitre essentiel de l'histoire de ce pays et doit donc faire l'objet d'un récit détaillé. Ne point accorder une place importante à l'histoire du christianisme dans une publication sur le Japon constitue une faute grave. Charlevoix, pour qui l'histoire du Japon est avant tout liée à l'histoire religieuse catholique, critique le titre de l'ouvrage de Kaempfer tout en relevant que ce n'est pas ce dernier qui l'avait choisi. Il accuse en outre les auteurs protestants de proférer des erreurs au sujet des catholiques et de les critiquer injustement :

« Outre ce défaut, le peu que ce Voyageur et les autres Protestans, qui ont parlé du Japon, ont dit du Christianisme, est si peu exact, qu'on voit bien qu'ils ne l'ont pas puisé dans les bonnes sources, et qu'ils se sont livrez sans examen à des Relations dictées par leur prévention contre les Catholiques. »[114].

Il se vante d'avoir trouvé l'équilibre entre les deux en diminuant les détails inutiles relatifs à l'histoire religieuse et en mettant de l'ordre notamment dans l'ouvrage de Kaempfer. D'une certaine manière, cette affirmation péremptoire le place ainsi dans une

[113] *Ibid.*, tome premier, p. vij.
[114] *Ibid.*

position dominante par rapport à Kaempfer qu'il rabaisse à de nombreuses reprises, et l'installe, lui, dans une position de « spécialiste du Japon ». L'élève est donc devenu le professeur :

« Le parti, que j'ai pris entre ces deux extrémitez, a été de retrancher de l'Histoire Ecclésiastique tous les détails, qui ne servoient qu'à charger la narration de faits trop petits et trop peu variez. [...] Quand à l'Histoire Civile, Politique et Naturelle, je lui ai donné toute l'étendue, qu'elle pouvait avoir, en mettant chaque chose à sa place. »[115]

Charlevoix se qualifie lui-même à plusieurs reprises « d'historien », alors que Kaempfer, qu'il considère comme une sorte de charmant *dilletante*, perd son temps dans les choses futiles et les banalités :

« Enfin il y a quelques autres différences peu considérables dans la Police de ces villes ; mais si elles peuvent occuper les moments perdus d'un Voyageur, elles ne m'ont point paru assez intéressantes pour arrêter un Historien et j'ai peut-être trop appuyé sur ces détails. »[116]

5- Le recours aux sources protestantes

Afin de présenter une vision plus générale du Japon, Charlevoix a bien évidemment pris des informations chez des écrivains catholiques[117], dans la suite de ses permiers travaux, mais également, pour ce nouvel ouvrage, il a élargi le champ de ses investigations et de ses informations, comme il l'indique lui-même, en étudiant également les textes des auteurs protestants. Dans cette édition de 1736, il donne en fin du tome deux la longue bibliographie des écrivains qu'il a consultés[118], principalement

[115] *Ibid.*, tome premier, p.Vij.
[116] *Ibid*., tome premier, p. 73.
[117] Comme nous l'avons vu, le livre de Crasset qu'il a amélioré était une reprise d'un premier ouvrage de Solier reposant déjà sur une compilation composée à partir des lettres et rapports des missionnaires.
[118] Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *Histoire et description générale du Japon*, *op. cit.*, tome second, p. 701-708.

des jésuites. Il est toutefois curieux cependant de n'y retrouver que la référence à deux pages relatives à l'ouvrage de Kaempfer[119] alors que le jésuite emprunte de nombreuses informations et descriptions choisies dans le texte du médecin allemand[120]. Néanmoins il cite à de nombreuses reprises son nom dans les deux tomes de l'ouvrage, hormis bien sûr pour tout ce qui concerne l'histoire du christianisme au Japon durant les XVIe et le XVIIe siècle, sujet que Kaempfer présente seulement en quelques pages dans un chapitre relatif à la présence des Portugais au Japon[121], quoiqu'il décrive la situation des chrétiens à Nagasaki[122]. Si les références relatives à Kaempfer sont pratiquement inexistantes, c'est aussi parce que, d'une façon générale, l'auteur n'indique pas ses références bibliographiques et ne cite que rarement, et de façon imprécise, ses sources. D'une certaine manière, publier à nouveau un ouvrage sur le Japon quelques années après la parution remarquée de l'ouvrage de Kaempfer était également pour lui une façon de répondre à la vision que le médecin allemand et les Hollandais proposaient du Japon, vision qui ne correspondait nullement à l'idée que lui s'en faisait. Charlevoix perçoit le Japon dans une optique religieuse. Dans les ouvrages des protestants, l'histoire de l'Eglise catholique au Japon est réduite à sa portion congrue, et leurs textes ne font place qu'à des questions de commerce. Il a voulu remettre l'histoire religieuse catholique au centre des préoccupations. En qualité d'historien, Charlevoix se devait de consulter leurs écrits même s'il jugeait les protestants responsables de la disparition du catholiscisme au Japon. Dans un passage situé dans le tome deux, Charlevoix fait à nouveau allusion au service dont il est redevable aux auteurs protestants :

---

[119] Il ne signale que les pages 692 (référence à *Amoenitatum exoticarum*) et 699 (présentation de l'*Histoire du Japon*).

[120] Notamment tout ce qui concerne le déplacement de Kaempfer jusqu'à Edo, les descriptions relatives à la vie des Hollandais à Nagasaki, etc.

[121] Kaempfer, Engelbert, *Histoire du Japon*, *op. cit.*, tome second, p. 165-181.

[122] Ceux-ci ne sont plus tués ni torturés comme auparavant mais reste prisonniers dans les geôles de la ville dans de pénibles conditions.

« Je ne crois pas avoir lieu de craindre qu'on m'accuse de ne pas rendre toute la justice, que je dois en qualité d'Historien, aux Protestans, dont j'ai l'occasion de parler, et j'attends même de leur équité qu'ils reconnoîtront qu'on ne peut être plus en garde, comme je l'ai été, contre ce que les catholiques, qui ont parlé du Japon, ont publié à leur désavantage. C'est d'eux-mêmes et des Mémoires, qu'ils ont le plus vantez, que je tire les faits, qu'on leur a le plus reprochez ; je les ai disculpez sur d'autres, qui m'ont paru avancez sans preuves et je ne fais même, qu'après un de leurs illustres Auteurs (il s'agit bien sûr ici de Kaempfer)*, ces deux réflexions, que tout lecteur attentif ne peut manquer de faire en lisant cet Ouvrage. La première, que le progrès du crédit des protestans au Japon, et la décadence du Christianisme dans cet Empire, ont été jusqu'à la fin tellement liez, que l'une sembloit suivre nécessairement de l'autre. »*[123]

Parmi les quelques auteurs protestants qu'il a consultés et auxquels Charlevoix emprunte en dehors de Kaempfer, la référence principale, nous retrouvons évidemment les noms de François Caron, Arnold Montanus[124], ainsi que dans une moindre mesure Wagenaar[125], Reyer Gysbertz, pour ne citer que les principaux[126]. Évidemment, tous comme pour les auteurs catholiques, Charlevoix ne donne que rarement des indications sur ses sources. Pour donner un exemple examinons le chapitre XIX de son ouvrage consacré aux Hollandais. Dans les premiers sous-chapitres, Charlevoix y narre la

---

123 Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *Histoire et description générale du Japon*, *op. cit.,* tome second, *p. 325.*

124 Charlevoix cite d'ailleurs le passage de l'Introduction de l'*Histoire du Japon* de Kaempfer, rédigée par l'éditeur, Scheuchzer, dans laquelle ce dernier critique l'ouvrage de Montanus. *Histoire et description générale du Japon*, Paris, *op. cit.*, tome second, p. 698-699.

125 *Ibid*., tome second, p. 448-450. Les textes de Hagenaar ont été publiés par : Bernard, Jean Frédéric, *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès de la Compagnie des Indes orientales formée dans les Provinces-unies des Pays-Bas.*Amsterdam, 1710. Vol. IX : « Voyage de Hagenaar aux Indes orientales, 1631, 1638 (au Japon en 1634) avec une description de l'empire du Japon, et une relation de la persécution qui a été faite pendant certaines années aux Chrétiens romains avec quelques autres pièces qui concernent les affaires des Hollandais dans le même empire » Vol X : « Suite du voyage de Hagenaar » p. 1-118. Bernard, Jean Frédéric, *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès de la Compagnie des Indes orientales formée dans les Provinces-unies des Pays-Bas,* Amsterdam, 1710.

126 « Histoire d'une persécution etc, écrite par Reyer Gysbertz », p. 119-161, dans Bernard, Jean Frédéric, *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès de la Compagnie des Indes orientales formée dans les Provinces-unies des Pays-Bas,* Amsterdam, 1710.

destruction des entrepôts des Hollandais situés à Hirado et les divers évènements qui ont entouré cet épisode. L'auteur propose un récit, copié sur celui de Francois Caron, en mettant celui-ci en scène, sans donner son nom ni les références bibliographiques.[127] Suite à ce passage, l'auteur présente une aventure survenue à des marins Hollandais qui ont débarqué sans autorisation. Tirée de l'ouvrage de Montanus[128], Charlevoix qui paraphrase l'aventure des marins ne signale pas plus son emprunt[129]. Le jésuite Charlevoix, qui s'arroge le titre d'historien, est fier de son propre travail et se vante d'être le premier à proposer aux lecteurs une étude originale qui englobe à la fois le profane et le religieux dans un juste équilibre, chose que selon lui, ni catholiques ni protestants n'avaient pas encore réalisée. Il critique les ouvrages précédemment parus, ceux des auteurs catholiques n'ont pas, à son avis, suffisemment présenté le Japon afin que les lecteurs puissent s'en faire une idée générale :

« Personne n'a encore entrepris de réunir dans un Corps d'Histoire tout ce qui regarde ce sujet ; la plupart de ceux qui l'ont traité, s'étant presque bornez à l'Histoire Ecclésiastique, et l'ayant écrite dans un détail qui n'est pas du goût de notre siècle ; et les autres ne nous ayant laissé que des Mémoires tronquez, sans liaison, et qui ne font bien connaître, ni le Japon, ni les Japonnois. »[130]

Kaempfer, qui ne présente pas l'histoire du Christianisme au Japon et n'aborde point la question de l'évangélisation des jésuites, a tronqué, pour Charlevoix, l'histoire du Japon d'un élément essentiel. De part et d'autres des erreurs ont été commises, suivant son opinion, qu'il tente de rectifier en publiant une histoire globale du Japon où chaque élément serait à sa place.

---

[127] *Ibid*., p. 422-425.

[128] *Ambassades mémorables*, *op cit.*, p. 22 et suiv. Il s'agit du navire de Schaep, le Castriorum, parti de Batavia dans l'intention de faire des recherches au Nord du Japon échoua sur les côtes japonaises.

[129] *Charlevoix,* Pierre-François-Xavier (de), *Histoire et description générale du Japon*, *op. cit,* tome second, p. 430-437.

[130] Pierre-François-Xavier (de), *Histoire et description générale du Japon*, *op. cit.*, « Projet d'un corps d'histoires », tome premier, p. xij.

6- Les critiques contre Engelbert Kaempfer

Les critiques de Charlevoix à l'égard de l'ouvrage de Kaempfer sont relativement fréquentes et sévères. S'il reconnaît à l'auteur allemand d'avoir présenté des éléments encore inconnus et d'introduire des connaissances encore inabordées, c'est pour mieux en contrepartie rabaisser son travail. Nous pouvons relever une certaine mauvaise foi dans les affirmations du jésuite qui « pinaille » pour des choses de relativement moindre importance :

« *On ne peut refuser à l'auteur la justice de convenir que ses Mémoires sont remplies de recherches curieuses touchant l'origine des Japonnois, les Richesses de leur Pays, la forme de leur Gouvernement, [...] d'avoir débrouillé mieux que personnes les différents systèmes de leur Religion, [...] mais il s'en faut bien que tout cela remplisse le Titre, qu'on a donné à son Ouvrage, où l'on voit que des traits détachez de l'Histoire ancienne et moderne, en très petit nombre, et la plupart puisez dans des sources fort peu sûres. En un mot, presque tout ce qui manquait aux Histoires précédentes se trouve ici, mais on n'y voit rien de ce qu'elles contiennent. C'est le Journal d'un Voyageur curieux, habile Homme, sincère, qui s'est un peu trop fondé sur des traditions populaires, mais ce n'est pas de l'Histoire* »[131]

Tout en soulignant les qualités humaines de son auteur[132], Charlevoix semble accorder peu de valeur à l'ouvrage de Kaempfer bien qu'il y ait puisé de nombreux renseignements. Il qualifie le médecin allemand de « voyageur curieux », c'est-à-dire intéressé par tout ce qui l'entoure, mais qui n'en demeure pas moins un simple amateur qui travaille sur de mauvais matériaux. Comparé aux critiques et aux éloges formulés par les chercheurs actuels qui jugent de façon positive les travaux de Kaempfer, le

---

131 Pierre-François-Xavier (de), *Histoire et description générale du Japon*, *op. cit.,* tome second, p. 699.

132 Malgré les reproches qu'il émet contre lui et la façon dont il le traite éprouve cependant de l'estime à l'égard de Kaempfer et lui reconnaît quelques qualités, honnêteté, sincérité, etc.

jugement de Charlevoix est très sévère et impartial. Son attente a été trompée : il insiste sur le sentiment de déception ressenti à la lecture de l'ouvrage du « Voyageur » comme il le surnomme, pour minimiser l'intérêt que constitue cette publication :

« Il a paru depuis peu un ouvrage, (a) dont le titre fit espérer au Public d'y trouver tout ce qu'on peut désirer sur cette matière ;mais il n'y eut peut-être jamais de titre moins rempli, et ceux qui ont lu ce Livre, conviendront que si on en retranche ce qui est étranger au sujet, les rites, et certains détails de Voyage et de Commerce, qui n'intéresse que peu de personnes, il ne restera pas, des deux Volumes in folio, dont il est composé, de quoi remplir un volume raisonnable in douze.»[133]

Suivant les affirmations du jésuite, l'*Histoire du Japon* propose un contenu inutile et superflu. Les nombreuses informations sur l'industrie, le commerce ou le voyage ne semblent pas trouver grâce à ses yeux alors qu'elles étaient pourtant essentielles pour l'époque, car elles présentaient justement des aspects peu connus du pays sur lesquels les jésuites et commerçants hollandais n'avaient pas écrit. Pour Charlevoix Kaempfer n'est sans plus qu'un « voyageur curieux », estimable certes, mais le jésuite juge qu'il ne mérite aucunement le titre d'historien qui lui est accolé. L'expérience directe qu'il a vécue ne constitue pas à ses yeux un argument à l'appui de ses écrits. Cet argument n'est pas spécifique à Charlevoix, puisque en 1771, Bougainville se sentira encore dans l'obligation d'affirmer - contre Rousseau - : « Je suis voyageur et marin, c'est à dire un menteur et un imbécile aux yeux de cette classe d'écrivains paresseux et superbes qui, dans l'ombre de leur cabinet, philosophent à perte de vue sur le monde et ses habitants. »[134] Même s'il ne le dit pas explicitement, pour Charlevoix, le discours historique est de fait discours sur des textes et donc métadiscours. Charlevoix, qui emprunte de nombreuses informations dans l'ouvrage de Kaempfer, vérifie différents

[133] *Ibid*., tome premier, « Projet d'un corps d'histoires », p. xij.
[134] Bougainville, Louis-Antoine, *Voyage autour du Monde*, Paris, La Découverte, 1997, p. 19.

détails en comparant avec d'autres textes, c'est-à –dire que pour lui, écrire sur le Japon, c'est avant tout entrelacer des textes :

« Il est vrai que dans ce peu, il y a des choses neuves, des recherches faites avec jugement, et qui peuvent servir à éclaircir bien des endroits des Histoires précédentes, mais tout n'y est pas exact, et autant que ces nouveaux Mémoires peuvent répandre de jour sur ceux que nous avions déjà, autant ont-ils besoin d'en recevoir. » [135]

Charlevoix corrige, certes, quelques inexatitudes, comme lorsque Kaempfer distingue deux îles au nord du Honshû, alors qu'il y n'en existe qu'une seule, celle de Yeso[136]. Mais au temps de Kaempfer les géographes ne savaient point eux-mêmes avec précision ce qu'il en était réellement, ce qui n'était plus le cas une vingtaine d'années plus tard. En revanche, le religieux est excessif lorsqu'il présente l'ouvrage de Kaempfer comme un nid d'erreurs qu'il se targuerait de corriger, en se basant principalement sur la lecture, qu'il juge plus crédible, de rapports et lettres écrits par des jésuites qui ont vécu au Japon et de quelques savants.

Si Charlevoix ne signale pas de manière précise les emprunts qu'il a faits à Kaempfer, comme nous l'avons signalé, le lecteur peut cependant en déceler quelques-uns car en de nombreuses occasions le jésuite cite son nom dans les lignes qui ont rapport avec l'*Histoire du Japon*. Toutefois aucune référence bibliographique précise n'est donnée, concernant les pages et le volume. Examinons quelques exemples de la façon dont Charlevoix introduit le nom de Kaempfer dans son ouvrage. Ainsi par exemple, dans un passage relatif à la beauté des femmes : Charlevoix les décrit tout d'abord[137] en empruntant presque mot à mot une description physique des Japonais brossée par

[135] *Ibid*., « Projet d'un corps d'histoires », p. xij.
[136] L'actuelle île du Hokkaidô.
[137] *Ibid.*, p. 54.

Kaempfer dans son *Histoire du Japon*[138] sans préciser qui en est l'auteur. Puis, en guise de conclusion, suite à un portrait peu avantageux pour les Japonais, il ajoute que « Pour ce qui est des femmes, tout le monde convient qu'elles ont une réputation de beauté. Kaempfer ne craint pas même d'avancer que dans la province de Fingen [...] sont les plus belles personnes de l'Asie. »[139] L'auteur fait parfois allusion à ses sources : « Je ne parle encore ici, qu'après (sic) Kaempfer, qui a accompagné deux fois ces Directeurs à Jedo »[140] Ou encore dans un autre registre : « Kaempfer nous assure que le peuple de Jedo ne s'arrête point pour voir passer le train du Directeur Hollandais comme il arrive dans toutes les autres villes.»[141] Le nom de Kaempfer apparaît notamment lorsque Charlevoix juge nécessaire de critiquer ce que le médecin allemand avait écrit, pour le corriger ou relever ce qu'il considère comme une erreur. Nous ne trouvons aucun passage qui accordât à Kaempfer une position vraiment avantageuse ou qui le félicitât de faire partager telle ou telle connaissance sur le Japon. Il est généralement cité quand Charlevoix veut le contredire, nuancer ou mettre en doute ses propos : « Je rapporterai, sur le récit de Kaempfer » (parlant de religion de Xaca) « Kaempfer prétend que Xaca n'était point indien[142] » Ailleurs, Kaempfer est soupçonné de s'être trompé dans ses explications : « C'est un point de l'ancienne Histoire du Japon, que Kaempfer a bien embrouillé, et que je n'ai pas bien pu éclaircir. »[143] Ou encore : « Au reste, comme cette suite Chronologique des Empereurs du Japon est prise de Kaempfer, qui prétend l'avoir copié sur l'original, je ne garantis rien de ce que l'auteur avance, et qui pourrait être

---

[138] Kaempfer, Engelbert, *Histoire du Japon, op. cit.*, tome second, p. 87.
[139] Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *Histoire et description générale du Japon, op. cit.*, p. 54.
[140] *Ibid*., p. 457.
[141] *Ibid.*, p. 461-462.
[142] *Ibid.*, tome premier, p. 110.
[143] *Ibid*., tome premier, p. 201.

contraire à la chronologie chinoise. »[144] Ou encore d'une autre manière, tout en signifiant ce qu'il doit à Kaempfer et se protéger des critiques : « L'écrivain protestant, que j'ai souvent l'occasion de citer, et à qui je ne crains point qu'on m'accuse de n'avoir pas rendu toute la justice, qui lui est dûe, a avancé, sans citer ses garants, qu'une des choses [...] »[145] De rares fois, le jésuite exprime sa confiance envers le médecin allemand : « Kaempfer, dont nous avons en plus d'une occasion reconnu la sincérité, assure que le premier Interprète des Hollandois, qu'il trouva à Deshima, lorsqu'il y arriva.»[146]

La seule citation de Kaempfer insérée dans l'ouvrage est utilisée pour faire de véhéments reproches au voyageur lorsque celui-ci prend la défense des Hollandais :

« Toujours sur le témoignage de Kaempfer, à qui la droiture naturelle, la sincérité Germanique a arraché ces paroles, que l'on n'auroit point pardonné en Hollande à un auteur catholique : « L'avarice des Hollandois, dit-il, et l'attrait de l'or du Japon, a eu tant de pouvoir sur eux, que plutôt que d'abandonner ce Commerce si lucratif, ils ont volontairement souffert une prison presque perpétuelle. »[147]

Si Charlevoix appuie ses critiques à leur égard sur celles déjà formulées par le médecin allemand, c'est aussi pour lui reprocher de ne pas avoir condamné moralement les Hollandais avec plus de fermeté :

«Mais n'est-il pas surprenant encore qu'un homme, qui s'exprime de la sorte, ait entrepris de justifier les mêmes Hollandois, qu'il traite si mal, d'avoir mis en oeuvre

---

[144] *Ibid.*, tome second, p. 140.

[145] *Ibid.*, tome second, p. 138.

[146] *Ibid.*, tome second, p. 423. *« lui dit que le Sieur Caron s'étoit rendu fort odieux aux Japonnois, lesquels ajouta-t-il, ne peuvent souffrir l'orgueil dans (sic) des Marchands, qu'ils regardent comme des gens de la plus vile condition. »*

[147] *Ibid.*, tome second, p. 411. *« Ils ont bien voulu essuyer une infinité de duretez de la part d'une Nation Etrangère et Payenne, se relâcher dans la célébration du Service divin les Dimanches, [...] éviter le signe de la Croix, et le nom de Jésus-Christ, en présence des Naturels du Païs, et en général toutes les marques extérieures du Christianisme. »*

pour ruiner le Commerce des Portugais au Japon, et par une suite nécessaire pour abolir la Religion Chrétienne dans cet Empire, les calomnies dont nous avons parlé plus haut ? »[148]

Finalement, Kaempfer n'en demeure pas moins suspect pour le jésuite qui lui reproche de ne pas donner les références de ses sources et donc par conséquent de ne pas être très fiable. Dans une certaine mesure ce reproche pourrait être également adressé à Charlevoix.

7- La défense de la cause des jésuites

Comme nous avons pu nous en rendre compte à l'aide de ces quelques exemples, Charlevoix laisse souvent planer un doute sur l'authenticité des informations fournies par Kaempfer qu'il présente à l'aide de maintes précautions rhétoriques. Il le rabaisse dans une situation inférieure pour se placer, lui, au niveau du spécialiste prudent et suspicieux. Par contre, si Charlevoix est réservé quant il s'agit des textes des protestants, en ce qui concerne le contenu des écrits des missionnaires que le jésuite a beaucoup utilisés lorqu'il a travaillé en particulier sur la nouvelle version de l'ouvrage de Crasset sur le Japon[149], il est d'une confiance à toutes épreuves. En effet, Charlevoix ne met jamais en doute ce que les jésuites ont écrit, il ne soulève jamais la question de savoir si le contenu de ce qu'ils ont publié est exact. Aucun doute non plus ne vient l'effleurer s'agissant de la véracité des miracles pour le moins curieux accomplis par Francois Xavier et les jésuites. Et même s'il a limité le nombre de récits de miracles dans son ouvrage et les détails s'y rapportant, le jésuite n'a pratiqué ces « coupures » qu'en

[148] *Ibid.*, p. 411.
[149] Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *Histoire du Christianisme au Japon*, ouvrage de 1715 qui constitua la mouture du texte de 1736.

raison des goûts des lecteurs de son époque moins perméables à une certaine « mise en scène religieuse », et non parce que lui-même ressentait quelque doute ou suspicion au sujet de la véracité de certaines actions miraculeuses. Le contenu des lettres missionnaires n'est jamais suspecté ni controversé, alors que celles-ci, comme nous pourrons nous en rendre compte, sont loin d'être objectives. Il semble donc y avoir ainsi deux poids, deux mesures, Charlevoix ne peut cacher une certaine méfiance envers les écrits des protestants qu'il soupçonne de ne pas être toujours honnêtes, de tronquer la vérité, alors qu'il a une confiance presque aveugle envers les écrits des catholiques. Mais qu'il s'agisse de catholiques ou de protestants, le père de Charlevoix est très virulent lorsque l'ordre des Jésuites est mis en cause et il s'insurge avec violence pour défendre l'ordre auquel il appartient. Déjà, dans son premier ouvrage, il critique vertement Tavernier qui accusait les jésuites d'être les responsables de la répression des années 1614-1638 contre les catholiques[150] :

« Quant à ce que cet auteur a dit des jésuites personne ne s'avise plus aujourd'hui d'y donner la moindre créance ; on s'est bien apercu que l'autorité d'un protestant n'était pas recevable contre ces pères dans une cause de cette nature. »[151]

Chez Charlevoix, l'histoire du Japon est souvent narré à travers le prisme des querelles religieuses européennes. Ainsi, cet auteur rejette les critiques des protestants qui, dans son esprit, ne peuvent évidemment, que critiquer les catholiques avec des arrière-pensées. Toutefois les critiques contre les jésuites du Japon ne furent évidemment pas seulement le fait des protestants, car ils furent également attaqués par

[150] *Histoire du Christianisme au Japon*, *op. cit.*, édition de 1828, p. XV.

[151] Il s'agit d'une critique de Tavernier mettant en cause les jésuites dans *Histoire du christianisme au Japon, où l'on voit les différentes révolutions qui ont agité cette monarchie pendant plus d'un siècle. Nouvelle édition, devant servir de complément aux autres recueils des Lettres édifiantes*. À Paris, à la librairie ecclésiastique de Rusand, 1828. Préface, p. XVI. Critiques contre Tavernier : ibid, p. XV-XIX.

des religieux d'autres ordres venus au Japon et notamment par un certain Sotelo contre lequel Charlevoix s'acharne[152]. Ce dernier, avant de mourir en martyr, avait écrit une lettre à Rome au pape dans laquelle il critiquait les méthodes employées par les jésuites.

Déjà, dans la préface de son *Histoire du Christianisme au Japon* de 1715 (réédition en 1828), l'auteur signalait que, à la différence du Père Bartoli, il ne s'est pas « fort étendu sur les démêlés qui sont intervenus de temps en temps entre les missionnaires et sur les calomnies dont on a cherché à noircir les jésuites du Japon. »[153] Les reproches adressés contre cet ordre religieux auquel il appartient sont pour lui une chose réglée et ne trouvent pas leur place dans son volume, signale-t-il. « J'ai cru pouvoir supposer toutes les calomnies réfutées, et les causes des dissensions domestiques suffisamment éclaircies.» [154] Ainsi, pour lui, le débat sur ce sujet est-il clos.

8 - La réception de l'*Histoire du Japon* de Charlevoix (1736 et 1754)

Témoignage d'une approche encyclopédique fondée sur la conviction qu'un ouvrage peut contenir à lui seul la totalité du réel, le texte du père de Charlevoix constituera sans conteste au cours du XVIIIe siècle l'un des piliers et l'une des sources importantes de l'étude essentiellement religieuse du Japon. Il sera à nouveau question des écrits de Charlevoix lorsque nous aborderons la question des thèmes récurrents, tout particulièrement en ce qui concerne la vision du jésuite au sujet du caractère des Japonais et de la culture, vision qui eut une certaine influence chez les penseurs de son

[152] Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *op. cit.*, tome second, p.23.
[153] *Ibid.*, tome premier, préface, p. XI-XII.
[154] *Histoire du christianisme au Japon,[...]* À Paris, à la librairie ecclésiastique de Rusand, 1828., *p.* XII. Nous retrouvons dans cette préface écrite pour l'édition de 1715 (1828) de longues critiques virulentes contre Tavernier (p. XV- XVIII) et la défense de Caron (XVI-XIX).

époque. Voltaire fut lui aussi l'un de ces lecteurs mais nous supposons qu'il a seulement parcouru l'ouvrage. Deux articles de quinze pages publiés dans des numéros du « Journal des Savants[155]» relatifs à l'ouvrage de Charlevoix avaient l'avantage de faire connaître non seulement dans ses grandes lignes le contenu du livre en question mais surtout de donner différentes informations relatives au Japon à de nombreux écrivains et philosophes du XVIIIe siècle, lecteurs assidus de cette revue qui consacrait des articles à tous les ouvrages nouveaux et instructifs publiés. D'autre part, durant plus d'un siècle il fut très souvent pris comme référence et cité notamment par des auteurs liés au monde catholique. Il faut croire que la qualification de l'auteur était comme une sorte de garantie de l'authenticité de ses propos. Parmi eux, citons l'abbé René François Rhobarer, auteur d'une *Histoire universelle de l'Église catholique*[156], dont les références sont uniquement tirées de l'ouvrage Charlevoix alors que cet auteur ne connaît le Japon qu'à travers les livres et ne travaille en définitive que sur des documents de seconde main. Un an après la rénovation de Meiji qui voit le retour au pouvoir d'un empereur, un grand écrivain catholique, Léon Pagès, présente en 1869 un ouvrage de référence sur l'histoire de l'Église catholique du Japon et les martyrs chrétiens[157] qui se situe dans la lignée des ouvrages religieux publiés par les jésuites. Il faudra attendre encore quelques années avant que les missionnaires, principalement protestants cette-fois, puissent venir évangéliser. Nous pouvons les mettre en parallèle avec les travaux des auteurs profanes qui se sont attachés aux travaux de spécialistes, notamment de Kaempfer. Se basant sur les travaux de Charlevoix, Pagès commettra d'ailleurs la même erreur que ce dernier en affirmant qu'au XVIe siècle les jésuites voulaient accueillir au Japon les autres ordres

[155] *Journal des Savants*, janvier 1737, p. 56-61.
[156] Rhobarer, René François, *Histoire universelle de l'Église catholique*, Paris, Letouzey et Ané, 1843.
[157] Pagès, Léon, *Histoire de la religion chrétienne au Japon depuis 1598 jusqu'à 1651, comprenant les faits relatifs aux deux cent cinq martyrs béatifiés le 7 juillet 1867*. Paris, Adolphe Lainé, 1869 et 1870.

religieux alors qu'en réalité ils avaient toujours voulu se réserver à eux seuls cette terre de mission, comme l'écrivait Valignano[158]. L'histoire, de façon accidentelle ou par une volonté de cacher un aspect peu élogieux de l'entreprise des jésuites, a été quelque peu aménagée. Dans *Le dictionnaire des Orientalistes de langue française*[159], le travail de Charlevoix est jugé « Somme impressionnante de toutes les connaissances disponibles en Europe sur ce pays. Charlevoix a procédé à des recherches documentaires minutieuses. Son second ouvrage doit beaucoup à Kaempfer. »[160] L'hommage nous semble toutefois quelque peu excessif. Charlevoix fut d'ailleurs critiqué par des jésuites en raison de sa façon désordonnée d'utiliser des documents et de certaines fautes dont il s'est rendu coupable. Il lui fut reproché en particulier d'avoir utilisé des textes hollandais qui l'auraient introduit en erreur, suivant la critique d'Antoine de Faivre[161], en ce qui concernait les moeurs, coutumes et religion des Japonais. Ne pas utiliser les documents des protestants consistait à ignorer le Japon des XVIIe et XVIIIe siècles, car comme nous l'avons signalé, ils constituaient strictement les seules sources de renseignements après 1640. Un problème de méthode est également soulevé :

*« Plus les faits historiques sont merveilleux, plus la narration a besoin d'être appuyée de témoignages authentiques, incontestables et connus. C'est encore à ce défaut de publicité qu'on est forcé d'attribuer les erreurs graves et fréquentes qu'on rencontre dans l'*Histoire du Japon *de Charlevoix. Cet écrivain dit avoir consulté plus de soixante auteurs, dont il donne l'indication ; mais il paroît que c'est dans ce grand nombre même qu'il s'est égaré, et que sans s'attacher à aucun en particulier, il les a tous compilés indifféremment.»*[162]

---

[158] Valignano, Alexandre, *Les jésuites au Japon, relation missionnaire (1583)*, *op. cit.*, p.128.
[159] Pouillon, François, *Dictionnaire des orientalistes de langue française*, Karthala, 2008.
[160] *Ibid.,* Article de Patrick Bellevaire sur Charlevoix, p. 195-196.
[161] Faivre, Antoine, j.s, *Lettres des missions du Japon, ou supplément aux lettres de François Xavier*. Lyon, librairie Rusand, 1830, p. vj.
[162] Faivre, Antoine, j.s. *Lettres des missions du Japon, ou supplément aux lettres de François Xavier*. Lyon, librairie Rusand, 1830.

Issac Thilsing, qui séjourna au Japon au début du XIXe siècle[163], critiquera lui aussi les nombreuses erreurs commises par Charlevoix, fautes d'autant plus regrettables en raison de l'influence que ses recherches auront sur la perception du Japon durant le XVIIIe siècle. Thilsing reconnaît cependant que le jésuite a bien su saisir les traits de caractère des Japonais[164]. Yamauchi Hisashi souligne que Pierre-François-Xavier de Charlevoix, qui procède à des comparaisons entre le caractère des Chinois et des Japonais, ou écrit que les goûts des Japonais ne diffèrent peu de ceux des Français, peut être présenté comme le précurseur du Japonisme[165]. Certes dans l'édition de son *Histoire et description générale du Japon* publiée en 1736 et 1754, il présente notamment dans un Livre préliminaire plusieurs aspects de la culture japonaise, par exemple la manière de voyager dans le pays[166], la construction des navires[167], il propose des informations sur l'empereur[168] (le *daïri),* les différentes religions[169], comme l'avaient fait quelques-uns de ses prédécesseurs et soulève des réflexions intéressantes sur les origines du Japon[170], le caractère des insulaires[171], le climat[172], etc. Il fait différentes comparaisons entre les

---

[163] Issac Titsingh, négociant hollandais, il vécut à Deshima en 1779-1780 ; 1781-1783 ; et 1784. Il se rendit par deux fois à Edo en visite officielle.

[164] Titsingh, Issac et Klaproth, Henrich Julius, *Nippon O Dai Itsi Ran, ou Annales des Empereurs des Empereurs du Japon. [...]* Paris et Londres, 1834.

[165] Yamauchi, Hisashi, *Aoi me ni utsutta Nihon-jin. Senkoku- Edo ki no Nichifu-Futsu bunka jyoho-shi, (Les Japonais dans le regard des étrangers. Histoire des informations culturelles entre le Japon et la France durant l'ère Edo)* Tôkyô*,* Jinbun Shyo-In. 1998, p. 146-147.

[166] Charlevoix*,* Pierre-François-Xavier (de), *Histoire et description générale du Japon*, Paris, chez Gandouin, 1736, tome premier, p. 27-37.

[167] *Ibid.*, p. 31-34.

[168] *Ibid.,* p. 74-86.

[169] *Ibid.,* p. 86-138.

[170] *Ibid.*, p. 37.

[171] *Ibid.,* p. 43-47.

[172] *Ibid.,* p. 3-6.

Chinois et les Japonais[173], écrit que les Japonais ont le goût des jardins comme les Français[174], et il s'intéresse aux coutumes[175], à l'architecture des maisons[176] et à l'habillement des insulaires[177], leurs techniques agricoles[178], la population des villes et des campagnes[179] entre autres sujets. Ses appréciations en ce qui concerne les connaissances scientifiques des Japonais sont réservées, à la différence de celles des Jésuites, comme le Père Almeida[180]. Il note que les Japonais n'ont pas de connaissances en astrologie[181], qu'ils sont en ce domaine à un niveau plus bas que n'importe quelle population « barbare » d'Amérique. À la suite de Froïs, des missionnaires et de Kaempfer, il critique la musique japonaise[182], que bien évidemment il n'a pu entendre. Mais malgré ses études ethnologiques concernant différents domaines de la vie japonaise, parfois présenté de façon rudimentaire dans le cas de certains, en définitive, comme nous l'avons déjà souligné, c'est l'histoire religieuse narrée dans ses moindres détails qui tient une grande place. Bien que nous fassions référence à de nombreuses reprises dans nos recherches aux écrits de cet auteur du fait de sa vision et de ses analyses de la culture et de la civilisation japonaises, il est certain que son centre d'intérêt concerne particulièrement les questions religieuses au détriment d'une approche plus générale et plus approfondie de la civilisation et de la culture japonaises.

---

[173] *Ibid.,* p. 39-46.
[174] *Ibid., p*. 47.
[175] *Ibid.,* p. 125-130.
[176] *Ibid.,* p. 20.
[177] *Ibid.*, p. 54-56.
[178] *Ibid.,* p. 62.
[179] *Ibid.,* p. 62.
[180] *Ibid.,* p. 56. *« Le Père Almeida, et quelques autres Missionnaires, ont cependant avancé, qu'ils étoient de grands Physiciens ; mais ils n'entrent sur cela dans aucune preuve. Il est certain qu'ils connaissent fort peu le ciel, et qu'ils n'ont en cela aucun avantage sur les nations les plus sauvages de l'Amérique. »*
[181] *Ibid.*, p. 56-57. *« Il ne paroit pas que lesJaponois ayent beaucoup cultivé les Sciences spéculatives, si métaphysique, et même la Physique, ils n'y sont pas fort versez. »*
[182] *Ibid.*, p.59. « Quant à leur Musique, elle est fort insipide, ils n'ont ni voix, ni méthode, ni aucun instrument qui mérite qu'on en parle.»

Il a cependant écrit des choses pertinentes et bien informées qui ont trouvé quelque signification aux yeux de ses contemporains.

C - L'organe de presse des jésuites : *Les Lettres édifiantes*

1- Historique

Diverses publications dirigées par des religieux ont utilisé le corpus textuel constitué par les écrits des religieux pour écrire au sujet du Japon. Une publication a offert durant de longues années à un public de lecteurs éclairés la possibilité de s'informer sur le vaste Monde. Il s'agit de l'éminente collection intitulée *Les Lettres édifiantes et curieuses des missions étrangères par quelques missionnaires de la Compagnie de Jésus*[183], le recueil de la correspondance des jésuites envoyés en mission dans toutes les religions du Monde et, dans le cas de l'Asie, tout particulièrement en Chine et en Inde. Cette collection n'offre que peu d'articles relatifs au Japon. L'évidente raison réside dans le fait que cette revue vit le jour en 1703, à une époque où justement il n'y avait plus de religieux sur place pour pouvoir écrire à son sujet. Toutefois, comme les éditeurs des *Lettres édifiantes* reprenaient des articles, des lettres non publiées ou publiées antérieurement dans d'autres publications, les lecteurs pouvaient néanmoins trouver incidemment quelques pages leur narrant les avatars subis par les religieux et les convertis sur cette terre de mission devenue un lieu impossible et inhospitalier. Parmi les nombreux articles consacrés à la Chine se trouvent parfois des articles relatifs au

[183] Du Halde, Jean-Baptiste, *Lettres édifiantes et curieuses des missions étrangères par quelques missionnaires de la Compagnie de Jésus*, (trente six volumes). Paris, 1703-1743.

Japon. Des relations commerciales existaient entre la Chine et le Japon et les Chinois qui se livraient au commerce à Nagasaki transmettaient, même de façon parcellaire et superficielle, vu qu'ils étaient eux-mêmes soumis à un contrôle sévère, de précieuses informations. Certains ouvrages européens, traduits en chinois, entrèrent à Nagasaki et participèrent à la connaissance des sciences occidentales[184].

.

2- Intérêt de la revue

Les *Lettres édifiantes* était un outil d'informations qui s'adressait à un large public à la fois cultivé et varié dont les opinions religieuses pouvaient être opposées à celle de la direction de la revue, mais il n'y était pas uniquement question de religion. Il est certain que son rôle dans la connaissance du monde extérieur et des contrées lointaines permettait aux lecteurs d'ouvrir leur horizon à des modes de pensées et des cultures tout à fait différentes de celles qu'ils connaissaient plus ou moins. Et même si ces articles passaient au travers du filtre de la direction ecclésiastique de la revue, leur contenu n'en constituait pas moins une ouverture positive sur le vaste Monde et ses différentes possibilités. « En nourrissant l'esprit critique et le sens de la relativité, elles contribuaient, de façon inattendue, au progrès des Lumières.»[185] En effet, même s'ils avaient évité certains sujets qu'ils jugeaient délicats, les jésuites, en présentant des coutumes, des moeurs différents, ont introduit à leurs dépens des idées qui ont été utilisées dans la contestation du rôle des pouvoirs:

« En ce qui concerne les sources en langues occidentales, les récits de voyage

[184] « Traductions chinoises d'ouvrages européens au Japon durant la période de fermeture (1614-1853) » *Monumenta Nipponica*, vol 3 ; (1940) p. 40-60.

[185] Entretien avec Isabelle et Jean-Louis Vissière « Peaux rouges et robes noires », Propos recueillis par Nathalie Jungerman, dans l'article *Lettres édifiantes des jésuites*, mars 2007. « http://www.fondationlaposte.org/article.php3id.article -579 » ; mars 2007.

contiennent de précieuses informations sur les réactions des missionnaires à la société chinoise et au modèle familiale chinois si bien que, publiées à l'intention d'un large public européen friand d'histoires édifiantes et de « chinoiseries », instruments de la propagande jésuite, ils aient été bien souvent expurgés par les censeurs de la compagnie (notamment les passages relatifs à la polygamie, la prostitution et l'homosexualité).» [186]

Les lecteurs qui s'intéressaient, en dehors de questions religieuses, aux moeurs et coutumes des pays éloignés y puisaient des connaissances relatives à différents domaines, culture, médecine, agriculture ainsi que des renseignements parfois utiles à leurs propres travaux intellectuels. Montesquieu y fait souvent référence, à plusieurs reprises des notes de *L'Esprit des Lois*[187] renvoient à ces recueils particulièrement quand il y est question de la Chine. Journal fondé par des hommes d'église, son contenu permettait de connaître le vaste monde et de se former des opinions, politiques, philosophiques, qui n'allaient pas toujours dans le sens voulu par ceux qui en éditaient les articles !

« Leurs Lettres ont exercé au XVIIIe siècle une influence considérable sur les intellectuels et la pensée des Lumières : Voltaire, Montesquieu, Rousseau les ont lues attentivement. Toute la controverse sur la colonisation européenne repose sur leur documentation de première main. En principe, elles étaient destinées à faire connaître aux dévots les progrès du christianisme hors d'Europe, mais elles répondaient surtout au goût du public pour les voyages et l'exotisme. [...] Dans ces reportages ethnographiques, (le lecteur) découvrait d'autres cultures, des moeurs, des coutumes, des croyances étranges.[....] Les Lettres édifiantes pouvaient changer la vie des Européens.» [188]

---

[186] Touboul-Bouyeure, Frédérique, « Famille chrétienne dans la Chine pré moderne, 1583-1776 » *Mélanges de l'École française de Rome*, année 1989. Vol. 101-102. p. 954.

[187] Montesquieu, *Esprit des Lois*, tome 2, Œuvres complètes, édition Roger Caillois, La Pléiade, 1951.

[188] Entretiens avec Isabelle et Jean-Louis Vissière. Propos recueillis par Nathalie Jungerman, *op. cit.*

2 - Quelques thèmes récurrents dans les ouvrages religieux relatifs au Japon (du XVIIe au XVIIIe siècle)

Les nombreux écrits religieux relatifs au Japon nous introduisent différentes thématiques qui se répètent d'un ouvrage à l'autre, soit parce que leurs auteurs ont vécu sur place des expériences analogues et présentent des sujets identiques ou encore parce que les compilateurs qui reprennent leurs lettres ou relations afin de composer une « Histoire de l'église du Japon » les utilisent comme document. Dans bien des cas d'ailleurs, comme nous avons pu le remarquer, les auteurs ne font parfois que reprendre mot à mot le contenu des Lettres qu'ils ont utilisées, s'ils ne se contentent de les paraphraser en ajoutant parfois un commentaire. Les auteurs des siècles passés, surtout ceux qui ont publié sur le Japon à partir d'ouvrages écrits par d'autres et n'ont pas eu la possibilité de voir le pays de leurs propres yeux, empruntent, copient, pillent leurs prédécesseurs, bien souvent sans citer leurs références. Nous ne donnerons que quelques exemples pour illustrer ce fait. Ainsi par exemple se trouvent dans l'ouvrage de François Caron trois petites historiettes qui décrivent le caractère des femmes japonaises et leur sens de l'honneur[189]. La première narre l'acte d'une veuve qui se jette du haut d'une tour pour garder la fidélité envers son mari assassiné sur l'ordre d'un seigneur. Ce dernier, amoureux de cette femme éplorée qui « était particulièrement belle », devait l'épouser le jour du drame[190]. L'autre histoire rapporte le geste d'une servante qui, ayant émis un vent alors qu'elle servait son seigneur, se mordit à mort le sein. La troisième

[189] Proust, Jacques et Marianne, *Le puissant royaume du Japon, la description de François Caron* (1636). Ed. Chandeigne, 2003, p. 109-111.

[190] La femme avait demandé au seigneur d'attendre un mois avant la cérémonie de mariage et choisi la tour...Il s'agit d'une histoire véridique.

narre le drame d'une femme qui a recu une lettre de sa mère lui demandant de l'argent. Questionné par son mari jaloux qui a vu son geste, un seigneur, elle refuse de répondre et avale la missive. Fou de jalousie, son mari lui fit couper la gorge afin de lire le papier. Lorsqu'il en comprit le contenu « il en fut affligé jusqu'aux larmes et prit ensuite la mère de cette fille chez lui »[191]. Plusieurs auteurs, notamment Arnold Montanus[192], Charlevoix[193], Kaempfer[194], ont repris, généralement dans un même ordre, cette série de trois épisodes sans citer leurs références[195]. Les mêmes procédés, l'emprunt littéral, le plagiat, ou la paraphrase se retrouvent à de nombreuses reprises dans les textes comme c'est le cas par exemple dans les passages relatifs à l'empereur (*le daïri)*. Les auteurs, qui utilisent des termes et des expressions identiques pour décrire le personnages, en empruntant le même fil narratif, c'est-à-dire sa description physique, les obligations du dairi astreint à rester immobile sur un siège, sa vaisselle utilisée une seule fois avant d'être jetée, les douze femmes qui sont à son service, signent ainsi leur forfait. Ces répétitions constituent un fond commun d'histoires, d'images sur le Japon qui vont donner naissance à des stéréotypes. Lorsque nous nous penchons sur les ouvrages publiés par les religieux catholiques, il est évident que nous trouvons des affinités dans le choix des thèmes, certes, mais aussi dans la façon de les présenter et d'en faire une lecture cohérente dans laquelle l'Église et ses serviteurs sont les victimes des vicissitudes de l'Histoire et de la méchanceté des hommes qui ne veulent reconnaître sa légitimité. Les thèmes relatifs à l'évangélisation et à l'oeuvre des jésuites les plus

---

[191] Proust, Jacques et Marianne, *Le puissant royaume du Japon, la description de François Caron* (1636). Ed. Chandeigne, 2003, p. 110-111.

[192] Montanus, Arnold, *Ambassades mémorables*, *op. cit.*, tome second, p. 4-5.

[193] Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *Histoire et description générale du Japon*, *op. cit.*, tome premier, p. 43-44.

[194] Kaempfer, Engelbert, *Histoire du Japon, op. cit.*, tome premier, p. 130-131.

[195] Dubois, Bruno, « Les thèmes récurrents dans les ouvrages relatifs au Japon du XVIIe au XVVIIIe siècles », *Journal of Sapporo International University*, mars 2009, p. 225-247.

fréquemment développés concernent généralement, en les prenant dans l'ordre chronologique, l'arrivée des premiers jésuites au Japon suite à la découverte du pays, le bref séjour que François Xavier y accomplit, moment « fort » de l'évangélisation et qui en constitue la période importante, les miracles réalisés par ce religieux, opérations « divines » qui seront narrées à plusieurs reprises dans de nombreux ouvrages à travers toute l'Europe afin de séduire les lecteurs et clamer la puissance et la gloire de la religion catholique. Une foule d'évènements relatifs à la christianisation du Japon et à ses épisodes glorieux, sombres et dramatiques sont ainsi répertoriés dans nombre d'ouvrages, certains écrits par les personnes qui ont accompli ou subi elles-mêmes ces actions, ces évènements. Les plus connus parmi les auteurs étant toutefois ceux qui ont repris le corpus textuel en répétant ces évènements primordiaux dans l'histoire du catholicisme au Japon. Notre bibliographie présente une liste non exhaustive de ces différents textes qui offrent un aperçu fragmentaire du Japon tel que les Européens l'ont vu et ressenti. Bien évidemment les conversions constituent un des grands thèmes abordés par les jésuites dans leurs lettres qui narrent avec maints détails, comme dans le cas de Luis Froïs, les aléas adjacents, les problèmes de famille relatifs, par exemple, à la décision d'un de ses membres de se convertir, aux problèmes de pouvoir. Parfois la peur de se créer des ennemis parmi les moines bouddhistes retiennent certains seigneurs, qui prudents, préférent garder leur culte. Parfois, à l'en croire les jésuites, la seule audition de quelques paroles prononcées par un des pères suffit, soi-disant, à faire naître le désir de devenir chrétien[196]. Bien évidemment parmi les autres thèmes récurrents à rattacher à

[196] *Lettres des missions du Japon ou supplément aux Lettres de saint François Xavier*, par A. Faivre, Lyon, librairie ecclésiastique Rousand, 1830. « *Dès que Jean lui eut déroulé les vérités évangéliques, qu'il eut dévoilé la malice du démon, les fourberies d'Amida de ses prêtres […] elle demanda le baptême en versant un torrent de larmes. Aujourd'hui, ell*e *vient tous les jours à l'église, récite trois cent Ave Maria, et toutes les nuits se relève deux fois pour prier*. » Lettre de Luis Froïs, 1564, *op. cit.*, p. 300.

l'histoire religieuse chrétienne du Japon nous ne pouvons passer sous silence le drame de cette présence, ce sont évidemment les persécutions, locales et sporadiques dans les premiers temps, puis ensuite organisées et mises en place sous les directives des hautes autorités du pays pour éradiquer le christianisme.

Dans ce chapitre nous introduisons quelques-uns des thèmes récurrents présentés dans les ouvrages relatifs à ce qui constitue « l'histoire de l'Église catholique au Japon ».

A- Le Monde religieux catholique

1 - Les convertis chrétiens : des figures héroïques

Ainsi que cela a été souligné, la représentation du Japon transmise par les auteurs religieux obéit à des finalités et stratégies argumentatives qui tiennent à l'histoire de l'Europe et de ses querelles religieuses. Il n'est donc pas étonnant que l'un des thèmes récurrents du corpus soit celui que nous pourrions intituler « la figure héroïque » du Japonais converti. Plusieurs auteurs font le portrait de ces chrétiens qui, quoique sachant à quels dangers ils s'exposent, n'ont pas peur de mourir de façon atroce pour sauvegarder intacte leur foi religieuse et pour l'amour de Dieu. Les relations rédigées par les jésuites qui décrivent la pénible situation dans laquelle est tombée l'Église font état de tous ces drames qui déciment les rangs de leurs convertis. Bien souvent les

auteurs brossent des portraits de chrétiens envoyés au supplice, citant leurs noms et décrivant aussi parfois quelques-uns des traits de leur caractère, ce qui se limite d'ailleurs généralement à des adjectifs ou à des expressions stéréotypées pour noter leur « grande religiosité »[197], « leur piété profonde »[198], « leur amour du Christ »[199], « leur bonté »[200], pour n'en citer que quelques-uns. Les descriptions relatives aux convertis les présentent toujours sous un aspect positif, remplis de religiosité et animés par la foi, même s'ils accomplissent des actions que nous jugerions répréhensibles, telles que la destruction de temples « païens » et de statues[201], donc le non respect des autres cultes, la guerre contre un seigneur voisin[202], ou encore, lorsque profitant de leur pouvoir, les dirigeants poussent leurs gens à se convertir à la religion catholique en faisant pression

---

197 « *C'est une chose admirable à voir avec quelle abondance de larmes ils répètent le confiteor.* » Lettre de Melchior Nugnez, p. 118. *« Les néophytes [...] étaient si zélés, que plusieurs venoient des campagnes le soir, pour ne pas être des derniers lorsque l'office commenceroit le lendemain matin; d'autres étoient deux heures avant le jour à la porte de notre église*. » Lettre d'Edouard de Sylva, p. 60.

198 « *Vous vous ferez aisément une idée de la piété de ces bons insulaires lorsque vous saurez qu'ils sont dans l'habitude de se relever deux fois dans la nuit pour prier Dieu, ou pour méditer sur la mort et passion du Sauveur.*» Lettre de Luïs Frois, 1564, p. 291. « *Au reste, toute cette petite église qui vient de s'accroître de soixante et dix membres, est remarquable par son assiduité à la prière, par la paix, l'amour, la concorde qui règne dans son sein. Ces chrétiens n'éprouvent qu'une peine, qu'une inquiétude, mais qui est cruelle, c'est de voir, de sentir leur Prince Ekandonno ne pas partager leur bonheur, être hors de l'Eglise, et persévérer dans l'aveugle superstition de ses pères*.» Lettre de Louis Almeida, p. 225-226.

199 « *Les Chrétiens de Bungo se fortifient et s'affermissent de plus en plus dans la foi. Ils fréquentent exactement le tribunal de la pénitence ; en un mot, ils ne négligent aucun devoir de la piété ; tous les jours ils récitent les petites heures. L'histoire de la passion de notre Seigneur est distribuée par heures, de manière à pouvoir en faire une lecture quotidienne d'un bout à l'autre*. » Lettre de Balthasar Gago, 1559, p. 164.

200 Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *op. cit*., tome premier, p. 265.

201 Au sujet d'un temple, objet de vénération pour tout le Japon, le *Tone* de Tanba « a résolu de l'abattre et d'en employer les matériaux à la construction d'une église dans sa ville de Tanba pour y réunir ses vassaux et les y instruire de la religion chrétienne. » Lettre de Luis Froïs, p. 486.

202 *« Les Chrétiens ne cessèrent de tuer, que quand la lassitude leur fit tomber les armes des mains, et jamais victoire ne fut plus complète et ne coûta si peu. Aussi personne ne douta que le dieu de Sumitanda n'eut vaincu pour lui. Ceux des Alliez, qui échappèrent au carnage assurèrent qu'ils n'avaient pu soutenir l'éclat , qui sortoit des croix, que les soldats chrétiens portoient sur leurs habits :plusieurs même ajoutèrent qu'ils en avoient vu en l'air toute rayonnante de lumière, et semblable à celle qui étoit dans le grand Etendart du Prince. »* Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *op. cit.*, tome premier, p. 287.

sur eux[203]:

« *Ce peuple est si porté à la piété, à la pénitence, que voir les fidèles au tribunal de la confession ou à la Sainte Table, on les prendroit pour des ascètes consommés plutôt que pour des néophytes [...] Lorsque l'Angélus sonne aux heures fixées, on voit sur toutes leurs figures une joie extraordinaire, tous à l'instant même se précipitent à genoux et récitent ensemble la prière, non seulement hommes, femmes et adultes, mais les enfans qui n'ont pas encore l'usage de la raison. Ils ont une grande dévotion pour le chapelet.* »[204]

Ou encore, tirées d'une autre lettre, ces considérations sur l'attitude des nouveaux chrétiens face à la violence exercée par un seigneur qui persécute les chrétiens :

« Quelque peu nombreux que soient les néophytes dans cette contrée, les exemples de courage et de fidélité qu'ils donnent journellement sont éclatans. L'atrocité des édits du tyran contre les adorateurs du vrai Dieu ne fait sur eux que de les enflammer d'avantage. »[205]

Le bon chrétien est avant tout un chrétien qui n'a pas peur de souffrir et de mourir pour sa foi et de servir ainsi d'exemple. Nous nous trouvons confronté ainsi à une rhétorique qui fait du Japonais converti un exemple à usage de l'Europe catholique. Parallèlement à des croyants qui arrêtés seront envoyées au supplice s'ils n'abjurent pas leur foi et rejettent le christianisme, les auteurs décrivent parfois le cas de chrétiens qui, sans hésiter, ne demandent qu'à devenir à leur tour les prochaines victimes des sbires du

---

[203] « *J'ai eu l'occasion de l'entendre parler de la religion avec quelques-uns de ses domestiques qui n'étoient pas encore chrétiens, de l'entendre expliquer la différence qui existoit entre le vrai Dieu et les idoles du pays. Ses paroles, son action étoient aussi vives, aussi touchantes que lumineuses. Il termina son exhortation par déclarer qu'il ne pourroit non seulement jamais voir un fidèle serviteur mais même reconnoître un homme dans celui qui s'obstineroit à rester dans le paganisme*. » Lettre de Louis Almeida, *Lettres des missions du Japon, ou supplément aux lettres de François Xavier*, *op.cit.*, p. 350. « Tous les moments de loisirs que lui laissent ses travaux militaires, il les consacre de nuit comme de jour à inspirer à ses troupes la pitié chrétienne, à instruire lui-même ses officiers et les moindres soldats, et au fur à mesure de leur instruction, il nous les envoie pour les baptiser. » Lettre de Luis Froïs, *ibid.*, p. 273.

[204] Gomez, Cosme de, lettre datée de 1561 dans *Lettres des missions du Japon, ou supplément aux lettres de François Xavier*, *op.cit.*, p. 186.

[205] Cabral, François, lettre datée de 1571dans *Lettres des missions du Japon, ou supplément aux lettres de François Xavier*, *op. cit.*, p. 445.

pouvoir. Au début du XVIIIe siècle le père de Charlevoix fait référence à certains convertis qui n'ont qu'une seule attente et un seul désir, être arrêtés et envoyés à la mort de façon à pouvoir, en raison de leur sacrifice et de leur loyauté envers Dieu, entrer au paradis[206]. La peur des douleurs physiques extrêmes ne les retient pas dans leur volonté d'affronter la mort pour le Dieu qu'ils ont choisi. Certaines de ces histoires dont l'authenticité prête à quelque suspicion, notamment quand il s'agit des miracles, ont participé dans une certaine mesure à la mise en construction d'une sorte d'imaginaire stéréotypé du Japon catholique, avec d'un côté les bons, les convertis, et de l'autre, les païens parmi lesquels nombre de « méchants » et ceux qui ne se sont pas convertis. Le fait de se convertir a un effet bénéfique. Ainsi, au sujet d'un noble de la ville d'Osaka : « Ce héros chrétien fera une grande scène dans cette histoire. Il était extrêmement fier pendant qu'il était idolâtre ; mais depuis son baptême il devint si doux, si humble et si modeste, que les Payens eux-mêmes en étaient surpris. »[207] Le Japon constitue un terreau particulier pour l'évangélisation en raison des qualités particulières des insulaires :

« *Mais la principale source du bon ordre qu'on admire au Japon, et ce qui donne aux bonnes qualitez de ces Insulaires tout l'éclat qui les distingue si fort de la plupart des autres Peuples, c'est un sentiment de Religion, qui est né avec eux, et dont la vivacité passe tout ce qu'on peut dire. Heureuse disposition, à laquelle, après la grâce, on doit attribuer les étonnans progrès du Christianisme dans ces Isles. [...] Leur grandeur d'âme, et le mépris qu'ils font de la vie, avoient ajouté à cela un caractère héroique, dont les traits ne s'effaceront jamais dans les fastes de l'Église.* »[208]

---

[206] Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *Histoire du Christianisme au Japon*, tome 2, Librairie Ecclésiastique de Rusand, Paris, 1828, p. 368 et suiv.

[207] Crasset, Jean, *Histoire de l'église du Japon*, *op. cit.,* p. 523-524.

[208] Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *Histoire et description générale du Japon* (1736), *op. cit.*, p. 50. *« La principale source de bon ordre qu'on admire au Japon, [...] c'est un sentiment de religion [...] Leur grandeur d'âme, et le mépris qu'ils font de la vie, avoient ajouté à cela un caractère héroïque, dont les traits ne s'effaceront jamais dans les fastes de l'Eglise. »*

L'étonnement de voir des néophytes aussi sérieux, animés d'un esprit religieux aussi poussé n'a pas fini d'étonner les pères :

« Quel est l'effet celui de vous, qui ne verseroit pas de larmes de joie s'il assistoit seulement à un de nos catéchismes, s'il voyait cent enfans, filles ou garçons, qui peu de jours auparavant appartenoient encore au démon, y venir deux fois par jour, entrer avec respect dans nos temples, prendre de l'eau bénite, et faire à genoux leurs prières ? »[209]

Pour des raisons évidentes nous ne donnerons que quelques exemples des différentes versions des récits car il serait inutile de les reprendre tous ou seulement de citer les auteurs qui narrent ces différentes histoires. Ainsi à plusieurs reprises, Charlevoix brosse l'héroïque portrait de plusieurs convertis au christianisme et celui de quelques-uns des martyrs qui ont péri sous les supplices, préférant choisir une mort dans des conditions atroces plutôt que de se soumettre aux injonctions de renoncer à pratiquer la religion objet de la haine des dirigeants[210]. Il fait allusion également aux jésuites et autres prêtres héroïques qui, bravant les interdictions et mettant leur vie en danger, n'ont pas hésité à débarquer en secret pour continuer leur tâche. Ceci constitue un des thèmes mis en valeur dans les ouvrages des religieux du XVIe siècle et du début du XVIIe siècle qui ont fait le récit d'évènements identiques. Les rapports concernant les victimes du fanatisme, témoignages religieux démontrant la force du christianisme et la vaillance des âmes des fidèles qui préfèrent supporter des douleurs intolérables que de renier leur foi nouvelle, constituent une sorte de mise en scène à la fois tragique et pathétique. Se retrouve ici le style d'un discours religieux qui dramatise et amplifie le courage et l'abnégation des persécutés afin de toucher le coeur des croyants :

« Parmi ces illustres martyres qui se distinguèrent tous par une constance héroïque,

---

[209] Almédia, Louis, lettre datée de 1561, dans *Lettres des missions du Japon, ou supplément aux lettres de François Xavier*, librairie ecclésiastique de Rusand, Lyon, 1830, p. 64.

[210] Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *op. cit.*, tome premier, p. 394. Ardeur des chrétiens pour le martyre dans la province de Bungo.

par toutes les vertus qui font les plus grands saints, et surtout par une austérité de vie qui leur fit joindre toutes sortes de macérations à toutes les incommodités d'une longue et fâcheuse prison, il n'y en eut point qui se fit plus admirer que Monique, femme de Naysen.[...] à l'âge de douze ans il avait signé de son sang qu'il mourrait plutôt de mille morts que d'abandonner sa foi. »[211]

L'auteur brosse des descriptions des supplices réservés aux martyrs. Même les ennemis en religion des catholiques sont horrifiés à la vue des scènes dont ils ont été parfois témoins : « Les Hollandais qui ont été témoins de ces inhumanités n'en parlent qu'avec horreur. »[212]

« *Voilà une partie de ce que les Hollandais ont écrit de la manière dont on tourmentait les chrétiens au Japon, et quoique ces hérétiques n'aient guère sû ce qui se passait à Nangazaqui et aux environs ils conviennent que depuis la naissance du christianisme on n'a jamais vu ni de plus longues persécutions, ni de plus horribles supplices, ni d'Eglise plus féconde en martyrs.»*[213]

2 – Une aide efficace au service des conversions : les miracles

Le projet de recomposer l'ouvrage de l'abbé Crasset est animé par la volonté des auteurs de s'adapter à la sensibilité de l'époque. Déjà Jean Crasset avait sensiblement diminué le nombre de miracles dont l'abbé Solier avait fait le récit d'une façon fort crédule. Il écrivait dans sa préface :

« Il y a quelque chose qu'on me pourra, ce semble (sic), justement reprocher, c'est que je n'ay pas rapporté les miracles de Dieu a faits dans ce Pays infidelle (sic), pour y établir la Foy: car il est hors de doute que saint François Xavier en a fait un grand

---

211 Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *Histoire du christianisme au Japon,[...]* À Paris, à la librairie ecclésiastique de Rusand, 1828, tome scond, p. 368.

212 Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *Histoire et description générale du Japon*, *op. cit.*, tome deux, p. 370.

213 Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *op. cit.*, tome second, p. 372.

nombre, qui ont été vérifiez par de procédures juridiques, dressées avec toute la diligence et l'exactitude possible, dont les Protestans même ne disconviennent pas. »[214]

Dans l'ensemble, la partie narrative qui s'attache à l'histoire religieuse demeure très proche de l'original dans ses grands principes et ses grandes lignes. Charlevoix lui-même ne mettait point en doute la véridicité des « évènements merveilleux » narrés par l'abbé Solier, évènements qu'il considérait non seulement comme nécessaires mais même indispensables afin de pouvoir instruire en peu de temps un nombre important de nouveaux catéchumènes japonais et leur transmettre rapidement la bonne parole afin de favoriser ainsi un mouvement de conversion en masse. À l'aube du XVIIIe siècle, les contemporains de l'abbé de Charlevoix, qui durant plusieurs années fut critique littéraire au *Journal de Trévoux*, revue culturelle et intellectuelle des jésuites, avaient pour certains un esprit critique qui les poussait à prendre leurs distances à l'égard des miracles peu convaincants à leurs yeux comme le fit notamment Voltaire au sujet de Bouhours[215]. Nous soulèverons à deux reprises la question des miracles dont il est souvent question dans les ouvrages relatifs à François Xavier béatifié du fait qu'il en avait accompli, suivant l'église catholique, à plusieurs reprises. Nous aurons à nouveau l'occasion de revenir sur ce sujet dans la partie V de notre travail lorsque nous aborderons cette même question des miracles notamment lorsque nous présenterons de l'ouvrage de Dominique Bouhours critiqué par Voltaire[216]. Regardons tout d'abord l'ouvrage de l'abbé Solier qui narre à plusieurs reprises des miracles accomplis au

---

[214] Crasset, Jean, *Histoire de l'Église du Japon*, *op. cit.*, préface non paginée.

[215] Voltaire, François-Marie Arouet de, *Dictionnaire philosophique*, article « François Xavier ». Oeuvres de Voltaire, Imprimerie de Cosse et gaultier Laguionie, Paris, 1838, p. 522-523.

[216] Bouhours, Dominique, *La vie de saint François Xavier, de la compagnie de Jésus apostre des Indes et du Japon*. Nouvelle édition. A Paris: chez Louis Josse, 1715.

Japon notamment lors de la présence de Xavier :

« Saint Xavier ne mettait ordinairement le pied en ville aucune, où Dieu ne rendit signalé son serviteur par diverses oeuvres surnaturelles et miraculeuses. Bernard le Japonois assuroit avoir vu comme on luy prétendoit plusieurs malades, détenus de diverses sortes d'infirmitez, lesquels recouvroient parfaitement la santé, soudain que le Sainct avoit faict sur eux le signe de la Sainte Croix ou jetté un peu d'eau bénite.»[217]

De nombreux miracles sont narrés dans différents pages du livre, qu'il s'agisse de guérisons d'infirmes, de lépreux, d'aveugles, etc[218]. Ils s'enchaînent de façon à encourager vivement les conversions des « mécréants ». Les lettres des premiers jésuites abondent en miracles en tout genre. Ainsi, le jésuite Edouard de Sylva écrit-il : « Au milieu du paganisme, Dieu se plaît à signaler par de nombreux prodiges l'efficacité et la sainteté du baptême. »[219] « Il y avait près d'un an qu'un individu dont la vue étoit extrêmement affaiblie, fut admis au baptême. A peine l'eut-il reçu, qu'il recouvre parfaitement l'usage de ses yeux. »[220] Tout naturellement les miracles accomplis par les jésuites attirent à eux les malades et infirmes désireux de guérir :

« Toutes les misères corporelles viennent près de nous chercher un soulagement. Et souvent le Seigneur, dans sa souveraine sagesse, manifeste sa toute puissance et sa bonté à l'égard de ces malheureux. [...] Il y a trois cent chrétiens dans le nombre de ceux que leurs infirmités nous ont amenés.[...] On voit les malades travailler à la conversion des autres, chacun, en amène dix, quinze [...] L'eau bénite a beaucoup d'effets, surtout pour les ophtalmies. »[221]

« Les conversions sont sans doute fréquentes, mais surtout parmi les gens accablés de misère et d'infirmités, ou obsédés du démon ; Dieu guérit d'abord leur esprit, ensuite

---

[217] Solier, François, *Histoire de l'Église du Japon, op. cit.,* p. 101.
[218] En ce qui concerne les miracles narrés par François Solier, voir, *op. cit.*, p.73-77; p. 101, 148 ; 151-157.
[219] De Sylva, Edouard, lettre datée de 1555 dans *Lettres des missions du Japon, ou supplément aux lettres de François Xavier, op. cit.,* p. 57.
[220] *Ibid.*
[221] *Ibid.,* p. 57-59.

leur corps, avec la seule eau bénite ou le seul pain bénit. »[222] Un homme était possédé : « Balthasar, le saisissant, lui ordonna de prononcer le nom de Saint Michel. Il fut délivré du démon.»[223] Les différentes lettres des jésuites nous narrent elles aussi des miracles accomplis par les religieux.[224] L'abbé Crasset, qui a entrepris d'améliorer l'ouvrage de son prédécesseur, juge préférable d'en limiter le nombre :

« Outre les miracles de cet Apôtre du nouveau monde, le Père Solier en rapporte un fort grand nombre que Dieu a faits presque chaque année, non seulement pour les Religieux Missionnaires, mais encore pour des Néophytes, et ce qui est admirable, par de Bonzes convertis, qui étoient auparavant les Ministres des faux Dieux et les ennemis déclarez de la Religion chrétienne. La sainteté des Prélats et des Religieux que j'ay citez, qui en ont faits les informations selon les règles, ne nous permet pas d'en douter. »[225]

Pour ce religieux, le grand nombre de conversions accomplies en peu de temps dans ce pays constitue déjà en soi-même un miracle :

« *Et certes, s'il m'est permis de raisonner comme a fait saint Augustin sur un semblable sujet, il est impossible qu'un petit nombre de religieux étrangers qui ont prêché la Foy dans soixante et six royaumes, dont le Japon est composé, ayant pu convertir en fort peu d'années plus de quatre cent milles idolâtres, arrachez furieusement à leurs superstitions, à tant de Princes impies, à tant de Bonzes savans, superbes et intéressez, des véritez si dures à croires et si difficiles à pratiquer, telles que font elles de l'Evangile ; et cela d'un air dégoûtant, d'une manière contrainte et d'un style barbare, ne sachant pas bien leur langue ; qui est très difficile à apprendre et à prononcer. »*[226]

Les miracles ont un rôle bien précis, ils sont nécessaires sinon indispensables car :

---

[222] Gago, Balthasar, lettre datée de 1555 dans *Lettres des missions du Japon, ou supplément aux lettres de François Xavier, op. cit.,* 67.

[223] De Sylva, Edouard, lettre datée de 1555 dans *Lettres des missions du Japon, ou supplément aux lettres de François Xavier, op. cit.,* p. 58.

[224] Quelques pages concernant des miracles : Gaspard Villèle, p.103-104 (lettre datée de 1557) ; Gonzalve Fernand, p. 144-145 (lettre datée de 1559) ; Louis Almeida, p. 156, (lettre datée de 1561), dans *Lettres des missions du Japon, ou supplément aux lettres de François Xavier*, *op. cit.*

[225] Crasset, Jean, *op. cit.,* préface non paginée.

[226] *Ibid*.

« C'est le sentiment de tous les Docteurs, fondé sur l'Ecriture sainte, que les miracles sont nécessaires pour établir solidement la foy dans l'Esprit des Infidèles [...] Les objets de la foi Foy n'étant pas évidents, il faut nécessairement pour en établir la créance, que Dieu les appuye de son autorité: par conséquent qu'il fasse des miracles qui surpassent les forces de la nature. [...] Or si les miracles sont nécessaires pour établir la Foy dans un Pays infidèle, qui doutera que les Missionnaires du Japon n'en ayent fait ? [...] Il est donc hors de doute que Dieu a fait des choses miraculeuses dans le Japon pour donner créance à son Evangile. »[227]

Malgré le nombre de miracles accomplis, « Les miracles que Dieu faisoit continuellement en attiroit davantage »[228] le religieux critique avec un certain pessimisme l'évolution des hommes et des idées :

« Il faut confesser que c'est un siècle admirable que le nôtre. On dit que son goût commence à se perfectionner et qu'en toutes choses on va présentement au bon sens. Il me semble qu'on pourrait dire avec plus de justice qu'il empire tous les jours, et qu'on va d'un grand pas à l'infidélité et au libertinage »[229]

Il est obligé de prendre en compte la mentalité de son temps, c'est-à-dire de limiter le nombre des interventions divines dans son ouvrage afin d'éviter les ricanements des libertins et consorts. Crasset souligne également:

« *Je n'en aie rapporté que deux ou trois de saint François Xavier, qui sont dans le procès de canonisation. Je réponds sans déguisement que d'un grand nombre que rapporte le Père Solier, j'avois choisi les plus évidens et les plus incontestables : mais que des gens fort sages m'ont conseillé de les ôter, pour condescendre à la faiblesse de quelques délicats du siècle, à qui ces récits merveilleux ne plaisent pas, et qui se dégoûteroient d'un Livre s'ils y trouvoient un miracle en leur chemin. »*[230]

Le religieux préfère donc faire preuve de prudence :

« Mais ce qui leur acquit le plus d'estime et de vénération, furent les merveilles que Dieu fit par leurs prières. Les miracles sont des preuves incontestables de la vérité,

---

[227] *Ibid.*
[228] *Ibid.,* p. 427.
[229] *Ibid.,* préface non paginée.
[230] *Ibid.*

puisque Dieu qui les fait ne peut attester le mensonge ni donner crédit à l'erreur. Un mort ressucité persuade plus fortement que toutes les raisons des Philosophes [...] Si jamais une nation en eu besoin pour embrasser la Religion chrétienne, ce fut celle du Japon : car outre qu'elle est plongée dans de très grands vices, et esclaves d'une infinité d'erreurs que les bonzes avoient profondément imprimés dans leurs esprits [...] c'est pourquoi Dieu notre sauveur [...] luy mit en main les clefs de la vie et de la mort, je veux dire la puissance de faire des miracles [...] D'un très grand nombre qui sont rapportez dans le procès de canonisation, je n'en raconteray qu'un [...]»[231]

Ainsi de nombreux détails concernant les miracles accomplis non seulement par François Xavier mais par nombre de missionnaires, si l'on en croit les récits que nous proposent ces derniers, sont-ils passés sous silence. À une époque où les gens se détournent de la religion, les récits remplis de « merveilleux » sont suspects à leurs yeux. Les religieux ressentent donc le besoin de répondre à l'évolution des idées et à « l'incroyance » qui les entoure. Toutefois, malgré cela, Jean Crasset fait la relation de quelques actes miraculeux, sans pourtant entrer dans les détails :

« *Mais les miracles que Dieu faisait continuellement à la vue des infidelles (sic) en atirroit bien d'avantage. Dans un village [...] cinq personnes qui avaient perdu la vue depuis plusieurs années, la recouvrèrent en même temps qu'elles furent baptisées. Un lépreux [...] désiroit passionnement recevoir le baptême. [...] On lui conseilla de prier Dieu devant une croix : « Il se trouva aussi sain et aussi net que s'il jamais n'eut été malade. Ces merveilles et d'autres que je passe sous silence augmentoient le nombre de fidèles.* »[232]

Il cite aussi une lettre dans laquelle l'auteur écrit au sujet de miracles accomplis par François Xavier[233]. Notons que parmi les choses miraculeuses survenues durant les débuts de l'évangélisation et qui tiennent du prodige, les auteurs du XVIIe siècle citent

[231] *Ibid.,* p. 77.
[232] *Ibid.*, p. 427.
[233] Lettre du père Édouard de Sylva : « Un Japonnois m'a dit qu'il avait vu faire trois miracles dans le Japon au Père Maistre François. Il fit parler et marcher un homme qui étoit muet et paralytique. Il rendit la parole à un muet, et l'ouïe à un sourd. » *Lettres des missions du Japon, ou supplément aux lettres de François Xavier, op. cit.,* p. 59.

également le don des langues :

« Le don des langues fut dans tous les temps un des caractères distinctifs de l'apostolat, soit que par un prodige l'apôtre parlât subito une langue qu'il n'avait jamais apprise, soit qu'il parlât sa langue naturelle et fut compris par ceux d'une autre nation, qui étoient étrangers à son idiome. Ce miracle s'est reproduit plusieurs fois dans l'apôtre des Indes ; et ses disciples ont joui de ce privilège par la merveilleuse facilité avec laquelle ils apprenoient en très peu de temps les langues les plus difficiles. »[234]

Ce don des langues est reconnu au XIXe siècle par l'éditeur de l'ouvrage, le jésuite Antoine Faivre. Crasset faisait lui aussi mention des capacités linguistiques dont bénéficiaient les missionnaires, qui est par exemple de répondre, à l'aide d'une réponse unique, à plusieurs questions en une seule fois : « Les Apôtres parlant d'une seule langue, étoient quelquefois entendus de plusieurs différentes nations. Il est fait de ce miracle dans le procès de canonisation. »[235]

Charlevoix reste très discret sur la question des miracles car il a choisi pour règle de ne pas y faire référence dans son ouvrage. S'il se tient généralement à cette ligne de conduite nous en trouvons cependant de rares relations. Généralement, l'auteur prend des précautions rhétoriques quand il s'agit pour lui d'y faire allusion. Ainsi par exemple au sujet de conversions collectives :

« Les Pères [...] furent ceux, qui eurent le plus de part à ces conversions, dans le cours desquelles il arriva bien des choses, que je suis obligé d'omettre, pour ménager la délicatesse de ceux à qui le merveilleux ne plaît pas, lors même qu'il s'agit d'une Religion aussi miraculeuse dans son établissement, qu'elle est dans les Mystères au-dessus de l'entendement humain. »[236]

---

[234] Faivre, Antoine, j.s., *Lettres des missions du Japon, ou supplément aux lettres de François Xavier, op. cit.*, p. XV.

[235] Crasset, Jean, *op. cit.*, p. 102.

[236] Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *Histoire Générale du Japon*, *op. cit.*, tome premier, p. 380-381.

Il est encore question de miracle au sujet d'évènements survenus en 1576, lors de conversions : « Il retourna dans son île et y mena Sanchez, qui eut le bonheur de baptiser tout ce qui restoit d'Idolâtres. Je passe plusieurs circonstances de cette conversion, où il y a beaucoup de merveilleux, qui seroit aujourd'hui du goût de peu de personnes. »[237] L'auteur a toujours à l'esprit l'opinion des lecteurs qui n'apprécient pas les miracles et il en tient compte. La possession d'un objet pieux peut aussi avoir des effets bénéfiques. Ainsi au sujet d'un vieux chapelet :

« Il y avait dans tout le pays une femme qui passait pour sorcière :le Père, qui s'aperçut bientôt qu'elle ne l'étoit point, lui demanda ce qui avait donc donné lieu à ces bruits fâcheux, et avec quoi elle exercoit ses prétendues maléfices? Elle lui montra un vieux Chapelet tout brisé. »[238]

Un phénomène particulier est apparu aux yeux des bourreaux japonais lors de l'exécution d'une sentence, le martyr d'un père de l'Église :

« Ils aperçurent une grande lumière qui étoit comme suspendue au-dessus de la prison, et paroissoit venir du Ciel. Leur surprise fut extrême à cette vue, mais ils ne jugèrent pas à propos de rien changer à la Sentence, qu'ils avoient portée contre le Serviteur de Dieu. Les miracles peuvent convaincre l'esprit ; mais ils changent rarement les coeurs, que l'intérêt et l'ambition dominent. »[239]

Malgré cette apparition miraculeuse la vie du religieux ne fut point épargnée, car le pouvoir des miracles connaît aussi des limites. En 1611, lors d'un moment d'accalmie dans les persécutions qui « donnoit tout lieu de juger que ce calme cachoit un grand orage », les croyants furent bouleversés par « la découverte miraculeuse de deux Croix, qui furent aussi les instrumens de plusieurs merveilles. » L'une d'entre elles, une croix

---

[237] *Ibid.,* p. 400.
[238] *Ibid.,* tome second, p.112-113.
[239] *Ibid.,* tome premier, p. 403.

noire[240], fut trouvée dans le tronc d'un arbre abattu et mis à sécher pendant une année. Par la suite, un chrétien qu'une fièvre tourmentait, s'avisa de tremper un morceau de l'arbre dans de l'eau qu'il but et fut guéri sur le champ[241]. « La nouvelle de ce miracle inspira la même confiance à plusieurs autres Malades, qui recouvrèrent pareillement la santé. » Suite à des informations juridiques et « toutes les formalitez requises par les Saints Canons » fut déclaré miraculeuse par l'évêque qui approuva le culte que l'on rendoit à cette Croix »[242] Charlevoix narre également un miracle accompli par François Xavier, la guérison par la prière d'une jeune fille malade : « Les miracles que François Xavier fit alors en grand nombre, furent encore plus efficaces, que tout le reste, pour faire taire les Bonzes, ou du moins pour rendre inutiles leurs invectives. Je n'en rapporterai qu'un seul. »[243] En définitive, si les miracles n'ont pas totalement disparu dans les ouvrages du XVIIIe siècle[244], leur présence est devenue infiniment beaucoup plus discrète, signe d'une évolution des représentations religieuses et des modes d'intervention de la présence divine.

3 - Le bonze : une figure du mal

Si le Japonais converti est un *exemplum* du bien, le bonze devient sous la plume de nos auteurs européens, une figure du mal. À plusieurs reprises se trouvent dans les lettres des jésuites des passages qui dévoilent l'intensité et le caractère répétitif des

---

240 « Elle étoit très bien faite, le titre mis à sa place et très lisible. » *Ibid.*, tome second, p. 136

241 *Ibid.*, p.137

242 *Ibid.* Charlevoix ajoute : « Je ne dirai rien de l'autre Croix, parce que je serai bientôt obligé de parler d'une autre merveille de même nature, qui avoit précédé celle-ci de plusieurs années. »

243 *Ibid.,* p. 197-198.

244 *« On aperçut au-dessus de la sainte Montagne, comme trois colonnes de feu, qui brilloient en l'air, et rendoient la nuit presque aussi claire que le jour. Ce Phénomène dura deux jours. […] je passe quantité d'autres merveilles qu'on pourra voir dans Bollandus, qui les rapporte avec les témoignages juridiques sur lesquels le Pape Urbain VIII, trente ans après, décerna au vingt-six confesseurs de Jésus Christ, les honneurs de Saint-Martyrs. » Ibid.*, Tome second, p. 49.

rivalités entre les bonzes et les jésuites. Très vite, dès 1554, commencent les difficultés en raison de l'acharnement - du moins présenté comme tel - des moines bouddhistes contre les nouveaux venus, qui sont suspects de tous les maux : « Les bonzes avaient répandu le bruit que les Japonois ne se faisoient chrétiens que pour se soustraire aux aumônes qu'exigeoient les idoles. »[245] Les bonzes japonais sont également présentés comme les auteurs de lâches pratiques pour lutter contre la présence et l'influence des jésuites : « Il ne leur resta bientôt d'autres ressources que d'inventer un mensonge insigne par l'excès même de son absurdité, et de persuader au peuple que la religion chrétienne ne différoit en rien des dogmes chinois. »[246] Nous pouvons constater que cet argument attribué aux bonzes était aussi le fait de François Xavier lui-même, étonné par quelques ressemblances existant soi-disant entre les cultes bouddhistes et catholiques. Certains auteurs avaient même imaginé que le christianisme avait pénétré au Japon en des temps reculés[247]. Le portrait des moines bouddhistes ou shintoïstes est encore noirci à l'aide des attaques verbales virulentes rapportées dans les écrits jésuites :

« *Les bonzes sont alliés aux meilleures familles du royaume ; ils nous portent une haine mortelle, il n'est point de calomnies, point d'atrocités dont ils ne nous accusent, et pourquoi ? Parce que nous les démasquons aux yeux du peuple, que nous dévoilons leurs turpitudes et leurs jongleries. C'est bien eux qui sont dans ces contrées le plus grand obstacle aux progrès de l'Evangile*. »[248]

---

[245] Gomez, Cosme de, lettre datée de 1554 dans *Lettres des missions du Japon, ou supplément aux lettres de François Xavier, op. cit.,* p. 24.

[246] De Sylva, Edouard, lettre datée de 1555 dans *Lettres des missions du Japon, ou supplément aux lettres de François Xavier*, *op. cit.,* p. 54.

[247] *« Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'au milieu de ce chaos informe de Religion on appercoit (sic) tant de traces du Christ, que nous n'avons presque pas un mystère, pas un dogme, ni meme une pratique de piété, dont il semble que les Japonnois n'ayent eu quelque connaissance. La première pensée, qui sur cela se présente à l'esprit, c'est que le Christianisme peut bien avoir pénétré jusqu'au Japon, soit directement, dans toute sa pureté, […] ou indirectement et déjà corrompu par les Indiens.»* Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *Histoire et description générale du Japon*, *op. cit*., tome premier, p. 87.

[248] Nugnez, Melchior, lettre datée de 1558 dans *Lettres des missions du Japon, ou supplément aux lettres de François Xavier*, *op. cit.,* p.118.

Les pires mensonges et calomnies sont attribués aux religieux orientaux suspectés de vouloir détourner les éventuels adeptes à s'écarter des missionnaires :

« Notre doctrine était devenue un objet public de controverse : les uns l'approuvaient ; les autres en plus grand nombre la condamnaient. Nous vîmes bientôt les bonzes en fureur courir les rues, ameuter contre nous la populace, couvrir d'horribles blasphèmes l'Evangile, ressasser toutes les odieuses inculpations dont leurs confrères d'Amaguchi nous avaient jadis noircis, répéter que nous nous nourrissions de chair humaine, que l'on avait trouvé dans nos maisons des os et des restes de cadavres, d'autres disoient que nous étions des démons sous une figure humaine. »[249]

Devant la progression des conversions qui s'effectuent dans le sud du Japon, le camp adverse s'organise mais la stratégie argumentative reste la même :

« D'abord ils se rendirent auprès du prince [...] disant que nous étions des anthropophages, et que la guerre, la peste et mille autres fléaux étoient constamment sur nos pas, et la suite inséparable des mystères que nous introduisions dans le pays ; que s'ils nous donnoit asile sur ses terres, il seroit bientôt dépouillé de ses états par les Portugais. Non contens de cela, ils manoeuvrèrent auprès du peuple pour le soulever et lui demander à grands cris notre expulsion ; ils l'ameutèrent contre nous, ils exitèrent la populace à nous insulter dans les rues, et à nous accabler d'outrages. »[250]

L'ouvrage de Jean Crasset reprend des accusations analogues :

« Ils commencèrent par décrier les Pères en disant, ce que disaient autrefois les Payens, qu'ils égorgeoient la nuit de petits enfans, qu'ils suçoient leur sang, et mangeoient leur chair ; que le démon avoit déclaré par la bouche d'une idole que les dieux europeans (sic) estoient ses disciples […] ensuite ils juroient avoir vu de leurs yeux un démon qui lançoit des traits de feu comme autant de foudre sur le Palais du Roy. »[251]

---

[249] Villèle, Gaspard, lettre datée de 1562 dans *Lettres des missions du Japon, ou supplément aux lettres de François Xavier*, *op. cit.,* p. 192.

[250] Almadia, Louis, lettre datée de 1562 dans *Lettres des missions du Japon, ou supplément aux lettres de François Xavier*, *op. cit.,* p. 279.

[251] Crasset, Jean, *op. cit.*, p.160.

Sans nier les épisodes de violence qui ont pu opposer les moines et les jésuites[252], il est cependant évident que ces épisodes visent toujours à valoriser les seconds aux dépend des premiers. Ainsi, dans les débats religieux souvent organisés par les seigneurs, les bonzes sont toujours défaits face aux interventions orales des prêtres. Les auteurs des lettres soulignent souvent d'ailleurs que tel ou tel jésuite a écrasé les diatribes de son interlocuteur bouddhiste à la suite d'un débat animé, houleux, parfois agressif. Furieux, le perdant éprouve alors de la haine contre celui qui a pu énoncer les meilleurs raisonnements ou explications pour expliquer tel ou tel problème relatif à des questions concernant le culte catholique, ou l'âme, l'existence de la vie après la mort, ou celle d'un Dieu unique. Il est évident pour les jésuites que le moine bouddhiste est toujours le « perdant » face aux vérités de l'évangile que lui « assènent » les représentants de la religion catholique. Si, d'après le contenu des lettres, certains moines bouddhistes, convaincus par l'enseignement des jésuites, choisissent parfois de se convertir subitement au catholicisme, comme le notifie certains écrits, le cas contraire n'a évidemment pas lieu. Gaspard Villèle met en scène à sa manière la haine contre les jésuites :

« *Nous étions depuis depuis longtemps l'objet de la haine violente d'un certain bonze, en raison des progrès journaliers que l'Evangile faisait dans l'esprit des peuples. Il ne pouvait d'ailleurs nous pardonner d'avoir été confondu dans une dispute publique. Plein de colère et de rage, il avoit juré notre perte, et tous ses efforts et tous ses moyens tendoient à ce but. Tel est le sujet que l'enfer a suscité contre nous.* »[253]

---

[252] « *Notre second gîte n'a pas été au reste plus tranquille ; et la fureur de nos ennemis n'en a même été que plus active. On nous appeloit singes, renards, possédés du diable, mangeurs de chair humaine, les enfants nous courroient après, nous vomissoient des injures, nous lançoient des pierres.* » Laurent le Japonois, lettre datée de 1561dans Lettres des missions du Japon, ou Supplément aux lettres de François Xavier, *op. cit.*, p. 151.

[253] Villèle, Gaspard, lettre datée de 1559 dans *Lettres des missions du Japon, ou supplément aux lettres de François Xavier*. *op. cit.*, p. 120.

Charlevoix narre lui aussi les accusations portées contre les missionnaires. Dans ce passage, il est question d'attaques contre François Xavier :

« Les bonzes eurent beau publier, que le docteur étranger étoit un enchanteur ;qu'il se nourrissait de chair humaine, qu'il déterroit les corps pendant la nuit, qu'un Démon parloit par sa bouche [...] ils ne gagnèrent rien[254].

4 - Un christianisme sans « état d'âme »

Nous avons noté que certains Japonais se rendaient bien compte des dangers éventuels que pouvait constituer la présence des étrangers, chose qui n'est que très rarement soulignée dans les *Lettres* des jésuites qui ne prêtaient guère d'égard ni d'attention à la culture et la civilisation japonaises. Au sujet d'un noble converti, le *Tone* (seigneur) de Tamba, Luis Froïs écrit que « Un temple, objet de vénération pour tout le Japon, et d'admiration pour les étrangers en raison de ses richesses, et de son architecture. Il a résolu de l'abattre et d'en employer les matériaux à la construction d'une église dans sa ville de Tamba pour y réunir ses vassaux et les instruire de la religion chrétienne. »[255] Aucune légitimité n'est accordée aux cultes païens et leurs croyants. Ainsi Luis Froïs écrit au sujet d'un homme devenu bonze :

« Déjà à l'instigation du démon, une multitude d'individus étaient venus se ranger sous sa bannière [...] Il discutoit les dogmes du christianisme qu'il ne connait pas ; il blasphémoit contre un culte qu'il ne connaissoit pas, et cela avec tous les prestiges d'une éloquence satanique ».

Pour une raison qui n'a aucun rapport avec le christianisme, Nobunaga lui fit couper la tête et son frère mourut trois jours plus tard dans des douleurs atroces à cause d'une

[254] Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *op. cit., p. 221.*
[255] Froïs, Luis, lettre datée de 1575 dans *Lettres des missions du Japon, ou supplément aux lettres de François Xavier*, *op. cit.,* p. 486.

épine qu'il s'était planté au pied. Le jésuite conclut « les voilà donc tous deux qui sont venus à peu de distance l'un de l'autre rendus devant les hommes témoignage de la justice divine. »[256]

Si les jésuites ont subi, à de nombreuses reprises, quelque temps après leur arrivée au Japon, l'inimitié des bonzes et de leurs ouailles, une part de responsabilité leur appartient. Car certains parmi les nouveaux convertis, au mépris de la liberté religieuse et du respect des lieux de culte traditionnels de leur pays, ont saccagé des temples et des cimetières mais ces actes sont présentés par le narrateur comme un haut fait :

« A la demande des fidèles, Gaspard (Villèle) s'étant rendu sur les lieux, convertit presque tous les habitans, à la grande satisfaction d'Antoine ; dans le transport de sa joie, il abattit les idoles et mit lui-même le feu aux temples. Depuis les insulaires n'ont pas cessé de rendre à leur créateur, à leur vrai Dieu les hommages qu'ils rendoient aux démons. »[257]

Ce dénommé Antoine est un Japonais devenu catholique que sa nouvelle foi avait rempli d'ardeur. Tout comme lui, de nouveaux chrétiens se font un devoir de renverser les idoles que certains avaient adoré auparavant. Aucun respect religieux ou culturel ne vient atténuer leur ardeur et aucun jésuite ne semble blâmer leurs actions. « La conversion de six cents insulaires, dont je vous ai parlé, qui brûloient les idoles, ou qui les jetoient à la mer, mirent les païens en fureur. »[258] Ces gestes de violence et de mépris appellent naturellement des réactions identiques de la part des « *païens* » en colère. Ainsi de temps à autre les lieux de culte bâtis par les jésuites sont-ils détruits :

---

[256] Froïs, Luis, lettre datée de 1572 dans *Lettres des missions du Japon, ou supplément aux lettres de François Xavier*, *op. cit.,* p. 476.

[257] Pereira, Guillaume, lettre datée de 1559 dans *Lettres des missions du Japon, ou supplément aux lettres de François Xavier*, *op. cit.,*p. 124.

[258] Fernand, Gonzalve, lettre datée de 1559 dans *Lettres des missions du Japon, ou supplément aux lettres de François Xavier*, *op. cit.,* p. 145.

« La religion a tellement prospéré sur le territoire de Firando [...] qu'on a vu en très peu de temps les idoles livrées aux flammes, les temples ruinés ou convertis en églises. Mais on a vu aussi les païens, désespérés dans une fureur diabolique, abattre la croix que nous avions depuis longtemps érigée à Firando, ruiner l'église [...] et chasser de ce canton tous les chrétiens.»[259]

Jean Crasset, en prenant le cas de Kagoshima, explique les raisons de l'animosité des prêtres japonais :

« La foi soutenue de ces merveilles fleurissoit de jour en jour dans Cangoxima (Kagoshima) ; et ces premières fleurs de la parole de Dieu faisoient espérer des fruits en abondance, lorsqu'une persécution excitée tout à coup par les Ministres des faux dieux ruina de si belles espérances et arrêta le progrès de l'Evangile. Ils avaient été au commencement favorable à Xavier, comme nous l'avons dit : mais voyant que le culte de leurs Idoles diminuoit de jour à autre, que leurs Pagodes n'étoient plus fréquentées comme auparavant, qu'on n'avoit plus pour eux l'estime et la vénération accoutumée, et qu'on ne se pressoit plus de leur faire des aumônes, alors ouvrant les yeux à leurs propres intérêts, ils commencèrent à lui déclarer la guerre et à le décrier partout. »[260]

Nous retrouvons ici l'une des causes de l'animosité des moines envers l'implantation de cette nouvelle religion qui mettait en péril d'une façon pratique leur propre existence. Si les convertis n'hésitent pas à détruire les temples des « idolâtres » sans que les religieux n'y trouvent à redire, en revanche les sacrilèges commis contre les édifices chrétiens sont parfois punis, selon les jésuites, par la justice divine. Ainsi par exemple des bonzes avaient abattu des croix plantées par des chrétiens et emporté chez eux des morceaux. L'un d'entre eux en fit une petite cuvette pour se laver les pieds. « Dieu ne laissa pas ce sacrilège impuni. Deux femmes qui l'avaient commis tombèrent dans un puits où elles périrent. Deux hommes qui s'y étoient lavez eurent des plays aux jambes,

---

[259] Gago, Balthasar, lettre datée de 1559 dans *Lettres des missions du Japon, ou supplément aux lettres de François Xavier*, *op. cit.,* p. 142.

[260] Crasset, Jean, *Histoire de l'Église du Japon*, *op. cit.*, p. 86.

dont l'un mourut dans un peu de jours. »[261] Un des coupables, ayant demandé pardon à Dieu fut guéri mais resta boîteux le restant de ses jours. En définitive, le culte catholique jugé comme le « seul culte véritable », peut-il se permettre de punir les adeptes des autres cultes. Ou encore « Un idolâtre parla un jour insolemment et avec outrage. Le Père ne lui répondit que ces deux mots : mon ami, Dieu vous conserve la bouche ; et sur le champ ce malheureux fut frappé d'un chancre à la langue. »[262]

Hugues Didier juge que François Xavier eut une perception généralement négative de l'altérité asiatique, tout en gardant cependant une certaine indulgente envers le Japon. « Pour lui comme pour les découvreurs du Mexique, l'altérité ou l'étrangeté des peuples non-chrétiens reflète l'action du diable dans le monde.»[263] L'auteur souligne que cette attitude intolérante changea chez les jésuites qui vinrent après François-Xavier et que le diable fut marginalisé. Toutefois les différents jésuites que nous citons dans ce chapitre et dont les Lettres sont datées de la fin du XVIe siècle font souvent référence au diable et au démon. Mais une fois entré dans le XVIIe siècle, l'emploi de la terminologie démoniaque qui réfère à un christianisme où les démons avaient encore une place dans le corpus religieux ont pratiquement disparu dans les textes des auteurs catholiques qui réécrivent le Japon en reprenant sinon en copiant les lettres des jésuites des siècles passés. Ainsi le père de Charlevoix n'emploie ce terme de démon que de rares fois et quand il décrit les activités ou les moeurs des bonzes, il ne les qualifie pas avec des termes négatifs ou injurieux comme avaient pu le faire ses prédécesseurs. Charlevoix

---

[261] Crasset, Jean, *op. cit.*, p. 403.

[262] Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *Histoire du Christianisme au Japon*, *op. cit.*, tome premier, p. 198.

[263] Didier, Hugues, Communication : « L'humanisme tardif de la Renaissance et la perception de l'altérité asiatique dans les relations des missionnaires jésuites (XVIe-XVIIe siècles) ».130e Congrès de La Rochelle 2005. « Voyage et voyageurs ».

écrit « Enfin les miracles, que Dieu opéra plus d'une fois par son ministère, et surtout le pouvoir qu'il avoit reçu, de chasser les démons, répandirent fort loin sa réputation. »[264] L'évocation des miracles est devenue beaucoup plus discrète. « Les miracles que le P. Xavier fit alors en grand nombre, furent encore plus efficaces que tout le reste, pour faire taire les Bonzes, ou du moins, pour rendre inutiles leurs invectives. Je n'en rapporterai qu'un seul. »[265] Le miracle dont il est question est celui d'une fille ressucitée, miracle narré dans plusieurs lettres et accomplit pour faire taire son père, un mécréant qui fustigeait les catholiques. D'autre part la conversion adoucit le caractère des convertis en les rendant plus gentils et plus aimables, elle améliore également leurs capacités intellectuelles ! Ainsi le père de Charlevoix écrit-il sans hésiter que :

« Aussitôt qu'un Infidèle avoit reçu le baptême, quelque grossier et quelqu'ignorant qu'il fut d'ailleurs, il devenoit formidable aux Bonzes. [...] On voyait tous les jours, les plus vils artisans, des femmes et des enfans, faire aux plus célèbres Docteurs des questions, et leur proposer des difficultez, auxquelles ils ne pouvoient répondre, et les jetter dans des embarras, d'où ils ne se tiroient pas. »[266]

Les qualités intellectuelles des Japonais ont été vantées par les religieux. Grâce à leur intérêt qui leur est attribué envers l'étude, leur application, leur désir de savoir, certains ont progressé dans la connaissance de la religion chrétienne. Mais la diffusion de la connaissance doit avoir, pour certains, des limites. Le père François Cabral[267], qui fut un temps responsable des jésuites du Japon, préfère limiter les connaissances des convertis au strict nécessaire, alors qu'en général les jésuites ont introduit différentes connaissances culturelles, comme par exemple les poèmes d'Ésope. Au sujet du père

---

[264] Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *op. cit.*, tome premier, p. 262.
[265] *Ibid.,* tome premier, p. 197.
[266] *Ibid*., tome premier, p. 265.
[267] *«Un saint religieux, un grand missionnaire, [...] mais il étoit de ces gens de bien, qui s'imaginent aisément penser plus juste que les autres hommes et qui par conséquent ne prennent guère conseil que d'eux mêmes. » Ibid.*

Cabral, le jésuite Charlevoix écrit que :

« Ce religieux s'étoit fortement mis dans la tête, que les Japonnois étant naturellement hauts, et communément d'un génie élevé, et d'un esprit excellent, si une fois ils étoient cultivez par l'étude de toutes les sciences divines et humaines, ils en abuseroient, et en viendroient bientôt à mépriser les Européens. [...] Ils n'avoient permis à aucun d'autres études, que celles qui étoient absolument nécessaires pour être employé en secondans le Ministère Evangélique, et il les tenoit toujours dans une très grande dépendance.[268]

Certains esprits se sentent l'âme combattante : « L'esprit de Dieu qui l'animoit lui inspira une si grande horreur de toutes les superstitions payennes qu'il ne put s'empêcher de les combattre. »[269] Cette allusion guerrière est certes poussée mais la consultation des textes permet de comprendre que dans quelques cas les conversions de certains seigneurs et le fait que d'autres y soient opposés ou encore les traités militaires pour lutter contre un seigneur converti ou païen ont entraîné des conflits qui troublaient l'ordre public[270]. Notons que Charlevoix, qui prend toujours le partie des jésuites, critique sans ménagement un jésuite défaillant, le père Balthasar Gago, qui faillit à sa tâche[271].

---

[268] Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *Histoire et description générale du Japon*, *op. cit.*, p. 431.

[269] Crasset, Jean, *Histoire de l'Église du Japon, op. cit.,* p. 252.

[270] Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *Histoire et description générale du Japon*, *op. cit.*, tome premier, p. 287. *« Les Chrétiens ne cessèrent de tuer, que quand la lassitude leur fit tomber les armes des mains, et jamais victoire ne fut plus complète et ne coûta si peu. Aussi personne ne douta que le dieu de Sumitanda n'eut vaincu pour lui. Ceux des Alliez, qui échappèrent au carnage assurèrent qu'ils n'avaient pu soutenir l'éclat, qui sortoit des croix, que les soldats chrétiens portoient sur leurs habits :plusieurs même ajoutèrent qu'ils en avoient vu en l'air toute rayonnante de lumière, et semblable à celle qui étoit dans le grand Etendart du Prince. »*

[271] Nous avons cité les lettres de ce jésuite qui abandonna subitement ses obligations religieuses pour d'obscures raisons, perte de la foi, difficultés de la tâche, maladie mentale ? Et partit subitement pour Goa.

5 - Le voyage des quatre jeunes « ambassadeurs » japonais à Rome

Un autre épisode narratif constitue également un motif récurrent du corpus textuel analysé, il s'agit de l'"ambassade" à Rome en 1585, c'est-à-dire l'envoi en mission en Europe de quatre jeunes nobles chrétiens originaires de fiefs situés dans l'île de Kyûshû. Sous le titre quelque peu trompeur et pompeux "d'Ambassadeurs du Japon", alors que cette délégation n'avait rien d'officiel et ne représentait tout au plus que deux seigneurs chrétiens de l'île de Kyûshû, ces jeunes gens se rendirent à Rome sous l'égide de Valignano. Celui-ci, qui à son grand regret ne put accompagner les voyageurs en Europe, car l'attendait à Goa une missive de son supérieur lui ordonnant de prendre fonction en Inde, est l'instigateur de cette « expédition » toute particulière. Un des buts recherchés et atteints si l'on en croit les déplacements de foule et la liesse qui accueillit les jeunes gens était de vouloir enthousiasmer la chrétienté européenne par l'arrivée de chrétiens du Japon. « Ils apparaîtraient aux yeux des Européens comme les envoyés d'un pays civilisé et prouveraient, mieux que de longues lettres et de copieux mémoires, la nécessité de secours abondants pour une mission si riche d'espérances. »[272] C'était donc à la fois une volonté de montrer le travail accompli par les religieux dans une région qui venait d'être découverte et en même temps une demande d'aide auprès de l'Église pour soutenir l'oeuvre apostolique. Dans les *Instructions* dûment rédigées de façon détaillée par le Père Valignano, les motifs et buts envisagés par le religieux sont clairement expliqués :

« *Le but cherché dans ce voyage des enfants au Portugal et à Rome consiste en deux choses. La première est d'obtenir le remède qui, au temporel et au spirituel, est nécessaire au Japon. La seconde est de faire comprendre aux Japonais la gloire et la*

[272] Bernard, Henri, « Valignani ou Valignano, l'auteur véritable du récit de la première ambassade japonaise en Europe. (1582-1590) ». *Monumenta Nipponica*, vol 1 ; 2 (1938) p.378.

grandeur de la religion chrétienne, et la majesté des Princes et Seigneurs qui ont embrasse cette religion, et la grandeur et richesse de nos royaumes et cités, et l'honneur et le pouvoir dont jouit parmi eux notre religion. »[273]

Une des raisons qui soi-disant ont motivé ce déplacement réside aussi dans le fait que les Japonais pensent que les religieux, de basse extraction sociale dans leur pays, sont venus au Japon dans l'intention d'y faire fortune. Il est donc nécessaire de leur démontrer le contraire. Le rôle de ces jeunes témoins oculaires est de « raconter ce qu'ils ont vu et donner le crédit et l'autorité qui sont convenables pour nos affaires. »[274] Rappelons-nous que lors de son déplacement jusqu'à Méaco (Kyôto), les seigneurs, les princes et les religieux s'étaient moqués de François Xavier habillé pauvrement et lui avaient marqué du mépris. Si bien que par la suite, François Xavier, conscient du problème et sur les recommandations des commerçants portugais et avec leur aide, s'était richement vêtu, ôtant ses oripeaux comme dans un conte de fée, pour rendre visite aux mêmes nobles qui ne purent cacher leur étonnement en compagnie de commercants portugais qui lui exprimaient du respect. Les signes extérieurs avaient bien évidemment de leur importance et les jésuites ont souvent été moqués en raison de leur humbles vêtements. Ce voyage accompli par des jeunes gens âgés d'à peine quinze ans lorsqu'ils quittèrent le Japon a de quoi étonner. Jeunes gens de haute qualité morale et bons chrétiens, ils furent choisis en raison de leur âge, non seulement de façon à ce qu'ils puissent surmonter les difficultés d'un long voyage pénible et inconfortable, mais surtout afin qu'ils puissent témoigner et narrer durant de longues années après leur retour leur périple et parler des « merveilles » en tout genre qu'ils auront vues, visitées, et vanter la puissance spirituelle mais aussi matérielle de l'Église catholique.

[273] Pinto, Abranches et Bernard, Henri, « Les instructions du Père Valignano pour l'ambassade japonaise en Europe, Goa, 12 déc. 1583 » *Monumenta Nipponica*, vol. 6 (1943) p. 395.
[274] *Ibid.,* p. 395.

L'ambassade, qui se veut également culturelle suivant l'idée de ses instigateurs, est ainsi envisagée comme un des moyens d'ouvrir le Japon à la découverte et à la connaissance de l'Occident chrétien. Pour Alexandre Valignano, il était nécessaire de faire découvrir « une notion quelconque de la splendeur de l'établissement chrétien. »[275] La vue des richesses, des inventions, des maisons et palais des différentes villes visitées et particulièrement la visite de Rome était organisée afin d'avoir une profonde influence dans l'esprit des jeunes gens. Ces images imprenables sur la puissance et la gloire du christianisme étaient supposées laisser une marque profonde dans leur esprit et jouer un rôle bénéfique dans l'épanouissement du christianisme au Japon. D'un point de vue historique cette visite à Rome se situe d'ailleurs à l'époque où l'Église catholique, afin de lutter contre l'influence des églises protestantes, redouble d'activités en construisant cathédrales et églises baroques afin de montrer sa splendeur et sa gloire en construisant de magnifiques lieux de culte. D'après le jésuite Henri Bernard, aucune intention, ni politique ou commerciale, ne présidait à ce voyage, mais n'était-ce pas déjà en soi une politique menée avec des intentions religieuses qui s'amorçait déjà ainsi ? C'est d'ailleurs de cette façon qu'elle fut explicitée[276]. À de nombreuses reprises il est question dans les textes de notre bibliographie de cette « expédition » qui ne concernent pas seulement un épisode de l'histoire de l'Église. En effet cette ambassade fut aussi un grand évènement culturel qui dépassa le cadre proprement religieux et dont le retentissement a été profond dans l'Europe du sud. Plusieurs cours princières reçurent les quatre envoyés dont la venue ameuta le petit peuple et les gens curieux de découvrir des indigènes raffinés venus de l'autre bout du monde. L'abbé Solier consacre à cet

[275] Valignano, Alexandre, *Les jésuites au Japon, relation missionnaire (1583), op. cit.*, p. 88.
[276] Bernard, Henri, « Valignani ou Valignano, l'auteur véritable du récit de la première ambassade japonaise en Europe. (1582-1590) », *Monumenta Nipponica*, vol. 1; 2 (1938) p. 379.

évènement présenté de façon détaillée le chapitre sept de son ouvrage *Histoire de l'Eglise du Japon*[277]. Un naturaliste et linguiste français, Claude Duret, très stimulé par cette expédition, y a consacré quelques pages dans son ouvrage[278]. Suivant Hisashi Yama.uchi, Claude Duret serait le premier à donner dans son ouvrage des informations justes en ce qui concerne la langue japonaise[279]. Malheureusement ce long périple fut un rendez-vous manqué avec la France. En effet, malgré les invites pressantes de l'ambassadeur de France, faute de temps les quatre jeunes gens et ne purent se rendre jusqu'à Paris ni même pénétrer dans notre pays. Les navires devant les ramener vers le Japon étaient sur le point de quitter le port de Gênes et en raison de questions maritimes, il leur était impossible de reculer le jour du départ. Le jésuite Bartoli déplore la chose dans son *Histoire des Jésuites* en signalant que « cette récolte et cette gloire seraient devenues encore plus grandes. »[280]

Le séjour en Europe de ces quatre jeunes gens, leur déplacement du Portugal, puis en Espagne et leur séjour à Rome, ville qui les a émerveillés, et cette visite au pape Grégoire XIII ont été un grand évènement relaté par de nombreux contemporains et furent l'occasion de commentaires divers de la part de nombreux auteurs, qu'ils fussent religieux ou non. Les appréciations, comme nous pourrons nous en rendre compte, sont partagées. De nombreuses personnes qui ont assisté à certaines des manifestations qui ont marqué leur séjour fort remarqué y font également allusion dans leurs lettres, reliant ainsi ce qui a constitué, suivant la lecture des textes y faisant allusion, un évènement

---

[277] Solier, François, *op. cit.,* p. 458-532 ; Crasset, Jean, *Histoire de l'Eglise du Japon*, tome premier, chap. 7, p. 439-483.

[278] Duret, Claude, *Thrésor (sic) de l'histoire des languages de l'univers*, Cologny, imprimé par M. Berjon, 1613. Cité dans *Aoi me ni utsutta Nihonjin*, *Senkoku- Edo ki no Nichifu-Futsu bunka jyoho-shi* (Le Japon dans le regard des étrangers, *Histoire des informations culturelles entre le Japon et la France durant l'ère Edo)*? Tôkyô, Jinbun Shyo-In. 1998, p. 63.

[279] Yamauchi, Hisashi, *Aoi me ni utsutta Nihonjin*, (Le Japon dans le regard des étrangers) *op. cit.*, p. 63.

[280] *Ibid.*, p.74.

« extraordinaire ». D'après l'article de Henri Bernard, cette expédition n'aurait pas connu le caractère de magnificence que nombre d'auteurs lui prêtent. « Rien ne ressemblait moins à une pompeuse ambassade que cette expédition, somme toute improvisée. On n'amenait que fort peu de cadeaux, à peine quelques serviteurs. »[281] Le jésuite donne des détails concernant les vêtements emportés pour se présenter aux différentes cours royales, les cadeaux, fort peu nombreux. Cette explication et ces renseignements contredisent fortement l'image d'une arrivée pompeuse en Europe tout comme elle est décrite dans les ouvrages des auteurs catholiques mais il est fort évident que tout a été bien organisé de façon à faire une forte impression sur le public occidental. Par contre, il est évident que dans les ouvrages publiés par des auteurs de confession réformée, cette « entreprise missionnaire » est fortement décriée sinon réprouvée. Arnold Montanus y fait deux courtes références dans lesquelles il la critique avec une vigueur combative :

« Le Père Inquisiteur des Jésuites dans le Japon appelé le P. Alexander Valignano avoit insinué à ces deux jeunes Seigneurs tant de choses à la gloire des Européens, que poussez d'une extrême curiosité ils se laissèrent persuader de faire un si long voyage. Ce P. Valignano voulait par là faire valoir la puissance des Jésuites dans le Japon, et s'acquérir encore plus d'autorité dans ce païs-là pour la conversion des Gentils. »[282]

Le religieux protestant réprouve les buts de cette expédition dont la visée est de servir les visées apostoliques des jésuites désireux de montrer les résultats probants de leur oeuvre au Japon et de s'attirer également aide et protection du Pape et des princes de l'Église afin de de poursuivre leur lourde tâche. Montanus revient à nouveau sur la question de l'ambassade envoyée à Rome, toutefois les explications qu'il fournit pour

[281] Bernard, Henri, « Valignani ou Valignano, l'auteur véritable du récit de la première ambassade japonaise en Europe. (1582-1590) », *op. cit.*, p. 379.
[282] Montanus, Arnold, *Ambassades mémorables*, *op. cit.*, p. 17-18.

expliquer les raisons de ce voyage mettent en cause les intentions des jésuites qu'il considère comme des accaparateurs :

« *Lorsqu'ils passèrent par Goa, leurs habits étoient de brocard d'or, faits à la mode d'Italie, de quoi les Jésuites s'applaudissoient, comme s'ils eussent fait un miracle en étendant le Règne du Pape au Japon. Et afin que nul n'ignorât, que c'était à eux seuls que Rome avoit cette obligation, ils mirent au jour un livre Espagnol, qui contenoit l'Ambassade des Japonois ; les aventures qui leur arrivèrent tant par la Mer que par la Terre, et le bon accueil que leur firent les Princes de L'Europe. Depuis, ils firent courir le bruit, qu'ils avoient procuré cette Ambassade pour deux raisons : la première et la principale, afin d'attirer d'autant plus les Japonois au Christianisme, en leur faisant voir la pompe Romaine qu'on ne pouvoit leur persuader. Cette raison étoit vraisemblable, mais ce n'étoit pas la plus forte.* »[283]

Arnold Montanus accuse également avec une certaine perfidie les jésuites qu'il soupçonne d'avoir, dit-il, accaparé à leur profit les présents offerts par les Européens :

« Car la suite a fait voir que c'étoit pour enrichir leur Ordre, et pour lui donner plus d'éclat. C'était pour l'enrichir, puisqu'ils retinrent la plupart des présens que le Princes d'Europe envoyoient aux Rois du Japon. Et pour lui donner plus d'éclat, puisqu'ils disoient être la seule cause de cette Ambassade, et de tout l'honneur que ces Rois faisoient au Saint- Siège et à l'Évangile. »[284]

Nous trouvons également une courte référence au sujet de cette visite dans le texte de Tavernier qui, après avoir écrit que les Japonais n'ont le droit d'avoir aucun commerce avec les étrangers, excepté avec les Chinois et les Hollandais, note :

«On prétend néanmoins qu'en 1585 quelques seigneurs de ces Isles nouvellement convertis à la foy, envoyèrent leurs enfans à Rome pour reconnoître le Pape Grégoire XIII et pour se faire instruire, et qu'étant revenus à Goa en mil cinq cens quatre vingt sept, ils furent reçus ensuite dans leur païs avec de grandes marques de joye. »[285]

Comme nous pouvons le remarquer, les thèmes exploités par les écrivains qui ont

---

[283] *Ibid.*, p.184.
[284] *Ibid.*
[285] Tavernier, Jean Baptiste, *Recueil de plusieurs relations et traitez singuliers*, *op. cit.*, p. 5-6.

utilisé le corpus textuel du passé pour réécrire le “ Japon ” ne seront pas toujours repris et réutilisés de façon « docile », comme cela fut bien souvent le cas. Certains problèmes épineux, ceux qui concernaient des questions de religion, de politique, de commerce, sont sujets à des désaccords, à des controverses et à des critiques, ceux-ci animés en grande partie par les dissensions politiques et religieuses. La manière dont a été organisé ce périple dans ses moindres détails illustre l'attention portée à son succès et à ses divers enjeux. Alexandre Valignano, tel un général préparant une bataille, dirige de façon méticuleuse les préparatifs et l'organisation du voyage de façon à en assurer la complète réussite. Ses conseils concernent aussi bien l'habillement, l'alimentation, les soins à porter aux jeunes gens durant le voyage que la façon de leur présenter les beautés de l'Europe[286]. Les accompagnateurs des jeunes gens doivent leur présenter l'Europe : « On ne prendra grand soin de leur laisser voir que ce qui peut les édifier »[287] La mort possible du religieux qui accompagne les jeunes gens est également considérée. En cas de disparition, le vide que constituerait son absence ne doit pas porter préjudice au but du voyage : « Cette affaire doit se traiter avec beaucoup de considération pour éviter toute erreur qui ferait échouer à cause d'une petite chose une mission si grande et si importante, d'où suivrait au Japon un très grand dommage. »[288] Les rencontres entre les jeunes Japonais et les personnes du Haut clergé et de la noblesse ont un but : « En les voyant et en traitant avec eux on comprenne de quelle capacité et supériorité ils sont. Ainsi on ne prendra point pour des inventions et des mensonges ce que les Pères ont écrit à leur sujet. Et de cette manière on excitera les Princes à aider le Japon. »[289] Ce

---

[286] Abranches, Pinto et Bernard, Henri, « Les instructions du Père Valignano pour l'ambassade japonaise en Europe, Goa, 12 déc. 1583» Tokyo, *Monumenta Nipponica*, vol. 6, (1943), p. 391-403
[287] *Ibid.*, p. 393.
[288] *Ibid*.
[289] *Ibid.*, p. 396.

voyage est envisagé dans le but de servir à la formation religieuse et intellectuelle des quatre jeunes gens. Par exemple, de façon à pouvoir s'introduire dans les milieux haut placés, il leur est nécessaire d'être non seulement bien habillés mais aussi d'avoir des lettres d'introduction en bonne et due forme présentées dans des boîtes en laque. Rien n'est oublié dans les Instructions méticuleuses de Valignano pour favoriser la réussite de son entreprise :

« Pour obtenir le second résultat que l'on prétend, il est nécessaire que les enfants soient bien traités et reçoivent des faveurs des Seigneurs et qu'ils comprennent la grandeur de leurs états ainsi que la beauté et la richesse de nos cités, et le prestige que possède chez tous notre religion. Et pour cela [...] on leur fasse voir toutes les choses remarquables et grandes, en fait d'édifices, d'églises, de palais, de jardins et d'autres choses semblables comme des objets d'argent, de riches sacristies et autres choses qui peuvent leur donner de l'édification, sans qu'on leur fasse voir ni savoir aucune chose qui puisse leur causer une conception contraire. »[290]

La richesse de l'Église, le faste dans lequel vivent ses prélats et les Princes doivent étonner les jeunes gens afin qu'ils rapportent au Japon des récits extraordinaires au sujet des choses vues et entrevues. Les jeunes gens, qui seront des témoins vivants de la magnificence et des beautés de l'Europe ne doivent pas ramener de mauvais souvenirs de leur séjour, seul le meilleur de ce qui existe doit leur être présenté. Un guide leur est nécessaire de façon à ce qu'ils ne fassent pas de mauvaise rencontre et n'aient pas de mauvaises impressions notamment en ce qui concerne les gens d'église : « Ils ne doivent traiter avec des personnes qui pourraient les scandaliser, et on ne doit pas leur raconter les désordres qui se produisent à la cour et chez des prélats, ni d'autres choses semblables. »[291] Valignano ne supervise pas seulement les grandes questions, il se préoccupe aussi de tous les détails qui ont, vu la durée du voyage en mer pour se rendre

[290] *Ibid.*, p. 397.
[291] *Ibid.*, p. 401.

au Portugal, une importance primordiale[292]. Le religieux n'oublie pas ses amis et ses relations du Japon, auxquels il leur faudra donner des présents, les cadeaux jouant un rôle important dans les relations humaines au Japon. Il recommande que le Pape prévoie quelques paravents dorés et peints à Rome pour pouvoir les offrir à Nobunaga.

Toutefois le livre « officiel », si nous pouvons nous permettre l'expression, de cette grande aventure apostolique, religieuse et également culturelle, tout à la fois tapageuse et quelque peu publicitaire, a lui aussi été rédigé en vue d'une publication future. Alexandre Valignano avait recommandé aux jeunes gens de prendre des notes durant leur long périple. Lorsqu'ils revinrent bien des années plus tard à Goa, il rassembla leurs journaux de voyage et leurs notes et décida d'en faire un « vrai livre ». Composé de façon à en rendre la lecture facile et attrayante, l'ouvrage se présentait sous la forme de dialogues qui mettaient en scène deux jeunes gens discutant sérieusement de choses relatives à leur aventure et de questions religieuses. Toutefois aucun des quatre envoyés, revenus sains et saufs dans leur pays, n'est lui-même l'auteur d'une quelconque partie de l'ouvrage même s'il a fourni des matériaux pour en assurer la composition. La publication latine du texte intitulé *De Missione Legatorum Japonen*,[293] fut signée sous le nom de Eduardo de Sande qui en fut le traducteur en bon latin. Il fut même envisagé d'utiliser cet ouvrage dans les séminaires car « les enfants du séminaire en arriveront d'une certaine manière à sucer avec le lait la science et la connaissance de nos choses »[294] et de l'utiliser comme manuel pour l'étude du latin. Il fut également envisagé de le présenter à un public japonais plus vaste, car il y était également question

[292] Il pense par exemple aux questions d'emballage des cadeaux, à celle des vêtements à emporter, à la santé des jeunes gens, de maints détails qui démontrent à nouveau ses facultés d'organisateur.

[293] Sande, Eduardo, *De Missione Legatorum Japonen*, Macao, sans référence d'éditeur, 1590.

[294] Bernard, Henri, « Valignani ou Valignano, l'auteur véritable du récit de la première ambassade japonaise en Europe. (1582-1590) », *op. cit.*, p. 379.

de l'Europe et de sa civilisation. « Car les Japonais en vérité possèdent très peu de connaissance de nos choses d'Europe [...] Ce livre traite de toutes les choses qui m'ont paru nécessaires et convenables pour le Japon. »[295] Dans l'avant propos, Valignano souligne l'importance de la connaissance des « choses européennes qui sont tellement liées à la piété chrétienne ». Une traduction japonaise fut confiée à des religieux exerçant à Macao, mais en raison de la mort de l'un des traducteurs elle ne fut en définitive jamais publiée au Japon[296]. Le père Bernard, un jésuite qui vécut au Japon avant la deuxième guerre mondiale, écrit que sans la préface signée du père Valignano, rien n'aurait laissé supposer qu'il ait pris une part active à la rédaction du dialogue et que le Père de Sande en ait eu toute la charge de la composition[297]. Alexandre Valignano rédigea par ailleurs en 1583 une *Description générale du Japon* qui resta inédite.

« *Le théâtre de la foi, de la civilité et de la gloire, les jésuites le déploient pour leur quatre envoyés japonais. Leur visite en Europe est une mise en scène à grand spectacle, orchestrée par la Compagnie de Jésus pour prouver à l'Europe la réussite de sa mission au Japon et éblouir ses hôtes par l'étalage des splendeurs de la « République chrétienne. »*[298]

Cet épisode de l'ambassade des quatre jeunes gens sera à nouveau traité dans la cinquième partie de notre travail car il en fut également question chez les auteurs du XVIIIe siècle, dont Voltaire.

---

[295] *Ibid.*, p. 380.
[296] *Ibid.*
[297] *Ibid.,* p. 381.
[298] Détrie, Muriel et Moura, Jean-Marc, « Penser et représenter l'Extrême-Orient », Paris, Klincksiek, *Revue de Littérature comparée*, n. 297, janvier 2001, p. 17.

B - Perception du monde religieux japonais

Dans les différentes Lettres et relations rédigées par les jésuites, le monde religieux japonais est très généralement présenté de façon rapide, en raison d'une connaissance insuffisante et d'un manque d'intérêt envers les cultes « païens » pratiqués. Il est certain qu'il était nécessaire de posséder quelque savoir afin de pouvoir comprendre les enseignements des différentes sectes, leurs différences, les influences, connaître les particularités du bouddhisme et du shintoïsme. Cela demandait, outre le désir de porter un regard curieux sur la culture de l'autre, quelques efforts et une pratique poussée de la langue. Dans quelle mesure les religieux catholiques, les premiers concernés, se sont-ils intéressés à ces cultes païens ? Ceci constitue une question à laquelle il est difficile de répondre d'autant plus qu'ils n'étaient pas venus pour étudier une civilisation encore inconnue et ses cultes mais au contraire pour enseigner la « vraie » religion. François Xavier écrit au sujet des moines et nous trouvons, par exemple dans l'ouvrage de Jean Crasset, qui reprend celui de l'abbé Solier, ainsi qu'également dans Charlevoix, des détails sur les religions du Japon avec quelques informations erronées. Toutefois il est certain que la compréhension des différents rites religieux à cette époque représentait maintes difficultés, et le Japonais ordinaire de notre temps serait bien embarrassé de répondre à des questions religieuses s'agissant même du culte qu'il pratique. D'après ce que nous avons pu lire dans les lettres des jésuites, dans bien des occasions ces derniers ont trouvé chez les religieux du Japon des interlocuteurs virulents contre lesquels ils durent bien souvent rivaliser à l'aide d'une rhétorique à laquelle leurs adversaires

n'étaient pas habitués, et ont mené de vives discussions théologiques pour asseoir les enseignements de la religion catholique. Quelques rares jésuites, cependant, se sont penchés sur la connaissances des cultes et ont fourni quelques précisions qui ont permis une première approche plus poussée de leur compréhension. Par la suite, même si certains auteurs du XVIIIe siècle, comme Diderot, ont expliqué les éléments de la doctrine du bouddhisme japonais ou du shintoïsme à la lumière des précisions apportées par des voyageurs protestants, notamment Kaempfer, leur compréhension restait encore parcellaire et fautive en raison de leurs sources défectueuses.

1- La vision du monde des religieux japonais

L'examen de nombreux articles consacrés aux bonzes et autres religieux japonais nous permet de juger que, jusqu'à la fin du XVIIe siècle, les textes nous proposent à leur sujet des descriptions bien souvent critiques. Parmi les nombreux chapitres qui leur sont consacrés, la description de leur vie et de leurs moeurs qui sont très souvent fort décriés tient une place relativement importante au détriment d'une connaissance plus poussée de leur culte. Et si parmi les premiers jésuites arrivés au Japon, Luis Froïs, François Xavier, Alexandre Valignano, décrivent certains d'entre eux avec une nuance de respect, notamment quand il s'agit de moines (*bonzu)* qui prêtent une oreille attentive aux missionnaires, et s'ils expriment leur admiration à l'encontre de quelques moines lettrés qu'ils ont rencontrés sur leur chemin, en revanche c'est généralement avec une certaine répugnance qu'ils écrivent au sujet des religieux, particulièrement des moines de certaines sectes aux moeurs très relâchées. « Ces monastères sont peuplés de bonzes

de différentes sectes, mais qui sont tous les plus orgueilleux bipèdes que la nature corrompue ait jamais produits. »[299] François Solier, qui a écrit son ouvrage en reprenant les lettres des missionnaires jésuites dont certaines utilisées dans notre étude, présente le clergé japonais d'une façon clairement négative :

« Il n'y a pas moins de diversité entre les faux prêtes et religieux masqués du Japon, desquels est composé leur prétendu clergé [...] car leurs prêtres qu'ils appellent bonzes, étudient d'imiter en leurs idolâtries et superstitions diaboliques la plupart des sainctes cérémonies avec lesquelles nous servons un seul dieu en l'Église catholique. La fin qu'ils prétendent en leurs sermons est de persuader au peuple que personne ne peut être sauvé qu'en la secte qu'ils tiennent, et qu'à ces fins taschent de mettre en crédit tant qu'ils peuvent pour y attirer plus de personnes. C'est un des moyens duquel les Bonzes se servent pour gaigner (sic) leur vie et s'enrichir. »[300]

Dans les textes publiés par les jésuites, il est bien souvent question des religieux japonais car ce sont eux qui ont été, en dehors des nobles, les interlocuteurs des prêtres venus au Japon. Les rapports n'ont pas toujours été faciles, même si dans les premiers temps de leur venue au Japon ils ont été accueillis avec curiosité et un certain intérêt par les représentants du monde religieux nippon qui considéraient les jésuites comme une secte du bouddhisme et le Dieu des chrétiens comme le *Dai-nichi*, (le Grand Soleil).[301] Cependant très vite les diatribes religieuses qui les ont opposés dans les rencontres pas toujours amicales bien souvent organisées par les seigneurs dans leurs châteaux et les affrontements parfois violents au sujet de questions religieuses ont créé des rapports de force et de rivalité. Les religieux catholiques ont en effet été parfois perçus comme des rivaux sinon des ennemis qui pratiquaient une concurrence déloyale

[299] Villèle, Gaspard, lettre datée de 1562 dans *Lettres des missions du Japon, ou supplément aux lettres de François Xavier*, *op. cit.*, p. 190.
[300] Solier, François, *Histoire de l'Église du Japon*, *op. cit.,* p. 30.
[301] Hérail, Francine, *Histoire du Japon*, *op. cit.*, p. 318.

aux cultes et sectes religieuses déjà sur place[302]. Certes il y eut toutefois en certaines occasions des relations marquées par le respect et la considération, quelques missionnaires ont éprouvé de la sympathie et de l'amitié à l'encontre de quelques moines cultivés à l'esprit ouvert. Notons également, suivant le contenu des lettres des jésuites, qu'à l'occasion des religieux bouddhistes se sont convertis à la religion chrétienne, parfois d'ailleurs semble-t-il, à la suite de virulentes diatribes avec les jésuites. Toutefois, dans l'ensemble, nombreux sont les écrits du corpus textuel composé au Japon qui décrivent les moines sous un jour peu flatteur. Nous pourrons nous en rendre compte à travers la lecture des différents extraits choisis que nous proposons à leur sujet. Ces textes repris par d'autres auteurs qui ont utilisé ce corpus textuel ont continué à promouvoir le « stéréotype » du religieux qui prêche de belles choses tout en se livrant discrètement à la débauche et à la fainéantise. Nous retrouvons le même genre de critiques adressées contre les mœurs dévoyés des prêtres et moines catholiques dans les pamphlets et libelles publiés avant et pendant la révolution française. Un des premiers jésuites à avoir écrit avec virulence au sujet des religieux japonais fut François Xavier en personne, qui considère les rituels du bouddhisme comme des superstitions, ce qui suffit à soulever la colère des bouddhistes qui résistèrent avec force[303]. Le jésuite critique également le contenu de leur enseignement car à son avis, ce que professent à leur public les bonzes ne sont que des affabulations. Considérant leur mode de vie et leur attitude, François Xavier, comme nombre de jésuites des premiers temps, a d'ailleurs des mots durs envers eux : « La vie des bonzes est plus criminelle que celle du

---

[302] *« Le saint s'attendait à de nouvelles conquêtes, lorsque les bonzes qui venaient de fermer les yeux les ouvrirent tout à coup sur leurs intérêts temporels : ils firent la réflexion que si de bonne heure ils ne s'opposaient au progrès de la nouvelle doctrine, ne recevant plus les aumones qu'on avait accoutumé de leur faire, ils n'auraient plus à la fin de quoi subsister.»* Charlevoix, *Histoire du christianisme au Japon, op. cit.,* p. 57.

[303] Hérail, Francine, *Histoire du Japon*, *op. cit.,* p. 318.

peuple, et pourtant ils jouissent d'une grande considération. »[304] Ils trompent le peuple non seulement en raison de leurs doctrines qu'il juge mensongères et démoniaques, mais ils sont souvent accusés en même temps dans les lettres et rapports des pères de mener une vie qu'ils considérent bien souvent comme dissolue :

« Il y a un très grand nombre de Bonzes parmi les Japonnois et cette qualité les relève si fort en crédit, et une autorité envers le peuple qu'elle couvre même l'énormité et la multitude de leurs péchés, bien que notoires et scandaleux. [...] Ils racontent au peuple diverses histoires ou plutôt fables touchant leurs fausses Religions [...] Quand nous commencerons à prêcher publiquement l'Evangile, et à découvrir et reprendre leurs fourbes et leurs tromperies ils en concevront une grande haine contre nous, et feront tous leurs efforts pour nous perdre. »[305]

Le cas est fréquent où un auteur s'étonne que malgré leurs vices cachés ou publics, leur vie soi-disant dépravée et mensongère, les moines soient cependant respectés par le peuple japonais. Si François Xavier avait ressenti un réel enthousiasme pour le caractère des Japonais lors de la rencontre du jeune Anger, par la suite le religieux sera plus prudent dans ses analyses une fois qu'il se sera frotté à de nombreux dignitaires et moines avec qui il échangera des discussions animées au sujet de questions religieuses. Ainsi met-il en garde les missionnaires arrivant de Goa qui se préparent à venir évangéliser la péninsule :

« *Car il y a de plus grandes rigueurs de froids, de pauvreté et de toutes sortes d'incommoditez à souffrir au Japon, qu'en aucune partie d'Europe. A quoi il faut ajouter les persécutions et les moqueries de ces Insulaires, qui sont si arrogants et si superbes qu'à peine comptent-ils les étrangers au nombre des hommes, mêmement les Bonzes, qui étant les plus intéressés sont aussi les plus aspres à persécuter les Prédicateurs de l'Evangile.*» [306]

---

[304] Xavier, François, Lettre du 3 nov.1549, http://icp.gech/po/cliotexte/xii-xiiie-siecle-grandes-decouvertes-colonisation, sept. 2009.

[305] *Lettres de Saint François Xavier, de la Compagnie de Iesus, apostre du Japon. Traduites de nouveau en françois par M. Luys Abellys*. 1660, Iosse, Paris, p. 372-373.

[306] *Lettres de Saint François Xavier, op. cit*., p. 507-508.

Le jésuite a très vite compris que la présence des religieux catholiques et leurs activités religieuses et sociales (création d'hopitaux et de séminaires, aide aux miséreux, etc.) créeront des facteurs de discordes avec les bonzes japonais. Il se rend compte très vite que la tâche des missionnaires sera ardue et qu'ils devront se montrer courageux et solides de façon à pouvoir résister aux embûches qui leur seront tendues. Il suppose d'ailleurs que les jésuites seront impliqués dans de nombreuses luttes, devront surmonter bien des difficultés et affronter des adversaires tenaces, si bien qu'il recommande à Goa l'envoi de missionnaires solides[307]. François Xavier informe de l'existence d'une soit-disant "université" où sont formés certains moines contre lesquels les jésuites seront amenés à lutter verbalement. Au sujet des différentes sectes qui existent dans le pays, il écrit que :

« Des neufs Sectes d'Idolâtrie qui ont vogue dans le Japon, il n'y en qu'une (que les savants estiment la pire) laquelle nie l'immortalité de l'âme. Aussi ceux qui en sont ne peuvent souffrir qu'on leur parle de l'enfer, et souillent leur vie de tant de crimes et de turpitudes qu'ils s'estimeroient malheureux de n'être pas très méchants. »[308]

Les mœurs des bonzes, qui ont certainement stupéfaits les jésuites, ont été très tôt décriés. Cette question constitue d'ailleurs un des grands thèmes de la critique faite à leur égard, principalement dans les écrits du XVIe siècle. En effet, d'après les descriptions que nous proposent les auteurs qui ont séjourné aux Japon, leurs mœurs considérés comme dépravés sont non seulement contraires à la vie que mènent les religieux chrétiens (tout au moins en principe car la réalité dans le Haut Clergé était différente) qui ont fait vœu de chasteté avant d'entrer dans les ordres, mais aussi aux Occidentaux ordinaires. Si certains moines aux mœurs jugés comme corrompus sont

[307] *Lettres de Saint François Xavier, op. cit.*, p. 462.
[308] *Ibid.*, p. 430.

accusés par les religieux occidentaux de se distraire avec des femmes : « Ils nourrissent ouvertement plusieurs femmes dans leurs couvents qu'ils disent être les femmes de leurs valets et fermiers, ce qui offense grandement le peuple. »[309] Certains d'entre eux sont parfois également accusés de se livrer à des relations homosexuelles, sinon pédérastiques, moeurs réprouvés aux XVII et XVIIe siècles et sévèrement combattus à la fois par l'église catholique mais aussi par les autorités politiques, ce qui n'était pas le cas au Japon, plus permissif sur la question :

« Mais maintenant on les laisse vivre dans une telle licence et impunité, qu'ils boivent du vin la plupart, mangent de la chair quoique en cachette, vivent de fourbes, vendent leurs mensonges, entretiennent publiquement des femmes perdues, et ce qui est le plus horrible, ils nourrissent dans leurs maisons des garçons, pour abuser brutalement de la fleur de leur jeunesse, de quoi ils ne se cachent point ; mais ils en font comme une profession publique et enseignent qu'il n'y a aucun péché dans une saleté aussi exécrable. »[310]

Ces accusations d'homosexualité sont souvent formulées soit à mots couverts ou par des sous-entendus dans les lettres de François Xavier et des religieux catholiques qui ont vécu au Japon et dénoncé les moeurs des moines bien souvent jugées comme dissolues. De nombreux religieux catholiques, dont Luis Froïs, vers la fin du XVIe siècle, nous offrent des descriptions négatives d'une partie de ces personnes qui sont présentées comme des mécréants et des profiteurs nous renvoient d'elles une image très médiocre et certainement quelque peu déformée par rapport à la réalité[311]. D'après les nombreuses descriptions dans les textes relatifs au corpus textuel hérité du passé qui nous les présentent, ils se livreraient sans entraves à la débauche et à la fornication dans leurs monastères et leurs couvents. Ces religieux sont présentés comme des fainéants

[309] *Ibid.*, p. 437.
[310] *Ibid.,* p. 437.
[311] Au sujet de Valignano : « Il ne peut retenir son indignation pour leur doctrine et surtout les « moeurs » des bonzes. » *Les jésuites au Japon*, *relation missionnaire, op. cit.*, Introduction, p. 47.

qui profitent de la vie sans travailler en subsistant grâce à des aumônes et aux offices. Les cérémonies religieuses qu'ils organisent sont l'occasion pour eux de s'enrichir et de se livrer à des ripailles. Historiquement, il est reconnu que certains comportements des moeurs particuliers reprochés aux moines avaient bien lieu dans la réalité et que les pratiques homosexuelles étaient répandues[312], que ce soit chez les religieux et plus tard chez les guerriers. Il est parfois question dans les textes de notre corpus de religieux jugés de haute qualité, intellectuelle et morale[313]. Mais pour les jésuites, les offices organisés dans les temples, les règles de leur vie, le *zazen,* la conduite des religieux, n'étaient que les figures d'une altérité qui, en tant que telle, ne pouvait qu'être rejetée et faire partie de l'infâme. Ainsi, bien souvent les textes écrits par les jésuites nous brossent une sorte de caricature les réduisant à un grossier portrait. En effet, vus à travers le tamis des critères moraux et éthiques des occidentaux christianisés, les bonzes ne pouvaient leur paraître que comme de repoussantes existences qui ne recherchaient que l'assouvissement de leurs plaisirs. Les présenter sous l'aspect d'êtres lubriques et pervers, donner des descriptions lénifiantes, comme le font les auteurs du corpus textuel, c'était aussi tout naturellement une façon de les mépriser et de rejeter entièrement leur culte et leur personne en raison de leurs mœurs. Ainsi Valignano qui parle de « moeurs contraires aux nôtres »[314] y fait allusion dans son livre de façon succincte et trouve une punition adaptée à ce mal dans les troubles de toutes sortes qui frappent le pays :

---

[312] Cf. Macé, Francois et Miéko, *Le Japon d'Edo*, *op. cit.*, p. 154.

[313] *« M'étant aperçu que les idolâtres qui redoutaient les bonzes, n'osaient se présenter à nos assemblées […] parmi eux étoit un homme de haute distinction, conseiller du Roi, et supérieur de trois bonzeries […] il me témoigna l'envie qu'il avoit depuis longtemps de connoître les doctrines que François Xavier avoit autrefois exposées dans des conférences publiques. Nous eumes ensemble un long entretien qui dura toute la nuit, et qui roula sur la création, l'unité du Créateur, l'immortalité de l'âme, les variétés des saisons, les tremblements de terre, les pluies, et mille autres phénomènes de la nature.* ». Lettre de Louis Almeida, 1552. Dans *Lettres des missions du Japon, ou supplément aux lettres de François Xavier*, *op. cit.*, p. 223.

[314] Valignano, Alexandre, *op. cit.*, p. 64.

« L'épée de la justice de Dieu les punit de ce péché du fait des guerres et des soulèvements, la majorité des hommes meurt par l'épée. »[315] Le jugement de Dieu punit les hommes de leurs péchés dans les guerres et les soulèvements. Le jésuite Luis Froïs, dans son petit carnet où il notait les différences culturelles existant entre l'Europe et le Japon, nous laissant des documents de première main sur les moeurs des Japonais[316], s'intéresse aussi aux habitudes des religieux. Dans un chapitre intitulé « Les Bonzes et leurs moeurs », divisé en 42 courtes sentences, comparant les prêtres catholiques et les bonzes japonais il écrivait à leur propos : « 1. Chez nous, les hommes entrent en religion pour faire pénitence et pour leur salut ; les bonzes le font pour échapper au travail et vivre en repos parmi les plaisirs.»[317] Entrer en religion est donc le moyen de fuir une vie pénible et laborieuse. Quant aux questions spirituelles, l'auteur affirme que : « Chez nous, la pureté de l'âme et la chasteté du corps sont enseignés ; chez les bonzes, toute la vermine intérieure et tous les abominables péchés de la chair. »[318]

Jugement fort sévère qui condamne avec sévérité les rapports sexuels des hommes de religion alors qu'aucune contrainte dans le bouddhisme ou le shintoïsme, n'interdisait, ni n'interdit à l'heure actuelle, aux bonzes de se marier et de mener une vie monacale fort stricte, hormis dans le cas de certaines sectes. Ainsi donc, comme nous pouvons nous en rendre compte, le contenu relatif aux moeurs des religieux du Japon est fort critique à l'égard des bonzes accusés de tous les défauts et ignominies : ivrognerie, arrogance, hypocrisie, désir du gain et de la gloire, haine réciproque entre les prêtres

[315] *Ibid.,* p. 72.

[316] Froïs, Luis, *Européens et Japonais. Traité sur les contradictions et différences de moeurs, écrit par le R.P. Luis Froyes au Japon, l'an 1585*, traduit du portugais par Xavier de Castro, […] Paris, Chandeigne, 1993.

[317] Froïs, Luis, *Européens et Japonais. Traité sur les contradictions et différences de moeurs, écrit par le R.P. Luis Froyes au Japon, l'an 1585, op. cit*., p. 35.

[318] *Ibid.*, p. 35.

d'une secte ou d'une autre, sorcellerie, adoration du démon, etc. La comparaison est largement défavorable comme nous pouvons l'imaginer à l'égard des bonzes à qui le père Froïs ne reconnaît aucune qualité qui pourrait les racheter aux yeux du lecteur[319]. La plupart de leurs faits et gestes semblent être uniquement motivés par le souci de mener une vie agréable. Luis Froïs note le désir du gain qui les anime :

« Le vice dominant de ces prêtres suppôts de l'enfer, c'est l'avarice. Il n'est point de moyens qu'ils ne connoissent et qu'ils n'emploient pour pomper l'argent. Ils font un merveilleux trafic de certains billets à l'aide desquels le peuple croit se racheter des démons ; ils empruntent de l'argent pour le rembourser dans l'autre monde à de gros intérêts, et donnent pour gage des billets que le prêteur emporte soigneusement avec lui dans la tombe[320]. »

L'Église catholique n'a-t-elle pas agi de manière identique à un moment de son histoire, entraînant un schisme d'avec ceux qui critiquaient notamment les pratiques financières de ses dirigeants ? François Caron, commerçant de l'église réformée dont il sera question dans notre prochain chapitre, nous soumet quelques descriptions relatives aux moeurs des religieux. Il nous présente d'eux une image peu reluisante :

« Les meilleures de ces sectes ou croyances font de leurs églises des tavernes. Toutes les églises, en effet, sont ordinairement construites sur des hauteurs, dans les endroits les plus plaisants, et entourés de beaux arbres. Ils vont là pour s'amuser ; ils prennent les églises pour des maisons de plaisir et, en présence de leurs idoles, en compagnie de leurs curés, (qui sont aussi de francs buveurs) ils font tout ce que les hommes ont coutume de faire dans une société d'ivrognes. On y amène des filles publiques pour les faire danser et on s'y adonne secrètement à la paillardise. [...] Les curés aussi bien que certains gentilshommes ou de hauts personnages, sont contaminés par la sodomie, qui chez eux n'est ni un péché ni une honte. »[321]

---

[319] Froïs, Luis, *« Il n'est aucune espèce de désordres et de vices dans lesquels ils ne se vautrent, s'abandonnant sans pudeur aux plus sales voluptés. On compte dans ces cloîtres, ou plutôt ces cloaques, […] plus de six mille bonzes. »* p. 367, lettre datée de 1565.

[320] Froïs, Luis, lettre datée de 1564 dans *Lettres des missions*, *du Japon ou supplément aux Lettres de saint François Xavier*, *op. cit.*, p. 363.

[321] Caron, François, *op. cit.*, p. 128.

L'auteur signale que dans « onze d'entre elles (les sectes) les prêtres ne mangent rien qui ait eu vie, et ils n'ont pas droit d'avoir commerce avec des femmes. »[322] Il semble connaître un peu la chose religieuse, notons que les religieux de certaines sectes avaient le droit de se marier. Suivant son opinion, les activités qui occupent ces prêtres se résument à peu de choses : « Tous ces curés ne font rien d'autre que lire des messes devant les idoles et d'enterrer les morts. Les corps sont la plupart du temps incinérés, et les cendres sont enterrées avec des cérémonies particulières. »[323] Le texte très elliptique de Caron ressemble à ce qu'avait écrit cinquante ans plus tôt Luis Froïs ou encore François Solier[324]. Arnold Montanus, qui n'a pas pu avoir accès à ce petit ouvrage, puise à de nombreuses reprises ses références parmi d'autres textes de Luis Froïs, particulièrement ceux relatifs à l'histoire du Japon. Il n'hésite pas à grossir, nous semble-t-il, les traits de leurs défauts. Les moines, qui vivent dans des Temples « à vingt dans les grands, quinze dans les médiocres, et deux seulement dans les petits » sont présentés là encore comme des personnes infréquentables, des débauchés livrés à eux-mêmes :

« *Comme il y a des au Japon de toutes les grandeurs, le nombre des Prêtres y est inégal; c'est pourquoi d'ordinaire il y en les excès, les débauches, et les dissolutions de ces sortes de gens sont tels que, quelque penchant qu'on ait du bien, on devient méchant et déterminé aussitôt qu'on est parmi eux, tant ils ont le don d'infecter tous ceux qui les approchent: Mais il ne faut pas s'en étonner, ces gens mènent une vie oisive, ils sont crevez de bonne chère, leurs couvents sont bâtis dans des lieux plaisants et fertiles, il ne manque rien à leurs sens, auxquels ils donnent tout ce qu'ils demandent.* »[325]

---

[322] *Ibid.,* p. 127.
[323] *Ibid.*, p. 126.
[324] *« Le plus commun ordinaire office de ces bonzes est d'enterrer les morts, de quoy ils se font bien payer, et en tirent de grands émoulumens. »* Solier, François, *op. cit.*, p. 31.
[325] Montanus, Arnold, *op. cit.*, p. 104.

L'image du moine, du bonze, qui mène une vie frugale dans les apparences mais qui se livre à la débauche en secret est devenue en définitive un stéréotype de la représentation des religieux du Japon. *Le journal des Savants*, qui présente l'ouvrage de l'abbé Solier, n'écrit pas une chose différente :

« *Le nom de Bonzes est commun à tous les Ministres destinez au service des Dieux que les Japonnois [sic] adorent. Ils font profession de vivre dans le célibat, quoi qu'ils ne le gardent pas toujours fort exactement. Ils s'abstiennent de chair, de poisson, se rasent la barbe et les cheveux, et cachent leurs débauches sous l'apparence de l'austérité.* »[326]

Nous remarquons l'insistance avec laquelle les auteurs présentent les moines comme des êtres fourbes qui cachent leurs travers et leurs défauts sous un masque. Cela n'était certes pas toujours le cas. Cependant si un moine est présenté favorablement c'est, hormis des exceptions, généralement dans le cas où il se serait converti au catholicisme ou encore se serait montré compréhensif, à travers ses paroles ou son attitude, envers l'oeuvre des missionnaires. Charlevoix décrie leurs moeurs des bonzes dans un style proche de celui de Caron :

« A l'extérieur rien n'est plus dur que la vie des bonzes: on les voit presque toujours avec un visage déterré, et ils ont quelque chose d'affreux dans leur extérieur; mais il s'en faut bien que la réalité réponde à ces apparences ; les peuples savent même assez que ces prêtres sont très dissolus, et entretiennent de honteux commerces avec ces filles retirées qui sont sous leur conduite. Ce qui est étrange c'est que malgré cette persuasion où l'on est de leurs dérèglements ils sont dans une vénération qui n'est pas concevable: on se dépouille de ce qu'on a de plus précieux pour le donner à ces imposteurs, qui ne vivent que d'aumônes, et sont cependant formidables aux princes même par leur puissance. »[327]

---

[326] *Le Journal des Savants*, 18 juillet 1689. À propos du livre de l'abbé Solier.

[327] Charlevoix, Pierre-François-Xavier de, *Histoire du Christianisme au Japon [...]*, Paris, librairie Rusand, 1828, p. 26-27.

L'auteur présente ces personnes sous un aspect sournois, trompeur. Dans ce passage, il veut signifier que les moines donnent l'impression de souffrir alors qu'en réalité ils passent d'agréables moments, à l'abri des tâches de la vie quotidienne. Nous pouvons parfois lire des explications plus poussées dans les ouvrages de certains jésuites qui ont séjourné au Japon et ont essayé de décrire les différents cultes et leurs pratiques. Toutefois ces auteurs ont par ailleurs commis, semble-t-il, de nombreuses erreurs dues à diverses causes, celles-ci sont redevables à la méconnaissance ou connaissance insuffisante de la langue ainsi que la difficulté de pouvoir comprendre les différentes théories religieuses qui sont certes fort compliquées pour un Japonais ordinaire. A leur sujet Charlevoix écrit de façon elliptique :

« Les plus savants des Japonnois en toutes sortes de Sciences, sont les Ministres des Dieux ; ils tiennent toutes les Académies et ils sont seuls chargez de l'éducation de la jeunesse, qui demeure chez eux jusqu'à l'âge de quatorze ans ; on prétend néammoins qu'ils en sortent rarement avec leur innocence, et que leurs Maîtres leur apprennent autre chose que les bonnes moeurs . »[328]

Dans de nombreux textes relatifs aux descriptions des religieux japonais, les auteurs insistent sur la dichotomie entre le discours que ceux-ci font, plein de retenue, leurs attitute qui présente un air de sérieux, et leur vie privée pleine de fourberie et de mensonges, suivant les religieux catholiques qui les mettent décrivent :

« En général le peuple est extrêmement infatué de la sainteté des bonzes budsoïstes. Cependant il n'est pas sous le Ciel une Nation plus scélérate. Plusieurs sont persuadez du grand principe de la doctrine secrète de Xaca, et agissent conséquemment à cette persuasion. [...] Ils ne parlent que de la vertu ; et quoiqu'ils courent de très mauvais bruits sur leur compte, on se laisse prendre à leur extérieur, et à leurs discours. »[329]

---

[328] Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *Histoire Générale du Japon*, *op. cit*., tome second, p. 60.
[329] *Ibid*., tome premier, p. 133.

Les sermons qu'ils tiennent ne semblent avoir qu'un seul but, convaincre l'assistance de leurs fidèles à faire le plus de dons possibles de façon à pouvoir vivre dans le luxe :

« Une des principales occupations des Bonzes des deux Religions, est de prêcher. [...] Le docteur Budsoïste, vêtu d'habits magnifiques [...] ouvre ce Livre, en lit quelques lignes, le referme, et après une courte explication, aussi énigmatique que le texte, il tombe, tantôt sur la morale, tantôt sur les dernières fins de l'homme.[...] il ne manque jamais de profiter à son avantage de la disposition ,[...] il finit toujours son discours par déclarer nettement, que le moyen de rendre les Dieux prospices, est d'orner les Temples et de faire de grandes libéralitez à leurs Ministres. »[330]

2 - Les ermites des montagnes : « les *Jammabos* »

Parmi les différentes sectes ou branches bouddhiques il existe un « ordre » religieux qui est très souvent présenté dans les écrits des siècles passés, certainement en raison de son originalité et du mode de vie un peu particulier que mènent les moines, désignés communément sous le nom de *«jammabo ».* Ce terme francisé est la déformation du mot *yamabozu*, *yama* signifiant montagne, et *bozu*, moine. Il désigne donc des moines ou des ermites qui ont fui la collectivité et qui habitent dans des endroits généralement escarpés, montagneux, à l'écart du bas monde. Ils vivent généralement dans un grand dénuement, s'abritant dans des grottes naturelles ou des cabanes rudimentaires. Dans certains cas, il s'agit d'anciens marchands, ou de nobles, qui, après avoir mené une vie ordinaire et active dans le passé, ont abandonné leurs biens à leurs enfants afin de mener une vie de solitude et de prières avant de quitter le monde terrestre. Si l'on en croit les textes, ils sont toutefois entourés de jeunes femmes, les *bikuni,* dont les moeurs très libres ont choqué plus d'un jésuite. Luis Froïs est un des premiers à écrire à leur sujet :

[330] *Ibid.*, p. 133-134.

« On rencontre parmi eux une certaine classe d'hommes qu'on appelle Jama-bus (ou soldats de la montagne) leurs cheveux sont crêpés et hérissés. C'est à eux qu'on s'adresse pour recouvrer les objets perdus ou volés. Ils placent devant eux un enfant, dans le corps duquel ils font rentrer un démon au moyen de certains vers magiques. Ils interrogent ensuite l'enfant sur ce qu'ils veulent savoir. On attribue à leurs prières et à leurs conjurations de puissans effets soit en bien, soit en mal. »[331]

Montanus, à la suite de référence à des lettres de jésuites qu'il a lues au sujet des différents religieux que l'on peut voir au Japon, nous présente ces mêmes moines :

« Les Jammaboxes, c'est à dire en notre langue, les soldats des vallées rondes, sont une autre espèce d'extravagants, qui vont errans pas le Japon, et qui conversent familièrement avec le diable, ils se fouettent cruellement, et quelquefois ils se tiennent debout fort longtemps sans se reposer. Ils veillent 50 jours de suite ; et même davantage ; ils ne mangent que fort rarement; pour acquérir par ce moyen la réputation de sainteté. Mais ils font bien souvent d'étranges sottises. Quelquefois, quand ils vont aux enterrements, ils enlèvent le corps, par je ne sais quel art diabolique, sans que personne s'en aperçoive. D'autres fois ils entreprennent de ressusciter les morts, mais ils ont pour cela des gens, qui savent fort adroitement contrefaire ceux qui n'ont point de vie. Ces jammaboxes donc, après s'être tout meurtris de coups de baston durant trois mois, et avoir bien jeûné et veillé, ils entrent avec quelques uns de leurs compagnons dans une barque, et quand ils sont un peu avant dans la mer, ils font un trou, et se noyent de cette manière perdant en même temps leurs corps et leurs âmes. »[332]

Comme nous pouvons nous en rendre compte, l'existence de ces moines au mode de vie quelque peu excessif n'est pas passée inaperçue. Si parfois les mœurs de ces personnes semblaient étranges, il est certes facile d'imaginer que dans le texte précédent l'auteur narre sans le comprendre une séance d'exercices de zen, pratique encore inconnue en Europe et dont la vue quelque peu violente pouvait troubler une personne non prévenue ! En effet le maître frappe sur les épaules des disciples avec force à l'aide

[331] Froïs, Luis, lettre datée de 1565 dans *Lettres des missions*, *op. cit.*, p. 363.
[332] Montanus, Arnold, *op. cit.*, p. 81-82.

d'une sorte de martinet. Charlevoix s'est lui aussi longuement intéressé à ces *Jammabos* qu'il présente comme une « espèce de Congrégation laïque et militaire, qui sont fort versez dans la science magique. »[333] « Le peuple ne doute point qu'ils ne puissent conjurer, et chasser tous les malins Esprits, pénétrer toutes sortes de secrets, retrouver ce que l'on a perdu, découvrir les voleurs »[334] pour connaître ce qu'ils veulent savoir, leur moyen est de « faire entrer un démon dans le corps d'un enfant qu'ils interrogent ensuite sur tous les points. »[335] Ils emploient de simples conjurations ou encore parfois le feu. Charlevoix écrit qu'ils ont « d'autres charmes par le moyen desquels ils font des choses fort surprenantes ; mais il y a sans doute en tout cela plus de charlatanerie et d'adresse que de véritable sorcellerie. »[336] L'initiation est précédée d'un Noviciat très rude au terme duquel « lorsque par leur constance à soutenir ses épreuves, ils ont mérité que le Diable se fasse voir à eux, ils sont jugez dignes de l'institut. »[337]

3 - Une vision démoniaque des cultes traditionnels japonais

Dans les lettres envoyées du Japon par les premiers jésuites, notamment celles de François Xavier, des pères Villève et Froïs, nous retrouvons une terme repris de nombreuses fois et qui révèle comment les jésuites appréhendaient les cultes autres que la religion chrétienne. Un terme nous semble jouer un rôle révélateur pour saisir leur état d'esprit, il s'agit de celui de "démon". Les bonzes sont considérés par François Xavier comme étant ses disciples : « Toutefois le diable a suscité les Bonzes, ses

[333] Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *Histoire et description générale du Japon*, *op. cit.*, tome premier, p. 102.
[334] *Ibid.*, p.102-103.
[335] *Ibid.*, p. 103.
[336] *Ibid.*, p. 104.
[337] *Ibid.*

suppôts, pour traverser nos desseins ».[338] Ceux-ci sont souvent accusés de le vénérer : « Ces malheureux ont tant de vénération pour le démon, qu'ils s'épuisent en magnificence pour lui ériger des temples, dans lesquels il se manifeste aux yeux de ses adorateurs sous l'aspect le plus horrible, et sous les figures les plus hideuses. »[339] Les divers cultes rendus à des divinités bouddhistes ou shintoïstes sont également, dans l'esprit des jésuites, assimilés à des gestes d'adoration envers des démons. Toute ressemblance d'un élément du culte catholique avec d'autres pratiques religieuses est condamnée. Bien que la confession n'existe pas dans le culte bouddhiste, Luis Froïs écrit : « Voici comment le plus consolant de nos sacremens, celui du tribunal de la pénitence, est parodié par le démon. »[340] Dans l'esprit des premiers jésuites, appartenir à une religion autre que la religion catholique était donc considéré comme s'adonner à un culte du démoniaque[341]. Ainsi, au sujet d'un païen converti :

« Le cours de sa vie avoit été souillé de plusieurs homicides, et c'étoit notamment néammoins un zélé adorateur du démon, très dévot, très scrupuleux dans le culte qu'exigeoit les idoles. Six jours après son baptême, Dieu lui fit la grâce de le guérir [...] Il jeta au feu les pactes et les compromis avec le diable, et tous les gages de l'idolâtrie. »[342]

---

[338] Xavier, François, *Lettres de S. François Xavier, de la compagnie de Jésus, apôtre du Japon. Traduites de nouveau en françois*, par M. Louys Abelly, prestre, docteur de la faculté de théologie, à Paris, chez Georges Iosse, 1660, p. 394.

[339] Villèle, Gaspard, lettre datée de 1562 dans *Lettres des missions du Japon, ou supplément aux lettres de François Xavier*, *op. cit.*, p. 200.

[340] Froïs, Luis, lettre datée de 1573 dans *Lettres des missions du Japon, ou supplément aux lettres de François Xavier*, *op. cit.,* p. 495.

[341] Il est évident que les différentes statues en bois qui ornaient généralement les temples bouddhistes et qui représentent de curieux personnages avec des têtes difformes ressemblant à celles du démon, ou encore les statues représentant des animaux, notamment des renards, ne pouvaient que les renforcer dans cette opinion erronée.

[342] Gago, Balthasar, lettre datée de 1557 dans *Lettres des missions du Japon, ou supplément aux lettres de François Xavier, op. cit.,* p. 95.

Le démon inspire également les mécréants[343]. Ainsi le jésuite Gomes note qu' « on ne peut méconnaître l'instinct diabolique qui animoit tout à la fois les bonzes en Asie et Luther en Europe ».[344] La lutte devient difficile car : « De son côté le démon nous oppose toutes ses menaces et le formidable appareil de ses guerres. Nous démêlons les signes de sa fureur, nous l'entendons qui sonne le combat. »[345] Les démons, et son représentant le plus connu, sont à l'oeuvre pour détruire le travail accompli par les jésuites : « Les violens efforts de Satan, ennemi commun de tout bien, n'ont peu étouffé la semence que vous aviez jetée le premier sur cette terre. »[346] Si le fait de prier un des dieux du monde bouddhiste ou shintoïste est perçu par les catholiques comme un acte d'adoration au démon, certaines maladies, qui relèvent de l'ordre psychique ou de problèmes de santé mentale, sont elles aussi jugées comme étant l'oeuvre de cette créature, comme cela était également le cas en Europe. Cette idée est naturellement renforcée dans l'esprit des pères lorsque le malade guérit en raison d'un miracle qui le délivre de sa charge :

« Une femme énergumène fut délivrée du démon, à l'instant même qu'elle fut chrétienne à la demande et à la prière de Chrétiens réunis. Le démon, lui faisait cracher de temps en temps des espèces de vers dont les Japonois sont très curieux [...] Et lorsque le démon profère des sortes de poésies, il a l'habitude d'emprunter le nom de quelque roi mort, ou de quelque animal. »[347]

---

[343] « C'est dans les songes surtout que le démon subjugue leur croyance*. Ses suppôts travaillent avec ardeur dans tous les sens et de manière à détruire l'édifice de la religion que nous élevons ici à grands frais. Mais, à défauts d'autres armes, ils emploient la calomnie, et s'efforcent de persuader le peuple que nous nous nourrissons de chair humaine. » Balthasar Gago, lettre datée de 1555 dans *Lettres des missions du Japon, ou supplément aux lettres de François Xavier*, *op. cit.*, p.68. (note: le paganisme ou la démonologie est un de ses effets).

[344] Gomez, Cosme de, lettre datée de 1561 dans *Lettres des missions du Japon, ou supplément aux lettres de François Xavier, op. cit.,* p. 186.

[345] Pagès, Léon, *Lettres de Saint François-Xavier de la Compagnie de Jésus, apôtre des Indes et du Japon*. Traduit sur l'édition latine de Bologne. Paris, Roussielgue-Rusand, 1855.

[346] Solier, François, *op. cit.,* introduction non paginée.

[347] Villèle, Gaspard, lettre datée de 1557 dans *Lettres des missions du Japon, ou supplément aux lettres de François Xavier*, *op. cit.,* p. 104.

Le démon s'est emparé non seulement de l'esprit mais aussi du corps des malades qu'il torture et fait souffrir[348]. Après son baptême, le possédé retrouve une vie ordinaire : « Il n'entendit plus le bruit que faisoient les Démons pour l'intimider. Il ne perdoit aucune occasion de venir à l'église. »[349] narre Jean Crasset qui veut pourtant limiter le nombre de miracles narrés dans son *Histoire.* Lorsque François Xavier navigue vers le Japon dans une embarcation pilotée par des pirates et doit affronter les éléments déchaînés de la mer, Satan est à l'oeuvre et s'acharne contre les projets qu'il berce dans l'intention de gêner l'oeuvre missionnaire : « Mais Satan qui ne dort jamais lorsqu'il s'agit de traverser les oeuvres de Dieu, voyant sans doute l'abondante moisson que nous étions promis de recueillir sur ses terres, fit de puissants efforts pour nous arrêter dans notre course. »[350] Les éléments naturels sont eux aussi le jouet de l'oeuvre du démon : « Satan jaloux de la gloire de Notre Seigneur excita une tempête qui abîma presque cette église naissante. »[351]

Par contre, en certaines circonstances, ce sont les jésuites eux-mêmes qui sont qualifiés de démons par les moines japonais: « Nous ne cessons pas d'être en butte aux calomnies des bonzes dont nous mettons au jour les fourberies et les crimes. Quelques-uns d'entre eux ont imaginé de répandre le bruit que le démon avoit dit, par la bouche de leurs statuts, que nous étions ses disciples. »[352] « On entendait dans les pagodes que des invectives sanglantes contre ces nouveaux prédicateurs, qu'on faisait

---

[348] « *Dans l'hôpital dont je vous ai parlé, on voit guérir de vieux ulcères, des abcès qui ont dix, vingt ans d'existence, et tout cela est nécessaire pour dissiper les ténèbres répandues sur cette nation, et pour mettre à découvert les fourberies et les impostures du démon. Le démon se mêle quelquefois de guérir les maladies. »* Villèle, Gaspard, lettre datée de 1557 dans *Lettres des missions du Japon, ou supplément aux lettres de François Xavier*, *op. cit.,* p. 104.

[349] Crasset, Jean, *op. cit.*, p. 379.

[350] Cabral, François, lettre datée de 1571 dans *Lettres des missions du Japon, ou supplément aux lettres de François Xavier*, *op. cit.,* p. 441.

[351] Crasset, Jean, *op. cit.*, p. 205.

[352] Torrez, Cosme de, lettre datée de 1549 dans *Lettres des missions du Japon, ou supplément aux lettres de François Xavier*, *op. cit.*, p. 14.

passer pour des sorciers et des démons revêtus d'une figure humaine, qui avaient l'art d'enchanter ceux qui les approchaient. »[353] Nous retrouvons à plusieurs reprises dans les Lettres des accusations identiques. Tout comme dans la Bible, comme par exemple dans l'histoire de Job, Dieu fait subir des épreuves à ses serviteurs: « Pour nous faire avancer, Dieu permet au démon de nous tenter […] Il est vray que Dieu pourroit arrêter les efforts du Démon, mais il veut triompher de cet esprit superbe, par la plus foible des créatures. »[354] La démonologie reste toutefois liée au catholicisme du XVIe siècle même si Jean Crasset[355], tout en reconnaissant la nécessité de proposer une lecture plus moderne de l'évangélisation, garde cependant des traces de cette rhétorique qui fleurissait dans les ouvrages des religieux catholiques du XVIe siècle. Il est très rare de trouver des références au diable ou au démon d'une façon aussi manifeste dans les textes des auteurs du XVIIIe siècle, tels que Charlevoix. Nous avons cependant une référence au sujet de la reine de Bungo qui martyrise les chrétiens :

« *On fut assez longtemps sans connoître la nature de son mal, mais on crut enfin qu'elle étoit possédée du Démon. Les Bonzes, pour cacher un accident, dont ils craignaient que les Chrétiens ne triomphassent, entreprirent de prouver, qu'il n'y avait rien que de naturel dans ce que souffroit cette Princesse. [...] la reine promit de ne plus molester les Fidèles et fut délivrée du malin Esprit. »*[356]

Charlevoix reprend des récits qu'il a lus dans les lettres des missionnaires et l'ouvrage de Crasset. Il parle de Tobie, un aveugle converti par Francois Xavier, qui a eu une grande activité évangélique malgré sa cécité et est une des figures de la christianisation du Japon. Ce Tobie excelle dans les disputes orales avec les Bonzes :

« *On prenoit souvent plaisir à le faire entrer en lice avec les bonzes mais comme*

[353] *Ibid.,* p. 196.
[354] *Lettres des missions du Japon, ou supplément aux lettres de François Xavier*, *op. cit.*
[355] Rappelons que son ouvrage fut publié pour la dernière fois en 1715.
[356] Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *Histoire et description générale du Japon*, *op. cit*., tome 1, p. 397.

ceux-ci ne sortoient jamais à leur honneur de ces combats, ils cherchèrent longtemps å se débarrasser d'un si redoutable adversaire. [...] Le meilleur moyen d'y réussir étoit de lui faire entrer un Démon dans le corps. Quelques bonzes sorciers l'entreprirent [...] Tobie put les mettre en fuite en faisant un signe de Croix. Enfin dit-on, les Diables parurent, mais laissant Tobie, qui les attendoit de pied ferme, ils se tournèrent contre les Enchanteurs avec des visages si terribles et se mirent tellement en devoir de les maltraiter, que les pauvres Bonzes tout tremblants de peur [...] le conjurèrent de faire sur eux le signe de la Croix. »[357]

Tobie leur demande de changer de vie et de profession. Charlevoix, en prenant quelques précautions au sujet de la véracité de cette histoire ajoute à la suite de ce récit qu'il a emprunté sans donner de référence :

« *Au reste, sans vouloir garantir de fait, qui n'a rien que de fort croyable dans les principes de notre Religion, je me contente de les rapporter tel que je les trouve dans mes Mémoires ; j'ajoute seulement que ceux qui ont écrit des mémoires et le Saint homme de qui ils l'ont appris, n'étoient point des Esprits faibles et en scavoient bien autant que ceux, qui pourront le regarder, comme un conte fait à plaisir, et qui cependant ne pourront guères y oppose qu'une incrédulité, dont ils seroient fort embarassez à apporter une raison bien solide.*»[358]

Charlevoix prend des précautions oratoires en présentant cette anecdote qui met en scène des démons. Toutefois même si l'histoire parait invraisemblable aux yeux des lecteurs, ce sont eux qui se trompent et sont jugés bien incapables d'opposer une raison ferme pour expliquer leur idée. Le religieux semble donc croire vrai cette anecdote. Au sujet d'une femme âgée qui, une fois convertie « par l'apôtre des Indes », vendit tous ses biens et donna son argent aux nécessiteux :

« *Elle avait dans sa simplicité une manière de traiter avec les infidèles qui jointe à cette sainteté de vie, qui donne tant d'efficacité aux paroles, lui avoit fait enlever bien des âmes à Satan.* »[359]

---

[357] Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *Histoire et description générale du Japon*, *op. cit*., tome 1, p. 376-377.
[358] *Ibid.,* p. 377.
[359] *Ibid.*, p. 377.

C – Perception du monde japonais

1 - Le caractère des Japonais dans les écrits des jésuites

Dès les premiers temps de la rencontre et du contact des Européens avec le Japon et les Japonais, il a été tout naturellement question du caractère des insulaires, un des premiers objets de curiosité qu'ils ont suscité. La description de leurs traits de caractère présentée à travers les trois siècles qui concernent nos recherches est intéressante à étudier car elle permet de suivre l'évolution des sentiments et de la vision qu'avaient les Européens à leur sujet. Les descriptions favorables et enthousiastes des premiers temps se sont transformées avec l'évolution des rapports entre les deux régions du globe. François Xavier n'avait-il pas écrit des lettres dithyrambiques à leur égard, lui qui fut le premier à écrire à leur sujet parlait d'eux avec plein d'admiration et d'étonnement en vantant à de nombreuses reprises leurs subtiles qualités[360]. Cette vision positive des Japonais qu'a proposée François Xavier dans ses écrits[361], a constitué un grand courant dans les textes relatifs au Japon et dans l'esprit des Européens comme nous avons eu l'occasion de l'écrire, par exemple chez François Solier et les jésuites qui l'ont suivi

[360] « *De tous les peuples que j'ai vus, nul ne peut être comparé à celui-ci pour la bonté de sa nature. Il est d'une probité parfaite, franc, loyal, ingénieux, avide d'honneurs et de dignités. L'honneur est pour lui le premier de tous les biens. Il est pauvre, mais chez lui la pauvreté n'est pas méprisée. […] Les Japonais sont obligeants. Ils ont un goût excessif pour les armes.* » Lettre de François Xavier aux pères de la Compagnie de Jésus à Goa, Inde, 30 nov. 1549.
http://icpe.ch/po/cliotexte/XIII-XVVIIIesiecle-grandes-decouvertes-colonisation, sept. 2009.

[361] Xavier, François, *Lettres,* Lyon, imprimerie Louis Perrin, 1828, tome premier, p. 334-335.

dans la description du Japon[362]. Elle fut reprise notamment par des auteurs comme Charlevoix, Pagès, des écrivains religieux, mais elle toucha aussi d'autres auteurs comme nous avons pu nous en rendre compte. Dès ses premières lettres François Xavier considère les Japonais comme des « Blancs » et ils furent considérés comme tels par nombre de personnes qui écrivirent à leur sujet. Leurs capacités intellectuelles, leurs diverses connaissances, le fait que nombre de personnes sachent lire et écrire fut pour lui un objet d'étonnement. François Xavier signale par exemple qu'ils apprennent plus vite le latin que les enfants européens et il conclut « ce sont nous les barbares »[363].

Pour le jésuite basque, le Japon brille de la lumière d'une raison juste. Il s'agit d'un peuple qui est doté de la capacité de juger les choses[364]. Cette vision positive de François Xavier perdurera chez des religieux comme Fernandez, Vilela, Froïs ainsi que d'autres jésuites. Valignano, qui est venu trois fois au Japon et y a vécu quelque temps, signale « la politesse, la raison » que manifestent les Japonais. À cette époque, seuls quelques Japonais ont pu devenir jésuites ou frères au même titre que les Européens, chose impossible dans le cas des convertis des autres contrées nouvellement découvertes. Ceci permet de comprendre la grande estime dans laquelle était tenus les Japonais, qui n'étaient pas l'objet d'une lourde déconsidération comme les habitants des autres régions d'Afrique ou d'Amérique.

---

362 « *Les Japonais pour la plupart sont de bon esprit, subtils, débonnaires, courtois, dociles, et ont bonne mémoire. Ils se laissent volontiers guider, et gagner par la raison. [...] On découvre aussi la bonté de leur esprit et mémoire, premièrement en ce qui concerne les langues latine et portugaise [...] Ils sont curieux au possible de savoir.* » Solier, François*, op. cit., p. 9.*

363 Xavier, François, Lettres, Lyon, imprimerie Louis Perrin, 1828, tome premier *op. cit.*, p.

364 « *Cette partie du Japon que j'ai hantée, surpasse de beaucoup en probité de mœurs les autres nations qu'on a nouvellement découvertes, de sorte que je n'estime pas qu'il y ait aucun de ces nouveaux peuples qui surpasse en bonté ceux du Japon. Car les esprits y sont doux, sincères, [...] mais au reste désireux d'honneur, jusqu'à un tel point, qu'ils le préfèrent à toutes choses*.» Xavier, François, *Lettres,* Lyon, imprimerie Louis Perrin, 1828, tome premier, p. 334-335.

Dans un premier temps, François Xavier écrit des lettres dithyrambiques à leur égard et vante leurs qualités humaines :« De tous les peuples que j'ai vus, nul ne peut être comparé à celui-ci pour la bonté de sa nature. Il est d'un probité parfaite, franc, loyal, ingénieux. »[365] François Xavier ne fut pas le seul à vanter les qualités des Japonais[366], les éloges fusaient aussi dans les premiers textes des autres jésuites. Le portrait qui est dressé d'eux devient certes moins élogieux à partir du moment où les missionnaires doivent affronter dans certaines occasions des potentats ou des religieux japonais qui les considéraient parfois comme des ennemis ou des concurrents. Toutefois les missionnaires ont fréquenté également des gens aimables et serviables jusqu'aux derniers moments de leur séjour au Japon, notamment parmi les convertis qui font preuve d'immenses qualités et d'un grand désintéressement. Il est évident que la façon de juger leurs traits de caractère a changé progressivement avec le temps et l'évolution des évènements. Dès le début des persécutions, les différents auteurs dressent un constat négatif des représentants des autorités politiques et religieuses. À travers les récits des différentes violences commises envers les religieux et les convertis, une image négative envers certains éléments de ce peuple jugé cruel prend naissance. Et si donc les Japonais avaient été perçus et présentés comme des gens gentils et accueillants lors de l'arrivée des premiers Portugais, au milieu du XVIIe siècle, l'opinion et l'image que brossaient d'eux les Européens se dégrada en raison de diverses raisons, dont bien évidemment les persécutions qui composent l'élément le plus sombre. Les relations religieuses du début

[365] Xavier, François, Lettres, Lyon, imprimerie Louis Perrin, 1828, tome premier, p.

[366] Jean Crasset les présentent sous des aspects très positifs : *« Quoiqu'il y ait partout des gens stupides et de peu de sens, il est vray cependant que les Japonnois pour la plupart sont gens d'esprit, subtils, curieux, douez d'un bon sens et qui se rendent à la raison [...] Ils sont superstitieux comme toutes les autres nations de la terre, mais ils ne donnent pas aveuglement dans toutes les erreurs. Ils cherchent la vérité, et s'ils sont dans l'idolâtrerie, c'est que le culte du vray Dieu ne leur est pas connu, ou qu'on les y entretient par politique plutôt que par principe de conscience. »*[366] Crasset, Jean, *op. cit.,* p. 6-7.

du XVIIe siècle sont principalement des rapports consacrés aux martyrs des chrétiens japonais et religieux européens. Si bien qu'à la fin du XVIIe siècle certains auteurs n'hésitent pas à insister dans leurs relations sur les mauvais aspects de leurs caractères et les présentent comme des gens cruels et sanguinaires. Malgré les persécutions et les souffrances subies par les chrétiens, l'influence des écrits de François Xavier dans le monde catholique permit de conserver une image positive des Japonais.

Pierre-François-Xavier de Charlevoix a lui aussi écrit quelques paragraphes pour décrire le caractère des Japonais qu'il met d'ailleurs en comparaison avec les Chinois :

« Le Japonnois, au contraire, est franc, sincère, fidèle jusqu'au prodige, officieux, généreux, prévenant, se souciant peu du bien, ce qui le fait regarder le commerce comme une profession vile. [...] Les droits de l'amitié ne sont pas moins sacrez au Japon, que ceux de l'amour conjugal. [...] Parmi les Japonnois, tous se traitent avec une honnêteté et des égards qu'on admireroit ailleurs dans les personnes les mieux élevées. [...] Enfin, pour dernier trait de leur caractère, je joindrai la beauté de leur naturel à la noblesse et l'élégance de leur coeur. [...] Je n'avance rien de l'esprit, de la politesse, de la magnificence, et du beau naturel des Japonnois.»[367]

Parfois sont soulevées des comparaisons intempestives en raison de ces questions de ressemblance ou de points communs entre les coutumes, les mœurs, les caractères des gens d'un pays à l'autre. Comparons-nous les Français avec les Allemands quand il s'agit de définir leur caractère ? En fait il s'agit de savoir si les Japonais sont des descendants du peuple chinois ou non, question souvent soulevée par les auteurs au sujet du Japon. Charlevoix, dans les premières pages de son ouvrage, consacre plusieurs paragraphes à ce propos*:*

« Il semble même que c'est aux Chinois, leurs voisins et leurs uniques alliés pendant plus de mille ans, qu'il fallait les opposer si on voulait les faire connaître par opposition ; effectivement en lisant les lettres que S. François-Xavier a écrites du Japon

[367] Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *Histoire et description générale du Japon*, *op. cit.*, p. 43.

et les mémoires de la Chine on est surpris de voir que les Chinois et les Japonnais diffèrent tellement entre eux qu'on peut dire que les uns ont presque toutes les qualités bonnes et mauvaises opposées à celles des autres. »[368]

Parallèlement aux descriptions négatives de certains auteurs, généralement des protestants hollandais qui, comme nous le verrons dans le prochain chapitre, furent obligés de subir les sévères traitements des représentants de l'autorité, les auteurs catholiques, dont Pierre-François-Xavier de Charlevoix, n'oubliaient pas de souligner les qualités humaines des Japonais. Cependant une expression qui revient souvent dans les textes de notre corpus et comme d'ailleurs dans bon nombre des citations que nous proposons ici, les textes se copiant l'un l'autre, insiste sur la nécessité d'une certaine vigilance. « sa modération n'est pas toujours vertu, et souvent il n'est plus à craindre que lorsqu'il est tranquille et de sang froid. »[369] Ceci suggérant qu'il faut être prudent et posé dans ses relations avec les gens du pays. Dans ce court paragraphe nous ne donnerons que quelques références sur un sujet qui demanderait en fait de plus longues descriptions. Nous regarderons uniquement comment ils étaient perçus par les Européens qui avaient eu l'occasion de les fréquenter. Ce que nous pourrons écrire à ce sujet n'évitera pas les stéréotypes, vu que les textes se répètent à l'infini en faisant des emprunts d'un ouvrage à l'autre. Les Européens les jugent évidemment d'après leurs propres critères et également suivant la docilité avec laquelle ils se convertissent. Une fois encore, on peut déceler une incapacité appréhender l'altérité japonaise et à l"apprivoiser" au moyen de critères et catégories propres à la culture européenne. Ainsi Pierre-François-Xavier de Charlevoix rapproche les Japonais des Français pour le goût des jardins et met en avant leur caractère et leur amour de la vérité :

---

[368] *Ibid.*, p. 9-10.
[369] *Ibid.*, p. 13.

« Du reste, cette nation est altière, remuante, vindicative à l'excès, pleine de défiance et d'ombrages ; et malgré la vie dure, et son caractère naturellement sévère, elle porte la dissolution plus loin peut-être, qu'aucune autre. [...] il est pourtant plus aisé de ramener un Japonnois de ses égaremens ; il est plus vertueux par sentiment, naturellement religieux, et plus docile, parce qu'il suit plus la raison. Il aime la vérité, dût-il y trouver sa condamnation ; et quand on lui a fait connoître qu'il a tort, il en convient de bonne foi, il veut être instruit de ses obligations et de ses défauts. »[370]

Une version quelque peu différente est proposée dans *Histoire du Christianisme au Japon* [371] Charlevoix note également, en se référant à ce que Kaempfer avait écrit:

« *Le commerce de la vie est beaucoup plus aisé au Japon qu'à la Chine, les manières des Japonnois le tour de leur esprit, un certain air aisé et naturel, les rendent bien plus propres à la société que les Chinois, et les rapprochent davantage des nations les plus polies de l'Europe ; cela paroît surtout dans la manière dont ils se visitent, et dont ils se régalent.[...]on pouvoit remarquer dans les uns et les autres beaucoup d'affabilité et une gravité sérieuse et agréable tout ensemble.»*[372]

2 - Un sens exacerbé de l'honneur

Parmi les traits de caractère des Japonais relevés dans les lettres des jésuites, il est fréquemment question du sens de l'honneur - autre valeur typique de la France d'Ancien Régime - sentiment que François Xavier a lui aussi remarqué : « Les Japonais sont fort jaloux de l'honneur, et se persuadent qu'il n'y a aucune nation qui les égale au

---

[370] Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *Histoire générale du Japon*, *op. cit.*, p. 45.

[371] *« D'un autre côté le Japonnais (sic) est altier, remuant, vindicatif, plein d'estime pour lui-même et d'un mépris pour les étrangers qui va à l'excès. Ce peuple aime la vérité, [...] il ne peut souffrir la moindre tromperie, et punit de mort la médisance, le mensonge et le larcin, même le plus léger. Toujours maître de lui-même il ne sait ce que c'est que ces emportements de colère ou les autres hommes se laissent si aisément aller ; on n'a pas d'exemple que dans un revers de fortune un Japonnois ait blasphémé ; on les entend même fort rarement se plaindre. »* Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *op. cit.,* tome 1, p. 12.

[372] Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *Histoire et description générale du Japon*, *op. cit*., tome 1, p. 46-47.

fait des armes, et qu'ils ne surpassent en courage et valeur militaire : d'où vient qu'ils ne font pas grande estime des étrangers.» [373] Ce sentiment de l'honneur accompagne souvent un mélange de fierté :

« La nation est très belliqueuse et d'une fierté qui ne peut se comparer qu'à celle de l'ancienne Rome. L'honneur est chez eux le moteur de beaucoup de guerres et la principale divinité. Elle a ses victimes volontaires et involontaires ; les uns sont sacrifiés au point d'honneur, d'autres s'y sacrifient eux-mêmes pour se soustraire a l'infamie. C'est là dessus qu'est ici fondé le respect pour les parents, la fidélité envers les amis, et l'horreur qu'on a pour tous les crimes ou forfaits tels que le larcin, le viol et l'adultère. »[374]

Pour l'abbé Solier, « Ils sont forts jaloux de leur honneur, préfèrent leur nation à toutes les autres du monde. »[375] Cet amour de la nation est pourtant une chose ordinaire, et pourquoi donc les Japonais devraient-ils apprécier un autre pays que le leur, alors que les missionnaires, eux-mêmes éprouvaient de l'attachement à leur pays, comme nous avons pu le voir dans les causes de rivalités qui les ont parfois opposées ? Solier reprend lui aussi les descriptions de ses devanciers pour brosser le portrait des insulaires :

« *Les Japonais font si grand cas de l'honneur, que pour ne manque un seul point de ce qui le concerne, ils ont en grande horreur toute sorte de vices, et particulièrement l'avarice, l'estimant chose indigne de l'homme, et encore plus le larcin. Tellement que si quelqu'un est appréhendé en tel crime, quoy que de chose petite, il est permis à chacun de le tuer. »*[376]

Le sens de l'honneur est très important et prime avant toute chose. Il est préférable de subir maints tourments que de l'entâcher :

---

[373] Xavier, François, *Lettres de S. François Xavier, de la compagnie de Jésus, apôtre du Japon. Traduites de nouveau en françois*, par M. Louys Abelly, prestre, docteur de la faculté de théologie, à Paris, chez Georges Iosse, 1660, p. 413.

[374] Torrez, Cosme de, lettre datée de 1549 dans *Lettres des missions du Japon, ou supplément aux lettres de François Xavier*, *op. cit.*, p.174.

[375] Solier, François, *op. cit.,* p. 12.

[376] *Ibid.,* p. 17.

« *Les Roys, Princes et grands Seigneurs, quoy qu'ils perdent leurs états et leurs moyens, portent leur mal avec une indicible patience, pourvu qu'ils ne semblent avoir faict brèche à leur honneur. Ils en sont si jaloux, qu'un gentilhomme quoyque nécessiteux, n'épouseroit pas une fille roturière pour toutes les richesses du monde.* »[377]

Suivant les descriptions que nous proposent les religieux, tous les gestes des Japonais semblent être dictés par le souci de l'honneur : « La passion dominante des Japonnois est celle de l'honneur. Il n'y a pas de nation plus avide de gloire, et plus sensible au mépris que celle-là. C'est le point d'honneur qui les gouverne et qui donne le mouvement à toutes leurs actions. »[378] L'honneur oblige les hommes à avoir une attitude digne et posée et à faire preuve de sang-froid dans toutes les occasions. Ils ne manifestent pas facilement leurs sentiments et il est difficile de connaître les sentiments qu'ils éprouvent :

« *Ce qui est digne de louange, c'est la modération de leur esprit en toutes choses, car ils sont si maîtres de leur colère qu'on ne les voit presque jamais, n'y se quereller, n'y mettre la main à l'épée [...] Ils sont si jaloux de leur honneur, qu'il est difficile de reconnnoître à leur mine et à leur contenance, s'il y a quelque émotion dans leur esprit.* »[379]

« Le point d'honneur ne porte pas ce Peuple à des actions moins extraordinaires »[380] Une bousculade dans un escalier entre deux gentilhommes, l'un se suicide pour sauver son honneur[381], l'autre, une fois son servive accomplit l'imite. « Les Japonnois ayant pour principe d'honneur, qu'il est honteux à un homme de craindre la mort. »[382]

---

[377] *Ibid.,* p. 18.
[378] Crasset, Jean, *op. cit.,* p. 14.
[379] *Ibid.,* p. 16.
[380] *Ibid.*, p. 48.
[381] Cf. « Les thèmes récurrents dans les ouvrages relatifs au Japon du XVIIe au XVIIIe siècles », *Journal of Sapporo International University*, Sapporo, mars 2009, p. 236 et suiv.
[382] *Ibid.*, p. 49.

D - Perception du monde païen japonais

1 - Une curieuse expression : « antipode en morale »

L'une des premières choses qui ont frappé les nouveaux arrivants au Japon est la différence existant entre les coutumes et les moeurs des insulaires et ceux de leur pays respectif. Cette différence qui apparaît dans chaque détail de la vie quotidienne de l'époque, qu'il s'agisse des salutations, de la façon de procéder pour les repas et de s'habiller, a donné cours à de nombreuses interrogations et a fait aussi couler beaucoup d'encre. François Solier propose des explications qui ressemblent à celles de Luis Froïs :

« Quand en toutes leurs manières de procéder, ils ont des façons de faire aussi différentes des nostres, comme si à dessein ils vouloient tout faire au rebours de l'Europe. Ce qui a faict écrire a un très docte et très éloquent personnage de notre temps, qu'ils sont nos antipodes, aussi bien en humeur, comme en situation de lieu et de pais. Il serois (sic) trop long à remarquer toutes les particularitez. I (sic) en mettray seulement ici quelques unes. »[383]

L'auteur cite quelques différences entre les coutumes japonaises et européennes en ce qui concerne les salutations, la manière de monter à cheval, etc. Jean Crasset écrit qu' « il est presque incroyable combien leurs coutumes différentes des nôtres, et de celles de toutes les autres nations.» [384] Ainsi dès les premiers temps de « la rencontre » de l'Europe avec le Japon la description de cette terre lointaine jugée curieuse a donné naissance à beaucoup de stéréotypes qui ont perduré durant de longs siècles. Nous

[383] Solier, François, *op. cit.*, p. 13.
[384] Crasset, Jean, *op. cit.*, p. 11.

retrouvons dans plusieurs de nos textes différentes expressions quelque peu curieuses qui insistent ainsi sur l'existence de différences radicales entre les coutumes, les moeurs des Japonais et celles des Européens. Comme nous l'avons vu, suivant certains auteurs, l'éloignement et les différences de coutumes feraient que les Japonais ne pouvaient vivre et agir que d'une manière totalement opposée à celle des Européens. Certaines de ces définitions globalisantes furent dénoncées plus tard par les philosophes des Lumières qui ont cherché à dépasser et analyser les vues étroites de leurs prédécesseurs. Nous noterons tout particulièrement l'emploi de l'expression "antipode en morale" dont nous n'avons pu trouver « l'inventeur » exact mais qui remonte, nous semble-t-il, au milieu du XVIe siècle. Elle est donc reprise chez Charlevoix qui la conteste, ainsi que chez Voltaire et d'autres philosophes du XVIIIe siècle mais qui critiquent et dénoncent cette expression qu'ils jugent fort impertinente. Cette expression à l'emporte-pièce, « antipode en morale », réapparaît souvent dans notre corpus de recherches lorsqu'il est question des mœurs et coutumes du peuple japonais. Pour les auteurs qui l'ont employée, elle signifiait qu'au Japon, et dans de nombreux domaines, tout est réalisé d'une manière opposée à ce qui se fait en Europe. Les différences entre les coutumes des Européens et celles des Japonais ont, tout naturellement, beaucoup étonné les étrangers qui ont abordé le sol nippon. Elles ont également surpris les lecteurs qui ont pu apprécier les descriptions relatives au mode de vie et aux différentes coutumes des insulaires dans les écrits de certains auteurs qui se sont attachés à décrire ces sujets. En général d'ailleurs les écrits des missionnaires ne sont pas très bavards sur la question, car ce n'est qu'occasionnellement qu'ils ont présenté en détails les us et coutumes des Japonais, hormis quelques auteurs. Il faudra attendre notamment la publication du

rapport de Caron[385] avant d'en connaître un peu plus en ce qui concernait la vie quotidienne au Japon au début du XVIIe siècle. Notons également le fait que ceux qui ont écrit au sujet du caractère et des moeurs des Japonais ont bien souvent présenté les mêmes descriptions, reproduit les mêmes archétypes et n'ont rien proposé de bien souvent original comme le dénonçaient d'ailleurs les philosophes des Lumières. Comme nous l'avons déjà signalé, le jésuite Froïs avait déjà noté à la fin du XVIe siècle les différences existant entre les coutumes des deux cultures, mettant en opposition les moeurs et les coutumes des Européens et celles des Japonais. Ce qui est devenu un petit opuscule fort amusant se présente sous forme de :

« Traité où l'on trouve de manière très succincte et abrégée quelques contradictions et différences de moeurs entre les Européens et les habitants de cette province du Japon. Et bien qu'il y ait dans ces contrées certaines choses où il semble que les Japonais s'accordent avec nous, non parce qu'elles sont universelles chez eux, mais acquises par le commerce qu'ils ont avec les Portugais venus traiter sur leur bateaux. Et nombre de leurs coutumes sont si étrangères, si lointaines des nôtres qu'il semble presque incroyable qu'il puisse y avoir tant d'oppositions chez des gens d'une aussi grande police, vivacité d'esprit et sagesse naturelle comme ils ont.»[386]

Malheureusement son bref manuscrit oublié au fond d'une bibliothèque au Portugal ne sera publié que récemment si bien que fort rares en furent les lecteurs des siècles passés. Ils auraient certainement approuvé l'emploi de cette expression d'« opposition » très tôt employée par ce subtil religieux pour définir les caractères d'une culture d'un pays situé à l'autre bout du Monde. Toutefois l'auteur fit allusion à plusieurs reprises dans ses Lettres aux moeurs des Japonais en « opposition » avec celles des Européens. Ce qui est loin et étrange ne pouvait être que différent à leurs yeux. Mais Luis Froïs ne

[385] Publié pour la première fois en 1661 dans l'ouvrage de Thévenot.

[386] Froïs, Luis, s.j, *Européens et Japonais. Traité sur les contradictions et différences de moeurs, écrit par le R. P. Luís Froyes au Japon, l'an 1585*, *op. cit.*, p. 13.

ne fut point le seul auteur à souligner sur ces différences et ces oppositions car des comparaisons identiques aux siennes se retrouvent notamment chez Solier et d'autres auteurs qui s'amusent à mettre en parallèles différences. Luis Froïs lui fut en tout cas le premier à insister sur la question. Ainsi donc, dès l'époque de son séjour au Japon, (au milieu du XVIe siècle) jusqu'à celle de Meiji, seront publiées des sortes de comparaisons entre l'Europe et le Japon, ce dernier vue par l'oeil des occidentaux. Lisant Mattei, La Motte dans son ouvrage publié en 1652, écrit que les Japonais constitue une « curieuse antithèse des Européens», et il cite plusieurs exemples afin d'appuyer sa thèse[387]. Ainsi note-t-il par exemple dans le chapitre consacré aux politesses, que les Japonais enlèvent leurs chaussures pour saluer, concernant les sons musicaux : « Ils possèdent des principes de la Raison qui sont complètement à l'opposé des nôtres. »[388] La différence d'utilisation des couleurs lors des mariage et des enterrements lui semble constituer également un révélateur des différences entre les deux cultures. Il s'étonne même que le peuple japonais disposât de la raison tout comme les Européens. Le père de Charlevoix, un siècle plus tard, fit à nouveau référence à ces différences qu'il explique notamment par l'éloignement géographique : « Il existe une étrange antithèse, suivant un tempérament différent et un caractère opposé, et une différence de climat »[389]. La découverte d'hommes civilisés qui se conduisaient tout à l'inverse des Occidentaux entraînait les auteurs à se poser la question, à savoir si comme François Xavier l'affirmait les Japonais avaient une même existence raisonnable, et pourquoi la culture humaine qui possède une seule raison, différait-elle de telle façon ? Une raison de ces différences tient dans le fait que le Japon est resté longtemps

[387] La Motte, abbé de, *Oeuvre*, (1652), cité dans Shimada, Ki-ichi, *op. cit.,* p.127.
[388] Shimada, Ki-ichi, *op. cit.,* p. 127.
[389] Charlevoix, Pierre-François-Xavier de, *Histoire et description générale du Japon, op cit.,* tome premier, p. 6.

coupé du Monde, c'est à dire de l'Europe. Il était donc en définitive naturel qu'ils aient des coutumes et des moeurs différents, comme l'explique Charlevoix:

« *On serait surpris si un peuple inconnu au reste du monde pendant un si grand nombre de siècles, et avec qui nous ne saurions avoir de commerce qu'en traversant huit mille lieux de mer, n'avait pas bien des manières différentes des nôtres : ils en ont effectivement beaucoup ; cela paraît surtout dans leurs habillements, et dans plusieurs coutumes que l'on dirait qu'ils ont affecté de prendre le pied des Européens »*[390]

Suite à ce paragraphe, le jésuite décrit quelques-unes des coutumes vestimentaires des seigneurs japonais et de l'habillement des femmes. Il nous entretient des « bourgeois, qui sont presque tous commerçants, artisans ou soldats »[391] avant de nous proposer une conclusion qui critique l'opposition qu'avaient proposée bien souvent les auteurs des siècles précédents.

«On ne trouvera peut-être pas mauvais que je donne ici quelque étendue à ce parallèle, bien plus propre assurément à faire connoître les Japonnois, que quelques traits d'oppositions de leurs moeurs avec les nôtres, qu'on a ramassez avec affectation, et d'où on a cru pouvoir conclure qu'ils devoient être appellez nos Antipodes Moraux. En citer, prendre le blanc pour la couleur du deuil, et le noir pour celle qui marque la joye ;[...] revêtir ses habits de cérémonie dans la maison, et les quitter quand on sort ; saluer du pied, et non de la main ou de la tête, comme on fait au Japon ; ce sont des choses qui n'ont nul rapport à la manière de penser, encore moins aux sentiments du Coeur, d'où résulte le véritable caractère d'esprit, ce sont de purs usages, auxquels un simple caprice, ou quelque chose de plus indifférent encore peut avoir donné lieu. »[392]

Ainsi, ces moeurs qui semblent contraires à celles qui se pratiquent en Occident ne sont simplement que de petits incidents, des choses peu importantes qui n'empêchent pas le fait que les hommes soient identiques sous quelque lattitude que ce soit. Par

---

[390] *Ibid.,* p. 6-7.
[391] *Ibid.*, p. 7-8.
[392] Charlevoix, Pierre-François-Xavier de, *Histoire et description générale du Japon,* 1736, *op cit.,* tome premier, p. 42.

contre, Charlevoix ne réfute pas entièrement cette approche comparative car il ajoute aussitôt « il semble que c'est aux Chinois, leurs voisins et uniques alliés pendant plus de mille ans, qu'il fallait les opposer si on voulait les faire connaître par opposition. »[393]

À plusieurs reprises le jésuite propose des comparaisons entre les Chinois et les Japonais :

« Il semble même que c'est aux Chinois, leurs voisins et leurs uniques alliés pendant plus de mille ans, qu'il fallait les opposer si on voulait les faire connaître par opposition; effectivement, en lisant les lettres que S. François-Xavier a écrites du Japon et les mémoires de la Chine on est surpris de voir que les Chinois et les Japonais diffèrent tellement entre eux qu'on peut dire que les uns ont presque toutes les qualités bonnes ou mauvaises opposées à celles des autres.»[394]

Nous reprendrons à nouveau cette question de l'antithèse lorsque nous étudierons les philosophes des Lumières et en particulier Voltaire qui s'est insurgé lui aussi contre cette vision du Japon considéré comme l'antipode de l'Occident.

Conclusion :

À travers ces quelques thèmes récurrents nous avons essayé de dégager, entre autres sujets, la représentation de l'image du Japon, de ses moeurs, de ses religieux qu'ont proposée les auteurs du corpus textuel, image reprise et parfois retouchée par les auteurs qui ont utilisé ce même corpus. Suite à la lente évolution du monde catholique et à l'affirmation des idées nouvelles qui font du merveilleux chrétien et du surnaturel une variante de la superstition, on constate une lecture allégée des écrits du corpus textuel vidé de certaines de ses « scories ». La reprise des mêmes textes, le secours au plagiat et

[393] *Ibid.,* p. 9.
[394] Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *Histoire du Christianisme au Japon*, 1828, *op. cit.,* p. 10.

à la paraphrase contribuent, certes, à figer le Japon et son histoire en un certain nombre d'images et de séquences topiques. Ce procédé, toutefois, admet aussi une certaine souplesse et adaptation à l'esprit du temps. Ainsi voyons nous disparaître à la fois les termes relatifs à la démonologie qui qualifiaient le monde religieux japonais et ses serviteurs, et les nombreuses mentions relatives aux miracles accomplis, facteurs de conversions, qui essaimaient les rapports et lettres des premiers jésuites, ont diminué de façon drastique. En revanche l'action de l'Église catholique apportant à l'aide de ses missionnaires la bonne parole n'est évidemment pas remise en question d'une manière ou d'une autre par les auteurs religieux liés à ce culte. L'évangélisation des Japonais s'impose car il est nécessaire de leur annoncer la bonne parole et de les sortir de l'erreur dans laquelle ils vivent et aucun souci relatif à des questions que soulèveraient nos contemporains ne vient troubler le souci de sauver des âmes. Il n'est donc aucunement question du rôle que les missionnaires ont peut-être joué à leurs dépens : implanter indirectement les premières fondations du colonialisme et, en raison de certains convertis radicaux qui rejetaient violemment les symboles religieux des cultes ancestraux, participer à l'anéantissement à la destruction de temples et sanctuaires, symboles de la culture japonaise.

Partie 3

A-Une approche renouvelée

1 - Émergence d'un corpus non religieux au XVIIe siècle

Comme nous l'avons déjà souligné, les textes du XVIe siècle relatifs au Japon ont été rédigés uniquement par des missionnaires. Même si les expéditions commerciales précédèrent les missions religieuses, au cours des années 1540-1590, il n'existe à notre connaissance aucun écrit rédigé de la main d'un commerçant durant la première période de la présence des missionnaires au Japon, hormis l'ouvrage de Fernao Manaes Pinto[1], l'un des derniers compagnons de François Xavier[2]. Il faudra attendre pratiquement le commencement du XVIIe siècle avant que des journaux et autres rapports écrits par des auteurs laïcs ne soient publiés. Si on le compare à la période précédente, le XVIIe siècle propose donc une production quelque peu différente, car à côté des lettres et des relations des jésuites voient le jour des textes rédigés par des négociants ou des navigateurs qui avaient des préoccupations et des activités forts différentes de celles des

[1] Cf. Pinto, Fernao Manaes, *The voyages and adventures of Fernand Mendez Pinto*, London, Macok, Cripps Lloyd, 1653 ; *La pérégrination: la Chine et le Japon au XVIe siècle vus par un Portugais*, Calman-Lévy, Paris, 1968. Cf. note 7 p. 40 de notre étude.

[2] Il voguait lui aussi sur le navire qui ramenait le jésuite mourant vers l'Inde.

religieux. Cela ne signifie pas pour autant que ces textes témoignent d'intérêts très variés comme nous pourrons nous en rendre compte. En effet, à quelques exceptions près, le contenu des divers écrits ne concerne bien souvent que la vie quotidienne de leurs auteurs au Japon, le récit des différentes activités et échanges commerciaux et les aléas relatifs aux déplacements. Très attentifs à leur propre univers, ces Européens sont en revanche très discrets sinon assez indifférents à l'égard du monde qui les entoure.

Du temps des marchands espagnols et portugais les deux mondes - le religieux et le laïque- avaient eu l'occasion de croiser leurs chemins en maintes circonstances : lors de leur traversée jusqu'au Japon, en raison du commerce qui liait d'une certaine façon jésuites et commerçants[3], et plus encore en raison de la foi religieuse des seconds. Toutefois, dès le tout début du XVIIe siècle, la situation évolua avec l'arrivée des nouveaux commerçants, anglais ou hollandais de foi protestante et donc antagonistes d'un point de vue religieux et rivaux commerciaux. Les Portugais accusaient d'ailleurs les Hollandais d'être des « traitres » du fait qu'ils s'étaient libérés du joug ibérique[4].

Si durant l'ère Tokugawa (1600-1855) furent publiés en Europe plusieurs journaux de voyage, des rapports, des relations concernant les impressions et des informations sur le pays, il s'agit essentiellement de textes rédigés par des marins et marchands hollandais et de quelques Anglais, particulièrement au début du XVIIe siècle. Parmi ces nouveaux « auteurs » originaires du monde protestant nous trouvons principalement quelques membres du personnel de la VOC[5], la société de commerce hollandaise qui avait commencé à entretenir des relations commerciales avec le Japon au début du XVIIe

[3] Notons que les premiers marchands portugais ont apporté une aide précieuse à François Xavier et ses collègues.

[4] Les Provinces-Unies prennent leur indépendance en 1579, lors de la Guerre de Trente ans (1555-1584).

[5] VOC : initiales de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales (Vereenigde Oostindische Compagnie). Cf. Chapitre un, note 89, p. 189.

siècle et voulait s'imposer comme premier intermédiaire commercial. Cette puissante société avait pu s'installer dans un premier temps à Hirado, encore village à l'époque situé dans une petite île au nord de Nagasaki, où elle possédait un entrepôt. Le siège de la société se trouvant à Batavia, les responsables en mission au Japon étaient tenus d'envoyer à leurs supérieurs des rapports au sujet de leurs activités commerciales[6], écrits dont le contenu présente un grand intérêt car ils offrent quelques aperçus sur des aspects jusqu'alors peu ou pas connus du Japon. S'ajoute à ce corpus textuel des récits de navigateurs ainsi que des lettres personnelles que ces hommes avaient adressées à leur famille et qui furent, dans certains cas, publiées ensuite dans des Collections de voyage françaises ou étrangères[7]. Qu'il s'agisse de lettres, de rapports ou de récits de voyage, les textes des auteurs qui appartiennent à la société civile abordent des thématiques différentes de celles des auteurs de la sphère religieuse mais, sauf exception, cela ne signifie pas que ces récits témoignent d'un vécu personnel. Seuls quelques-uns rapportent des aventures particulières. Ainsi le séjour en prison de Henri Corneille Schaep qui rencontrera des prêtres catholiques qui subissaient l'interrogation et des tortures[8]. L'exemple le plus étonnant de vie aventureuse étant celui de Williams Adams qui gravit les échelons de la réussite sociale en raison de ses talents de charpentier et de navigateur[9]. Ieyasu le choisit comme conseiller en affaires maritimes et lui accorda des

---

[6] Plusieurs de ces rapports ont été récemment publiés: *The Diaries Marginalia (1700-1740)*. Tôkyô Scientific Publication of the Japan, Netherlands Institute, 12. 1992. *The Deshima Dagregisters: their original tables of contents*. Vol. III, (1700-1710). Ed. by Paul van der Velde et Tom Vermeulen, Leiden, 1990. *The Deshima Dagregisters*, vol. XI. 1641-1650. Edited by Viallé and L. Blussé, Leiden, 2001.

[7] De nombreux textes ont été traduits à partir des collections anglaises relatives aux voyages et aux découvertes, notamment celles de Samuel Purchas (et Richard Hakluyt), *His Pilgrimes ; containing a histroy of the World in Sea Voyages by Englishmen and others*, London, 1625.

[8] Montanus, Arnold, *op. cit*., p. 26 et suivantes. Schaep fut enfermé quelque temps dans les prisons obscures du *shôgun* avec ses compagnons pour avoir débarqué sans autorisation sur le sol japonais. Il fut libéré grâce à l'intervention du gouverneur de Batavia suivi de la venue à Edo du directeur du comptoir de Deshima, Frisius. Il est longuement, et à plusieurs reprises, question de ces évènements dans l'ouvrage de Montanus.

[9] Adams, Williams. Se reporter à notre Partie un, p. 92-93.

rentes avantageuses. Parmi les auteurs de ces publications, citons également le capitaine Saris[10], un Anglais dont le récit fut partiellement publié dans l'*Histoire des Voyages* de l'abbé Prévost. Toutefois cette diversité dans le contenu des récits des négociants et navigateurs fut de courte durée, principalement en raison des nouvelles lois relatives au séjour des étrangers dans le pays qui les concernaient. Comme nous l'avons déjà souligné, à partir de 1641 les seuls Européens à pouvoir résider au Japon, des Hollandais ou étrangers qui travaillaient pour le compte de la VOC, n'eurent d'autre alternative que de séjourner à Deshima[11], si bien que les relations et journaux de voyages relatifs au Japon, hormis de rares cas, tendent à témoigner d'une uniformité - d'expériences, d'intérêts ou de points de vue, bien d'avantage que d'une originalité.

Les activités quotidiennes sont répétitives, les négociants et marins ne sont pas libres de leurs mouvements ni motivés pour entreprendre des recherches sur le monde qui les entoure[12]. Leur cadre de vie est pour le moins très limité et la coupure physique et culturelle d'avec la communauté japonaise ne leur permettent point de faire la découverte du « vrai » Japon, celle des hommes et de leurs activités quotidiennes, de la société ordinaire active et festive et de tous les attraits de la société japonaise de l'époque. Si bien que l'on retrouve généralement dans les journaux des hommes de la VOC[13] qui nous sont parvenus une redondance d'anecdotes stéréotypées et de lieux

---

[10] John Saris, capitaine anglais. Il reçut l'aide d'Adams à son arrivée au Japon et rencontra Tokugawa Ieyasu. Il établit la factorerie anglaise à Hirado, puis quitta le Japon en 1613. De retour en Angleterre, il tomba en disgrâce pour avoir montré des peintures érotiques japonaises (*shunga). Encyclopedia of Japan*, Tôkyô, Kodanshya, 1983. Saris, John, *The Voyage of Captain John Saris to Japan, 1613*. E. M. Satow, ed. London, 1900.

[11] Se reporter à la Partie un, p. 130-131.

[12] Bodart-Bailey explique que les conditions de séjour auraient servi d'excuses aux premiers résidents de Deshima lors de leur retour pour expliquer qu'ils n'avaient fait ni recherches ni collectionné de matériaux au sujet du Japon durant leur séjour. Cf. Bodart-Bailey, *op. cit.*, p. 14.

[13] *The Deshima Dagregisters: their original tables of contents*. Vol. III, (1700-1710). Ed. by Paul van der Velde et Tom Vermeulen, Leiden, 1990. Vol. IV, 1710-1720, vol. V ; Van der Velde, Paul, Bachoner, Rudolf, *The Deshima Diaries marginalia, 1700-1740*, The Japan Netherlands Institute, Tôkyô, 1992.

communs concernant une vie quotidienne répétitive et monotone soumise à un règlement strict[14].

2- Un habile négociant : François Caron

Toutefois, si nombre de journaux, rapports ou écrits, ont vite été oubliés en raison de la pauvreté de leur contenu, un court document, redécouvert par Jacques Proust[15], présente en revanche un intérêt indéniable malgré la concision des propos relatifs aux divers sujets qu'il contient. Il s'agit de *La vraie description du puissant royaume du Japon*[16], texte de François Caron rédigé en 1636 à une époque cruciale car un changement irréversible voit le jour dans les relations devenues compliquées entre le Japon et les pays européens, notamment en raison des conflits religieux. Né à Bruxelles en 1600 dans une famille huguenote d'origine française réfugiée en Belgique puis en Hollande, l'auteur s'engagea à l'âge de dix-neuf ans comme aide-cuisinier sur un navire de la Compagnie des Indes orientales en partance pour le Japon. Reconnu pour la vivacité de son esprit, il fut pris en charge par un officier qui compléta son éducation scolaire durant le voyage.

Ayant décidé de rester au Japon[17] il se fit engager sur place par les fonctionnaires de

---

[14] Nous présenterons quelques-uns de ces thèmes dans notre partie consacrée à Kaempfer.

[15] Proust, Jacques et Proust, Marianne, *Le puissant royaume du Japon, la description de François Caron (1636),* Paris, Chandeigne, 2003.

[16] Caron, François, « La vraie description du puissant royaume du Japon », dans Melchisédech Thévenot, *Relations de divers voyages curieux […]*, Paris, Cramoisy, 1664.

[17] Il s'abstint de réembarquer afin d'échapper aux mauvais traitements dont il avait été victime.

la VOC à leur factorerie[18] située à Hirado[19]. Après avoir gravi ensuite en peu de temps les échelons de la hiérarchie au sein de la société hollandaise, il est nommé en 1633 marchand en titre à Hirado et accomplit la même année le périple jusqu'à Edo pour aller présenter ses salutations au *shôgun* de l'époque, ratifier à nouveau les contrats commerciaux passés entre la VOC et le *shôgunat* et lui apporter des présents comme le voulait la coutume[20]. Il aura d'ailleurs l'occasion de faire plusieurs fois le déplacement entre Edo et Hirado, notamment afin d'apaiser les récriminations des dirigeants japonais à l'égard des autorités hollandaises de la VOC installées à Batavia et de régler des contentieux survenus entre les Japonais et les Hollandais hors des frontières du Japon[21]. Les navires hollandais n'hésitaient pas non plus, entre autres litiges, à se livrer à des actes de piraterie à l'encontre des jonques chinoises pour s'approprier leurs marchandises qu'ils revendaient à leur profit au Japon, soulevant ainsi l'ire des autorités japonaises[22]. A cette époque, les Hollandais avaient entrepris à plusieurs reprises des démarches, particulièrement auprès des autorités de la ville de Nagasaki tombée sous la juridiction directe du *shôgun,* afin de pouvoir élargir leurs avantages commerciaux. Ils cherchaient également à porter atteinte au commerce de leurs rivaux portugais en proposant aux Japonais de leur vendre des marchandises à des prix qui battaient toute concurrence. C'est dans un tel cadre, à une époque où sévissaient les persécutions contre les chrétiens et juste avant les lois restrictives sur l'entrée des navires étrangers,

---

18 Factorerie : agence ou comptoir d'un établissement commercial à l'étranger.

19 Port situé dans une petite île au nord de Nagasaki. En ce qui concerne l'installation des Hollandais à Hirado puis à Dejima, cf. : Kanai, Takeshi, *Kinsei Nihon to Hollanda*, (Le Japon des temps modernes et la Hollande), Tôkyô, Hôsô Daigaku, 1993.

20 Caron a offert un candélabre à Tokugawa Iemitsu en 1640. Il fut apporté à Nikko, lieu où se trouvent de nombreux temples shintoïstes. Cf. Jacques Proust, *op. cit.,* p. 188-190.

21 *Ibid.,* p. 14 et suiv.

22 Il exista d'ailleurs tout un contentieux au sujet de la piraterie au cours des XVIe et XVIIe siècles entre le pouvoir japonais et les navires étrangers qui parfois n'hésitaient pas à se livrer à cette activité.

que Caron mena, durant vingt ans, une vie active bien remplie. Il ne fut pas non plus sans affronter quelques réels dangers en raison de l'humeur sourcilleuse des autorités et des troubles occasionnés par certains Hollandais dont il était en partie responsable[23]. Le doigté avec lequel il sut régler maintes affaires lui permit de survivre dans un contexte difficile. Notons qu'il eut l'occasion de se tirer d'affaire grâce à l'aide et l'appui d'amis japonais bienveillants.

3 - Le Japon à travers les descriptions de François Caron

La Vraie Description du puissant royaume du Japon[24], document essentiel de notre corpus textuel, fut rédigé en 1636 à Hirado sur la demande du nouveau directeur général de la Compagnie des Indes qui venait de prendre ses fonctions à Batavia, et désirait des informations sur ce pays avec lequel Batavia entretenait des relations commerciales parfois houleuses. Publié pour la première fois en anglais en 1663[25], ce rapport était une sorte d'état des lieux destiné au directeur général afin que celui-ci ait une meilleure connaissance de la société et des institutions japonaises[26]. L'opuscule se présente sous la forme de questions posées par le demandeur auxquelles Caron répond avec précision mais de façon concise, dans un style sobre et dénué de toute fioriture. Rien ne prédisposait d'ailleurs François Caron, qui n'était certainement pas très cultivé et encore

---

[23] Jacques Proust, *Le puissant royaume du Japon, la description de François Caron (1636), op. cit.,* p. 14-21.

[24] Caron, François, « La vraie description du puissant royaume du Japon », dans *Relations de divers voyages curieux qui n'ont point été publiés et qu'on a traduits ou tirés des Originaux des voyageurs François, op. cit*.

[25] Caron, Francis, *A true Description of the Mighty Kingdoms of Japan and Siam*, London, 1663.

[26] Il s'agissait d'un rapport demandé par le nouveau directeur général de la Compagnie des Indes qui prenait poste à Batavia.

moins un homme de lettres, à prendre la plume pour rédiger un document dont le contenu se révéla à la fois précieux et instructif car il relate une expérience personnelle intéressante et originale. Caron n'a semble-t-il en effet consulté aucun document, à l'exception peut-être des archives japonaises concernant la partie historique dans laquelle il présente les empereurs et quelques unes des divinités du pays[27].

Le style de l'ouvrage, reste très impersonnel ce qui lui valut « une réputation imméritée de rigorisme et de froideur. »[28] Jacques Proust écrit à ce sujet : « On chercherait en vain dans les écrits de Caron [...] la moindre trace des espoirs ou des satisfactions, des inquiétudes ou des craintes que le huguenot Caron dut éprouver pendant tout le temps de son séjour au Japon.»[29] Toutefois son ouvrage retient l'attention car il fournit de nombreux renseignements sur la société et les moeurs japonaises, mais aussi parce qu'il est l'expression d'un point de vue particulier à une époque où les prêtres et missionnaires catholiques n'écrivaient pratiquement plus qu'au sujet des persécutions religieuses. En raison des circonstances politiques que nous avons expliquées, Caron fut l'un des derniers témoins européens à avoir vécu librement parmi la communauté japonaise et pratiquement le dernier auteur à avoir pu profiter de sa liberté de mouvements, et donc de voir ce qui se passait autour de lui. L'intérêt de ce document tient également au fait que Caron a vécu longtemps et s'était bien intégré à la société japonaise. Il a fréquenté, en raison de ses activités commerciales, de nombreux cadres et dirigeants du pays. De plus, s'il a séjourné librement de longues années au Japon au contact direct de la population il a également vécu en compagnie d'une femme

---

[27] Proust, Jacques, *Le puissant royaume du Japon, La description de François Caron (1636),* Paris, Chandeigne, 2003.

[28] *Ibid.,* p. 20. L'admiration de Caron, notée dans la question XXXI, pour les messages des Japonais envoyés à leurs autorités supérieures « d'une telle brièveté et paraissent si substantielles dans le fond qu'on en est émerveillé ». Lui-même semble avoir été influencé ! *Ibid.,* p. 52.

[29] *Ibid.,* p. 21. Le lecteur curieux aimerait avoir plus d'informations sur le Japon que ce Caron nous décrit de façon succincte et en connaître également un peu plus au sujet de l'expérience unique qu'il y vécut.

japonaise catholique dont il eut six enfants qu'il éleva avec soin, chose encore rare pour l'époque. Ce contexte particulier lui permit de découvrir certains aspects de la société à partir d'une expérience personnelle encore inédite et d'offrir quelques détails concernant la famille japonaise vue de l'intérieur. Il donne par exemple des renseignements, certes très concis, au sujet de l'éducation des enfants[30], de la vie familiale[31], de la conduite fidèle des femmes qu'il décrit très soumises à l'autorité de leur mari[32]. Il nous informe ainsi sur les moeurs et les différentes habitudes de la vie quotidienne, sujets que les missionnaires n'avaient pratiquement pas présentés hormis Luis Froïs dans son étude comparative. Sa compagne, une Japonaise catholique, chassée de son pays avec les enfants du couple, décédera sur le navire de l'exil qui voguait vers Batavia[33]. Compte tenu des persécutions subies par les convertis, on peut supposer que le sort réservé aux catholiques ne devait pas lui être indifférent[34]. Par ailleurs, grâce à sa rapide connaissance de la langue japonaise parlée, Caron devint sur le plan professionnel l'homme « indispensable » à la fois pour les Hollandais et pour les Japonais dès les premiers temps de son séjour. Cette disposition lui permit aussi d'ouvrir son champ d'observation. Il fut d'ailleurs l'un des derniers étrangers à pouvoir bien s'exprimer dans cette langue car, une fois passée l'année 1640, les étrangers qui séjourneront à Dejima ne pourront y résider plus de deux années d'affilée. Et, l'auraient-ils même souhaité, ils n'auraient pu s'adonner à l'étude du japonais vu les conditions d'isolement dans lesquelles ils étaient placés et l'interdiction formelle faite

---

[30] *Ibid*., p. 138-140.
[31] *Ibid*., p. 137-138.
[32] *Ibid*., p. 138.
[33] *Ibid*., p. 22-23. Les autorités, dans leur haine xénophobe, chassent également du pays les femmes japonaises mariées avec des étrangers ainsi que les concubines de ces derniers.
[34] *Ibid.,* p. 20-21.

aux Japonais de leur entourage de la leur enseigner[35]. Le départ de Caron de Hirado coïncidant avec la fermeture du pays clôt donc la parenthèse d'un siècle de présence européenne durant lequel des échanges culturels et religieux fructueux se sont réalisés, particulièrement en raison de l'active présence des jésuites.

4 - Le contenu de l'ouvrage

En dehors de notices relatives au « plus haut seigneur », c'est à dire l'empereur (le *daïri*)[36], à la justice[37], l'auteur fournit également des renseignements sur le statut des différentes autorités du pays et les classes sociales[38], ainsi que sur les différents cultes de ses habitants[39]. Il livre également des descriptions géographiques sommaires[40], une très brève présentation de la faune et de la flore[41], des informations au sujet de la vie des nobles et des religieux[42] et quelques explications relatives aux cérémonies[43], aux sectes religieuses[44]. Toutefois, en raison même de la nature et de la destination de cet écrit, les questions de commerce, prix[45], monnaie, poids et mesures[46], diverses productions du pays[47] occupent une place importante, de même que le sytème concernant le revenu des

[35] Proust signale que les Européens qui avaient fait l'effort d'apprendre la langue étaient rares : *« Tous les jésuites de la mission portugaise, présents dans l'archipel depuis plus d'un demi-siècle, ne la savaient pas ou la savaient mal, bien que plusieurs d'entre eux aient excellé dans sa pratique orale et même écrite dès la fin du XVIe siècle.» Ibid.*, p. 8.
[36] *Ibid*., p. 81-99.
[37] *Ibid*., p.117-124.
[38] *Ibid*., p.101-117.
[39] *Ibid*., p.125-128.
[40] *Ibid*., p. 80-81.
[41] *Ibid*., p.149-141.
[42] *Ibid*., p.151-155
[43] *Ibid*., p.134-136.
[44] *Ibid*., p.127-128.
[45] *Ibid*., p.142-147.
[46] *Ibid*., p.148-149.
[47] *Ibid.,* p. 147-148.

différents *daimyô,* (les seigneurs territoriaux)[48] mis en place par le pouvoir des Tokugawa[49]. L'auteur décrit les persécutions organisées contre les chrétiens et donne des détails crus sur les différents supplices perpétrés sur les convertis condamnés à périr[50]. En dehors de la présentation des différents aspects relatifs à la vie sociale du Japon, Caron narre également des anecdotes sur les moeurs et les coutumes de la haute société[51]. Sont aussi évoqués le suicide traditionnel des nobles et des guerriers (le *seppuku*)[52], les moeurs des moines, la langue japonaise[53], ainsi que de la décoration intérieure des maisons[54].

5 - La Publication de *La vraie description du puissant royaume du Japon*

La véritable description fut publiée pour la première fois en hollandais en 1661[55], aux Pays-Bas, avant d'être traduite et insérée en 1664 dans le second volume des *Relations de divers voyages curieux*[56]. Comme l'indique le titre, cette publication rassemble différents récits de voyages édités par Melchisédech Thévenot[57] qui a lui-même traduit le texte de Caron en français, n'hésitant pas à l'adapter[58], lorsqu'il se trouvait devant quelque difficulté de compréhension relative aux différences de coutumes ou à des questions concernant l'architecture des maisons. Caron, de retour en Hollande, n'a rien

[48] *Ibid*., p. 99-101.
[49] *Ibid*., p. 114-116.
[50] *Ibid*., p. 129-134.
[51] *Ibid*., p. 102-116.
[52] *Ibid*., p. 114-115.
[53] *Ibid*., p. 156-159.
[54] *Ibid*., p. 134-136.
[55] Caron, François, *Rechte Beschryvinge van het Machtigh Koninghrijck van Jappan [...],* Boeckverkooper, 1661.
[56] Thévenot, Melchisédech, *Relations de divers voyages curieux [...]*, Paris, Cramoisy, 1664. L'ouvrage fut édité une nouvelle fois en quatre volumes in-folio chez le même éditeur (1673).
[57] Cousin du grand voyageur Jean Thévenot.
[58] Proust, Jacques, *op. cit.*, p. 59 ; « La traduction ancienne n'était pas satisfaisante. » *Ibid.*, p. 69.

changé à son texte[59], comme le signale Proust, hormis quelques explications détaillées au sujet des gravures insérées dans l'ouvrage, dont l'une représentant une scène de tortures de catholiques. Il refusa d'étoffer ses réponses comme le lui demandait son éditeur hollandais de la version de 1661[60]. Il n'y apporta que quelques corrections, dont des explications sur le suicide rituel *(seppuku)*, l'exécution des criminels et la cérémonie à l'audience du *shôgun* à Edo[61]. Le refus de l'auteur est motivé par le fait qu'il ne souhaitait pas reprendre son travail « parce qu'il avait suscité trop de jugements divers, et parce qu'il y avait trop de choses dans ce pays qui devaient passer pour fabuleuses aux yeux des ignorants ».[62] Si Caron est devenu « auteur » un peu malgré lui, son texte ayant été choisi pour être imprimé dans une collection de voyages avec d'autres récits par un éditeur éclairé, le négociant s'est toutefois par la suite intéressé à sa publication. Il a vertement critiqué le fait que des remarques et additions rédigées par Hendrick Hagenaer[63] aient été ajoutées à son texte sans son consentement dans l'édition hollandaise, puis française de *La Description* [64]. Ainsi, lui qui avait rédigé un rapport non destiné à publication intervient-il, trente ans plus tard, pour critiquer la présentation de son travail au public. Motivé par la volonté de rétablir scientifiquement une vérité géographique qui lui semble déformée, il réagit en qualité d'auteur responsable de son manuscrit[65]. L'importance de cet ouvrage dans notre étude est également dûe au fait que ce document deviendra par la suite un texte source dans lequel puiseront plus ou moins abondamment les auteurs des siècles suivants sans signaler, dans bien des cas, la

---

59 *Ibid.*, p. 52-53.
60 Une première édition hollandaise était parue en 1648 puis en 1649 chez Joost Hartgens à Amsterdam.
61 Proust, Jacques, *Le puissant royaume du Japon*, *op. cit.*, p. 53.
62 *Ibid.*, p. 73-74.
63 *Ibid.*, p. 53 et suiv.
64 Pour les détails à ce sujet, voir Proust, Jacques, *Le puissant royaume du Japon*, *op. cit.*, p. 53-56.
65 Ce qui ne lui évita pas de fournir une carte erronée du Japon dans laquelle l'île d'Ezo était rattachée à l'île principale du Honshû.

provenance de leurs emprunts partiels. En raison de ces pratiques intertextuelles qui parfois s'apparentent à de la réécriture ou à du plagiat, le livre de Caron devint au cours des XVIIe et XVIIIe siècles l'une des références implicite ou explicite dans toute description du Japon et des Japonais. Nous avons déjà signalé que Charlevoix lui avait emprunté de nombreuses historiettes dont certaines avaient été insérées auparavant dans l'ouvrage de Montanus[66], Kaempfer fera de même car bien qu'il ait voyagé au Japon et en parle à partir de son expérience personnelle, le médecin allemand a, lui aussi, fait des emprunts à Caron[67]. Nous étudierons ces relations intertextuelles de manière plus détaillée dans un autre chapitre, en comparant des extraits de textes de différents auteurs afin d'analyser leurs descriptions de l'empereur qui présentent d'étranges ressemblances.

6 - Au sujet d'autres écrits de Caron

Ce rapport sur le Japon qui connu un certain succès lors de sa première publication fut ensuite repris dans le troisième tome du *Recueil de Voyages du Nord contenant divers Mémoires très utiles au Commerce et à la Navigation*[68], ouvrage paru en 1715 à Amsterdam par Jean Frédéric Bernard. Il s'agit d'un recueil en dix volumes publiés durant la période de 1715 à 1738 contenant en outre dans le troisième tome plusieurs

---

66 Montanus, Arnold, *Ambassades mémorables,* tome second, *op cit.,* p. 3-5.

67 Charlevoix a emprunté les passages de Caron soit directement dans le texte de celui-ci, mais il est plus probable qu'il ait pris ses informations chez Montanus, ou encore chez Kaempfer. Charlevoix a beaucoup emprunté à cet auteur, comme nous l'avons noté.

68 Bernard, Jean Frédéric, *Recueil des Voyages au Nord contenant divers mémoires très utiles au commerce et à la navigation*, Amsterdam, chez J. F. Bernard, 1715.

articles relatifs au Japon[69]. Parmi ceux-ci se trouve un texte, *Récit historique de la démolition d'une forteresse et de quelques édifices construits à Firando*[70] (Hirado), qui présente l'entrevue durant laquelle les autorités de Nagasaki intimèrent à l'auteur l'ordre de procéder sans plus tarder à la démolition du château qu'il avait construit à Hirado et qui portait, semble-t-il, ombrage au pouvoir, ainsi que des installations de la factorerie hollandaise[71]. Si à partir de 1640 les Hollandais deviennent finalement les seuls Européens admis dans l'archipel et les uniques interlocuteurs commerciaux du *shôgun,* ils ne peuvent pourtant se permettre de clamer trop fort leur victoire face à leurs concurrents étrangers évincés du pays[72]. Malgré leurs efforts « diplomatiques » déployés en vue de développer leurs relations commerciales et leur enrichissement, ils sont contraints de s'installer sur le minuscule îlot semi artificiel de Deshima, dans la baie de Nagasaki[73], à l'emplacement où les derniers Portugais avaient été obligés de résider quelque temps avant d'être chassés du pays[74]. Caron, lui, quittera définitivement le Japon en 1641 pour Batavia. Son départ se situant précisément au moment où le Japon se coupe pratiquement du monde. L'habile négociant, qui fut fort apprécié par les autorités japonaises pour les différents services qu'il leur avait rendus en diverses

---

69 Certains avaient déjà été publiés, avec le rapport de Caron, dans la première édition française de *Relations de divers voyages curieux […]*, (*op. cit.*) publiée par Thévenot en 1664.

70 Caron, François, « Récit historique de la démolition d'une forteresse et de quelques édifices construits à Firando (Hirado) dans le Japon par les Hollandais établis dans cet empire (1640) », dans *Recueils de Voyages au Nord contenant divers Mémoires très utiles au commerce et à la navigation*, Amsterdam, chez Jean Frédéric Bernard, 1715. Proust, Jacques, *op. cit.*, « Le Registre journalier » p. 161-207. Ce document représente une partie du *Journal* que François Caron, en tant que responsable, devait tenir à jour pour rendre compte des activités de la factorerie.

71 Publié dans Bernard, Jean Frédéric, *Recueil des voyages au Nord, contenant divers mémoires très utiles au commerce et à la navigation*, *op. cit.*, p. 51 et suiv.

72 Les Anglais, eux, avaient déjà tout simplement décidé vers 1613 d'abandonner le commerce avec le Japon vu les diverses complications relatives au négoce et le peu de bénéfice qu'ils en retiraient.

73 Caron en fait le récit. Cf. Proust, Jacques, *Le puissant royaume du Japon*, *op. cit.*, p. 201-207. (Caron souligne qu'exprimer une quelconque opposition revenait à signer sa condamnation à mort.)

74 Cet endroit exigu deviendra pour plus de deux cent ans la « prison » des Hollandais, comme ils surnommaient eux-mêmes l'endroit, suivant le bon vouloir des autorités.

occasions[75], en particulier lors du règlement de problèmes difficiles avec les nations étrangères, connut la gloire et la richesse.

Toutefois durant sa longue carrière aux mille périples, l'intrépide aventurier s'était créé beaucoup d'ennemis tant parmi ses propres compatriotes que parmi les concurrents commerciaux étrangers, qu'ils fussent Portugais ou Espagnols. Sa conduite ne fut pas toujours exempte de reproches[76], notamment lorsqu'il revint à Batavia suite à un séjour en Hollande[77], pour s'installer à un poste important à la direction régionale de la VOC.

7 - Caron au service de la France

Dans la même édition de textes présentés par Jacques Proust, des extraits du *Journal* de Caron nous permettent de découvrir quelques-uns des aspects de l'expérience nippone de son auteur. Il s'agit du *Mémoire pour l'établissement du commerce au Japon dressé suivant l'ordre de Monseigneur Colbert par Monsieur Caron*, qui fut publié pour la première fois en 1715[78]. Le commerçant y donne différentes informations au ministre de Louis XIV qui, en 1664, berçait le projet de fonder une Compagnie française des Indes dans cet empire que l'on disait très riche en or et qui était donc objet de convoitise. Suivant les conseils de son entourage, Colbert employa François Caron comme conseiller de l'expédition en raison des diverses connaissances que ce dernier avait acquises durant sa longue vie mouvementée et des qualités dont il avait fait preuve dans

---

[75] Selon les extraits de son Journal, il introduisit notamment l'utilisation de boulets de canon, armement alors encore inconnu à l'époque[75]. Cf. Proust, Jacques, *op. cit.,* p. 161-167.

[76] Cf. Proust, Jacques, *op. cit.,* p. 46-48. Kaempfer relate notamment des accusations d'un Japonais contre Caron, qui aurait caché un mortier d'airain au fond de son navire. Il juge « Je ne veux pas prendre sur moi de dire quelle foi on peut ajouter à cette Histoire. » Kaempfer, Engelbert, *Histoire du Japon*, *op. cit.*, tome second, p. 235-236.

[77] Proust, Jacques, *op. cit.,* p. 25-34.

[78] *Mémoire pour l'établissement du commerce au Japon*, dans *Recueil des voyages au Nord*, *op. cit.,* tome troisième, p. 57-141.

ses différentes fonctions au Japon et à Batavia. En dehors de ces raisons purement techniques, Colbert avait besoin de personnel de foi protestante, condition primordiale pour nouer des contacts et entreprendre d'éventuelles relations commerciales avec le Japon. A cette époque, l'homme d'affaires huguenot, rentré une première fois en Hollande après son séjour au Japon, était ensuite retourné à Batavia[79] afin d'y assumer de nouvelles fonctions pour la VOC. Il y occupera un poste élevé et fort bien rémunéré avant d'être obligé de rentrer plus tard à Amsterdam, en 1651, afin de comparaître devant le bureau des directeurs de la VOC[80]. Tombé en disgrâce, en raison de sa conduite jugée excessive à Batavia[81] Caron, qui vivait depuis quatorze ans à La Haye, accepta cette fonction et se mit donc au service de la France en 1665, bien qu'une obligation morale et une clause du contrat lui aient interdit formellement de travailler pour une Compagnie autre que la VOC. Son engagement auprès des autorités françaises, à une époque où la France et la Hollande étaient ennemies, fit non seulement couler beaucoup d'encre mais souleva un tollé général contre lui, à tel point qu'il fut même question de saisir sa maison et ses biens[82]. Le goût de l'aventure et l'appât du gain ont pu certes motiver le marchand à se lancer dans cette entreprise mais également un désir de vengeance envers la VOC et ses dirigeants. L'homme ferma les yeux sur la contradiction que pouvait représenter son engagement à travailler au service de la France alors que dans le passé sa famille avait été obligée de s'en exiler pour des raisons religieuses. Quelques années plus tard, ce fut cette fois-ci au tour des autorités

---

79 Il repartit en compagnie cette fois de son épouse, jeune femme frivole et fort dépensière, avec laquelle il s'était marié par procuration avant son retour en Hollande, donc sans l'avoir rencontrée auparavant.

80 Proust, Jacques, *op. cit.*, p. 34-35.

81 L'homme, devenu riche, puissant et envié fit ostensiblement étalage de sa fortune lors de son second séjour à Batavia. Son attitude arrogante et distante lui attira tout naturellement des jalousies et il devra également subir les médisances de ses compatriotes qui rongeaient leur ennui loin de leur patrie. Il avait été rappelé en Hollande afin de s'expliquer au sujet de rumeurs qui couraient à son sujet. Cf. Proust, Jacques, *op. cit.*, p. 33.

82 *Ibid.*, p. 37.

françaises et des commanditaires du projet lancé par Colbert de se poser des questions à son sujet. À savoir si Caron, parti de la Rochelle en 1666 à la tête de dix vaisseaux battant pavillon français dans l'intention de rallier le Japon, n'avait pas en définitive agi d'une façon malhonnête envers son nouvel employeur. Il fut en effet soupçonné par le corps des officiers placés sous ses ordres d'avoir voulu favoriser indirectement la république batave alors qu'ils naviguaient dans l'Océan indien[83]. Caron, obligé entre-temps de retourner en France auprès de ses commanditaires pour venir s'expliquer au sujet des doutes concernant sa conduite, périra tragiquement lors d'une tempête. Son navire fera en effet naufrage au large des côtes de Lisbonne, emportant au fond de la mer toute la fortune et les secrets de l'habile négociant dont la vie fut quelque peu mouvementée[84].

8 - Sous le feu des critiques

Si à plusieurs reprises Caron dut subir la vindicte de son entourage, il fut accusé d'arrogance lorsqu'il accéda à de hautes responsabilités à Batavia après un premier retour en France[85]. Mais les critiques les plus virulentes à son encontre furent formulées par Jean-Baptiste Tavernier, auteur et voyageur protestant, qui consacra la cinquième

---

[83] Proust, Jacques, *op. cit.*, p. 38 et suiv. Il refusa en effet à plusieurs reprises de donner l'ordre d'attaquer des navires hollandais à sa portée quand l'occasion se présentait à lui.

[84] En définitive, pour différentes raisons et malgré les dépenses et le travail occasionné pour assurer une nouvelle ouverture commerciale à la société fondée par Colbert en vue de concurrencer les Hollandais, cette entreprise se soldera en définitive par un échec presque total. Toutefois, et malgré les doutes pesant au sujet de la fidélité de son engagement au service de la France, Louis XIV accordera une pension à sa femme, ce qui laisse supposer que sa confiance envers François Caron n'avait pas totalement disparue. Cf. *ibid.*, p. 48.

[85] *« Malgré ses états de service, et tous les éloges qui l'avaient accompagné à toutes les étapes de sa carrière, Caron finit par déplaire. Il était riche, très riche, et ne cachait pas sa richesse. Il en faisait même volontiers parade [...] beaucoup de plaintes étaient remontées jusqu'à eux (les directeurs de la VOC) de différents endroits. »* Les responsables de la VOC décident de rappeler Caron à Amsterdam. Proust, Jacques, *op. cit.*, « Introduction », p. 34.

partie de son *Recueil de plusieurs relations et traitez singuliers*[86], publié sous le titre « l'Histoire de la Conduite des Hollandois en Asie »[87] aux méfaits occasionnés par les colons bataves[88]. Dans ce chapitre le négociant français blâme Caron et l'accuse injustement de différentes malversations, dont les tirs de canon à partir d'un bateau hollandais contre les mutins du fort de Shimabara[89]. Les deux hommes avaient d'ailleurs eu l'occasion de se rencontrer lors du séjour de Tavernier à Batavia et, vu la virulence des attaques qu'il formule à son égard, on peut supposer l'existence de quelque rancœur personnelle de la part de Tavernier envers le Hollandais qu'il accuse d'être un comploteur[90]. Les Occidentaux se livraient à une guerre larvée afin d'obtenir le monopole du commerce extérieur avec le pays du Soleil levant, source d'immenses profits à l'époque. Cet incident met en lumière la lutte intestine que se livrait chacun des pays en présence pour essayer de s'arroger auprès du gouvernement japonais cette prérogative. Francine Hérail note que « soucieux d'accaparer le marché, les Hollandais avaient tout fait pour mettre en garde les Japonais contre les Portugais et les Espagnols qu'ils accusaient de projeter de s'emparer de leur territoire ou en tout cas d'utiliser la

---

[86] Tavernier, Jean-Baptiste, *Recueils de plusieurs relations et traitez singuliers,* à Paris, chez Germain Clouzier, 1679.

[87] Tavernier, Jean-Baptiste, *Receuils de plusieurs relations et traitez singuliers, op. cit.*, p. 73-121. Le marchand français aborde dans son texte un problème fort peu soulevé dans les textes de l'époque, il s'agit de l'attitude et de la conduite presque inhumaine des colons à l'égard des insulaires dont certains d'entre eux sont à leur service employés comme esclaves et dans bien des cas fort maltraités.

[88] Un siècle et demi plus tard, Charles Pierre Thunberg, lors de son passage à Batavia, s'insurgera lui aussi contre le mode de vie indolent et paresseux des personnes aisées de la colonie hollandaise servies par leurs esclaves et il éprouvera un même dégoût devant leur attitude hautaine et méprisante.

[89] Tavernier, Jean-Baptiste, *op. cit.*, p. 112. Or François Caron, à l'époque gouverneur général de Hirado, n'en porte aucune responsabilité vu qu'il n'était pas au Japon au moment des faits.

[90] Nous avons déjà vu dans le chapitre précédent que Tavernier l'accusait d'avoir porté une fausse lettre auprès des autorités pour mettre en cause les Portugais. Proust, Jacques, *op. cit.*, p. 16. « *Il n'a fait que transmettre la lettre pour obéir à un ordre de ses supérieurs afin d'attirer les bonnes grâces et la bienveillance des autorités à l'égard des Hollandais.* » Il en a été question chez Charlevoix. Cf *Histoire et description générale du Japon*, édition 1736, *op. cit.,* tome second, p. 406. Voltaire a lui aussi écrit au sujet de cet incident. Cf. Voltaire, *Essay sur l'histoire générale et sur les moeurs et l'esprit des nations,* Essais, tome IV, éditions Beuchot, Paris, 1829. L'éditeur du texte de Caron, Jacques Proust, disculpe le commerçant des accusations portées contre lui dans l'affaire de la soi-disant fausse lettre délictueuse portée aux dirigeants du pays (en 1636) qui mettait en cause les Espagnols de vouloir porter atteinte à la nation japonaise.

force contre le Japon. »[91]

Mais comme le note Jacques Proust, à la suite des historiens du Japon, les dirigeants du pays étaient fort bien informés au sujet de la situation dans le sud du pays et particulièrement à Nagasaki qui relevait alors de l'autorité directe du *shôgun*[92]. Cette soumission aux autorités japonaises constitue l'une des manifestations de l'attitude jugée servile mais aussi prudente que manifesteront les Hollandais durant leur séjour au Japon.

9 - Des témoignages sur les supplices

En dehors de tous les sujets relatifs au Japon, Caron a également consacré quelques pages à « La persécution contre les chrétiens romains »[93] dans lesquelles il présente les différents supplices auxquels étaient soumis les martyrs avant de périr et le courage que ceux-ci ont montré face à l'insurmontable. Les supplices sont décrits avec minutie et l'auteur donne différents exemples de procédés employés pour tuer les chrétiens. L'invention humaine dans ce domaine n'a pas de limites[94]. Une des méthodes consistait à les faire souffrir le plus longtemps possible en les pendant par les pieds[95]. A ce sujet

---

91 Hérail, Francine, *Histoire du Japon*, *op. cit*., p. 793.

92 Proust, Jacques, *op. cit.*, p. 16. Notamment Sansom, Georg, *Histoire du Japon, op. cit.,* p. 794.

93 Proust, Jacques, *op. cit*., p. 129-134.

94 « *Il n'est pas possible de rapporter tout au long toutes ces tortures : elles sont trop nombreuses et trop variées. Les chrétiens les supportaient la plupart du temps avec tant de constance et de fermeté que le récit qu'on en ferait ne paraîtrait pas vraisemblable. Il est vrai que ces gens appartiennent à une nation opiniâtre et inflexible.* » Proust, Jacques, *op. cit.*, p. 131.

95 « *Pour finir ils ont trouvé une autre manière de faire : c'est de suspendre les gens par les pieds à une potence et de descendre le corps dans une fosse. De peur que le sang ne les étouffe, ils leur faisaient de petites incisions en croix sur la tête, de qui permettait au sang de suinter et de s'évacuer de lui-même. [...] La pendaison par les jambes, la tête en bas, c'est la pire des tortures : c'est une chose dont on ne peut rendre compte par écrit.* » *Ibid.*, p. 131.

l'auteur écrit que :

« La souffrance éprouvée est en effet intolérable, j'en suis tout à fait convaincu. Je me suis plusieurs fois entretenu avec des personnes qui avaient été suspendues deux ou trois jours et qui n'avaient pu supporter cette douleur. Elles avaient abjuré et m'assuraient que ni bûcher ni torture, [aucun supplice] n'était comparable à celui de la suffocation. »[96]

Dans la même édition de l'ouvrage de Thévenot qui contenait le texte de Caron fut également publié un court texte, intitulé *Récit de la persécution des Chrétiens au Japon*, de Reyr Gysbertz[97]. L'auteur, de confession protestante, décrit lui aussi les persécutions que subirent des convertis et les tortures auxquelles ils furent soumis par leurs tortionnaires. Toutefois s'il porte un jugement négatif sur les Japonais, jugés cruels et iniques, il accuse également l'église catholique qu'il rend responsable d'avoir entraîné de « pauvres hères » vers une mort violente et cruelle. Gysbertsz soupçonne en effet certains de ces convertis de ne rien connaître ou si peu de choses au sujet du christianisme et de n'être en définitive que d'innocentes victimes[98]. Selon ces affirmations, certains, parmi ces nouveaux convertis, auraient également choisi de mourir sous la torture non pour des raisons de foi religieuse mais uniquement afin de pouvoir échapper à la faim et aux souffrances de leur vie misérable[99]. Gysbertsz porte un jugement négatif au sujet des victimes des persécutions qu'il accuse de méconnaître

---

[96] *Ibid.,* p. 132.

[97] Thévenot, dans son recueil de textes traduit du hollandais, n'a pas inséré à la version courte du chapitre de Caron sur les persécutions mais a préféré un texte plus long de Reyer Gysbertsz, intitulé : « *Récit de la persécution des Chrétiens au Japon »* Cf. Thévenot, Melchisédech, *op. cit.*, p. 34-48. Voltaire, comme nous le verrons, cite ce texte.

[98] Gysbertsz, Reyer, *« Récit de la persécution des Chrétiens au Japon », dans* Bernard, Jean Frédéric, *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès de la Compagnie des Indes orientales formée dans les Provinces-unies des Pays-Bas. »* Amsterdam, 1710. Vol X : *Ibid*. : « Histoire d'une persécution etc, écrite par Reyer Gysbertz », p. 119-161.

[99] Proust, Jacques, *op. cit.*, p. 57.

la religion catholique[100].

Cette idée de la méconnaissance de la religion chrétienne de la part des catéchumènes japonais est également partagée par d'autres auteurs, dont des historiens modernes[101], ainsi que par Nagaoka Harukazu[102]. Vérité ou exagération de la part de leur auteur, les propos de Gysbertsz constituent toutefois une critique acerbe adressée à l'encontre des missionnaires catholiques et des conversions qu'ils avaient réalisées rapidement sans enseigner les principes de la religion à leurs cathéchumènes. Les lettres des jésuites présentent d'ailleurs à plusieurs reprises des récits de conversions accomplies en peu de temps et pour des raisons anodines, comme nous avons pu le comprendre en les lisant[103].

Il est cependant étonnant de remarquer que lors des périodes d'intenses persécutions, au début du XVIIe siècle, le nombre de conversions, au lieu de décroître comme on pourrait le supposer, aient été en progression malgré les dangers encourus.

Conclusion :

Comme nous avons pu le constater, en raison de la publication en hollandais puis en français de son Rapport, Caron contribua au milieu du XVIIe siècle à enrichir la

---

[100] « *On ne saurait assez admirer une si grande persévérance dans des personnes qui n'ont aucune lecture de l'Écriture sainte, et il semble qu'une telle constance qui n'est point fondée sur la parole de Dieu mérite plutôt le nom d'opiniâtreté que de constance*. » Cité dans Proust, Jacques, *Le puissant royaume du Japon*, « Introduction », p. 57.

[101] « Il faut bien admettre que lorsque les conversions s'étaient faites collectivement sous le patronage d'un puissant *kirishitan-daimyô*, (seigneur chrétien) [...] l'emprise de leur religion sur les populations locales ne pouvait etre que de surface. D'où, sans doute, ce caractère massif des apostasies du XVIIe siècle. » Kouamé, Nathalie, « Quatre règles pour bien comprendre le siècle chrétien du Japon" »

[102] Nagaoka, Harukazu, *Histoire des relations du Japon avec l'Europe au XVIe et XVIIe siècles*, *op. cit.*, p. 84.

[103] Voir à ce sujet la deuxième partie de notre thèse.

connaissance du Japon en le présentant en effet à partir d'une vision originale, d'un angle unique par rapport à ce qui avait été publié avant lui. Son ouvrage, écrit par un homme industrieux impliqué dans le commerce et les affaires, ainsi que dans les relations sociales, ouvre un horizon différent car il s'intéresse à des sujets qui n'avaient pas été abordés avant lui et présente un Japon ignoré des religieux, brossant quelques tableaux originaux. Il servira également de référence à de nombreux ouvrages ultérieurs, plusieurs auteurs y puiseront maintes informations et lui emprunteront des passages ou des anecdotes. Yamauchi Hisashi souligne que :

« Avant que les études concernant le Japon de Montanus et de Kaempfer ne soient publiées, le livre de Caron constitua un document de première classe qui façonna durablement l'influence de la vision du Japon en Europe. Il s'agit d'un document précieux [...] concernant l'histoire du Japon. »[104]

B - La réécriture du Japon au XVIIe siècle

1 - *Les Ambassades mémorables* d'Arnold Montanus

Si les Lettres des missionnaires furent les premiers documents concernant le Japon à être publiés en Europe durant les XVIe et XVIIe siècles, d'autres suivirent, rédigés par des personnes qui exerçaient diverses professions, commerçants, voyageurs, marins, constituant ainsi le corpus textuel relatif à ce pays. Dès le début du XVIIe siècle, se développera la publication d'ouvrages compilés par des éditeurs, écrivains et religieux qui n'avaient pas eu l'occasion de pénétrer au Japon et qui ne l'ont donc " découvert "

[104] Yamauchi, Hisachi, *Aoi me ni utsutta Nihon-jin. Senkoku- Edo ki no Nichifu-Futsu bunka jyoho-shi, Les Japonais dans le regard des étrangers. Histoire des informations culturelles entre le Japon et la France durant l'ère Edo)* Tôkyô, Jinbun Shyo-In. 1998, p. 121.

qu'à travers les textes qu'ils ont consultés, pratique qui témoigne de l'importance et de la légitimité du "lu " au détriment du "vu" dans l'interrelation entre la culture européenne et les pays lointains. Parmi les premiers ouvrages importants consacrés au Pays du Soleil levant et écrits à partir d'un corpus textuel composé par d'autres auteurs ayant fait le voyage, une imposante compilation publiée en Hollande dans la seconde moitié du XVIIe siècle, retient particulièrement l'attention. Il s'agit des *Ambassades mémorables de la Compagnie des Indes orientales des Provinces Unies vers l'Empereur du Japon*[105] d'Arnold Montanus van Bergen[106]. Son auteur, un pasteur protestant hollandais, en fit lui-même la traduction dans la langue de Molière qu'il publia la même année, en 1680, à la fois à Paris et à Amsterdam[107]. La version hollandaise de sa compilation était déjà parue à Amsterdam en l'année 1669[108]. Suite à plusieurs rééditions en langue française à la fin du XVIIe siècle[109], l'ultime publication de cette compilation verra le jour à Paris en 1722[110], quelques années donc avant l'*Histoire du Japon* de Kaempfer qui supplantera l'ouvrage édité par Arnold Montanus.

Les Ambassades mémorables reçurent à leur parution un accueil favorable de la part du

---

[105] Montanus, Arnold, *Ambassades mémorables de la Compagnie des Indes orientales des Provinces Unies vers l'Empereur du Japon, [...] Amsterdam*, Jacob de Meurs, 1680.

[106] Fils d'un pasteur calviniste, Arnold Montanus (1625-1683), est né en 1725 en Hollande et y étudia la théologie puis la philosophie à Leyde. De 1667 jusqu'à sa mort, il fut lui aussi pasteur et tout en même temps directeur d'école dans une petite ville de Hollande. Avant la publication de cette compilation Montanus avait déjà édité plusieurs ouvrages historiques consacrés à l'histoire maritime de son pays durant le XVIIe siècle ainsi que des récits de voyages écrits par quelques-uns de ses contemporains. Mais c'est particulièrement en raison de son ouvrage consacré au Japon qu'il obtint une certaine renommée dans le monde de l'édition.

[107] Montanus, Arnold, *Ambassades mémorables [...]*, Antoine Cellier, Paris, 1680. Imprimées avec les mêmes plaques, les grossières erreurs d'impressions se trouvent reproduites dans les deux éditions. Il existe également une version anglaise pour la première fois en 1670 à Londres : Montanus, Arnoldus, *Atlas Japanensis [...]*, John Ogilby, trans., London, 1670.

[108] Montanus, Arnold, *Gedenkwaerdige Gesanschappen der Oost-Indische Maatschappy in't Vereenigde Nederland, aan de Kaiseren van Japan*, Amsterdam, 1669.

[109] Les deux tomes de l'ouvrage ont été imprimés par la suite deux fois encore en Hollande 1686 : Montanus, Arnold, *Ambassades mémorables [...]*, Leyde, Henry Dummond, 1686 ; Montanus, Arnold, *Ambassades mémorables [...]*, La Haye, Meindert Uytwerf, 1696.

[110] Montanus, Arnold, *Ambassades mémorables [...]*, Paris, Pierre Witte, 1722.

public qui trouvait dans ces deux volumes, et pour la première fois dans l'histoire de l'édition européenne, une documentation volumineuse concernant le Japon. Le contenu était en effet fort différent des publications habituelles des auteurs catholiques. Le nombre de rééditions des *Ambassades mémorables* tant en Hollande qu'en France confirme, comme l'indique son auteur dans la préface[111], que l'ouvrage a connu un succès certain à l'époque de sa publication, succès favorisé par la rareté des textes ayant pour objet le Japon pris dans une vue d'ensemble plus générale que celle de la lecture religieuse catholique jusqu'alors prédominante. Cette compilation proposait des extraits d'écrits jusqu'alors peu exploités, dont les journaux de navigateurs et négociants hollandais. Jusqu'à cette date, à l'exception des publications écrites par les missionnaires et qui concernaient dans leur majorité des questions religieuses locales, il n'existait que peu d'ouvrages de vulgarisation d'importance sur le Japon, hormis des articles éparpillés dans différentes parutions consacrées aux voyages accomplis par des contemporains[112]. Au XVIIe siècle les livres relatifs aux voyages et aux descriptions de régions peu connues ou inconnues nouvellement découvertes rencontraient l'estime et l'intérêt d'une partie du public lettré et cultivé désireux de s'informer sur le vaste Monde qui s'ouvrait à lui. L'ouvrage de Montanus a donc lui aussi profité de cet engouement pour la découverte de civilisations peu connues et donc considérées comme exotiques. Par la suite nous ne trouvons que très peu de références au sujet de cet ouvrage dans les publications de la deuxième partie du XVIIIe siècle et sa renommée ne franchit que difficilement les portes du XIXe siècle. Tombé dans l'oubli, il fut cité à plusieurs reprises dans un travail universitaire publié en 1905 à la Sorbonne par l'un des

[111] Montanus, Arnold, *Ambassades mémorables [...]*, Amsterdam, chez Jacob de Meurs, 1680. Préface non paginée.

[112] Il faut noter que l'ouvrage n'est pas uniquement consacré au Japon. Il y est aussi question d'autres régions de l'Asie et des relations qu'y entretenaient les Hollandais.

premiers « étudiants » japonais résidant en France[113]. Parmi les lecteurs de cet ouvrage, citons notamment Locke et Daniel Defoe qui en possédaient chacun une édition dans leur bibliothèque[114]. Les points de vue divergent lorsque l'on cherche à savoir qui, de Montanus ou de Kaempfer, a influencé Jonathan Swift[115]. Il est évident que celui-ci s'est inspiré de documents de l'un de ces auteurs quand il fait relation au *efumi*[116] lorsque Gulliver débarque au Japon[117].

2 - Les journaux de voyage

Arnold Montanus introduit le Japon dans la préface de son ouvrage de la façon suivante :

« *On ne sait point encore de quelle étendue est ce grand pays, ni même si c'est une île. Ce qu'il y a de plus certain, c'est ce que nous apprennent les Ambassades de la Compagnie des Indes Orientales à la Cour de L'Empereur.*

C'est des mémoires de ces Messieurs que l'on a tiré cette histoire, qui parut en flamand en l'année 1649. Dès ce temps-là, je fus sur le point de la faire traduire, afin que la France pour qui j'ai toujours eu autant de zèle que pour mon pays, l'eût aussitôt que la Hollande (...) Le succès a répondu à ce que je m'en promettois, et c'est sur ce pié que j'en donne aujourd'hui la Traduction. »[118]

L'ouvrage du pasteur Montanus aborde de nombreux sujets qui relèvent de champs

---

113 Il s'agit de Nagaoka Harukazu, un diplomate japonais en place en Europe au début du vingtième siècle et auteur de *Histoire des relations du Japon avec l'Europe au XVIe et XVIIe siècles*, *op. cit.*

114 Shibata, Akihiro, « Kenperu no sakokukan » (La théorie de l'isolement de Kaempfer), *Geibun-kenkyû*, numéro 86, Tôkyô, Keio Gijuku University, 2004, p. 37.

115 *Gulliver's Travels* and Kaempfer's *The History of Japan* « http//jaffrebos.col./lee/gulliver/moonlight/II.html » ; novembre 2006.

116 En japonais : *fumié.*

117 Swift, Jonathan, *Les voyages de Gulliver*, P. Gosse et J. Neaulme, La Haye, 1727 ; tome second, première partie, chapitre 11, p. 95 et 98. Il sera encore question de Swift dans un autre chapitre.

118 Montanus, Arnold, *Ambassades mémorables de la Compagnie des Indes orientales des Provinces Unies vers l'Empereur du Japon, Amsterdam*, Jacob de Meurs, 1680, première partie, préface non paginée.

du savoir différents de la découverte de l'Asie et du Japon[119], avant de laisser la place à divers récits qui narrent les différentes aventures survenues aux marins hollandais, dont il cite les noms, qui commercent ou ont des rapports avec le Japon. Si Montanus prend ses sources dans les rapports écrits par les marins, conformément aux pratiques des compilateurs de cette époque, il réélabore leurs récits, en utilisant le style indirect libre et en émaillant parfois leur contenu de quelque dialogue de sa propre invention. Comme nous l'avons déjà souligné, des anecdotes ont été empruntées à Caron sans que les références en soient signalées[120]. Nous avons ainsi des explications au sujet de la vie du couple et des récits relatifs à la conduite de femmes fidèles[121], l'auteur le cite à propos de persécutés qui ont abjuré leur foi en raison des tortures subies[122]. Parmi les sujets inclus dans cet ouvrage, nous retrouvons quelques références topiques au sujet des moines japonais[123], des douze sectes[124], des religions[125], des moeurs du *shôgun* Tokugawa Ietsuna[126], de la qualité des princes[127], de la justice[128], des cultes et des sectes[129], pour n'en citer que quelques-unes. Malgré ses nombreux défauts[130] et des erreurs d'impression, le livre de Montanus a proposé à son époque une somme considérable d'informations sur le Japon qui étaient jusqu'alors dispersées et encore peu connues, notamment en ce qui concerne les récits des navigateurs anglais et

---

[119] *Ibid*., p. 1-14. L'auteur cite une lettre de François Xavier.
[120] Il fait allusion à Caron lorqu'il est question de savoir si le Japon est une île ou non. *Ibid*., première partie, p. cf. 3.
[121] *Ibid*., seconde partie, p. 3-7. Montanus paraphrase Caron dont il a repris des récits.
[122] *Ibid*., première partie, p. 201.
[123] *Ibid*., première partie, p. 104 ; p.190.
[124] *Ibid*., première partie, p. 212.
[125] *Ibid*., p. 215 et suiv.
[126] *Ibid*., p. 91-92.
[127] *Ibid*., p. 102 et suiv.
[128] *Ibid.,* p. 117.
[129] *Ibid*., p. 125-128.
[130] Des répétitions nombreuses, des passages identiques, pas de découpages en chapitres et sous-chapitres pour faciliter la lecture...

hollandais[131]. L'auteur, animé par le désir de tout narrer, réunit, outre quelques récits narrant le déplacement et la visite annuelle de salutations que les ambassadeurs hollandais se devaient de rendre au *shôgun*[132], des récits de missionnaires, de voyageurs, des documents sur le Japon et la vie japonaise. De longues pages sont aussi consacrées à l'histoire du pays, à la géographie, etc. Selon une démarche encyclopédique l'auteur éprouve le besoin d'embrasser tout ce qui concerne le pays du Soleil Levant.

La première page de la seconde partie mentionne la liste des noms des auteurs des différents récits utilisés dans cette compilation[133]. Mentionnés ou non en tant qu'auteurs mais comme garants de la réalité ceux-ci appartiennent principalement au monde du commerce ou de la navigation et sont au service de la VOC. Parmi ceux-ci nous retrouvons le nom de quelques-uns des navigateurs et commerçants qui ont marqué l'histoire des relations commerciales entre la Hollande et le Japon et dont les récits ont été publiés à plusieurs reprises au XVIIIe siècle dans les *Collections de Voyages*[134]. L'édition des différents journaux de voyage est présentée d'une manière très désordonnée. Les récits des différents auteurs que Montanus a pour la plupart paraphrasés se suivent sans que rien ne les distingue les uns des autres, ils sont entrecoupés à plusieurs reprises car l'auteur fait de nombreuses disgressions. Ainsi, pour donner un exemple, dès les premières pages de l'ouvrage, suite à quelques paragraphes consacrés à l'arrivée des premiers jésuites au Japon[135], Montanus narre sans transition

---

[131] Bodart-Bailey signale qu' il s'y trouve un bon nombre d'informations précieuses mais également un bon nombre d'erreurs. *Op. cit.,* p. 27 « Preliminary Reports on the Manuscrit of Engelbert Kaempfer in the British Library », dans Brown, Yu-Ying (ed.), *Japanese Studies*, London, 1990, p. 22-39.

[132] Montanus, Arnold, *op. cit.*, p. 76 et suiv.

[133] Montanus, Arnold, *Ambassades mémorables de Batavia à la cour de l'Empereur du Japon*, seconde partie, *op. cit.*, p. 1.

[134] Il s'agit notamment de Corneille Schaep, Guillaume Bylveld, Frifius, Specx, etc., et bien évidemment de François Caron.

[135] Montanus, Arnold, *op. cit.,* p.12-14.

les mésaventures de marins hollandais qu'il a tirées de leurs écrits [136], puis fait subitement référence à l'ambassade des jeunes Japonais avant de reprendre à nouveau le récit des aventures advenues au navigateur Schaep[137].

Le récit relatif à ce dernier, émaillé d'un dialogue supposé entre le marin et ses juges, est entrecoupé de digressions au sujet des jésuites qu'il critique. Puis l'auteur, avant de reprendre à nouveau son récit sur les infortunes du navigateur précédemment cité et de ses compagnons, donne des explications sur l'écriture des Japonais[138]. Montanus paraphrase ensuite des extraits de journaux de voyage afin de reconstituer le voyage effectué par certains des *capitan* de Nagasaki à Edo. Il cite des passages des *Mémoires* de Zakarie Wagenauer[139], un des « ambassadeurs » de la Compagnie des Indes à Deshima et, comme l'indique l'auteur lui-même, de « plusieurs autres non moins célèbres », dont celui de Caspar Schamberger[140]. Il est également question du sieur Indijk[141], qui fut lui aussi ambassadeur auprès du *shôgun*. Il est évident que la première

---

[136] François Pays, dans Montanus, Arnold, *op. cit.*, p. 14.

[137] Ibid., p. 31-66. Le récit relatif aux aventures de Schaep et Bylvelt, (entrecoupé de critiques contre les jésuites puisque Schaep en avait rencontré dans la prison où il fut enfermé quelque temps). La malencontreuse aventure de Schaep est narrée à nouveau dans la deuxième partie de l'ouvrage, p. 8-40.

[138] *Ibid*., p. 47-49

[139] Première partie, p. 89 ; deuxième partie, p. 76-103. Zakarie Wagenauer fit le voyage de Nagasaki à Edo en 1657 et en 1659, et eut une entrevue avec le *shogun* : « Le sieur Wagenaar eut ordre, tout humilié qu'il étoit, d'aller attendre dans une autre sale (sic) la volonté de l'Empereur. » p. 96.

« *Le sieur Wagenaar s'étant acquitté des devoirs de son Ambassade songea à se faire payer des marchandises qu'il avoit vendues deux ans aux Seigneurs de la Cour [...] Il lui fut impossible de les induire à la raison. Ces débiteurs étant des plus considérables il n'osa les choquer, ni les presser trop vivement de peur qu'ils ne s'en ressentissent. La noblesse de ce païs-là est si hautaine, si impérieuse et si fantasque, que nul n'est si hardi que de leur rien dire qui leur déplaise, ni de leur parler de payer leurs debtes (sic) que lorsqu'ils sont en bonne humeur.* » p. 97

[140] Gaspar Schamberger, médecin, séjourna à Deshima de 1649 à 1651. Il eut une grande influence dans le monde médical japonais. Il fut le premier médecin à se rendre à Edo en compagnie du directeur du comptoir de Deshima. Son journal a malheureusement disparu dans un naufrage. Cf. Michel, Wolgang, « Travels of the Dutch East India Compagny in the Japanese Archipelago » dans Lutz Walter, (ed.) *Japan- A Cartography Vision*. Prestel-Verlag, Munchen, New-York, 1993, p. 31-39.

[141] Le journal du sieur Indijk. « Un homme fort pieux, il commença par faire observer religieusement le service divin. » Montanus, Arnold, première partie, *op. cit.,* p.105. L'extrait de ce journal (Montanus, Arnold, *op. cit.,* p. 104-122) présente également des scènes de supplices de chrétiens.

partie de l'ouvrage[142] repose sur des sources ne provenant pas uniquement des récits des Hollandais, comme nous l'indiquerons dans le chapitre suivant car si la fin de la première partie est consacrée à l'histoire du *daïri*[143] (l'empereur), puis à celle de Nobunaga et des dirigeants du pays, l'auteur consacre de nombreuses pages à l'évangélisation catholique et aux persécutions[144]. La deuxième partie[145], qui reprend certains récits contenus dans la première sous une forme différente est, par contre, principalement constituée à partir d'informations prises dans les récits des Hollandais[146].

Les pages relatives aux différents acteurs européens débarqués au Japon sont généralement consacrées à présenter les malencontreuses aventures qu'y ont subies ces hommes aguerris durant leur séjour. Elles sont bien souvent extraites de leurs notes de voyage ou de lettres expédiées à leur famille ou à leurs supérieurs. La période concernée se situe au début du XVIIe siècle, ce qui coïncide donc avec le commencement de l'ère Tokugawa, à un moment où les autorités prennent des mesures de plus en plus répressives envers le christianisme et commencent à mettre en place des lois strictes qui limitent le champ d'action des étrangers. Tout comme dans de nombreux ouvrages, l'auteur nous narre également les voyages effectués par des « ambassadeurs » hollandais qui se déplacent de Nagasaki à Edo et des préparatifs de leur voyage[147], thème récurrent dans les récits sur le Japon dès le début du XVIIe siècle et qui préfigure déjà l'ouvrage qui sera publié suite aux recherches de Kaempfer. Ces récits ne donnent cependant que

---

[142] Celui- ci est découpé en deux parties, la première portant le titre de l'ouvrage et la seconde intitulée *Ambassade mémorable de Batavia à la cour de l'Empereur du Japon*. Paginée de 1-146.
[143] *Ibid.,* p. 127.
[144] *Ibid.,* p. 178 et suivantes.
[145] Intitulée « Ambassade mémorable de Batavia à la cour de l'empereur du Japon ».
[146] Comme dans le cas de la malencontreuse aventure de Schaep et ses compagnons narrée à nouveau. *Op. cit.*, seconde partie, p. 8-40.
[147] Montanus, Arnold, première partie, *op. cit.*, p. 162 et suiv. ; seconde partie, p. 71 et suiv.

de façon succinte des détails sur le voyage et les lieux traversés. Notons toutefois quelques passages étonnants, qui se poursuivent sur plusieurs pages[148], relatant par exemple les différents conseils que le gouverneur de Batavia adresse au directeur de la factorerie hollandaise, le Sieur Blochovius, et à ses compatriotes afin que leur attitude et leurs manières ne paraissent inconvenantes aux yeux des Japonais.

Il leur recommande notamment de ne « convier personne à sa table, ni de faire de grands festins, la fréquentation des Japonais étant fort dangereuse. »[149] La consommation d'alcool est réprimée car elle peut facilement devenir un facteur de troubles. En outre, les marins doivent notamment se laver et porter des habits propres, tout comme les Japonais le font ordinairement[150].

3 - Les sources catholiques de Montanus

Si, on l'a dit, Montanus[151] cite les noms des commerçants et navigateurs hollandais, auteurs des sources textuelles dont il s'est servi, d'autres textes émanant de religieux catholiques, font l'objet d'un traitement différent. En effet, Arnold Montanus a également puisé des références et des connaissances dans des textes qui dépassent largement le cadre des récits des « ambassadeurs » hollandais et des navigateurs mais dans ce cas ils sont fondus anonymement dans son discours. Il est évident que les premiers moments de la rencontre de l'Europe avec le Japon ne peuvent se raconter sans

[148] Montanus, Arnold, seconde partie, *op. cit*., p. 71 et suiv.

[149] *Ibid.,* p. 72. L'image du Japonais au caractère imprévisible est dans les esprits. Il est nécessaire de rester vigilant et surtout de ne pas commettre d'impairs qui pourraient soulever leur fureur.

[150] L'ambassadeur doit prendre *« garde que ses gens ne s'adonnassent ni au vin, ni aux femmes, et qu'il punit sévèrement les débauchez dans l'un et l'autre de ces vices. Qu'il eut le soin particulier de leur faire rogner les ongles et de les obliger d'être propres tant en leurs habits qu'en leur personnes : et enfin de bien se laver, la chose étant facile vue l'abondance et la bonté des eaux de ce païs-là.* » Montanus, Arnold, *op. cit.*, p. 73.

[151] Montanus, Arnold, *op. cit.*, première partie, p. 1.

faire allusion au rôle joué par les premiers missionnaires, ni sans utiliser leurs écrits dont ceux des jésuites. Il s'avère à l'évidence que l'auteur a puisé de nombreuses informations dans les relations publiées par ces derniers et dans les différents ouvrages concernant l'église catholique et l'histoire de l'évangélisation au Japon. Il a lu et étudié sans conteste certaines des *Lettres* des jésuites, particulièrement celles de François Xavier dont il a publié des extraits[152], de même que la *Vie de Saint François Xavier*[153]. Ainsi, lorsqu'il fait référence à François Xavier, dont il décrit à plusieurs reprises la première rencontre avec ce jeune Japonais du nom d'Anger (Angero) qui lui donna l'idée d'aller au Japon[154], ou qu'il écrive sur les débuts de l'évangélisation au Japon[155], ou bien encore au sujet des persécutions religieuses[156], le religieux protestant a exploité les différentes lettres et relations envoyées par les jésuites du Japon qu'il avait pu consulter.

Il a notamment lu différentes études relatives à l'oeuvre de François Xavier envers lequel il fait d'ailleurs preuve d'une certaine sympathie[157]. Montanus, lui-même pasteur protestant, n'était pas indifférent aux épisodes qui ont entouré l'évangélisation du Japon. C'est d'ailleurs pour cette raison que le compilateur ne se limite pas a entrecroiser des textes d'autrui mais qu'il utilise également sa plume, dans le cours de son récit, pour exprimer avec une certaine violence ses opinions au sujet du rôle, à ses yeux criticable, des représentants de l'Église catholique dans cette terre de mission. Nous trouvons ainsi de nombreux passages dans son texte au sujet de l'ordre des

---

[152] Montanus, Arnold, *op. cit.*, première partie, p. 178 et suiv.
[153] *Ibid.*, p. 14 et suiv.
[154] *Ibid.*, p. 13.
[155] *Ibid.*, p. 13-14.
[156] *Ibid.*, p. 167 et suiv.
[157] Montanus, Arnold, *op. cit.*, première partie, p. 178-179.

jésuites[158] et, comme il est facile de le supposer, le religieux protestant n'est pas bienveillant à leur égard ni envers leurs oeuvres[159] :

« Il y a de quoi s'étonner que l'autorité des Jésuites fut si absolue au Japon, si l'on ne fçavoit que les habitans en sont tellement coiffés, que peu s'en faut qu'ils ne les adorent. Ces pauvres gens sont si dociles que les Jésuites leur font accroître ce qu'ils veulent, et leur font prendre leurs intérêts aussi à coeur que les leurs propres. »[160]

L'auteur des *Ambassades mémorables* donne parfois l'impression d'avoir lu les *Relations* des jésuites afin d'y trouver des arguments propres à nourrir ses attaques à leur encontre. En effet il ne ménage pas ses critiques et ses diatribes envers les premiers missionnaires du Japon, qu'il maltraite avec une certaine dureté et une mauvaise foi patente. Il porte à plusieurs reprises contre eux des critiques acerbes tout en ridiculisant leurs activités et leurs pratiques pour évangéliser les Japonais. Ses vindictes, qui s'expriment avec une certaine ironie dans le propos[161], concernent par exemple les soit disant méthodes employées par les jésuites pour attirer à eux les foules en leur donnant des explications sur les astres et les sciences :

« Les Japonois étant peu versés dans la Phisique, les Jésuites qui s'en aperçurent, les gagnèrent en leur débitant la pensée d'Aristote touchant les choses naturelles. Sur tout ils étoient charmés de les voir prédire infailliblement les éclipses de Lune et de Soleil ; [...] les Japonois, qui sont fort curieux,[...] abandonnoient leur Religion pour embrasser celle des Jésuites qu'ils croyoient plus habiles. »[162]

Ainsi, comme nous pouvons le constater, son ouvrage n'est pas seulement une

---

[158] *Ibid*., p. 178-184.

[159] « *Ceux-ci trouvaient si à redire à la plupart des choses que les jésuites débitoient, et y remarquoient tous les jours des contradictions si visibles, qu'on ne sait comment le Papisme a pu s'y étendre comme il l'a fait. [...] Les Japonois leurs firent des questions si subtiles qu'ils les éludoient sans y répondre.* ». *Ibid*, p. 186.

[160] *Ibid.*, p. 184.

[161] Montanus, Arnold, *op. cit*., première partie, p. 17-18 ; p. 141 ; p. 178 et suivantes.

[162] Montanus, Arnold, *op. cit.*, première partie, p. 189.

compilation encyclopédique car l'auteur se fait parfois polémiste[163] lorsqu'il s'agit pour lui de traîter des questions qui concernent les problèmes religieux catholiques[164]. Il en profite pour régler ses comptes avec l'ordre de Saint Ignace de Loyola et les autorités religieuses de Rome. Il accuse les premiers de différents méfaits, notamment d'avoir voulu mettre le Japon sous leur coupe sinon de vouloir le coloniser[165]. Par ailleurs s'il décrit, en se reposant sur les notes des voyageurs hollandais, les tortures ainsi que les nombreux supplices auxquels furent soumis les catholiques afin qu'ils renient leur nouvelle foi, il reprend à son compte les affirmations avancées par Gysbertz[166] selon lesquelles les convertis étaient ignorants au sujet de la religion catholique et qu'ils étaient devenus chrétiens uniquement pour échapper à leur triste sort[167]. Dans ses pages relatives à l'histoire du Japon, en particulier les rivalités fratricides entre certains

---

[163] Nous retrouvons des détails sur ce voyage dans Montanus exprime une forte réprobation tout particulièrement contre la visite des quatre jeunes Japonais à Rome organisée par Valignano Il n'épargne pas sa peine pour lancer des attaques verbales mordantes et pour exprimer son indignation devant le faste des cérémonies qui auraient eu lieu, à la demande des jésuites, pour les accueillir à Rome. Montanus, Arnold, *op. cit.*, première partie, p. 17-22 ; p. 184. Cf. notre Partie deux. p. 255.

[164] *« La raison pour laquelle ces fortes gens se multiplièrent avec tant de succès, est qu'on leur permit d'enseigner la Religion Romaine avec autant de liberté que ceux du pays en avoient. [...] on ne voyait plus au Japon qu'églises, que chapelles, que Monastères, [...] qu'ils multipliaient à l'infini pour tirer de l'argent du peuple. On ne voyait alors dans les meilleures villes du Japon que Franciscains, que Dominicains, que Jésuites qui couroient, alloient, et venoient, en sorte qu'ils faisoient par an de ce qu'ils tiroient sur le peuple plus de dix millions de compte fait. Ces sommes excessives appauvrirent tellement le peuple, qu'à peine avoit-il de quoi subsister; et néanmoins ces pauvres gens ne pouvoient s'empêcher de suivre ces sangsues, tant les sornettes qu'ils leur débitoient étoient contées pathétiquement, et d'une manière enchantée. Cette colonie monastique se voyant en si beau chemin, résolue de pousser la pointe, et de monter si elle pouvoit jusques sur le trône Impérial, ou du moins d'y faire monter un Prince de même créance, afin que s'ils n'étoient les maîtres, ils en fissent un qui leur permît de faire tout ce qu'ils voudroient, comme étant l'ouvrage de leurs mains. » Ibid.*, p. 170.

[165] Au sujet des jésuites : « Ainsi, s'étant ancrés peu à peu, et emparés de l'esprit des grands, ils ont été en beau chemin pour se rendre Maître du reste. » *Ibid.*, première partie, p. 184.

[166] « Récit de la persécution des Chrestiens du Iapon » par Reyr Gysbertz, p. 34-48. Thévenot, Melchisedec, *Relations de divers voyages curieux qui n'ont point été publiées*, tome premier, Paris, Cramoisy, 1664.

[167] *« Il y a un prodigieux nombre de pauvres qui se font Chrétiens par désespoir, espérans voir bientôt finir l'extrême misère où ils se trouvent, par la mort qu'ils sont assurés de souffrir pour cela. »* Montanus, Arnold, *op. cit.*, *p.188.* Quelques pages plus loin : *« Il se trouve dans l'histoire que les jésuites ont faites de leur progrès au Japon, cent exemples de même force, et qui prouvent tous l'extrême ignorance de ces peuples, lesquels mouroient sans scavoir pourquoi, n'ayant été instruits qu'à se prosterner devant des images, et à dire Jesu-Maria au plus fort des tourmens. »* Montanus, Arnold, *op. cit.,* p. 196-197.

seigneurs à l'époque d'Oda Nobunaga[168], ou encore pour décrire les luttes de ce derniers contre les moines guerriers et l'histoire de Hideyoshi[169], Montanus a utilisé à plusieurs reprises des extraits du père Luis Froïs dont il cite parfois le nom[170].

Ainsi, sans avoir jamais fait l'expérience directe de la réalité japonaise, Montanus puise à d'autres sources textuelles, expression d'une autre confession religieuse et d'une autre condition sociale. Il préviligie certains passages ou certains épisodes plutôt que d'autres, glisse quelques remarques personnelles, et s'appropie par la paraphrase les textes d'autrui. Sans rien inventer (ou peu de chose), le compilateur livre donc sa propre représentation du Japon. Alors même qu'il se réclame d'une démarche encyclopédique qui se limiterait à mettre en mots toutes les choses relatives à ce pays lointain, il livre une réalité doublement filtrée : par les récits et rapports des collaborateurs de la VOC d'abord, par l'usage qu'il fait de ces écrits, ensuite.

4 - La réception de l'ouvrage

L'ouvrage de Montanus constitue une sorte de charnière entre les publications religieuses d'une part, et les textes publiés par les civils d'autre part. Il met en lumière les rivalités religieuses et l'opposition que ressentent certains protestants à l'égard de l'église catholique, dont les activités religieuses et sociales sont critiquées et parodiées.

Toutefois cette étude, qui fut souvent consultée et partiellement utilisée par des auteurs comme Charlevoix et Kaempfer, n'a pas laissé de traces inoubliables malgré l'éphémère succès qu'elle a pu connaître à la fin du XVIIe siècle. En effet, un

---

[168] Montanus, Arnold, *op. cit*., p. 130-138.
[169] *Ibid*., p.133 et suiv.
[170] *Ibid*., p. 140 et suiv.

demi-siècle après sa publication son intérêt décroit[171], les auteurs du XVIIIe siècle ne la mentionnent plus guère car elle fut, comme nous l'avons écrit plus haut, vite remplacée par d'autres écrits plusieurs années après sa publication[172]. Une des raisons du désintérêt du public envers cet ouvrage tient en premier lieu aux énormes défauts relatifs à une édition anarchique et à un classement défectueux des informations qu'il renferme. Comme nous l'avons déjà signalé il n'est pas découpé en chapitres et les différents récits des Hollandais réécrits à la troisième personne par Montanus s'entrecroisent, se répètent, sont entrecoupés de longues disgressions[173] si bien que la lecture en est fort malaisée. Les récits des navigateurs sont par ailleurs fort répétitifs et n'apportent que peu d'informations, bien souvent redondantes, sur le Japon. En définitive, malgré l'intérêt que présentent certaines pages consacrées à l'évangélisation catholique rapportée de façon critique et de manière tendancieuse, sa présentation historique poussée, il ne permet point de découvrir aussi bien le Japon que celui de son successeur, malgré l'intérêt de certains récits[174]. Logiquement, les lecteurs de Kaempfer, dont la parution de l'ouvrage se situe une cinquantaine d'années après celle des *Ambassades*, n'avaient certainement nul besoin de consulter cette somme laborieuse de documents publiée par le prolifique Hollandais pour y puiser des renseignements sur le Japon.

En effet, l'*Histoire du Japon*, est un ouvrage mieux construit, divisé en plusieurs parties bien distinctes, elles-mêmes subdivisées en chapitres et sous-chapitres au contenu clairement défini. L'ouvrage, basé à la fois sur une expérience concrète et des

---

171 Dans la dernière édition de 1722 (Paris, Pierre Witte) La deuxième partie du T. 1 a un titre séparé : « Relations des guerres civiles du Japon, où l'on voit ce qui s'est passé de plus important pendant trente-huit ans qu'elles ont duré ».

172 Signalons toutefois que Nagaoka Haruzaku y fait référence à plusieurs reprises dans sa thèse de doctorat publiée à la Sorbonne en 1905, *Histoire des relations du Japon avec l'Europe au XVIe et XVIIe siècles*, *op. cit.*

173 Parfois les informations des jésuites sont mélangées dans les textes écrits par les Hollandais.

174 Au début du XVIIIe siècle paraissent en France les ouvrages catholiques sur le Japon dont *Histoire de l'Eglise du Japon*, de Charlevoix.

recherches livresques, d'une lecture beaucoup plus aisée[175], apportait également une masse d'informations sur le Japon dont Montanus ne disposait pas ou qu'il n'avait pas consultées. Ainsi, avec l'entrée dans le XVIIIe siècle s'ouvrait une nouvelle ère pour la connaissance du Japon et une approche différente du monde japonais commençait à voir le jour mettant en jeu à la fois l'histoire, les sciences sociales et l'anthropologie.

Le Journal des Savants[176] propose, dans ses pages relatives aux nouvelles parutions, un article consacré à cette publication dans lequel les différentes parties de l'ouvrage sont brièvement présentées. L'auteur de l'article conclut au sujet de la troisième partie consacrée aux guerres civiles du Japon des années 1550, que « cette relation est plutôt un roman qu'une histoire.»[177] Toutefois les critiques les plus virulentes et les plus impartiales à l'égard des *Ambassades* de Montanus seront formulées par Jean Gaspar Scheuchzer[178] qui déplore, dans sa longue Introduction de l'*Histoire du Japon*, les altérations et les erreurs, les emprunts indélicats insérés dans cette compilation qui, à son avis, ne méritait pas la chaleureuse réception dont elle fut l'objet :

« Ces fameuses Ambassades furent d'abord décrites en Flamand par Arnoldus Montanus, et publiées à Amsterdam en 1669, in folio. Il en parut une traduction (...) et une Françoise en 1680, avec quelques changements et quelques additions; […] Cet ouvrage ne répond ni aux dépenses qu'on fit pour l'imprimer, ni aux promesses magnifiques du titre, ni enfin à l'accueil favorable qu'on lui fit dans le monde; outre qu'il est plein de digressions, souvent étrangères au sujet. Malgré ce qu'on avance, […] je crois que si l'on en retranchoit ce qui est copié des Lettres des Jésuites, et d'autres auteurs, le reste se trouverait réduit à peu de feuilles. »[179]

---

[175] Nous retrouvons souvent des expressions telles que : « pour revenir au Dayro » première partie, p. 127 ; « mais pour continuer notre histoire » partie deux p. 114 ; « pour revenir au sieur Indijk » partie deux p. 110, « pour reprendre où nous en étions », p. 94.

[176] « Le Journal des Savants », juin 1687.

[177] *Ibid.*

[178] Le traducteur et éditeur en langue anglaise des documents de Kaempfer.

[179] Prévost, Antoine-François, éditeur. *Histoire générale des Voyages, ou Nouvelle collection de toutes les relations de voyages par mer et par terre [...],* tome 10, Paris, Didot, 1752, p. 3. Préface du traducteur.

Cette critique acerbe est également publiée dans l'*Avertissement de l'Histoire générale des Voyages*[180] de l'abbé Prévost qui, à la suite de la préface de Scheuchzer, exprime sa propre opinion au sujet de l'ouvrage :

« Ceux qui seraient tentés de regretter qu'on n'ait pas fait entrer ici les Ambassades mémorables de la Compagnie Hollandaise aux Empereurs du Japon, doivent savoir qu'elles sont absolument décriées. Montanus laisse son imagination créer les détails qui lui manquent, la salle de réception du shôgun ne répond en rien à ce que Kaempfer a pu voir lui-même, qui souligne « d'autres peintures, n'ont de fondement que dans son imagination. »[181]

Les critiques portent parfois sur des choses futiles... Josef Kreiner signale toutefois que la traduction en allemand de l'ouvrage de Montanus toucha beaucoup de lecteurs liés au monde germanique car il concernait, outre l'histoire du Japon de l'époque, les relations entre l'Europe et l'Asie et également l'histoire politique de cette région du monde[182]. Shibata considère les *Ambassades Mémorables* comme un texte important puisque il ne se trouvait aucun ouvrage avant lui qui présentât le Japon sous d'autres aspects que ceux auxquels s'attachaient ordinairement les religieux[183].

Par ailleurs les rapports des marins hollandais étant restés jusqu'à cette époque dans le domaine confidentiel des archives de la VOC, peu de personnes avaient jusqu'alors eu la possibilité d'en lire ne serait-ce que quelques extraits. Sur ce point, il est évident que cet ouvrage consacre beaucoup de pages à la publication de différents extraits de rapports et de journaux tenus par des marins et négociants[184] et nous permet d'entrevoir

---

[180] *Histoire générale des Voyages*, *op. cit.*, tome 10, p. V, notes en bas de page.
[181] *Histoire générale des Voyages*, *op. cit.*, p. VI.
[182] Kreiner, Josef, *Kenperu no mita Nihon,* (Le Japon vu par Kaempfer), Tôkyô, NHK Books, 1996, p.39.
[183] Shibata, Akihiro, « Kenperu no Sakoku-kan» (La théorie de l'isolement de Kaempfer), *Geibun-kenkyû*, numéro 86, Tôkyô, Keio Gikuku University, 2004, p. 136.
[184] Il utilise les rapports de différents acteurs étrangers d'un séjour au Japon, dont Schaep, Bylvelt, Hagenaar, proposant un échantillon d'expériences japonaises. Cf. p. 51 et suiv.

le Japon sous un aspect autre que le récit religieux. Toutefois il faut noter que la méthode éditoriale est pour le moins défaillante, il ne s'y trouve ni tête de chapitres ni titres mettant en valeur son contenu. L'auteur semble avoir seulement juxtaposé des informations autour de différentes thématiques comme l'on coud des bouts de chiffons afin d'en faire un drapeau. Le père de Charlevoix affirme à son sujet qu'« il n'y a nul ordre dans l'ouvrage, que tout y est plein de redites et de contradictions, et qu'on y défigure presque toujours ce qu'on a tiré d'ailleurs ; en un mot, qu'il ne peut être d'aucun usage, sauf pour quelques points de Géographie. »[185] Arnold Montanus, semble-t-il, était animé par le souci d'expliquer en détails les choses dont il s'entretient et sa culture générale et philosophique s'étale à de nombreuses reprises dans les pages de son ouvrage touffu. Ainsi par exemple, lorsque l'auteur présente le récit de voyageurs hollandais qui, lors d'un retour de Edo, croisent des lépreux sur leur chemin[186], il ne peut s'empêcher de citer un passage d'Hérodote qui narre une situation identique[187]. S'agit-il de moines mendiants, il entre alors dans une longue digression au sujet de Diogène Laërce avant de nous entretenir au sujet des druides[188].

Compilateur, Montanus est le représentant d'un monde culturel qui accorde la primauté aux textes et non à l'expérience personnelle, qui conquiert sa légitimité d'auteur à l'aide de citations et non en rapportant des faits vécus par lui. Ainsi s'épuise cette « histoire des ambassadeurs » que l'auteur illustre de descriptions de paysages ou d'architecture[189], de portraits de personnes rencontrées en cours de chemin, de

---

[185] Charlevoix, cité dans l'*Histoire générale des Voyages*, *op. cit.*, tome 10, p. 482. Ce qui est juste en ce qui concerne les redites et le désordre du texte.
[186] Montanus, Arnold, *op. cit.*, première partie, p. 87-109.
[187] *Ibid.*, p. 89.
[188] *Ibid.*, 89. De temps à autres, de longs passages du livre se répètent de façon incompréhensible en raison d'un travail éditorial anarchique. (Notamment nombre de textes des navigateurs hollandais sont repris en entier dans la seconde partie).
[189] Montanus, Arnold, *op. cit.*, première partie, p. 87 et suiv.

réflexions sur un thème ou un autre, qu'il tâchera d'éclaircir en citant pour servir son propos soit les paroles d'un jésuite, soit des textes de l'Antiquité.

5 - Une représentation imaginaire du Japon

Les deux tomes des *Ambassades mémorables,* présentent par ailleurs la particularité d'être abondamment illustrés par des gravures qui révèlent la perception du Japon qu'avaient en général les lettrés européens qui, très facilement, assimilaient le pays du Soleil levant à la Chine. En effet, les gravures qui représentent des paysages, des scènes de la vie quotidienne, ou des scènes de fêtes religieuses, des temples, ou encore le château d'Osaka, nous semblent bien étranges et ne proposent aucune description du Japon tel qu'il fut dessiné et peint par les artistes japonais de l'époque. Ces dessins plutôt fantaisistes ne constituent nullement une description exacte du monde japonais tel qu'il était à l'époque. Le dessinateur, faute de documents de première main, s'est laissé aller à son imagination et a choisi pour modèle des dessins provenant de Chine ou encore de l'Inde. Les personnages représentés dans ces illustrations n'ont rien de très japonais. Ils sont notamment revêtus de longues robes, qui ont sans conteste été imaginées à partir d'une imitation de la mode chinoise ou des civilisations de l'Orient. Ces vêtements ne ressemblent en aucune façon aux kimonos que portaient les femmes et les hommes d'un certain rang, ni non plus au maigre accoutrement que revêtaient les gens du bas peuple dont l'habillement était réduit bien souvent au strict minimum. Nous retrouvons l'emploi du même procédé dans les dessins des constructions, temples, sanctuaires, palais où se déroulent différentes scènes représentant quelque évènement pompeux de la vie des nobles et de la cour, ou encore quelques dessins mettant en scène

des drames de la vie quotidienne, incendies, ou autres évènements. Là encore, le dessinateur s'est reposé sur son imagination pour dessiner l'architecture des temples et des maisons japonaises. Jean Gaspar Scheuchzer n'a pas manqué lui non plus de critiquer, dans l'Introduction de *l'Histoire du Japon*, les illustrations fautives :

« Les principaux embellissements, et pour dire l'âme des ouvrages de cette espèce, ne peut servir qu'à jeter dans l'erreur, parce qu'elles représentent les choses, non comme elles sont, mais comme le peintre les imaginoit. »[190]

Il est certain que le lecteur naïf était trompé, mais ces reproductions fantaisistes et réductrices nous permettent cependant de comprendre la façon dont le public européen se représentait le Japon et les Japonais, et d'y lire partiellement la manière dont, à travers des erreurs plus ou moins involontaires, des préjugés et des amalgames, il s'imaginait cette contrée représentée sous forme de décalcomanie de la Chine, alors que bien évidemment de grandes différences existaient entre les deux cultures, même si l'une a été influencée par l'autre.

Cela correspond toutefois aux théories en cours à l'époque en Europe qui faisaient des Japonais les descendants de Chinois réfugiés sur les îles à l'est du vaste pays continental pour fuir un pouvoir autoritaire comme le rapportaient les textes anciens. L'illustration a été sujette à de nombreuses critiques :

« La partie de cet ouvrage qui contient la relation des ambassades, n'a point été faite, comme le titre l'annonce, sur les journaux de ces ambassades : c'est une compilation indigeste de ce que les jésuites et autres missionnaires ont écrit sur le Japon. A l'égard des planches qui ont servi pour les trois éditions, et qui ont été successivement retouchées, elles représentent les objets, non comme ils sont réellement, mais comme le dessinateur les imaginoit.»[191]

---

[190] Cf. « Histoire du Japon », *op. cit.,* « Préface du traducteur », p. LV ; *Histoire générale des Voyages, op. cit.*, tome 10, p. XLIV.

[191] Boucher de la Richarderie, Gilles, *Bibliothèque universelle des voyages*, tome, V, Paris, Treuttel et Wurte, 1808, p. 205-206.

Montanus ne fut pas le seul à proposer des illustrations d'un Japon imaginaire recréé suivant l'inspiration d'un dessinateur qui prend son modèle dans les dessins parvenus de Chine[192]. Il faudra attendre Kaempfer pour avoir une représentation graphique du Japon de haute qualité. Les jésuites, dont certains avaient tracé des cartes géographiques malahabiles n'avaient pas fait, par contre, de dessins représentant des scènes de la vie japonaise. Caron, quant à lui, en plus de la carte du Japon dont il a déjà été question, a exécuté un dessin représentant une scène de torture d'un homme crucifié, dessin inséré avec la publication de son texte[193] :

« Au XVIIIe siècle, l'horizon français s'ouvre largement sur ce lointain : cartes, plans, illustrations, estampes et croquis accompagnent comme aux siècles précédents les ouvrages des érudits jésuites, soucieux de faire voir l'infinie variété du monde qu'ont découvert leurs missionnaires, les lettres de mission sont régulièrement lues dans les collèges, les salons, les cabinets de travail et de nombreuses monographies paraisssent sur les pays où ils séjournent. Dans la lignée de leurs prédécesseurs, les jésuites du XVIIIe siècle recourent à d'abondantes images didactiques comme dans la description géographique, historique, de la Chine, de la Tartarie, par du Halde (1674-1743) qui fait suite, en quelque sorte, Charlevoix publie abondance de cartes, de figures et de plans dans ses ouvrages sur le Japon […] »[194]

[192] Wolgang Michel juge que les descriptions sont souvent grotesques. Cf. Michel, Wolgang, « Travels of the Dutch East India Compagny in the Japanese Archipelago *», op. cit.*, p. 31-39.

[193] Dans l'édition de Jacques Proust, *op. cit*., p. 133.

[194] Flammarion, Edith, *La chair et le verbe. Les jésuites de France au XVIIIe siècle et l'image.* Paris, Sorbonne, 2008, p. 34.

C - Engelbert Kaempfer ou le voyage scientifique

Parmi les rares écrits publiés au cours du XVIIIe siècle et rédigés suite à un séjour effectué par son auteur lui-même, celui qui tient une place toute particulière, sinon primordiale dans notre étude, est sans conteste l'*Histoire civile et religieuse du Japon*[195] du médecin allemand Engelbert Kaempfer dont il a déjà été bien souvent question dans notre chapitre consacré à l'ouvrage de Charlevoix. Sa publication fondamentale qui parut au début du XVIIIe siècle diffère non seulement des ouvrages précédents relatifs au Japon par la qualité et la variété des sujets abordés, mais aussi en raison de l'approfondissement des connaissances en plusieurs domaines, demeurées jusqu'alors parfois très parcellaires. Elle comble également des lacunes qui résultent de l'impossibilité pour les étrangers d'entrer dans ce pays et de s'y déplacer, hormis un nombre fort limité de personnes. Rappelons également que certains aspects de la culture et de la civilisation du Japon avaient été ignorés dans les écrits des religieux. Comme nous aurons l'occasion de le souligner, cette publication, relativement imposante de par son contenu et les informations qu'elle diffuse, jouera un rôle prépondérant dans la connaissance du Japon durant le XVIIIe siècle ainsi qu'au début du siècle suivant, qu'il s'agisse de questions politiques, religieuses[196] ou encore historiques. La présentation de la civilisation et de l'histoire japonaise[197] ainsi que des origines du Japon[198], thèmes certes déjà abordés par quelques auteurs précédents, n'est pas oubliée non plus.

Grâce à l'ouverture d'esprit et au sens de l'observation développé par son auteur, cet

---

[195] Kaempfer, Engelbert, *Histoire naturelle, civile et religieuse de Japon*, *op. cit*. Nous utilisons l'édition française publiée à la Haye, chez P. Gosse et J. Neaulme, 1733.

[196] Cf. De l'état et de la religion dans le Japon, *op. cit*., tome deuxième, p. 1-75.

[197] Kaempfer, Engelbert, *Histoire naturelle, civile et religieuse de Japon*, *op. cit*., tome deuxième, p. 226-312.

[198] Kaempfer, Engelbert, *Histoire naturelle, civile et religieuse de Japon*, *op. cit*., tome premier, p. 129-153. Au sujet de l'origine fabuleuse, *ibid*., p. 153-161.

ouvrage fut pour de nombreux lettrés durant le siècle des Lumières une source d'informations relativement précises sur ce pays.

Le voyage périlleux de Kaempfer jusqu'au Japon, alors considéré comme le bout du Monde, se situe quelques années avant la fin du XVIIe siècle. Toutefois, Kaempfer, à travers sa vie, ses convictions et ses oeuvres, était également un homme de transition tourné vers le XVIIIe siècle et le progrès de la civilisation. Comme nous pourrons le constater par la suite, il recueillit en son temps des éloges mérités. Ses recherches constituent encore de nos jours pour les chercheurs étudiant l'histoire du Japon de l'époque Edo un document riche en informations, permettant la découverte d'une région assez malconnue à l'époque à travers une perspective européenne.

Notons que malgré la publication d'autres ouvrages de facture plus moderne, au milieu du XIXe siècle il retrouva un léger regain d'intérêt lors de l'ouverture des frontières maritimes du Japon[199] car il était nécessaire pour les nouveaux arrivants de pouvoir disposer d'informations relatives à sa culture et à son histoire.

Lors de son arrivée à Deshima en 1823, Siebold s'empressa de faire dresser une pierre, comme c'est la coutume au Japon, pour fêter l'oeuvre du médecin allemand et celle de Thunberg[200]. Massarella nous livre une appréciation du travail de Kaempfer :

« Kaempfer n'était pas le premier européen à écrire de façon intensive sur le Japon. Malgré son isolement total, les Européens furent cependant capables de rassembler des informations sur le Japon et de les transmettre en Europe. Ces rapports, écrits par des gens venus de sphères différentes, varient considérablement suivant la valeur de leurs informations. »[201]

---

[199] Il fut publié à Londres en 1853 sous le titre *An account of Japan*. Londres. Cf. Kreiner, Josef, *Kenperu no mita Nihon*, *op. cit.,* p. 51.

[200] Kreiner, Josef, *Kenperu no mita Nihon, op. cit.,* p. 51. Cette pierre se trouve encore actuellement à Deshima, dans l'enceinte du musée.

[201] Massarella, Derek, « The History of the History: The Purchase and Publication of Englebert Kaempfer's The History of Japan », *The Further Goal. Englebert Kaempfer's Encounter with Tokugawa Japan*, Japan Library, 1995, p. 65. Ouvrage collectif, éditeur Bodart-Bailey, Beatrice. (notre traduction)

1 - Présentation d'Engelbert Kaempfer, un homme de science

Le premier document officiel relatif à la biographie d'Engelbert Kaempfer est l'Introduction de l'*Histoire du Japon*, rédigée par un jeune Suisse, Jean-Gaspar Scleuchter, qui fut le premier à traduire du bas allemand en anglais et à publier une partie de la masse des documents laissés dans le désordre à sa mort par le voyageur. Engelbert Kaempfer, est né en 1651 à Lemgo, en Westphalie, ville dont le père était l'un des vicaires, et il y décèdera en 1716 à l'âge de soixante-cinq ans après avoir quitté son pays durant vingt-sept ans.

Il ne pourra donc pas assister à la première publication de son ouvrage, imprimé en langue anglaise en 1727. Comme c'était l'usage à l'époque dans le cas des familles cultivées, le jeune Engelbert bénéficia d'une éducation soignée même si son père[202] n'avait que de maigres ressources. Ainsi le jeune homme fréquenta-t-il différentes écoles, tant en Allemagne qu'en Pologne, puis plusieurs universités, notamment celles de Dantzig et de Cracovie[203] où il étudiera notamment la philologie, le droit et les sciences naturelles. Il fréquentera également l'université de Hambourg puis celle de Lübeck, avant d'étudier pendant quatre ans la médecine et approfondir ses connaissances en sciences naturelles et en droit à Königsberg, ville alors située en Prusse. Même si en définitive il s'agissait d'un périmètre géographiquement assez restreint et culturellement rattaché à la sphère allemande, on peut supposer que son « tour » lui a permis de s'ouvrir à différentes formes de pensée, et plus particulièrement

[202] Pasteur protestant, il mena, en raison de ses maigres ressources financières, une vie de privations afin que son fils puisse recevoir une bonne éducation.
[203] En 1676.

à diverses opinions religieuses, à une époque où les guerres de religion, et toutes les exactions commises au nom d'un même Dieu, demeuraient encore dans les coeurs et les esprits[204]. En 1681, Engelbert Kaempfer voyage en Suède puis s'inscrit à l'université d'Uppsala. Le choix de ce pays peu éloigné de sa terre natale, d'après Detlef Haverland[205], n'est pas étranger au fait qu'il jouait un rôle politique et économique prépondérant au XVIIe siècle parmi les pays du Nord de l'Europe.

Le jeune homme y serait donc allé en raison des débouchés professionnels qui pouvaient s'offrir à lui[206] et du fait que son demi-frère Andreas, y réussissait professionnellement[207]. Grâce aux relations qu'il s'était créées à Stockholm dans le milieu universitaire en raison de ses capacités intellectuelles et de ses connaissances étendues, Engelbert Kaempfer, quoique allemand et déjà presque trentenaire, parvient à décrocher en 1683 un poste de secrétaire dans une délégation suédoise qui, après un séjour à la cour de Russie, le conduira jusqu'en Perse, à la cour de Isphahan. Cela sera alors pour le jeune homme le début du grand et long périple qui le mènera au bout du Monde.

---

[204] Le fait d'avoir vécu dans plusieurs endroits, ses longs et parfois courts séjours dans différentes villes estudantines lui permettront, en plus de l'acquisition de connaissances solides et d'un bagage universitaire de niveau élevé, d'avoir un regard ouvert sur le monde et de se constituer une très solide formation intellectuelle « d'honnête homme » suivant la coutume à l'époque dans le cas des étudiants fortunés, ce qui n'était pas le cas de Kaempfer.

[205] Haverland, Detlev, *Engelbert Kaempfer (1651-1716) a Biography,* British Library, London, 1996, p. 13.

[206] « La seule supposition que nous pouvons faire est qu'Englebert a essayé d'acquérir le plus de connaissances possibles de façon à ce que (comme son père) il soit capable d'acquérir une position dans la société. » Haverland, Detlev, *Engelbert Kaempfer (1651-1716) a Biography,* British Library, London, 1996, p. 14. (notre traduction)

[207] Cf. Haverland, Detlev, *Engelbert Kaempfer (1651-1716) a Biography, op. cit*., p. 15. A partir d'une information recueillie dans l'autobiographie du demi-frère d'Engelbert, Andreas.

2 - La découverte de l'Orient

Suite à un court séjour à Moscou où il découvrira la haute société, Engelbert Kaempfer arrivera en 1684 à Astrakhan après un périple éprouvant, devenant ainsi le premier scientifique à voyager autour de la mer Caspienne. Le voyageur, qui exprime les sentiments de satisfaction qu'il ressentit lors de sa visite de la ville de Qum « *Ceci réjouirait l'oeil de n'importe quel voyageur curieux* »[208] pense déjà à cette époque à la publication future de son journal. Derek Massarella considère que « cette notation révèle clairement l'esprit ouvert avec lequel il approchait l'environnement oriental qui ne lui était pas familier »[209], ajoutant que « Kaempfer représente une étape importante dans le développement vers Humboldt. Il aime le paysage dessiné par l'activité humaine, il l'approche avec un engagement personnel. »[210] De fait Engelbert Kaempfer ne rentrera pas en Europe avec la délégation de l'ambassade suédoise à laquelle il était pourtant rattaché. Certains chercheurs ont cru voir en lui une sorte d'explorateur intrépide désireux de voyager de par le monde et de mener une vie aventureuse. Opinion romantique, certes, mais que ne partage nullement Derek Massarella. Il lui semble au contraire évident que les projets et intentions qu'envisageait le jeune homme, qui pensait et agissait avec rationalité et s'inquiétait pour son avenir, n'avaient aucun rapport avec la rêverie romantique d'un aventurier animé par le désir de parcourir le vaste Monde[211]. Accomplir des voyages incertains et hasardeux au gré de ses désirs et de ses passions, sans aucune garantie d'acquérir par la suite un emploi permanent, ne

[208] Massarella, Derek, *op. cit.*, p. 26.
[209] *Ibid*.
[210] *Ibid.,* p. 28.
[211] *Ibid.,* p. 37.

correspondait ni à ses intentions ni à son goût[212]. Dans les notes du voyageur se trouverait la réponse qui expliquerait son choix de ne pas rentrer en Europe[213]. Kaempfer y écrit en effet que l'Allemagne est en guerre avec la France et la Turquie et que l'économie, suite aux ravages occasionnés lors de la guerre de trente ans qui avait déchiré le pays, y était encore instable[214]. Il jugeait donc préférable quant à lui de continuer ses périgrinations plutôt que de s'en retourner dans son pays meurtri. Profitant de son séjour en Perse, mère des civilisations, il accomplit des déplacements qui lui permettront de découvrir des sites antiques, notamment les ruines de Persépolis dont il fera de nombreux croquis[215]. Il réussira finalement à obtenir[216], non sans quelques difficultés d'ailleurs, un emploi au service de la VOC à Ispahan grâce à l'intervention d'un commissaire de cette société. C'est ainsi qu'il fut engagé comme médecin sur un navire de la même compagnie et embarquera à bord d'un des navires de la Compagnie hollandaise, ce qui lui permit de sortir de l'impasse dans laquelle il se trouvait[217]. Son périple le conduisit jusqu'à Batavia, l'actuelle Djakarta, où les Hollandais avait déjà établi un siècle plus tôt un port de commerce fructueux d'où ils envoyaient des navires sillonner les mers de l'Asie. Il y arriva fin 1689 et était certainement encore loin d'imaginer à cette époque qu'il partirait quelque temps après pour le Japon, où il se rendit l'année suivante.

---

[212] *Ibid.,* p. 37.
[213] *Ibid.,* p. 37.
[214] Haverland, Detlev, « Engelbert Kaempfer », dans *Kenperu no mita Nihon*, *op. cit.,* p. 17.
[215] Plusieurs de ces croquis sont reproduits dans *Amoenitatum* et *Histoire du Japon, op. cit.*
[216] Il dut affronter de nombreux déboires et désillusions dans la recherche d'un emploi et se sentait désespéré dans une situation qui lui paraissait sans issue. Après une longue attente entrecoupée d'une maladie qui mit sa vie en péril, une nouvelle voie s'ouvrit à lui.
[217] Il navigua tout d'abord vers l'Inde, où il visita des lieux prestigieux, puis Java.

3- **Une thématique récurrente dans les journaux de voyage : l'arrivée au Japon**

En 1690, Engelbert Kaempfer, après un premier séjour à Batavia[218], débarque dans la baie de Nagasaki et dépose son bagage à Dejima, l'îlot artificiel situé à l'époque au bord de la mer. Venu en qualité de médecin employé par la Compagnie des Indes Orientales[219], il y restera deux ans et supportera les conditions pénibles dans lesquelles végétaient plus ou moins quelques commerçants et cadres de la VOC obligés de résider et de travailler dans un espace fort étroit, notamment lors de la présence du navire hollandais à quai dans la rade de Nagasaki durant l'été. Dans ce lieu exigu entouré d'un mur, où en temps ordinaire seules demeuraient une dizaine de personnes, étaient bâties une dizaine de constructions en bois qui servaient de logement aux Hollandais, la maison du directeur, quelques entrepôts et, en dehors des bâtiments réservés aux étrangers, le bureau des officiers du gouvernement et de la ville de Nagasaki ainsi que des guérites pour les gardiens japonais qui surveillaient le petit pont permettant les entrées et sorties. Durant les deux siècles de leur présence, les autorités qui avaient limité la durée de séjour des commerçants à une année, imposaient aux résidents temporaires des contraintes strictes et sévères et exerçaient sur eux une surveillance drastique et pointilleuse qui les obligeait à être prudents et à rester continuellement sur leurs gardes. Les conditions somme toute exécrables que devaient supporter les

[218] Il en sera question ultérieurement.

[219] Kaempfer, Engelbert, *The History of Japan*, Tôkyô, 1929, tome premier. Préface de l'auteur, p. II : « *C'est par la bonté et sous la protection de cette illustre Compagnie, que j'ai souvent obtenu dans les Indes ce que je souhaitais, et que j'ai enfin la satisfaction de voir l'Empire du Japon, et la Cour du Souverain qui y règne.* »

Hollandais de façon à pouvoir continuer leur commerce, qui avec le temps perdait de sa rentabilité[220] en raison des contraintes financières formulées par les autorités, attirèrent sur eux le mépris des autres Européens. On peut également penser que les rivalités commerciales et religieuses n'étaient pas étrangères aux critiques acerbes envers la supposée bassesse des Hollandais énoncée dans de nombreux ouvrages relatifs au Japon durant les XVIIe et XVIIIe siècles[221]. Bien que les représentants de la VOC se disent « Hollandais, protestants et ennemis héréditaires des papistes »[222], le pouvoir japonais les surveillait par l'intermédiaire des hommes à son service, qui posaient sur eux un oeil soupçonneux. Tout comme ceux qui l'ont accompagné, marins et officiers, et comme ses prédécesseurs et successeurs, Kaempfer ne disposera pas de sa liberté de mouvements et devra se soumettre au sort pénible que les autorités japonaises infligeaient aux étrangers. Surveillés du matin au soir tels des prisonniers dans l'étroit îlot de Dejima[223] situé à l'entrée du port de Nagasaki, le seul endroit où ils étaient admis, les Hollandais avaient le sentiment de vivre comme dans un cachot[224]. Les mesures drastiques prises en 1639 à l'encontre des étrangers ainsi que leurs pénibles conditions de séjour constituaient pour eux un handicap certain à la connaissance du

---

220 La vente de l'or aux Hollandais fut interdite au milieu du XVIIe siècle. (1668) voir Nagamitsu Yôko, « Le Japon de la deuxième partie du XVIIe siècle et la Hollande », dans *Kenperu no mita Nihon*, *op. cit.,* p.103.

221 Il existe à ce sujet de nombreuses références à ce sujet. Nous revenons sur ce problème dans notre partie cinq.

222 Montanus, Arnold, première partie, p. 23. « *Ils dirent qu'ils étoient Chrétiens, mais nullement Papistes ; que le Christianisme et le Papisme étoient toutafait (sic) opposez : celui-cy étant tout contraire à la loi du Dieu éternel, et l'autre toutafait* (sic) *conforme ; Qu'ils croioient* (sic) *au Dieu éternel qui a créé le Ciel et la Terre : qu'ils y mettoient toute leur espérance, et étoient prêts de répandre leur sang pour soutenir leur foi ; mais que pour les Jésuites, n'étant point de leur communion, bien loin d'avoir rien å leur dire ni en secret ni autrement, ils ne les vouloient jamais voir, ni rien démêler avec eux. »*

223 Kaempfer, Engelbert, *Histoire du Japon*, *op. cit*., tome second, p. 186-191. « *Je crois que nous sommes [...] des otages de l'empereur. »* p. 191. Les anciennes constructions de l'îlot, reconstituées suivant les archives sur le même emplacement, ont été transformées en musée. Elles proposent un aperçu de la vie quotidienne des résidents hollandais à travers différentes reconstitutions.

224 « *C'est ainsi que nous passons toute l'année, avec presque aussi peu de liberté que des prisonniers, renfermez dans notre Isle sous l'inpection perpétuelle de nos gardes. » Ibid.,* tome second, p. 204.

pays. Cela ne leur permettait pas de développer dans leurs écrits des thèmes plus approfondis concernant la culture ou la civilisation japonaise, même dans le cas où ils auraient voulu s'y intéresser ! Ce sont les raisons pour lesquelles l'Europe du XVIIIe siècle, non moins curieuse du Japon que de la Chine, ne reçut presque rien d'équivalent de cette riche littérature épistolaire, de ces mémoires, notices ou encore écrits de toute sorte que procurait le labeur des Jésuites « missionnaires à la Chine », à la même époque et pour peu de temps encore[225]. Aux jésuites venus au Japon, il fut donné la possibilité d'examiner de l'intérieur et dans la durée les institutions, les hommes et les choses de l'immense empire, avant qu'ils n'en soient finalement eux aussi chassés. En revanche, dès 1640, la plupart des Hollandais qui abordèrent l'archipel ne connaîtront que bien peu de choses du Japon et leurs récits se résument la plupart du temps à des thématiques redondantes, illustrant notamment l'arrivée sous bonne garde des navires dans la baie de Nagasaki[226], où les attendent de pied ferme les représentants des autorités accompagnés de gardes qui inspectent de fond en comble le navire et vérifient dans les moindres recoins s'il n'y avait point d'objets ou de livres religieux qui pourraient prêter à litige[227]. Autres passages récurrents : le contrôle sévère et tatillon exercé par les autorités japonaises auquel sont soumis les nouveaux arrivants[228], et les conditions pénibles de leur séjour sous la surveillance de leurs « gardiens » fort peu amicaux[229]. Kaempfer ne fait pas exception à la règle. Il narre avec maints détails son arrivée dans le port de Nagasaki, note les procédures tatillonnes des fonctionnaires

[225] La Chine, elle aussi, renvoya ses jésuites en 1724. La fermeture du pays aux étrangers ne fut pas seulement une « affaire » japonaise.
[226] Kaempfer, Engelbert, *Histoire du Japon*, *op. cit*., tome second, p. 224-228.
[227] *Ibid.*, p. 224 ; p. 226.
[228] *Ibid.,* p. 227. Haberland signale les stéréotypes redondants dans les ouvrages des visiteurs de Deshima. Cf. « Engelbert Kaempfer » dans *Kenpura no Mita Nihon* (Le Japon vu par Kaempfer) *op. cit.,* p. 22.
[229] Kaempfer, Engelbert, *op. cit*., tome second, p. 223 et suivantes.

japonais et l'humiliation qu'il ressentit à cette occasion[230]. À l'avance, les Hollandais prennent d'infinies précautions afin de cacher leur appartenance à la religion réformée. Vérité évidemment connue des autorités japonaises qui craignaient toute propagande cachée durant le séjour et le déplacement des étrangers. Kaempfer et ses compagnons sont donc obligés de cacher leurs croix, leurs bibles et autres objets et symboles religieux avant la méticuleuse inspection[231].

Durant leur séjour, court dans le cas des marins, ils doivent également s'abstenir de révéler leur appartenance à une quelconque foi religieuse tant dans leurs paroles que dans leurs gestes[232]. Les auteurs ordinaires, qui ne connaîtront du Japon que Deshima, proposent dans leurs écrits, en dehors des anecdotes relatives à l'acceuil présenté ci-dessus, à la description du caractère des Japonais, entrevu principalement à travers celui de leurs gardiens, des réflexions au sujet des femmes, de leur fidélité, c'est-à-dire peu de chose en définitive[233]. Hormis des exceptions, parmi les quelques personnes qui eurent le privilège de parcourir le sud du pays jusqu'à la capitale durant ces deux siècles, « ambassadeurs » hollandais, médecins, les étrangers ne sont pour la plupart du temps

---

[230] Kaempfer, Engelbert, *op. cit*., tome premier, p. 90-92 ; tome second, p. 224-227.

[231] « On défend l'entrée à toute monnoye (sic) et à toute autre chose d'Europe ou d'ailleurs qui a figure de croix, de chapelet, ou de saint, empreinte dessus. Si l'on trouvait quelque chose de semblable sur nos gens, cela causeroit une aussi étrange confusion et une aussi étrange terreur parmi les Japonnois que si l'Empire avoit été trahi. […] en approchant du port, chacun étoit obligé suivant les ordonnances de rendre ses livres de prières [...] Le capitaine fourre tout cela dans un vieux tonneau, pour le dérober aux yeux des habitans du pays. » Kaempfer, Engelbert, op. cit., tome second, p. 226. Karl Peter Thunberg, un siècle plus tard, répétera les mêmes propos que son prédécesseur lorsqu'il décrit son propre débarquement à Nagasaki. Cf. Thunberg, Charles Pierre, *Voyages de C. P. Thunberg, au Japon, par le cap de Bonne Espérance, les Isles de la Sonde etc.,* chez Benoît Dandre, Garnery, Obré, 1796. p. 502 et suivantes.

[232] Donc évidemment pas de chapelets, de signes de croix, de crucifix, ni de repos le dimanche, etc.

[233] Haberland signale les stéréotypes redondants dans les ouvrages des visiteurs de Deshima. Cf. *Kenperu no mita Nihon, op. cit.*, p. 22.

que « des passants furtifs »[234] dont les rares témoignages écrits ne présentent généralement qu'un contenu assez limité et une redondance des thématiques[235]. Un siècle plus tard, Karl Peter Thunberg écrira :

« *Si les Japonais permettaient l'accès de leur pays aux seuls Hollandais, non sans méfiance ni précautions policières, on ne peut dire qu'il s'en soit résulté une ample moisson de renseignements sur ce pays, car les agents ordinaires de la compagnie néerlandaise manquaient généralement de loisir, de la curiosité et de la culture nécessaires pour voir et faire voir cette terre interdite à tout autre. Qui eut joint au souci de comprendre le talent de décrire, parmi ces marins et ces soldats recrutés à la presse, ces pauvres gens bannis ou malchanceux désireux de se refaire sous d'autres climats, ces fonctionnaires avides ou nonchalants, qu'avaient gâtés, au Cap ou à Batavia, le rythme lent et la moiteur de la vie coloniale*. »[236]

Heureusement Engelbert Kaempfer, l'un des rares auteurs de la fin du XVIIe siècle à avoir conçu un ouvrage qui intéressât à plusieurs degrés les élites intellectuelles de son temps, réussit comme nous le verrons bientôt à surmonter différents handicaps résultant de cette situation particulière.

4 – Un séjour « studíeux »

Malgré les conditions dans lesquelles étaient tenus les étrangers qui n'avaient que fort peu de contacts avec l'extérieur de Dejima[237], Engelbert Kaempfer réussit à tirer un grand profit de son séjour en se procurant de nombreuses informations relatives à

---

[234] « *La VOC était une organisation qui, pour parler de façon générale, n'était pas intéressé à pratiquer des activités de recherches […] mais intéressé premièrement à réaliser des profits ou à diriger une colonie. Dans une lettre, un des directeurs de la VOC se plaignait amèrement au sujet de ce manque d'intérêt pour l'étude parmi ses collègues.* » Cf. Huigen, Siegfried, *The Dutch trading Company as Knowledge Networks*, Leiden, 2008, p. 8. (notre traduction)

[235] *Ibid.,* p. 10.

[236] Thunberg, Karl Peter, *op. cit.*, p. 9.

[237] Kaempfer, Engelbert, *Histoire du Japon, op. cit.*, tome second, p. 223-230.

différents aspects du Japon. Il sut agir habilement afin de pouvoir entretenir un semblant de relations cordiales avec les interprètes et quelques Japonais voyageant aux frais des Hollandais[238], ce qui n'était certes pas une chose facile en raison des strictes interdictions et de la surveillance tatillonne à laquelle les Hollandais étaient continuellement soumis[239]. D'une façon générale, les conditions de séjour ne se prêtaient point à l'étude de la culture et de la civilisation japonaises ni à des études linguistiques. Suivant un règlement sévère, il était interdit aux interprètes japonais qui encadraient les étrangers de leur enseigner ne serait-ce que les rudiments de leur langue[240]. En effet :

« La principale et la plus nombreuse compagnie ou corps d'officiers de notre Isle est

---

[238] « *Les interprètes nous recommandent pour l'ordinaire, leurs favoris, qui moins ils entendent le Hollandois, et mieux cela correspond à leur intention. Je ne parle pas de quelques autres personnes, qui, par l'ordre ou la permission expresse des Gouverneurs et des Interprètes, font le voyage avec nous, et franchement aussi à nos dépens, quoi qu'ils ne soient chargés d'aucune affaire qui nous regarde. Tous ces compagnons de voyage, dont je viens de parler, ont la permission de nous visiter familièrement à Deshima, quelque temps avant notre départ, afin qu'ils puissant un peu nous connaître d'avance. Il y en a plusieurs parmi eux, qui seroient de tout leur coeur plus libres et plus ouverts avec nous, n'étoient le serment solennel qu'ils doivent tous prêter avant que de partir, et plus encore, la crainte d'être trahis par d'autres ; car en vertu de ce même serment, chacun d'eux est également obligé d'observer de près, non seulement la conduit des Hollandois, mais aussi celle des autres Japonnois, surtout en ce qui regarde ces premiers.* » Kaempfer, Engelbert, *Histoire du Japon, op. cit.*, tome second, p. 293-294.

[239] *« Ces étrangers demeurent hors de la ville dans des endroits séparez, où ils sont veillez, et gardez avec beaucoup de rigueur, comme des personnes suspectes et qui pourroient tramer quelque conspiration. »* Kaempfer, Engelbert, *Histoire naturelle, civile et religieuse de Japon*, *op. cit*., tome second, p. 86. « *Les Gouverneurs de Nagasaki ont sur la vie et les biens des habitans de cette ville, naturels et étrangers, ils ont la direction du commerce étranger, le pouvoir d'examiner judiciairement les fraudeurs des douanes et les Chrétiens, de punir ceux qui sont accusez et convaincus de l'un ou l'autre de ces crimes.* » *Ibid*., tome second, p. 105.

[240] Ralph Boxer note qu'en 1675 un gouverneur général hollandais se plaignait de l'incapacité des interprètes japonais et réclama que les Hollandais aient la possiblité d'apprendre le japonais. Sa demande fut rejetée. Boxer, Ralph, *Jan Compagnie in Japan.*1600-1817, La Hague, Martinus Nijhoff, 1936, *op cit.*, p. 59. Kaempfer, au sujet des interprètes : « *Ils tâchent de venir à bout de ces deux desseins, en nous emprisonnant de plus en plus; regardant cela comme le plus sur moyen de nous tenir dans l'ignorance de leur langue, et de nous interdire toute conversation et toute familiarité avec les naturels du pays. S'il y a quelqu'un d'entre nos gens qui ait fait un progrès considérable dans la langue Japonnoise, il est sur qu'ils auront quelque prétexte afin d'obtenir un ordre des Gouverneurs pour le faire sortir du pays.* » Kaempfer, Engelbert, *Histoire du Japon, op. cit.*, tome second, p. 217. Au sujet de la connaissance des langues étrangères : « *La connoissance et l'habilité de ces Interprètes, généralement parlant, n'est guère autre chose qu'une liaison telle quelle de mots écorchés […] qu'ils joignent ensemble selon l'idiome de leur proper langue, sans avoir égard au genre de celle qu'ils traduisent, ce qu'ils font d'une manière si bizarre, qu'il faudrait d'autres Interprètes pour expliquer ce qu'ils veulent dire.* » Kaempfer, Engelbert, *op. cit*., tome second, p. 106-107.

celui des Hollanda Tsujuunfi ou Interprètes Hollandois, corps fort considérable, contenant cent cinquante personnes environ. […] Le gouvernement a soin d'avoir un grand nombre d'Interprètes, afin de nous rendre inutile la connaissance de la langue du pays, et par ce moyen nous tenir, autant qu'il est en leur pouvoir, dans l'ignorance de son état présent, de ses forces, des mesures et des coutumes des habitants, des lois, du commerce, de l'Histoire, et des autres choses dignes de la curiosité et des recherches des étrangers.»[241]

Pour les autorités soucieuses de ne laisser percer aucune information au sujet du pays, tout demeurait secret d'état, ne pas donner l'occasion aux étrangers d'apprendre la langue était encore le meilleur moyen de leur fermer les portes au savoir et à la connaissance du pays[242].

Les difficultés, le mépris, le cloisonnement[243] dans lequel étaient tenus les marchands et les interdits n'empêchèrent pas cependant Engelbert Kaempfer qui était doté d'un caractère intrépide et ne rechignait pas à utiliser différents subterfuges pour arriver à ses fins, de se procurer habilement de nombreux renseignements malgré le réel danger que constituait le fait de contrevenir aux interdits. Il réussit, à l'aide de diplomatie, de ruses et de bons procédés, ainsi qu'à diverses circonstances favorables qui ont joué en sa faveur, à rassembler de nombreuses informations relatives au pays au Japon « à la barbe » de ses gardiens. Il put notamment se faire traduire en cachette des écrits japonais consacrés en particulier à l'histoire du pays ou encore aux légendes alors

---

241 Kaempfer, Engelbert, *op. cit*., tome second, p.196-197.

242 *Ibid.*, tome second, p. 289. « *On diroit, qu'en cela, ils n'ont point d'autre but que de nous faire honneur, et de nous escorter, comme des gens qui vont voir la suprême Majesté de l'Empire ; mais, c'est en effet, principalement, pour nous épier et observer de près toutes nos démarches, pour nous empêcher d'avoir avec les naturels du païs aucun commerce suspect ou illicite, comme de leur donner secrètement des croix, des images, des reliques, ou d'autres choses qui ayent le moindre rapport à la Religion Chrétienne.* »

243 « *Le peu de Hollandois qui restent à Deshima après le départ de nos navires ont la permission une ou deux fois dans l'année de se promener dans la campagne.* » Kaempfer, Engelbert, *Histoire du Japon, op. cit.*, tome second, p. 207.

qu'il était formellement interdit aux interprètes, « *les truchemens* », de concéder aux étrangers une quelconque information relative au pays, de quelque domaine qu'il s'agisse[244]. Les interprètes d'ailleurs devaient prêter serment devant leurs supérieurs et s'engager à ne point communiquer des informations jugées, même futiles, « secrets d'État » comme le note Kaempfer[245] qui souligne à propos des officiers au service des résidents étrangers qu'ils ont le droit de :

« *Venir et de converser avec nous, toujours avec quelque prétexte plausible, mais sans attendre d'eux une amitié sincère, de la bonne intelligence, et de la familiarité [...] car avant qu'ils soient reçus à notre service, ils doivent s'obliger par un serment solennel de nous refuser toute sorte de communication, de confiance, ou d'amitié, enfin tout ce qui pourrait tendre en aucune façon à favoriser nos intérêts.* »[246]

Cependant Kaempfer sut très vite saisir certaines particularités de la culture japonaise et le fonctionnement complexe des rapports humains à l'intérieur de cette société caractérisée par un écart et des subtilités entre les règles et la pratique, espace qui permet de profiter d'une certaine marge de liberté[247]. Ainsi il soigna un officiel japonais malade qui, heureux d'être indirectement guéri par Kaempfer lui accorda quelques privilèges utiles à ses recherches[248]. Lors des soins qu'il donnait à des patients japonais, il réussissait, dit-il, dans le tête à tête médical, à leur soutirer quelques informations[249].

---

[244] Massarella, Derek, *op. cit.*, p. 65.

[245] Kaempfer, Engelbert, *op. cit.*, tome second, p. 200. *« Ce serment, quelque terrible et liant qu'il paroisse, ne retiendroit guères (sic) cette nation, n'étoit le châtiment rigoureux que le magistrat civil ordonne contre la moindre intervention : c'est un crime que l'on ne sauroit expier qu'en versant tout le sang avec lequel on a confirmé le serment. »*

[246] *Ibid.*

[247] « *Hon ne, Tate mae* ». Par exemple, les Japonais savent que les Hollandais sont protestants mais à partir du moment où ils ne portent pas de signes extérieurs à cette appartenance ils font semblant de l'ignorer.

[248] Kaempfer, Engelbert, *op. cit.*, tome second, p. 299.

[249] Haberland, Detlev, *Kenperu no mita Nihon*, *op. cit.*, p. 23.

De même, durant les deux voyages qu'il accomplit de Nagasaki à Edo, malgré la pénibilité du déplacement et les efforts physiques que cela réclamait en plus de l'agacement ressenti à être toujours espionné[250], le médecin allemand restait très poli et serviable envers les gens chargés de les guider et surtout de les surveiller[251], les soignant le cas échéant. Cela lui permit d'obtenir auprès d'eux divers renseignements, malgré le danger que représentait tout acte prohibé[252]. Un des moyens utilisés par Kaempfer pour s'attirer les bonnes grâces de ses interlocuteurs et aussi leur délier la parole consistait à leur offrir du vin[253] , méthode qu'il employa à de nombreuses reprises :

« *En leur donnant des conseils comme médecin, des leçons d'astronomie et de mathématiques, des cordiaux et des liqueurs de l'Europe, je pouvais leur faire toutes les questions qui me venaient à l'esprit. Ils ne me refusaient aucune instruction, jusqu'à me révéler, lorsque nous étions seuls, les choses mêmes sur lesquelles ils doivent garder un secret inviolable. Ces informations particulières m'ont été d'un grand usage pour recueillir les matériaux nécessaires à l'histoire du Japon que je méditais.* » [254],

---

250 *« C'est moins pour être nos Interprètes que nos espions et servir le gouvernement en tenant les yeux ouverts sur notre conduite. »* Kaempfer, Engelbert, *op. cit*., tome second, p. 213.

251 *« Je pris toute la peine et tous les soins possibles, pour me procurer l'amitié et le secours de ceux qui nous accompagnaient, gagnant les uns par ma grande soumission, et par mon empressement à leur donner les conseils et le remèdes nécessaires pour leur santé, et m'attachant les autres par la manière dont je les récompensois, en secret, des moindres services que j'en recevois. »* Kaempfer, Engelbert, *op. cit*., tome second, p. 299.

252 « *Quant aux affaires secrètes de l'empire, je n'ai pu me procurer des informations amples et détaillées [...]on les engage par un serment, qui se renouvelle, chaque année, à s'observer et à se trahir mutuellement ; mais quelques grandes que soient ces difficultés elles ne sont pas insurmontables. En premier lieu, cette nation ne respecte pas les sermens qu'elle a prêtés au nom de certains dieux et esprits, que plusieurs n'adorent point, et que la plupart ignorent !* » Kaempfer, Engelbert, *op. cit*., tome second, p. 87.

253 Certains lecteurs européens, dont Charlevoix, blâmeront d'ailleurs le médecin allemand d'avoir utilisé à plusieurs reprises une telle méthode, qu'ils jugeaient peu orthodoxe, afin de pouvoir recueillir des informations.

254 Kaempfer, Engelbert, *op. cit*., tome second, p. 299.

Par ailleurs il eut l'occasion de rencontrer de temps à autre des personnes haut-placées dans les hiérarchies politiques locales[255] et réussit, semble-t-il, à obtenir d'elles de précieuses informations concernant des questions politiques, géographiques ou encore historiques importantes à la connaissance du pays. Kaempfer, qui parlait un peu le japonais, et en particulier le vocabulaire relatif à la médecine, se targue d'avoir toujours eu des réponses aux diverses questions qu'il posa, en tête à tête, à différents interlocuteurs[256]. Il ne nous est certes pas possible, aujourd'hui, de vérifier l'exactitude de toutes ces informations. En revanche, avec davantage de certitude, on peut dire que les nombreuses précisions concernant la quête et l'obtention des informations contribuent à la valorisation de celles-ci.

5 - Les deux ambassades auprès du *shôgun*

En dehors de tous les renseignements que le médecin collecta sur place afin de pouvoir dresser une image plus approfondie du Japon, l'intérêt du séjour d'Engelbert Kaempfer et du riche récit qu'il nous en propose réside dans le fait qu'il ait pu également effectuer, à deux reprises, un déplacement à l'intérieur du pays fermé aux étrangers, afin de se rendre de Nagasaki jusqu'à Edo. Il s'agissait d'aller y présenter ses

[255] *« La personne qui nous régaloit au nom du Gouverneur absent, et les autres Messieurs qui étoient dans la chambre, nous traitèrent aussi fort civilement, et nous pûmes nous empêcher de voir que tout cela se faisoit de bon coeur, de sorte que nous n'eumes aucune répugnance de montrer de la joye, et de divertir la compagnie chacun d'une chanson.* » Kaempfer, Engelbert, *op. cit*., troisième tome, p. 105.

[256] Kaempfer, Engelbert, *op. cit.,* tome second, p.298-299.

hommages au *shôgun* de l'époque, Tokugawa Tsunéoshi, en compagnie « l'ambassadeur », c'est-à-dire le directeur de la factorerie hollandaise de Nagasaki[257] à qui incombait cette charge annuelle. Le fait qu'il ait pu ainsi traverser toute la partie sud du Japon pour pénétrer finalement à Edo et en faire un récit précis et ordonné ajoute de la valeur à son ouvrage. Si avant lui plusieurs « ambassadeurs » hollandais tels que le sieur Wagenaer[258] et le sieur Indic[259], avaient eux aussi narré leur visite au *shôgun*, Kaempfer fut le premier auteur à présenter, à l'aide de nombreuses observations méticuleuses, les paysages entrevus, les productions agricoles, les lieux traversés. Il sut décrire les personnes rencontrées sur son chemin[260] et les cérémonies particulières qu'il eut l'occasion d'observer lors de visites dans des temples ou des sanctuaires[261]. Il propose également des descriptions des relais de poste et auberges où il passait la nuit[262]. Les maints détails relatifs à son voyage et ses rencontres, minutieusement annotés grâce à son esprit observateur et curieux de toute chose, permirent aux lecteurs de l'ouvrage de découvrir d'une façon plus précise que par le passé divers aspects du Japon qui n'avaient pas, ou très peu, été mis en valeur par les auteurs précédents, proposant ainsi un tableau synthétique du pays et de ses différentes richesses, tant culturelles que matérielles. Il va sans dire que ces pérégrinations, qui s'effectuaient en

---

[257] Kaempfer présente chacun des directeurs qu'il a accompagné jusqu'à Edo. La première fois, avec un Hollandais, *« gentilhomme d'une grande probité, généreux, affable, qui entendoit bien les coutumes et le langage des Japonnois »* le second *« possédant plusieurs langues, qui par son affabilité naturelle avoit trouvé le secret de s'ininuer dans les bonnes grâces de cette nation orgueilleuse et jalouse. » Histoire du Japon*, *op. cit.*, tome second, p. 290.

[258] La visite du sieur Zacharie Wagenaer à l' « empereur » en 1656. Cf. Montanus, Arnold, *Ambassades mémorables*, deuxième partie, p. 95 et suiv.

[259] *Ibid*., deuxième partie, p. 111 et suiv. (1661). La visite du Sieur van Zelderen tient en peu de mots : « L'ambassadeur eut le même accueil, et arriva enfin à Jedo, où il ne fit pas long séjour parce qu'il eut audience presqu'aussitôt qu'il fut arrivé. » *Ibid*., p. 139.

[260] Description de la résidence, Kaempfer, Engelbert, *op. cit.,* tome troisième*,* p. 81 et suiv.

[261] Kaempfer, Engelbert, *op. cit.,* tome second, p. 325 et suiv.

[262] Kaempfer, Engelbert, *op. cit.,*p. 329-345. (Extraits de Kaempfer dans la suite de notre travail.)

partie en bateau et en partie à cheval, n'étaient certes pas de tout repos[263]. De plus les rares étrangers privilégiés qui y ont participé n'étaient pas libres de leurs mouvements[264] Placés sous une surveillance constante[265], ils avaient au moins le précieux avantage de sortir de l'étroit ilôt de Deshima et de découvrir un aperçu du pays et de ses habitants[266]. Dans le cas de Kaempfer, ces déplacements constituèrent une richesse car, malgré la surveillance incessante[267], ils lui permirent de rassembler divers matériaux et connaissances relatives à certains aspects du Japon jusqu'alors fort peu connus du public[268]. Parmi les sujets traités, le récit des deux étonnantes visites rendues dans son château au maître du pays à l'époque, le *shôgun*, constitua ainsi un passage privilégié du récit du Voyage au Japon, en raison à la fois de l'originalité et de l'étrangeté de l'évènement, même s'il s'agissait d'un sujet déjà traité par d'autres auteurs[269]

---

[263] Kaempfer était mécontent qu'une partie du voyage se déroule en bateau car il ne pouvait ainsi pas observer le Japon ni les Japonais. Il en rejette la cause sur le *bakufu* qui veut montrer le moins possible le Japon. Moriya, Takeshi, explique cependant que la navigation côtière était un moyen de transport développé au Japon à l'époque et largement utilisé. Toutefois, vu que les bateaux étaient petits (en raison des lois) ils étaient obligés d'entrer chaque soir dans un port. (Cf. Kreiner, Joseph, *op. cit.*, p. 76)

[264] Kaempfer, Engelbert, *op. cit.,* p. 370. *« Tous les Japonnois en général qui nous accompagnent, sont formellement chargés de nous observer de près. Ceux qui surpassent les autres en vigilance et en bonne conduite à cet égard, recoivent, par voye d'encouragement, la permission de refaire ce voyage l'année suivante. Autrement, ils en sont exclus pour deux ans. »*

[265] « Pendant le voyage même on ne nous donne pas plus de liberté que des prisonniers en pourroient raisonnablement demander : on ne nous permet de parler à personne, pas même sans une permission spéciale, aux domestiques et serviteurs des hôtelleries où nous logeons. » *Ibid.*, p. 205.

[266] Kaempfer note que les responsables du voyage faisaient bien en sorte de fréquenter les mêmes auberges que les années passées afin de montrer qu'ils suivaient les directives au pied et à la lettre, afin de prouver leur obéissance. Ils espéraient ainsi en raison de leur servitude mesquine pouvoir refaire à nouveau le déplacement l'année suivante. Ainsi décidaient-ils, par exemple, de continuer la route qu'il pleuve ou qu'il vente au lieu de descendre tout simplement dans une auberge plus proche pour s'y mettre à l'abri. Kaempfer, Engelbert*, op. cit.,* tome second, p. 368.

[267] Par exemple, tout en faisant semblant de dessiner des plantes, chose admise, pour tromper la vigilance des hommes de garde et les fameux interprètes, il dresse des cartes topographiques des lieux, ce qui était évidemment totalement interdit et passible d'une punition très sévère. Faute de pouvoir écrire à la vue de tous durant la journée, il mémorise les choses vues et entrevues pour prendre discrètement des notes une fois installé dans une auberge.

[268] Certain*s* directeurs du comptoir (surnommés *« capitan »* par les Japonais) qui avaient fait eux aussi le voyage, désabusés en raison des conditions du voyage et de la « réception » au château d'Edo, ne laissèrent que des notes banales au sujet de ce qu'ils avaient pu voir durant leur périple. Cf. Nagamitsu Yôko, *op. cit.*, p. 104.

[269] Notamment à plusieurs reprises dans l'ouvrage de Montanus, mais de façon abrégée. La manière de recevoir les Hollandais était alors plus simple.

Reproduit dans les extraits de textes tirés de Kaempfer publiés dans les collections de voyages[270], ce passage contient quelques détails, qui privés de leur raison d'être dans les moeurs japonaises, deviennent cocasses pour un Européen. Ici, comme ailleurs, la rencontre est donc placée sous le signe du malentendu comme celui où sous l'injonction du *shôgun*, le médecin danse et mime différents gestes anodins et grotesques devant un parterre de dames cachées derrière des paravents ou leur éventail[271]. Ce malentendu sera renforcé, lors de la lecture de l'ouvrage, par certains lecteurs européens qui reprocheront au défunt Kaempfer de s'être soumis à cette mascarade qu'ils jugeaient intolérable et indigne d'un lettré[272]. On peut toutefois se demander s'il était vraiment possible au médecin de refuser de se plier aux curieuses demandes de l'auguste personne sans la blesser ni sans faire échouer le but de l'ambassade, qui était de renouveler les contracts commerciaux passés entre le gouvernement japonais et la VOC[273].

---

[270] Prévost, Antoine-François, éditeur. *Histoire générale des Voyages, ou Nouvelle collection de toutes les relations de voyages par mer et par terre [...].* Tome 10 de la première édition, Livre II, « Voyage d'Engelbert Kaempfer au Japon », p. 479-688, Paris, Didot, 1752.

[271] *« Après les premiers compliments, l'Acte qui suivit cette solennité se tourna en vraye farce. On nous fit mille questions impertinentes et ridicules [...] Il nous commanda d'ôter nos capes et nos manteaux, qui étoient nos habits de cérémonie, de nous tenir debout, de sorte qu'il pût bien nous considérer ; de marcher ; de nous arrêter ; de nous complimenter l'un l'autre, de sauter, de faire l'ivrogne, d'écorcher le langage Japonnois, de lire en Hollandois, de peindre, de chanter, de mettre et d'ôter nos manteaux. [...] Je joignis à ma danse une chanson amoureuse en Allemand. Ce fut de cette manière, et je ne sais combien d'autres singeries, que nous eûmes la patience de divertir l'Empereur toute la Cour. Cependant l'Ambassadeur est dispensé de ces sortes de commandements.»* Kaempfer, Engelbert, *op. cit*., tome troisième, p. 101 ; *Histoire générale des Voyages, op. cit.*, p. 531-532.

[272] La Harpe porte un jugement sévère sur ce cérémonial humiliant et sur ceux qui s'y soumettent : *« Ce cérémonial est un peu dur ; mais comme chacun est maître chez soi, on a droit de traiter comme on veut ceux qui viennent des extrémités du globe pour recevoir des humiliations, dont on ne peut pas craindre la vengeance. Un cérémonial, après tout, ne signifie rien, quel qu'il soit, quand il est le même pour tout le monde. Lécher la terre chez les despotes d'Asie n'est qu'une manière de faire la révérence. Je sais bien qu'il y a des gens qui ne s'en accommoderaient pas ; mais les Hollandais auront réponse à tout, en disant : Nous voulons gagner de l'argent et nous ne sommes pas fiers. » Abrégé de l'Histoire des Voyages*, *op.cit.*, p.177-178.

[273] Kaempfer, Engelbert, *op. cit*., tome troisième, p. 96-97 : *« Autrefois nous n'avions autre chose à faire à la Cour de l'Empereur que de lui rendre les hommages accoutumez, de la manière que je viens de dire. [...] Mais depuis plus de vingt ans, lui, (l'ambassadeur) et le reste des Hollandois [...] sont conduits plus avant dans le Palais, pour donner à la Cour, et aux Princesses du sang, le passetems (sic) de les voir. [...] Tandis que je dansais selon l'ordre de l'Empereur, j'eus deux fois l'occasion de voir l'Impératrice au travers des ouvertures de la jalousie. »*

D - *L'Histoire du Japon* d'Engelbert Kaempfer

1- **Une nouvelle approche du Japon**

Toutefois, l'*Histoire du Japon* d'Engelbert Kaempfer, dernier récit écrit par un auteur ayant accompli lui-même le voyage jusqu'au Japon à la fin du XVIIe siècle et séjourné durant une période relativement brève, ne repose pas seulement sur une expérience personnelle riche de connaissances et de découvertes effectuées dans des domaines aussi divers que la botanique, l'histoire, ou l'étude des religions. En effet son ouvrage est également basé sur l'étude préalable des différents documents, rapports et publications relatifs au Japon que Kaempfer avait fébrilement consultés dans un premier temps à Batavia, dans l'attente de son départ pour l'archipel nippon[274]. Par la suite, sur place, à Deshima, l'auteur fut favorisé par la chance d'avoir à son service un jeune homme cultivé et intelligent, Imamura Gen'emon Eisei[275], dont il sut gagner la sympathie et profiter des nombreux talents[276]. Grâce à l'aide précieuse de ce jeune

[274] Nous donnerons des précisions sur ce sujet dans un autre sous-chapitre.

[275] Imamura Gen'emon Eisei est né dans une famille d'interprètes, cette charge se transmettant généralement de père en fils. Au sujet des enfants d'interprètes qui côtoient les Hollandais : « *Tous fils des principaux Interprètes, ils nous viennent voir chaque jour, pour apprendre le Hollandois et le Portugais, et l'art de négocier avec les étrangers. Ils servent d'espions en plusieurs occasions, ils ont l'oeil attentif quand on charge ou qu'on décharge nos navires, ils examinent les matelots.* » Cf. Kaempfer, Engelbert, *op. cit.,* tome second, p. 218.

[276] Wofgang Michel signale que sans l'aide de ce jeune homme, il aurait été impossible à Kaempfer de pouvoir écrire un tel ouvrage. « His story of Japan », *op. cit.*, p. 109.

interprète doué qui joua durant sa vie le rôle important de « passeur de culture »[277] il réussit à se faire expliquer et traduire divers documents concernant l'histoire du Japon et ses légendes, ainsi que de nombreux documents relatifs au pays dont il était strictement interdit de transmettre le contenu aux étrangers sous peine de punition. Si à partir du milieu du XVIIIe siècle, les interprètes avaient notamment la charge de recueillir et de répertorier les connaissances en tous domaines apportées par les Hollandais, particulièrement celles qui concernaient la médecine, l'astrologie, la mécanique, à l'époque d'Engelbert Kaempfer les autorités japonaises ne s'intéressaient encore que modérément, sinon fort peu, aux sciences occidentales. Les lettrés de l'époque ne se rendaient pas encore tout à fait compte de la valeur des informations en provenance de l'Occident et de la nécessité d'accéder à ce savoir[278].

Certes d'autres auteurs, en dehors des jésuites, avaient déjà proposé des informations sur l'histoire du pays, réelles ou imaginaires. Suite au récit des origines fabuleuses de la naissance du Japon, ils avaient cité par exemple le nom des différents empereurs et de certaines divinités[279]. Quelques voyageurs, marins ou commerçants, n'ayant parfois qu'abordé le Japon lors d'un de leur voyage effectué en Asie, ont laissé des écrits relatant leurs expériences et leurs impressions. Mais en définitive grand nombre de ces

---

[277] Il devint par la suite un spécialiste des études hollandaises *(rangaku)*. Il fut également appelé à Edo pour assister à l'interrogatoire du jésuite italien Sidotti qui était secrètement entré au Japon en 1708. « Il joua un rôle crucial dans les relations Hollando-japonaises » p. 58, et il était considéré à la fois par les Hollandais et les Japonais comme un important intermédiaire pour les deux pays » Paul van der Velde, p. 56. « The Interpreter Interpreted: Kaempfer's Japanese Collaborator Imamura Genemon Eisei », *The Further Goal*, *op. cit.*, p. 58. Charlevoix narre l'épisode du débarquement dans les ténèbres sur les côtes japonaises du vaillant jésuite. Cf. Charlevoix, François-Xavier, *Histoire et description générale du Japon*, tome deux, p. 483.

[278] Naka, Nao.ichi, *Kenperu no hikaku bunkaron teki kenkyû*, (Recherches sur les théories culturelles comparatistes de Kaempfer), Osaka University Librairy, 2004.

[279] Notamment Caron qui cite la liste complète de tous les empereurs. Cf. Thévenot, Melchisédech, éditeur. *Relations de divers voyages curieux qui n'ont point été publiées et qu'on a traduit ou tiré des Originaux des voyageurs François, Espagnols, Allemands, Portugais, Anglois, Hollandais, Persans, Arabes et autres Orientaux, données au public par les soins de Thévenot Melchisédech*. Paris, Cramoisy, 1664, volume deux, p. 3.

textes ne faisaient que ressasser des thèmes identiques comme nous l'avons déjà signalé[280]. Après son voyage effectué dans les années 1690-1692, trente ans donc avant la publication de ses archives, il n'y aura pratiquement plus, durant presque un siècle, d'écrits rédigés à partir d'une réelle expérience de séjour au pays du Soleil levant.

Tout ce qui sera écrit et publié par la suite sur le Japon durant la fin des XVIIe et XVIIIe siècles sera pratiquement l'aboutissement d'un travail d'écriture uniquement accompli dans l'obscurité des cabinets des auteurs, à partir des textes des premiers "voyageurs", religieux, voyageurs ou médecins et d'études publiées à partir de ce corpus textuel[281].

L'ambition de Kaempfer était de rassembler divers savoirs relatifs à des sujets fort variés, qu'il s'agisse de l'histoire du pays et de sa géographie physique[282], ou de l'origine des Japonais[283] et de les présenter de façon méthodique et claire à ses lecteurs. Ce travail est fort différent de l'ouvrage de Montanus dans lequel il n'existe aucun ordre préalable ni aucune séparation en chapitres et sous-chapitres organisant les différents sujets exploités et où les disgressions sont fréquentes.

Celui de Kaempfer propose un ordonnancement bien structuré. Les thématiques sont classées et ordonnées, proposant tout d'abord des connaissances générales sur le Japon afin de le situer géographiquement et historiquement. Une suite logique guide la lecture et le contenu est organisé selon une architecture solide, il n'y a aucun désordre comme dans le texte de Montanus en raison de ses fréquentes disgressions. L'auteur aborde des sujets d'ordre plus général, pour terminer par le récit de sa propre expérience. Le tome

[280] Massarella, Derek, *op. cit.*, p. 66.
[281] Comme cela fut le cas notamment pour Charlevoix.
[282] *Ibid.,* tome premier, p. 93 et suivantes.
[283] *Ibid.,* tome premier, p.153.

premier propose, suite à des descriptions des lieux que l'auteur a traversés, dont le Siam[284], un chapitre dans lequel il présente une longue liste des dieux et demi-dieux, empereurs de la mythologie et de l'histoire réelle du Japon[285].

Son premier intérêt scientifique étant la botanique, une partie importante de son ouvrage est consacrée à la description détaillée de la faune et de la flore[286]. Le Livre second du tome premier propose un chapitre sur « l'État politique du Japon ». Il y est question des différents empereurs ecclésiastiques, de l'histoire du pays. Le livre trois du tome second est consacré à « l'état de la religion »[287], « les religions de l'empire en général et des shintos en particuliers »[288] ainsi qu'au bouddhisme[289], et aux différentes sectes religieuses du Japon, dont les *jammabos*[290]. Le livre quatre du tome second contient une présentation de Nagasaki[291] décrite sous différents aspects : suite à un commentaire détaillé de la ville et de ses divers bâtiments[292], il est question « de la police et des réglements des rues »[293], ce qui nous permet de découvrir la sévérité des lois et les moyens mis en oeuvre pour surveiller la population[294]. Kaempfer retrace également l'histoire de l'arrivée et de la réception des Portugais, leur commerce avec le Japon[295] et des différentes étapes qui ont marqué ces relations parfois houleuses. Il

---

284 Tome premier, livre un p. 93 et suivantes.
285 *Ibid.,* tome premier, p. 227-312.
286 *Ibid.,* tome premier, p. 162-225.
287 *Histoire du Japon*, o*p. cit.*, tome second, livre trois, p. 1-75.
288 *Ibid.*, p. 1-33.
289 *Ibid*., p. 59.
290 *Ibid*., p. 45 et suivantes. Il en a été déjà question dans la Partie deux, p. 273.
291 *Ibid.,* tome second, p.96-164. « Ville assignée pour la demeure des étrangers, de leur commerce, de leur manière de vivre », etc. p. VI.
292 *Ibid*., p. 76-95
293 *Ibid*., p. 116
294 Il existait également un système policier, le *gonin gumi,* qui consistait en une surveillance mutuelle entre les gens sur la base de la création de groupes de cinq familles habitant un même quartier de maisons. La punition, toujours très sévère, d'une « faute » commise par l'un des membres retombait sur tous les membres du groupe. Les innocents étaient donc punis comme le coupable. Il s'agissait bien évidemment d'un système on ne peut plus insupportable et d'une atrocité sans nom.
295 « De leur commerce ; et comment ils furent bannis de l'Empire ». Kaempfer, Engelbert, *Histoire du Japon*, *op. cit.*, p. 163-181.

consacre bien évidemment plusieurs pages au commerce que pratiquent les Hollandais[296].

Suite à la description des activités qui occupent les hommes lors de l'arrivée d'un bateau, il présente en détails les pratiques commerciales licites et illicites[297], la contrebande[298], la surveillance dont sont l'objet les « têtes rouges » et l'état actuel des rapports entre les Hollandais et le pouvoir, ainsi que les conditions auxquelles sont soumis les étrangers résidant momentanément à Deshima[299]. Le médecin s'intéresse également à la communauté chinoise de Nagasaki dont le statut était quelque peu différent de celui des Hollandais[300]. Le livre cinquième de ce tome second, comme nous l'avons signalé, fut repris sous différentes formes dans des collections de Voyage[301], signe d'une réception privilégiée de la part des Européens et donc, une fois encore d'une appropriation eurocentrique, si l'on peut dire. Ce chapitre est consacré à la relation des « deux voyages de l'auteur à la cour de l'empereur à Jedo, ville de sa résidence »[302]. L'auteur narre les préparatifs[303], le choix des vêtements nécessaires afin

---

[296] *Ibid.*, p. 182-263

[297] *Ibid.,* tome second, p. 223. Il y est aussi questions des malversations des responsables hollandais qui s'enrichissent sur le dos de leur Compagnie.

[298] *Ibid.,* tome second, p. 260

[299] *Ibid.,* tome second, p. 165-287. « *De là que de survendre à un Hollandois, de lui demander un prix déraisonnable des denrées, de lui faire des tricheries, de le tromper autant qu'ils le peuvent sans faire tort à leur réputation sur laquelle ils sont fort délicats, de diminuez les libertez des Hollandois et leurs avantages, de faire de nouveaux plans pour rendre leur état et leur servitude encore plus insupportable, et tout le reste ; toutes ces choses sont regardées comme belles et bonnes, légitimes en elles-mêmes, et des preuves incontestables qu'on aime véritablement sa patrie. »*[299] *Ibid.,* tome second, p. 209-210.

[300] *Ibid.,* tome second, p. 264. Les autorités japonaises les surveillaient de peur qu'ils n'importent des livres catholiques. Il existe encore actuellement un quartier chinois important à Nagasaki et de nombreux temples qui ont échappé aux destructions de la bombe atomique.

[301] Delaporte, Abbé Joseph, *Le Voyageur françois, ou la connaissance de l'Ancien et du Nouveau Monde, mis à jour par M. l'Abbé Delaporte*. Tome sixième. Paris, Vincent imprimeur, 1767. Lettre soixante-septième, « Le Japon », p. 1-265.

[302] *Ibid.*, tome second, p. 288-410; *ibid.,* troisième tome, p. 78-108.

[303] *Ibid.,* tome second, p. 288-304.

d'accomplir le périple sans dommage[304], la manière de voyager, ainsi que les aléas du voyage. Puis, divisés en sous-chapitres, l'auteur propose une vision du Japon, le tout étant classé par thèmes. Ainsi il est question des « descriptions de plusieurs édifices »[305], auquel fait suite un sous-chapitre consacré aux « postes, hostelleries, cabarets »[306]. Sur leur chemin se trouvaient en effet toutes sortes de commodités pour faciliter le voyage des gens en déplacement, qu'il s'agisse d'auberges, de troquets, de cabanes à thé, ou encore de lieux où il était possible de rencontrer des femmes[307].

Le Japon avait déjà à l'époque des routes bien entretenues et fort praticables qui reliaient les grands centres, facilitant les allées et venues des uns et des autres entre la ville d'Edo et les provinces éloignées. Engelbert Kaempfer brosse notamment plusieurs descriptions de ces voies de communications et de leurs commodités dont la route du Tokaidô[308], très célèbre, qui reliait Osaka à Edo et sur laquelle se croisaient voyageurs, pélerins, marchands en déplacement ainsi que des nobles en compagnie de leurs nombreuses suites. Kaempfer écrit que :

« Les princes et les seigneurs de l'Empire, avec leur nombreuse suite, [...] méritent que j'en fasse mention avant les autres. Ils sont obligez d'aller une fois fois l'année à la Cour, pour y rendre leurs hommages au Monarque séculier dans certains tems marqués

---

[304] *Ibid*., tome second, p. 299. « *Il ne faut pas oublier de se pourvoir encore, pour le voyage, d'un grand manteau contre la pluie: ces manteaux sont faits d'un papier double, vernissé et huilé [...] Pour se garantir de l'ardeur du Soleil, il faut se munir d'un grand Chapeau, qui est fait de bambou et de paille travaillée fort proprement. »*

[305] *Ibid.,* tome second, p. 314.

[306] *Ibid.,* tome second, p. 329.

[307] L'auteur décrit les relais de poste, hostelleries, cabanes à thé qui se trouvent au bord des chemins qu'emprunte une foule de personnes (marchands, nobles se rendant à Edo, religieux, etc.) *« Pour achever la description que je m'étois proposé de donner du nombre infini de gens que les voyageurs rencontrent tous les jours sur les chemins, je ne dois pas oublier de faire remarquer la quantité de filles de joye dans les grandes et petites Hôtelleries, les cabanes à Thé et les Rôtisseries, surtout dans les Villages et Hameaux de la grande Ile Nipon (sic) [...] Sur le midi, lorsqu'elles ont achevé de s'habiller et de se peindre, elles se montrent en public.*» Kaempfer, Engelbert, *Histoire du Japon, op. cit.,* tome second, p. 360-361.

[308] Kaempfer, Engelbert, *op. cit.,*p. 345. *« C'est une chose presque incroyable, que la quantité de monde qui voyage tous les jours dans ce pais et je puis assurer le Lecteur que le Tokaîdo, qui est un des principaux, et certainement des plus fréquentés des sept grands chemins du Japon, est dans certains jours, plus rempli d'allées et de venans, que les rues publiques des plus grandes villes de l'Europe.*»

pour cela : ainsi ils doivent se trouver sur les grandes routes deux fois l'an, c'est à dire quand ils vont à Jedo, et qu'ils en reviennent. Ils sont accompagnés dans ce voyage de toute leur Cour ; et ordinairement ils le font avec pompe, et cette magnificence qu'ils estiment convenir à leur qualité, et à leurs richesses, aussi bien qu'à la Majesté du puissant monarque qu'ils vont voir. »[309]

Il explique comment se déroule le déplacement de ces hautes personnalités :

« La suite de quelques-uns des premiers Princes est si nombreuse qu'elle tient quelques journées de chemin. Aussi ai-je vu souvent, que quoi que nous fissions assez de diligence, nous avons rencontré, pendant deux jours consécutifs, le bagage et le train qui précédoit le Prince, composé des valets et des Officiers inférieurs ; et dispersé en diverses bandes. Le Prince lui-même ne paraissoit que le troisième jour, suivi d'une Cour nombreuse; et tout cela marchoit dans un ordre admirable. »[310]

Comme nous l'avons expliqué dans notre premier chapitre consacré à l'Histoire[311], le régime avait créé un système efficace de « surveillance », le *sankin kôtai*, qui obligeait les nobles à passer une partie de l'année à Edo, et donc à souvent se déplacer[312].

En dehors des détails relatifs aux pratiques du voyage, ces deux périples ont donc permis à Kaempfer de présenter le Japon qu'il aura entrevu sous ses divers aspects, qu'il s'agisse à la fois de la société des hommes et de leurs activités[313] que des moeurs et des règles sociales strictes qui la régissent[314]. Comme chez d'autres voyageurs de son époque, il mentionne par ailleurs les paysages entrevus, villages, bois, rizières,

---

[309] Kaempfer, Engelbert, *op. cit.*, p. 346.

[310] *Ibid.* Kaempfer n'est pas avare de détails : *« Pour satisfaire la curiosité du Lecteur il ne sera pas hors de propos de décrire ici un de ces grands cortèges. »* Kaempfer, *Engelbert, op. cit.,* p. 347-352.

[311] Cf. le Chapitre un, p. 132, de notre étude.

[312] Comme nous l'avons noté, ceux-ci étaient obligés de se rendre une fois par an à Edo et pour cette raison les chemins qui conduisaient à la capitale étaient souvent encombrées par de leurs longs cortèges.

[313] Il est souvent question des religieux, (*op. cit*., tome second, p. 1-75) ainsi que des paysans, des petits commerçants et de leurs activités dans les pages consacrées au voyage à Edo.

[314] *Ibid.,* tome second, p. 288-416 ; troisième tome, p. 1-230.

plantes[315], ponts[316], mais ces objets trouvent une place dans le récit davantage pour leurs qualités pratiques ou leurs avantages économiques[317]. Toutefois il est certainement un des premiers voyageurs du Japon à tenter de donner une présentation générale de tout ce qu'il aura vu. Kaempfer décrit les villes où il est passé[318]. S'il est bien évidemment question de la civilisation et de la culture japonaises, toutes deux introduites à travers les différents chapitres, la littérature demeure la grande absente de son travail alors qu'il séjourna au Japon à l'époque où vécut Bashô Matsuo, le poète du voyage[319].

Cette méconnaissance illustre d'une certaine manière la coupure qui existait entre « le monde » dans lequel se trouvaient cloisonnés les Hollandais et la société japonaise active de l'époque, riche culturellement et artistiquement mais toutefois inaccessible aux Bataves. Le seul déplacement jusqu'à Edo ne suffisait pas à combler des lacunes dans la découverte des différentes richesses du Japon, artistiques, intellectuelles et

---

315 *« Nous nous arrêtâmes un peu ; on prend là auprès une grande quantité de Coquillages, les côtes de Kanagawa ayant fort peu de profondeur, avec une argile fort unie au fond, où le Coquillage s'arrête, et où les plantes marines, surtout l'Algue, se trouvent en abondance : quand la marée est retirée on les ramasse pour les manger. » Ibid.*, troisième tome, p. 73. L'auteur explique ensuite le mode de préparation de l'algue avant son utilisation pour les repas.

316 *« Les deux parties du pont, ou plutôt les deux ponts se joignent dans une petite isle qui est sur la rivière. Le premier a quarante pas de longueur, et l'autre en a trois cens. Tous deux ont des balustres : celles du dernier sont ornées avec des boules de cuivre jaune sur le haut. Je ne puis me dispenser de m'arrêter sur ce pont fameux, pour faire part au lecteur de quelques Histoires fabuleuses, bizarres, et ridicules, que les Japonnois croyent fermement et religieusement qui sont arrivées au voisinage. Un dragon, […] demeuroit au ravage du lac d'Oitz. » Ibid.,*troisième tome, p. 30.

317 *Ibid.,* tome second, *op. cit.,* p. 387: *« Les champs de riz que nous vimes lors du village d'Ooda, à notre droite, me parurent être de beaucoup plus beaux que tous ceux qu'on peut voir ailleurs, dans quelque païs que ce soit.* » *Ibid.,* p. 392 : *« Nous traversâmes cet après-midi quelques rivières, et plusieurs petits villages, dont les principaux sont […] Nous traversâmes aussi un petit bois de sapins, fort agréable, ce qu'on voit rarement dans ce plat-pays : les arbres en étoient gros et hauts, mais les pommes petites, comme celles de cyprès. A un lieu de distance de Magabar, nous nous trouvâmes au pied de quelques montagnes, qui étoient sur notre gauche, et que nous eumes bientôt côtoyées. »*

318 Celles-ci, nommées *jyokamachi,* c'est à dire cités bâties autour d'un château féodal, connaissent une vie politique et économique au début de la période Tokugawa. « *Puisqu'on ne se sert point de canons dans ce pays, pour la guerre, ces forteresses sont assez bien défendues, et capables de soutenir un long siège. Ceux à qui elles appartiennent sont d'ailleurs obligez de les tenir toujours en bon état : cependant, s'il arrive que quelque partie tombe en ruine, ils ne sauroient les réparer sans en avoir auparavant informé l'Empereur, et sans sa permission expresse. [...] La plupart des Villes sont fort peuplées, et bien bâties. Les rues en sont généralement régulières; car elles s'étendent en droite ligne, et se coupent à angle droit, comme si elles avoient été faites en même temps, et suivant un plan général.* » p. 320.

319 Bashô, Matsuo, 1644-1694.

artisanales.

Le troisième volume contient, dans sa première partie, la suite du récit du premier voyage vers la capitale[320] et présente également des descriptions de la ville d'Osaka et de Edo[321]. Kaempfer décrit le palais du *shôgun*[322], dans lequel il eut la possibilité de pénétrer lors de la fameuse audience relatée dans notre étude[323]. Le second voyage effectué par l'auteur jusqu'à Edo y est également présenté sous la forme d'un journal de voyage, mais de manière abrégée[324]. Kaempfer accorde une place importante à la présentation des différentes religions du Japon qu'il présente sans exprimer de préjugés[325].

Il explique en particulier le confucianisme qui soutient la vision du monde des Japonais comme l'écrit Kreiner[326], religion que les auteurs catholiques précédents

---

[320] Kaempfer, Engelbert, *op. cit*., troisième tome, p. 1-158.

[321] Kaempfer, Engelbert, *op. cit*., troisième tome, p. 78-108. *« Jedo est comptée la première, et la plus considérable, elle est la Capitale, et la plus grande ville de tout l'Empire, à cause du grand nombre de Princes et de Seigneurs qui avec leurs familles, grossissent la Cour Impériale; à cause aussi du nombre des habitans qui est presque incroyable. » op. cit.,* p. 78. Kaempfer décrit la population de la ville : *« La ville de Jedo est un séminaire d'artistes, d'artisans, de marchands, de gens de métier : cependant tout s'y vend plus cher qu'en aucun autre endroit de l'Empire, à cause du grand concours du peuple, du nombre de Moines fainéants, et de courtisans, comme aussi à cause du transport difficile des provisions de bouche et des autres commoditez. » Ibid.,* troisième tome, p. 81-82.

[322] *Ibid*., p. 82-85.

[323] *Ibid.,* troisième tome, p. 94 et suiv. La scène amusante de l'audience, *op. cit*., p. 101.

[324] *Ibid.,* troisième tome, p.158-231. L'auteur décrit sa seconde entrevue dans le château du *shôgun, ibid.,* p. 182 *« On nous ordonna encore de mettre nos chapeaux, de nous promener autour de la salle, de nous parler l'un l'autre, d'ôter nos perruques. »* Et lors d'une autre visite : *« Les révérences faites, on me dit de chanter une chanson : j'en choisis une que j'avois faite autrefois pour une Dame pour qui j'avois une estime particulière [...] on me demanda par ordre de l'Empereur ce que cela signifioit ; sur quoi je répondis que ce n'étoit qu'un désir sincère de ma part que le ciel accordât à l'Empereur, à sa famille, et à la Cour, des millions de mesures de santé, de prospérité, de bonheur. » op. cit.*, p. 189.

[325] *« Ils font profession d'un grand respect, d'une grande vénération pour leurs Dieux, auxquels ils décernent différens cultes. J'ose assurer d'ailleurs que pour la pratique de la vertu, la pureté des moeurs, et l'extérieur de la dévotion, ils surpassent beaucoup les Chrétiens : soigneux du salut de leurs âmes, scrupuleux jusqu'à l'excès pour l'expiation de leurs crimes, et passionnez pour le Bonheur de la vie à venir. »* Kaempfer, Engelbert, *op. cit.*, tome trois, p. 332. Kreiner, Josef**,** *Kenperu no mita Nihon, op. cit*., p. 166-167.

[326] *Ibid.*, p. 167.

avaient ignoré dans leurs écrits. Matsuda affirme que le rôle de Kaempfer, qu'il qualifie « d'historien des religions », fut important[327] pour la connaissance de ce sujet en Europe. En raison des conditions de séjour que subissait l'auteur, de l'impossibilité dans laquelle il se trouvait d'entretenir des contacts directs avec le peuple, nous ne trouvons dans son texte que peu d'informations, contrairement au récit de Caron, en ce qui concerne la vie privée, l'éducation des enfants, le couple, etc. Ses rapports avec les Japonais sont en effet pratiquement limités à une seule catégorie de personnes, ses gardiens et interprètes (les truchements), des hommes payés pour les surveiller. Il ne peut se mêler librement à la foule comme il l'a certainement désiré[328].

Bien souvent et contre son gré, il ne peut qu'observer les gens avec une certaine distance[329], même lors de ses déplacements et de ses descentes dans des auberges[330] qui

---

[327] *Ibid.,* p.169.

[328] « *Tout Japonais en général, qui paroît avoir quelque égard ou amitié pour les Hollandois n'est point regardé par ses compatriotes comme un honnête homme, qui aime sa patrie comme il le doit. Cette maxime est fondée sur ce principe, qu'il est absolument contraire à l'intérêt du pays, au bon plaisir de leur Souverain, et même en vertu du serment qu'ils ont prêté, contraire à la volonté suprême des Dieux, et au dictemen (sic) de la conscience, de favoriser en aucune façon les étrangers. Ils poussent encore plus loin leur mauvais raisonnement, ils prétendent qu'un homme qui aime les étrangers doit nécessairement être ennemi de la patrie, et rebelle à son Souverain ; car, disent-ils, si le pays venoit à être attaqué, ou envahi par ces étrangers, les lois et les liens de l'amitié obligeroient le Japonnois à se ranger de leur côté, et par conséquent d'être traître à sa patrie et à son Souverain.* » Kaempfer, Engelbert, *op. cit*., tome 2, p. 205.

[329] « *Si nous considérons le peu de liberté qu'on nous laisse, nous avons bien raison de nous plaindre: car l'on nous traite en quelque façon comme des prisonniers, n'ayant d'autre permission que celle de regarder de côté et d'autre, qu'on ne sauroit nous refuser. Dès qu'un Hollandois descend de cheval, (ce que l'on trouve très mauvais, à moins qu'une pressante nécessité ne l'y oblige) […] Ils nous observent même au point que de ne vouloir pas nous laisser seuls, lors même que la nature nous oblige à aller à nos nécessitez.* » Kaempfer, Engelbert, *op. cit.*, tome second, p. 367-368.

[330] « *Le jardin est le seul lieu dans lequel nous autres Hollandois, qui ne sommes, à tous égards, guère mieux traités que des prisonniers, ayons la liberté de nous promener.* » Kaempfer, Engelbert, *op. cit.*, tome second, p. 339. Et encore : « *Dès que nous sommes descendus à l'hôtellerie [...] nous sommes comme des prisonniers dans notre appartement, n'ayant d'autre liberté que celle de nous promener dans le petit, mais joli jardin derrière la maison.* » *Ibid.,* p. 369. Les portes et fenêtres sont fermées « *pour nous garantir des voleurs, mais en effet pour nous garder à vue, comme si nous étions nous-mêmes des voleurs ou des déserteurs*. » *Ibid*., p. 369

ne lui permettent pas d'avoir un contact direct avec l'homme de la rue[331]. Quelques rencontres officielles, au cours de son passage dans telle ou telle ville, lui permettront d'avoir des entretiens avec des seigneurs locaux[332]. Toutefois durant son séjour à Edo il aura la chance de recevoir la visite autorisée de quelques Japonais[333]. À la différence de ce qui avait été publié auparavant par ses différents prédécesseurs, hormis certains ouvrages, dont des travaux relatifs aux événements historiques présentés avec érudition comme les recherches du père Froïs[334], les écrits d'Engelbert Kaempfer témoignent d'une approche renouvelée.

Certes, les pratiques d'écriture anciennes n'ont pas totalement disparu. Ainsi l'auteur mentionne les distances parcourues chaque jour et fait des descriptions parfois répétitives des paysages et choses entrevues. Mais le médecin allemand est sans cesse animé par le souci de croiser son expérience personnelle avec une connaissance des textes produits par la culture japonaise. Il est d'ailleurs le premier auteur qui manifeste

---

331 « *Après le départ des Vaisseaux Hollandois, le Directeur de leur Commerce part avec une suite nombreuse pour rendre ses respects à l'Empereur et lui porter les présents annuels de la Compagnie. Cette Ambassade passe pour un hommage, que la Nation Hollandoise rend à l'Empereur du Japon, comme à son souverain. Aussi prescrit-on, à l'Ambassadeur, la conduite qu'il doit tenir sur sa route ; et le nom commun qu'on lui donne est celui de Fitowitz (?), c'est à dire Otage. Pendant le Voyage, on ne laisse pas, aux Hollandois de sa suite, ni à lui-même, plus de liberté qu'à des Prisonniers. Il ne leur est permis de parler à personne ; pas même, sans une permission spéciale, aux Domestiques des Hôtelleries qui leur servent de logement. Lorsqu'ils y arrivent, on se hâte de les mener au plus haut étage de la Maison, ou dans les appartements intérieurs, qui n'ont de vue que sur la cour ; et pour s'assurer d'eux, on ferme les Portes de la cour avec des clous. » Histoire générale des Voyages*, *op. cit.*, tome 10, p. 619.

332 *« La personne qui nous régaloit au nom du Gouverneur absent, et les autres Messieurs qui étoient dans la chambre, nous traitèrent aussi fort civilement, et nous pumes nous empêcher de voir que tout cela se faisoit de bon coeur, de sorte que nous n'eûmes aucune répugnance de montrer de la joye, et de divertir la compagnie chacun d'une chanson.* » Kaempfer, Engelbert, *op. cit.*, tome troisième, p. 105.

333 Kaempfer, Engelbert, *op. cit.*, troisième tome, p. 85 et suiv.

334 Froïs, Luis. De nombreux passages de Luis Froïs sont repris dans différents ouvrages dont celui de Montanus. Les historiens modernes comme Sansom utilisent ses écrits concernant l'histoire du Japon à la fin du XVIe siècle. Une traduction en japonais a été réalisée à partir de plusieurs écrits éparpillés dans le monde. S'il n'y a pas d'édition en français il existe par contre une édition allemande parue sous le titre *Die Geschichte Japan*, Leipzig, 1926.

un tel intérêt pour des sources livresques non européennes[335] qu'il a consultées avec son interprète[336], dont le *Dai Nihon Odaiki*, qui le renseigna sur la succession des empereurs chinois et japonais[337]. Il a également pris des notes concernant la bureaucratie de la ville dans le journal de la capitale politique, *Edo kagami*[338], ce qui nous confirme que Kaempfer avait entrepris des recherches élargies à des supports et sources d'informations des plus variés. Bodart-Bailey signale que Kaempfer a également consulté les manuscrits d'un citoyen de Nagasaki qui vivait à l'époque des évènements du début du XVIIe siècle qu'il décrit[339]. Il lui semble évident que Kaempfer était habile à se proccurer des informations par des sources orales. Pour Derek Massarella et la plupart des chercheurs actuels, il est reconnu que le travail de Kaempfer a eu un effet décisif sur les générations suivantes car il était le premier à fournir une description très attentive du pays entrevu de l'intérieur et non pas seulement de vagues indications[340]. En raison de sa formation scientifique et des progrès de la cartographie au XVIIe siècle, il est à même de fournir des cartes et des plans de ville dont les tracés se sont révélés parfaitement exacts suite à des vérifications effectuées plusieurs siècles plus tard[341]. Il note aussi méticuleusement les distances parcourus[342] et décrit avec un souci du détail aussi bien les paysages entrevus, que les jardins[343] ou les petites

---

[335] Qu'il s'agisse des missionnaires dont la plupart étaient uniquement préoccupés par leurs charges apostoliques ou des commerçants, qui certes n'avaient pas non plus les mêmes dispositions culturelles et scientifiques ni les mêmes motivations.

[336] Suivant Haverland, Kaempfer n'aurait pu accomplir les études qu'il a pu mener sur le Japon sans l'aide de son interprète qui a accompli un immense travail pour transmettre en Europe des informations et des connaissances sur le Japon. *Cf. Kenperu no mita Nihon*, *op. cit.*, p. 23.

[337] Bodart-Bailey, Beatrice, «Writing the History of Japan », *The Further Goal*, *Englebert Kaempfer's Encounter with Tokugawa Japan, op. cit.,* p. 34.

[338] Le journal *Edo Kagami* (Le Miroir d'Edo). Cf. Bodart-Bailey, Beatrice, *op. cit.,* p. 34.

[339] *Ibid.*

[340] Massarella, Derek, *op. cit.*, p. 79.

[341] *Ibid.*

[342] Engelbert Kaempfer noie le calendrier quotidien de ces deux pénibles et majestueux déplacements dans une longue liste de noms de villes et villages, de distances parcourues durant la journée, de descriptions de temples et sanctuaires qui en alourdissent bien inutilement la lecture.

[343] Kaempfer, Engelbert, *op. cit.*, tome second, p. 340.

boutiques parfois bien misérables qui s'échelonnent le long des routes[344].

Rappelons toutefois que des religieux, tels que Luis Froïs, le frère Cardim[345], ainsi que des explorateurs et des géographes avaient déjà tenté eux aussi, et dès les premiers temps de l'arrivée des Européens dans le pays, de dresser des cartes du Japon. Celles-ci cependant représentaient les frontières maritimes du pays d'une manière fort vague et imprécise et, dans le cas de certains d'entre eux, leurs travaux tenaient bien souvent plus de l'imaginaire que de la réalité. L'édition de cette somme de connaissances qui aborde différents sujets fut malheureusement proposée tardivement au public, car plus de trente années séparent la date du séjour de l'auteur au Japon et la publication posthume. Dès son retour du Japon, le voyageur se réinscrit à nouveau à l'université afin d'obtenir son doctorat en médecine. Il présenta ses études sur l'acupuncture qui, déjà à l'époque, n'était plus en Europe une science tout à fait inconnue[346]. Le nouveau diplômé, devenu ensuite *gentleman-farmer* tout en continuant à pratiquer la médecine au service du duc de Demold, n'avait que peu de temps pour se pencher en même temps sur la rédaction de l'ouvrage qu'il projetait de publier. Ce n'est qu'une fois libéré de sa charge de médecin qu'il pourra réellement se consacrer à la préparation et à la rédaction de ce qui

---

[344] *« Il est vrai que ces rôtisseries etc., ne sont que de petites méchantes maisons, si on les compare aux grandes hôtelleries, n'étant habitées que par de pauvres gens, qui ont assez de peine à gagner leur vie à ce métier. Cependant, il y a toujours quleque chose capable d'amuser les passans et de les attirer ; quelquefois un jardin, et un verger, derrière la maison, qu'on peut voir de la rue au travers de l'allée, et qui par les belles fleurs qu'on y apperçoit (sic), ou par l'agréable aspect d'un petit ruisseau d'eau claire, qui tombe d'un rocher voisin naturel ou artificiel, ou par quelque autre ornement de cette nature, tentent les voyageurs d'y entrer et de s'y mettre à l'ombre. »* Kaempfer, Engelbert, *op. cit*., tome second, p. 342.

[345] François Cardim, 1635 ; ou encore le père Briet 1668 ; Luis Teixeira, carte 1595. Martino Martini (missionnaire né en Italie) carte en 1655.

[346] L'acupuncture avait déjà été présentée dans l'ouvrage de Solier, François, *Histoire ecclésiastique des Îles et Royaumes du Iappon. Recueillie par le Père F. Solier, religieux de la Compagnie de Iésus*, Paris, chez Sébastien Cramoisy, 1627-1629 ; 2 tomes. Bordeaux, 1628.

devait devenir son « grand oeuvre »[347]. Son souci était alors de travailler sur les nombreuses notes et matériaux qu'il avait rapportés de différentes régions de l'Asie, afin de pouvoir publier les résultats de ses recherches et de mener à bien ses travaux qu'il souhaite éclairer à la lumière des études effectuées par d'autres botanistes.

Le médecin qui dès son retour avait aspiré à deux choses, une vie au calme[348] et des ressources suffisantes afin de pouvoir vivre décemment, rencontra encore bien des désillusions dans son travail et sa vie personnelle.

2 - Une évolution dans les recherches

En raison de sa formation, de ses capacités et de sa méthode de travail, l'ouvrage d'Engelbert Kaempfer, comparé aux écrits plus anciens des missionnaires, dont les derniers écrits sur le Japon remontaient au tout début du XVIIe siècle, témoigne d'une ouverture d'esprit plus grande en ce qui concerne les différences culturelles et religieuses.

Kaempfer, qui suivant Haberland, n'avait pas de préjugés sur le Japon, réfléchissait librement sur la culture et l'histoire du pays, sans faire part de son étonnement, de ses émotions[349] ou d'une forme quelconque de réprobation. Haberland considère l'ouvrage de Kaempfer comme une Encyclopédie en avance sur la philosophie des Lumières et

[347] Bodart-Bailey, Beatrice, *op. cit.,* p. 15.

[348] Malheureusement ces deux conditions furent loin d'être remplies, car il était assailli par les visites incessantes de ses voisins et celles de personnalités qui venaient voir avec curiosité les différents objets qu'il avait ramenés de son voyage et lui poser également maintes questions. Ceci démontre au moins l'intérêt du public pour les choses du Japon et l'exotisme. Bodart-Bailey, Beatrice, *op. cit.,* p. 16.

[349] Haberland, Detlev, « Engelbert kaempfer », *Kenperu no mita Nihon*, *op. cit.*, p. 23.

pense également qu'il s'agit d'une recherche comparatiste sur les cultures[350]. En effet, bien des livres publiés auparavant sur le Japon concernaient généralement plutôt des questions religieuses que le Japon lui-même. Kaempfer pose un regard que l'on pourrait qualifier d'anthropologique puisqu'il décrit sans porter de jugement moral au préalable ni intervenir intempestivement. De fait, dans les publications d'auteurs catholiques, le pays du Soleil levant n'était bien souvent entrevu qu'à partir d'une seule optique, celle de l'évangélisation à travers les travaux des pères et de tous leurs aléas, et il ne constituait qu'un motif, le but étant la christianisation des régions jugées païennes.

Au XVIIIe siècle et au début du XIXe, les lecteurs qui veulent connaître des cultures peu connues comme celle du Japon, et qui désirent s'informer par la lecture d'ouvrages autres que ceux rédigés par les religieux sur l'histoire, les religions ou les mœurs, choisiront de préférence l'ouvrage de Kaempfer ou d'un autre auteur « spécialisé ». Ces ouvrages ne supplantèrent toutefois pas les "anciens" écrits rédigés par des religieux, dont ceux du père de Charlevoix qui furent réédités à plusieurs reprises. Au XVIIIe siècle coexistèrent donc deux possibilités de « lecture » du Japon, une lecture d'inspiration catholique qui s'attache en particulier à l'histoire de l'évangélisation envisagée comme sujet primordial, et ne voit le Japon que comme terre à défricher pour y implanter le christianisme[351], et une lecture plus laïque qui appréhende le Japon à travers les faits de civilisation, d'histoire, en se penchant sur la vie sociale et politique.

Pour Haga Tooru, Kaempfer représente, à l'époque des grandes explorations, le plus

[350] *Ibid.*

[351] Hormis, bien entendu certaines exceptions. Nous avons présenté quelques religieux qui se sont intéressés au Japon dont Froïs, Valignano, etc...

grand voyageur car il se déplace non seulement sur le terrain, mais regarde de ses propres yeux, parle le langage de la région et, participant à la vie des habitants il arrive ainsi à percevoir certains traits culturels de la région exploitée. En plus, ses remarques et observations se fondent sur une étude comparative avec des cultures d'autres régions, ce qui a pour conséquence de relativiser la sienne[352]. Haga estime également que Kaempfer a accompli un énorme travail à une époque où l'Europe était dans l'inquiétude, découvrant que d'autres cultures fleurissaient de par le monde sans avoir aucun rapport avec le monde chrétien, alors que celui-ci était jugé comme le plus grand[353]. A son avis, les Japonais ont été favorisés, grâce au travail du savant allemand.

E- Les différentes sources de Kaempfer :

Comme nous l'avons signalé, l'ouvrage de Kaempfer ne repose pas uniquement sur les anecdotes et les souvenirs de son auteur durant son séjour au Japon, aussi intéressants soient-ils, ni sur une présentation de l'histoire et de la civilisation d'après la traduction de sources japonaises. En effet, le médecin allemand a également consulté et étudié nombre de textes relatifs au Japon et son ouvrage se nourrit des connaissances apportées par des auteurs européens qui comme lui ont vécu « l'expérience du Japon ». Sa lecture de compilations, notamment celle d'Arnold Montanus, qui contient plusieurs extraits de

[352] Krainer, Josef, « Le regard comparatiste de Kaempfer », *Kenperu no mita Nihon*, *op. cit.*, p. 129.
[353] *Ibid.*, p. 130

journaux de voyage et rapports écrits par des Européens, anglais ou hollandais,[354] corroborre cette idée. Avant d'analyser de manière plus approfondie l'*Histoire du Japon,* nous examinerons dans un premier temps les débuts de la formation de japonologue de Kaempfer lors de son séjour à Batavia.

1 - Les archives de Johannes Camphuis

Après avoir quitté la Perse, Engelbert Kaempfer, une fois arrivé à Batavia, espéra tout d'abord pouvoir travailler quelque temps dans l'hôpital de la VOC. Mais en raison des mauvais rapports qu'il entretenait avec le médecin général de Batavia, il ne put accéder à ce poste. Cet incident poussa alors le jeune homme à poser sa candidature pour le poste de médecin de Deshima qui se trouvait alors vacant. Le séjour au Japon que réalisa Engelbert Kaempfer n'était donc pas un choix ou un but qu'il aurait envisagé à l'avance, cela répondait uniquement à un hasard du destin et à une décision prise de façon à pouvoir assurer son existence matérielle et sortir d'une impasse. Une fois que son départ à Deshima en qualité de médecin fut décidé, Kaempfer ne resta pas inactif, il profita du temps disponible qui lui restait pour préparer minutieusement son séjour et s'informer sur le pays et les coutumes qu'il allait découvrir. Sa qualité d'herboriste n'était pas sans relation avec le fait qu'il fut choisi pour remplir sa nouvelle fonction car, comme l'écrit Massarella, les informations relatives aux conditions naturelles et particulières de chaque région fournissaient le moyen de contrôler de futures régions en

[354] Kaempfer a étudié l'ouvrage, qu'il avait emprunté à Camphuis lors de son séjour à Batavia, avant de se rendre à Deshima. Il fait d'ailleurs référence à Montanus au sujet de l'incendie d'Edo décrit par Wagenaer, ambassadeur de la VOC. Cf. Kaempfer, Engelbert, *op. cit*., première partie, p. 306. *« Montanus, dans son Ambassade du Japon, p. 204, compte 25 milles japonnois pour un degré, et 354 de Nagasaki à Jedo ; savoir, 220 de Nagasaki à Osacca, et 314 de là à Jedo. »* Kaempfer, *Englebert, op. cit.,* tome second, p. 380.

vue d'une éventuelle exploration et des possibilités d'ouverture de marché dans l'avenir[355]. Ainsi son savoir fut-il considéré comme utile pour d'éventuelles relations commerciales. Ce concours de circonstances qui a mené au Japon Engelbert Kaempfer a pu se réaliser grâce à l'intervention d'une personne bien intentionnée à son égard, Johannes Camphuis, qui était alors gouverneur général des Indes orientales et assumait des responsabilités importantes dans la VOC[356]. Grand amoureux du Japon et collectionneur passionné[357], il avait vécu à trois reprises au Japon en qualité de directeur de la factorerie de Deshima et possédait une importante documentation livresque sur l'archipel, dont de nombreux documents relatifs au commerce qu'y entretenaient les Hollandais, ainsi que des journaux de voyages et des rapports rédigés par des personnes employées par la compagnie qui avaient séjourné au Japon. Il mit sa bibliothèque à la disposition du jeune Kaempfer, lui offrant le loisir de consulter à son plus grand profit ses archives, avant que celui-ci ne s'embarque pour sa nouvelle destination[358]. Kaempfer put ainsi profiter d'articles de qualité et procéder à une première approche de la connaissance de la civilisation et de la culture japonaises. Shimada signale l'existence de suppositions suivant lesquelles l'*Histoire du Japon* aurait été écrite à partir des documents rassemblés durant vingt ans par Camphuis[359]. Bodart-Bailey examine également la question des sources de Kaempfer et essaye d'éclaircir une question demeurée sans réponse. Une première hypothèse relative à l'emploi des écrits et notes

---

355 Massarella, Derek, *op. cit.*, p. 38.

356 Il avait sous sa responsabilité dix-huit mille hommes.

357 Il avait même fait construire une maison de style japonais dans la ville de Batavia où il écoulera des jours tranquilles.

358 Nombre de ces documents jamais publiés se trouvent encore à l'heure actuelle dans les archives de l'ancienne VOC à Amsterdam.

359 Shimada, Ki.ichi, *op. cit.*, p. 136; Bodart-Bailey, Beatrice, «Writing the History of Japan », *The Turther Goal, op. cit.,* p. 18-19.

de Camphuis repose sur des doutes formulés par Hendrick Doeff[360] qui vécut lui-même durant dix-huit ans au Japon et publia en 1816 un *Dictionnaire Japonais-Hollandais*. Il jugeait que la description du Japon proposée par Kaempfer, quoique étant la meilleure dans le genre suivant son opinion, n'avait pu être écrite par celui-ci[361]. Une des principales raisons avancées pour étayer sa thèse trouvait sa source dans la disproportion entre la durée fort courte du séjour du médecin au Japon qui n'y resta que deux ans et les conditions de séjour particulières qu'il subit, en comparaison de l'importance de la somme d'informations qu'il a présentée au public alors qu'il ne connaissait que quelques rudiments de la langue japonaise[362]. De plus Kaempfer, obligé d'utiliser les services d'une tierce personne et avant de pouvoir travailler de façon efficace, dut tout d'abord enseigner la langue hollandaise à son jeune et talentueux interprète[363] qui ne la connaissait pas[364]. Ce qui bien évidemment constituait un handicap majeur dans la réalisation de son entreprise et ne pouvait que laisser peser la suspicion. Les doutes de Doeff étaient également étayés par les accusations que le biographe de Camphuis, Van Haren, formulait dans son ouvrage[365]. Suivant la thèse de ce dernier, Johannes Camphuis serait l'auteur d'une grande partie des manuscrits et

---

[360] Shimada, Ki.ichi, *op. cit.*, p.136. Doeff, Hendrik, ex-président du comptoir hollandais de Deshima, « Souvenirs du Japon ». *Nouvelles Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, juillet-août 1836, p. 257-300. Doeff, Hendrik, *Recollections of Japan*. Doeff, resta longtemps au Japon car durant les guerres napoléoniennes, la Hollande fut saisie par la France, et Batavia par l'Angleterre. Si bien que Deshima fut, durant quelque temps, le seul endroit où flottait le drapeau hollandais. Cf. Bodart-Bailey, Beatrice, *op. cit.*, p. 18-19. Doeff, Hendrik, *Herinneringen uit Japan.* Haarlem: de Erven François Bohn, 1833. (Sur Kaempfer, cf. p. 5f, 33, 35, 46, 55, 125, 134, 141f, 172)

[361] Bodart-Bailey, Beatrice, «Writing the History of Japan », *The Further Goal*, op. cit., p. 18-19.

[362] Paul van der Velde, « The Interpreter Interpreted: Kaempfer's Japanese Collaborator Imamura Genemon Eisei » *The Further Goal*, *op. cit.*, p. 44 et suiv. Au sujet des interprètes, cf. Kaempfer, *op. cit*., tome second, p. 196-199.

[363] Par mesure de sécurité, il ne précisa pas son identité dans ses écrits.

[364] Ce n'est d'ailleurs qu'au milieu du vingtième siècle, suite à de divers recoupements, que les chercheurs purent mettre un nom sur cette précieuse aide sans qui l'ouvrage de Kaempfer ne serait pas ce qu'il est devenu. Kreiner, Joseph, *Kenperu no mita Nihon, op. cit.,* p. 5.

[365] Bodart-Bailey, Beatrice, « Writing the History of Japan », *The Further Goal*, *Englebert Kaempfer's Encounter with Tokugawa Japan.*Tôkyô, Japan Library, 1995. p. 18-19.

notes utilisés pour la rédaction de l'ouvrage. Lors de son retour de Deshima, il aurait confié à Engelbert Kaempfer de nombreux documents relatifs à la description du Japon qu'il avait à sa disposition, laissant au médecin allemand le soin des les utiliser[366].

Quoiqu'il en soit, Camphuis, que Kaempfer salue à plusieurs reprises en lui attribuant le titre de « mécène bienfaiteur »[367] a joué, comme le stipule Bodart-Bailey, un rôle bénéfique dans la constitution d'une partie des sources documentaires qui ont servi à l'écriture de l'*Histoire du Japon*[368]. Cette chercheuse assure toutefois que si Camphuis avait en sa possession de nombreux documents relatifs au Japon, (notes personnelles, rapports, journaux de voyages rédigés par de gens de la VOC) et aurait donc pu lui-même entreprendre la rédaction d'un ouvrage à partir de ces matériaux, il n'avait personnellement ni le temps, ni peut-être les capacités intellectuelles nécessaires pour s'atteler à une tâche aussi ardue et rédiger un ouvrage de qualité malgré l'éducation assez solide qu'il avait reçue[369]. Ces divers handicaps auraient donc poussé Camphuis semble-t-il, à confier cette lourde charge à Engelbert Kaempfer qui put prendre des

---

366 Suivant Spalding le médecin allemand aurait emprunté, ou se serait très largement inspiré des travaux que Camphuis lui aurait confié à son de retour de Deshima, afin qu'une fois rentré en Hollande, il puisse les déposer au siège de la VOC. Il accuse Engelbert Kaempfer ne pas pas avoir suivi les consignes de son supérieur et d'avoir rapporté ces documents avec lui en Allemagne. Ce qui fait qu'après la mort du médecin allemand les éditeurs de l'*Histoire du Japon* auraient attribué par erreur à Engelbert Kaempfer la paternité d'écrits dont il n'était nullement l'auteur. Cf. Bodart-Bailey, Beatrice, *op. cit.*, p. 19.

367 Bodart-Bailey, Beatrice, *op. cit.*, p. 20-21. Tout en qualifiant Camphuis de "bienfaiteur", Kaempfer ne fut pas très tendre avec son mécène. Ainsi, dans sa courte historique au sujet de l'histoire du commerce hollandaise au Japon, il écrit : « *Ce nouveau Gouverneur réduisit notre commerce dans le déplorable état que je vais décrire.* » Kaempfer, Engelbert, *op. cit.*, tome second, p. 140. « *Ce gouverneur ruina de fond en comble tout d'un coup les privilèges que les empereurs précédens Gongen et Teikokuni (?) avaient eu la bonté de nous accorder. » Ibid.,* p. 141. *« Ainsi la liberté de Commerce qui nous avoit été rendue nous devint plus fatale que n'avoit été la taxation de nos marchandises... »*, *Ibid*., p. 142.

368 Voir aussi, Shimada, Ki.ichi, *op. cit.*, p. 134. Shimada qui fait également référence à des documents de Camphuis copiés de la main de Kaempfer, stipule que la question de savoir dans quelle mesure Kaempfer a utilisé les documents de Camphuis constitue un gros problème. *Op. cit*., p. 171.

369 Bodart-Bailey, Beatrice, « Writing the History of Japan », *The Further Goal*, *op. cit.,* p. 22. Kaempfer correspondait d'ailleurs avec lui en latin plutôt qu'en allemand ou hollandais.

notes durant son séjour à Batavia, étudier en toute liberté dans les archives de son protecteur et profiter de ses largesses intellectuelles avant et après son séjour du Japon[370]. En dehors de certaines questions restées semble-t-il sans réponses, Kaempfer, présentateur du Japon, fut à n'en pas douter, le précurseur des études japonaises et un des premiers japonologistes. Il prolongea en effet sa riche expérience personnelle par l'étude de nombreux manuscrits et une lecture comparative avec d'autres récits, donnant naissance à une approche prudente des questions traitées. Sans son talent, son travail et ses recherches méticuleuses, il lui aurait été impossible d'arriver à un résultat satisfaisant. Le seul problème récurrent réside dans le fait qu'il n'indique que rarement ses sources avec précision, comme c'était encore bien souvent l'habitude à l'époque.

2 - Les journaux de voyage

En 1690, Engelbert Kaempfer s'embarque donc pour un périlleux voyage[371] avec dans ses bagages différents journaux et rapports de voyage relatifs à des séjours au Japon, précieux matériaux qui ont au moins l'avantage de le renseigner sur les différents aléas qui l'attendent à son arrivée dans l'archipel nippon et durant son séjour[372]. Parmi ces divers journaux de voyage qu'il a semble-t-il consultés avec attention se trouve

---

[370] Il est certain que des précisions utiles manquent en ce qui concerne les rapports de Johannes Camphuis et Engelbert Kaempfer et qu'un doute a quelque temps plané au sujet de la paternité des écrits de ce dernier. Pour conclure cette question qui semble dépassée (délicate et controversée), si certains auteurs, ont accusé Engelbert Kaempfer d'avoir plus ou moins sciemment utilisé les écrits d'un autre cette accusation ne se retrouve point dans les travaux récents. Si comme Beatrice Bodart-Bailey, des chercheurs reconnaissent l'utilisation de différents documents d'auteurs divers utilisés par l'auteur, il n'est nullement question de malversation ou autre indélicatesse.

[371] Entrecoupé de relâches dans des ports asiatiques qui le mèneront au Japon non sans quelques périls. Il dut supporter les tempêtes et une mutinerie dans le navire, avant d'arriver à sa destination. Bodart-Bailey, Beatrice, *op. cit.,* p. 24.

[372] Bodart-Bailey, Beatrice, « Writing the History of Japan », *The furthest Goal, op. cit.*, p. 24.

notamment le *Journal* de Daniel Six[373] qui a noté de nombreux renseignements topographiques recueillis par ses soins lors du déplacement qu'il avait effectué en 1669 jusqu'à Edo. Beatrice Bodart-Bailey souligne que Kaempfer a présenté le récit de ses déplacements jusqu'à Edo en empruntant des termes identiques à ceux employés par Daniel Six dans son *Journal* tout en y introduisant quelques altérations mineures[374]. Ainsi donc, quelque temps avant d'entreprendre ce périple vers le Japon, Engelbert Kaempfer avait-il déjà récolté maintes informations relativement précises et avait tout particulièrement étudié l'itinéraire emprunté par les différentes ambassades hollandaises envoyées auprès du *shôgun,* s'intéressant aux détails décrivant les aléas du voyage[375]. Ces renseignements lui permirent de se faire ainsi au préalable une certaine idée de ce qui l'attendait durant le périple, des conditions dans lesquelles se déplaçaient les voyageurs, des moyens empruntés, des itinéraires et de ce qu'il verrait sur place à Edo. Il était certes important de savoir comment se conduire en toute circonstance, notamment lorsque l'on pénétrait dans l'enceinte du château du *shôgun* et se trouvait en présence des hauts fonctionnaires du gouvernement, tous des nobles de haute lignée et généralement aussi fiers qu'arrogants. Toutefois, toutes ces informations livresques contribuèrent peut-être aussi à un conditionnement préalable de ses attentes et de son regard même si Kaempfer ne manque pas d'étudier les détails de la narration de son prédécesseur, en comparant les faits avec ce qu'il a retiré de sa propre expérience, et en corrigeant certains erreurs de ses notes quand il le juge nécessaire. Il complète également certaines de ses informations à partir de celles fournies par d'autres auteurs.

---

[373] *Ibid.*, p. 25.

[374] Bodart-Bailey, Beatrice, *op. cit.,* p. 25. Les fonctionnaires qui dirigeaient le groupe en déplacement empruntaient toujours le même trajet et les mêmes auberges de façon à éviter les critiques de leurs supérieurs en cas de problèmes.

[375] Il est d'ailleurs avéré que Kaempfer a étudié ce journal parmi tant d'autres, des notes datées retrouvées dans les carnets en font foi.

Ainsi donc, dans les chapitres consacrés au déplacement à Edo[376], où certains passages s'apparentent à un guide de voyage précis et méticuleux, le texte se nourrit-il de l'apport d'autres sources, ce qui contribue à atténuer la portée de l'argument souvent mis en avant, celui de l'expérience personnelle, et laisse entrevoir une riche intertextualité. S'agissant de l'apport d'éléments extérieurs dans la composition de cette étude, Beatrice Bodart-Bailey explique les raisons pour lesquelles Engelbert Kaempfer a pu centrer son attention sur certains détails concernant la description d'un paysage, d'une ville ou d'un village, de tel ou tel aspect particulier d'un temple ou d'un sanctuaire[377], ou encore de certains détails relatifs aux deux voyages effectués jusqu'à Edo. Il s'était déjà auparavant familiarisé avec les différents aspects de cette entreprise et la nature des lieux qu'il traverserait durant les deux épuisantes pérégrinations qui le mèneront jusqu'à la capitale, une des villes du monde les plus peuplées déjà à l'époque[378]. Kaempfer, qui a minutieusement tenu le journal de ses deux déplacements jusqu'à Edo[379] et avait à sa disposition des documents, travailla donc à l'écriture de son récit en appliquant une méthode empirique qui ne se ne basait toutefois pas uniquement

---

[376] Kaempfer, Engelbert, *op. cit.*, tome second, p. 288-410.

[377] Bodart-Bailey signale qu'une partie importante de la description de Hakone, tout particulièrement en ce qui concerne le sanctuaire de la ville, fut écrite à partir de la traduction effectuée par son interprète et d'articles d'un journal intitulé *Edo dôchuki*, conservé dans la collection de livres rapportés du Japon.

[378] *Ibid.,* p. 25. Il se trouvait donc dans une situation identique à celle du voyageur curieux qui a minutieusement étudié son guide de voyage avant d'entreprendre un périple touristique dans un pays étranger qui lui est inconnu.

[379] Kaempfer donne des précisions au sujet des minutieux préparatifs : *« Voici les préparatifs de notre voyage. La première chose qu'il faut faire, c'est de chercher des présents convenables pour sa Majesté Impériale. [...] Tous ces présents doivent monter à une certaine somme. Ou aussi près qu'il est possible. Ensuite il faut les assortir, et les séparer, en marquant les personnes pour qui on les destine. […] C'est l'affaire des Gouverneurs de Nagasaki, de voir et de déterminer ce qui pourroit plaire à la Cour. » Histoire du Japon*, tome second, op. cit., p. 291. *« Quand ces présens, avec le gros bagage, ont pris le devant, on employe le tems qui reste jusqu'à ce qu'on parte, à faire d'aussi grands préparatifs pour le voyage que si l'on se proposoit quelque fameuse expédition dans des pays fort éloignés. » Ibid.*, p. 292.

sur sa seule expérience[380]. Ainsi quand il présente Hakone[381], Kaempfer ne décrit pas cette ville uniquement à partir de ses propres notes personnelles, il consulte également différents rapports de voyage qui y font allusion et prend des notes chez d'autres auteurs de façon à compléter son information[382]. Parmi tous les documents et livres consultés, nous citerons en particulier *Les Ambassades mémorables* de Montanus[383] dont le médecin a utilisé divers passages notamment lorsqu'il décrit l'arrivée des premiers Portugais au Japon[384], sujet qu'il traite d'ailleurs brièvement, alors que celle des Hollandais et leur installation occupe une plus grande place dans son volume[385]. Il s'est également intéressé au *Journal* de Hendrick Schaep dont de larges extraits avaient été publiés, comme d'autres récits de voyage de commerçants ou navigateurs, dans ce même ouvrage du pasteur protestant[386]. Engelbert Kaempfer a lu également le Journal de Nicolas Couckebacker[387], chef de la factorerie de Hirado de 1633 à 1639[388]. Toutefois, s'il a effectivement consulté les journaux de voyage de ses prédécesseurs

---

380 Parmi les quelques *Journaux* de voyage qu'il conservait d'ailleurs avec lui, matériaux précieux pour l'ouvrage qu'il voulait entreprendre, il semble vraisemblable que l'auteur de certains d'entre eux fut Johannes Camphuis, avec qui le médecin allemand entretenait des relations de client à commerçant. Cf. Bodart-Bailey, *op. cit,* p. 24.

381 Actuellement haut-lieu de résidence d'été de la bourgeoisie huppée dans la région de Tôkyô.

382 Il utilise les descriptions tirées du *Journal* de Daniel Six publié dans *Les Ambassades mémorables* de Montanus et ce qu'il a entendu au sujet de cette ville de la bouche de Camphuis. Cf. Bodart-Bailey, Beatrice, *op. cit.*, p. 41.

383 Il est fortement avéré qu'Engelbert Kaempfer a bien étudié cet ouvrage car des notes explicites rédigées avant qu'il ne s'embarque pour Deshima ont été retrouvées dans son journal de voyage, sans compter qu'il relève à plusieurs reprises des erreurs chez Montanus, preuves des plus évidentes.

384 Kaempfer, Engelbert, *op. cit*., tome second, p. 2 ; *ibid.,* p. 165-175.

385 *Ibid.*, p.182-199.

386 Montanus, Arnold, *op. cit.*, p. 31-63. Schaep, qui fit naufrage au Japon en 1643, fut arrêté avec ses camarades et mis en prison avant d'être libéré après de longues et pénibles tractations entre les Hollandais de Batavia et le *bakufu*. Kaempfer s'intéressa aux questions posées par les hommes du *shôgun* aux marins durant leur incarcération. Cf. Bodart-Bailey, *op. cit.,* p. 31.

387 Couckebacker était en effet le responsable de la factorerie hollandaise lorsque, sur la demande pressante des autorités japonaises, un navire hollandais tira à boulets de canon sur le fortin où s'étaient réfugiés les insurgés de Shimabara. Les résultats obtenus ne furent d'ailleurs pas au niveau des espoirs. Couckebacker, honteux de son demi-échec devant les troupes japonaises, démissionna très vite de ses fonctions.

388 « Le journal de Couckebeker, qui fut témoin des évènements qui ont conduit à la fermeture du Japon aux étrangers, fut à cet égard une source précieuse. » (notre traduction) Bodart-Bailey, « Writing The History of Japan », *op. cit.*, p. 33.

hollandais ou allemands, Kaempfer décrit les choses en se basant aussi sur sa propre observation[389]. Ainsi, dans les premières pages du chapitre relatif aux deux déplacements qu'il effectua jusqu'à Edo, il écrit que :

« J'ai eu moi-même la satisfaction d'aller deux fois à la cour de l'Empereur : la première fois en l'an 1691 […] La seconde fois en 1692 […] Je vais donner ici une Relation, par voye de Journal, de ce que je remarquai de plus considérable dans ces deux voyages, après que j'aurai fait quelques observations générales qui me paroissent nécessaires pour faciliter l'intelligence de ce que je rapporterai dans la suite, avec toute la sincérité dont je suis capable. »[390]

Le voyageur donne une idée générale des villes entrevues durant son voyage jusqu'à Edo :

« Dans notre voyage à la Cour, j'ai compté 33 Villes, et Résidences de Princes de l'Empire, dont nous avons traversé quelques-unes, et vu les autres de loin. [...] C'est une chose surprenante que le grand nombre de boutiques, qu'on voit dans toutes les Cités, Villes et Villages ; car les grandes rues en sont presque remplies d'un bout à l'autre, et j'avoue que je ne conçois pas bien comment le pays peut fournir assez de chalands, pour faire seulement vivre ceux à qui ces boutiques appartiennent, beaucoup moins pour les enrichir. »[391]

Engelbert Kaempfer décrit les différentes sortes de constructions qu'il a vues durant son périple. Ainsi dira-t-il au sujet des chaumières paysannes :

« Les maisons des Paysans et des Laboureurs sont si chétives, que peu de mots suffiront à les décrire. Elles sont composées de quatre murailles basses, et couvertes d'un toit de chaume, ou de bardeau. [...] Ces maisons sont très mal meublées. Beaucoup d'enfans et une grande pauvreté sont généralement le partage de ceux qui les habitent ; néanmoins, à l'aide de quelques petites provisions de ris, de plantes, et de racines, ils vivent heureux et contens. »[392]

---

[389] Kreiner, Josef, *op. cit.,* p. 138.
[390] Kaempfer, Engelbert, *op. cit.*, tome second, p. 290.
[391] *Ibid.,* p. 321.
[392] *Ibid.*, p. 322-323.

Il est également question à plusieurs reprises des pièces des auberges qu'il a fréquentées et dont il propose une description générale riche en détails :

« Les chambres des maisons Japonnoises ont rarement plus d'une muraille solide, qui est enduite d'une bonne terre grasse d'Osacca, et qu'on laisse dans cet état, sans la revêtir d'aucun ornement [...] la chambre est fermée, ou de treillis, ou de paravents et de portes, qui se meuvent sur un double joint en haut et en bas, pour pouvoir aisément les placer et les ôter suivant l'occasion. [...] les fenêtres de papier, qui donnent de la lumière dans la chambre, ont des volets de bois des deux côtez. »[393]

Il donne des précisions sur le *tokonoma*, renfoncement dans le mur de la pièce principale, où se trouve généralement un objet d'art ou une calligraphie japonaise :

« Dans la muraille solide de la Chambre, il y a toujours un Tokko (tokonoma), comme les Japonnois l'appellent, c'est à dire, une espèce d'armoire, qui est, un pied ou davantage, plus haute que le plancher, et profonde de près de deux pieds. Elle est, pour l'ordinaire, placée précisément vis- à-vis de la porte, parce que c'est l'endroit qu'on estime le plus honorable, [...] le coin où ils pendent leur Bog (sic) ou leur Saint, est particulièrement distingué du reste. »[394]

Le médecin allemand fait mention des bains japonais *(ofuro),* que l'on trouve en particulier dans chaque auberge, mais aussi dans de nombreuses maisons de particuliers. Il note qu'« on les prépare tous les soirs ; parce que les Japonnois se baignent ordinairement […] croyant par ce moyen de se rafraîchir et de se délasser.»[395]

Cette coutume montre clairement une hygiène avancée et l'importance des soins du corps au Japon :

« Le bain est ordinairement bâti sur le derrière du jardin, et fait de bois de cyprès. Pour la satisfaction des curieux, je vais donner ici une plus particulière description de leur Froo (sic) ou de leur Étuve. C'est une espèce de coffre, ou de poêle, presque cubique, qui est élevé environ trois ou quatre pieds au dessus de la terre, et bati tout contre la muraille de l'Étuve en dehors […] Le plancher est fait de petites lattes […]

---

[393] *Ibid.,* p. 333
[394] *Ibid.*, p. 333.
[395] *Ibid.*, p. 338.

On entre, ou plutôt on se glisse dedans, par une petite porte, une ouverture. »[396]

Un imprévu permet aux voyageurs de profiter d'une halte :

« Le dimanche 18 de Février, qui étoit le lendemain de notre arrivée à Simonoseki, nous y couchâmes, la raison en fut en partie pour nous reposer des fatigues du voyage, et parce que nous étions retenus par les vents contraires, qui ne nous permettoient pas de sortir du Port. Nous passâmes l'après-midi à parcourir les boutiques des tailleurs de la pierre Serpentine dont je viens de parler. »[397]

Non seulement les paysages mais aussi les gens sont l'objet de son attention. L'auteur ne manque pas de noter à plusieurs reprises les malversations dont ils sont l'objet de la part de leurs Interprètes :

« Pour traverser les ports d'Omura et de Simabara, les Seigneurs de ces deux places nous prêtent leurs propres Berges de plaisir, et leurs Bateliers, et nous fournissent de plus de toute sorte de provisions, sans qu'ils s'attendent même au plus petit présent de notre part pour retour de leur honnêteté : et cependant nos voleurs d'interprètes ne manquent jamais de profiter de cet avantage, et de mettre cet article sur notre compte, comme si nous en avions effectivement fait la dépense, et de cette manière ils s'en approprient pour l'ordinaire le montant. »[398]

Kaempfer fait en plusieurs occasions allusion à l'attitude des Japonais à l'égard des Hollandais :

« Nous sommes mieux traitez, et plus honorablement reçus, par-tout où nous passons dans l'île de Kiusju (Kyûshû), q*ue nous ne le sommes dans la grande île de Nipon (sic) ; et en général nous recevons plus de civilitez des étrangers, je veux dire des Naturels du pays qui ne sont pas avec nous, que des Japonois de Nagasaki, qui nous accompagnent, et de nos propres domestiques, qui mangent notre pain et voyagent à nos dépens. En traversant l'île de Kiusju, les Seigneurs des diverses Provinces par où nous passons nous font à peu près les mêmes honneurs, et les mêmes civilitez, qu'ils ont coutume de faire seulement aux Princes qui voyagent et à leurs suites. On nettoye et on balaye les chemins devant nous ; et dans les villages on y jette de l'eau, pour abbattre (sic) la poussière.[...] les habitans des villes, villages, etc. de chaque côté des rues, nous*

[396] *Ibid.*, p. 338-339.
[397] *Ibid.*, p. 366.
[398] *Ibid.*, p. 366.

regardent passer, assis sur le derrière de leurs maisons (sic) ou à genoux sur le devant derrière les paravents, dans un grand respect, et un profond silence.»[399]

Ainsi qu'en témoignent ces différents extraits de l'*Histoire du Japon*, le regard de Kaempfer s'attache à de nombreux détails concrets et fait en sorte d'en organiser une présentation cohérente. Par ailleurs, dans le « Discours préliminaire de l'*Histoire du Japon »*[400], l'éditeur et traducteur de l'ouvrage, Scheuchzer, présente la liste des ouvrages que le Chevalier Hans Sloane, qui avait racheté les archives de Kaempfer, possédait dans sa bibliothèque. Sans vouloir cependant tous les citer, notons qu'il s'y trouvait la *Relation du Japon* par François Caron[401], des récits de voyageurs anglais comme celui du capitaine John Saris[402], précédemment évoqué, ou encore Richard Cocks[403], ainsi que plusieurs *Recueils des Lettres* des jésuites[404]. Même pour un homme d'expérience et scientifique de surcroît, l'écriture d'un ouvrage sur le Japon, son histoire et sa culture, supposait la connaissance d'autres textes écrits précédemment. L'expérience personnelle n'avait pas encore suffisamment de légitimité à ses yeux pour constituer le fondement d'un texte. Kaempfer n'ignorait pas que les jésuites étaient encore les meilleurs informateurs en ce qui concernait le Japon, même s'il ne les cite que rarement. L'auteur présente toutefois un extrait d'une lettre du père Froïs relative au

---

399 *Ibid.,* p. 365.

400 « Discours préliminaire du traducteur ». *Histoire du Japon,* tome premier, *op. cit.*, p. XX-LXVI.

401 Scheuchzer écrit à son sujet que : « *A proportion de sa brièveté, est sans doute une des meilleures que nous ayons bien qu'elle ne soit pas toujours exempte de fautes*. » *Ibid.,* p. LII. Kaempfer, écrivant au sujet des auberges, fait référence à l'ouvrage de Caron : *« Je ne saurois m'empêcher de relever, à cette occasion, une petite bévue de Mr Caron, dans sa* Relation du Japon*. Cet auteur s'intéresse si tendrement pour l'honneur des femmes Japonnoises (peut-être par respect pour son Épouse qui en étoit une) qu'il ne craint point d'assurer, qu'à la réserve des maisons de débauche qui sont privilégiées, cet infâme commerce est banni de toutes les villes et villages de l'Empire. Cependant c'est une chose incontestable, qu'à peine y a-t-il une hôtellerie dans toute la grande Isle de Nippon, qu'on ne puisse appeler un Bordel.* » *Histoire du Japon*, *op*., *cit*., volume second, p. 361.

402 *Ibid*., p. LVI-LVII.

403 *Ibid.,* p. LVI-LVII.

404 Cf. pour les détails : « Discours préliminaire du traducteur », *Histoire du Japon,* p. XL et suivantes.

grand tremblement de terre survenu à Edo en 1586[405]. En consultant des rapports de voyage à Batavia avant son départ pour le Japon et son retour de Deshima, Kaempfer ne s'informe pas seulement sur son voyage mais complète également ses notes, ajoutant des informations, vérifiant des détails et recopiant dans ses manuscrits d'autres détails qui l'intéressent. Quand il reprend un extrait du texte d'un auteur, Montanus par exemple, il ne le cite pas textuellement mais l'élague, complète ce qu'il utilise en donnant des informations sur le fond du contenu, tout en restant en même temps près de ses notes[406]. Le médecin qui lisait le latin possédait également des ouvrages de teneur plus scientifique comme par exemple le recueil du père Hays, *De Rebus Japonicis*[407] et le *Descriptio Regnis Japonia*[408] de Varenius qui avait touché un nombre important de lecteurs lors de sa parution en 1649[409]. En ce qui concerne la documentation relative à l'ambassade des quatre jeunes Japonais à Rome, Kaempfer fait référence au livre de Jacques-Auguste de Thou[410] et à des textes rédigés par des religieux catholiques[411].

En dehors des ouvrages écrits par des Européens que l'auteur a consultés, Scheuchzer présente une liste de quatre pages de titres de livres et manuscrits d'auteurs japonais. Chacun des titres est accompagné d'une courte présentation du contenu. Ces documents concernent différents sujets, historiques, géographiques, des chroniques relatives à la

---

405 Kaempfer, Engelbert, *op. cit.*, tome premier, p. 164-165; tome second, p. 94.

406 Bodart-Bailey, Beatrice, *op. cit.,* p. 32. Il était possible de trouver l'ouvrage de Montanus.

407 *Ibid.*, p. 165. Hays, John, (1546-1607) *De rebus japonicis, indicis, et pervanis espitolae recentiores: A Iounne Hayo Dalgattiensi Scoto Societatis Iesu in librum unum coaceruatae*. Antverpiae: ex officina Martini Nutij, 1605. Kaempfer indique les pages de cet ouvrage dans ses notes. Cf. Bodart-Bailey, Beatrice, *op. cit.,* p. 27.

408 Varénius (Varen), Bernhardus, *op. cit., Descriptio regni Japoniae*, 2 vol. In 1. Amsterdam: Apud Ludovicum Elzevirium, 1649. L'ouvrage présente l'état du Japon de 1642 à 1649. Cf. *Senri ethnological Studies, 1984.*

409 Newton lui-même l'utilisait comme manuel de géographie et en a d'ailleurs fait une bonne critique. Cf. Steiner, Josef, *op. cit*., p. 39.

410 Thou, Jacques-Auguste de, *Histoire universelle*, La Haye, Henri Scheurleer, 1740.

411 Parmi ces ouvrages citons : *Relationi della Vengli Ambassadori Giaponesi* et *De missione legatorum Japonemsum.* Kaempfer, Engelbert, *op. cit.*, tome premier, « Discours préliminaire du traducteur p. XLIII.

Cour, etc[412]. Kaempfer a également pris beaucoup de notes à partir des rapports rédigés par des guides japonais qui ont eux aussi eu l'occasion d'accomplir le voyage jusqu'à Edo pour accompagner telle ou telle « ambassade » hollandaise[413].

Ainsi, comme nous pouvons le constater, le texte rédigé par Kaempfer s'entrelace de manière dialogique avec bien d'autres textes. Il ne s'agit pas d'un banal plagiat mais d'une écriture à plusieurs mains, si l'on peut dire, où il consolide ce qu'il a lui même écrit par la comparaison de sa propre expérience avec celle de ses devanciers. Son travail acquiert toutefois un caractère plus rigoureux, en raison de la précision des informations qu'il a vérifiées à la lumière d'autres auteurs. Comme le souligne Bodart-Bailey:

« *L'Histoire du Japon n'est pas seulement un compte-rendu de voyage, mais un ouvrage tissé avec soin qui reflète la somme totale de l'entraînement dans ses jeunes années et à l'université en Europe et la décade de voyage dans le proche et lointain Orient.*
L'ouvrage n'a pas été écrit par Camphuis, mais sa création lui est redevable d'une grande dette. Camphuis n'a pas seulement joué le rôle de catalyseur, mais il a aussi pourvu Kaempfer d'un important matériel de recherches et d'informations sur le Japon. Comme il sied à un érudit, Kaempfer a utilisé tous les matériaux possibles afin de réaliser un travail le plus érudit que possible dans ces circonstances. Le fait qu'il ait travaillé non seulement à partir de ses propres observations mais intègre une large gamme d'autres ressources n'enlève rien au mérite de son travail. Au contraire, cela fait de lui le premier auteur sur le Japon qui utilise, en essence, les méthodes de la scholastique moderne. »[414]

---

[412] P. XX et suiv. Certains de ces documents concernent les minéraux, l'histoire des dieux, des traités politiques ou des descriptions de la Cour. Nous devons supposer que Kaempfer avait annoté le contenu de chacun des documents car qui aurait pu le faire à sa place ?
[413] Bodart-Bailey, Beatrice, « Writing the History of Japan », *The Furthest Goal*, *op. cit.*, p. 33.
[414] *Ibid.*, p. 43. (Notre traduction)

F - L'édition de l'*Histoire du Japon*

1- La première publication de l'*Histoire du Japon*

Plusieurs années avant la parution posthume de son ouvrage fondamental, *Histoire du Japon*, Engelbert Kaempfer publia de son vivant une étude rédigée en latin, *Amoenitatum exoticarum*[415], consacrée à la flore des contrées qu'il avait traversées durant son voyage en Orient. Il y présentait quelques-unes de ses découvertes dont la médecine et la pharmacopée japonaises. Grâce à cet ouvrage dont une partie fut publiée ensuite de nouveau dans les *Histoires des Voyages*[416] ainsi que *Le Journal des Savants,* il put attirer l'attention du monde scientifique sur ses travaux[417] et devenir un botaniste consacré et reconnu par ses pairs. Signalons notamment que les paragraphes relatifs aux plantes et aux arbres particuliers au Japon présentés dans l'*Encyclopédie*[418] de Diderot et d'Alembert ont été empruntés à cet ouvrage et que quelques plantes portent actuellement son nom[419].

---

415 *Amoenitatum exoticarum politico-physico-medicarum*, Lemgo, 1712. Il sera à nouveau question de cet ouvrage postérieurement en raison du chapitre VI consacré à « l'état du Japon ».

416 Abbé Prévost, (Prévost d'Exiles), *Histoire générale des Voyages*, *op. cit*., tome X, p. 651-688. La parution, déjà relativement tardive de son *Amoenitatum exoticarum*, vingt ans après son retour, en 1712 dans le *Journal des Savants*, août 1712.

417 La traduction parut au Japon sous le titre de *Kaikoku kikan*. Elle fut lue de la fin du XVIIIe siècle à la première moitié du XIXe siècle.

418 Diderot, Denis et d'Alembert, Jean le Rond, *Encyclopédie*, édition Assézat-Tourneux, tome 15.

419 Il présentait dans cette publication notamment des dessins de plantes qui jusqu'alors étaient restées inconnues des Occidentaux, et fit connaître, grâce aux croquis et dessins qu'il avait réalisés, des architectures et des villes mythiques dont celle de Qum.

C'était donc avec une certaine impatience que des lecteurs passionnés par les récits de voyage et la connaissance de régions éloignées fort peu connues des Occidentaux, dont l'Extrême-Orient, attendaient la publication de cette *Histoire du Japon* qui, quoique annoncée à plusieurs reprises dans la presse culturelle, ne voyait toujours pas le jour ! Or quelques années avant sa mort, Engelbert Kaempfer, sans ressources financières ni aucune aide morale, se trouvait confronté au problème insoluble de l'édition de ses travaux. Il lui était nécessaire de trouver des soutiens financiers qui pourraient se charger des frais d'édition car il lui était impossible d'en supporter financièrement la charge lui-même. Il essuya malencontreusement de nombreux refus de la part des personnes contactées[420].

Quelques années après son décès, ses archives furent mises en vente par le neveu de l'auteur qui devait faire face lui aussi à des problèmes financiers. Elles furent rachetées par un citoyen anglais, un spécialiste de l'Histoire naturelle de la Jamaïque, Sir Hans Sloane, « qui n'épargna ni soin ni dépense pour en faire l'acquisition »[421]. Cette personne bien avisée chargera alors un jeune Suisse qui était libraire et *scholar* chez lui, Jean-Caspar Scheuchzer d'entreprendre la traduction de ces manuscrits afin de pouvoir les publier dans la langue de Shakespeare. Il s'agissait d'une lourde tâche pour le jeune et talentueux éditeur, ne serait-ce qu'en raison tout d'abord de la difficulté que présentait le déchiffrage de certains manuscrits rédigés d'une écriture microscopique et presque illisible en haut allemand[422]. C'est ainsi que la version anglaise de l'ouvrage, vit

[420] Haberland, Deltlef, *Engelbert Kaempfer (1651-1716)*, *a Biography*, British Library, 1996, p. 89-91.
[421] « Le Journal des Savants », sept. 1727.
[422] Certains chercheurs ont d'ailleurs publié des articles avec des reproductions de son écriture et des études menées afin de la déchiffrer.

le jour pour la première fois à Londres en 1727[423], c'est à dire plus de dix ans après la disparition de Kaempfer[424]. En raison de son relatif succès en librairie, cette première édition anglaise fut rapidement suivie d'une édition française en 1729 [425] et hollandaise[426] la même année. Il y aura encore par la suite plusieurs éditions du même ouvrage dans ces différentes langues durant la décade suivante, ce qui constitue la preuve évidente de l'intérêt que l'ouvrage, qui remplissait un vide d'informations au sujet du Japon, avait soulevé auprès du public cultivé. Les lecteurs allemands, quant à eux, furent obligés d'attendre un certain temps avant que ne paraisse une édition complète dans leur propre langue[427] et ils durent se contenter de traductions partielles, dont celle réalisée à partir de l'édition française publiée dans l'*Abrégé de l'Histoire des voyages*[428].

Dans un ouvrage collectif publié sous sa direction, Beatrice Bodart-Bailey fait allusion à plusieurs distorsions et additions dans la traduction en langue anglaise

---

[423] Kaempfer, Engelbert, *The History of Japan, London, 1727.*

[424] *« Mon principal objet a été d'exprimer le sens de l'Auteur d'une manière intelligible et claire, conforme à la nature du sujet, et au génie de l'Anglois ; et sentant mon incapacité, j'ai prié quelques-uns de mes Amis d'examiner ma Traduction, et d'y corriger ce qui leur déplairoit. Il y a encore une chose, que je ne puis m'empêcher de faire remarquer, avant de finir. C'est que l'Auteur a répété en quelques endroits ce qu'il avoit dit en d'autres. Mon premier dessein étoit de supprimer ces répétitions. Mais après y avoir mieux pensé, il m'a semblé qu'il valoit mieux donner l'Histoire entière telle qu'elle étoit parvenue entre mes mains : d'autant plus que ces répétitions, qu'on prie le public de vouloir bien m'excuser, ne sont pas tout inutiles, les unes servant à rafraichir la mémoire, et les autres à expliquer mieux certaines choses. » Histoire du Japon*, *op. cit.*, « Discours préliminaire du traducteur », p. LXV-LXVI.

[425] Cf. le chapitre suivant en ce qui concerne les détails.

[426] Kaempfer, Engelbert, *De Beschryving van Japan*. Traduit par Balthasar Lakerman, Amsterdam, P. Gosse et J. Neaulme, 1729 ; ibid, 1733, Amsterdam, Arent van Huysteen ; *ibid.*, 1733, Amsterdam, Jan Roman de Jonge.

[427] Michel, Wolfgang, « His Story of Japan », *Monumenta Japonica*, 2000, volume, 55, n. 1, p. 110. Kämpfer, Engelbert, *Reise nah Japan*, Leipzig, Arstee und Merkus,1747; Kämpfer, Engelbert, *Beschreibung des Japonischen Reiches,* Rostock, [1750].

[428] Abbé Prévost, (Prévost d'Exiles) *Histoire générale des voyages contenant ce qu'il y a de plus remarquable*. Paris, Didot, 1746.

accomplie par Jean-Gaspar Scheuchzer[429]. Wolfgang Michel signale par ailleurs que l'éditeur traducteur, désireux de présenter dans une langue élégante et lisible les notes de Kaempfer[430], a commis quelques impairs. Ainsi, par exemple, les louanges que profère le médecin à l'encontre du Japon y deviennent modérées alors qu'au contraire les critiques, elles, sont amplifiées[431]. Pour illustrer l'ouvrage dont il fut un remarquable éditeur, Jean-Gaspar Scheuchzer fut libre de choisir quelques-uns des nombreux dessins et croquis réalisés par Engelbert Kaempfer au Japon[432]. Malgré les soins apportés par l'éditeur, le plus grand dommage concernant l'édition de cette somme de connaissances sur le Japon réside dans le fait que son auteur, en raison de sa rapide disparition, n'ait pu s'en charger lui-même, ou tout au moins en surveiller les travaux[433]. Wolfang Michel écrit que dans le cas où il aurait pu trouver lui-même un éditeur avant son décès prématuré, « Kaempfer aurait très certainement retravaillé ses manuscrits avant de les envoyer à une maison d'édition parce qu'ils contiennent tant d'ambiguïtés, de répétitions, de phrases incomplètes, d'incongruités et de fautes d'orthographe.»[434] Il souligne également que :

« L'impact des écrits de Kaempfer durant le XVIIIe siècle fait partie de l'histoire, et nous ne saurons jamais précisément dans quelle mesure les distorsions de Scheuchzer et de Dohm dans les éditions classiques ont affecté l'image du Japon entretenue par les Européens. Nous devons nous demander quelles seraient les différences si les

[429] Bodart-Bailey, Beatrice, *The Further Goal. Engelbert Kaempfer's Encounter with Tokugawa Japan*, Japan Library, 1995. Cette spécialiste a publié récemment une nouvelle édition de l'ouvrage d'Engelbert Kaempfer dans une traduction modernisée et allégée de certains chapitres consacrés par exemple aux religions du Japon : *Kaempfer's Japan: Tokugawa Culture Observed*, University of Hawaï Press, 1999.

[430] Qui, rappelons-le, n'était point sa langue maternelle.

[431] Massarella, Derek, « The History of the History », *The Further Goal*, *op. cit.,* p. 113.

[432] Ces illustrations choisies lors de la première publication de l'ouvrage furent conservées dans toutes les autres éditions et traductions successives.

[433] Bodart-Bailey, Beatrice, *op. cit.,* p. 113. La publication réalisée par Jean Gaspar Scheuchzer demeure certes la plus connue dans les mondes anglophone et francophone en raison notamment de la traduction en langue française de Pierre Des Maiseaux. C'est cette édition de 1729 que nous utilisons dans nos recherches.

[434] Michel, Wolfgang, « His Story of Japan », *op. cit*., p. 116.

manuscrits avaient été publiés dans leur forme originale. »[435]

L'Histoire du Japon qui comblait ainsi un vide d'informations nouvelles répondait à l'attente du public curieux de découvrir le Japon. Cet ouvrage demeurera durant plus de cent ans une des principales sources d'informations concernant le pays du Soleil levant avant de tomber par la suite dans un relatif oubli[436] en raison notamment de la parution des travaux de Philip Franz von Siebold[437] qui fut le dernier médecin à résider à Nagasaki durant les années 1830. Une vingtaine d'années plus tard, le Japon, après une longue et tenace résistance à toute infiltration étrangère et malgré les demandes répétées d'ouverture consentira à contre-coeur à ouvrir ses frontières. Une nouvelle page sera tournée, tant en ce qui concerne l'histoire du Japon lui-même que ses rapports avec les pays étrangers. Entre-temps, les ouvrages de Kaempfer, parvenus au Japon à la fin à la fin du XVIIIe siècle sur des navires hollandais, puis traduits partiellement, ne seront pas sans soulever quelques polémiques avant que ne survienne la Réforme Meiji[438].

---

[435] *Ibid*., p. 117.

[436] Naka, Nao.ichi, « Kenperu no Hikaku Bunka Ron teki Kenkyû », (Étude sur les recherches culturelles comparatives de Kaempfer) *op. cit.*, p. 54. Ce n'est qu'à partir du début des années 1990 que les archives de Kaempfer, conservées au British Museum de Londres et restées jusqu'alors ignorées des chercheurs, ont été à nouveau étudiées. Suivant notamment Naka Nao.ichi, il s'avère que les manuscrits et notes vendues à Sloane et à partir desquels Sheuchzer composa et édita le travail de Kaempfer, n'ont pas tous été écrits de la même main. Quatre personnes, dont le neveu de Kaempfer, auraient prêté leur plume pour rédiger les archives.

[437] Notamment *Fauna Japonica* (Leyde, 1833-1850) et *Flora Japonica*, Leyde, 1835-1853. Sieblod lui aussi consulta avec profit l'ouvrage de Kaempfer. Cf Michel, His Story of Japan, *op. cit.*, p.112. Michel signale que dans sa présentation de l'utilisation des moxas, Sielbold utilise le *Mixa Mirror* de Kaempfer alors qu'il était bien placé pour recueillir de nouvelles informations.

[438] Il en sera question postérieurement.

2 - Les différentes éditions en langue européenne de l'édition de Scheuchzer

Deux ans après sa publication en Angleterre paraissait la première édition française de l'ouvrage d'Engelbert Kaempfer imprimée en deux volumes à La Haye[439] sous le titre de *Histoire naturelle, civile, et ecclésiastique de l'Empire du Japon*. Elle était traduite à partir de la version qu'avait composée Jean Gaspard Scheuchzer, membre de la société royale du Collège de médecine, comme l'indique le sous-titre. L'ouvrage fut à nouveau publié à Amsterdam en deux volumes chez un éditeur différent, Herman Uywert[440], dans une édition enrichie de cartes, de « plans nécessaires » comme l'indiquait le sous-titre[441]. D'après ses notes, il est avéré qu'Engelbert Kaempfer avait envisagé d'intituler l'ouvrage qu'il préparait *Le Japon d'aujourd'hui*[442], mais Jean Gaspard Scheuchzer, puis plus tard Christian Wilhelm von Dohm, qui a rendu public une autre version allemande, ont quant à eux préféré choisir le titre *Histoire du Japon*[443]. Le terme « histoire » choisi par le médecin allemand avant sa mort signifiait plutôt « récit » et ne possédait pas le sens « d'historicité », quoique l'ouvrage participe en fait des deux. Il présente le Japon à partir de documents qu'il a attentivement étudiés et d'informations glanées durant son séjour et, dans la seconde partie, constitue une sorte

---

[439] La Haye, Chez P. Gosse et J. Neaulme, sortit en 1729 et 1731. (Première édition française, folio, 2 vols, 212 et 313 p., 45 gravures). Traduction de Pierre Des Maiseaux.

[440] Amsterdam, chez Herman Uytwerf, 1732. (Trois volumes). C'est l'édition que nous avons utilisée.

[441] Plusieurs réimpressions furent réalisées par la suite en France durant un siècle, ce qui démontre l'intérêt qu'il rencontrait.

[442] Comme nous l'avons déjà signalé, Pierre-François-Xavier Charlevoix[442] critiqua le titre *Histoire du Japon,* jugeant que le contenu présentait peu le passé du pays et que l'histoire y était réduite à sa portion congrue. A son avis, l'auteur y racontait plutôt ce qu'il avait vu et vécu au Japon. En réalité, cette accusation nous semble mal fondée et injuste car nous y trouvons une présentation complète et fort documentée sur la dynastie royale, les religions, les légendes concernant la naissance du pays. Le problème réside dans le fait que le titre proposé par le traducteur ne correspond pas à celui que l'auteur aurait choisi s'il avait lui-même publié ses travaux.

[443] Haberland, Detlev, *Kenperu no mita Nihon*, *op. cit.*, p. 26.

de journal de voyage[444] où il narre ses déplacements jusqu'à Edo en tant que guide touristique pour aller saluer le *shôgun.* Derek Massarella affirme que les chapitres consacrés à l'historique de la civilisation japonaise ne doivent pas être sous-estimés car ils ont procuré des informations très détaillées sur ce sujet déjà développé auparavant par Caron, quoique de manière abrégée[445].

Les imperfections et défauts inévitables à un travail aussi considérable n'empêcheront pas le livre d'Engelbert Kaempfer de devenir dès sa publication un ouvrage réputé et de rester pendant longtemps un des textes de référence sur ce pays[446]. Il a d'ailleurs marqué la vision du Japon à travers le XVIIIe siècle[447] car il propose une somme variée de connaissances dont certaines avaient été jusqu'alors ignorées par les autres auteurs n'ayant pu consulter les écrits japonais, ni observer le pays sans un regard moins eurocentrique. Ceux qui avaient jusqu'alors écrit sur le Japon, durant le XVIe et XVIIe siècles, particulièrement les marins et les commerçants, ne possédaient pas non plus tous les outils conceptuels afin de pouvoir analyser et comprendre ce pays. Deltlef Haberland note d'ailleurs avec justesse que s'il existait certes déjà avant la publication de l'ouvrage d'Engelbert Kaempfer bien des textes consacrés au Japon, il était cependant difficile aux lecteurs de pouvoir se faire une idée précise au sujet de la culture et de la civilisation japonaises, de comprendre la vie ordinaire qu'y menaient les gens dans leur cadre naturel[448]. La plupart des lecteurs devaient se contenter bien souvent d'informations parcellaires, superficielles et même les ouvrages qui se voulaient

---

[444] Haga Tooru juge que l'on peut lui accorder une grande estime comme journal de voyage. Cf. Haga, Tooru, « Kenperu to Hikaku bunka no Me »; *Kenperu no mita Nihon*, *op. cit*., p. 141.

[445] Massarella, Derek, *op. cit.*, p. 69. En Europe, durant une longue période de temps, le public lettré put consulter cette source de renseignements historiques qui ne fut seulement surpassée que par les observations du médecin Caspar Schamberger.

[446] Le livre de Kaempfer a toujours été considéré comme important même lorsque la vision du Japon a changé au cours du XVIIIe siècle. Kreiner, Josef, *Kenperu no mita Nihon*, *op. cit.*, p. 50.

[447] Kreiner, Josef, *Kenperu no mita Nihon*, *op. cit.*, p. 47.

[448] Haberland, Deltlef, *Englebert Kaempfer (1651-1716)*, *a Biography*, British Library, 1996, p. 66.

objectifs n'étaient pas à l'abri de certains stéréotypes qui se retrouvaient d'un ouvrage à l'autre, comme nous avons pu nous en rendre compte. Comme le note Deltlef Haberland, le livre d'Engelbert Kaempfer, en raison d'informations plus précises et plus diverses, acquit donc un succès d'estime auprès des lecteurs car il était le premier à proposer, après plusieurs années de silence en ce qui concernait la connaissance du Japon, les résultats de ses propres expériences et recherches en une description structurée qui répondait aux attentes du public lettré[449].

En dehors de l'édition principale réalisée par Jan Gaspard Scheuchzer et traduite par la suite en différentes langues dont le hollandais, signalons parallèlement l'existence d'une version moins connue en langue allemande réalisée par un jeune historien allemand, Christian Wilhelm von Dohm. Celle-ci, qui porte le titre *Geschichte und Beschreibung von Japan*[450], est basée sur deux copies des manuscrits de Kaempfer retrouvées à Lemgo en 1773[451] après le décès du neveu légataire de Kaempfer.

C'est ainsi qu'il existe deux éditions de l'*Histoire du Japon* qui ne reposant pas tout à fait sur les mêmes documents, présentent quelques variantes, quoique Dohm ait vérifié le contenu des manuscrits retrouvés sur le tard avec l'édition composée par Scheuchtzer.

---

[449] *Ibid*., p. 66.

[450] Dohm, Christian, Wilhem, Einleitung des Herausgebers [zu Engelbert Kämpfers *Geschichte und Beischreibung von Japan*] - Leben des Verfassers-Nachricht von seinen Schriften - Plan dieses Werkwes. In Kaempfer, Engelbert : Geschichte und Beiscreibung von Japan, Vol. 1, Lemgo 1777; vol. 2, Lemgo 1779.

[451] Michel, Wolfang, « His Story of Japan, Engelbert Kaempfer in a New Traduction », *Monumenta Nipponica*, Volume 55, N.1 (2000), *op. cit.*, p. 109-120.

Partie 4

Le Japon des Lumières

A – Une des principales sources d'informations des auteurs du XVIIIe siècle

Comme nous l'avons déjà explicité, faute de pouvoir accéder à de nouvelles informations provenant du Japon au début du XVIIIe siècle, nombre de publications publiées en Europe concernant ce pays reposaient en grande partie sur un corpus textuel dont certains écrits remontaient bien souvent à plusieurs décennies. Puis la publication de l'ouvrage d'Engelbert Kaempfer, en 1727, constitua un grand pas dans la connaissance empirique du Japon et permit en particulier de corriger partiellement les imprécisions relatives au pays, à ses habitants. Des lacunes dans la connaissance de l'archipel furent ainsi comblées. Grâce à son ouverture d'esprit et à ses diverses connaissances scientifiques, le médecin allemand témoignait d'une approche moins soucieuse des problèmes religieux que de la vie sociale et matérielle.

Se réclamant de l'expérience personnelle et de l'observation, le texte de Kaempfer répondait aux attentes d'un public lettré soucieux d'enrichir ses connaissances mais également habité par des attentes et des valeurs nouvelles. Toutefois, l'ouvrage publié

en langue française était de “ troisième main”[1], traduction française d’une traduction anglaise qui narrait une expérience vécue plus de quarante ans auparavant. Par ailleurs, comme bien d’autres récits de voyage, celui de Kaempfer entrecroisait abondamment le vu et le lu. L’écriture comme la réception qui sera faite de ce texte au XVIIIe siècle témoignent ainsi d’un renouvellement des connaissances mais également des malentendus, voire quelquefois des préjugés qui habitent la culture de cette époque.

1- La réécriture de l’ouvrage d’Engelbert Kaempfer en Europe

Lors de sa parution en 1727, puis en français en 1729, l’*Histoire du Japon* fut présentée et commentée dans les périodiques et les revues savantes de l’époque. *Le Journal des Savants* [2] consacrera de nombreuses pages dans plusieurs de ses numéros à Kaempfer, où son ouvrage est présenté en détails, chapitre après chapitre[3]. Le contenu de chacun d’entre eux y est minutieusement décrit et commenté. Dans le numéro de juin, où sont présentés les trois premiers chapitres de l’*Histoire du Japon*, il est tout d’abord question de la situation géographique de l’archipel[4] et des questions qui demeuraient encore sans réponse à l’époque, à savoir si l’île de Jedo, (l’actuel Hokkaidô) était relié au continent. L’article, qui ne porte pas de nom d’auteur, fait allusion à l’origine des Japonais[5], les Européens les considèrent comme des descendants d’une colonie venue de la Chine mais Kaempfer réfute cette théorie en démontrant, à

---

[1] *Le Journal des savants*, juin 1731.
[2] *Le Journal des Savants*, Paris : juin 1731, p. 350-360 ; juillet 1731, p. 399-412 ; août 1731, p. 463-474.
[3] *Le Journal des Savants* : juin 1731, p. 353-360 ; juillet 1731, 399-412 ; août 1731, p. 463-474.
[4] *Le Journal des Savants* : juin 1731, p. 353 et suiv.
[5] *Ibid.*, p. 354.

l'aide de différent arguments, qu'ils n'ont pas de parenté[6]. Il est également question de l'histoire naturelle du pays et de ses différentes ressources. Les religions et cultes du Japon sont également présentés, l'auteur fait allusion aux moines errants, *les jammabos,* qui utiliseraient des charmes magiques pour tromper la crédulité populaire[7]. L'article stipule, en raison de la curiosité des choses racontées : « Il faut lire ce Chapitre entier, qui est le V ». Les doctrines du bouddhisme et du shintoïsme sont brièvement expliquées en fin d'article[8]. Celui de juillet de la même année présente les deux derniers chapitres de l'ouvrage de Kaempfer qui concernent, pour le quatre, la ville de Nagasaki. Il est y question de l'histoire de la ville et une description des maisons japonaises. Les règlements et lois qui régissent la cité et soumettent ses habitants[9] à des consignes strictes et à des corvées de garde afin de les protéger contre les incendies et les voleurs, ainsi que les tours de garde nocturne sont évoqués. Le lecteur peut ainsi découvrir la vie d'une cité relativement importante pour l'époque et connaître les mesures sévères prises à l'égard des habitants pour en assurer le maintien de l'ordre. La vie des villes et villages, les spectacles qui s'y déroulent, vus par Kaempfer lors des deux déplacements de son auteur sont eux aussi succintement présentés. L'auteur de l'article recommande la lecture de l'ouvrage : « M. Kaempfer a inséré ici une description très exacte des diverses représentations [...] où il assistoit lui-même. C'est sur quoi il faut le consulter. »[10] Il est bien évidemment question du déplacement jusqu'à Edo[11] et de

---

[6] En raison des différences concernant langue, religion, mœurs, coutumes ainsi et caractère, le médecin refute la théorie communément admise. « L'opinion de M. Kaempfer touchant l'origine des Japonois doit être fort du goût de ce peuple, qui ne veut descendre d'aucune autre. » *Journal des savants*, p. 355.

[7] *Journal des savants*, juin 1731, p. 359.

[8] « L'auteur, en finissant le dernier Chapitre de ce Livre, nous décrit le genre de vie, sur quoi l'on peut le consulter. » *Ibid*., p. 360.

[9] « La soumission, ou pour mieux dire, le dur esclavage sous lequel la rigueur de tant de Règlements et de sujétions personnelles si onéreuses tient les habitants. » *Journal des savants*, Juillet, p. 402.

[10] *Ibid.*, p. 404.

[11] *Ibid.*, p. 408.

l'entrevue avec le *shôgun,* passages incontournables de l'ouvrage de Kaempfer[12]. « Le chapitre XII est des plus intéressant. Il contient la description d'Iedo, de son château et de son palais [....] avec un récit de ce qui s'y passa pendant le séjour de l'ambassade, pendant l'audience qu'elle eut de l'Empereur »[13]. *Le Journal des Savans* s'intéresse à l'immense cité et aux descriptions relatives au château du *shôgun* qui vit entouré de ses courtisans installés dans de luxueux palais avoisinants[14]. Le *Journal des Savants* du mois d'août est consacré à différentes techniques et à la médecine, intérêts qui correspondent au goût d'une époque curieuse de découvertes et de connaissances en tous domaines. Certains brefs passages du livre de Kaempfer concernant la culture et la préparation du thé, la fabrication du papier dit « japonais », ainsi que différentes médecines, telles que l'acupuncture et les moxas sont également insérés et commentés. La qualité du travail d'Engelbert Kaempfer y est reconnue et soulève l'estime du rédacteur de l'article[15]. Ainsi, suite à une explication des différentes méthodes employées par ce dernier pour se procurer des informations à Deshima, l'auteur de l'article conclut-il :

« Tels sont les principaux moyens employés par M. Kaempfer pour s'instruire de tout ce qui regarde un Pays si éloigné de nous et devenu presques inaccessible aujourd'hui. C'est à des perquisitions si difficiles que nous sommes redevables de cette Histoire du Japon, la plus exacte et la plus fidèle qui ait paru jusqu'ici. »[16]

---

[12] « Les bons morceaux » comme la presse actuelle l'écrit lors de la citation de passages d'un ouvrage présenté aux lecteurs.

[13] *Le Journal des Savants*, juillet 1731, p. 408 et suiv.

[14] Rappelons que les *daimyô*, soumis à des règlements stricts, étaient obligés de passer tous les ans quelques mois dans la capitale politique.

[15] *« A l'égard de ce qu'il raconte (dans son Ve chapitre) touchant l'arrivée des Portugais et des Castillans dans le Japon, la manière favorable dont ils furent reçus, le commerce et le Christianisme qu'ils y établirent, et la funeste révolution qui les en a totalement bannis: quoique tous ces faits soient déjà connus par un grand nombre d'histoires qui en ont été publiées, on ne laissera pas de trouver sur tout cela dans le récit de M. Kaempfer des circonstances qui auront la grâce de la nouveauté pour les Lecteurs, et qui méritent leur curiosité. » Journal des savants*, juillet 1731, p. 404.

[16] *Le Journal des Savants*, Paris, juin 1731, p. 352.

En dehors de ces présentations dans une revue destinée à un large public de lettrés, l'ouvrage de Kaempfer fut également édité partiellement dans plusieurs collections de voyage, les lecteurs de l'époque étaient friands de lectures relatives aux pays étrangers. La plus connue de ces collections était sans conteste l'*Histoire générale des Voyages*[17] éditée sous la direction de l'Abbé Prévost qui reprend dans le volume dixième de sa publication[18] le texte de Kaempfer dont il présente les parties qu'il a jugé les plus intéressantes pour les lecteurs[19]. Le contenu de l'ouvrage de Kaempfer, allégé suivant les chapitres, n'est pas seulement paraphrasé, mais réécrit sous la plume de Prévost lui-même. De nombreux extraits du texte de Kaempfer sont également cités entre des guillemets placés à chaque début de ligne, indiquant ainsi avec clarté l'auteur du passage impliqué[20]. L'éditeur paraphrase certes le texte du médecin allemand mais il le fait intervenir fréquemment en signalant avec clarté ses emprunts et en notant que « Kaempfer observe que »[21] ou « Kaempfer allègue »[22], ou encore « on apprend de Kaempfer »[23], « Kaempfer souligne »[24]. Il donne parfois en note les références des pages de l'ouvrage de Kaempfer et invite, le cas échéant, ses lecteurs à s'y reporter directement. Prévost qui a choisi les parties qu'il jugeait les plus intéressantes de l'*Histoire du Japon*, propose également des explications supplémentaires et ses propres

---

[17] Abbé Prévost, Antoine-François, éditeur. *Histoire générale des Voyages, ou Nouvelle collection de toutes les relations de voyages par mer et par terre.* Tome premier, Paris, Didot, 1746.

[18] Abbé Prévost, Antoine-François, éditeur. *Histoire générale des Voyages, ou Nouvelle collection de toutes les relations de voyages par mer et par terre [...].* Tome 10 de la première édition, livre II, « Voyage d'Engelbert Kaempfer au Japon », p. 479-688. Paris, Didot, 1752.

[19] *« Je me suis borné pour l'Indoustan et pour le Japon, aux Voyageurs les mieux instruits, à ceux qui ont fait une étude profonde de ces deux régions; surtout, pour le Japon, à Kaempfer, qui réunissant les qualités les plus distinguées d'un Voyageur, ne laisse rien à désirer qu'une meilleure forme pour la perfection de son Ouvrage. » Ibid.*, p. IV-V.

[20] « Laissons le récit à Kaempfer. » *Ibid.*, p. 496. Références du livre de Kaempfer, *ibid.*, p. 580.

[21] *Ibid.*, p. 614.

[22] *Ibid.*, p. 558.

[23] *Ibid.*, p. 557.

[24] *Ibid.*, p. 587.

analyses sur divers sujets soulevés par l'auteur, en introduisant de temps à autre citations et commentaires d'autres auteurs. C'est donc à un texte retravaillé et nourri de différentes sources auquel nous avons à faire.

A la différence de l'ouvrage initial, Prévost a choisi de placer en tête de l'ouvrage le récit des deux voyages du médecin jusqu'à Nagasaki[25]. La narration à la première personne dans le texte original est remplacée par le pronom « on ».[26] Une large place est donnée à la description de la capitale politique : « Jedo, suivant l'expression de Kaempfer, est un séminaire d'artistes, de Marchands et d'Artisans »[27] et aux détails relatifs au séjour de l'ambassade hollandaise dans la capitale. L'entrevue avec l'empereur constitue une anecdote de choix comme dans beaucoup d'ouvrages qui ont focalisé la présentation du Japon sur un évènement somme toute anecdotique. L'aspect étonnant de la visite apportait son « pesant » d'exotisme. Prévost, à la grande différence de nombre de lettrés du XVIIIe siècle qui ont généralement choisi leurs références uniquement en fonction de leurs propres idées religieuses et philosophiques, commente ou éclaire également certains passages du texte de Kaempfer[28] en introduisant des explications tirées de l'ouvrage de Charlevoix[29] qui se présente comme une synthèse de travaux publiés sur le Japon. Ainsi dans l' « Introduction » du tome X, Prévost reproduit une critique[30], placée dans l'Introduction de l'*Histoire générale du Japon*[31], dans

---

[25] Abbé Prévost, Antoine-François, éditeur. *Histoire générale des Voyages*, *op. cit.*, p. 490- 521.
[26] *Ibid.*, p. 491 et suiv.
[27] *Ibid.*, p. 524.
[28] L'éditeur fait référence à plusieurs reprises au contenu de l'ouvrage de Charlevoix, Pierre-François-Xavier de, *Histoire générale du Japon, op. cit.,* consacré au Japon publié en 1736. Ouvrage refondu à partir des connaissances de Kaempfer. Cf. notre Partie trois, p. 192 et suiv.
[29] Rappelons que ce dernier avait, suite à la parution de l'ouvrage de Kaempfer, déjà publié une *Histoire générale du Japon* en intégrant dans son ouvrage de nouvelles connaissances introduites par le médecin allemand. Se reporter à notre Partie trois, p. 193
[30] Prévost, abbé, *Histoire générale des Voyages*, *op. cit.*, Avertissement, p. V.
[31] Charlevoix, Pierre-François-Xavier de, *Histoire générale du Japon, op. cit.*, tome deux, « Liste et examen des auteurs », p. 699.

laquelle le jésuite avait formulé plusieurs critiques acerbes contre Kaempfer. Charlevoix lui reprochait ses méthodes de recherches, l'inexatitude de ses informations, et l'emploie qui lui semblait injustifié du terme d'« histoire »[32]. L'éditeur, qui ne prend pas partie dans le débat a placé, en guise de réponse à la suite du commentaire du jésuite, un extrait de la préface de Kaempfer, dans laquelle celui-ci, prévoyant, avait pris la défense anticipée de son ouvrage contre d'éventuelles critiques. Prévost a également mis en lumière le contenu de l'ouvrage du médecin avec d'autres textes. Des opinions et des points de vue variés éclairent ainsi le texte. Par exemple, dans le sous-chapitre consacré au « caractère des Japonais »[33] Prévost signale que : « Les Chinois et les Japonois n'ont rien à se reprocher du côté de la figure. C'est l'expression d'un Historien qu'on a déjà nommé avec éloge et dans lequel on trouve ici diverses recherches, assez agréablement recueillies. »[34] L'historien en question est le jésuite Charlevoix, souvent choisi comme référence pour éclaircir un point du texte ou présenter un avis différent de celui de Kaempfer[35]. Comme nous l'avons indiqué dans notre partie deux[36], Charlevoix, redevable à Kaempfer pour les nombreuses informations qu'il utilise dans son *Histoire générale du Japon,* ne cite le nom du médecin allemand que pour réfuter ou désapprouver ses propos. Prévost, qui ne cite que rarement le nom de Charlevoix, préfère lui donner le titre de « nouvel historien » par opposition à Engelbert Kaempfer parfois désigné sous l'appelation d'« historien »[37]. Si plusieurs pages sont consacrées

---

[32] *Ibid.*, p. 482. Cf. notre chapitre trois, p. 196.

[33] Prévost, abbé, *Histoire générale des Voyages*, *op. cit.*, tome dix, p. 576 et suiv. « Figure, habillement, éducation, Science, Arts et Caractère des Japonais ».

[34] *Ibid.*, p. 576.

[35] Kaempfer a vécu deux ans au Japon et cotôyé nombre de Japonais. Nous pouvons supposer sans nous tromper que Charlevoix n'a pas eu cette chance…

[36] Cf. Partie trois, p. 193.

[37] Ainsi « Le nouvel Historien, rapprochant diverses observations de Kaempfer, trouve une explication fort naturelle dans le grand nombre de volcans qu'on voit au Japon. » *op. cit.*, p. 652. Charlevoix refusait le titre d'historien à Kaempfer. Cf. Partie trois, p. 196.

aux arts, notamment au théâtre et aux acteurs, le contenu en est assez superficiel car l'auteur ne peut que décrire les scènes et les décors qu'il a vus et le cas échéant, les titres des pièces entrevues[38]. Si une vingtaine de pages sont consacrées aux aléas du commerce des Portugais au Japon[39], l'éditeur présente par contre longuement les religions, les dieux, les lieux de culte et les différents religieux du Japon[40]. L'*Histoire naturelle du Japon* occupe une place importante en fin de volume[41]. En tête de ce dernier chapitre[42], l'éditeur souligne : « Le nouvel Historien (Charlevoix) s'est attaché avec tant d'exactitude et de fidélité à recueillir toutes les observations de Kaempfer, que dans un article si curieux on peut prendre indifféremment l'un ou l'autre pour guide. Les Japonois, disent-ils tous deux, vantent beaucoup leur climat. »[43] Une façon de signaler que Charlevoix[44] a beaucoup emprunté à Kaempfer, particulièrement le chapitre consacré aux différentes plantes qu'il paraphrase…Signalons également l'*Abrégé de l'Histoire des Voyages*[45], de la Harpe, publié en 1801, puis 1820 (tome 9) et 1825 (tome 12), pour ne citer que les éditions les plus importantes. Cette édition reprend de manière abrégée la *Collection* de Prévost, en suivant le même ordre des chapitres. Nombre de détails inutiles et répétitifs ont disparu et seuls les points curieux ou intéressants trouvent ici leur place, facilitant la lecture. La Harpe commente le texte, il cite à de nombreuses reprises le nom de Kaempfer, montrant ainsi ses emprunts et ses références. Il a supprimé l'intervention dans le texte de différents auteurs, comme dans

---

38 Prévost, abbé, *Histoire générale des Voyages*, tome dix, *op. cit.,* p. 579 et suiv.
39 *Ibid.,* p. 606-623.
40 *Ibid.,* p. 623-650.
41 *Ibid.*, p. 651- 687
42 *Ibid.*, p. 651, « Histoire naturelle du Japon ».
43 *Ibid.*
44 Linguet le surnomme " l'imbécile historien". Cf. Linguet, Simon Nicolas Henri, *op. cit.*, p. 372.
45 La Harpe, Jean-François de, *Abrégé de l'histoire générale des voyages contenant ce qu'il y a de plus remarquable*. Nouvelle édition, Paris, 1820. Tome 9, livre 7 : « Le Japon », p. 85-253.

l'édition de Prévost et le style est neutre et impersonnel. Le chapitre intitulé du « Du gouvernement, des moeurs, et religion (sic) du Japon »[46] et celui relatif à « l'Histoire naturelle » occupent aussi une place importante dans cet ouvrage[47] qui présente beaucoup moins d'intérêt que la compilation de Prévost.

Josef Kreiner, un des spécialistes allemands de Kaempfer, résumant l'opinion de nombreux lettrés, estime que celui-ci a rédigé le document le plus précieux sur le Japon durant les deux siècles que dura l'isolement du pays[48].

2- L'influence de Kaempfer au XVIIIe siècle

De nombreux auteurs du XVIIIe siècle, qu'ils soient philosophes, historiens, scientifiques ou encore botanistes ont bien souvent consulté, et le cas échéant emprunté, des informations à Engelbert Kaempfer. Ce dernier n'était évidemment pas leur seul informateur, quoiqu'il fût d'une certaine manière presque incontournable. Ainsi par exemple, Voltaire qui a lu, étudié et écrit au sujet des différents peuples du Monde, se repose, en ce qui concerne le Japon, principalement sur l'ouvrage de Kaempfer, d'où il tire une grande partie de ses informations. Il fait référence à son ouvrage à de nombreuses reprises[49] lorsqu'il indique ses sources. Tout en écorchant d'ailleurs son

---

[46] *Ibid.*, p. 135.
[47] *Ibid.*, p. 217-253.
[48] Kreiner, Josef, *Kenperu no mita Japan* (Le Japon vu par Kaempfer), *op. cit.*, p. 22.
[49] *Essai sur l'Histoire générale et sur les moeurs*, (1756) édition Beuchot, tome 4, Paris, Werdet et Lequiem fils, 1829. Chap. 164, « Du Japon » « le savant et judicieux observateur », au sujet des douze religions, p. 321. Dans un article de Voltaire adressé à un jésuite et paru dans le *Journal de Trévoux* : « Relation de la maladie, de la confession, de la mort, et de l'apparition du jésuite Berthier » (nov. 1759). Dans une Lettre concernant l'*Esprit des lois* (un passage relatif à la population « il produit d'après Kaempfer, un dénombrement par lequel on voit à Méaco »). Kaempfer y est cité à trois reprises.

nom, n'utilise-t-il pas aussi à son propos l'expression, qui peut sembler légèrement ironique de « Kempfer (sic) ce véridique et savant voyageur »[50] à une époque où les ouvrages de voyage étaient considérés comme étant "menteurs" . Un chercheur japonais, Ishikawa Shin-ichi, signale au sujet du philosophe de Ferney : « En ce qui concerne les allusions et les passages consacrés au Japon dans les écrits historiques de Voltaire, il ne fait pas de doute que cet écrivain s'est servi assez librement du livre de Kaempfer. »[51] Il est évident que Voltaire utilise le texte à sa guise et réécrit l'histoire du Japon à sa manière de façon à pouvoir développer ses idées. Il ajoute également dans son article relatif au Japon vu par les Encyclopédistes : « Je vais donc parler du Japon vu par Voltaire à travers le prisme de Kaempfer », signalant ainsi les sources du philosophe[52]. Ishikawa signale également que lorsqu'il évoque la soi disant liberté de conscience au Japon, Voltaire, comme il est d'ailleurs facile de le juger, s'appuie à nouveau sur des informations provenant de l'ouvrage du savant allemand[53]. Le philosophe cite le nom du naturaliste allemand dans son texte, ainsi Kaempfer devient le « garant de l'affirmation énoncée et prend "fonction d'autorité "[54].

Montesquieu, qui y fait référence à plusieurs reprises au Japon dans l'*Esprit des lois*, l'a lui aussi consulté et donne son nom en note. Par exemple, écrivant sur ses religions, il dit « Chez les Japonois, où il y a plusieurs sectes, et où l'État a eu si longtemps un

---

[50] Voltaire, François-Marie Arouet de, « Des découvertes des Portugais » dans *Essai sur l'esprit des moeurs et des nations*, (1756), Paris, éd. Beuchot, 1829, p. 196. http://www.voltaire-integral.com/Html/26/28_Avis.html

[51] Ichikawa, Shin-ichi, « Le Japon vu par les Encyclopédistes », *General Studies*, Tôkyô, n° 46 (1974), p. 76.

[52] *Ibid*. Nous reverrons le passage de Kaempfer et celui de Voltaire postérieurement.

[53] *Ibid. « Citant presque textuellement une phrase de Kaempfer, Voltaire prétendait apprécier la liberté de conscience tant chez les Japonais que chez les Chinois. De plus, lisant un passage de Kaempfer sur la co-existence de douze sectes du bouddhisme à Miaco* (Kyôto) *il préjugea absolument du nombre de sectes, pensant qu'il n'y en avait que douze dans cette ville.»*

[54] Léoni, Sylviane, « Le Japon, un lieu d'écriture au siècle des Lumières », *Travaux de Littérature*, vol. XXII, sept. 2009.

chef ecclésiastique, on ne dispute jamais sur la religion »,[55] ceci accompagné d'une note stipulant : « Voyez Kaempfer (Montesquieu) ». Nous retrouvons également le nom du médecin allemand dans le *Spicilège*, où le penseur, s'interrogeant sur l'origine des Japonais écrit, en commettant une erreur : « Dans l'histoire (sic) du Japon de Kaempfer je remarque que les Japonois (sic) tiennent presque tout ce qu'ils ont des Chinois »[56]. Le nom du voyageur allemand est à nouveau cité dans un extrait du *Journal de Trévoux,* lorsqu'il est question du dénombrement de la population de Méaco (Kyôto)[57]. La lecture de l'ouvrage fait d'ailleurs apparaître de nombreuses similitudes entre le texte du médecin allemand et celui du philosophe. Roland Minuti note que c'est sans doute dans l'ouvrage de Kaempfer « qui constitua longtemps une référence fondamentale pour la culture européenne, que Montesquieu a pris l'essentiel de sa documentation, à partir de l'édition latine (1727) qu'il possédait à la Brède. »[58] Les nombreuses informations relatives au Japon, classées de façon systématique dans l'*Encyclopédie*, constituent l'une des plus importantes études relatives au Japon publiées en France durant le XVIIIe siècle[59]. Cet ouvrage en effet ne contient pas moins

---

[55] Montesquieu, Charles Louis de Secondat, *L'Esprit des lois* (1748), *Oeuvres complètes*, tome 2, édition Roger Caillois, La Pléiade, 1951, p. 750.

[56] Montesquieu, *Spicilège*, *op. cit.,* p. 1354. Suivent différentes annotations relatives au livre de Kaempfer. Malheureusement Montesquieu fait dire à Kaempfer le contraire de ce qu'il a écrit.

[57] Extraits du *Journal de Trévoux*, avril 1749.

[58] Minuti, Roland : « Asie ». Dictionnaire électronique Montesquieu. http://dictionnaire-montesquieu.ens-ish.fr/, déc. 2009. Minuti signale que certains fragments de *Spicilège* sont constitués d'annotations ponctuelles de l'ouvrage du voyageur allemand, entremêlées de considérations personnelles qui révèlent une lecture attentive de ce texte. » *Ibid*.

[59] Les auteurs de l'Encyclopédie ont travaillé sur les questions relatives au Japon à partir d'informations prises notamment dans l'ouvrage de Brucker. Ishikawa considère l'article « Japonais » (philosophie *des)* comme un calque du texte écrit en latin par ce dernier. (Cf. *Le Japon vu par les Encyclopédistes, op. cit.*, p. 76) Les auteurs n'ont pu eux-mêmes éviter quelques erreurs dont la cause remonte dans l'emploi de sources fautives ou inexactes et en raison d'une lecture erronée du texte. Nakagawa juge que les *« articles ne sont pas fondés sur des documents de première main. Plusieurs parties sont empruntées totalement à l'*Essai sur les moeurs *de Voltaire, à* l'Esprit des lois *de Montesquieu, au* Dictionnaire historique *de Pierre Bayle, ou à l'*Historia philosophicae *de Jacob Brucker. »* Cf. Nakagawa, Hisayasu, *Des lumières et du comparatisme: un regard japonais sur le XVIII siècle*, P.U.F., 1992, *op.cit.*, p. 252.

de soixante cinq entrées faisant référence au Japon. La plupart d'entre elles concernent tout particulièrement la flore de l'archipel que le naturaliste a minutieusement présentée. Les deux principaux articles relatifs à cette région intitulés « Le Japon » et « Japonais » (philosophie des) ne sont toutefois que des travaux de compilation[60]. « La Philosophie des Japonais » rédigé par Diderot lui-même[61], n'est semble-t-il, suivant Ishikawa Shin-ichi, qu'un calque assez fidèle d'un chapitre de Brucker[62] qui « s'inspira des mêmes sources que Voltaire; à savoir du livre d'Englebert Kaempfer. »[63] Ishikawa signale que l'article intitulé « Japon », rédigé par le chevalier de Jaucourt, « n'est dans l'ensemble qu'un plagiat du chapitre 142 de l'*Essai sur les moeurs* de Voltaire. »[64] Le nom du médecin allemand apparaît également à plusieurs reprises dans quelques autres articles de l'*Encyclopédie*[65], particulièrement dans ceux relatifs à la flore. Quoiqu'il

---

[60] En ce qui concerne le Japon, il ne joua qu'un rôle de compilateur, résumant en français l'Article *Japonais* de Brucker écrit en latin sans se donner la peine de faire un travail documentaire. « Le Japon vu par les Encyclopédistes », General Studies, *op. cit.*, p. 86.

[61] Au sujet du médecin allemand : *« Le célèbre Kaempfer qui a parcouru le Japon en naturaliste, géographe, politique et théologien, et dont le voyage tient un rang distingué parmi nos meilleurs livres, divise l'histoire japonaise en fabuleuse, incertaine et vraie. » Encyclopédie*, édition Assezat, 1966, p. 265. Nakagawa Hisayasu situe « Diderot, à travers les articles qu'il a insérés dans l'*Encyclopédie*, comme le principal introducteur du Japon en France. » *Des Lumières et du Comparatisme*, *op. cit.*, p. 263. Le même auteur écrit également que : « Kaempfer, en particulier, était l'une des principales sources des encyclopédistes », *ibid.,* p. 250. Au sujet de l'ouvrage de Kaempfer : *« C'est de cette traduction française que les encyclopédistes tirèrent une bonne part de leurs informations. » Ibid.*

[62] Brucker, Johann Jacob, *Historia critica philosophiae, op. cit., «La curiosité hardie que montra Kaempfer de connaître à fond les choses japonaises eut la fortune d'être transmise par l'intermédiaire de Brucker au rédacteur en chef de l'Encyclopédie, aussi curieux lui-même que Kaempfer, "naturaliste, géographe, politique et théologien". »* Ishikawa, Shin-ichi, « Le Japon vu par les Encyclopédistes », General Studies, *op. cit.*, p. 86-87.

[63] Cf. Ishikawa, Shin-ichi, « Les miracles japonais et chinois chez Voltaire », *Raison présente*, n. 52, Paris, oct. 1979, p. 76.

[64] Ainsi Ishikawa signale que celui intitulé « Japon », rédigé par le chevalier de Jaucourt, « n'est dans l'ensemble qu'un plagiat du chapitre 142 de l'*Essai sur les moeurs* de Voltaire » Ichikawa, Shin-ichi, « Le Japon vu par les Encyclopédistes », *op. cit.*, p. 76.

[65] Ainsi dans l'article relatif aux Sendovistes : *« C'est Kaempfer qui nous raconte de fait bien propre à nous instruire sur l'espèce d'obstacles que les progrès de la raison doivent rencontrer par-tout. Voyez Bayle, Brucker, Possevin. »* « Philosophie des Japonois » (1766), *Encyclopédie*, Oeuvres complètes de Diderot, Paris, éditions Assésat, (1876), reprint, 1966. Nous retrouvons également son nom à l'article "*dairo*" : *« C'est aujourd'hui le souverain pontife des Japonnois, ou comme Koempfer (sic) l'appelle, le monarque héréditaire. »* (Note : consultez Koempfer (sic) ou l*e Recueil des* Voyages). *Ibid.*

reconnaisse la qualité du travail du médecin, Jean-Jacques Rousseau, quant à lui, formule une appréciation plus nuancée : « Kampfer (sic) donne une idée passable du peu qu'il a vu au Japon. »[66]

Goethe et Kant[67] furent également des lecteurs de Kaempfer. Kant utilisa son ouvrage pour ses recherches relatives à la géographie mondiale[68]. Le commandant Perry, capitaine du navire qui força le Japon sous la menace de ses canons à ouvrir ses ports au milieu du XIXe siècle[69], possédait lui-même un exemplaire personnel dans son navire[70]. Comblant tout à la fois un vide de connaissances et une curiosité pour un Orient lointain, le texte du médecin allemand est donc en quelque sorte oublié dans sa textualité pour apparaître comme une tranche de réalité japonaise transposée en langue française. Pendant des années, les esprits scientifiques et les voyageurs qui se rendront au Japon peu de temps avant la fin de l'ère Tokugawa étudieront encore avec intérêt cette publication[71]. Cela fut le cas de Philip de Siebold qui, avec la publication de ses écrits

---

[66] Rousseau, Jean-Jacques, *De l'inégalité parmi les hommes* (1755), Garnier, Paris, 1954, p. 112, note 8. *« Le joaillier Chardin, qui a voyagé comme Platon, n'a rien laissé à dire sur la Perse ; la Chine paraît avoir été bien observée par les jésuites. Kemfer (sic) donne une idée passable du peu qu'il a vu dans le Japon. A ces relations près, nous ne connaissons point les peuples des Indes orientales, fréquentées uniquement par des Européens plus curieux de remplir leurs bourses que leurs têtes. » Ibid.*

[67] Kreiner, Josef, *Kenperu no mita Nihon*, (Le Japon vu par Kaempfer), *op. cit.*, p. 191. *« Kaempfer fut la base de la formation de la vision du Japon pour les Européens, tels que les Allemands Goethe, Kant, les Français Montesquieu, Voltaire, [...] avant l'ouverture du pays.* » Katagiri, Kazuo, « Kamperu to Imamara » (Kaempfer et Imamura), *Ibid.*, p. 223. Michel Wolfgang signale que « *des auteurs comme Kant ont exprimé leur compréhension de la position de séclusion du gouvernement japonais.»* face aux intentions expansionnistes des Ibériques. « His *Story of Japan*, Engelbert Kaempfer's Manuscrit in a New Translation », *Monumenta Nipponica*, Vol. 55, No 1 (Spring 2000) p. 111.

[68] *Ibid.*

[69] En 1853.

[70] Cf. Bodart-Bailey, Beatrice, *The further Goal*, *op. cit.*, p. 165. D'après une note du chapitre un, Perry cite à deux reprises Kaempfer dans son journal publié sous le titre de *The personal Journal of Commodore Matthew C. Perry,* Washington, 1968.

[71] Thunberg, Doeff, Siebold ont tous consulté l'ouvrage de Kaempfer. Cf. Bodart-Bailey, *The Further Goal. Engelbert Kaempfer's Encounter with Tokugawa Japan*, *op. cit.*, p. 1.

sur le Japon[72], prendra la place auparavant occupée par l'ouvrage d'Engelbert Kaempfer[73]. Siebold resta au Japon plus longtemps que ne le fit Engelbert Kaempfer[74] et son séjour ne fut pas aussi pénible que celui de son prédécesseur car les autorités japonaises étaient devenues un peu moins sévères à l'égard des étrangers que par le passé. Plus libre de ses mouvements que ne le fut Engelbert Kaempfer il put dans une certaine mesure rencontrer assez librement des insulaires[75]. Toutefois son ouvrage qui présente divers aspects du Japon de façon appliquée et précise et fut remarqué en Europe ne donna pas lieu au même nombre d'emprunts, et n'eut de véritable influence sur les intellectuels de son époque, à la différence du livre de son prédécesseur[76]. Son auteur n'exprime pas ses opinions personnelles au sujet de ce qu'il voit et étudie, hormis, d'après Kreiner, une unique fois dans un passage relatif à des travailleurs japonais[77]. « Encyclopédie en retard sur son époque »[78] selon le même chercheur qui accuse le savant d'empiler uniquement des faits et des détails[79]. Cet ouvrage est également critiqué car Philip de Siebold a travaillé à la composition de ses archives et de ses notes à partir de travaux effectués par ses étudiants japonais[80]. Celui-ci, qui avait reçu la

---

[72] Citons notamment : Sieblod, Philip de, *Flora Japonica* (Leyde, tomes 3-15, avec Zuccarini, J.G.). 1835-1853. (1832-1854) *Nippon: Archiv zur Beschreibung von Japan*, 20 parties, 5 tomes de texte, 6 tomes d'atlas et de gravures.

[73] Si *l'Histoire du Japon* de Kaempfer tomba dans l'oubli en Europe au début du XIXe siècle, elle connut par contre une certaine notoriété au Japon durant les années 1850-1880.

[74] Il séjourna à Deshima de 1823 à 1829.

[75] Malgré une évidente amélioration des conditions de séjour, de l'accueil des insulaires et des possibilités de déplacements dans Nagasaki, Siébold se plaint beaucoup plus que ne le fit le médecin allemand.

[76] Josef Kreiner signale que si le livre de Siebold fut remarqué en Europe lors de sa parution il n'a cependant pas eu d'influence dans la pensée européenne. Cf. Kreiner, Josef, *Kenperu no mita Nihon*, (Le Japon vu par Kaempfer), *op. cit.*, p. 179.

[77] *Ibid.* Il note que les relations entre patrons et ouvriers sont bonnes et ne connaissent pas de problèmes comme c'est le cas en Europe.

[78] *Ibid.*, p. 180.

[79] Kreiner, Josef, *Kenperu no mita Nihon, op. cit*., p. 179.

[80] Naka, Nao-ichi, « Kenperu kenkyû no gen dankai ». Osaka University, *Hikaku Bungaku,* n. 1. (2003), p. 12.

permission de mettre en place une école à l'extérieur de Deshima, avait créé un diplôme de doctorat « maison » qui récompensait le travail fourni pas ses émules heureux d'acquérir un titre universitaire européen et de répondre aux demandes de leur professeur. Compilation réalisée par des autochtones, l'ouvrage de Siebold aurait pu contribuer à renouveler le regard sur le pays du Soleil levant. Mais c'est tout le contraire qui se passa car il fut reproché à cet ouvrage d'avoir été écrit à plusieurs mains et donc de ne pas avoir véritablement un « Auteur ».

Beaucoup d'autres auteurs français du XVIIIe siècle ayant écrit au sujet du Japon et dont nous présenterons des extraits dans notre étude, sont bien souvent redevables au texte du médecin allemand. Il n'est pas certain que ces auteurs aient tous lu directement Kaempfer dans le texte. Ils ont pu consulter des écrits qui ont présenté son travail et s'en inspirer. Les modes de l'intertextualité sont variés, si des auteurs citent leurs différentes sources et les passages qu'ils ont empruntés, d'autres, comme par exemple d'Orville, qui a composé un roman épistolaire mettant en scène un héros voyageant de par le Monde, ont utilisé la version première du texte du médecin ou une réécriture de son ouvrage lorsque son personnage est censé séjourner au Japon. Si dans la suite de notre étude nous mettrons parfois en parallèle le texte d'un auteur français et sa source de façon à en souligner les rapports, les influences et à noter les emprunts, nous fixons principalement notre objectif d'étude sur les productions littéraires des écrivains français qui, au siècle des Lumières, ont consacré quelques pages au Japon. Kaempfer, qui n'est pas la seule référence, est souvent bien proche ! La partie de son ouvrage qui narre son séjour au Japon s'est distillée dans plusieurs textes qui font revivre son récit.

B – Critique de la religion

Contrairement à la Chine, le Japon ne constituait pas un centre d'intérêt ou un motif privilégié au XVIIIe siècle. Les références ou allusions concernant ce pays lointain furent bien souvent mises au service des questionnements ou débats de la culture francaise de cette époque. Elles servent également à illustrer ou à expliciter des questions relatives à des problèmes de droit, de justice, ou encore de religion…Le Japon servit également de motif pour proposer à pas feutrés des idées ou des critiques qui auraient pu passer pour irrecevables pour les autorités ecclésiastiques notamment en dehors d'un décor « exotique ». Toutefois, malgré cette présence somme toute discrète, le Japon avait l'attrait et les avantages de l'inconnu. Les travaux d'Engelbert Kaempfer furent publiés à une époque où des lettrés, tels que Voltaire[81] et Montesquieu, réfléchissaient et théorisaient sur la question des systèmes politiques, celle du pouvoir, de la liberté, de la religion, de l'organisation de la société, etc., et avaient l'ambition de réfléchir à l'échelle du monde. Les informations assez récentes relatives au Japon leur fournissaient un matériau qui venait nourrir cette ambition elle-même souvent mise au service d'une vision eurocentrique.

Comme nous aurons l'occasion de l'observer dans la suite de notre étude, en raison de points de vue philosophiques et religieux différents, fleurissent dans le désordre

[81] Ishikawa Shin-ichi souligne qu'à la différence de Diderot et de Jaucourt, qui ne furent le plus souvent que des compilateurs, Voltaire essaya de réaliser des travaux sérieux sur la Chine et le Japon. Ishikawa Shin-ichi, « Les mirages chinois et japonais chez Voltaire », dans *Raison présente*, *op. cit.*, p. 70.

durant le XVIIIe siècle diverses images relatives au Japon, parfois contradictoires[82]. Yama-uchi Hisashi écrit que le siècle des Lumières leva le rideau sur les premières parutions de l'*Encyclopédie* et le referma sur le voyage tragique que La Pérouse effectua aux abords du Japon[83]. Il souligne que ces appréciations variées reflètent les turbulences que connaissait la société française à l'approche de la grande Révolution[84]. Nous présenterons également dans ce chapitre quelques thèmes récurrents choisis à partir d'un corpus d'ouvrages publiés durant le XVIIIe siècle cités dans notre bibliographie[85]. Evidemment, la façon dont le Japon et les Japonais ont été perçus et représentés par les lettrés du XVIIIe siècle révèle d'énormes divergences. Notre choix s'est porté sur des thèmes qui font clairement apparaître l'évolution des idées de la fin du XVIIe siècle à l'aube de la révolution française, mais manifestent également une approche et une perception différentes non seulement du Japon lui-même, mais des thématiques généralement mises en avant lorsqu'il est question de cette partie du monde[86]. Ce sont les thèmes relatifs aux questions religieuses et philosophiques qui laissent apparaître une plus grande diversité d'opinions entre ce qu'ont narré les épistoliers durant les XVIe et XVIIe siècles et les interprétations et commentaires qu'en donnent les auteurs et philosophes du XVIIIe siècle. Ces derniers émettent en effet des opinions bien souvent contradictoires par rapport à leurs prédécesseurs qui, en raison de leur pays d'origine, étaient principalement des personnes rattachées au culte catholique,

---

[82] Yama-uchi, Hisashi, *Aoi me ni utsutta Nihon-jin. Senkoku- Edo ki no Nichifu-Futsu bunka jyoho-shi, Les Japonais dans le regard des étrangers. Histoire des informations culturelles entre le Japon et la France durant l'ère Edo)* Tôkyô, Jinbun Shyo-In. 1998, p. 171.

[83] *Ibid*.

[84] *Ibid.*

[85] Tout comme nous avons procédé dans notre chapitre avec les ouvrages relatifs au Japon publiés par des auteurs de la sphère religieuse des siècles précédents.

[86] Qu'il s'agisse de questions concernant le caractère des Japonais, de la conduite des religieux, des cultes, etc.

puis dès la moitié du XVIIe siècle, au culte protestant. Nous étudierons principalement des extraits de textes publiés par les auteurs liés aux idées nouvelles du siècle des Lumières qui s'affirment souvent en opposition par rapport à ce qu'ils qualifient de préjugés anciens. Les différentes religions à travers le Monde et celles pratiquées au Japon, ont été très tôt un sujet d'intérêt pour les cercles savants européens au contraire des premiers missionnaires jésuites. En effet ces derniers n'y voyaient bien souvent que diableries et les repoussaient avec horreur même si les religieux de la Compagnie de Jésus n'avaient pas été sans relever certaines similitudes entre la religion catholique et le bouddhisme. Ils connaissaient donc quelque peu les cultes qu'ils honnissaient, les considérant comme païens et diaboliques[87].

1 – Le monde religieux japonais représenté par les auteurs du XVIIIe siècle

Nos recherches ne concernant point les religions du Japon du XVIIIe siècle nous examinerons uniquement les différents discours que certains lettrés, généralement influencés par les idées de la philosophie des Lumières ont énoncés à leur sujet. Il est assez souvent question du bouddhisme, du confucianisme ainsi que du shintoïsme dans ces textes car quelques-uns des lettrés du XVIIIe siècle se sont intéressés à ces cultes présentés pour une des premières fois avec quelques précisions[88]. Toutefois les informations restent généralement fort vagues et sujettes à des erreurs d'interprétations faute de connaissances précises, sans compter que la terminologie employée par les

---

[87] Cf. Partie deux, p. 246 et suiv.

[88] Si les jésuites se sont intéressés aux cultes japonais, comme le signale Dunoyer, peu de choses ont été écrites à ce sujet de manière explicite. Cf. Dunoyer, Pierre, *op. cit.,* p. 61. Xavier étudie le bouddhisme avec un ancien moine.

auteurs n'est pas unifiée, compliquant encore la compréhension. Les explications sont parfois très elliptiques, sujettes à de nombreuses erreurs d'interprétation et à des contre-sens[89], expression bien souvent d'un ethnocentrisme dédaigneux envers les pratiques religieuses étrangères à leur culture. Tout en considérant que les explications et les interprétations de Diderot relatives aux trois grandes religions[90] sont relativement correctes, Yama-uchi Hisashi stipule cependant qu'« il s'y trouve beaucoup d'erreurs et d'omissions. »[91]

Dans le courant du XVIIIe siècle quelques auteurs ou compilateurs ont tenté de présenter les cultes, en décrivant les rites, les dieux et les religieux du Japon malgré la difficulté de la tâche. Contrairement aux auteurs appartenant à des ordres religieux catholiques, leur approche est dans ce cas plus descriptive et moins polémique. Leur intention est simplement de présenter les religions et cultes qui y sont pratiqués, parfois de les comparer à la religion catholique et à ses pratiques. Nous pouvons ainsi remarquer que la démarche suivie par les auteurs du monde catholique, bien souvent accusatrice, et celle des auteurs « éclairés » qui remettent plus ou moins en question l'influence des idéologies religieuses catholique ou protestante de leur époque, sont bien différentes. L'étude des religions étrangères est l'occasion de faire implicitement et explicitement la critique de l'Église catholique (et non de la religion) en relevant par exemple certaines analogies entre les pratiques religieuses japonaises et celles du clergé catholique:

« Les bonzes ont inventé une société qui serait bien respectable si la superstition et la fraude n'en étaient la base et le fondement. Ils y reçoivent les bourgeois et la noblesse,

---

[89] Cf. Ichikawa, Shin-ichi, « Le Japon vu par les Encyclopédistes », *op. cit.*, p. 76 et suiv.

[90] Yama-uchi, Hisashi, *Aoi me ni utsutta Nihon-jin. Senkoku- Edo ki no Nichifu-Futsu bunka jyoho-shi,* (Les Japonais dans le regard des étrangers. Histoire des informations culturelles entre le Japon et la France durant l'ère Edo), *op. cit.*, p. 171.

[91] *Ibid.*, p. 175.

mais les gens riches sont ceux qu'ils s'appliquent le plus à y attirer. Ces associés s'assemblent à certains jours marqués, et récitent des prières destinées à soulager les parens ou les amis qui souffrent dans l'autre monde. [...] Ces mêmes bonzes vendent au peuple des billets consacrés, auquels ils attribuent les plus grandes vertus pour écarter les démons ; mais ce qu'il y a de plaisant dans cette vente, c'est qu'ils veulent persuader aux crédules, que sur ces billets ils empruntent de l'argent à gros intérêt, avec promesse de leur rendre dans l'autre vie. »[92]

Ceci n'est pas sans ressembler à certaines pratiques de l'Église catholique comme n'a pas manqué de le souligner Bayle dans son article sur le « Japon » dont certaines informations reposent, sur des articles parus dans le *Journal des Savants*[93]. Il y est ainsi question des méthodes employées par certains religieux japonais pour enrichir leur monastère :

« Ceux qui voudroient faire un parallèle entre l'Orient et l'Occident, [...]des dettes payables en l'autre monde, le célibat mal observé, les apparences d'une morale rigoureuse, le profit des enterrements, le secours envoyé aux ames séparées des corps, formeraient beaucoup de comparaisons. Je suis persuadé que plusieurs personnes n'ont pu lire l'article [...] sans s'écrirer : " C'est comme chez nous." Ce serait une chose d'assez curieux qu'une relation de l'Occident, composée par un Japonais, ou par un Chinois, qui aurait vécu plusieurs années dans les grandes villes d'Europe. On nous rendrait bien le change. »

Linguet a lui aussi fait le rapprochement avec certaines pratiques :

« Il y a des moines de toute espèce, des pauvres, des rentés.[...] Ces moines font de leur mieux pour attirer la foule dans les églises. Ils ont mille petites fraudes pieuses qui leur valent de l'argent, et servent à tranquilliser les consciences délicates. Ils ont introduit le chapelet, et assurent qu'on peut compter sur la rémission d'autant de

---

[92] Orville, André Guillaume Constant d', *Histoire des différents peuples du monde contenant les cérémonies religieuses et civiles, l'origine des - Histoire universelle depuis le commencement du monde jusqu'à présent; composée en anglais par une société de Gens de Lettres; nouvellement traduite en Français par une société de Gens de lettres; enrichie de figures et de cartes. Histoire moderne. Religions, leurs sectes et leurs superstitions, et les moeurs et usages de chaque nation*. « Histoire du Japon » Paris, 1770-1771. tome 1, *op. cit.*, p. 275-276.

[93] *Journal des Savants* du 18 juillet 1689. Y est publié un Extrait de l'*Église du Japon*, par l'abbé de T. Il est question de cet ouvrage dans notre Partie deux, p. 163.

péchés que les chapelets ont de grain. On peut être étonné de retrouver si loin les usages de l'Europe ; mais on doit l'être encore davantage d'entendre les missionnaires déplorer, en les rapportant, l'aveuglement du peuple qui les adopte. »[94]

Le polémiste met sur le même plan les moines japonais et les religieux catholiques en insistant sur l'existence d'usages communs des deux côtés de la planète, également dans le monde religieux.

2 - Une approche négative des cultes japonais

a- Le shintoïsme

Les divers cultes japonais furent d'une manière générale violemment conspués au XVIe siècle par les jésuites qui avaient rejeté les croyances et les rites considérés comme idolâtres et avaient emprunté une terminologie liée à la démonologie pour les qualifier[95]. Certains auteurs français du XVIIIe siècle, même les plus tolérants, ont parfois eux aussi décrit les cultes et les religieux japonais de manière négative. Kaempfer, le « fournisseur » de ces informations, a longuement écrit sur les rites, cérémonies, divinités des trois grandes religions du Japon, et résume les grands points de la doctrine du shintoïsme :

« Les principaux points de la Religion du Sintos, et ceux qui dans l'opinion de ses Sectateurs les rendent agréable aux Dieux, et dignes d'obtenir de leur bonté divine l'avantage d'être d'abord reçus dans des lieux heureux après leur mort; ou ce qu'ils ont d'ordinaire plus particulièrement en vue, une longue suite de bénédictions temporelles

---

[94] Linguet, Simon-Nicolas-Henri, *Histoire impartiale des Jésuites depuis leur établissement jusqu'à leur première expulsion*, Paris, S. 1., 1768, p. 364.
[95] Cf., Partie deux de notre étude, p.246 et suiv.

dans cette vie ; ces points, dis-je, sont : 1. la pureté intérieure, 2. Une abstinence religieuse de tout ce qui peut rendre l'homme impur. 3. Une observation exacte des fêtes solennelles et des jours de fête. 4. Des pélerinages aux lieues saints à Ise. A quoi quelques personnes religieuses ajoutent : 5. Matter son corps et mortifier sa chair. Je traiterai de chacun en particulier. »[96]

Kaempfer, lui-même, qui pourtant décrit de façon détaillée les différents aspects du shintoïsme, les cérémonies, les préceptes, les temples, ainsi que la doctrine tient des propos peu flatteurs à son sujet. En raison de certaines pratiques, (culte des animaux, « idolâterie »), le voyageur exprime des opinions dépréciatives de ce culte qu'il considère comme un ensemble de fables. Le médecin allemand ne serait pas le seul à trouver ces affabulations ridicules car suivant ses insinuations, même ses sectateurs, qui ont étudié leur religion, en cachent les préceptes :

« Enfin, tout le système de la Théologie du Sintos n'est qu'un composé ridicule de fables si monstrueuses et si extravagantes, que ceux qui en fait une étude particulière cachent avec soin toutes ces impertinences à leurs propres dévots, et à plus forte raison aux Budsdhoïstes et aux Sectateurs des autres Religions : et peut-être que cette Secte n'auroit pas subsisté si long-tems (sic) sans l'étroite liaison qu'il y a entre ses opinions et les coutumes civiles du Pays, que cette nation observe avec un attachement scrupuleux et une régularité infinie. »[97]

La doctrine serait si extravagante d'après le médecin qu'il est impossible de l'expliquer. Il relève toutefois avec perspicacité le lien existant entre la religion et l'idéologie du pays. Le médecin allemand Kaempfer, qui fait pourtant preuve de largesse d'esprit, décrit le culte shintoïste avec une certaine sévérité, considérant sa doctrine et les textes sacrés shintoïstes comme un ramassis d'histoires fabuleuses :

« La religion du Shintos a quelque chose de bas et de méprisable : c'est un ramassis d'Histoires fabuleuses et romanesques de leurs Dieux, de leurs demi-Dieux, et de leurs

---

[96] Kaempfer, Engelbert, *op. cit.,* tome second, p. 17.
[97] *Ibid*., p. 7.

Héros, qui choque la raison et le bon sens. D'ailleurs leurs Théologiens ne trouvent rien ni dans leurs Livres sacrés, ni dans la tradition, qui puissent donner quelque satisfaction aux personnes curieuses, ni sur la nature et l'essence de leurs Dieux, et de leurs Héros, sur leur pouvoir et leur gouvernement, sur l'état futur des âmes, et sur de semblables points fondamentaux, qui font le sujet des autres Systèmes de théologie Payenne.» [98]

Kaempfer rejette le shintoïsme. Les religeux de la secte eux-mêmes, suivant ses affirmations, ne pourraient apporter de réponse en ce qui concerne la doctrine et le contenu des rites. Malgré ces sentences sévères, le naturaliste énonce les éléments de la doctrine [99], il explique que les sectateurs du Sintos croyant à la métempsycose « s'abstiennent de tuer et de manger les animaux qui sont utiles aux hommes, croyant qu'il y aurait de la cruauté et de l'ingratitude à le faire. »

L'*Histoire générale des Voyages* de l'abbé Prévost consacre ainsi plusieurs pages à l'étude des trois principales religions du Japon, donnant des renseignements sur les dieux, les cérémonies et les lieux de culte tirés de l'ouvrage de Kaempfer. L'éditeur, le paraphrasant, reprend les commentaires dépréciatifs de Kaempfer au sujet de cette religion :

« Kaempfer observe que tout le système de la Théologie du Sinto n'est qu'un ridicule composé de fables si extravagantes et si monstrueuses, que ceux, qui en font leur étude, les cachent soigneusement à leurs propres Sectateurs, et plus encore à ceux des autres religions. Cette secte, dit-il, n'auroit pas subsisté longtems, sans son étroite liaison avec les Lois civiles du Pays, que les Japonois observent avec un scrupuleux attachement ; et c'est peut-être aussi son absurdité, qui jette la plupart des Grands et des Beaux-esprits dans l'Athéisme. Ses Docteurs ne laissent pas d'enseigner leurs principes à ceux qui veulent s'en instruire ; mais c'est toujours sous le sceau du secret.»[100]

---

[98] Kaempfer, Engelbert, *Histoire du Japon, op. cit.*, tome second, p. 13-14.
[99] *Ibid.,* p. 17 et suiv.
[100] Prévost, abbé, *Histoire générale des Voyages*, *op. cit.*, tome dixième, p. 624.

Plusieurs articles de l'Encyclopédie consacrés aux différentes sectes et cultes shintoïstes offrent un aperçu de ses mythes, tabous et fêtes[101]. Diderot, dans son article intitulé « Philosophie des Japonais », donne des explications générales au sujet des trois grandes religions, le confucianisme, le bouddhisme et également le shintoïsme, (*sintos*):

« Le sintos [...] le culte le plus ancien du Japon, est celui des idoles. L'idolâtrie est le premier pas de l'esprit humain dans l'histoire naturelle de la religion ; c'est de là qu'il s'avance au manichéisme, du manichéisme à l'unité de Dieu. […] Tous les dogmes de cette théologie se rapportent au Bonheur actuel. La notion que les Sintoïstes paraissent avoir de l'immortalité de l'âme est fort obscure ; ils s'inquiètent peu de l'avenir: rendez-nous heureux aujourd'hui, disent-ils à leurs dieux, et nous vous tenons quittes du reste. Ils reconnaissent cependant un grand dieu qui habite au haut des cieux, des dieux subalternes qu'ils ont placés dans les étoiles [...] Ils sont trop loin pour en attendre du bien ou en craindre du mal. Ils jurent par ces dieux inutiles [...]

Rien de si mystérieux et de si misérable que la psychologie de cette secte. C'est la fable du chaos défigurée. »[102]

Le philosophe, qui explicite les différentes doctrines des cultes, a fermement rejeté le shintoïsme qui ne trouvait aucune grâce à ses yeux car il ne propose aucune définition au sujet de l'immortalité de l'âme[103]. Ichikawa signale que le shintoïsme parut compliqué aux yeux de Diderot et qu'il en « critiqua entièrement la doctrine » [104].

---

[101] « Ces articles donnent des renseignements fort intéressants sur cette religion indigène des Japonais : Nakagawa, Hisayasu, « Un regard japonais sur le XVIIIe siècle », *op. cit.*, p. 251.

[102] « Philosophie des Japonais », *Encyclopédie*, 1765, Paris. Ed. Garnier frères, (1876), p. 268.

[103] *« La notion que les Sintoïstes paraissent avoir de l'immortalité de l'âme est fort obscure; ils s'inquiètent peu de l'avenir : rendez-nous heureux aujourd'hui, disent-ils à leurs dieux, et nous vous tenons quitte du reste. […] Ils ont un souverain pontife qui se prétend descend des dieux qui ont anciennement gouverné la nation. [...] C'est ainsi que le despotisme et la superstition se prêtent la main. » Oeuvres complètes de Diderot, op. cit., p. 268.*

[104] Ichikawa, Shin-ichi, « Le Japon vu par les Encyclopédistes », *General Studies*, n° 46 (1974), p. 77.

b- Le confucianisme

Kaempfer présente le confucianisme, le *Siuto*, comme il le nomme, comme « la voye (sic) ou la méthode des philosophes »[105]. Il écrit que :

« Ces gens-là n'ont à proprement parler aucune religion, je veux dire à aucun des cultes des Dieux qui sont établis dans le pays. Ils disent que la plus grande perfection, et le souverain bien que les hommes soient capables d'acquérir, consiste dans le plaisir que l'esprit trouve à mener une vie sage et vertueuse. Ils ne reconnaissent de récompense et de châtimens (sic) que les temporels. [...] Ils disent que nous sommes obligez d'être vertueux, à cause que la nature nous a douez (sic) de raison afin que vivant conformément aux règles de la raison, nous montrions notre différence et notre prééminence sur les créatures dépourvues de raison. »[106]

Le naturaliste signale que « leurs livres, étaient autrefois les délices de l'admiration de la nation, et autant estimez chez eux que la Philosophie de Socrate, Platon, et autres Philosophes païens l'est en Europe. »[107] Toutefois, suite à la persécution inouie que subit la Religion Chrétienne et la rigueur sévère des édits de l'Empereur, le nombre de ses Philosophes et des sectateurs de Confucius diminua[108]. Diderot éprouva une certaine estime envers le confucianisme[109], qu'il ne considérait pas exactement comme un culte mais plutôt comme une éthique[110], si ce n'est une philosophie proche de l'athéisme[111] :

« La troisième secte des Japonais est celle des Sendovistes ou ceux qui se dirigent par le sicuto *ou la voie philosophique. Ceux-ci sont proprement sans religion. Leur unique principe est qu'il faut pratiquer la vertu, parce que la vertu seule peut nous rendre aussi*

---

[105] Kaempfer, Engelbert, *op. cit.*, tome second, p.71.
[106] *Ibid.*
[107] *Ibid.*, p. 74
[108] *Ibid.*
[109] Cf. Nakagawa, Hisayasu, *Des lumières et du comparatisme: un regard japonais sur le XVIII siècle, op. cit.*, p. 256-257.
[110] Il surnomma par erreur ses adeptes *sendovistes.*
[111] Le philosophe a utilisé le terme *siudo* pour parler du confucianisme. Cf. « Le Japon vu par les Encyclopédistes », *op. cit.*, p. 77.

heureux que notre nature le comporte. Selon eux le méchant est assez à plaindre en ce monde, sans lui préparer un avenir fâcheux ; et le bon assez heureux sans qu'il lui faille encore une récompense future. Ils exigent de l'homme qu'il soit vertueux, parce qu'il est raisonnable, et qu'il soit raisonnable parce qu'il n'est ni une pierre ni une brute. »[112]

L'auteur des *Lettres Chinoises,* le marquis d'Argens, qui a une opinion défavorable au sujet du shintoïsme et des « cultes trompeurs » présente lui aussi de façon positive le confucianisme qu'il considère comme un culte plus respectable :

« La troisième secte est celle de Siuto *; elle suit la doctrine des plus illustres Philosophes Japonois. On peut la comparer à celle de nos lettrés ; elle a même un grand respect pour la mémoire et les écrits de Confucius. »* [113]

Pour le marquis, si le nombre des sectateurs du Confucianisme est moins important que celui des autres cultes, c'est parce que les gens préfèrent écouter des discours trompeurs de faux prophètes que des choses pleines de bon sens :

« Elle est moins nombreuse que les autres : cela est naturel ; les opinions sensées des sages Philosophes plaisent ordinairement beaucoup moins aux peuples, que les contes et les fables que leur débitent ceux qui cherchent à les séduire, et qui couvrent, sous le voile de la superstition, l'intérêt qu'ils ont à tromper ceux qui ajoutent foi à leurs discours. »[114]

L'auteur fait une réflexion qui, pour l'époque, en 1751, n'était certainement pas évidente aux yeux du grand public européen imbu de sa supériorité. En effet il place les hommes sur un même pied d'égalité, car tous crédules, ils ont tendance à vouloir écouter des discours trompeurs :

---

[112] « Philosophie des Japonais », *Encyclopédie*, *op. cit.*, p. 271.

[113] Argens, Jean-Baptiste de Boyer, marquis d', *Lettres chinoises, ou correspondance philosophique, historique, et critique entre un Chinois à Paris et ses correspondances en Chine, en Moscovie, en Perse et au Japon*, tome cinquième, La Hague, Pierre Gosse, 1751, tome troisième, p. 58.

[114] *Ibid.,* p. 59.

« Sur ce point tous les hommes sont en général les mêmes. Les Nations Européennes ne sont ni plus sages, ni plus éclairées que les Orientales. Combien de fois n'ai-je pas entendu plusieurs de nos amis François se plaindre de la crédulité de leurs compatriotes ?»[115]

Argens exprime une idée qui n'était pas évidente à son époque, selon laquelle les Européens ne sont pas supérieurs aux peuples des autres régions du Monde. Les Japonais ne sont pas les seuls à croire aux fables qu'on leur enseigne !

c- Le bouddhisme

Diderot a présenté le bouddhisme et ses différentes sectes[116] dans plusieurs articles de l'*Encyclopédie*[117] soulignant que :

« Les Budsoistes adorent les dieux étrangers Budso et Fotoke : leur religion est celle de Xekia. [...] Amida est regardé par les disciples de Xékia comme le dieu suprême des demeures heureuses que les bons vont habiter après leur mort. C'est lui qui les rejette ou les admet. [...] mon coeur n'a ni être ni non-être ; il ne va point, il ne revient point, il n'est retenu nulle part. Ces folies paroissent bien étranges ; cependant qu'on essaye, et l'on verra qu'en suivant la subtilité de la métaphysique aussi loin qu'elle peut aller, on aboutira à d'autres folies qui ne seront guère moins ridicules.[...] Il n'y a ni peines ni récompenses à venir.
Nulle différence entre la science et l'ignorance, entre le bien et le mal. »

Si son opinion au sujet du bouddhisme[118] (qu'il nomme *budso*) semble assez mitigée

---

[115] *Ibid.,* p.59.
[116] Par exemple Foqueux, Xenxus, Xodoxins, etc.
[117] Nakagawa, Hisayasu, *Des Lumières et du comparatisme, un regard japonais sur le XVIIIe siècle, op. cit.*, p. 251.
[118] *« Les Japonais furent enchantés d'un dogme qui leur promettait l'immortalité et des récompenses à venir. […] Amida est regardé par les disciples de Xekia comme le dieu suprême des demeures heureuses que les bons vont habiter après la mort. [...] Le grand principe de la doctrine ésotérique, c'est que tout n'est rien, et que c'est de ce rien que tout dépend. [...] Ces folies paraissent bien étranges ; cependant qu'on essaie, et l'on verra qu'en suivant la subtilité de la métaphysique aussi loin qu'elle peut aller, on aboutira à d'autres folies qui ne seront guère moins ridicules. » Encyclopédie, op. cit.,* p. 269-270.

il conclut son propos évasivement en notant néanmoins la valeur de certains aspects de la doctrine : « Il faut convenir que si ces gens ont des choses en quoi ils valent moins que nous, ils en ont aussi en quoi nous ne les valons pas. »[119] Il est évident que les explications de Kaempfer sur les doctrines des diverses religions sont assez hermétiques. L'abbé de Marsy[120] retire une vision sombre du bouddhisme qu'il considère comme un culte fanatique. Il décrit quelques unes des épreuves auxquelles seraient soumis ses adeptes :

« Il règne dans la Religion de Budsdo un certain esprit de pénitence, qui dégénère quelquefois dans un rigourisme cruel et dans le fanatisme le plus outré. On voit tous les jours un grand nombre de sectateurs d'Amida, qui au Coeur de l'hiver se dépouillent tout nuds, et se font verser sur le corps jusqu'à cent cruches d'eau glacée. D'autres s'engagent par voeux à invoquer leurs Dieux mille fois par jour, prosternés contre terre, frappant à chaque fois le pavé de leur front. […] Le Budsdoisme a non seulement ses pénitens et ses anachorètes, mais des martyrs volontaires, qui se donnent la mort de sang- froid, persuadés qu'un tel sacrifice est agréable à leurs dieux. »[121]

Si certains de ces exercices furent pratiqués et le sont encore parfois durant des périodes d'ascèse ou lors de la formation de novices, il est par contre erroné de croire qu'il y ait des martyrs volontaires comme le signale l'abbé. Certains auteurs, des jésuites dans leurs lettres, comme par exemple Valignano, ont toutefois écrit que des

---

[119] *Encyclopédie*, article « Philosophie des Japonais », *op. cit.*, p. 271.

[120] Abbé François-Marie de Marsy, (1714-1763). Eduqué chez les jésuites, il entra plus tard dans le Monde. Auteurs de poèmes en latin, éditeur des premiers tome de la collection *Histoire moderne des Chinois, des Japonnois, des Indiens,* il fit un séjour à la Bastille pour avoir publié un recueil de Bayle défavorable à la religion catholique.

[121] Marsy, François-Marie, abbé de, *Histoire moderne des Chinois, des Japonnois, des Indiens, des Persans, des Turcs, des Russiens, etc., pour servir de suite à l'Histoire ancienne de M. Rollin,* Desaint et Saillant, 1755, tome second, p. 299 et suiv.

moines se suicidaient pour leur culte[122]. Si l'abbé de Marsy retire une vision pessimiste du bouddhisme[123], à la différence des autres auteurs qui n'ont bien souvent prêté qu'une attention somme toute assez superficielle et généralement négative aux cultes japonais, il exprime cependant de l'intérêt sur ce sujet et affirme qu'il aimerait, écrit-il, mieux les connaître[124]. Sa démarche diffère de nombre de ses contemporains car il fait également preuve d'une très grande prudence critique à l'égard des sources livresques européennes. Celles-ci émanent en effet pour la plupart des jésuites qui ont proposé une image tendancieuse des cultes et religieux japonais avec lesquels ils ont eu maintes fois maille à partir[125]. Les présentations sommaires des religions du Japon faites par des jésuites ennemis des cultes qu'ils jugeaient diaboliques et qu'ils ont conspués ne pourraient en aucun cas être positives. Marsy soulève en fait ici la question fondamentale que beaucoup de lettrés du XVIIIe siècle, pour lesquels l'Europe était le centre du Monde n'ont, nous semble-t-il, pas même imaginé: comment pouvoir accéder à une véritable connaissance des religions orientales sans passer uniquement par les textes occidentaux ? Il lui semblait impossible qu'un esprit européen puisse comprendre et déceler, en dehors du problème que constituait la connaissance de la langue, les finesses et les arguments théologiques de cultes et de doctrines encore inconnus en Europe. Marsy jugeait que nul ne pourrait mieux comprendre ni expliquer les cultes japonais qu'un Japonais connaisseur en la matière. Ce dernier prend donc ses distances avec ce

---

[122] *« Ils ont beaucoup d'autres superstitions. Il y en a qui, pour gagner le titre de saint et aller à un certain paradis de leur imagination, entrent vivants dans la mer en grande cérémonie et se noient ; d'autres s'enterrent vivants, d'autres adorent le démon. »* Valignano, Alexandre, *op. cit.,* p. 87. *« Ces hommes, pour obtenir une réputation de sainteté, se livrent à toutes sortes d'austérités; […] Ils montent une barque, vont loin du port, percent la barque et se font submerger. Le diable met tout en oeuvre pour ce faire adorer de ces peuples sous la figure de quelques animaux. »* Villèle, Gaspard, Lettres des missions, *op. cit.*, p. 105.

[123] Marsy, François-Marie, abbé de, *op. cit.*, p. 327.

[124] *Ibid.*

[125] Cf. Partie deux, p. 246 et suiv.

que les auteurs ont pu expliquer sur la question des religions :

« Voilà ce que j'ai pu recueillir de plus curieux, concernant le Shintoïsme et le Budsdoisme, qui sont les deux Religions dominantes du Japon. C'est dommage qu'on ne connoisse tous ces détails que par les relations des Européens, qui en cette matière sont toujours un peu suspect. Il est surtout naturel de soupçonner les Missionnaires Portugais, qui ont eu de grandes contestations avec les Bonzes, ont mêlé quelques exagérations dans le portrait odieux qu'ils font de ces Prêtres Japonnois, et de l'horrible dépravation de leur morale. »[126]

L'auteur, fort conscient des erreurs d'interprétations, des préjugés des religieux catholiques en raison de leur formation religieuse, des disputes, discordes et rivalités qui les ont opposé aux bonzes, estime qu'il ne peut faire aveuglément confiance à leurs écrits concernant les cultes qu'ils jugeaient diaboliques. A ceci se rajoute les indubitables erreurs conséquentes à l'ignorance de la langue japonaise et des problèmes de traduction[127]. L'abbé invite à une connaissance du Japon autre que celle uniquement basée sur la seule « lecture » et les explications qu'en proposent les auteurs européens, qui n'ont qu'un regard extérieur sur la question qu'ils traitent, regard faussé à la fois par les préjugés, et la méconnaissance envers les cultes étrangers. Il échappe à l'eurocentrisme et à son mode de pensée et tente d'ouvrir son esprit à la connaissance :

« Pour apprécier le récit de ces voyageurs il faudroit avoir étudié la Religion Japonnoise dans ses véritable sources, c'est à dire dans les livres des Philosophes Orientaux. Sans cela on court le risque d'aller trop vite et de prononcer un jugement prématuré. C'est la réflexion que fait à ce sujet le plus judicieux de nos critiques. »[128]

---

[126] Marsy, François-Marie, abbé de, *op. cit.*, tome second, p. 327.

[127] Ishikawa répertorie les nombreuses erreurs de terminologie et de noms propres de dieux et de déesses dont fut en partie responsable Kaempfer, puis Diderot. « Le Japon vu par les Encyclopédistes », *op. cit.*, p. 75 et suiv.

[128] Marsy, François-Marie, abbé de, *op. cit.*, tome second, p. 328.

Linguet[129] met en doute certaines des assertions contenues dans les récits des jésuites, comme par exemple les passages relatifs aux pratiques de pénitence et de pélerinages :

« Ils en ont un entr'autres (sic) qui dure cent jours. Pour s'y préparer, dit-on, il faut en être vingt cinq sans dormir ; ensuite on passe un jour et une nuit assis sur les talons [...] Il n'est pas permis de faire un mouvement. Voilà ce que disent les missionnaires, mais il est très permis de n'en rien croire. »[130]

L'auteur suggère qu'il ne faut pas croire aveuglément les récits des jésuites qui ont, aux yeux de l'auteur, inventé des fables. Citant un passage qui prête à la circonspection, Linguet déconsidère le discours des jésuites perçus comme des affabulateurs. L'abbé Raynal[131] fait une légère présentation de la secte des Budsdoistes, « du nom de Buds, son fondateur. »[132] Ses explications à ce sujet sont très sobres :

« Son dogme est à peu près le même que celui de la religion du Sintos; mais les Budsdoistes admirent de plus un Amida, espèce de médiateur entre Dieu et les hommes. […] C'est par la multitude de ses préceptes, par l'excès de son austérité, ses pratiques et ses mortifications, que cette religion s'est flattée d'obtenir la préférence sur le Sintos. »[133]

Lors de leur arrivée au Japon, à la vue des rites religieux des bouddhistes, certains jésuites ont imaginé que le christianisme y aurait été introduit dans des temps reculés avant d'être partiellement oublié. Au début de son chapitre consacré aux « Religions,

---

[129] Simon-Nicolas-Henri Linguet (1736-1794) avocat, il côtoie les cercles anti-philosophiques avant de se reconvertir dans le journalisme. Il devint le rédacteur d'un journal polémique et finit par s'aliéner tout le pouvoir et les milieu littéraires en raison de ses attaques virulentes. Il finit sur l'échafaud.

[130] Linguet, Simon Nicolas Henri, *Histoire impartiale des Jésuites, op. cit.,* p. 363-364.

[131] Guillaume-Thomas Raynal, prêtre. Son *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce* publiée en 1772 fut interdite puis mise à l'index par le clergé en 1774. L'édition de 1780, plus virulente encore que la première, fut brûlée par le Parlement de Paris mais rencontra un succès considérable. Apôtre de la liberté, il fut aussi un fervent anti-esclavagiste.

[132] Raynal, Guillaume-Thomas, *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce, op. cit.,* p. 105.

[133] *Ibid.*, p. 105.

Sectes, Prêtres »[134] l'abbé Prévost émet a cette curieuse opinion:

« Ce qu'il y a d'étonnant, observe le nouvel historien (Charlevoix) *c'est qu'au milieu de ce chaos de Religions, on a trouvé tant de traces du Christianisme, que nous n'avons pas un mystère, pas un dogme, ni même une pratique de piété dont il ne semble que les Japonnois ayent eu quelque connaissance. »*[135]

Nous retrouvons dans les premières lettres des jésuites cette opinion de la présence du christianisme au Japon avant l'arrivée des Portugais. L'abbé Prévost donne en conclusion l'opinion du médecin allemand : « L'historien que je cite (Kaempfer), est plus porté à se persuader que ces pratiques ne sont pas plus anciennes au Japon, que l'arrivée des premiers Navires Portugais. »[136] La vérité historique est ainsi rétablie.

Les différents discours tenus au sujet des cultes pratiqués, hormis quelques exceptions, dont l'*Encyclopédie*, ne nous apprennent que fort peu de choses en définitive sur les préceptes religieux du Japon. Il serait difficile de se faire une idée claire et assez précise, en lisant les auteurs que nous avons choisis, des croyances de chacune de ces religions, de savoir quels sont les dieux et leurs déesses, les cérémonies pratiquées dans chaque culte…Les connaissances des auteurs au sujet du monde religieux japonais sont très superficielles et fragmentaires, vu que les auteurs empruntent les uns aux autres, de nombreux stéréotypes renvoient une image négative à la fois au sujet des cultes et des hommes qui sont au service des temples et sanctuaires. Les lettrés français utilisent dans la plupart des cas une terminologie dépréciative pour qualifier les croyances japonaises qui en définitive ne sont pas mieux comprises ni acceptées en tant que religion étrangère par les hommes du XVIIIe siècle que par les

---

[134] Prévost, abbé, *op. cit.*, p. 613.
[135] *Ibid.*
[136] *Ibid.*

jésuites de la fin du XVIIe siècle. Les mêmes termes fort peu élogieux parcourent les textes des différents auteurs, hormis quelques exceptions. En définitive, pour les lettrés du XVIIIe siècle fort imprégnés de leur culture judéo-chrétienne, de leur européanisme et de leurs habitudes mentales, il est difficile de considérer positivement et sur un pied d'égalité d'autres religions que la leur.

3- Les religieux japonais

Dès les premières lettres de François Xavier, les religieux japonais, indépendamment du culte qu'ils professent, n'ont pas rencontré l'estime des jésuites qui les ont considérés, notamment dans les débuts de l'évangélisation, comme des suppôts de Satan. Puis, une fois le pays fermé au monde catholique, hormis les compilations des catholiques relatives à l'évangélisation du Japon, rares sont les propos les concernant dans les textes écrits par des personnes ayant vécues au Japon, hormis chez François Caron[137]. Si Engelbert Kaempfer ne fait que brièvement allusion aux moeurs des religieux japonais[138], son opinion au sujet des monastères et autres lieux de culte est généralement dépréciative, tout comme celle des auteurs catholiques[139]. Il a notamment peu d'estime pour les prêtres shintoïstes qu'il trouve fiers et orgueilleux et tout en même

---

[137] Proust, Jacques, *Le puissant royaume du Japon, La description de François Caron (1636),op. cit.*, p. 126 et suiv.

[138] Kaempfer, Engelbert, *Histoire du Japon, op. cit.*, tome second, p. 7.

[139] *« La vénération superstitieuse du vulgaire pour les gens d'Eglise, les commodités et les plaisirs qu'on trouve dans la vie religieuse, sont si grands, qu'il n'est pas étonnant que le nombre de Temples somptueux, des riches Monastères et couvents, ou sous le manteau de la fuite du monde, et du culte divin, les Moines s'adonnent à la recherche de toutes sortes de plaisirs criminels; il n'est pas surprenant dis-je, qu'il soient montez à un nombre si excessif et presque incroyable.»* Kaempfer, Engelbert, *Histoire du Japon, op. cit.*, tome second, p. 54.

temps fort ignares[140]. Face à l'attitude des moines qui se conduisent avec morgue et suffisance, il oppose la vanité de leur conduite et les soupçonne de vouloir cacher leur inculture et leur ignorance en évitant tout contact avec des religieux rattachés à d'autres sectes. Ses critiques se focalisent sur trois points : fierté, manque d'ouverture envers les religieux des autres cultes, haute idée d'eux mêmes. Le naturaliste allemand lui-même, tout en ayant une largeur d'esprit que ne possédaient pas nombre de ses contemporains, ne peut s'empêcher de porter des jugements à l'emporte-pièce. Charlevoix exprime une opinion sévère à l'égard des religieux japonais en général qui résume celle de bien des jésuites de son temps **:**

« A l'extérieur rien n'est plus dur que la vie des bonzes : on les voit presque toujours avec un visage déterré, et ils ont quelque chose d'affreux dans leur extérieur; mais il s'en faut bien que la réalité réponde à ces apparences ; les peuples savent même assez que ces prêtres sont très dissolus, et entretiennent de honteux commerces avec ces filles retirées qui sont sous leur conduite. Ce qui est étrange c'est que malgré cette persuasion où l'on est de leurs dérèglements ils sont dans une vénération qui n'est pas concevable : on se dépouille de ce qu'on a de plus précieux pour le donner à ces imposteurs, qui ne vivent que d'aumônes, et sont cependant formidables aux princes même par leur puissance.»[141]

Image récurrente, les moines sont bien souvent considérés comme des hypocrites. Ils ont les traits sérieux, mais sous des dehors sévères ils cachent leur ignorance et leurs vices. Pour les catholiques de l'époque, le premier vice est d'entretenir un « honteux commerce » avec des femmes. Toutefois, malgré leur vie considérée comme dépravée,

---

[140] *« Les temples des Shintoïstes ne sont pas desservis par des prêtres et des Ecclésiastiques, mais par des Laïques, qui, généralement parlant, n'ont aucune connaissance des fondements et des raisons de la Religion qu'ils professent, et ignorent entièrement l'Histoire des Dieux qu'ils adorent. Ils s'en trouvent pourtant quelques-uns parmi les Sintoju (?) [...] qui font de temps en temps un Sermon au peuple, ou qui s'attachent à instruire les enfants.» Ibid.*, p. 7.

[141] Charlevoix, Pierre-François-Xavier de, *Histoire du Christianisme au Japon [...]*, Paris, librairie Rusand, 1828, p. 26-27.

ils sont respectés par leurs adeptes qui leur font l'aumône. Ceci semble incompréhensible aux yeux de Charlevoix. L'abbé Prévost, reprenant les propos de Kaempfer au sujet des prêtres shintoïstes, parle de l'interdiction de révéler le contenu de l'enseignement religieux. Toutefois, s'il fait allusion à la supposée absurdité du culte *shinto*, il n'insère pas dans son texte les descriptions fort négatives des prêtres shintoïstes que brossait le médecin allemand:

« Cette secte, dit-il, n'auroit pas subsisté longtems, sans son étroite liaison avec les Lois Civiles du Pays, que les Japonois observant avec un scrupuleux attachement ; et c'est peut-être aussi son absurdité, qui jette la plupart des Grands et des Beaux-esprits dans l'Athéisme. Ses Docteurs ne laissent pas d'enseigner leurs principes à ceux qui veulent s'en instruire ; mais c'est toujours sous le sceau du secret ; surtout lorsqu'ils arrivent au dernier article, qui traite de l'origine des choses. Ils n'en parlent à leurs disciples qu'après les avoir engagés par un serment, scellé et signé de leur main, à ne jamais profaner de si profonds mystères, en les communiquant aux incrédules. »[142]

L'*Encyclopédie* présente les bonzes shintoïstes de manière dépréciative: « Ses ermites, car il y en a, sont des ignorants et des ambitieux ; et le peu de cérémonies religieuses auxquelles le peuple est assujesti, est conforme à son caractère mou et voluptueux. »[143] La suspicion envers les religieux est profonde, comme nous pouvons l'observer. Ils sont bien souvent accusés de se livrer à la débauche et de cacher leurs méfaits sous le masque de la piété :

« La secte des Sintos compte plusieurs autres sociétés religieuses, composées pour la plupart de gens oisifs ou nécessiteux, qui à l'ombre de l'autel, et sous le voile d'une austérité apparente, jouissent en effet de tous les aises de la vie, et se livrent en secret aux plus criminelles débauches.»[144]

---

[142] Prévost, abbé, *Histoire générale des Voyages*, *op. cit.*, tome dixième, p. 624.
[143] « Philosophie des Japonais », *Encyclopédie*, *op. cit.*, p. 269.
[144] Marsy, François-Marie, abbé, *op. cit.*, p. 299.

La méconnaissance laisse le champ libre à toutes les suspicions et à toutes les médisances. Toutefois le stéréotype des religieux qui cachent leurs vices sous les apparences fait partie des images récurrentes divulgées durant le XVIIIe siècle français où toute une littérature libertine vendue sous le manteau ridiculise la famille royale et les représentants de l'Église dont certains prenaient beaucoup de libertés avec les règles de leur ordre. Répéter que les moines japonais étaient débauchés permettait également de glisser quelques allusions à leur sujet. Nous pouvons remarquer cependant que les critiques concernent plus l'ignorance des religieux que leur vie privée. Les religieux des cultes japonais étaient-ils obligés de vivre en suivant les mêmes préceptes que les religieux catholiques ?

Pour l'abbé de Marsy, qui fait preuve d'ouverture d'esprit et imagine que les écrits des jésuites sur les religions japonaises sont remplis des préjugés des religieux catholiques, il ne fait pas de doute que les jugements portés à l'encontre des moines sont fort partials. Son opinion ressemble à celle exprimée par Pierre Bayle[145]. Certains auteurs, qui ont parfois lutté contre ces moines opposés à leur présence au Japon et à l'extension du christianisme, obnibulés par leurs disputes, ont porté des jugements défavorables, notamment en les accusant d'avoir des moeurs dépravés :

« Peut-être même qu'ils attribuent à tout le corps de Bonzes ce qu'il ne faudroit imputer qu'à quelques particuliers, ou qu'ils mettent sur le compte de la religion dominante plusieurs erreurs grossières, et des impiétés abominables dont le crime ne retombe que sur certaines sectes corrompus. »[146]

---

[145] Bayle, Pierre, *op. cit.*, p. 330.
[146] Marsy, François-Marie, abbé de, *op. cit.*, tome second, p. 328.

Chose bien connue, les fautes commises par un membre du groupe retombent sur l'ensemble de celui-ci. Ces conseils s'adressent-ils aussi aux religieux catholiques ? Ainsi, par exemple, l'auteur du *Voyageur François,* l'abbé Delaporte, tout comme bon nombre de ses contemporains, accuse en prenant quelques précautions rhétoriques les moines de vivre dans l'hypocrisie et de cacher leur noirceur sous le masque de la religiosité :

« Les Bonzes du Japon, qui sont les prêtres de la secte des Busdoistes, passent pour être aussi hypocrites et plus corrompus que ceux de la Chine ; mais ils jouissent d'une plus grande considération. Le peuple les croit des saints ; et en conséquence ils prennent un empire absolu sur toutes les personnes qui se livrent à leur direction. […] Ils font profession de la plus grande régularité. On prétend qu'ils se dédommagent en secret de cette contrainte ; et on les soupçonne même de la plus horrible corruption. Il n'y a point de ruses dont ils ne s'avisent pour enrichir leurs monastères, où s'abiment la moitié des biens des particuliers. [...] Enfin, madame, en comparant ces religieux avec ceux des divers pays, on trouverait mille autres traits de ressemblance. »[147]

Les religieux japonais sont présentés comme des êtres fourbes qui cachent leurs méfaits et leurs défauts sous le masque onctueux de la religiosité. Mais ce passage textuel qui dénonce leur hypocrisie invite également à la comparaison avec d'autres religions, comme le signale le narrateur à sa correspondante. Mais si l'auteur insiste sur les défauts des moines du Japon, tout comme l'ont fait nombre d'auteurs, sa critique comme bien souvent celle de certains de ses contemporains concerne également les religieux catholiques dont certains membres ont des pratiques qui s'apparentent, dans leurs aspects négatifs, à celles supposées des religieux japonais. Sous un masque de sainteté, certains moines corrompus, enrichissent leur monastère avec l'argent des croyants, profitent de leur position dans la hiérarchie cléricale et de leur autorité pour

---

[147] Delaporte, abbé, *Le Voyageur François*, *op. cit.*, tome sixième, p. 34-35.

imposer leurs idées sur le peuple. Ceci peut être également considéré comme une critique indirecte formulée à l'encontre des religieux de l'église catholique qui au XVIIIe siècle vivent des prébendes versées par les ouailles. Certains des grands prélats, issus de familles de la noblesse, mènent des vies dissolues contraires aux principes de la religion catholique et à la fonction cléricale qu'ils occupent. Si au XVI et XVIIe siècles les critiques des jésuites envers les moines japonais concernaient ces religieux, au XVIIIe siècle, chez certains auteurs, cette même critique se retourne contre le clergé catholique. Au XIIIe siècle, si certains lettrés ont repris à leur compte ces suppositions, afin d'accentuer leurs critiques à l'encontre des religieux catholiques, généralement il n'en est pas fait mention.

L'abbé de Raynal trompé par les descriptions des différents exercices d'ascètes auxquels se soumettent ses membres brosse une vision très violente des moines bouddhistes qui infligent à leurs adeptes des exercices qui, mal interprétés, sont considérés comme étant de la torture. Comparant ces « supplices » à ceux des inquisisteurs, il explique la différence entre le rôle des moines et ceux de l'inquisition. La description des exercices spirituels auxquels se soumettent volontairement les adeptes d'un certain bouddhisme a réveillé en l'esprit de l'abbé Raynal le souvenir des violences exercées à l'encontre des victimes du fanatisme religieux par l'Église catholique :

« Les moines de cette religion persuadent à leurs dévots de passer une partie de leur vie dans les supplices, pour expier des fautes imaginaires; ils leurs infligent eux-mêmes la plupart de ces supplices avec un despotisme et une cruauté dont les inquisiteurs d'Espagne pourroient donner l'idée, avec cette différence que les moines Japonois sont eux-mêmes les bourreaux des victimes volontaires de la superstition, au

lieu que les inquisiteurs ne sont que les juges des crimes et des peines dont ils ont été les arbitres. »[148]

Le bouddhisme devient sous sa plume un culte vengeur, ce n'est plus une religion pacifique comme il l'est en principe. Raynal suppose que la brutalité de ses pratiques a affecté ses adeptes qui sont eux-mêmes devenus cruels. Mais tout en supposant qu'il existe beaucoup de violence dans cette secte religieuse et la pratique de son culte, l'abbé de Raynal, optimiste, souligne qu'il est cependant possible de remédier à ce défaut:

« On peut s'imaginer quels effets une si terrible superstition peut avoir sur le caractère du peuple et à quel degré d'atrocité elle l'a conduit. Les lumières d'une saine morale, un peu de philosophie, une éducation sage, pouvoient être le remède à ces loix (sic), à ce gouvernement, à cette religion. »[149]

Présenter des religieux jugés indignes c'était aussi pour les auteurs toucher le point sensible et, dans une optique comparatiste, jeter un regard sur le monde religieux catholique qui encore au XVIIIe siècle avait un pouvoir important. Plutôt que de critiquer les mœurs les lettrés européens s'intéressent aux pratiques pécuniaires de certains temples et sanctuaires du Japon afin de gagner de l'argent et enrichir leur secte. Sujet sensible à l'époque où en France les gens devaient payer de lourds impôts à l'église alors que les prélats catholiques, fils de grandes familles, se prélassaient dans les salons et vivaient, pour certains, dans le luxe. Les religieux adeptes de Confucius, qui menaient une vie plus en accord avec leurs principes, n'ont pas beaucoup attiré l'attention des auteurs. Kaempfer a écrit quelques mots à leur sujet :

---

[148] Raynal, Guillaume-Thomas, *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les Indes*, La Haye, Gosse fils, 1776, p. 105.
[149] *Ibid.*, p. 106.

« Ces philosophes, non seulement croyent permise la mort volontaire, mais ils la regardent comme une action héroïque, et fort recommandable, comme le seul moyen d'éviter une mort honteuse [...] La pratique de la vertu, une conscience pure, une bonne et honnête vie, est le seul but où ils vivent. »[150]

4- Le fanatisme religieux

Si dans notre corpus textuel relatif aux Japonais il est parfois question de « fanatisme » pour qualifier les persécutions dont ont été victimes nombre de convertis et de religieux catholiques, ce terme est également utilisé *a contrario* chez quelques auteurs du XVIIIe siècle suivant une autre perspective. En effet, il n'est plus uniquement employé pour décrire l'attitude sectaire et les diverses exactions orchestrées par les autorités japonaises envers les chrétiens à la fin du XVIe siècle et dans la première moitié du XVIIe siècle, mais aussi pour critiquer la conduite des religieux catholiques et de certains de leurs fidèles, jugée excessive par les philosophes. Évidemment ce reproche adressé aux jésuites ne concerne pas seulement le Japon mais certains passages d'ouvrages, comme nous le verrons, font référence à ce qui se passa au pays du Soleil levant. Les rivalités religieuses et le fanatisme furent le mal inexorable qui sévit aussi en Europe durant deux siècles, chaque partie, catholiques ou protestants, luttant avec férocité contre ses adversaires.

Le début du XVIIIe siècle voit s'éloigner cette sombre période. Les interrogations relatives à la liberté de culte et aux luttes religieuses tant en Europe que, dans une moindre mesure, au Japon, sont au cœur des débats et de la réflexion des penseurs du XVIIIe siècle. Pour Denis Diderot, les Japonais seraient fanatiques parce que mal

---

[150] Kaempfer, Englebert, *op. cit.*, tome second, p. 73.

conseillés par leurs religieux et leurs cultes, bien souvent présentés dans les textes européens comme étant agressifs et violents, ce qui les induiraient en erreur[151]. Certaines religions conduisent parfois les hommes au fanatisme. Le philosophe demeure optimiste et il exprime une opinion toutefois positive car selon lui il suffirait aux Japonais d'adopter un culte véridique pour accéder à la vérité :

« C'est ainsi que le fanatisme a consacré la guerre, et que le fléau le plus détestable est regardé comme un acte de religion : aussi les Japonais n'ont-ils parmi leurs saints que des guerriers, et pour reliques que des sabres et des cimeterres teints de sang. C'est assez d'une injustice divinisée, pour encourager l'émulation à faire des progrès abominables. »[152]

Diderot dresse une vision guerrière des cultes. Les Japonais, hommes d'esprit, pacifiques, sont devenus violents en raison des doctrines néfastes de leurs dogmes. Si parfois ils imaginent des cérémonies religieuses qui ressemblent à celles du culte catholique[153], en se fondant peut-être sur les témoignages de certains jésuites, ils considèrent toutefois que l'incitation à des actes guerriers occupe une place importante dans l'idéologie religieuse japonaise et que leurs cultes vantent la violence et la force :

« Les Japonais, peuples des plus spirituels et des plus éclairés, se noient en l'honneur d'Amida leur dieu sauveur, parce que les absurdités dont leur religion est pleine leur ont troublé le cerveau. Les dogmes obscurs leur engendrent la multiplicité des explications, et par celles-ci la division des sectes. La vérité ne fait point de fanatiques. [...] On voit au Japon une secte de braves dogmatistes qui décident toutes les questions, et tranchent toutes les difficultés à coup de sabre ; et ces mêmes hommes qui ne se font point un scrupule de s'égorger, épargnent très religieusement les insectes. »[154]

---

[151] Diderot, Denis, « Le Fanatisme », *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des des sciences, des arts et des métiers*, par une Société de Gens de lettres, Paris, Briasson, 1751-1772. Vol. six, (1751) p. 393. (ARTFL Project. Université de Chicago, Depart of Romance Languages et Literatures)

[152] *Ibid.*

[153] Les jésuites avaient noté la beauté et la grandiosité des cérémonies religieuses.

[154] Diderot, Denis, d'Alembert, « Le Fanatisme », *Encyclopédie*, *op. cit.* p.393.

Les Japonais ont des comportements bizarres. S'ils n'hésitent pas, suivant certains récits à s'entretuer, ils auraient par-contre un respect pour les insectes. Il s'agit en fait des animaux domestiques. Ces affirmations péremptoires ne pouvaient que renforcer la répulsion envers des cultes présentés de telle manière. Toutefois, si du temps d'Oda Nobunaga et de Hideyoshi, c'est à dire au milieu et à la fin du XVIe siècle, des sectes religieuses armées et offensives[155] avaient perturbé l'ordre public, ceci appartenait bien à un lointain passé. En effet sous Hideyoshi et dès les premiers temps de l'époque Tokugawa, les ordres religieux étaient déjà à la fois désarmés et impuissants. Les moines, depuis l'édit de 1614 de Ieyasu, étaient abstreints à des travaux plus en rapport avec leur position.

Le temps passant, beaucoup de choses ont changé au Japon mais les Européens se reposaient, parmi leurs sources d'informations, sur des documents anciens dont le contenu était parfois dépassé et erroné. Défenseur d'une forme de pensée qui mettait en avant la raison et l'expérience, certains lettrés parlaient au présent d'un Japon qui appartenait au passé. Les Européens et les Japonais du XVIIIe siècle ne vivaient plus comme ils le faisaient durant les XVIe et XVIIe siècles. Mais cette évolution sociale et historique ne semblait pas même envisagée par les lettrés alors qu'il n'en allait pas de même lorsqu'ils évoquaient leur propre culture. Le Japon apparaît ainsi comme un pays immobile et sans histoire.

L'abbé Raynal considère que le bouddhisme japonais est un culte rempli de violence :

«L'esprit du Bubfdoisme est terrible. Il n'inspire que pénitence, crainte excessive, rigorisme cruel. C'est le fanatisme le plus affreux. [...] Les moines boubdoistes (sic) *tiennent continuellement les esprits de leurs sectateurs dans un état violent de remords et d'expiations. Cette religion est si surchargée de préceptes, qu'il est impossible de les*

---

[155] Cf. notre Partie un, p. 49.

accomplir. Elle peint les dieux toujours avides de vengeance et toujours offensés.»[156]

Comme nous pouvons le constater, les connaissances des lettrés concernant les religions du Japon sont assez superficielles. Ils en ont des représentations qui ne correspondent qu'assez peu à la réalité et paraissent excessives. Y domine en effet une impression de démesure dans la violence, dans les principes, dans les règles. Les adeptes de ces cultes sont présentés comme des victimes qu'il faudrait sauver en leur enseignant la vraie religion et en les soutirant de l'influence jugée néfaste de leurs prêtres. Les termes employés pour décrire les cultes et les pratiques sont très violents : « les adeptes se noient », il est question de « cruauté », « despotisme » et aussi de « fanatisme ». Les moines deviennent des sortes de bourreaux occupés qui torturent leurs adeptes avec des préceptes impossibles à suivre. Toute humanité semble avoir disparu et les dieux sont représentés sous les traits de dieux vengeurs.

5-D'étonnantes analogies entre le monde religieux japonais et le monde catholique

Comme nous l'avons vu, les connaissances relatives aux religions et cultes du Japon et les discours au sujet de leurs serviteurs ont été l'occasion, pour certains auteurs, de procéder à des comparaisons entre les rites de la religion catholique[157] et ses prêtres et d'émettre parfois des critiques à leur sujet. Les comparaisons entre les différentes religions ne sont certes pas neutres car les attaques émises par les amis des Lumières et supposées concerner les cultes païens et leurs serviteurs visent également dans bien des

---

[156] Raynal, Guillaume-Thomas, *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce, op. cit., p. 105-106.*

[157] Ce genre de comparaison se retrouve déjà dans les premiers écrits des missionnaires, dont François Xavier.

cas, l'église catholique. Ainsi Pierre Bayle[158], comme nous l'avons écrit, s'intéresse aux méthodes que pratiqueraient certains bonzes afin de s'enrichir lors des différentes cérémonies organisées à l'occasion des enterrements, d'ailleurs fort bien rémunérés[159], ou encore au sujet des emprunts qu'ils feraient auprès de leurs ouailles en leur promettant le remboursement des sommes empruntées dans « l'autre vie »[160]. Plaçant les religieux japonais sur un pied d'égalité avec les représentants de l'église catholique qui s'enrichissaient grâce à l'obole des fidèles, le philosophe blâme ces pratiques et conclut d'une manière qui ne manque pas de piquant : « C'est comme chez nous. »[161] Utilisant également quelques-unes des attaques formulées par les jésuites qui avaient conspué la conduite de certains religieux japonais[162], il avance une explication: « Le second défaut de ces lois est qu'en défendant très sévèrement aux bonzes l'usage des femmes, elles leur permettent la pédérastie. Elles leur interdisent cet usage-là comme une chose vilaine et abominable, et approuvent l'autre usage comme une chose honnête et sainte. »[163] Le philosophe de confession protestante, clairvoyant, suppose toutefois que les jésuites ont noirci les portraits qu'ils ont brossés des religieux japonais et émet quelque doute à l'égard des accusations portées contre le corps religieux dans son ensemble :

« Je ne ferai pas de difficulté de croire ce que l'on conte des friponneries et des

---

[158] Dans une note de son article relatif au Japon. Cf. Bayle, Pierre, *Dictionnaire historique et critique*, (1697) Paris, Desoer, 1820, tome huitième, p. 324 et suivantes.

[159] Un enterrement dans un temple, dont le prix varie suivant le nombre de religieux présents lors des services, est toujours suivi durant plusieurs années de cérémonies funéraires payantes. Les enterrements et autres cérémonies funéraires sont, encore à l'heure actuelle, une source de revenus non négligeables pour les différents temples et monastères.

[160] François Xavier a accusé les moines d'être avares. Cf. « Le vice dominant de ces prêtres est l'avarice. Il n'est point de moyens qu'ils ne connoissent et qu'ils n'emploient pour pomper l'argent. » Xavier, François, *Lettres des missions*, *op. cit.*, p. 363.

[161] Bayle, Pierre, *Dictionnaire historique et critique*, *op. cit.*, p. 329.

[162] Comme nous l'avons vu dans notre deuxième partie.

[163] Bayle, Pierre, *op. cit.*, p. 329.

hypocrisies de ces prêtres des idoles; mais je trouve probable qu'ils couvrent de quelque extérieur de sévérité leurs dogmes aussi bien que leur conduite ; et peut-être ne faudrait-il imputer qu'à quelques-uns d'entre eux ce que Possevin[164] *impute à tout le corps de leurs sectes. »*[165]

Le discours contre les religieux japonais tend ainsi à se dédoubler et à poursuivre deux cibles : l'une explicite (qui concerne le Japon) l'autre qui procède le plus souvent par allusion ou par remarques rapides et qui concerne le catholicisme. Chez Bayle, la prudence critique semble plus marquée dans le premier cas que dans le second. Ses critiques se tournent notamment contre ceux qui tentent de discréditer l'ensemble des doctrines religieuses relatives au culte de Xaca et d'Amida et leurs thuréféraires. Le philosophe s'insurge contre les tentatives de diffamation : « On peut craindre justement d'aller trop vite ; car enfin il ne faut jamais condamner les gens sur le témoignage de leurs ennemis : il est bon de s'informer s'il convient que l'on ait représenté fidèlement leur doctrine. »[166] Le philosophe formule également des objections au sujet de la présentation des religions japonaises qui lui semble erronée et minimise les supposés points sombres de l'enseignement religieux des moines bouddhistes tels qu'ils furent présentés par les religieux catholiques, dont il relativise particulièrement les affirmations[167]. En effet les jésuites accusent les religieux japonais de tous les maux. Les critiques de Bayle se tournent vers le christianisme, qui aurait perdu la douceur de

---

[164] Possevin, Antoine. Religieux de la compagnie de Jésus que critique Bayle en raison de ses préjugés religieux envers les moines du Japon.

[165] Bayle, Pierre, *op. cit*., p. 330.

[166] *Ibid.*

[167] *« Je voudrais savoir ce que les bonzes répondraient à la demande : Enseignez-vous ce que Possevin vous impute ? Je ne serais pas fâché non plus de voir l'histoire qu'ils auraient faite de l'établissement du christianisme dans leurs îles, et de son extirpation. Et s'ils l'avaient faite après avoir lu l'histoire de François Solier, et de l'abbé de T., elle vaudrait encore mieux la peine d'une confrontation. »* Bayle, Pierre, *op. cit.*, p. 330.

ses débuts pour devenir une religion violente. Il en fait le procès :

« Le christianisme du XVIe siècle n'a pas eu droit d'espérer la même faveur et la même protection de Dieu, que le christianisme des trois premiers siècles. Celui-ci était une religion bénigne, douce, patiente, [...] mais le christianisme qui fut annoncé aux infidèles au XVIe siècle, n'était plus cela ; c'était une religion sanguinaire, meurtrière, accoutumée au carnage depuis cinq ou six cents ans. Elle avait contracté une très longue habitude de se maintenir en faisant passer au fil de l'épée tout ce qui lui résistait. Les bûchers, les bourreaux, le tribunal effroyable de l'inquisition, les croisades, les bulles qui exitaient les sujets à se rebeller, [...] les assassinats, étaient les moyens ordinaires qu'elle employait contre ceux qui ne se soumettaient pas à ses ordres. »[168]

b) Le Japon au service de la cause anti-jésuite

1- Le périple de François Xavier

A une époque où les jésuites, exposés à la vindicte générale, sont sur le point d'être chassés de France et de voir leur ordre interdit[169], fut publié un ouvrage retraçant l'historique des activités de la Société de Jésus à l'étranger. Il s'agit de l'*Histoire impartiale des Jésuites*[170]. L'auteur, Simon Nicolas Henri Linguet, affirme avoir rédigé avec justice et impartialité ce long pamphlet dans lequel il réitère à plusieurs reprises des attaques contre l'ordre des jésuites[171]. Connaissant le rôle et le positionnement de Linguet dans le monde culturel de la mi-XVIIIe siècle, il est toutefois évident que ces bonnes intentions ne peuvent être prises à la lettre[172]. En effet derrière les critiques et les

---

[168] *Ibid.*, p. 328-329.
[169] En 1773.
[170] Linguet, Simon Nicolas Henri, *Histoire impartiale des Jésuites depuis leur établissement jusqu'à leur première expulsion*, *op. cit.* Seul le titre semble impartial.
[171] Linguet, Simon Nicolas Henri, *Histoire impartiale des jésuites depuis leur établissement jusqu'à leur première expulsion*, *op. cit.,* p. 357.
[172] En définitive, tout se trouve exagéré de façon démesurée. L'auteur supposé nous présenter les choses avec justice et équité, vitupère contre les jésuites en les accusant de " tous les crimes " et laisse

attaques de Linguet apparaît l'évident parti-pris de dénigrement joint à un certain acharnement à vouloir rabaisser l'oeuvre des religieux de l'ordre, car les faits et gestes des jésuites sont décrits inexorablement de façon négative. L'auteur était foncièrement ennemi de l'ordre des jésuites[173], cible au XVIIIe siècle de nombreux philosophes des Lumières et penseurs de l'époque. Lorsqu'il présente les activités de l'ordre au Japon, François Xavier, son plus digne représentant, n'est évidemment pas épargné:

« Soit pour rétablir son crédit ébranlé, soit pour éviter des plaintes qui le fatiguaient, soit pour se distraire sur les chagrins et peut-être les remords qui en étaient la suite, Xavier prit le parti de passer au Japon. On juge bien qu'il n'en sçavait pas plus la langue, que celle des autres pays qu'il avait déjà parcourus ; mais ce n'était pas un obstacle pour lui. Dieu qui n'accorde pas tous les talents à la fois, lui avait fait un don bien plus extraordinaire que celui des langues ; c'était l'art de résoudre, par une seule réponse, plusieurs questions toutes opposées. »[174]

Le penseur reproche en particulier aux jésuites d'avoir mélangé la prédication et le commerce[175] et il dénonce les méthodes, réelles ou supposées, que François Xavier aurait utilisées afin de convertir les Japonais. Les soi-disant facultés linguistiques reconnues par les jésuites du XVIe siècle qui, comme nous l'avons vu, insistaient sur les dons miraculeux de François Xavier à transmettre aux Japonais le verbe religieux dans une langue qu'il ne connaissait pas, sont niées :

« Un mauvais sermon français, ou italien, ou espagnol, quelques aumônes et un tableau de la Vierge, ne sauraient faire de bons chrétiens à Firando ni au Malabar. Pour introduire la religion, il faut commencer par la prouver [...] Quelques stupides qu'on suppose les peuples de l'Asie, on ne peut croire qu'ils le soient assez pour détruire tout d'abord leurs dieux et leurs autels, sur la foi d'un étranger qui ne sait pas

---

transpercer ses intentions belliqueuses même s'il leur concède néanmoins des qualités.

[173] Il explique que ceux-ci ont été très souvent en butte aux autres ordres religieux catholiques et qu'ils ont dû affronter des rivalités dès la création de leur ordre.

[174] Linguet, Simon Nicolas Henri, *op. cit.*, p. 358-359.

[175] *Ibid.*, p. 337.

leur langue, ou qui, la sachant mal, leur explique encore plus mal des preuves dont tous les fondements sont en Europe. »[176]

Si dans les textes des jésuites du XVIe siècle la barrière linguistique semble ne pas avoir existé ou est très édulcorée, et si le message religieux paraît avoir été transmis dès les premiers temps sans difficulté, en parallèle des miracles qui seraient parfois intervenus pour faciliter la transmission de la « bonne parole », le bon sens réfute ce qui était certainement très loin de la réalité : « Xavier fut toujours libre. On le laissa prêcher tant qu'il voulut en espagnol, contre les dieux du pays. On se contenta de le rendre ridicule. »[177] Linguet, insistant sur la méconnaissance de la langue de Xavier, explique que sa mission était vaine. Voulant convertir le pays, il fut seulement couvert d'injures. Se disant "affligé" pour Xavier, il reconnaît qu'il est en même temps "obligé de convenir " que :

« Ne sachant pas la langue du pays, il n'en pouvait attendre aucun fruit. On est affligé de le voir recueillir, pour toute récompense de ses travaux, des insultes, des outrages réitérées. On est encore plus fâché d'être obligé de convenir qu'il les méritait, à ne regarder les choses qu'humainement. […] Il venait, escorté d'un meurtrier pour interprète, conseiller d'en changer le culte, les lois, les coutumes. Il proposait d'anéantir les dieux, et de réduire les prêtres à la mendicité. »[178]

Anjiro, l'introducteur du Japon, le guide de Xavier, est qualifié de meurtrier, ce qui rabaisse le niveau de l'équipée du jésuite. Linguet, qui n'hésite pas à forcer le propos, intitule sans ambages le chapitre neuf de son ouvrage[179] qui relate l'arrivée de François

---

[176] *Ibid.,* p. 339. Simon Nicolas Henri Linguet, tout comme Voltaire, critique ce soit disant don des langues au sujet duquel Dominique Bouhours s'était extasié.
[177] *Ibid.*, p. 369.
[178] *Ibid.*, p. 367. Il est évident que le critique connaissait bien le contenu des lettres des jésuites car il reprend de nombreux détails relatifs au séjour des jésuites au Japon qu'elles contiennent et que nous avons étudié dans un chapitre précédent.
[179] *Ibid.*, p. 349-350.

Xavier dans les Indes : « Il travaille à y établir l'Inquisition. »[180] Le jésuite, animé par la volonté de « faire connaître le « vrai dieu jusqu'aux bornes de l'univers »[181], est y même suspecté de vouloir utiliser si nécessaire la violence afin de soumettre les esprits forts[182]. L'auteur rend également François Xavier responsable d'avoir jeté les premières bases de cette horrible machine que fut l'inquisition lors de son passage à Goa[183], ville apostolique dont dépendait alors le Japon chrétien à l'époque[184]. Punir de mort les renégats qui, une fois convertis au catholicisme, reniaient leur nouvelle foi pour une raison ou une autre, aurait constitué une lourde charge[185]. En effet il y eut un nombre important d'apostats suite aux premières grandes persécutions qui se généralisèrent dès le début du XVIIe siècle[186], cela aurait constitué une lourde charge[187]. Si les religieux ont effectivement requis le soutien du roi du Portugal, qui était un soutien financier, la soi-disant volonté de mettre en place l'inquisition relève du domaine de la supputation. Simon Nicolas Henri Linguet condamne la manière violente avec laquelle certains catholiques, en particulier de nouveaux convertis plein d'excès, s'acharnaient contre les temples et statues des cultes indigènes qu'ils voulaient détruire et qu'eux-mêmes ou

---

[180] *Ibid.*, p. 349. *« Au milieu de ses travaux apostoliques, il pria le roi du Portugal de soutenir ses prédications par les supplices. Il lui demanda un ordre pour ôter les biens et la vie à ceux qui, après avoir quitté les cultes des idoles, laisseraient voir quelque envie d'y retourner. » Ibid.*, p. 352.

[181] *Ibid.*, p. 349.

[182] *Ibid.*, p. 357. *« Non content d'être apôtre, il voulut y devenir guerrier et prophète.* »

[183] *« Ce fut quand on eut, par leur conseil, établi à Goa la fameuse inquisition qui fait encore trembler toute cette partie du monde. Une tache ineffacable à la vie de saint François Xavier, c'est d'en avoir jeté le premier fondement. » Ibid.*, p. 352.

[184] Appelé à l'époque les « Indes orientales ».

[185] « Le succès de la répression qui s'abattit sur eux laisse penser que c'est donc près de 300.000 personnes qui renièrent leur foi catholique en quelques décennies. » Kouamé, Nathalie, « Le Japon ne sera pas chrétien » *Histoire*, n. 333, juillet-août 2008, p. 42.

[186] De nombreux convertis, pour sauver leur vie et éviter de périr sous les sévices, préférèrent retourner au culte de leurs ancêtres et bien souvent devenir membre des sectes bouddhistes qui s'étaient chargées de les « rééduquer ». Cependant nombreux furent ceux qui connurent un cruel destin.

[187] « Le succès de la répression qui s'abattit sur eux laisse penser que c'est donc près de 300.000 personnes qui renièrent leur foi catholique en quelques décennies. » Kouamé, Nathalie, « Le Japon ne sera pas chrétien » *Histoire*, n. 333, juillet-août 2008, p. 42.

leurs ancêtres avaient autrefois adorés[188]. Par ailleurs, les soi-disant succès évangéliques recueillis par François-Xavier sont aussi réfutés par Linguet qui s'insurge contre les écrits des jésuites :

«On éprouve à la fois de l'indignation et de la douleur quand on lit dans les historiens jésuites, comment ce nouvel apôtre fut reçu par les Japonais et ses compagnons. On est révolté de les entendre dire qu'à son arrivée il prodigua les miracles et les baptêmes, que les Japonais accouraient pour l'entendre prêcher en castillan, et qu'en moins d'un an, il fit, dans une ville seule, plus de 3000 prosélytes[189]. Cependant la force de la vérité les oblige aussi d'assurer que tout le fruit de ses prédications fut de le faire passer pour un fou. Ils reconnaissent que son imprudence aurait exposé au mépris les mystères respectables qu'il annonçait, si heureusement il n'avait pas été dans l'impossibilité de les faire entendre.»[190]

Linguet tourne en dérision le travail apostolique de Xavier qui se transforme sous sa plume sacarstique en une espèce de parodie qui tient plus des aventures de Don Quichotte et de ses rêves fous que du voyage évangélique. Il suppute des raisons pour expliquer le départ de François-Xavier qui, en définitive déçu par le Japon, vogua vers la Chine où il espérait pouvoir mener au mieux sa mission. Il conclut : « Las d'être le jouet des Japonais, Xavier se propose de devenir le docteur des Chinois. [...] C'est une chose inconvenable que son zèle ne fut point épuisé par les insultes, ni sa patience par les obstacles. »[191]

---

[188] « Il détruisait les autels, il renversait les temples. » *Ibid*., p. 353.
[189] *Ibid* ., p. 365.
[190] *Ibid* ., p. 366.
[191] *Ibid.*, p. 373.

2- Voltaire, lecteur du « *François Xavier* » de Bouhours

Farouche adversaire des jésuites, Voltaire prend lui aussi pour cible l'évangélisation du Japon dans un court chapitre de son *Dictionnaire philosophique* intitulé « François Xavier »[192], contrepoint ironique de l'ouvrage paru une cinquantaine d'années auparavant, *La vie de Saint François Xavier*[193] du jésuite Dominique Bouhours. Faisant en quelque sorte " coup double" - puisque en critiquant François Xavier il critique aussi Bouhours - le philosophe tourne en ridicule l'auteur qu'il qualifie de « bel esprit »[194] et sa crédulité lorsqu'il relate les miracles accomplis par Xavier durant son séjour au Japon. Bouhours en effet, prenant ses informations dans certaines des lettres des jésuites du Japon du XVIe siècle et les compilations religieuses du XVIIe siècle qui les avaient présentées, acclame les exploits évangéliques supposés accomplis par Xavier. L'occasion est donc trop tentante pour Voltaire qui se livre à un exercice de style au terme duquel il met en évidence les massacres et non l'action évangélique :

« On demande comment un tel homme put faire tant de conversions au Japon ? Il faut répondre simplement qu'il n'en fit point, mais que d'autres jésuites, qui restèrent longtemps dans le pays, à la faveur des traités entre le roi de Portugal (sic) et les empereurs du Japon, convertirent tant de monde, qu'enfin il y eut une guerre civile qui coûta la vie, à ce que l'on prétend, à près de quatre cent mille hommes. C'est le prodige le plus connu que les missionnaires aient opéré au Japon.»[195]

---

[192] Voltaire, « François Xavier », *Dictionnaire philosophique,* (1764), Classique Garnier, Paris 1954, p. 522.

[193] Bouhours, Dominique, *La vie de Saint François Xavier, de la Compagnie de Jésus, apostre des Indes et du Japon. Épître signée de l'auteur*. Paris, chez Sébastien Mabre-Cramoisy, 1682.

[194] *« Lorsque le jésuite Bouhours composa son histoire, Bouhours passait pour un très bel esprit, il vivait dans la meilleure compagnie de Paris, je ne parle pas de la compagnie de Jésus, mais celle des gens du monde les plus distingués par leur esprit et par leur savoir. »* Voltaire, « François Xavier », *Dictionnaire philosophique*, *op. cit.,* p.522.

[195] Voltaire « François Xavier », *Dictionnaire philosophique*, *op. cit.*, p. 523.

Accordant à Xavier un statut unique, il le compare à Alexandre le Grand puis le dévalorise instantanément en employant à son sujet un terme dépréciatif « convertisseur volontaire »[196] pour désigner son action. Il rabaisse ainsi la valeur attachée à sa personne et lui attribue une caractéristique plus humaine, celle de la volonté d'accomplir sans tarder de nombreuses conversions et de faire progresser l'évangélisation dans le Monde. Le caractère d'exception rattaché par Bouhours à l'action de Xavier devient sous la plume de Voltaire le signe d'une sorte de bizarrerie humaine. Tout en réemployant les expressions employées par Bouhours, le philosophe tourne en dérision les propos du jésuite en leur accordant un sens différent par l'utilisation d'expressions péjoratives. Il retrace ainsi le chemin parcouru par le religieux en énumérant sardoniquement quelques-unes des régions traversées "dans la précipitation". Formulant une réflexion ironique « c'est un plaisir de le voir passer »[197] il enlève son aura au personnage. Il banalise les efforts du jésuite qui parcoure le Monde et caricature le prédicateur en le transformant en un boulimique de la pérégrination. « Il n'importe à Xavier pourvu qu'il voyage, il est content », soulignant ainsi que « dès qu'il est arrivé dans un pays, son plus grand soin est de le quitter »[198]. Xavier donne ainsi l'impression d'être doté d'un caractère instable et dans l'incapacité de rester longtemps au même endroit. « Enfin dit le jésuite Bouhours, si on mettait bout à bout toutes les courses de Xavier, il y aurait de quoi faire plusieurs fois le tour du monde.»[199] En définitive le voyage semble avoir été le seul but poursuivi par Xavier. Voltaire, là encore, dévalorise l'action du jésuite transformé en banal « globe-trotter ».

---

[196] *Ibid*., p. 522.
[197] *Ibid.*
[198] *Ibid.*
[199] *Ibid.,* p. 523.

François Xavier, haute figure de l'évangélisation au Japon est supposé, en raison de son charisme, avoir réalisé beaucoup de conversions. Voltaire, posant lui-même la question, y répond en signalant tout simplement « qu'il n'en fit point.» L'oeuvre apostolique du religieux est déniée, le philosophe considérant que ce n'est pas lui, mais d'autres jésuites qui firent les conversions. Désireux de ridiculiser Xavier ainsi que Bouhours, Voltaire s'est également penché sur les supposés dons linguistiques du jésuite voyageur. Il a relevé à plusieurs reprises les exagérations et les contradictions entre le texte de Bouhours, qui affabule à ce sujet, et le contenu des lettres de François Xavier dans lesquelles ce dernier rapporte les difficultés, bien évidentes, qu'il avait à se faire comprendre :

« Ce qu'il y a de plus beau, c'est que cet homme, qui avait besoin de truchement, parlait toutes les langues à la fois comme les apôtres, et lorsqu'il parlait portugais, langue dans laquelle Bouhours avoue que le saint s'expliquait fort mal, les Indiens, les Chinois, les Japonais, [...] l'entendaient parfaitement. Un jour surtout qu'il parlait sur l'immortalité de l'âme, le mouvement des planètes, les éclipses de soleil et de lune, l'arc-en-ciel, le péché et la grâce, le paradis et l'enfer, il se fit entendre à vingt personnes de nations différentes. »[200]

Toutefois la lecture de différentes relations des premiers jésuites[201] du Japon nous montrent bien que Bouhours n'avait fait que reprendre, sans mettre en doute leurs récits extravagants, ce que d'autres jésuites avaient naïvement écrit avant lui ! Voltaire souligne la contradiction entre les capacités qui lui ont été attribuées par ceux qui se sont chargés d'embellir son portrait et la réalité beaucoup plus prosaïque:

---

[200] *Ibid.*

[201] Cf. *Lettres des missions du Japon, ou supplément aux Lettres de Saint Francois, Xavier, op. cit.*

« S'il eut le temps d'apprendre toutes les langues des nations qu'il parcourut, c'est un beau miracle ; s'il avait le don des langues, c'est un plus grand miracle encore. Mais malheureusement, dans plusieurs de ses lettres, il dit qu'il est obligé de se servir d'un interprète, et dans d'autres il avoue qu'il a une difficulté extrême à apprendre la langue japonaise, qu'il ne saurait prononcer.»[202]

Certains jésuites et les admirateurs du religieux avaient généralement la propension à embellir les facilités linguistiques de Xavier qui pouvait facilement parler les langues étrangères et ainsi détenir les clés d'une évangélisation menée avec efficacité. Le jésuite est accrédité par certains de ses thuriféraires[203] de pouvoir s'exprimer en différentes langues afin de faire passer son message religieux. Il est évident que ce talent linguistique « miraculeux » qui prêtait à la critique fut exploité par ses contradicteurs pour se moquer de lui et railler ce soi-disant miracle.

Le philosophe, relatant à grands traits la vie du jésuite, s'insurge contre les affirmations relatives à l'existence des miracles, les traitant « d'extravagances ». Il signale de même que peu de temps auparavant, donc au début du XVIIIe siècle, il était interdit de remettre en question les sentences de l'Église : « Bien des gens s'imaginent encore qu'il (Xavier) établit le christianisme sur toute la côte méridionale de l'Inde, dans une vingtaine d'îles, et surtout au Japon. Il n'y a pas trente ans qu'à peine était-il permis d'en douter dans l'Europe. » L'habitude était de prendre pour vérité tout ce que l'Église racontait sans remettre en question son discours. Mais les temps ont évolué et c'est donc pour procéder à une critique mordante à l'encontre des activités de François Xavier, mais également dénier l'existence des miracles et autres phénomènes religieux

---

[202] Voltaire, « François Xavier », *Dictionnaire philosophique*, *op. cit.*, p. 523.
[203] Cf. notre Partie trois, p. 219 et suiv.

extraordinaires, que Voltaire prend la plume. Pour lui, les serviteurs de l'Église catholique sont coupables de tromper l'esprit des gens en leur narrant des affabulations afin de les convertir.

Le public, incrédule, croit aux choses extraordinaires accomplies puisqu'il s'agit de François Xavier, religieux canonisé par l'Église catholique quelque temps après sa mort[204] en raison des nombreux miracles qu'il aurait accomplis. Voltaire relève ironiquement dans son texte quelques-unes des ces actions extraordinaires supposées accomplies par Xavier dans de lointaines régions, en signalant que ces miracles sont « dûment vérifiés». Le philosophe, qui met évidemment en doute la notion de miracle, assure qu'il s'agit de vrais miracles, « Ils ont la marque de "vrais miracles" suggérant ainsi l'existence de "faux" miracles tout comme s'il s'agissait d'un produit de consommation. Ils ont été étudiés soigneusement, relève-t-il, ce ne sont point des miracles faits en secret, ils sont reconnus par le public qui n'est point catholique. Ajoutant ainsi plusieurs raisons afin de justifier la réelle existence des miracles, Voltaire en définitive démontre qu'il ne s'agit que d'affabulations :

« Je craindrais qu'une vie aussi extraordinaire que celle-ci ne choquât un peu les esprits profanes, si la réputation de Saint François-Xavier n'était bien établie dans le monde, et si ses miracles n'avaient toutes les marques de véritables miracles, comme l'a remarqué l'auteur qui en a fait le recueil. [...] D'ailleurs jamais miracles n'ont été examinés avec plus de soin ni plus juridiquement que ceux-là. Ce ne sont point des miracles faits en secret, et qu'on doive croire sur la parole de deux ou trois personnes intéressées, ce sont d'ordinaire des faits publiés, reconnus de toute une ville, de tout un royaume, et qui ont pour témoin des peuples entiers, la plupart idolâtres ou mahométans.»[205]

---

[204] Il fut canonisé en 1622.

[205] Voltaire, François Marie Arouet de, « Des découvertes des Portugais », *Dictionnaire philosophique (1764), op. cit.*, p. X-XI.

Afin de ridiculiser certaines des affirmations péremptoires de Bouhours, Voltaire s'amuse à mettre en rapport des choses incomparables, si bien qu'en définitive les miracles tournent à l'absurde, au grotesque. Ainsi par exemple le plus grand miracle de Xavier ne serait pas « la résurrection de huit enfants », évènement sensationnel qu'il transforme en quelque chose de dérisoire : « Nous comptons dans la foule de ses miracles huit enfants ressuscités. Le plus grand miracle de Xavier, dit le jésuite Bouhours, ce n'était pas d'avoir ressuscité tant de morts, mais de n'être pas mort de fatigue.»[206] Cette réponse prosaïque éclaire bien, nous semble-t-il, le peu de croyance que porte le philosophe aux miracles dont il nie l'existence en tournant en dérision Bouhours et François Xavier. Voltaire prolonge l'ironie et plonge les miracles dans un Monde absurde privé non seulement de vraisemblance mais de sens. Ainsi met-il également en parallèle les miracles du jésuite avec des oeuvres de la littérature et une maladie mentale : « Il serait très difficile de juger entre les miracles de saint François Xavier, *Don Quichotte*, le *Roman comique*, et les convulsionnaires de Saint Médard. »[207] La parodie mordante de Voltaire et son humour scabreux rabaissent l'aventure humaine et spirituelle de Xavier en une vilaine plaisanterie. Les termes familiers employés et le ton fort léger enlèvent toute substance extraordinaire : « Depuis la belle Histoire de saint François Xavier par le jésuite Bouhours, nous avons l'histoire de saint François Régis par le jésuite Daubenton [...] mais c'est de la piquette après de l'eau de vie : il n'y a pas seulement un mort ressuscité dans l'histoire du bienheureux

---

[206] *Ibid*. Voltaire termine ce chapitre d'une manière relevée : *« Depuis la belle Histoire de saint François Xavier par le jésuite Bouhours, nous avons l'histoire de saint François Régis par le jésuite Daubenton [...] mais c'est de la piquette après de l'eau de vie : il n'y a pas seulement un mort ressuscité dans l'histoire du bienheureux Régis.» op .cit.,* p. 523.

[207] *Ibid.*

Régis.»[208] Voltaire semble prendre plaisir à se moquer de ces fables qu'il dévalorise en définitive. Il fait semblant de croire à une histoire invraisemblable, la perte d'un crucifix par Xavier[209] dans la mer rapporté par un crabe quelques jours après. Il s'amuse à situer le lieu de la chute probable en inventant le nom de deux îles afin de ridiculiser cette anecdote invraisemblable : « Mais le plus plaisant de ses miracles est qu'ayant laissé tomber son crucifix dans la mer près de l'île de Baranura, que je croirais plutôt l'île de Barataria, un cancre vint le lui rapporter entre ses pattes au bout de vingt-quatre heures. »[210] Voltaire établit une échelle de valeurs dans la nomenclature des miracles réduisant l'épopée du vaillant jésuite à une sorte de mascarade :

« Le plus brillant de tous, et après lequel il ne faut plus parler d'aucun autre, c'est que dans une tempête qui dura trois jours, il fut constamment à la fois dans deux vaisseaux à cent cinquante lieues l'un de l'autre, et servit à l'un des deux de pilote; et ce miracle fut avéré par tous les passagers, qui ne pouvaient être ni trompés ni trompeurs. »[211]

Voltaire a narré les différents « exploits » accomplis par le jésuite en les caricaturant de telle façon qu'ils s'apparentent plus à des tours de magie qu'à des miracles, exprimant en définitive sa réprobation envers l'ouvrage qui a présenté ce qu'il considère comme des absurdités. Il s'insurge qu'un tel livre ait pu paraître à une époque qui a donné naissance à des oeuvres de haute qualité littéraire et philosophique. Il déplore « C'est là pourtant ce qu'on écrit sérieusement et avec succès dans le siècle de Louis XIV, dans le siècle des *Lettres provinciales*, des tragédies de Racine, du *Dictionnaire de Bayle*, et de tant d'autres savants ouvrages. »[212]

---

[208] *Ibid.*
[209] *Ibid.* Le récit de ce miracle se trouve dans *Lettres des jésuites du Japon*, Paris, Sébastien Cramoisy, *op. cit.*, p. 279.
[210] Voltaire, François Marie Arouet de, « François Xavier », *Dictionnaire philosophique*, *op. cit.*, p. 523.
[211] *Ibid.*
[212] *Ibid.*

La lecture des *Lettres* envoyées du Japon à Goa et à Rome par François Xavier nous permet de remarquer que de notables différences se sont glissées entre ce qu'il avait écrit lui même au sujet des difficultés rencontrées lors de ses pérégrinations au Japon et la façon dont par la suite son discours fut interprété et arrangé afin de servir les intérêts de l'église catholique. Le contenu de ses *Lettres*, revues et éditées par des scripteurs peu soucieux de la réalité et désireux d'embellir l'image sanctifiante du missionnaire, est bien souvent enjolivé, déformé et en définitive trompeur. Les catholiques, particulièrement désireux d'élever un hommage à la gloire de celui qui fut canonisé par la suite, lui ont dressé une statuaire et magnifié son chemin rempli de pièges et d'embûches. Pour attirer l'émerveillement et la compassion des catholiques sur son parcours et en faire une brillante représentation de l'Église qui souffre et qui lutte, ils lui ont attribué des qualités et des pouvoirs inventés. Devant le nombre de publications apologiques consacrés à François Xavier et à son ministère, Voltaire suppute en définitive que « moins on est informé des détails, plus sa réputation était grande. »[213]

Au milieu du XVIIIe siècle, l'action évangélisatrice de Xavier n'est plus désormais qu'une superposition ou un entrelacs intertextuel au terme duquel Voltaire ré-encode en quelque sorte le discours hagiographique des siècles précédents pour le mettre au service de sa propre cause.

Voltaire laisse ainsi entendre que la publication de Dominique Bouhours lui apparaissait comme un objet inadéquat pour son époque[214]. Démonstration à travers la

---

[213] *Ibid.*

[214] *« Bien des gens s'imaginent encore qu'il (Xavier) établit le christianisme sur toute la côte méridionale de l'Inde, dans une vingtaine d'îles, et surtout au Japon. Il n'y a pas trente ans qu'à peine était-il permis d'en douter dans l'Europe.»* Voltaire, « François Xavier », *Dictionnaire philosophique*, *op. cit.*, p. 522.

critique de cet ouvrage panégyrique de l'évolution de la pensée et de la philosophie du XVIIIe siècle qui ne peut admettre un discours religieux affabulant démesurément. Le philosophe juge que le moment de la « saine critique » est arrivé et que la liberté de s'exprimer, même au sujet de questions religieuses brûlantes, est à l'ordre du jour[215].

Les jésuites et les miracles sont ici la principale cible des attaques de Voltaire, qui a utilisé le livre de Bouhours pour critiquer également l'ordre des jésuites derrière ses attaques contre l'auteur et Francois Xavier. Son propos reprend certains *topoi* du discours anti-clérical traditionnel. Ainsi les moines eux non plus ne sont-ils pas épargnés par l'ironie voltairienne. Le philosophe note à leur sujet qu'ils n'étaient plus les seuls à pouvoir publier leurs idées :

« Ce serait une espèce de miracle qu'un homme d'esprit tel que Bouhours eût fait imprimer tant d'extravagances, si on ne savait à quel excès l'esprit de corps et surtout l'esprit monacal emportent les hommes. Nous avons plus de deux cent volumes entièrement dans ce goût, compilés par des moines ; mais ce qu'il y a de funeste, c'est que les ennemis des moines compilent aussi de leur côté. Ils compilent plus plaisamment, ils se font lire. »[216]

De manière ironique Voltaire fait semblant de déplorer que dans une grande partie de l'Europe on n'ait plus pour les moines « ce profond respect et cette juste vénération que l'on conserve encore pour eux dans quelques villages de l'Aragon et de la Calabre. »[217]

Si le philosophe répertorie les aspects plus ou moins curieux de cet ouvrage apologétique qui embellit le parcours d'un illustre représentant des jésuites, c'est aussi afin de blâmer la crédulité de ceux qui prêtent l'oreille à ce que les philosophes considéraient comme des "superstitions" ou des " préjugés ".

---

[215] Malheureusement le temps des lettres de cachet n'a pas encore pris fin et les auteurs doivent se montrer prudents lorsqu'ils abordent certains sujets « délicats ».
[216] Voltaire, François Marie Arouet de, « François Xavier », *Dictionnaire philosophique*, *op. cit*, p. 523.
[217] *Ibid.*

L'abbé de Marsy relève deux aspects édulcorés dans les ouvrages des jésuites en ce qui concerne l'évangélisation dans un pays nouvellement découvert à la langue encore inconnue. Tout d'abord les difficultés consécutives aux problèmes linguistiques proprement dits :

« Kaempfer assure que le P. Xavier et ses confrères ne firent pas d'abord de grands fruits au Japon ce que cet historien attribue au peu de connaissance qu'ils avaient des moeurs, du génie, et surtout de la langue des habitans. Ils étoient obligés de faire traduire leurs sermons en japonnois, ce qui était fait par des Interprètes peu habiles ; les mots Japonnois, étoient exprimés en caractère portugais : les Missionnaires lisoient sur le papier ce qu'ils entendoient à peine eux-mêmes ; et cette manière de prêcher jointe à une prononciation imparfaite, et même ridicule ne devoit pas naturellement espérer de grands fruits. »[218]

L'affirmation de Kaempfer correspond bien évidemment à la réalité. L'abbé de Marsy a écrit quelques mots à ce sujet où apparaissent les divergences entre les écrits de Kaempfer et « la lecture » jésuite :

« Les relations des jésuites, fort contraires au récit de Kaempfer, disent que Saint François Xavier soutint au Japon la renommée qu'il avoit acquise dans les Indes, qu'ayant fait une étude sérieuse de la langue japonnoise, dont Angero lui avoit déjà donné une teinture, soit à Goa, soit pendant le trajet, il acquit en peu de tems une connoissance si parfaite de cette langue, qu'il la parloit (ce sont les termes de Charlevoix) avec une faculté et une élégance où les naturels même du pays parviennent rarement. »[219]

Charlevoix lui-même ne fut pas troublé par les lettres des jésuites narrant les facultés linguistiques de Xavier malgré l'incongruité de la chose[220]. Nous remarquons ici à

---

[218] Marsy, abbé de, *Histoire moderne des Chinois*, *op. cit.*, tome second, p. 336.
[219] *Ibid.*, p. 336-337.
[220] Se reporter à notre Partie deux, p. 208-209.

nouveau deux façons de juger : si le protestant nie les dons miraculeux, le catholique par contre affirme que le jésuite parlait non seulement le japonais, mais encore qu'il le parlait mieux que les naturels !

3- La dénonciation du fanatisme catholique

Nous avons relaté les exactions exercées par des catholiques, - religieux européens et prosélytes exaltés - parfois d'ailleurs sur l'ordre de leur seigneur lui même converti - contre les constructions des cultes japonais, temples, sanctuaires et cimetières où reposent les ancêtres. Kaempfer y fait allusion dans un court passage :

« Les Prosélytes du Christianisme disoient à leurs compatriotes, que tant qu'ils croupiroient dans le Paganisme, ils ne pourroient s'attendre qu'à la damnation éternelle : ils ne se contentoient pas de cela, leur zèle pour la doctrine qu'ils vennoient d'embrasser, et la haine qu'ils avoient contre le culte payen, contre les Bonzes ou Prêtres, les transporta si fort qu'ils renversoient leurs Temples et leurs Idoles.»[221]

Le médecin souligne une certaine précipitation dans la volonté des religieux à vouloir arriver rapidement à leur but. Leurs méthodes, convertir les puissants afin de toucher par leur intermédiaire le bas-peuple, n'était pas sans danger dans un monde féodal où les pauvres devaient se soumettre aux puissants[222]. Il fait également allusion à leurs « vues ambitieuses » et à leurs efforts pour ramasser non des fruits spirituels mais « temporels » c'est à dire à profiter des mannes de l'évangélisation. Les catholiques, qui

---

[221] Kaempfer, Engelbert, *Histoire du Japon*, *op. cit*., tome second, p. 171. Chapitre relatif aux Portugais : « De l'arrivée et de la réception qui fut faite aux Portugais et aux Castillans dans le Japon, de leur commerce, et comment ils furent bannis de l'Empire. » *Histoire du Japon, op. cit.*, tome second, p. 163-181.

[222] Cf. Dunoyer, Pierre, « La liberté religieuse dans une société féodale », *Histoire du catholicisme au Japon*, *op. cit.,* p. 112-113.

ont acquis des succès malgré les difficultés, et qui continuent à faire progresser l'évangélisation malgré les interdictions successives, ont irrité ainsi les autorités sourcilleuses de leurs prérogatives. Mais du fait que certains *daimyô* convertis exigeaient la conversion de leur population, moines y compris, et ordonnaient, comme cela fut le cas en quelques occasions, de détruire les objets et bâtiments en rapport avec les cultes japonais, il y eut des exagérations :

« Il étoit à craindre que cela ne jetât l'Eglise et l'Etat dans une plus grande confusion, si l'on ne remédioit pas au mal dès le commencement. [...] Les efforts (des chrétiens) qu'ils faisoient de concert pour abolir la Religion des Idolâtres du Pays et bâtir la leur sur leurs ruines, donna de la jalousie, et sujet de penser, au prudent Empereur Taico et à son successeur Ieyasu. »[223]

Kaempfer, qui écrit peu au sujet de l'oeuvre accomplie par les catholiques, hormis une courte histoire sur les premiers pas de l'évangélisation[224], fait une courte allusion au travail accompli par les jésuites pour annoncer la bonne nouvelle : « C'est par le zèle louable, et par les soins infatigables des Missionnaires Espagnols et Portugais, particulièrement des Jésuites, que la Religion Chrétienne fut connue dans le Japon, et qu'elle y fit des progrès qui surpassèrent infiniment leur attente. »[225] Dans ce court passage l'oeuvre des jésuites est présentée de manière positive, le médecin emploie des termes dithyrambiques à leur égard, parlant de « zèle louable », de « soins infatigables », renvoyant une vision positive de l'évangélisation. Puis, très rapidement, le ton de son discours change, la terminologie présentant leurs activités leur confèrent un aspect moins élogieux. En effet le médecin allemand souligne aussitôt, de façon abrupte, les défauts consécutifs à leur volonté de vouloir transformer, suivant leurs contempteurs, le

---

[223] Kaempfer, Engelbert, *op. cit*., tome second, p. 171.
[224] *Ibid.,* p. 163-181.
[225] *Ibid*., p. 2.

Japon en une « terre chrétienne » :

« Le progrès merveilleux qu'elle avoit fait jusqu'alors, même au milieu des orages et des tempêtes où elle étoit exposée, donnoit lieu d'espérer que dans peu de temps tout l'Empire se seroit converti à la foi de notre Seigneur, si les vues ambitieuses de ces Pères, et les efforts prématurés qu'ils firent pour recueillir les fruits temporels de leurs soins et de leurs travaux, aussi bien que les Spirituels, n'eussent tellement irrité la Majesté Souveraine de l'Empire, qu'ils excitèrent contre eux-mêmes et contre leurs Prosélytes la plus cruelle persécution qu'on ait jamais vue et qui causa en peu d'années l'extirpation totale de la Religion qu'ils préchoient, de tous ceux qui l'avoient embrassée. »[226]

Les religieux catholiques sont ainsi accusés d'être responsables de la colère des tyrans successifs et d'être responsables des persécutions. Voltaire, qui durant toute son existence s'est servi de sa plume pour lutter contre le « fanatisme », qu'il fût d'ordre religieux ou politique, a rédigé quelques propos au sujet du fanatisme qui a sévi au Japon. Ainsi, dans un chapitre intitulé « Avis à tous les Occidentaux »[227], le philosophe prenant une fois de plus à rebours le discours des missionnaires catholiques affirme que « les fanatiques » au Japon ne seraient point, comme l'ont dénoncé les différentes lettres des missionnaires et les compilations des religieux, les autorités japonaises, mais au contraire les jésuites eux-mêmes. Le philosophe les accuse d'être indirectement les responsables des massacres perpétrés contre les convertis catholiques, en raison de leur attitude arbitraire et de leur empressement à vouloir convertir et à s'imposer dans le pays et la sphère politique. Les propos de Voltaire trouvaient-ils sinon leur source, du moins une caution dans le texte d'Engelbert Kaempfer qui avait souligné « la fureur » qui aurait accompagné les actions menées avec beaucoup de zèle par les missionnaires

---

[226] *Ibid.*

[227] Voltaire, François-Marie Arouet de, « Avis à tous les Orientaux », *Essai sur l'Histoire générale et sur les moeurs Oeuvres complètes*, ed. Beuchot, Paris, Werdet et Lequiem fils, 1829. http://www.voltaire-integral.com/Html/26/28_Avis.html, sept. 2008

catholiques dans l'intention de faire progresser le nombre de conversions[228].

Il en va de même pour Voltaire, qui a semble-t-il consulté attentivement ce passage. Les jésuites, en voulant « mettre la nation nippone sous le joug de leur bannière »[229], seraient les responsables des sanglantes répressions qui suivirent. Celles-ci constitueraient donc aux yeux du philosophe une réponse violente à l'acharnement des religieux catholiques qui ont non seulement voulu imposer leur religion en employant la force mais également tenté de s'immiscer dans les affaires de l'état. Il met en garde les autres nations contre le danger que constitue l'existence d'un ordre religieux qui va à travers le Monde pour évangéliser de manière agressive :

« Toutes les nations de l'Asie et de l'Afrique doivent être averties du danger qui les menace depuis longtemps. Il y a dans le fond de l'Europe, et surtout dans la ville de Rome, une secte qui se nomme les chrétiens catholiques *: cette secte envoie des espions dans tout l'univers, tantôt sur des vaisseaux marchands, tantôt sur des vaisseaux armés en guerre. […] dans le Japon, autrement Nippon, elle voulut exterminer toutes les autres sectes, et causa une des plus furieuses guerres civiles qui aient jamais désolé un royaume. Le Japon nagea dans le sang, et depuis cette affreuse époque, les habitants ont été obligés de fermer leur pays à tous les étrangers, de peur qu'il n'entre chez eux des chrétiens.»*[230]

Voltaire force l'image traditionnelle des jésuites comparés à des soldats pour en faire des conquistadores[231] à la conquête militaire du Japon. Il invite les nations à faire attention à cette « secte » dangereuse, qui espionne afin de pouvoir agir. Elle se présente syur des navires marchands, « les missonnaires et le commerce, ou encore sur des

---

[228] Kaempfer, Engelbert, *op. cit*., tome second, p. 171.
[229] Voltaire, « Japon », *Dictionnaire philosophique, op. cit*., p. 636.
[230] Voltaire, François-Marie Arouet de, *Avis à tous les Orientaux*, (1767) Oeuvres complètes, ed. Beuchot, *op. cit*.
[231] Conquistador : aventurier espagnol parti à la conquête de l'Amérique au XVIe siècle. (*Le Robert*)

navires armés. Il force également la portée du passage de Kaempfer afin de rendre son discours plus virulent contre les supposés agissements des jésuites. On retrouve une critique analogue dans la *Relation du bannissement des Jésuites de la Chine*[232], dans laquelle il s'insurge contre ce qu'il considère comme étant « le fanatisme » des jésuites, « les bonzes d'Europe », comme il les surnomme. En attribuant les propos à un « secrétaire d'État » chinois, il se retranche derrière l'autorité d'un peuple paragon de la sagesse chez Voltaire : « Ces gens-là ont un esprit cent fois plus ardent, un plus violent enthousiasme, et une fureur plus raisonnée dans leur démence, que ne l'est le fanatisme de tous les bonzes du Japon, du Siam, et de tous ceux qu'on tolère en Chine. »[233]

Voltaire n'hésite pas à employer le terme de « fanatisme » lorsqu'il porte un jugement sur les actions menées par les jésuites, qu'il présente comme des gens animés par une flamme intense. Il conclut la discussion en faisant dire à son interlocuteur que l'intolérance des Chinois était finalement le seul moyen pour lutter contre celle des jésuites:

« Le grand empereur, le plus sage et le plus magnanime peut-être qu'ait eu la Chine, a chassé les jésuites, mais ce n'était pas parce qu'il était intolérant, c'était, au contraire, parce que les jésuites l'étaient. Ils rapportent eux-mêmes, dans leurs Lettres curieuses, les paroles que leur dit ce bon prince. « Je sais que votre religion est intolérante, je sais ce que vous avez fait aux Manilles et au Japon, vous avez trompé mon père, n'espérez pas me tromper moi-même.»[234]

Dans l'extrait suivant tiré d'une note du *Dictionnaire philosophique,* Voltaire fait encore une fois allusion à la question primordiale de la langue quant il s'agit de missionnaires qui veulent évangéliser, c'est à dire transmettre un message oralement et

---

232 *Relation du bannissement des Jésuites de la Chine* (1768), ed. Beuchot, http://www.voltaire-integral.com/Html/27/01.Bannissement.html, août 2006.
233 *Ibid.*
234 *Ibid.*

ont donc besoin de se faire comprendre de leurs auditeurs dans leur propre langue, ce qui ne fut pas toujours le cas. Le terme récurrent, « enthousiasme » répété à quatre reprises, se transmet entre les fondateurs de l'ordre des jésuites puis chez de jeunes jésuites bercés par les miracles de leur maître. Un adjectif, *épidémique,* qualifie le fait qu'un monde chrétien est né au Japon. Graduellement, l'enthousiasme des premiers temps s'est aggravé car devenu un "fanatisme", responsable aux yeux de Voltaire des excès survenus dans les luttes anti-chrétiennes dont le philosophe rejette la responsabilité sur les catholiques. Finalement, l'enthousiasme s'est transformé en rage, ce qui confine à la maladie :

« Ignace communique son enthousiasme à un autre Espagnol nomme Xavier. Celui-ci court aux Indes, dont il n'entend point la langue ; de là au Japon, sans qu'il puisse parler japonais ; n'importe, son enthousiasme passé dans l'imagination de quelques jeunes jésuites qui apprennent enfin la langue du Japon. Ceux-ci, après la mort de Xavier, ne doutent pas qu'il n'ait fait plus de miracles que les apotres, et qu'il n'ait ressuscité sept ou huit morts pour le moins. Enfin l'enthousiasme devient si épidémique qu'ils forment au Japon ce qu'ils appellent une chrétienté. *Cette chrétienté finit par une guerre civile et par cent mille hommes égorgés : l'enthousiasme alors en est parvenu à son dernier degré, qui est le fanatisme ; et ce fanatisme est devenu rage. »*[235]

Le terme de « fanatisme » est également souvent repris par certains lettrés du XVIIIe siècle opposés aux jésuites pour qualifier l'évangélisation catholique au Japon. Diderot, notamment, dans l'article intitulé « Japonais (philosophie des) » de l'*Encyclopédie* souligne lui aussi la conduite imprudente et téméraire du clergé catholique. Il relève quelques-unes des raisons qui expliqueraient le rejet des missionnaires et l'interdiction de l'évangélisation. La conduite imprudente du clergé catholique, désireux non seulement de vouloir étendre les bienfaits supposés du christianisme, mais de jouer un

---

[235] Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, *op. cit.*, notes de la page 527.

rôle politique, en serait la principale cause :

« François Xavier [...] y fut conduit par un beau zèle d'étendre la religion chrétienne : il y prêcha; il y fut écouté, et le Christ serait peut-être adoré dans toute l'étendue du Japon, si l'on eût point alarmé les peuples par une conduite imprudente qui leur fit soupçonner qu'on en voulait plus à la perte de leur liberté qu'au salut de leurs âmes. Le rôle d'apôtre n'en souffre point d'autre: on ne l'eut pas plus tôt déshonoré au Japon en lui associant celui d'intérêt et de politique, que les persécutions s'élevèrent ; que les échafauds se dressèrent, et que le sang coula de toutes parts.»[236]

La récurrence de ces attaques contre les jésuites trouve, on le sait, une partie de sa raison d'être dans le contexte culturel de la mi-XVIIIe siècle. Dans un contexte plus apaisé on sait aujourd'hui que la topique anti-jésuite a occulté le rôle culturel de tout premier plan joué par cet ordre. Si au Japon son influence fut de courte durée, la présence de cet ordre religieux contribua à développer les activités d'imprimerie car il était nécessaire de publier les ouvrages qui servaient à l'instruction des frères japonais[237]. C'est ainsi que de nombreux textes ont été publiés sous leur égide notamment à Nagasaki[238]. Toutefois, malgré cette participation à la diffusion de la culture européenne en Asie, il est évident que les appréciations des protestants puis celles des auteurs du XVIIIe siècle acquis aux idées de la philosophie des Lumières sont assez mitigées, si ce n'est parfois entièrement négatives envers tout ce qui

---

[236] Diderot, Denis, *Oeuvres complètes*, « Japonais (philosophie des) », *Encyclopédie*, *op. cit.*, p. 264. Garnier frères, 1876.

[237] *« Il parait plus commode et nécessaire de faire pour les Japonais, des manuels originaux de toutes les sciences où l'on enseigne simplement la substance des choses et les vérités assurées et bien fondées en preuve, sans rapporter d'opinions dangereuses et hérétiques. Il n'est pas nécessaire d'avoir connaissance de tout cela ; au contraire, l'enseigner causerait un dommage sans aucun profit. Pour que dès l'enfance ils progressent dans la bonne doctrine, on ne leur enseignera pas le latin dans les poètes païens, ni dans Cicéron, mais dans les livres qui traitent de la vertu ou de la religion chrétienne.»* p.146-147.

[238] Cf. Koda, Shigemoto, « Notes sur la presse jésuite au Japon et plus spécialement sur les livres imprimés en caractères japonais ». (Tr. Pierre Humbertclaude) *Monumenta Nipponica*, vol. l, 2: 2 (1939), p. 374-385.

concernait leurs diverses activités, apostoliques ou culturelles. Certes, l'enseignement de certains savoirs « scientifiques » encore inconnus au Japon fit venir à eux les curieux et les lettrés intéressés par la nouveauté. Néanmoins il faut reconnaître que les jésuites ont également joué un rôle non négligeable dans la diffusion des sciences et des savoirs européens de leur époque. Ils furent par exemple les initiateurs de la peinture à l'huile qui donna naissance à une tendance artistique influencée par la peinture de la Renaissance, le « *Nanban Bijyutsu* », (l'art des « Sauvages du sud »)[239] dont il reste quelques toiles représentant différentes scènes de la vie des Européens au Japon : des jésuites, vêtus de leurs longues soutanes noires, discutant avec des Japonais, ou encore des marins portugais qui débarquent des marchandises de leurs navires à l'aide de leurs esclaves africains. Certains tableaux sont consacrés à des motifs religieux[240].

Dans un texte du même auteur intitulé « Entretiens chinois »[241], (1768) agencé sous la forme de trois conférences, deux interlocuteurs, un mandarin qui avait voyagé en Europe dans sa jeunesse et un ancien ami devenu jésuite, dialoguent au sujet de questions religieuses. Le jésuite s'avoue indigné devant l'attitude des bonzes qu'il traite de « charlatans » désireux de séduire la populace superstitieuse afin de profiter d'elle. Le mandarin lui réplique alors qu'il en est de même en Europe où certains « bonzes » trompent leurs ouailles :

« Ceux de Manille faisaient du commerce avec les Japonais. Ces Européens se servirent de leur religion pour gagner le coeur des Japonais; ils en séduisirent un grand

---

[239] Notons que les Européens étaient surnommés les « sauvages du sud » par les Japonais.

[240] Des toiles représentent également des portraits de saints de la liturgie catholique et des scènes de tortures, comme par exemple celles infligées aux vingt-six prêtres catholiques à Nagasaki en 1587. Cf. Exposition « Nanban Bijyutsu », (Art des barbares du Sud) Kobé, mai 2012.

[241] « Entretiens chinois », (1768). Voltaire, François Marie Arouet de, ed. Beuchot, http://www.voltaire-integral.com/Html/27/01_Bannissement_html, août 2006.

nombre. Ils attaquèrent ensuite le royaume en dedans et en dehors, et il ne s'en fallut presque rien qu'ils ne s'en rendissent tout à fait les maîtres. [...] Je ne sais quel est leur dessein, mais je sais qu'ils ont apporté leur religion à Manille, et que Manille a été envahie, et qu'ils ont voulu subjuguer le Japon, etc. »[242]

Le jésuite lui rétorque alors que cela était peut-être possible dans le cas du Japon, mais qu'en ce qui concernait la Chine, les choses étaient bien différentes : « Ah ! pour Manille et pour le Japon, passe, mais pour la Chine, vous savez que c'est tout autre chose ; vous connaissez la grande vénération, le profond respect que ressentent les jésuites envers ce pays. » Les critiques formulées à l'encontre des prélats de l'Église catholique tournent autour des problèmes relatifs à l'évangélisation pratiquée par les missionnaires[243]. Le mandarin, remerciant de façon ironique le jésuite de sa bonne volonté, reprend la conversation au sujet des évènements qui ont troublé le pays voisin :

« Mais, en vérité, vous devriez être content d'avoir fait massacrer plus de cent mille citoyens au Japon. Mettez des bornes à votre zèle. Je crois vos intentions bonnes ; mais quand vous aurez armé dans notre empire les mains des enfants contre les pères, des disciples contre les maîtres, et des peuples contre les rois, il saura certain que vous aurez commis un très grand mal. »[244]

Le mandarin recommande « au jésuite de ne pas reproduire une situation identique à celle survenue au Japon »[245] en Chine. Sinon il est certain qu'un grand malheur arrivera. Le jésuite répond qu'il « apporte la paix, l'union, la bienfaisance, et toutes les vertus »[246], ce que conteste le mandarin. Suite à des échanges sur différentes doctrines et des questions se rapportant à la foi religieuse, le mandarin dénonce le rôle que jouent les

---

[242] *Ibid.*
[243] *Ibid.*
[244] *Ibid.*
[245] *Ibid.*
[246] *Ibid.*

jésuites à travers le monde : « Ne voyez vous pas que vous êtes les enfants perdus des puissances qui voudraient s'étendre dans tout l'univers ? »[247] Ceci constitue évidemment une critique du rôle, bien souvent joué à leur insu, par les missionnaires qui ont été parfois des pions de la colonisation. L'évangélisation de la Chine[248] réalisée par différents ordres religieux catholiques n'est donc pas, dans l'esprit du philosophe, éloigné de la question de celle du Japon qui s'est conclue par le drame que l'on connaît. Il est évident que certains adversaires des jésuites déforment avec complaisance et en exagérant dans leurs écrits le rôle, les actions et la puissance de l'ordre honni qu'ils cherchent à discréditer. Ils mettent également à l'oeuvre dans leurs phrases différents procédés afin de le dénigrer, le sarcasme, l'ironie, l'exagération accentuent leurs sentiments de réprobation.

Dans l'*Esprit des Lois*, établissant un parallèle entre l'inquisition telle qu'elle se déroula en Europe et les persécutions subies au Japon par les chrétiens[249] Montesquieu avait déjà laissé entendre que l'Église catholique reprochait aux autorités japonaises ce qu'elle avait elle-même pratiqué contre les nombreuses victimes qu'elle avait condamnées à la torture et à la mort au motif d'hérésie ou de la sorcellerie. Le rapprochement entre l'Inquisition catholique et les crimes perpétrés par le Japon contre les catholiques est même explicité dans un passage de l'*Esprit des lois*. L'auteur laisse la parole à une jeune victime de l'inquisition: « Une juive de dix-huit ans, brûlée à Lisbonne au dernier auto-da-fé, donna occasion à ce petit ouvrage » :

« Vous vous plaignez, dit-il aux inquisiteurs, que l'empereur du Japon fait brûler à petit feu tous les chrétiens qui sont dans ses États ; mais il vous répondra : Nous vous

---

[247] *Ibid*.

[248] Voltaire fait à nouveau référence dans ce texte aux supposés miracles accomplis par François-Xavier.

[249] Montesquieu, *L'Esprit des Lois*, *op. cit.*, livre 25, chapitre XIII, « Très humble remontrance aux inquisiteurs d'Espagne et de (sic) Portugal », *op. cit.,* p. 746-747.

traitons, vous qui ne croyez pas comme nous, comme vous traitez vous-mêmes ceux qui ne croient pas comme vous : vous ne pouvez vous plaindre que de votre foiblesse, qui vous empêche de nous exterminer, et qui fait que nous vous exterminons. Mais vous êtes bien plus cruels que cet empereur. »[250]

L'abbé Delaporte, tout comme nombre de ses contemporains que nous citons dans notre étude, avance des hypothèses identiques pour expliquer le rejet des catholiques. Le gouvernement japonais n'était pas sans ignorer ce qui se passait en Amérique du sud[251] où les Ibériques colonisaient les peuples en employant la force et la violence :

« Les Japonois pouvoient-ils ignorer ce qui s'étoit passé dans plusieurs contrées de l'Asie, où les Portugais étoient entrés l'épée à la main, avoient massacré une partie des habitans, et rendu les rois tributaires ? D'ailleurs ces Portugais menoient une vie assez libertine, quel contraste avec la doctrine qu'ils professoient, et que les missionnaires enseignoient avec tant de zèle ! »[252]

Linguet exprime sa lassitude des guerres, du sang versé dont il rejette la responsabilité sur les religieux catholiques. Le catholicisme, sous sa plume, pénètre au Japon pour accomplir les mêmes méfaits que dans les autres parties du monde. Il narre l'arrivée des jésuites au Japon et le drame qui survint une fois leur influence établie :

« Je suis las de parler toujours de sang répandu, de crimes ou commis, ou punis. Ceux qui auront la patience de me lire, ne doivent pas être dégoûtés de voir perpétuellement des papes, des rois, des dominicains, des jésuites, multiplier ces horreurs, et de ne rien oublier pour les rendre plus communes. [...] La religion, qui causait tant de troubles en Europe, pénétrait au Japon. Ses sectateurs y étaient bien tranquilles, parce qu'ils étaient peu nombreux. Dès qu'ils se crurent forts, ils ne manquèrent pas, comme ailleurs, d'essayer de se rendre redoutables ; mais ces fiers insulaires coupèrent sans ménagement, comme on le verra tous les liens avec l'Europe.

---

[250] *Ibid.*

[251] Le Japon avait des relations épistolaires avec le Mexique comme le confirme par exemple l'article intitulé *Succesos de las Islas Filipinas*, publié à Mexico en octobre 1609, relatif à l'incident du navire *San Felipe*. Cf. Partie un, p. 72 et suiv.

[252] Abbé de la Porte, *Le Voyageur françois, op. cit.*, tome sixième, p. 39-40.

Ils noyèrent un christianisme séditieux dans le sang des chrétiens révoltés. Ils chassèrent pour jamais des prédicateurs turbulents dont les exemples faisaient plus haïr la religion que leurs discours ne pouvaient la faire aimer. »[253]

Si les jésuites et les autres ordres religieux étaient discrets dans le début de l'évangélisation, leur nombre augmentant, ils seraient devenus, suivant les propos du polémiste, de plus en plus redoutables[254]. Un des reproches formulés envers les jésuites concernent leur implication dans les relations commerciales. Linguet y fait allusion dans son chapitre *L'Établissement des jésuites au Japon* :

« Vers la fin du XVIe siècle, ils n'avaient pas encore eu besoin de recourir à un remède si violent. L'imprudence de François-Xavier avait instruit ses successeurs. Ils s'y étaient pris autrement pour s'assurer un bon accueil dans ses îles, et ils avaient réussi [...]. Les Portugais trouvaient un gros avantage à échanger les bagatelles de l'Europe contre les bagatelles de l'Asie. Ce fut pour eux une nouvelle branche de commerce. Les jésuites prédicateurs se mirent à la suite des Portugais négociants. Ils profitèrent habilement de la jalousie que l'arrivée des vaisseaux étrangers répandait parmi les petits rois du Japon. Ceux-ci cherchaient à s'en procurer les avantages au préjudice des uns et des autres. Les Portugais portaient des armes, des tableaux, des étoffes. Les jésuites, qui peut-être étaient intéressés dans les cargaisons, engageaient les capitaines à ne mouiller qu'où il leur plaisait : par-là ils étaient les maîtres du commerce ; on n'avait point de marchandises de Lisbonne, à moins qu'on ne prit en même temps un jésuite [...] On ne manquait pas de faire valoir en Europe ces glorieuses conquêtes : on n'y parlait que du triomphe de la religion, du désespoir des bonzes et de la soumission des rois ; mais ce n'était pas assez de dire que les Japonais étaient convertis, il fallait le prouver. » [255]

L'auteur, narrant à tour de rôle les activités des jésuites et celles des marchands, veut souligner les pratiques supposées des jésuites qui utilisent les moyens du commerce afin d'arriver à leurs fins. Les religieux jouent sur les possibilités commerciales que procure

---

[253] Linguet, Simon Nicolas Henri, *op. cit.*, tome 2, p. 207-208.

[254] A la différence des autres ordres religieux arrivés bien après eux, nous avons vu que les jésuites restaient discrets.

[255] Linguet, Simon Nicolas Henri, *op. cit.*, tome 2, livre 9, chap. 1. « Établissement des jésuites au Japon », p. 207.

l'arrivée d'un navire dans un port ou un autre pour augmenter le nombre de conversions, créer des liens avec le seigneur du lieu. Les jésuites sont présentés comme des intrigants calculateurs qui envoient de fausses informations au sujet des résultats des conversions, mélangeant les bénéfices du commerce avec ceux de la prédication.

C - Critique de l'ordre social et politique japonais chez les philosophes des Lumières

1- Le Japon dans l'*Esprit des lois* : la sévérité des lois japonaises

Montesquieu, qui disserte à différentes reprises sur la question des lois et de la justice au Japon dans plusieurs sous-chapitres de l'*Esprit des lois*, donne une image très sombre et très inhumaine de la justice japonaise. Selon Roland Minuti, ce dernier « exagère sans doute les conclusions » qu'il a tirées concernant les lois japonaises du médecin allemand[256]. Influencé par les passages de l'ouvrage de Kaempfer qui relatent la mise en place par le *bakufu* (le gouvernement) d'un système de lois extrêmement sévères contre les délits mais sans mesure dans leur application avec le délit commis[257], Montesquieu, noircissant les explications du médecin allemand relatives à la justice, s'insurge à plusieurs reprises contre les lois et le système judiciaire japonais. Kaempfer suppute qu'en raison de la sévérité avec laquelle les lois étaient appliquées les hommes

---

[256] Minuti, Roland, Dictionnaire électronique, *op. cit.* Le médecin allemand, tout comme ses prédécesseurs, avait donné une idée de la sévérité avec laquelle la justice, placée entre les mains d'un pouvoir despotique et de ses représentants, y était appliquée.

[257] *« Il étoit nécessaire d'établir des Loix sévères et des supplices rigoureux, pour réprimer les tumultes et les séditions, pour tenir en bride une Nation si mutine et si indocile, pour conserver la paix et la tranquillité dans un si grand nombre de provinces éloignées l'une de l'autre, dont les moeurs et les coutumes sont si différentes : mais surtout pour tenir en respect les Princes et les Chefs de l'Empire. »* Kaempfer, Engelbert, *op. cit*., tome troisième, p. 341.

adoptaient une bonne conduite dans la crainte des châtiments, n'ignorant pas que le moindre petit délit serait rudement réprimé :

« C'est une opinion commune, et que l'on suppose se trouver véritable par tout le pays, que plus il y a de Loix, et plus il y a de gens qui les violent. A l'égard de celui-ci, n'est pas une petite preuve de la sagesse et de la prudence de ses magistrats aussi bien que de leur tendre affection pour leurs peuples, que d'apporter, comme ils font, tous leurs soins à prévenir, par des loix expresses et sévères, jusques aux moindres occasions qui pourroient les tenter, et les engager dans le crime ; Loix, qui sont d'autant mieux observées, que personne n'ignore que la plus légère transgression en est suivie de châtiments corporels, et quelquefois même de la mort.»[258]

Cette disposition semble bénéfique aux yeux du médecin qui n'exprime aucun désaccord envers l'établissement de lois rigides réglant la société. Il y voit au contraire une marque de la bonté de ses dirigeants qui veulent protéger le peuple de lui-même. Ainsi, en raison de l'intransigeance avec laquelle les lois sont appliquées et le peu de valeur que représentait pour les juges la vie humaine, il y aurait en définitive moins de forfaits au Japon qu'en Europe, donc moins de personnes exécutés et moins de sang versé :

« Aussi voit-on moins, parmi ces Payens, des criminels poursuivis par la Justice, et de sang répandu par les mains de ses exécuteurs, que peut-être dans aucun pays de la Chrétienté, tant la crainte d'une mort honteuse et inévitable a de force sur l'esprit d'une nation, d'ailleurs si revêche, et qui fait si peu cas de la vie, que rien au monde qu'une telle rigueur, ne seroit capable de la retenir dans les justes bornes de la modération et de la vertu »[259].

Tout comme les auteurs d'écrits de confession réformée, Anglais et Hollandais ayant résidé au Japon, Kaempfer avait brossé un portrait assez mitigé des Japonais qu'il

---

[258] *Ibid*., p. 324.
[259] *Ibid.*

représentait comme hommes turbulents, séditieux[260]. Il lui semblait donc nécessaire de les maintenir et de les contrôler au moyen de lois sévères même s'il pensait qu'elles étaient excessives dans la pratique. Pour Montesquieu, partiellement influencé par les propos négatifs du voyageur, si les lois sont si sévères et implacables, c'est justement parce que les Japonais sont malheureusement habitués aux violences et aux cruautés. Toutefois cette sévérité exacerbée dans l'application des lois ne signifie pas pour autant que les résultats escomptés soient probants, comme semble le considérer Kaempfer. Il suppute au contraire qu'une sévérité moindre devrait donner de meilleurs résultats:

« Le peuple japonois a un caractère si atroce, que ses législateurs et ses magistrats n'ont pu avoir aucune confiance en lui: ils ne lui ont mis devant les yeux que des juges, des menaces, et de châtiments, ils l'ont soumis, pour chaque démarche, à l'inquisition de la police. Ces lois qui, sur cinq chefs de famille, en établissent un comme magistrat sur les quatre autres : ces lois qui, pour un seul crime, punissent toute une famille ou tout un quartier[261] ; ces lois, qui ne trouvent point d'innocents là où il peut avoir un coupable, sont faites pour que tous les hommes se méfient les uns des autres, pour que chacun recherche la conduite de chacun, et qu'il en soit l'inspecteur, le témoin, le juge.»[262]

Montesquieu fustige le système judiciaire japonais qui lui semble omniprésent dans la vie du Japonais soumis à différentes épreuves et coertions. Il déplore également l'absence de peines pécuniaires qui, écrit-il, existaient en Europe même dans les temps anciens, si bien que chaque faute était punie avec justice:

---

[260] *« On ne saurait croire qu'une nation, qui transmet jusqu'à la postérité la plus reculée son amitié comme sa haine ; son estime et son mépris; où le souvenir des torts et des injures est ressenti pendant plusieurs générations ; où les inimitiez (sic) cessent rarement que par la mort, et la totale destruction de l'un des partis. »* Kaempfer, Engelbert, *op. cit*., tome trois, « Supplément », p. 321.

[261] Il s'agit du système appelé *gonin gumi* : Il y avait un responsable pour chaque groupe de cinq habitations. En cas de méfaits de l'un des membres du groupe, les autres étaient aussi punis.

[262] Montesquieu, « De la différente confiance que les lois ont dans le peuple selon les climats », *L'Esprit des Lois*, (1748), *Oeuvres complètes*, édition Roger Caillois, La Pléiade, 1951, livre 14, chap. XV, p. 489.

« Nos pères, les Germains, n'admettoient que des peines pécuniaires. […] Les Japonois, au contraire, rejettent ces sortes de peines, sous prétexte que les gens riches éluderoient la punition. Mais les gens riches ne craignent-ils pas de perdre leurs biens ? Les peines pécuniaires ne peuvent-elles pas se proportionner aux fortunes ? Et, enfin, ne peut-on joindre l'infamie à ces peines ?»[263]

Les peines pécunières permettent de graduer la punition. Sans elles, des fautes même bénignes, peuvent entraîner, dans le cas du Japon, la mort du coupable. Le penseur souligne que les lois sont identiques pour tous, nobles et gens du peuple : « La justice semble être la même pour tous. Il n'existe pas de peines pécuniaires qui favoriseraient les riches, mais uniquement des peines corporelles. Chacun est égal devant la loi. »[264] En réalité, les punitions étaient différentes suivant le statut social du condamné. Un noble ou un seigneur encourrait, pour le même crime, une peine moins sévère que le citadin ordinaire[265].

2 - La justice au service du despotisme

Pour Montesquieu, l'extrême sévérité des lois est une résultante du système politique despotique. Affirmant que tous les biens appartiennent à l'"empereur" du Japon (le *shôgun*), toute faute commise par un particulier constituerait un crime envers ce dernier. Les lois, décrétées à son profit, doivent donc venger le prince de l'affront dont il serait la victime[266]. Le penseur qui fait la critique du despotisme, des lois inhumaines et des

---

[263] Montesquieu, « Des peines pécuniaires et des peines corporelles », *Esprit des lois, op. cit.,* livre 6, chap. XVIII, p. 329-330.
[264] *Ibid.*
[265] Macé, Francois et Miéko, *Le Japon d'Edo*, *op. cit.*, p. 112.
[266] Montesquieu, *Esprit des Lois*, *op. cit*., livre 6, chap. XIII, p. 323.

peines qu'il juge excessives[267] avance une autre thèse afin d'expliquer cette tyrannie dans l'application des lois. La faute en reviendrait aux religions japonaises qui sont impuissantes à guider les hommes vers le bien et faire d'eux de bons citoyens. Si bien que la loi, sévère, doit remédier pour compenser cette déficience des cultes et se montrer plus rigide :

« Comme la religion et les lois civiles doivent tendre principalement à rendre les hommes bons citoyens, on voit que lorsque l'une des deux s'écartera de ce but, l'autre y doit tendre davantage : moins la religion sera réprimante, plus les lois civiles doivent réprimer. Ainsi, au Japon, la religion dominante n'ayant presque point de dogmes, et ne proposant point de paradis ni d'enfer; les lois, pour y suppléer, ont été faites avec une sévérité et une ponctualité extraordinaires. »[268]

En raison d'une faiblesse dans la doctrine de la religion dominante, dans laquelle il n'existe ni paradis ni enfer, l'homme n'est pas motivé à accomplir le bien de peur de souffrir en enfer après sa mort. La religion faillit donc à son rôle de guide moral et laisse donc la loi agir à sa place en infligeant des punitions. Dans le chapitre XIII du livre 6[269], Montesquieu reprend à nouveau sa critique du despotisme et des peines qu'il juge ne pas être en rapport avec la faute jugée. Il réaffirme que la justice japonaise est non seulement brutale mais elle est aussi esclave du despote. Jugeant que la punition infligée au coupable est en fait appliquée pour venger « le prince », il souligne ainsi que :

« Les peines outrées peuvent corrompre le despotisme même. Jetons un regard sur le Japon. On punit de mort tous les crimes, parce que la désobéissance à un si grand empereur que celui du Japon, est un crime énorme. Il n'est pas question de corriger le coupable, mais de venger le prince. Ces idées sont tirées de la servitude, et viennent surtout de ce que l'empereur étant propriétaire de tous les biens, presque tous les

---

[267] Montesquieu, *L'esprit des lois, op. cit.,* livre 24, chap. XIV, p. 724. http://www.voltaire-integral.com/Esprit_des_lois/L24.htm, avril 2007.

[268] Montesquieu, « Comment la force de la religion s'applique à celles des lois civiles », *Esprit des Lois*, *op. cit.*, Livre 24, chap. XIV, p. 724.

[269] Montesquieu, *L'Esprit des Lois*, livre 6, *op. cit*., chap. XIII, p. 323.

crimes se font directement contre ses intérêts. »[270]

Le coupable n'est non seulement ni corrigé ni éduqué, il n'a même pas la possibilité de se défendre car : « On punit de mort les mensonges qui se font devant les magistrats ; chose contraire à la défense naturelle. Ce qui n'a pas l'apparence d'un crime est là sévèrement puni ; par exemple, un homme qui hasarde de l'argent au jeu est puni de mort.»[271] Il est impossible à l'accusé d'essayer d'échapper à la peine qui l'attend, de mentir pour essayer de se protéger et de sauver sa vie. Cependant le penseur, qui a affiné ses réflexions sur la question insérée dans *Spicilège*[272], juge que « les lois tyrannisent le Japon »[273]. Il ne fait point de doute que dans son esprit, le régime politique mis en place par les Tokugawa au tout début du XVIIe siècle représentait la parfaite illustration du « modèle asiatique du despotisme », du régime politique au "caractère" inhumain. Ce régime despotique qui régnait autoritairement au Japon et au sujet duquel les Européens disposaient tout de même d'un minimum d'informations, notamment grâce aux informations de Kaempfer, constitue l'une des principales raisons des critiques de nombre de lettrés du XVIIIe siècle. Toutefois si Diderot et Voltaire partageaient eux aussi une vision relativement négative concernant le système politique autocratique intransigeant et dictatorial du Japon, ils demeuraient cependant plus pragmatiques et plus optimistes dans leurs appréciations que ne l'étaient certains de leurs pairs. Leur vision du monde politique japonais n'était pas aussi sombre que celle de Montesquieu

---

[270] Montesquieu, « Impuissance des lois japonaises », *L'Esprit des Lois, op. cit.,* p. 323

[271] *Ibid.*

[272] Montesquieu, *Spicilège*, *op. cit.*, p. 1357. *« Les Japonois punissent presque tous les crimes de la mort, parce que toute désobéissance à un si grand Empereur est un crime énorme. Ils font donc le même raisonnement à l'égard de leur Empereur que nous faisons à l'égard de Dieu. La faute est infinie qui offense un être infini. Les Japonois ne punissent pas pour corriger le coupable, mais pour venger leur Empereur. Toutes ces idées sont des idées de servitude. Les Japonois ne condamnent pas à des amendes, car, disent-ils, les riches coupables éluderont la peine et les pauvres non. »*

[273] Montesquieu, *L'Esprit des lois, op. cit.*, livre XVIII, p. 558.

qui expliquait la faiblesse des peuples d'Asie en raison du climat[274].

Voltaire[275], par exemple, dans « De la propagation de la religion »[276], fait allusion à un chapitre de l'*Esprit des lois*[277] dans lequel Montesquieu relate « un acte cruel et monstrueux »[278]. Il s'agit d'une scène rapportée par un certain Reyr Gysbertsz[279], témoin du viol public d'une convertie dans d'atroces circonstances. Pour le philosophe de Ferney il y a des limites aux choses supportables et admissibles[280]. Critiquant le point de vue du penseur de la Brède qu'il juge excessif[281], il lui reproche sa référence à un incident qui n'a pu se produire car il le juge « contraire à la mentalité japonaise »[282].

Toutefois l'*Histoire du Japon* de Kaempfer[283] ne constitua pas l'unique source de renseignements de Montesquieu qui a également consulté, entre autres documents,

---

274 *Ce même Montesquieu qui, qualifiant les pays suivant le climat, juge que les peuples d'Asie sont faibles car n'ayant pas de climat tempéré. De là découle : « C'est la grande raison de la foiblesse de l'Asie et de la force de l'Europe, de la liberté de l'Europe et de la servitude de l'Asie […] ce qui fait qu'en Asie il n'arrive jamais que la liberté augmente. » l'Esprit des Lois*, *op. cit.*, Livre 17, p. 525.

275 Voltaire, François-Marie Arouet de, « De la propagation de la religion », *Notes sur l'Esprit des Lois, op. cit.*, p. 203. Voltaire signale qu'il avait relevé beaucoup d'erreurs dans les descriptions du Japon proposées par Montesquieu.

276 Voltaire, François-Marie Arouet de, *Notes sur l'Esprit des Lois*, *op. cit.*, p. 203

277 Montesquieu, « Violation de la pudeur dans la punition des crimes », *L'Esprit des Lois, op. cit.*, livre 12, chapitre XV, p. 445.

278 *« Lorsque la magistrature japonoise a fait exposer dans les places publiques les femmes nues, et les a obligées de marcher à la manière des bêtes, elle a fait frémir la pudeur ; mais lorsqu'elle a voulu contraindre une mère…lorsqu'elle a voulu contraindre un fils…, je ne puis achever, elle a fait frémir la nature même. » Ibid*.

279 Reyr Gysbertsz, auteur du « Récit de la persécution des Chrétiens au Japon » publié dans Bernard, Jean Frédéric, *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès de la Compagnie des Indes, op. cit.*, p. 34-48.

280 Toutefois Voltaire ne semble pas avoir eu connaissance d'un chapitre du *Rapport* de Caron dans lequel celui-ci rapportait également des scènes de viol publiques de femmes converties par des vauriens et décrit les atrocités qu'elles devaient supporter avant de périr. Dans la version moderne : *« Ils contraignirent les jeunes femmes et les filles, si délicates fussent-elles, à aller nues, à quatre pattes […] Ils les faisaient violer par de mauvais garçons.* » François Caron dans Proust, Jacques, *Le puissant royaume du Japon, la description de François Caron* (1636) *op. cit.*, p. 129.

281 Voltaire, « De la propagation de la religion », *Notes sur l'Esprit des Lois, op. cit.*, p. 203.

282 Elle fut violée par son propre fils.

283 Le médecin fait allusion dans plusieurs passages de son livre à la justice et aux lois mises en vigueur au Japon. Cf. Kaempfer, Engelbert, *op. cit.*, tome second, p. 121 ; tome troisième, p. 341.

différents volumes du *Recueil des voyages du Nord*[284] *ainsi que le Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès de la Compagnie des Indes*[285]. Parmi les articles étudiés, nous retrouvons le « rapport » de François Caron qui décrit dans un chapitre les tortures et mauvais traitements infligés aux catholiques[286], ainsi qu'un texte du même Reyr Gysbertsz[287] qui décrivit l'extrême violence exercée par les autorités à l'encontre des convertis qui refusaient d'apostasier :

« J'ai parlé du caractère atroce des âmes Japonoises. Les magistats regardèrent la fermeté qu'inspire le christianisme, lorsqu'il s'agit de renoncer à la foi, comme très dangereuse : on crut voir augmenter l'audace. La loi du Japon punit sévèrement la moindre désobéissance. On ordonna de renoncer à la religion chrétienne : n'y pas renoncer, c'étoit désobéir ; on châtia ce crime, et la continuation de la désobéissance parut mériter un autre châtiment. »[288]

Ceci peut nous laisser supposer que de tels actes barbares, même s'ils étaient rares, avaient toutefois eu lieu[289]. Toutefois, à l'époque où écrivaient les auteurs du XVIIIe siècle, les peines infligées aux chrétiens japonais découverts[290] étaient beaucoup moins sévères que par le passé, ils n'étaient plus torturés ni condamnés à mort comme au temps des grandes répressions. A la fin du XVIIe siècle, ils restaient dans leur geôle

---

284 Montesquieu cite en note lorsqu'il se réfère à un ouvrage.

285 Bernard, Jean Frédéric, *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès de la Compagnie des Indes orientales formée dans les Provinces-unies des Pays-Bas.* Amsterdam, 1710.

286 Caron, François, « La relation du Japon » dans Bernard, Jean Frédéric, *Recueil des voyages au Nord, contenant divers mémoires très utiles au commerce et à la navigation,* tome troisième. Amsterdam, chez Jean Frédéric Bernard, 1715, p. 57 et suiv.

287 Gysbertsz, Reyr, « Récit de la persécution des Chrétiens au Japon », publié dans Bernard, Jean Frédéric, *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès de la Compagnie des Indes orientales formée dans les Provinces-unies des Pays-Bas.* Amsterdam, 1710, *op. cit.*, p. 34-48.

288 Montesquieu, « Pourquoi la religion chrétienne est si odieuse au Japon », *L'Esprit des lois*, *op. cit.*, livre 25, chap. XIV, p. 749.

289 L'actualité nous présente chaque jour des scènes atroces qui n'ont rien à envier en férocité à celles de cette époque.

290 *Kakure kirishitan*, (chrétiens cachés). Cf. par exemple : « Religion Concealed : the Kakure Kirishitan on Narushima », *Monumenta Japonica*, vol. 47.3 (1992), p. 369-388.

sans espoir d'en sortir[291].

Montesquieu avait pris connaissance de l'existence du système inique mis en place par les Tokugawa, le *gonin kumi*[292], qui liait cinq familles d'un même quartier à un sort identique en cas de délit de l'un de ses membres. Suivant ce système, les juges condamnaient non seulement sévèrement le coupable de la faute occasionnée, même légère, mais également les membres de sa famille et les voisins qui appartenaient à ce « petit groupe » défini. C'est ainsi qu'implacablement les innocents subissaient des peines comme les coupables pour « un crime » qu'ils n'avaient pas perpétré. Si bien que tout citoyen vivait dans la crainte d'une faute commise par autrui et pour laquelle il serait châtié. Montesquieu condamne avec fermeté le système inique d'une telle justice, ainsi que l'application de peines qui, répétons-le, ne sont point en rapport avec l'acte du délit. En vue de l'application d'une bonne justice, une graduation dans les peines judiciaires lui semble nécessaire :

« Ces lois qui, sur cinq chefs de famille, en établissent un comme magistrat pour les quatre autres ; ces lois qui, pour un seul crime, punissent toute une famille ou tout un quartier, ces lois, qui ne trouvent point d'innocents là où il peut y avoir un coupable, sont faites pour que tous les hommes se méfient les uns des autres, pour que chacun recherche la conduite de chacun, et qu'il en soit l'inspecteur, le témoin et le juge. »[293]

Quelles sont les raisons qui ont justifié la création d'un système d'une telle sévérité ?

---

[291] Cf. Kaempfer, Engelbert, *op. cit.*, tome deux, p. 90.

[292] *« On inflige souvent des punitions et d'autres sur des personnes qui n'en sont point coupables et qui souffrent pour les malversions d'autrui : quelques légers que soient ces crimes, on condamne au bannissement de la ville ou du pays [...] les chefs de famille souffrent pour les crimes de leurs domestiques ou de leurs locataires : les maîtres pour ceux de leurs valets et servantes, les enfants pour ceux de leur père et mère, une Compagnie pour ceux de chacun de ces membres, et enfin les voisins pour les crimes l'un de l'autre. »* Kaempfer, Engelbert, *op. cit.*, tome second, p. 121.

[293] Montesquieu, « De la différente confiance que les lois ont dans le peuple selon les climats », *L'Esprit des Lois*, *op. cit.*, livre 14, chap. XV, p. 489.

Pour le penseur, la réponse se trouve dans l'incapacité du régime à pouvoir trouver une morale ou encore une religion qui puisse guider les hommes et les éduquer afin qu'ils restent dans le droit chemin :

« Un législateur sage auroit cherché à ramener les esprits par un juste tempérament des peines et des récompenses ; par des maximes de philosophie, de morale et de religion, assortis à ces caractères […] ;
Mais le despotisme ne connaît point ces ressorts ; [...] au Japon, il a fait un effort, il est devenu plus cruel que lui même.
Des âmes, partout effarouchées et rendues plus atroces, n'ont pu être conduits que par une atrocité plus grande.
Voilà l'origine, voilà l'esprit des lois du Japon. Mais elles ont plus de fureur que de force. Elles ont réussi à détruire le christianisme ; mais des efforts si inouïs sont une preuve de leur impuissance. Elles ont voulu établir une bonne police, et leur foiblesse a paru encore mieux. »[294]

Montesquieu oublie cependant qu'il existe des religions solides dont les enseignements ont guidé les hommes et que les Tokugawa se sont préoccupés de les utiliser afin de pouvoir imposer une éthique et une morale. Le caractère cruel et excessif qu'il attribue aux Japonais, influencé par ses lectures, serait la conséquence de l'esprit d'un état despotique qui maintient le peuple sous une chape de lois rigides et de punitions sévères et implacables. S'il y eut certes des lois iniques et sévères et une justice sans état d'âme, il nous semble cependant que Montesquieu noircit plus qu'il n'est nécessaire les descriptions de la société japonaise de l'époque Edo. Pour Diderot qui s'insurge également contre cette sévérité, les lois rigoureuses et iniques qui punissent sévèrement les coupables sont impuissantes et nocives. Leur cruauté est à mettre sur le compte d'un despotisme effroyable :

---

[294] Montesquieu, *L'Esprit des Lois*, *op. cit.*, livre 6, p. 323.

« Ce prince (Hideyoshi) pour mettre ensuite son autorité à couvert de la fureur du peuple, qui sortoit des guerres civiles, fit un nouveau corps de lois, si rigoureuses, qu'elles ne semblent pas être écrites, comme celle de Dracon, avec de l'encre, mais avec du sang. Elles ne parlent que de peines corporelles, ou de mort, sans espoir de pardon.»[295]

Diderot relevant les défauts de caractère supposés des Japonais, qu'il présente d'une manière peu avantageuse, considère que pour des gens habitués à la violence, la vue des supplices n'est d'aucune valeur éducative :

«Il est vrai, dit M. de Montesquieu, que le caractère étonnant de ce peuple opiniâtre, capricieux, déterminé, bizarre, et qui brave tous les périls et tous les malheurs, semble à première vue, absoudre ce législateur de l'atrocité de ses lois ; mais des gens, qui naturellement méprisent la mort et qui s'ouvrent le ventre par la moindre fantaisie, sont-ils corrigés ou arrêtés par la vue des supplices, et ne peuvent s'y familiariser ? »[296]

Pour dominer un peuple qui semble bien turbulent, suivant les descriptions que propose Montesquieu influencé par Kaempfer, le despote a été obligé d'établir des lois sévères. Mais les moeurs des Japonais, le suicide notamment, les ayant habitués au supplice, ils sont devenus insensibles. Si les lois sont certes sévères, la liberté religieuse est par contre respectée et chacun est libre de suivre le culte qu'il désire :

« En même temps que l'empereur dont je parle tâchoit, par des lois atroces, de pourvoir à la tranquillité de l'état, il ne changea rien aux diverses religions établies de tems immémorial, dans le pays et laissa à tous ses sujets la liberté de penser comme ils voudroient sur cette matière. »[297]

---

[295] Diderot, Denis, d'Alembert, « Japon » *Encyclopédie,* (Garnier Frères, Paris, 1876) http: //diderot.alembert.free.fr/Jhtml, août 2006.
[296] *Ibid.*
[297] *Ibid.*

Dans l'*Apologie de la religion chrétienne*, Boulanger, citant Bayle et Montesquieu juge que les lois japonaises sont les plus sévères de tous les pays mais en même temps fort impuissantes[298].

3-L'impuissance des lois japonaises et les moeurs de l' « empereur »

Pour Montesquieu, les lois japonaises sont sévères mais elles sont également impuissantes. Elles ont plus de fureur que de force, et en définitive, même si elles ont réussi à détruire le christianisme, elles sont incapables de résoudre les problèmes de police intérieure. Montesquieu utilise un épisode relatif à la vie personnelle d'un des *shôgun* narré dans les *Relations* de François Caron[299] Le *shôgun* en question était Iémitsu[300], petit-fils de Tokugawa Ieyasu qui, homosexuel, refusait de prendre une

---

298 *«Dans le cas où une Nation n'auroit d'autres principes de morale que les lois, il faudroit non seulement que ces lois fussent détaillées à l'infini, mais encore qu'elles fussent extrêmement sévères et exécutées avec la dernière rigueur pour la punition des criminels; Bayle en est convenu, Montesquieu l'a prouvé démonstrativement par les lois Japonoises : aucun pays de l'univers où les lois soient aussi sévères, les moindres crimes sont punis de mort ; mais aucun pays où elles soient aussi impuissantes, où il se commette des crimes plus affreux et en plus grand nombre. Sous de pareilles lois les peuples sont nécessairement victimes du despotisme le plus absolu et le plus cruel.»* Boulanger, Nicolas Antoine, *Apologie de la religion chrétienne*, *op. cit.*, p. 26.

299 Caron, François, « Relation de l'Empire du Japon comprise dans les réponses que François Caron Président de la Compagnie Hollandoise en ce pais [...] »1664, Thévenot, Melchisédech, éditeur. *Relations de divers voyages curieux qui n'ont point été publiées et qu'on a traduit ou tiré des Originaux des voyageurs François,* Volume deux, p. 2.

300 *« Ce Prince avoit toutes les bonnes qualités qu'un Prince avoit pour régner en grand Politique. […] Mais il haïssoit les nouveautés, et c'est peut-etre ce qui l'obligeoit à persécuter les Chrétiens, de peur que le culte de leur Dieu s'introduisant dans son Empire, n'y apportât des changemens qui leur fussent préjudiciables. Ce qu'on trouvoit à redire en lui, c'est qu'il avoit d'autre amour que celui des femmes. La compagnie des siennes, lui étoit dit-on plus à charge que celle des jeunes garçons. Cette fatale inclination qui lui dura jusqu'au tombeau, l'empêcha d'avoir des enfans; comme on craignoit que ce défaut ne causât des révolutions, les plus grands de l'Empire le sollicitoient adroitement de se défaire d'un passion si préjudiciable à l'Empire. »* Montanus, Arnold, *Ambassades mémorables*, *op. cit*., p. 204-205.

épouse et laisser des descendants malgré les pressions de son entourage[301]:

« L'empereur actuel, qui exerce le pouvoir suprême depuis la mort de son père, n'avait pas encore de femme légitime à ce moment-là. Il était plutôt porté à la sodomie, ce qui conduisit le deyro *à envoyer à sa Majesté deux des plus belles filles de sa famille. Elles étaient d'un rang élevé, avaient les plus grands titres de noblesse, et le* deyro *voulait l'inciter à choisir celle qui serait la plus agréable à ses yeux.»*[302]

En définitive, devant les refus de son maître, la nourrice du *shôgun* lui fit elle-même la leçon à un moment où celui-ci était de bonne humeur. Harcelé par son entourage féminin qui le poussait à se marier, Caron explique que Iemitsu fit construire peu de temps après un palais en forme de château fort et y fit enfermer toutes les femmes de son entourage[303]. En définitive le *shôgun* jeta son dévolu sur la fille d'un armurier :

« Il la mit enceinte. Les grandes dames de la cour, voyant qu'une simple fille d'artisan avait été l'objet d'une si grande faveur, en conçurent une si grande jalousie qu'elles décidèrent de faire mourir l'enfant à sa naissance. Et elles le firent. On dit que la chose a été tenue secrète à l'Empereur jusqu'à aujourd'hui pour épargner le sang que sa découverte pouvait faire répandre. »[304]

Dans le texte de Caron, ce sont les « grandes dames de la cour » qui, indignées du choix d'une femme de basse extraction sociale, auraient alors décidé de faire mourir le nouveau-né[305]. Toutefois, la réalité historique est différente car en réalité le *shôgun*

---

[301] *« Ce prince, par un goût détestable, contracté dans sa jeunesse, avoit pris toutes les femmes en aversion, et refusoit de se marier. [...] ce prince eut la complaisance d'acquiescer à ce qu'on lui demandoit, mais sans renoncer à son ancienne habitude, de manière qu'il traita sa femme avec la plus grande indifférence. »* Delaporte, abbé, *Le Voyageur françois*, *op. cit.*, p. 152-153

[302] Proust, Jacques et Marianne, *Le puissant royaume du Japon, la description de François Caron* (1636), *op.cit.,* p. 91.

[303] Il *« contraignit à y résider la belle impératrice, sa nourrice et toute la suite de jeunes femmes qui étaient venues avec elle de Miako. Elle y était étroitement gardée, loin du regard des hommes, totalement abandonnée par Sa Majesté.» Ibid.*

[304] *Ibid.*

[305] Dans le texte de Montanus, qui paraphrase sans le citer Caron, ce sont tous les Grands de l'Empire qui *« se liguèrent contre son fils et jurèrent de s'en défaire. La conspiration fut si secrète, qu'ils vinrent à bout de leur dessein à l'insu de l'Empereur ; ainsi ce Prince mourut sans enfans l'an mil six cens cinquante.»*

Iemitsu laissa des descendants[306]. Montesquieu[307] utilise cet épisode relatif aux moeurs évidemment fort décriés dans les ouvrages des Européens du *shôgun* Iémitsu et à la mort criminelle de son enfant afin de disserter sur les conséquences qu'entraîne une législation implacable. Susceptibles de causer de grands troubles et de grands bouleversements, les lois trop sévères deviennent en définitive inapplicables :

« Je passerai vite sur un autre trait. L'empereur, adonné à des plaisirs infâmes, ne se marioit point : il courroit le risque de mourir sans successeur. Le deyro *lui envoya deux filles très belles : il en épousa une par respect, mais il n'eut aucun commerce avec elle. Sa nourrice fit chercher les plus belles femmes de l'empire ; tout étoit inutile ; la fille d'un armurier étonna son goût ; il se détermina, il en eut un fils. Les dames de la cour, indignées de ce qu'il leur avoit préféré une personne d'une si basse naissance, étouffèrent l'enfant. Ce crime fut caché à l'empereur, il auroit versé un torrent de sang. L'atrocité des lois en empêche donc l'exécution. Lorsque la peine est sans mesure, on est sans mesure, on est souvent obligé de lui préférer l'impunité. »*[308]

La connaissance du crime perpétué contre son enfant aurait donné lieu à un massacre ordonné par le despote. En définitive, afin de ne pas faire couler le sang valait-il mieux cacher la faute afin d'éviter des punitions exemplaires. Dans un passage de « l'Impuissance des lois japonaises »[309] le penseur explique que les peines trop sévères qui y sont pratiquées peuvent nuire à la juste et bonne pratique de la loi. Il juge qu'au

---

[306] Même s'il était homosexuel, l' « empereur » (le *shôgun*) Iemitsu laissa néanmoins une progéniture assez nombreuse, il eut en effet six ou sept enfants de différentes concubines. Si les détails relatifs à sa vie privée sont véridiques, Jacques Proust met en doute le récit relatif à la mort de l'enfant dont il est question ici. Cf. Proust, Jacques, *Le puissant royaume du Japon, la description de François Caron* (1636), *op. cit.*, p. 257.

[307] Comme l'indiquent ses notes, Montesquieu a lu cet épisode dans le *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la compagnie des Indes* (t.V, p. 2), qui présente le texte de Caron.

[308] Montesquieu, *L'Esprit des lois*, Livre 6, chap. XIII, « Impuissances des lois japonaises » *op. cit.*, p. 324. Remarquons que Montesquieu ne cite pas le nom de l'empereur en question et ne donne aucune référence historique précise à son sujet. Le lecteur peut imaginer qu'il s'agisse de l'empereur actuel ou encore d'un empereur atemporel.

[309] Montesquieu, *op.cit.*, livre 6, chapitre XIII, « Les peines outrées peuvent corrompre le despotisme même. Jetons les yeux sur le Japon. », p. 322.

Japon, où l'« on y punit de mort presque tous les crimes »[310], les peines sont en disproportion avec les délits. Afin d'éviter l'application de punitions inhumaines, cherche-t-on à ne pas faire intervenir les éléments de la justice. Cette dernière n'accomplit donc pas son rôle, qui est de punir les coupables de méfaits.

D - Récurrences de thèmes identiques dans les ouvrages des auteurs du XVIIIe siècle

1 - Les Hollandais et le *éfumi (fumi-é)*

Au début du XVIIe siècle, les autorités japonaises, à commencer par celles installées à Nagasaki ville alors directement rattachée au *bakufu* (gouvernement) se sont mises à enquêter et surveiller les pratiques religieuses de leurs concitoyens[311]. Afin de pouvoir reconnaître parmi les habitants les chrétiens cachés (*kakure kirishitan*) le pouvoir a institué dès le début du XVIIe siècle une méthode afin de démasquer les Japonais qui demeuraient fidèles, envers et contre tout, au culte catholique malgré les dangers encourrus et professaient leur foi en cachette[312]. La pratique en question est présentée

---

[310] Montesquieu, *op. cit.*, p. 324.

[311] Dunoyer, Pierre, « Ieyasu prend le contrôle de Nagasaki », *Histoire du catholicisme au Japon*, *op. cit.*, p. 199 et suiv. Hérail, Francine, *op. cit.*, p.328.

[312] Certains chrétiens cachés (*kakure kirishitan*) se soumirent à cette règle odieuse tout en continuant à pratiquer en cachette un catholicisme plus ou moins déformé.

dans les textes en français sous le terme *« éfumi »*[313] qui signifie « piétiner une image ». Cet acte sacrilège de piétiner une représentation pieuse[314] rattachée au culte catholique fut l'une des méthodes utilisées durant pratiquement deux siècles par les autorités[315].

Kaempfer a longuement narré des scènes de l'*éfumi* dans son ouvrage[316] le passage relatif à cette pratique fut ensuite copié et paraphrasé dans les ouvrages consacré au Japon. Dans ce sous-chapitre nous nous intéressons à cette question en corrélation avec les Hollandais, les seuls résidents européens au Japon. En effet, durant les XVIIe et XVIIIe siècles, ces derniers furent souvent l'objet de diverses critiques et notamment accusés de s'être soumis à l'*efumi.* Tout ceci relève bien évidemment d'assertions gratuites nées parfois de l'imagination de leurs auteurs qui n'ont pas répugné à formuler des accusations non-fondées afin de caricaturer la passivité et l'âpreté au gain des Hollandais. Bien évidemment ceux-ci étaient dispensés de se plier à cette pratique réservée aux natifs du pays. Il était toutefois manifeste pour le gouvernement Japonais

---

[313] Comme nous l'avons écrit, cette appelation est en fait la transcription erronée du vocable japonais *fumi-é*, qui signifie « piétiner, fouler des pieds » un dessin. La plupart du temps il s'agissait du portrait de la Vierge Marie ou d'une représentation du Christ sur la Croix généralement gravé sur une plaque de laiton. Mais il pouvait tout aussi bien s'agir d'une croix en bois sensée représenter un crucifix ou même parfois simplement d'une croix tracée sur le sable.

[314] Souvent en métal travaillé.

[315] La pratique du *éfumi* devint très vite, dès que prohibition de la religion chrétienne fut prohibée en 1636 par les autorités japonaises (première partie de l'ère Tokugawa), une épreuve obligatoire à laquelle devaient se soumettre les insulaires à chaque début d'année. Elle concernait tout particulièrement les habitants de l'île de Kyûshû, la région où le christianisme avait été le plus fortement implanté et la répression la plus atroce. Même les enfants en bas âge n'y échappaient pas.

[316] *« Après que la liste de tous les habitants de chaque rue, de tout sexe et de tout âge, est finie, ce qui se fait ordinairement vers la fin de l'année, on fait un autre Acte solennel et important selon leur idée, au commencement de la nouvelle année. C'est le* Jefumi*, c'est-à-dire dans le sens littéral l'action de fouler aux pieds la figure ; à cause qu'ils (sic) foulent aux pieds l'Image de notre Sauveur attaché à la Croix, et celle de la sainte Mère ou de quelque autre Saint, ce qui est une preuve convaincante et incontestable qu'ils renoncent à jamais* à *J. C. et à sa Religion. Cette horrible cérémonie commence le second jour du premier mois. »* Kaempfer, Engelbert, *op. cit.*, tome second, p. 128-129.

que tout en n'étant pas catholiques, les Hollandais professaient une foi qui, de leur point de vue, avait des ressemblances avec celle des Portugais[317] ! Mais, à partir du moment où les Hollandais cachaient tout signe extérieur d'appartenance à leur culte, celui-ci était comme inexistant[318].

L'accusation d'apostasie portée contre les Hollandais trouva ses origines dans un fait survenu à un Hollandais[319] qui vivait au Japon à l'écart de ses compatriotes. Cet homme interrogé par des représentants de l'autorité sur ses convictions religieuses, à savoir s'il était catholique (*kirisutan*), aurait répondu : « Non, je suis Hollandais »[320]. Cette réponse satisfaisante aux yeux de ses interlocuteurs devint le point de départ d'un « argument » central qui, répété et étoffé dans les différents textes relatifs à la présence des Hollandais au Japon, accrédita faussement l'idée que ceux-ci refusaient non seulement de se reconnaître comme chrétiens, donc parjuraient, mais en plus se soumettaient sans rechigner à cette cérémonie ! Cet épisode narré par Kaempfer qui s'insurge contre les ouvrages de la fin du XVIIe siècle accusant les Hollandais de renier leur foi, deviendra, durant deux siècles, un argument pour la défense des Hollandais

---

[317] Cf. Proust, Jacques, « Le registre journalier », *Le puissant royaume du Japon, la description de François Caron, op. cit.,* p. 202.

[318] Cf. notre Partie trois, p. 314 et suiv.

[319] Un certain Michel Sandwoort, naufragé comme Williams Adams du *Liefde*, en 1600. Son nom revient souvent dans les écrits en raison de sa seule réponse aux autorités de Nagasaki. Sandwoort, refusant de rentrer en Angleterre avec Saris, un navigateur anglais dont le journal a été publié (« Voyage du capitaine John Saris à la Mer Rouge, aux Mollusques et au Japon en 1611», p.121-224, dans Abbé Prévost, *Histoire générale des voyages, ou nouvelle collection de toutes les relations de voyages par mer et par terre, […]*. Paris, Didot, 1746. Tome second,) choisit de rester au Japon, se sentant plus attiré par le mode de vie au Japon que par son pays natal. Cf., « Un Japonais naturalisé ? Identité et rôle historique de Williams Adams », *Devenir l'autre*, Picquier, 2011, p. 29.

[320] A l'époque, la pratique de l'*efumi* n'existait pas encore…

accusés d'infamie[321]. Argument à double tranchant car il devint également pour les contradicteurs l'antienne de leur mécréance et de leur âpre goût au gain et entâcha leur réputation[322]. Les Bataves, victimes de la rumeur insidieuse selon laquelle ils cachaient leur foi et leurs croyances religieuses afin de pouvoir continuer à se livrer à leurs activités commerciales, accréditèrent facilement la thèse selon laquelle ils se pliaient eux aussi à la cérémonie de l'*efumi*, ce qui certes ne correspond aucunement à la réalité. Cette exagération nourrie par les médisances de leurs ennemis donna d'eux l'image d'hérétiques n'hésitant pas à renier leur foi, donc leur âme, afin de pouvoir continuer leur commerce. Ce fait n'a pas échappé à Voltaire :

« On a imprimé dans plusieurs livres qu'ils abjuraient le christianisme au Japon : cette opinion a sa source dans l'aventure d'un Hollandais, qui s'étant échappé et vivant parmi les naturels du pays, fut bientôt reconnu ; il dit pour sauver sa vie qu'il n'était pas chrétien, mais Hollandais, pour obtenir d'être reçu dans cette petite île qui leur sert de prison. »[323]

L'auteur, dans sa démonstration fait un amalgame simpliste qui ne correspond pas à

---

[321] *« Je ne saurais me passer ici de parler d'un trait diffamant, faussement imputé aux Hollandais par quelques Auteurs. C'est que, sur la demande que le Gouvernement du Japon leur faisoit s'ils étoient Chrétiens, ils répondoient que non, mais qu'ils étoient Hollandois. J'ai pris tous les soins possible pour m'informer de la vérité du fait, sans aucune partialité : j'ai feuilleté pour cela les journaux et les autres écrits du Comptoir de Nagasaki, que l'on garde depuis notre première arrivée au Japon ; et je n'y ai rien trouvé de semblable.*
Le vieillard, […] qui est notre premier interprète, m'a assuré au contraire quand je m'en suis informé auprès de lui, qui n'avoit aucune raison de me rien cacher de la vérité, que les Hollandois ont toujours dit, quoi qu'à leur désavantage, qu'ils faisoient profession du Christianisme, mais qu'ils n'étoient pas de la secte des Prêtes Portugais. Ce qui probablement donna lieu à ce faux bruit, fut la réponse d'un certain Michel Sandwoort, Hollandois, qui, ayant fait naufrage sur les côtes du Japon, s'établit ensuite avec un de ses Compatriotes à Nagasaki parmi les naturels du pays, hors de la dépendance des Hollandois. Lors de l'Inquisition du Japon, cet homme ayant été interrogé s'il étoit Chrétien ou non, répondit pour sauver sa vie et celle de son Compagnon : Quoi ? Chrétien, Chrétien ! Nous sommes Hollandois. De laquelle Confession les Inquisiteurs parurent être satisfaits. » Kaempfer, Engelbert, *op. cit.*, tome second, p. 236-237

[322] Shimada, Takao et Yuriko, *op. cit.*, p. 19-20.

[323] Voltaire, *Essai sur l'histoire générale et sur les moeurs et l'esprit des moeurs*, *op. cit.,* p. 324.

l'histoire personnelle du Hollandais en question (Sandwoort)[324]. Il en profite pour caricaturer la situation des Hollandais obligés d'avoir une attitude soumise afin de pouvoir continuer leur commerce à Deshima. Le philosophe, d'une manière résolument caricaturale, explique que les Hollandais, qui à la demande des autorités japonaises[325] avaient tiré des coups de canon sur les insurgés de Shimabara en 1637[326], s'y seraient prêtés afin de préserver de bonnes relations avec les dirigeants du pays et pouvoir continuer leurs activités commerciales au Japon[327]:

« C'est là qu'il leur est permis d'apporter une quantité déterminée de marchandises. Il fallut d'abord marcher sur la croix, renoncer à toutes les marques du christianisme, et jurer qu'ils n'étaient pas de la religion des Portugais, pour obtenir d'être reçus dans cette petite isle, qui leur sert de prison. Dès qu'ils arrivent, on s'empare de leurs vaisseaux et de leurs marchandises, auxquelles on met le prix. Ils viennent chaque année subir cette prison pour gagner de l'argent : ceux qui sont rois à Batavia et dans les Moluques, se laissent ainsi traiter en esclaves. »[328]

Nous avons expliqué en détails ces évènements relatifs à la bataille de Shimabara. Les Hollandais n'ont cependant pas demandé à vivre sur l'îlot de Deshima, ils y ont été obligés. Afin de pouvoir commercer, les Hollandais seraient donc obligés de se soumettre à différentes obligations. Le philosophe établit une antinomie entre la situation des Hollandais, colonisateurs et rois à Batavia certes, mais qui une fois entrés au Japon sont traités comme de « vulgaires » esclaves. Il fait également une courte allusion à l'*efumi* dans un passage de *Candide* (1759) où, caricaturant un peu

---

[324] A l'époque les étrangers, hormis les religieux catholiques, étaient libres de leurs mouvements. Les Hollandais furent obligés de s'installer à Deshima en 1640.

[325] En 1638, à la demande des autorités japonaises, sur le fortin où s'étaient réfugiés les insurgés, paysans catholiques, *samourai* sans emploi.Cf, Partie un, p. 113.

[326] Révolte de paysans dont de nombreux chrétiens dans le Kyûshû en 1637-1638. Cf. Partie un, p. 113.

[327] Après leur déplacement forcé de Hirado à Deshima en 1641

[328] Voltaire, *Essai sur l'histoire générale et sur les moeurs et l'esprit des nations*, *op.cit.*, p. 323-324. (1756)

méchamment les Hollandais, il laisse perfidement supposer encore une fois que ceux-ci se soumettraient à cette pratique : « J'ai marché sur le crucifix dans quatre voyages au Japon. »[329] Quoiqu'il s'agisse d'un ouvrage anglais signalons cependant que dans un état d'esprit assez semblable, Jonathan Swift, dans la troisième partie de son roman *Les voyages de Gulliver*, avait déjà également inséré une scène dans laquelle son héros éponyme, débarquant dans un port du Japon, suppliait ses interlocuteurs japonais afin d'être dispensé de la pratique de l'*éfumi*[330]. L'humour des deux auteurs se moquant des seuls Européens à pouvoir résider au Japon pour y poursuivre leurs relations commerciales, ne fut pas sans ternir un peu plus la réputation, déjà bien entamée, des Bataves en Europe[331].

Denis Diderot avance lui aussi que les Hollandais se soumettraient à cette pratique[332]:

« La haine du nom de chrétien est telle au Japon, qu'on n'en approche point sans fouler le Christ aux pieds ; cérémonie ignominieuse à laquelle on dit que quelques Européens plus attachés à l'argent qu'à leur Dieu, se soumettent sans répugnance. »[333]

---

[329] Voltaire, *Candide*, (1759), Folio, p. 149.

[330] *« Je suppliois très humblement sa Majesté de donner ordre que je fusse conduit et escorté jusqu'à Nangesac : A cette faveur je priai que pour l'amour de mon Patron le Roi de Luggnagg, l'Empereur voulut bien en ajouter une autre, qui étoit de me dispenser de la Cérémonie imposée à mes Compatriotes de fouler aux pieds la Croix, parce que c'étoit mon Infortune, et non pas l'intention de faire quelque Commerce qui m'avoit conduit dans son pays à Naquasaki. »* Swift, Jonathan, *Les voyages de Gulliver*, P. Gosse et J. Neaulme, La Haye, 1727, tome second, première partie, chap. XI, p. 94-95. *« Un méchant Coquin de Matelot s'adressant à un Officier, et me désignant du doigt, dit que je n'avois pas encore foulé aux pieds le Crucifix, mais l'Officier qui avoit recu l'ordre qu'on me fit point de peine, donna à ce Matelot une volée de coups de Baton, après quoi je ne fus plus exposé à des questions de ce genre.* » *Ibid*., p. 98. Les opinions divergent au sujet des sources de l'auteur : l'*Histoire du Japon* de Kaempfer ou Montanus.

[331] Carl Peter Thunberg, à la fin du XVIIIe siècle, mentionnait aussi l'existence de pratiques du « piétinement d'images saintes » *(fumi-é)* au nouvel an dans la ville de Nagasaki. Thunberg, Charles Pierre, *Voyage en Afrique et en Asie, principalement au Japon, pendant les années 1770-1779. Servant de suite au voyage de D. Sparmann*. Traduit du suédois, Avec des notes du traducteur, Fuchs, Paris, 1794, tome deux, p. 57 et suivantes.

[332] Ce qui n'était pas le cas comme nous l'avons vu.

[333] *Encyclopédie* de Diderot et de d'Alembert, http://diderot.alembert.free.fr/J.html, août 2006.

Diderot reprend sans vérification la thèse selon laquelle les Hollandais doivent piétiner une image sainte avant de pouvoir pénétrer au Japon[334]. La Harpe, plus pragmatique, propose enfin un point de vue objectif sur la question :

« Il n'est pas prouvé, malgré tout ce qu'on en a dit tant de fois, qu'ils soient obligés de marcher sur le crucifix ; mais ce qui est certain, c'est qu'ils sont obligés de supprimer toute marque extérieure de christianisme, comme par exemple, le signe de la croix, la prière, etc. »[335]

Les impressions laissées par les Hollandais qui nieraient leurs croyances religieuses et perpéturaient des actes répréhensibles sont si fortes que cette image resta ancrée dans l'esprit de leurs ennemis en religion et en politique. Cette médisance fut reproduite sans vérification d'un ouvrage à l'autre et évidemment sans datation si bien qu'un évènement survenu un siècle plus tôt est exploité tout comme s'il était récent et considéré à se reproduire. Les rivalités commerciales et politiques qui opposent les pays européens au XVIIIe siècle se répercutent également dans les écrits même s'ils sont relatifs à un lointain pays. L'ennemi est supposé se conduire inévitablement de manière indigne et les débats européens entre nations attisent cette rumeur insidieuse[336]. En dehors des accusations justifiées ou injustifiées à leur égard et du mépris dont ils sont couverts par les Européens qui blâment leur attitude, s'effectue un glissement. Le temps passant, des auteurs donnent libre cours à leur imagination et extrapolent au sujet du *fumi-é*.

---

[334] Nous savons, d'après Kaempfer qu'avant de pénétrer dans la rade de Nagasaki les occupants d'un navire hollandais cachent leurs objets et livre religieux dans un tonneau déposé dans la cabine du capitaine, celle-ci n'étant pas inspectée par les autorités portuaires japonaises. Kaempfer, Engelbert, *op. cit.*, p. 333-334.

[335] La Harpe, abbé de, *op. cit.*, p. 198.

[336] Suite à un séjour à Deshima, un certain Goldsmith, exprimant sa détestation du Japon ne cache pas non plus sa répulsion envers l'attitude servile des Hollandais :
« C'est avec plaisir que je m'éloigne de cette terre peu accueillante, orgueilleuse et barbare. Je ressens de plus en plus de l'amour envers mon pays. Ce peuple est barbare, mais les Hollandais qui ont la permission de faire du commerce sont les gens les plus méprisables. À cause d'eux j'en viens à détester l'Europe tout entière. Jusqu'où les Européens vont-ils agir de façon honteuse, animés par le désir du gain ? » Shimada, Takao et Yuriko, *op. cit.*, p. 45. (Notre traduction).

Shimada note que cette tendance à proférer des accusations infâmantes et calomnieuses contre les Hollandais[337], thème ressassé dans de nombreux ouvrages au cours du XVIIIe siècle, prit fin au début du XIXe siècle sous l'influence de l'ouvrage du suédois Thunberg[338] qui dénia leur participation à l'*efumi*.

2- Les « douze sectes », ou l'expression de la tolérance religieuse

François Xavier fait allusion dans une de ses lettres à l'existence de douze religions ou sectes au Japon[339]. C'est également le chiffre qu'avancera plus tard Caron[340]. Pierre

---

[337] Selon les auteurs de l'ouvrage japonais intitulé *Fumi-é*, cette pratique a été évoquée pour la première fois en 1665 dans un ouvrage publié par Johannes Nieuhoff, Johannes, *Ambassade de la Compagnie Orientale des Provinces Unies vers l'Empereur de Chine*, Leyde, 1665, cinq ans avant que Montanus en reprenne son récit dans les *Ambassades mémorables.*

[338] *« Cette cérémonie dure quatre jours à Nagasaki, Ensuite, on porte les images dans les environs pour y remplir les mêmes formalités. Quand tout est fini, on les dépose dans un endroit pour l'année suivante.»* Thunberg, Karl, *Voyages de C. P. Thunberg, au Japon, par le cap de Bonne Espérance, les Isles de la Sonde, op. cit. ,p. 35-36.*

Cf. Shimada, Takao et Yuriko, *op. cit.*, p. 20.

[339] *« On compte, avons-nous dit, environ douze sectes religieuses, qui ne diffèrent entr'elles que par le culte et les superstitions extérieures, car d'ailleurs elles s'accordent toutes à nier l'immortalité de l'âme ; et quoiqu'ils présentent aux peuples des dieux à adorer sous différents noms, ils ne pensent pas moins que tout l'homme consiste dans naître et mourir. »* Torrez, Cosme de, *Lettres des missions du Japon, ou supplément aux lettres de François Xavier*, 1561, p. 178. Si tous les auteurs admettent le chiffre de douze sectes, le chiffre n'est en fait pas sérieux, François Xavier lui avait parlé de « neuf sectes d'Idolatrie qui ont vogue dans le Japon » en des termes très critiques. *Lettres de François Xavier*, Lyon, 1828, tome 1, p. 430.

[340] François Caron lui aussi avait déjà donné quelques informations sur les religions au Japon. À la question « Quelles sont leurs sectes ? », il répond : *« Ils ont douze sectes différentes. Dans onze d'entre elles les prêtres ne mangent rien qui ait eu vie, et ils n'ont pas le droit d'avoir commerce avec des femmes. [...] La douzième secte est la plus noble et la plus estimée. »* Caron, François, *op. cit.*, p. 127-128. Caron narre aussi les supplices auxquels sont soumis les « curés » des onze sectes au cas où ils transgresseraient cette loi. Ils sont enterrés à mi-corps et les passants doivent leur faire un trait de scie sur la tête. Il faut compter trois ou quatre jours avant que le curé ne meure. Cf. Caron, François, *op. cit.*, p. 127. Caron signale au sujet des diverses religions: *« Je n'ai jamais ouï dire, je n'ai jamais eu connaissance que des Japonais aient disputé de leurs croyances, argumenté à ce sujet, ou se soient appliqués à convaincre un prioche, un ami, un parent, de changer de croyance pour en adopter une autre : chacun garde la sienne. »* Caron, François, *op. cit.*, p. 128. « *On conte (sic) au Japon douze sectes, ou douze sortes de Religieux.»* Montanus, Arnold, *op. cit.*, p. 212.

Bayle, qui a consulté le dictionnaire de Moreri[341] dans lequel il est question de cette région du Monde, et a lu les articles concernant le Japon dans le *Journal des Savants*[342], signale dans son *Dictionnaire historique et critique*[343], que les Japonais sont libres de choisir leur culte:

« On compte jusqu'à douze sectes, ou douze religions dans le Japon ; et chacun a la liberté de suivre celle qu'il lui plaît, ce qui ne cause point de division, par la raison, disent-ils, que les entendements ne sont pas unis de parenté, comme les corps. Entre ces sectes il y en a trois principales. La première n'espère point d'autre vie que celle-ci. [...] la seconde, qui croit l'immortalité de l'âme et une autre vie, est suivie par les plus honnêtes gens, [...] la troisième est celle des adorateurs de Xaca.»[344]

Dans un court chapitre de son *Histoire générale du Japon* (1736) et intitulé « De l'ancienne Religion du Japon »[345], Charlevoix présente très brièvement les différentes sectes « qu'il n'est pas aisé de démêler » et porte un jugement sur les informations des missionnaires à leur sujet :

« *D'autant que les Missionnaires, de qui il étoit plus naturel d'attendre de plus grands éclaircissements sur cet article, n'ont parlé nettement, que de la Religion des Indes, introduite au Japon, […] Ils ont même confondu de sorte ceux, qui en sont les Ministres, avec les prêtres des Autres Religions, qu'il n'est pas possible de les*

---

[341] Moreri, Louis, (1643-1680) Le grand dictionnaire historique : ou le mélange curieux de l'histoire sacrée et profane, donne au public par le sieur M.P.D.E.T., 1671.

[342] Il tire ses renseignements du *Journal de Savants de* juillet 1689, (p. 492) qui présente un extrait de l'*Histoire de l'église du Japon* de l'abbé T. (édition améliorée de l'*Histoire ecclésiastique des isles et royaumes du Iappon* de l'abbé Solier). Cf. notre Partie deux, p. 162 et suiv. Il tire ses renseignements du *Journal de Savants* qui présente un extrait tiré de l'*Histoire de l'église du Japon* de l'abbé Solier, *Histoire de l'Eglise du Japon*, *op. cit*., Paris, 1689.

[343] Bayle, Pierre, *Dictionnaire historique et critique,* Amsterdam, 1740. « Le Japon », p. 831-833.

[344] Bayle, Pierre, *Dictionnaire historique et critique*, Amsterdam, 1740, p. 831 ; *Dictionnaire historique et critique*, Paris, Desoer, 1820, tome huitième, p. 324.

[345] *« Les Japonnois, qui ont l'esprit grand, le coeur naturellement droit, et un sentiment intime, qui les porte à tout oser, pour se procurer un Bonheur plus que durable que cette vie présente, ont voulu connoître toutes les Religions, dont ils ont entendu parler ; et jusqu'au moment que les Prêtres Européens ont été chassez de cet Empire, iI a toujours été permis à chacun d'embrasser celle qui leur agréoit le plus. Voilà d'où est venue cette confusion de Sectes, qui partageoient la créance de ces Insulaires. »* Charlevoix, Pierre-François-Xavier de, *Histoire générale du Japon*, *op. cit.*, p. 86.

distinguer dans leurs Mémoires. »[346]

Charlevoix reproche aux jésuites, de donner des informations erronées au sujet des différentes sectes, de les confondre si bien qu'il ne peut utiliser leurs informations erronées et déficientes. Les religieux étaient pourtant bien placés pour avoir des informations sur les cultes japonais car de nombreux moines se sont convertis au catholicisme. Mais différents facteurs ont fait que leur moisson de connaissances à ce sujet était limitée, faute de temps, ou par manque d'intérêt, sans compter les problèmes de langue:

« Si on en croit plusieurs auteurs, dont le témoignage n'est pas à mépriser, on compte dans le Japon jusqu'à douze sectes différentes, dont les principes et les pratiques n'ont presque rien de commun. Les uns, disent-ils, adorent le Soleil et la Lune, d'autres offrent leur encens à différentes sortes d'animaux : les Camis*, qui sont en même tems (sic) regardez comme les premiers Dieux et les premiers souverains du Japon. »*[347]

Finalement, obligé de prendre ses informations dans des documents plus précis sur les questions religieuses, il écrit qu'il a consulté « plusieurs auteurs », c'est à dire principalement l'ouvrage de Kaempfer. Charlevoix, qui dans sa deuxième édition refondue et améliorée d'un texte précédent sur le Japon[348] utilise les travaux de Kaempfer, rechigne cependant à le nommer car il serait alors obligé de souligner son apport de façon positive[349]. Le chiffre de douze, qui ne correspond à rien de bien précis,

---

346 Charlevoix, Pierre-François-Xavier de, *op. cit.*, p. 86.

347 *Ibid.*

348 Rappelons qu'il avait refondu son premier ouvrage sur le Japon, *Histoire de l'établissement, des progrès et de la décadence du christianisme dans l'empire du Japon[...]*, publié en 1715 après avoir étudié la publication française de l'*Histoire du Japon* de Kaempfer. Le jésuite, tout en profitant des nombreuses informations sur le Pays du Soleil levant que lui procurait cet ouvrage ne ménage pas par-contre ses critiques contre Kaempfer, principalement parce qu'il était protestant.

349 Comme nous l'avons signalé, le jésuite cite généralement le médecin protestant dans son ouvrage afin de critiquer ses assertions.

est généralement repris par tous les auteurs des XVII et XVIIIe siècles, qu'il s'agisse par exemple de Montesquieu: « Chez les Japonnois, où il y a plusieurs sectes, et où l'État a eu si longtemps un chef ecclésiastique, on ne dispute jamais sur la religion »[350] (accompagné d'une note : voyez Kaempfer)

« Les hommes sont extrêmement portés à espérer et à craindre; et une religion qui n'auroit ni enfer ni paradis, ne sauroit guère leur plaire. Cela se prouve par la facilité qu'ont les religions étrangères à s'établir au Japon, et le zèle et l'amour avec lesquels on les y a reçues.»[351]

Montesquieu relate qu'il n'y a pas de discussions au sujet des religions dans les pays d'Orient[352], donc pas de conflits religieux :

« Tous les peuples d'Orient, excepté les mahométans, croient toutes les religions en elle-mêmes indifférentes. Ce n'est que comme changement dans le gouvernement, qu'ils craignent l'établissement d'une autre religion. Chez les Japonois, où il y a plusieurs sectes, et où l'État a eu si longtemps un chef ecclésiastique, on ne dispute jamais sur la religion.»[353]

Au XVIIIe siècle, quelques auteurs, dont particulièrement Voltaire, dissertent longuement sur l'existence supposée d'une certaine tolérance religieuse dans l'archipel nippon, tolérance qui malheureusement n'avait pas cours en France. Malgré l'histoire violente du catholicisme au Japon, le philosophe utilise l'argument de la coexistence pacifique de différents cultes pour « imaginer » la liberté de culte au Japon. Évidemment, en insistant sur cette supposée liberté religieuse, sa première

---

[350] Montesquieu, « De la propagation de la religion », *L'Esprit des lois*, livre 25, chap. 15, *op. cit.*, p. 750.

[351] Montesquieu « Du motif d'attachement pour les diverses religions », *L'Esprit des lois, op. cit.,* livre 25, chap. II, p. 737.

[352] *« Je n'ai jamais eu connaissance que des Japonais aient discuté de leurs croyances, argumenté à ce sujet, ou se soient appliqués à convaincre un proche, un ami, un parent, de changer de croyance pour en adapter une autre : chacun garde la sienne. »* Proust, Jacques, *La description de François Caron*, *op. cit*., p. 128.

[353] Montesquieu, *L'Esprit des lois,* livre 25, « De la propagation de la religion », p. 750 (dans la note : de Montesquieu : voyez Kaempfer).

préoccupation était de procéder à une critique de l'Église catholique et des dispositions qu'elle avait prises par le passé et prenait encore à l'encontre de ceux qui appartenaient à l'un des cultes réformés contre lesquels elle luttait, comme les Juifs, par exemple. Certains des événements qui s'étaient produits au Japon narrés dans les ouvrages liés à la sphère catholique, tels que les persécutions, l'expulsion des étrangers, ou l'interdiction du christianisme, avaient façonné l'image d'un pays très sectaire et xénophobe, désireux de vivre en paix et de se protéger de toute incursion étrangère. Mais parallèlement, une image contrastée s'était formée dans l'esprit de différents auteurs, dont Voltaire qui fut, comme chacun le sait, un grand défenseur de la tolérance. Le Japon renvoie l'image d'un pays despotique où règne pourtant la liberté religieuse et où différents cultes coexistent paisiblement :

> *« Il y avait dans les îles du Japon douze religions qui vivaient ensemble très paisiblement. Des missionnaires arrivèrent de Portugal (sic) ; ils demandèrent à faire la treizième ; on leur répondit qu'ils seraient les très bien venus, et qu'on n'en saurait trop avoir.*
>
> *Voilà bientôt des moines établis au Japon avec le titre d'évêques. A peine leur religion fut-elle admise pour la treizième qu'elle voulut être la seule. »*[354]

Voltaire, non sans une certaine ironie, insiste sur le nombre de cultes, « on n'en saurait trop avoir », un de plus n'est pas une mauvaise affaire, et sur l'ouverture d'esprit des Japonais qui ont accordé à une treizième religion la possibilité de s'implanter. Malheureusement certains membres sectaires de cette dernière, voulurent dominer et supplanter les autres cultes.

En définitive, pour Voltaire, c'est bien parce qu'ils représentaient un trouble et un danger pour l'ordre public nippon que les jésuites furent brutalement chassés du Japon.

---

[354] Voltaire, « Japon », *Dictionnaire philosophique*, *op. cit.*, p. 636.

Leur présence est également considérée comme néfaste par le philosophe parce qu'en raison de leur supposée intolérance ils risquaient d'occasionner des conflits religieux, tout comme ceux que l'Europe avait connus. L'image idéalisée que le philosophe brosse d'ailleurs du Japon[355] est celle d'une nation apparemment ouverte aux différentes idées et religions venues de l'extérieur, alors que par antinomie il considère les jésuites comme des gens sectaires et intransigants. La population, d'après les descriptions avantageuses qu'il propose, vivait dans la plus parfaite harmonie, en une sorte de paradis, avant que cet état des choses ne soit perturbé par la venue des jésuites, puis par la suite celle des missionnaires des différents ordres religieux catholiques. Voltaire accuse ces religieux d'avoir semé le désordre en raison de leurs discordes et de leurs rivalités comme cela fut le cas en Chine, pays que Voltaire, compare avec le Japon. Il s'agit ici d'ailleurs d'une des critiques occurrentes qu'expriment plusieurs auteurs et philosophes du XVIIIe siècle qui considéraient les jésuites comme leurs adversaires[356].

Dans un texte mettant en scène une discussion entre un mandarin et un jésuite[357], Voltaire revient sur la question des troubles occasionnés par les jésuites. Il utilise à nouveau l'argument de l'existence de ces « douze sectes », antienne qui semble représenter pour lui le véritable symbole de la tolérance religieuse, pour les critiquer :

« Nous ne savons que trop les maux horribles que vous avez causés au Japon. Douze

---

[355] Et également des pays de l'Orient.

[356] *« Pour Voltaire, qui manifestait un vif intérêt pour les problèmes de religion, il n'y aurait rien de plus intéressant que d'assister d'abord à la bonne marche de la pénétration chrétienne au Japon dans les premiers temps et ensuite à la décadence de cette religion après l'expulsion des missionnaires européens hors de ces îles. »* Ichikawa, Shin-ichi, « Les mirages chinois et japonais chez Voltaire », *op. cit.*, p. 77.

[357] Voltaire, François Marie Arouet de, *Relation du bannissement des jésuites de la Chine*, http://www.voltaire-integral.com/Html/27/01_Bannissement_html, août 2006.

sectes y florissaient avec le commerce, sous les auspices d'un gouvernement sage et modéré ; une concorde fraternelle régnait entre ces douze sectes : vous parûtes, la discorde bouleversa le Japon ; le sang coula de tous côtés ; vous en fîtes autant au Siam et aux Manilles.»[358]

Avant l'arrivée des jésuites, la vie semblait parfaite et le Japon un pays paradisiaque, ce qu'il n'était pas, comme nous l'avons noté[359]. Des guerres fraticides déchiraient le pays: les religions se cotôyaient paisiblement, le commerce était actif, le gouvernement sage et modéré. Mais l'arrivée intempestive des religieux de la Société de Jésus aurait bouleversé l'ordre social, selon le philosophe.

Peu importe la précision des détails historiques pour Voltaire[360]. Il disserte à plusieurs reprises de la liberté de conscience qui permettait aux Japonais de choisir librement leur culte avant que les jésuites, venus à son avis mettre le désordre, ne soient obligés de fuir le pays. Le philosophe les accuse de l'échec de l'évangélisation au Japon et les rend responsables du rejet des chrétiens en raison de leur précipitation. Voltaire paraphrase

---

[358] *Ibid.*

[359] Toutefois, historiquement, lorsque les premiers jésuites sont apparus au Japon, à l'époque dite des guerres féodales *(sengogku jidai)* le pays était déjà à feu et à sang car les barons des différents fiefs luttaient farouchement entre eux afin de prendre le contrôle du pays. Cf. notre Partie un, p. 47.

[360] *« C'est par le zèle louable, et par les soins infatigables des Missionnaires Espagnols et Portugais, particulièrement des Jésuites, que la Religion Chrétienne fut connue dans le Japon, et qu'elle y fit des progrès qui surpassèrent infiniment leur attente. En effet, depuis la première apparition des Pères de la Société dans la Province de Bungo [...] jusqu'à l'année 1625, elle se répandit dans la plupart des Provinces de l'Empire, et plusieurs Princes et grands Seigneurs la professèrent publiquement. Les progrès merveilleux qu'elle avoit fait jusqu'alors, même au milieu des orages et des tempêtes où elle étoit exposée, donnoit lieu d'espérer que peu de temps tout l'Empire seroit converti à la foi de notre Sauveur, si les vues ambitieuses de ces Pères, et les efforts prématurés qu'ils firent pour recueillir les fruits temporels de leurs soins et de leurs travaux, aussi bien que les spirituels, n'eussent tellement irrité sa Majesté Souveraine de l'Empire, qu'ils excitèrent contre eux-mêmes et contre leurs Prosélytes la plus cruelle persécution qu'on ait jamais vue, et qui causa en peu d'années l'extirpation totale de la Religion qu'ils préchoient, et de tous ceux qui l'avoient embrassée. »* Kaempfer, Engelbert, *op. cit.*, tome second, p. 1-2.

Kaempfer[361] dont il cite le nom lui accordant une fonction d'autorité[362]

« La liberté de conscience, comme le remarque Kempfer, (sic) ce véridique et savant voyageur, avait toujours été accordée dans le Japon, ainsi que dans tout le reste de l'Asie. Plusieurs religions étrangères s'étaient paisiblement introduites dans le Japon. Dieu permettait ainsi que la voie fut ouverte à l'Évangile dans toutes ces vastes contrées. Personne n'ignore qu'il fit des progrès prodigieux sur la fin du XVIe siècle dans la moitié de cet empire. Le premier qui répandit ce germe fut le célèbre François Xavier. […] Tout ce grand pays où il faut aujourd'hui abjurer l'évangile, et où les seuls Hollandais sont reçus à condition de n'y faire aucun acte de religion, a été sur le point d'être un royaume chrétien, et peut-être un royaume portugais. Nos prêtres y étaient honorés plus que parmi nous ; aujourd'hui, leur tête est mise à prix. »[363]

Le philosophe, à travers le drame japonais de l'évangélisation, a trouvé des arguments afin de faire la critique des méthodes des jésuites. Dans un de ses textes les plus importants, *De l'intolérance*, consacré en particulier à l'affaire Calas[364], le philosophe disserte à nouveau sur la liberté de culte et la tolérance qui existeraient au Japon[365]. Il estime que les jésuites, qu'il accuse à nouveau de porter la discorde là où existe cette liberté, y furent durement punis en raison de la supposée volonté de ses prêtres de

---

361 *« La liberté de conscience, en tant qu'elle ne déroge point aux intérêts du Gouvernement civil, et ne trouble pas la tranquillité de l'Etat, a toujours été accordée dans le Japon, aussi bien que dans la plupart des autres contrées de l'Asie. De là vient que les Religions étrangères s'y sont introduites avec tant de facilités et y ont fait de si grands progrès, au préjudice de l'ancienne Religion, établie dans le pays de tems immémorial. Depuis un siècle, il y a quatre religions principales. »* Kaempfer, Engelbert, *op. cit.*, tome second, p. 1-2.

362 Cf. Leoni, Sylviane, « Le Japon, un lieu de l'écriture au siècle des Lumières », Travaux de Littérature, sept. 2009.

363 Voltaire, « Du Japon », (1764), *Essai sur les moeurs et l'esprit des nations*, « Des découvertes des Portugais », chap. CXLII, *op. cit.,* p. 196.

364 Voltaire, « Traité sur la tolérance, l'affaire Calas, (1763) http://visualiseur.bnf.fr/document, août 2006.

365 *« Les Japonais étaient les plus tolérants de tous les hommes: douze religions paisibles étaient établies dans leur empire ; les jésuites vinrent faire la treizième, mais bientôt, n'en voulant pas souffrir d'autre, on sait ce qui en résulta : une guerre civile, non moins affreuse que celle de la Ligue, désola ce pays. La religion chrétienne fut noyée enfin dans des flots de sang ; les Japonais fermèrent leur empire au reste du monde, et ne nous regardèrent que comme des bêtes farouches, semblables à celles dont les Anglais ont purgé leur île.»* Voltaire, « Traité sur la tolérance, l'affaire Calas », (1763) http://visualiseur.bnf.fr/document, août 2006.

vouloir imposer le catholicisme et d'en faire l'unique religion[366]. Voltaire reprend un propos identique dans *l'Essai sur les moeurs et l'esprit des nations* en énonçant les trois raisons qui, liées à des questions relatives à ce culte, ont entraîné la répression contre le christianisme : « Nous verrons comment le christianisme, qui commença par des missions, finit par des batailles »[367] conclut-il en fustigeant l'intolérance de ses religieux, en partie responsable des luttes religieuses qui ont déchiré l'Europe durant de longues années. Si l'on suit le raisonnement de l'homme de Ferney, l'Église catholique aurait voulu s'imposer au Japon afin de devenir la seule religion du pays. Sa volonté de domination aurait entrainé des affrontements religieux et le sang aurait encore versé. Pour le philosophe, la responsabilité de son rejet du Japon repose sur cette volonté de domination et son intolérance à l'égard des autres cultes alors que la société japonaise, débarrassée de la présence des catholiques, mène une vie paisible. Les diverses religions vivent en paix :

« Le savant et judicieux observateur Kaempfer, qui a si longtemps été sur les lieux, nous dit que l'an 1674 on fit le dénombrement des habitants de Méaco : il y avait douze religions dans cette capitale, qui vivaient toutes en paix : et des douze sectes composaient plus de quatre cent mille habitants sans compter la cour nombreuse du dairi *souverain pontife. Il paraît que si les Portugais et les Espagnols s'étaient contentés de la liberté de conscience, ils auraient été aussi paisibles dans le Japon que ces douze religions.»*[368]

Voltaire, qui aménage l'Histoire de manière à pouvoir faire une démonstration solide et bien argumentée, souligne les pertes subies par les Ibériques. Ils ont été punis,

---

366 *« C'est en vain que le ministre Colbert, sentant le besoin que nous avions des Japonais, qui n'ont nul besoin de nous, tenta d'établir un commerce avec leur empire : il les trouva inflexibles. »* La note de Voltaire stipule : *« Voyez Kaempfer et toutes Les Relations sur le Japon.» Ibid.*

367 Voltaire, François-Marie Arouet de, *Essai sur les moeurs et l'esprit des nations*, *op. cit.*, « Des découvertes des Portugais », chap. CXLII, p. 197.

368 Voltaire, François-Marie Arouet de, *Essai sur les moeurs et l'esprit des nations*, édition Beuchot, 1829, tome quatre, Paris Werdet et Lequiem fils, p. 467-468.

affirme-t-il, en raison de leur intolérance, du non respect de la liberté de conscience.

« Il paraît que si les Portugais et les Espagnols s'étaient contentés de la liberté de conscience, ils auraient été aussi paisibles dans le Japon que ces douze religions. Ils y faisaient encore en 1636 le commerce le plus avantageux : Kaempfer dit qu'ils en rapportèrent à Macao deux mille trois cent cinquante caisses d'argent. »[369]

Soulignons cependant que les sectes religieuses japonaises n'ont pas été toujours aussi libres que Voltaire le laisse entendre[370]. Suivant les termes du philosophe, la tranquillité du pays a été ainsi troublée par un élément perturbateur étranger, les jésuites et ceux qui les soutiennent qui, en bouleversant la vie paisible de la nation en raison de leur supposée ambition à vouloir gouverner, devinrent ainsi responsable des troubles politiques qui entraînèrent la mort d'hommes innocents :

« Ce qui s'est passé au Japon en est une nouvelle preuve. Un prince portugais sans puissance, sans richesses, imagine au XVe siècle d'envoyer quelques vaisseaux sur les côtes d'Afrique. Bientôt après les Portugais découvrent l'empire du Japon. L'Espagne devenue pour un tems (sic) souveraine du Portugal, fait au Japon un commerce immense. La religion chrétienne y est portée à la faveur de ce commerce, et à la faveur de cette tolérance de toutes les sectes admises si généralement dans l'Asie, elle s'y introduit, elle s'y établit.»[371]

---

[369] Voltaire, François-Marie Arouet de, *Histoire générale et esprit des nations*, *op. cit.*

[370] En effet, au début de l'ère Tokugawa, jusqu'en 1651, date de la mort de Tokugawa Iemitsu, certaines sectes bouddhistes ont elles aussi subi la répression du pouvoir, toutefois plus pour des questions militaires et de pouvoir que pour des raisons religieuses, et ont longtemps été surveillées par celui-ci. Cf. Hérail, Francine, *op. cit.*, p. 337. Nathalie Kouamé présente les projets de réforme des cultes japonais sous l'égide de fonctionnaires d'un seigneur lié à la famille Tokugawa. Ainsi dans le fief de Mito, Tokugawa Mitsukuni (1628-1670) mit en œuvre pendant près de quarante ans une myriade de projets politiques inaboutis. Il envisagea de notamment de détruire des milliers de lieux de culte bouddhiques et *shintô* et de défroquer de nombreux prêtres. Il eut l'ambition de modifier les coutumes religieuses de ses administrés. Ses projets furent repris ensuite par un de ses descendants, Tokugawa Nariaki. Par la suite, les dirigeants de l'époque Meiji se sont inspirés de l'idéologie et des mesures religieuses de ce dernier « pour donner au Japon une force spirituelle et faire face à l'impérialisme occidental. » Kouamé, Nathalie, *Le Sabre et l'encens*, Collège de France, Institut des Hautes Études Japonaises, Paris, 2005, p. 99-100.

[371] Voltaire, François-Marie Arouet de, « Des découvertes des Portugais », *op. cit.*, p. 197.

Voltaire souligne le rapport, que nous avons déjà souligné, entre le commerce et l'évangélisation. Diderot exprime des idées très proches lorsqu'il accuse les jésuites d'avoir troublé la paix en poursuivant des buts qui ne concernaient pas uniquement les questions de la foi religieuse :

« François Xavier, [...] y fut conduit en 1549 par un ardent et beau zèle d'étendre la religion chrétienne ; il y prêcha ; il y fut écouté et le Christ serait peut-être adoré dans toute l'étendue du Japon si l'on n'eut point alarmé les Peuples par une conduite imprudente qui lui fit soupçonner qu'on en voulait plus à la perte de leur liberté qu'au salut de leur âmes. Le rôle d'apôtre n'en souffre point d'autre : on ne l'eut pas plutôt déshonoré au Japon en lui associant celui d'intérêt et de politique, que les persécutions s'élevèrent, que les échafauds se dressèrent, et que le sang coula de toutes parts. »[372]

Ainsi, le nombre de « religions » qui se côtoient pacifiquement au Japon sans subir une quelconque oppression devint une illustration et le symbole de la tolérance religieuse dans un pays où le catholicisme, au dire de ses contradicteurs, aurait voulu régner en maître[373]. Au XVIIIe siècle, la question de la tolérance et de la liberté de culte sont au coeur de la pensée et des préoccupations des philosophes et penseurs pour lesquels une histoire japonaise revisitée constitue le moyen détourné de critiquer l'Église catholique.

---

[372] *« Philosophie des Japonois », Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, http://diderot.alembert.free.fr/J.html août 2006.

[373] Nathalie Kouamé écrit que « *pour qu'il y ait véritablement tolérance, il aurait fallu que les* shôgun *aient fait de réels efforts pour « supporter » des formes d'expression religieuse qui leur paraissaient inacceptables [...] Par rapport au mot de « tolérance » l'expression d'« indifférence religieuse relative » paraît plus à même de qualifier la position globale du shôgun*. » Kouamé, Nathalie, « L'État des Tokugawa et la religion. Intransigeance et tolérance religieuses dans le Japon moderne (XVII-XIXe siècles), *Archives de Sciences sociales des religions*, http://assr.revues.org/4328, février 2012.

E - Quelques thèmes récurrents relatifs à la société japonaise chez les auteurs du XVIIIe siècle

1 – La description des Japonais dans les ouvrages du XVIIIe siècle

Comme nous l'avons noté dans notre chapitre deux, les descriptions et les jugements énoncés avant les persécutions par des auteurs catholiques au sujet des Japonais ~~leur~~ sont généralement favorables. Par contre, dès le début du XVIIe siècle, les appréciations que formulent à leur égard les auteurs généralement hollandais, de culte réformé, expriment des opinions divergentes, bien souvent fort négatives. Nous ne retrouvons plus dans leurs textes les termes chaleureux et les adjectifs dithyrambiques employés auparavant par les religieux pour vanter leurs qualités humaines, leur volonté d'acquérir des connaissances et les bonnes dispositions de leur caractère. La plupart des Anglais et Hollandais ayant séjourné au Japon au cours des XVIIe et XVIIIe siècles, durant les années difficiles, devaient se soumettre à maintes contraintes drastiques[374] et supporter bien souvent le mépris des seuls insulaires qui avaient des rapports avec eux[375]. La

---

[374] Une fois les étrangers catholiques devenus personnes *non grata* à la fin des années 1630, seuls les Hollandais et les hommes à leur service eurent le droit de mettre le pied à Deshima dans les conditions que nous avons déjà présentées.

[375] Les récits faisant suite à un séjour au Japon, journaux de marins, de commerçants ou encore écrits de médecins, ont donc été rédigés uniquement par des protestants qui furent plus ou moins victimes des brimades des autorités et de leurs subalternes. Dans l'impossibilité de se déplacer et de communiquer librement comme ils l'entendaient ou d'apprendre la langue japonaise, ils ne pouvaient avoir envers eux qu'une piètre estime.

manière dont ils étaient reçus et traités durant leur court séjour[376] ne pouvait les inciter à ressentir de la sympathie ou de l'amitié envers les personnes qui se conduisaient, pour la plupart, à leurs égards comme des geôliers envers leurs prisonniers[377].

Goderville, un ancien bénédictin devenu par la suite pasteur protestant, défendit les Hollandais contre les critiques dont ils furent l'objet en raison de leurs échanges commerciaux. Il exprime au sujet de la population japonaise des idées identiques à celles généralement formulées par les protestants. A son avis « Les Japonais sont très cruels, orgueilleux et ont un esprit de vengeance très fort. »[378] Yamauchi, tout comme d'autres chercheurs, signale que jusqu'au premier quart du XVIIe siècle, les croyants de « l'ancienne religion », c'est à dire les catholiques, voyaient d'une façon générale les Japonais sous un jour favorable alors que, à l'opposé, les gens de la religion réformée partageaient une opinion fort négative à leur sujet. Ils jugeaient bien souvent les insulaires comme des hommes insensibles, cruels et sanguinaires[379]. Le portrait stéréotypé de l'homme japonais, à la fois calme, appliqué et travailleur, mais tout en même temps violent et susceptible de commettre des actes irréfléchis au cas où son honneur serait mis en faute, perdurera ainsi longtemps[380]. Il est souvent présenté sous les traits d'un individu aux réactions inattendues dont il est préférable de prendre

---

[376] Comme nous avons pu le voir dans les passages du texte de Kaempfer.

[377] L'état de demi-surveillance constante qu'ils devaient supporter continuellement et la froideur bureaucratique des rapports ne constituaient certes pas des facteurs favorables pour leur laisser le loisir d'apprécier les qualités humaines des Japonais. En plus, ils n'avaient point l'occasion de fréquenter librement le menu peuple, des personnes de l'extérieur, hormis les prostituées des maisons de thé qui avaient la permission de se rendre sur l'îlot de Deshima.

[378] Cité dans Yama-uchi, Hisashi, *op. cit.,* p. 149.

[379] Yama-uchi, Hisashi, *op. cit.,* p. 150. Williams Adams (Anglais qui, arrivé au Japon en 1600, travailla dans l'entourage de Tokugawa Ieyasu) qui a vécu longtemps au Japon au début du XVIIe siècle les décrit comme des gens polis, courageux, mais tout en même temps superstitieux. (Dans une lettre posthume publiée en 1673. Cité dans Shimada, Takao, Yuriko, *op. cit.*, p. 34). Un Anglais portant le même patronyme, John Adams, formula une opinion fort dépréciative à leur sujet, notant que « les gens de ce pays sont très cruels, leur façon d'agir est complètement amorale ». *Ibid.*

[380] Pour les protestants, le Japon était loin d'être le paradis qu'avaient imaginé les catholiques. Pour eux ce n'était rien de plus qu'un pays où pullulaient les démons. Cf. Yamauchi, Hisashi, *op. cit.*, p. 53.

garde[381]. Notons encore une fois que les appréciations présentées dans cette étude sont redondantes et se retrouvent dans de nombreux écrits, qu'elles soient élogieuses ou non. Il est également bien souvent question de leur esprit de vengeance et de « leur haine » tenace, sentiment que les Japonais cacheraient, si nous interprétons les auteurs, comme un feu vivant au fond d'eux-mêmes : Kaempfer a écrit différentes appréciations au sujet de ses interlocuteurs japonais. « Lorsqu'ils ont conçu de la haine contre une personne, ils la savent fort bien dissimuler jusqu'à ce qu'il se présente une occasion favorable de se venger des affronts qu'on leur a faits ou qu'ils s'imaginent avoir reçu. »[382]

A travers ces diverses présentations transparaît en filigrane ce qui peut passer comme une sorte de mise en garde dans les relations avec les insulaires. Il est nécessaire de les ménager et de rester prudents lors des contacts avec eux. En définitive il semble impossible de comprendre leurs réactions, ce sont des êtres imprévisibles dont il est préférable de se méfier ! Par contre l'amitié, et tout particulièrement le sens de l'honneur, ont été relevés dans de nombreux textes et constituent un paradigme dans la description des sentiments élevés des insulaires[383]. Malgré les persécutions et les souffrances subies par les catholiques, le jésuite Charlevoix[384] a dépeint les Japonais de

---

[381] Ainsi l'éditeur anglais Herman Moll, qui reconnaît le talent des Japonais pour l'artisanat et leur honnêteté dans les échanges commerciaux, ajoute : « Ils sont paisibles et courageux. Il est possible de leur faire confiance mais en même temps ils sont cruels et ont tendance à s'infliger des violences à eux-mêmes. » (*System of Geography*, London, A. J. Churchil and T. Childe, 1701. Cité dans Yama-uchi, Hisashi, *Aoi me ni utsutta Nihon-jin. Senkoku- Edo ki no Nichifu-Futsu bunka jyoho-shi, Les Japonais dans le regard des étrangers. Histoire des informations culturelles entre le Japon et la France durant l'ère Edo) op. cit.*, p. 153.

[382] Kaempfer, Engelbert, *op. cit.*, tome second, p. 240.

[383] Prévost, Antoine François, « Voyage d'Engelbert Kaempfer au Japon », *Histoire générale des voyages*, tome X, livre II, Paris, Didot, 1752, p. 588.

[384] *« Les Japonnois ont l'imagination belle, une grande pénétration pour connoître le coeur humain, et un talent rare pour en remuer à leur gré tous leurs efforts. »* Charlevoix, Pierre François-Xavier (de), *op.cit.*, tome premier, p. 58.

manière positive[385] ; il estime que François Caron et les autres Hollandais ont brossé des descriptions négatives des insulaires parce qu'ils étaient mécontents du sort qui leur avaient été réservé :

« Il faut avoir vécu familièrement avec une Nation, pour avoir une idée juste de son caractère et nous n'avons guère que les premiers missionnaires et quelques Portugais qui les ayent vus d'assez près pour bien juger de leurs sentimens, et du tour de leur esprit. Or tous s'accordent à faire l'éloge de leur douceur, de leur amour pour le vrai, de leur docilité, de la beauté de leur coeur, et du plaisir que l'on goûte dans leur Société. Les lettres de S. François Xavier et de toutes celles des premiers missionnaires du Japon, s'accordent parfaitement sur ce point. Les Hollandais et François Caron n'ont pas eu le même avantage ; les rapports qu'ils avoient avec les Japonois n'étoient pas bien propres à leur donner moyen de les représenter tels qu'ils sont, le tems de la familiarité de la cordialité entre eux et les Etrangers étoit passé, quand ils ont commencé de paroître dans les ports du Japon. La défiance en avoit pris place, et le moyen de se bien connoître quand on se défie les uns des autres. »[386]

La méconnaissance des Japonais formulée par Charlevoix est l'antienne reprise par les auteurs catholiques qui accusent les « Hollandais » de donner des idées négatives et superficielles des Japonais dont ils ne relèvent que les mauvais aspects. Les catholiques revendiquent la connaissance du Japon car ils y ont œuvré en contact direct et quotidien avec les insulaires[387], alors que les Hollandais ne les ont entrevus que de loin. Quoique Caron[388] ait pour sa part vécu presque vingt ans au Japon, qu'il fût fort bien intégré

---

[385] « Les Japonnois ont l'imagination belle, une grande pénétration pour comprendre le coeur humain, et un talent rare pour en remuer à leur gré tous les ressorts. » Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *Histoire et description générale du Japon*, *op. cit.*, tome premier, p. 58.

[386] Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *Histoire et description générale du Japon*, édition de 1754, p. xj-xij. Ce passage ne se trouve pas dans l'édition de 1736.

[387] Et en différentes circonstances, église, éducation des séminaristes, etc.

[388] Frederik Cryns, « François Caron, plus naturalisé qu'Adams », *Devenir l'autre*, Paris, Picquier, 2011, p. 29.

dans la société japonaise dont il connaissait bien le mécanisme[389], Charlevoix estime que seuls les religieux catholiques ont réussi à comprendre et pénétrer le vrai coeur des Japonais[390]. Il blâme notamment les portraits des Japonais proposés par Montesquieu, les considérant en effet trop influencés par les jugements négatifs portés sur eux par les écrits des « auteurs » protestants et en premier lieu Caron :

« Une de mes plus grandes attentions a été de consulter ceux d'entre les historiens du Japon qui ont parlé du caractère des Japonnois (sic) sur les mémoires des Personnes qui les ont vus de plus près et dans toutes les situations de la vie. Si un écrivain célèbre, qui attribué à ces Insulaires un naturel atroce, avait pris cette précaution, il se seroit bien gardé d'en parler sur ce ton-là et se seroit surtout défié du seul auteur qu'il cite. Il ignorait sans doute que cet écrivain n'avoit pas sujet d'être content des Japonnois qui l'avoient traité avec beaucoup de hauteur, lorsqu'il étoit directeur de la Compagnie du Commerce de Batavia à Firando. »[391]

Prévost (1746) écrit lui aussi au sujet du culte de l'amitié que même la violence ne peut briser.[392] Montesquieu, faisant allusion aux méthodes éducatives dont Caron, père de plusieurs enfants nés au Japon, avait donné un aperçu élogieux[393], regrette que

---

[389] Il fut fort impliqué dans des transactions non seulement commerciales mais eut aussi l'occasion de fréquenter différents cercles de la vie japonaise. Cf. Proust, Jacques, *le puissant royaume du Japon*, « introduction », p. 7 et suiv.

[390] Certes les derniers évènements vécus lors de son séjour au Japon ont peut-être influencé les sentiments de Caron qui a pourtant entretenu des relations amicales avec des Japonais et a pu profiter de la protection de certains d'entre eux. Cf. Proust, Jacques, *op. cit.*, p. 14.

[391] Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *Histoire et description générale du Japon,* édition de 1754, *op. cit.*, p. 243.

[392] *« Les droits de l'amitié ne sont pas moins sacrés au Japon, que ceux de l'amour conjugal. Un Japonois ne connoît pas de périls, lorsqu'il est question de défendre ou de servir son ami. Les tortures les plus cruelles ne forceront pas un Coupable de nommer ses Complices.»* Prévost, Antoine François, *Histoire générale des voyages*, tome X, livre II, « Voyage d'Engelbert Kaempfer au Japon », Paris, Didot, 1752, p. 588.

[393] *« Ils élèvent leurs enfants avec soin, et beaucoup de douceur. Ils ne les frappent que rarement, voire jamais. Quand [les enfants] sont grognons, crient et hurlent pendant toute une nuit, ils essaient de les calmer patiemment et doucement. Ils n'ont pas le coeur de les frapper ou de leur parler avec rudesse, car ils estiment que leur entendement ne s'étend pas aussi loin [...] [Les enfants] doivent apprendre à écrire avec plaisir, et non par contrainte. Ils ne cessent de leur inculquer l'esprit d'émulation, et de les échauffer pour l'honneur les uns contre les autres. [...] C'est une nation à la nuque raide, qui ne peut être contrainte par les coups. »* Proust, Jacques, *Le puissant royaume du Japon, op. cit.*, p. 138-139.

l'éducation reçue et pratiquée dans le cercle familial, empreinte de douceur et de patience, ne soit pas mise en pratique dans le monde des lois et de la justice japonaise. Un grand écart sépare les deux mondes, civil et familial :

« Les Relations nous disent, au sujet de l'éducation des Japonois, qu'il faut traiter les enfants avec douceur, parce qu'ils s'obstinent contre les peines ; que les esclaves ne doivent point être trop rudement traités, parce qu'ils se mettent d'abord en défense. Par l'esprit qui doit régner dans le gouvernement domestique, n'auroit-on pas pu juger de celui qu'on devoit porter dans le gouvernement politique et civil ? »[394]

Le court passage sur l'éducation des enfants permettait de découvrir un des rouages de la société japonaise et de voir que, dans ce domaine, le Japon était plus avancé que la France[395]. Dans une lettre rédigée par un des personnages des *Lettres chinoises,* (1751) le marquis d'Argens avance quelques-uns des arguments contre le Japon bien souvent soulevés par ses détracteurs :

« J'abandonne avec plaisir un peuple qui traite tous les autres comme des esclaves, qui est soupçonneux jusqu'à l'excès, dont les moeurs sont en général fort corrompues, qui est abruti par la superstition autant que les vices, qui habite un païs ou les tremblemens de terre sont très fréquens, où les incendies sont journaliers, où l'hospitalité est inconnue, où règne l'avarice, où les Sciences sont dans un état pitoyable, où les véritables disciples de Confucius sont aussi persécutés que les Européens, où chaque particulier sert d'espion à son voisin, où le Prince abuse souvent de l'autorité sans bornes dont il jouit, où les Grands sont esclaves du Souverain et tyrans des peuples, où l'amitié est presque inconnue, où les femmes n'ont aucune pudeur, et ne sont chastes qu'autant qu'il leur est impossible d'être impudiques, ou

---

[394] Montesquieu, *Esprit des lois*, livre 6, chap. XIII, « Impuissance des lois japonoises », *op. cit.*, p. 323.

[395] Raynal comparant les préceptes d'éducation appliqués en Chine avec ceux du Japon, donne une image erronée des premiers apprentissages. Suivant sa description l'enfant est élevé afin de devenir un guerrier : *« Aux enfans Japonois, on fait apprendre par coeur des poèmes où sont célébrées les actions de leurs ancêtres, où l'on inspire le mépris de la vie, où le suicide est vanté comme l'action la plus héroïque. [...] L'éducation des Chinois règle l'âme, la dispose à l'ordre : celle des Japonois l'enflamme et la porte à l'héroïsme. »* Raynal, Guillaume-Thomas, *op. cit.,* p. 106.

enfin il n'est pas permis de dire ce qu'on pense, encore moins d'agir conformément aux mouvemens de sa conscience. »[396]

Ce portrait du Japon que donne le narrateur est très sombre. Il ne s'agit que d'un résumé des critiques fort négatives proférées par différents auteurs sur un pays jugé comme inhospitalier. Y sont condamnés les moeurs, la superstition, accusation souvent formulée en raison de pratiques religieuses incompréhensibles aux yeux des Européens ou à la vue de statues (souvent d'animaux, de renards, chiens, etc.) qui ornent les temples. La liberté est brimée, il n'est point possible de dire ce que l'on pense ni possible de sympathiser avec les gens car nombre d'entre eux espionnent leur voisin. Les femmes sont jugées par défaut. Si elles sont vertueuses, cela n'est pas en raison d'un choix moral mais uniquement par crainte de la punition. Malgré son désir formulé de ne pas critiquer le Japon, le narrateur n'a trouvé aucun aspect positif à son sujet :

« Mais comment les louer ? Excepté leur industrie dans le commerce et leur habilité dans quelques ouvrages de marqueterie, il n'y a rien chez eux qui mérite l'approbation d'un Philosophe, qui n'estime les hommes que selon le degré de vertu auquel ils ont atteint. Si nos compatriotes les Chinois étaient aussi vicieux que les Japonois, je les condamnerois avec la même liberté et la même franchise.»[397]

L'abbé Delaporte, quant à lui, offre une image contrastée des Japonais, respectueux de leurs dirigeants et de la religion mais également très sensibles sur la question de l'honneur et toujours prêts, semble-t-il, à en découdre pour le défendre :

« Les Japonais aiment leur patrie, chérissent leur prince, respectent leurs magistrats, sont attachés à la religion. Du reste, je les crois inquiets, remuans, d'une inconstance que rien n'est capable de fixer, d'une superstition outrée, d'une confiance aveugle pour

---

[396] Argens, Jean-Baptiste de Boyer, marquis d', *Lettres chinoises, ou correspondance philosophique, historique et critique entre un Chinois voyageur et ses correspondants à la Chine, en Perse et au Japon*, tome 5, La Hague, Pierre Gosse, 1751, p. 57.

[397] Argens, Jean-Baptiste de Boyer, marquis d', *Lettres chinoises, op. cit.*, livre 5, p. 58.

leurs prêtes, d'une dévotion imbécille (sic) qui leur tourne la tête. Le point d'honneur est également dans toutes les conditions ; un homme de la lie du peuple se tiendra offensé d'une parole peu mesurée, que lui aura dite un grand de la cour, et se croira en droit d'en tirer vengeance. Cette passion les fait sortir de leur caractère, et les rend sombres, défians, fourbes et cruels. Leur incontinence est extrême ; et les loix ne mettent aucun frein à la débauche; une licence effrénée règne dans toutes les conditions. »[398]

2 - L'orgueil et l'arrogance des Ibériques

Si Valignano avait invoqué dans son *Sumario,* donc très tôt, la nécessité de pratiquer le commerce afin de soutenir les activités apostoliques et les différentes oeuvres de charité que les religieux avaient mises en place, hôpitaux, dispensaires, etc.[399], il est de manière générale rarement question, dans les lettres des jésuites des XVIe et XVIIe siècles envoyés à Rome[400], de ces activités commerciales parallèles à l'évangélisation. Elles étaient fort lucratives mais plus difficilement compatibles avec leur sacerdoce si bien qu'elles donnent lieu à des actes et des transactions mais non à des mots et des discours écrits. Il est d'ailleurs possible que les passages relatifs à ce travail auxiliaire aient été expurgés des lettres publiées sous l'égide des dirigeants de l'ordre à Rome afin

---

[398] Delaporte, Abbé, *Le Voyageur françois, op. cit.*, p. 103.

[399] Alexandre Valignano, l'un des instigateurs de ces pratiques engagées pour soutenir financièrement leurs activités apostoliques, est un des rares à en fait mention. Ainsi, étant encore en Chine avant de revenir au Japon, il écrit : *« J'ai négocié avec quelques marchands de l'Inde et d'autres amis dévoués de manière à réunir six mille ducats et je les ai laissés en Chine pour les investir dans de la soie qu'on puisse vendre au Japon. J'ai ajouté qu'on attendait cette somme au Japon et qu'on devait la faire parvenir aux pères. »* Valignano, Alexandre, *op. cit.*, p. 236.

[400] *« Informé des difficulté croissantes de la mission au Japon, Valignano crut bon d'accepter le titre d'ambassadeur du vice-roi des Indes; ce titre lui donnait un certain prestige "politique", mais surtout plus d'autorité auprès des missionnaires portugais et espagnols, jésuites, et maintenant dominicains et franciscains. »* Cf. Valignano, Alexandre, *Les jésuites au Japon*, *op. cit.,* « Epilogue » de J. Bésineau, s.j., p. 248.

de ne pas être la cible de critiques[401]. Toutefois, l'activité missionnaire se doublant d'une activité économique, et parfois d'une influence économique, les critiques énoncées au XVIIIe siècle procèdent souvent par amalgame où les termes « jésuite » et « portugais » sont dans une relation d'équivalence et rapprochés à leur tour d'expressions qui soulignent le caractère hautain de ces hommes[402] et l'appât du gain qui anime les uns et les autres[403] :

« On ne croyait pas que de toutes les Nations étrangères il y en eut une qui fut mieux établie dans le pays, et qui lui portat plus de préjudice, que la Portugaise, qui n'avoit pas moins d'orgueil et de vanité que les Japonnois. [...] Les Portugais, excitez par l'espérance du gain, y firent de grands établissements dans un court espace de temps. Ils y portèrent les marchandises d'Europe, et la Doctrine de l'Evangile prêchée par leurs Missionnaires : cela joint aux mariages qu'ils faisoient entre eux et leurs nouveaux convertis, les enrichit beaucoup. »[404]

Les jésuites sont accusés notamment dans l'ouvrage de Kaempfer de s'être immiscés dans les affaires politiques du pays en projetant, mais ceci ne demeure évidemment qu'une supposition, d'avoir voulu s'emparer du pays:

« Ils s'insinuèrent si bien dans les bonnes grâces de la nation, qu'ils avoient mise dans leurs Intérêts, qu'enflez de leurs succès ils osèrent porter leurs vues jusqu'à causer une révolution dans le Gouvernement, formant des projets pleins d'ingratitude et de malignité, et extrêmement préjudicables à la sûreté de la famille alors régnante. »[405]

---

[401] Leurs activités commerciales devinrent également l'un des motifs des nombreuses médisances proférées à leur sujet en raison de leur goût réel ou supposé du gain. Les relations qu'ils entretenaient avec les commerçants portugais, certains étaient de véritables forbans impliqués parfois dans le commerce d'esclaves, n'étaient pas favorables à donner une bonne image des pères, même s'ils réprimandaient les malfrats de leur conduite et les poussaient à abandonner cette entreprise.

[402] Ces Ibériques, qui ont déjà conquis par la force et la violence une partie de l'Amérique du sud, nous renvoient l'image de l'Européen conquérant, fier et arrogant, caricature du colonisateur dans son attitude à l'égard du colonisé.

[403] Comme nous l'avons signalé aussi dans notre Partie deux, p. 149. *« Ce qu'on doit assurer pour le Japon c'est au moins dix mille ducats de revenu et un capital de trente ou quarante mille, autant pour pouvoir faire les constructions nécessaires que pour garder toujours un bon capital en cas de perte du Navire. »* Cf. Valignano, Alexandre, *op. cit.*, p. 239.

[404] Kaempfer, Engelbert, *op. cit.*, tome troisième, « Appendice ou Supplément », p. 345.

[405] *Ibid.*

Le texte laisse entendre des intentions ou des stratégies politiques afin de se retrouver aux postes de décision. Kaempfer relève ainsi un fait qui semble fort anecdoctique et qui n'eut certainement pas autant de répercussions dans la politique gouvernementale envers les étrangers que l'auteur voudrait nous le faire croire[406] mais qui témoigne bien de la fragilité des rapports entre les deux communautés. Il s'agit d'une impolitesse commise envers un grand noble lors d'une rencontre fortuite sur un chemin. Il n'était pas possible que les Européens traitent « de haut » les sujets de la noblesse japonaise, l'impolitesse commise a certainement touché à l'orgueil des autorités :

« Il fut fait à la Cour de grandes plaintes par un des premiers Conseillers d'État, de ce qu'ayant été rencontré sur la route par un Evêque jésuite, l'orgueilleux Prélat ne lui avoit point rendu les déférences et les respects que les Japonnois (sic) leurs rendent ordinairement. Les gains excessifs que les Portugais faisoient avec une Nation si curieuse, et si amoureuse des raretez (sic) étrangères, les trésors immenses qu'ils emportoient du Japon, touchèrent le Gouvernement jusqu'au vif.»[407]

Cette anecdote où l'expression *Evêque jésuite, orgueilleux Prélat* est en relation d'équivalence avec *gains excessifs des Portugais* sera relatée à de nombreuses reprises dans les ouvrages du XVIIIe siècle. Si les premiers contacts s'étaient déroulés sous les meilleurs auspices pour les négociants Portugais qui purent s'intaller et commercer sans problème dans des ports situés au sud du Japon, au fil du temps les témoignages relatifs à leur présence ne sont plus toujours à leur avantage[408]. L'attitude réservée et soumise

---

[406] Il est également rapporté dans les ouvrages d'Histoire du Japon. Cf.

[407] Kaempfer, Engelbert, *op. cit.,* tome troisième, p. 345.

[408] Les toiles peintes présentent des scènes relatives au séjour des Européens au Japon, religieux et négociants. Certaines d'entre elles représentent de marins et négociants allant saluer des jésuites, ou encore l'arrivée au port d'un navire portugais. Il y a de nombreux tableaux d'inspiration religieuse. Cf. le catalogue: *Light and Shadows in Nanban Art: the Mystery of the Western Kings on Horseback.* Suntory Museum Art ed., Kobe City Museum, 2011. Curvelo, Alexandra, « Nagasaki, an European artistic City in early modern Japan », bulletin of Portuguese/Japanese Studies, Universiatad Nova de Lisboa, juin 2001.

des premiers temps liée au peu d'assurance à vivre dans une contrée nouvellement découverte qui possédaient ses propres règles et ses codes sociaux, semble avoir disparu avec le temps mais encore convient-il d'être très prudents en la matière car les sources textuelles dont nous disposons aujourd'hui tendent à renseigner davantage sur les auteurs (et leurs préjugés) que sur l'objet de leurs discours. Kaempfer brosse une description négative des « orgueilleux » Portugais présentés comme des gens qui auraient caché leur jeu afin de mieux tromper leur entourage :

« La conduite hautaine des Portugais ne contribua pas peu à la résolution de l'Empereur ; enflez d'orgueil, et de leur prospérité, ils levèrent trop fort le masque. Ils crurent qu'il ne convenoit pas à l'honneur et à la gravité de leur nation d'avoir tant de déférence et de respect pour les Grands de l'Empire, comme ils avoient eu auparavant par pure condescendance. »[409]

Mais, à cette accusation de Kaempfer contre les Portugais, répond une contre-attaque de Charlevoix contre « l'écrivain protestant », appartenance religieuse soulignée avec insistance :

« L'Ecrivain protestant (Kaempfer) [...] a avancé, sans citer ses garants, qu'une des choses, qui contribuèrent le plus à faire prendre au Cubo-Sama la dernière résolution de proscrire absolument le Christianisme, [...] Mais outre le défaut de preuves, pour établir un fait de cette nature, et qu'on ne croira certainement pas sur le témoignage d'un Protestant, cet Ecrivain se contredit lui-même [...] D'ailleurs quelle apparence qu'une chose si légère soit entrée pour beaucoup dans une affaire de cette importance ? »[410]

Dans son *Essai sur l'histoire générale*[411], Voltaire tend lui aussi à procéder par amalgame dans une courte allusion au désir de profits et de domination politique qui

---

[409] Kaempfer, Engelbert, tome second, *op. cit*., p. 84.
[410] Charlevoix, Pierre-François-Xavier (de), *op. cit*., tome deux, p. 138.
[411] Voltaire, *Essai sur l'histoire générale,* chap. 164, « Du Japon au XVIe siècle », *op. cit.*, p. 466.

aurait animé cette fois les Espagnols et les accuse d'être responsables des troubles survenus au Japon.

« L'Espagne devenue pour un temps souveraine du Portugal, fait au Japon un commerce immense. La religion chrétienne y est portée à la faveur de cette tolérance de toutes les sectes admises si généralement dans l'Asie, elle s'y introduit, elle s'y établit. Trois princes japonais chrétiens viennent à Rome baiser les pieds du pape Grégoire XIII. Le christianisme allait devenir au Japon la religion dominante et bientôt l'unique, lorsque sa puissance servit à la détruire. Nous avons déjà remarqué que les missionnaires y avaient beaucoup d'ennemis ; mais aussi ils s'y étaient fait un parti très puissant. Les bonzes craignirent pour leurs anciennes possessions, et l'empereur enfin craignit pour l'état. […] Les Espagnols s'étaient rendus maîtres des Philippines voisines du Japon. On savait ce qu'ils avaient fait en Amérique ; il n'est pas étonnant que les Japonais fussent alarmés. »[412]

Voltaire justifie de la sorte les raisons qui avaient poussé le gouvernement japonais à prendre des mesures implacables contre les Européens, notamment le danger de la colonisation par les Portugais ou par les Espagnols. Mais son discours qui, comme dans d'autres écrits, manie avec talent l'art du raccourci narratif instaure une relation de cause à effet entre, d'une part, les syntagmes : « indiscrétion d'un prêtre portugais », « obstination de quelques jésuites », « chrétiens/christianisme » et d'autre part le substantif « révolutions » (cause du départ des Européens) qui, à son tour, est suivi « des batailles »:

« L'indiscrétion d'un prêtre portugais, qui ne voulut pas céder le pas à un des premiers officiers du roi, fut la première cause de cette révolution ; la seconde fut l'obstination de quelques jésuites qui soutinrent trop un droit odieux, en ne voulant pas rendre une maison qu'un seigneur japonais leur avait donnée, et que le fils de ce seigneur redemandait, la troisième fut la crainte d'être subjugué par les chrétiens, et c'est ce qui causa une guerre civile. Nous verrons comment le christianisme, qui

---

[412] *Ibid.*

commença par des missions, finit par des batailles. »[413]

Ces détails infimes, relatifs à l'attitude du haut dignitaire catholique qui ne cède pas le passage, cités comme une des raisons du rejet des Occidentaux, pouvaient peut-être avoir de l'importance dans une société japonaise alors très hiérarchisée. Mais la rapidité du raccourci voltairien, la disproportion entre les causes et les conséquences contribuent à donner une tonalité absurde aux événements narrés et à faire du Japon une contrée où de part et d'autre règne la déraison, renforçant ainsi les préjugés à l'encontre de ce pays. La suite de l'article de Voltaire qui concerne la chute des Portugais présente les exactions commises par les religieux catholiques et leurs adeptes à l'encontre des bonzes du pays. Si la violence des chrétiens qui brisent les idoles et renversent les temples des « idolâtres » est considéré par les jésuites comme un acte de foi envers le christianisme, les auteurs éclairés banissent généralement ces pratiques. Mais l'argument sur lequel s'exerce l'ironie de Voltaire est, comme chez d'autres adversaires des Portugais/jésuites celui de l'enrichissement matériel :

« Jamais commerce ne fut plus avantageux aux Portugais que celui du Japon. Ils en rapportaient, à ce que disent les Hollandais, trois cent tonnes d'or chaque année ; et on sait que cent mille florins font ce que les Hollandais appellent une tonne. C'est beaucoup exagérer : mais il paraît, par le soin qu'ont ces républicains industrieux et infatigables de se conserver le commerce du Japon à l'exclusion des autres nations, qu'il produisait, surtout dans les commencements, des avantages immenses. »[414]

Ce commerce rentable constitua, on l'a dit, un argument souvent utilisé par les ennemis de l'ordre des jésuites pour dénoncer le désir de la Société de Jésus de gagner

---

[413] Voltaire, « Découverte des Portugais », *Essai sur les moeurs et l'histoire des nations*, *op. cit.*, p. 197.
[414] Voltaire, François-Marie Arouet de, « Des découvertes des Portugais », *Essai sur les moeurs et l'histoire des nations*, *op. cit.*, p. 198.

de l'argent et s'enrichir. Dans le discours de Voltaire transparaît toute la défiance envers un ordre religieux qui s'était discrédité à plusieurs reprises, à la fois dans son désir d'approcher des puissants et des élites, et dans sa volonté de contrôler les âmes et les corps. Ces procédés traduisent aussi en partie ce que pensaient certains lettrés du XVIIIe siècle d'un ordre religieux énergique, dont ils combattaient la puissance. Il leur était donc facile d'amplifier les éléments en leur possession afin d'affuter leurs armes. Dans l'article « Japon » de l'*Encyclopédie,* Jaucourt, paraphrasant Voltaire écrit que :

« Jamais commerce ne fut plus avantageux aux Portugais que celui du Japon. Il paroît assez, par les soins qu'ont les Hollandois de se le conserver, à l'exclusion des autres peuples, que ce commerce produisoit, surtout dans les commencemens, des profits immenses. Les Portugais achetoient le meilleur thé de l'Asie, les plus belles porcelaines, […] enfin l'argent et l'or, objet principal de toutes les entreprises de négoces. »[415]

Orville, dans un chapitre de son ouvrage intitulé le « Christianisme introduit au Japon, et sa décadence », explique succinctement quelques-unes des raisons de l'échec de l'évangélisation :

« Les prédications de saint François Xavier ; l'humilité, l'ardeur des missionnaires ; le zèle et la piété des nouveaux convertis, firent fleurir cette colonie de fidèles ; mais bientôt l'avarice, la vanité et l'orgueil détruisirent ce glorieux édifice, et firent détester les Portugais autant qu'ils avaient été chéris. »[416]

Une fois encore, le discours procède par raccourci et amalgame entre caractéristiques psychologiques et évangélisation ou échec de celle-ci, de même qu'entre missionnaires

---

[415] Diderot, Denis, *Encyclopédie*, août 2006.

[416] Orville, André Guillaume Constant d', *op. cit.*, p. 239. L'auteur se réfère et emprunte à Kaempfer, qu'il surnomme " un auteur véridique" et qu'il juge « d'autant plus digne de foi qu'en attaquant la conduite des Portugais, il n'épargne pas les Hollandais ses compatriotes. » Ce qui est une erreur car Kaempfer était allemand et au service des Hollandais.

et Portugais[417]. Le temps vint où les Ibériques, négociants et missionnaires, devenus indésirables[418], furent remplacés par les négociants Hollandais soucieux avant tout des intérêts économiques de leur société, la VOC, et détachés de toute prosélytisme religieux. Dans « Le triomphe du mercantilisme »[419] un jésuite qui a vécu au Japon durant la deuxième guerre mondiale, le R. P. Bernard, que nous ne pouvons pas à priori soupçonner de parti pris contre les membres de son ordre, a lui aussi critiqué ce mélange des genres des jésuites :

« Les préoccupations mercantiles vinrent à primer sur toutes les autres, et spécialement sur les intérêts religieux. La conduite de certains marchands européens diminuait aussi le respect qu'inspiraient les missionnaires ; […] au Japon, les jésuites, plus tard les membres des divers Ordres religieux, ne pouvaient pas éviter d'être solidarisés avec certains forbans sans scrupules prêts à tous les métiers. Le heurt se produisit principalement à propos du commerce d'esclaves que certains Portugais avaient organisés à Nagasaki. »[420]

---

[417] L'*Histoire générale des Voyages* mentionne l'attitude des Portugais, négociants et religieux, dont certains deviennent arrogants : *« J'ai souvent entendu raconter, dit-il, par des Japonais dignes de foi que l'orgueil et l'avarice contribuèrent beaucoup à rendre toute la nation portugaise odieuse au Japon. Les nouveaux Chrétiens mêmes étaient surpris et souffraient impatiemment que leurs pères spirituels n'eussent pas seulement en vue le salut de leur âme, mais qu'ils eussent aussi l'oeil sur l'argent de leurs Prosélytes et sur leurs terres ; et que les Marchands, après s'être défaits de leurs marchandises à très haut prix, exerçassent encore des usures insupportables. »*

Si les commerçants portugais manoeuvrent afin de pouvoir s'enrichir par des pratiques usurières, les religieux quant à eux seraient intéressés par les possessions de leurs ouailles : *« Les richesses et le succès imprévu de la propagation de l'Évangile, enflèrent d'orgueil les Laïques et le Clergé. Ceux qui étaient à la tête du Clergé trouvèrent au-dessous de leur dignité d'aller toujours à pied, à l'imitation de Jésus-Christ et de ses Apôtres : ils n'étaient pas contents, s'ils ne se faisoient pas porter dans de magnifiques chaises, imitant la pompe du Pape et des Cardinaux à Rome. »* Prévost, abbé, *Histoire générale des Voyages*, *op. cit.*, tome dixième, p. 607.

[418] *« Historiquement parlant, il va de soi que l'évangélisation des pays d'Asie par ces missionnaires eut lieu parallèlement à des tentatives d'expansionnisme militaire et économique. »* Ichikawa, Shin-ichi, « Les mirages chinois et japonais chez Voltaire », *op. cit.*, p. 77.

[419] Bernard, Henri, « Le triomphe du mercantilisme » dans *Infiltrations occidentales au Japon avant la réouverture du XIXe siècle*, *Bulletin de la Maison franco-japonaise*, Tôkyô, 1939.

[420] *Ibid.,* p. 9.

3- Déférence et soumission des Hollandais : la visite annuelle au *shôgun*

Les premiers récits concernant des visites effectuées à Edo au palais du *shôgun* remontent au début du XVIIe siècle[421]. Toutefois, aussi imposantes qu'aient pu être les entrevues avec le despote de l'époque, elles n'avaient jamais donné naissance à une description aussi détaillée et précise que celle de Kaempfer[422]. Le médecin a en effet décrit avec précision le décor[423], le faste, le cérémonial, l'attitude des participants japonais vaguement entrevus, la curiosité impatiente des femmes cachées derrière un paravent, la mise en scène préparée de façon à ce qu'elles puissent voir les curieux étrangers sans être vues et les gestes auxquels sont soumis les visiteurs[424]. Les descriptions relatives à cette visite officielle, notamment les diverses salutations, constituèrent l'un des thèmes récurrents "incontournables" présentés dans les divers écrits relatifs au Japon suite à la curieuse description qu'en avait donné le médecin[425]. Certains auteurs, qui copient ou paraphrasent le texte du médecin, sans citer le texte source comme c'était bien souvent le cas, ajoutent des commentaires au sujet de l'attitude du médecin et critiquent également la "servilité" des Hollandais. Si les scènes décrivant le curieux cérémonial auxquels se prêtaient à contre-coeur les visiteurs pouvaient paraître bien étranges au public européen, qui goûtait aux charmes de

---

[421] Caron, François, *op. cit.,* p. 81 et suiv. François Caron, qui est allé à plusieurs reprises librement à Edo, nous donne maints détails au sujet des diverses constructions qui forment le palais d'Edo et il décrit des scènes de promenade du *shôgun* aux alentours de la capitale.

[422] Kaempfer, Engelbert, tome troisième, *op. cit*., p. 94 et suiv.

[423] Kaempfer critique une description faite par Montanus : « *La salle d'audience, [...] ne ressemble en rien à celle qui a été décrite et représenté par Montanus, dans ses Ambassades mémorables des Empereurs du Japon : le Trône élevé, les marches par où on y monte, les tapis [...] n'ont de fondement que dans l'imagination de cet Auteur. » Ibid.*, p. 95.

[424] Dans notre chapitre quatre nous avons déjà relaté les deux déplacements que Kaempfer effectua jusqu'à Edo ainsi que son entrevue avec le *shôgun.* Cf. notre partie trois, p. 323.

[425] Rappelons que le *shôgun* est présenté de façon erronée dans les textes sous le titre d' « empereur ».

l'exotisme, elles eurent par contre un effet négatif dans l'appréciation de ceux qui s'y soumirent et constituèrent un argument à l'encontre des Hollandais prêts à essuyer n'importe quel affront afin de pouvoir continuer leur "fructueux" commerce. Dans certains ouvrages, cette brève visite de politesse accomplie auprès de l'homme fort du pays est présentée comme le point culminant dans le récit du voyage au Japon. Mais si une place importante fut accordée à cet épisode, c'est en raison de l'attitude "servile" des Hollandais sans qu'il soit toujours aisé, aujourd'hui, de faire la part de l'intention polémique et celle de l'indignation réelle à l'égard des Bataves qui se plient à une curieuse gestualité devant des Asiatiques[426] à une époque où les Européens se considèrent supérieurs aux habitants de ce pays lointain. Cette corvée annuelle était toutefois indispensable pour le maintien des bonnes relations commerciales[427] entre le Japon et la Hollande car à cette occasion les Hollandais renouvelaient les traités de commerce avec les responsables accrédités du *shôgunat* et réitéraient leurs gages de respect et de soumission envers les autorités et échangeaient de coûteux cadeaux[428]. Le chapitre relatif à cette visite officielle suscita également un tollé de réprobations car le médecin exprima dans son ouvrage une certaine sympathie envers le despote qu'il présenta sous les traits d'un régent éclairé.

Nous examinerons deux ouvrages qui relatent, sous une forme romancée, l'entrevue auprès du *shôgun*. Il s'agit des *Lettres chinoises*[429], récit épistolaire du marquis

---

[426] Le gouvernement des Tokugawa avait d'ailleurs établi, juste après que Ieyasu soit devenu le dirigeant du pays, divers cérémoniaux pour asseoir son autorité en imposant des règles strictes.

[427] Les Chinois, seuls étrangers autorisés à séjourner au Japon en dehors des Hollandais, n'effectuaient pas ce déplacement annuel, ce qui leur évitait des frais inutiles. Il est certain que les gens de la VOC se seraient bien passés de cette obligation qui constituait une charge financière lourde à supporter.

[428] C'était également l'occasion de faire entrer de l'argent à la fois dans les caisses du *Bakufu* et de faire marcher l'économie du pays. En effet, les divers services rendus aux Hollandais étaient payés à prix d'or et permettaient à de nombreuses personnes d'en profiter.

[429] *Les Lettres chinoises*, Argens, Jean-Baptiste de Boyer, marquis d', *Lettres chinoises*, *op. cit.,* tome troisième.

d'Argens publié en 1751 et du *Voyageur François*[430], de Delaporte publié en 1766 dans lesquels l'épisode de l'entrevue est remanié ou mis en scène. Dans ces deux ouvrages, un personnage voyage à travers le Monde et envoie des lettres dans lesquelles il narre son périple en décrivant les pays visités. Dans ces missives, il est question du Japon et il est manifeste que les deux auteurs précédemment cités paraphrasent le texte de Kaempfer auquel ils empruntent nombre d'informations. On peut même dire qu'il s'agit d'un travail de réécriture où, selon une pratique courante à l'époque, les auteurs ont pris quelque liberté avec le texte premier tout en suivant de très près la teneur des propos du médecin allemand. Le roman par lettres oblige le narrateur à exprimer ses sentiments, et les auteurs donnent une vivacité à leur texte que nous ne trouvons pas dans le texte initial. Le passage concerné est d'autant plus intéressant que les personnages expriment leurs impressions sur la façon dont l'entrevue se déroule et les différents gestes que le *shôgun* leur demande d'imiter.

Dans le roman du marquis d'Argens, *Les Lettres chinoises*, il est question de cette entrevue dans une des lettres envoyées par le Chinois voyageur à l'un de ses amis. L'auteur met en scène la visite des Hollandais au *shôgun*[431]. Le marquis présente ainsi l'arrivée des Hollandais dans la salle d'audience et les salutations d'usage:

« A ces mots il se prosterna par terre, et se traîna avec les mains et les genoux entre le trône de l'empereur et les tables où l'on avoit mis les présens : ensuite il se releva sur ses genoux, et se courba peu après, donnant du front à terre. Cela fait, il se retira sans dire un seul mot, rampant toujours sur son ventre, et marchant à reculons comme un écrevisse. »[432]

---

[430] Delaporte, abbé, Le *Voyageur François, op. cit.*, tome sixième.

[431] Le marquis d'Argens met également en scène la visite des Hollandais au *shôgun:* livre 5. (Lettre cent vingt-cinquième). Un Chinois participe à l'audience. Les passages qui narrent cet épisode sont bien évidemment copiés à partir de l'ouvrage de Kaempfer.

[432] Argens, Jean-Baptiste de Boyer, marquis d', *Lettres chinoises, tome cinquième, op. cit.*, lettre 125, p. 49.

Les réminiscences du texte de Kaempfer sont aisément décelables[433]. Mais alors que ~~si~~ le médecin allemand met son récit en situation et détaille le lieu dans lequel il prend place et qui lui donne partie de son sens (à savoir le palais) l'auteur de la lettre, le soi-disant voyageur chinois, Kiou-Che, vitupère contre les salutations et les marques de politesse adressées au *shôgun* et en fait une sorte d'acte d'adoration à l'égard d'une divinité :

« Il faut bien être amoureux de tout ce qui peut favoriser le commerce, pour donner des marques d'une soumission aussi profonde. Les Européens ne font pas seulement pour leur Prince, mais même pour la Divinite Suprême, les actes de respect et d'adoration qu'ils pratiquent pour un Roi qui leur accordent la permission d'acheter de la porcelaine et de petites armoires. [...] N'est-ce pas traiter un homme comme un Dieu que de l'adorer sans lui rien dire ? Il faut que les Hollandois conviennent qu'ils traitent le Souverain du Japon comme une Divinité, ou qu'ils avouent que ce Prince les regarde, non pas comme des hommes, mais comme de vils oiseaux, qui ne doivent point parler et avoir cet avantage commun avec lui. »[434]

Une description analogue à celle de Kaempfer reprise dans d'autres ouvrages présente les différentes mimiques auxquelles les Hollandais doivent se plier afin de distraire la cour:

« Ce fut alors noter notre tour et nous fûmes destinés à donner la comédie à toute la Cour, [...] On nous fit mille questions impertinentes et ridicules, on vouloit savoir l'âge et le nom de chacun de nous ; nous fûmes obligés de l'écrire sur une feuille de papier. On nous commanda d'ôter nos manteaux noirs, on nous fit asseoir, ensuite tenir debout, marcher, arrêter, complimenter les uns les autres, sauter, faire l'ivrogne, écorcher le langage Japonois, lire et parler en Hollandois, chanter, peindre, danser, enfin on nous

---

[433] *« Il rendit ses respects à l'Empereur, et fit les prosternations accoutumées : selon cet usage, il se traîna avec les mains et les genoux à l'endroit qui lui fut montré entre les présens qui étoient arrangez d'un côté et l'endroit où l'empereur* (le *shôgun*) *étoit assis qui étoit de l'autre. Alors, se mettant à genoux, il se courba de sorte qu'il donna du front à terre, enfin il se traîna à reculons comme un écrevisse, sans proférer un seul mot. »* Kaempfer, Engelbert, tome troisième, *op. cit*., p. 94.

[434] *Ibid.*, p. 49-50.

fit faire tout ce qui peut contenter la curiosité des femmes ; et il n'est aucun personnage qu'il ne nous fallut jouer pour divertir l'Empereur et la Cour. »[435]

De manière tout à fait invraisemblable, l'observateur chinois fictif s'emporte contre l'attitude servile des Hollandais en amplifiant les signes de leur soumission :

« Est-ce donc là, disois-je, ces Européens qui paroissent si fiers lorsqu'ils sont chez eux, ou dans un païs où ils ont quelque autorité ? Qui pourroit les reconnaître à Jedo, les voiant (sic) *danser comme des animaux qu'on montre par curiosité, et servir de jouet aux femmes et aux enfans dans l'antichambre des Nobles Japonois ? Ces Hollandois si flegmatiques, [...] sont transformés en marionnette, chantent, dansent, sifflent, comme si leurs corps n'étoient plus que de simples machines, gouvernés par la fantaisie des nobles Japonois. Ho! Qu'un gain, qui coûte autant que celui qu'ils retirent du commerce du Japon, est acheté chèrement ! Les autres Nations Européennes ne doivent pas leur envier. J'aimerois mieux [...] : vivre pauvre que de refaire un second voïage à Jedo. »*[436]

Dans *Le Voyageur François,* de l'abbé Delaporte, qui paraphrase le texte de Kaempfer, l'entrevue fait l'objet d'un discours moins polémique. En effet, l'ambassadeur, (le *capitan*), de retour de l'audience auprès du « prince » (le *shôgun*), se réjouit d'avoir bien été reçu. Le narrateur qui a assisté à l'audience, étonné, le questionne :

« Mais répondis-je, ce prince n'a pas daigné nous parler ; comment peut-on croire qu'il nous ait bien reçu ? C'est répliqua l'Envoyé, parce qu'il nous a dispensés de la scène humiliante, à laquelle ont été assujestis plusieurs de mes prédécesseurs. Je n'ai pas oublié, continua-t-il, l'espèce de farce à laquelle j'assistai moi-même autrefois, et où l'on me fit jouer, comme aux autres, un personnage très désagréable. »

Loin d'être seulement prétexte à une critique contre les Hollandais, le récit est ici au service d'une considération morale plus générale sur le pouvoir des richesses : « Je n'ai

---

[435] *Ibid.*, p. 51-52.
[436] *Ibid.*, p. 53-54.

jamais mieux connu combien le désir des richesses a de pouvoir sur les hommes, que depuis que j'ai été témoin des souplesses serviles de nos Hollandois en cette occasion. »[437] Delaporte propose une scène identique à celle narrée par le voyageur allemand énumérant les gestes et attitudes auxquels les Hollandais doivent se plier[438].

Voltaire ne manque pas, lui non plus, de mentionner cet épisode qui lui permet de souligner la relativité du statut des Hollandais en Orient : « Roi à Batavia, esclaves au Japon » :

« Ils viennent chaque année subir cette prison pour gagner de l'argent : ceux qui sont rois à Batavia dans les Moluques, se laissent traiter en esclaves ; on les conduit, il est vrai, de la petite isle où ils sont retenus, jusqu'à la cour de l'empereur ; et ils sont partout reçus avec civilité et avec honneur ; mais gardés à vue et observés : leur conducteur et leurs gardes font un serment par écrit de leur sang, qu'ils observeront toutes les démarches des Hollandais, et qu'ils en rendront un compte fidèle. »[439]

De même, dans l'ouvrage de l'abbé de Raynal, on peut lire :

« Les Hollandais, […] ont été dépouillés de la liberté et des privilèges dont ils jouissoient. Depuis 1641, ils sont relégués dans une isle artificielle, élevée dans le port de Nangazaki, et qui communique par un pont à la ville. [....] Dans cette espèce de prison, ils sont traités avec un mépris dont on n'a point d'idée ; ils ne peuvent avoir de communication qu'avec les commissaires chargés de régler le prix et la qualité de leurs marchandises. Il n'est pas possible que la patience avec laquelle ils souffrent de traitement depuis plus d'un siècle, ne les ait avilis aux yeux de la nation qui en est témoin, et que l'amour du gain ait porté à ce point l'insensibilité aux outrages, sans avoir flétri le caractère. »[440]

---

[437] Delaporte, abbé, *Le Voyageur françois, op. cit.*, tome sixième, p. 170-171.

[438] *« Il (l'empereur) nous fit ordonner successivement d'ôter nos manteaux, de nous tenir debout, de marcher, de nous arrêter, de nous complimenter les uns les autres, de sauter, de faire les yvrognes (sic), d'écorcher la langue japonoise, de lire en hollandois, de chanter, de danser, de mettre et d' ôter nos manteaux.[...] Jugez, nous dit l'envoyé, de ce que je pensois moi-même, de me voir ainsi métamorphosé tout à coup en bouffon, et obligé de contenter tous les caprices d'un homme, qui nous regardoit comme ces animaux de foire que les bateleurs font danser dans les carrefours d'Amsterdam. »Ibid.*, tome sixième, p. 178-179.

[439] Voltaire, *Histoire générale des moeurs, op. cit.,* p. 233.

[440] Raynal, abbé, *op. cit.*, p. 146.

F- Un exemple de récurrences narratives dans les ouvrages du XVIe au XVIIIe siècle : la représentation de l'empereur (*daïri*)

1- Les premières descriptions du *daïri*

Dans les textes européens des XVIIe et XVIIIe siècles, l'empereur du Japon, désigné à l'aide du terme *daïri* ou encore *dayro*[441] fait lui aussi l'objet d'une récurrence narrative qui mérite d'être prise en considération. Les descriptions fantasques, pour ne pas dire grotesques, qui ont présenté l'homme qui occupait cette fonction devenue « purement » honorifique étonnèrent le public en raison des moeurs surprenantes que les auteurs lui imputaient. Durant deux siècles, les différentes affabulations à son sujet ont été publiées sans vraiment soulever de doute profond même si certains auteurs ont parfois été circonspects. Ces représentations de l'empereur d'un lointain pays[442] peu connu et considéré comme « différent », nous renseignent peut-être davantage sur l'imaginaire européen et l'attente des lecteurs prêts à se projeter dans un monde où l'éloignement géographique permettait de satisfaire un goût pour l'étrange. La vie de l'empereur, entourée d'un certain mystère en raison de ses supposées origines divines et de son existence en retrait du monde politique et social, avait donné naissance dès le début du XVIIe siècle à différentes affabulations relatives à son mode de vie et à ses activités quotidiennes.

---

[441] Plusieurs vocables sont employés pour le nommer. Le terme *daïri* (ou encore *daïro*) terme signifiant « porte »désigne « l'empereur du Japon » dans les ouvrages européens. Le terme ordinairement utilisé au Japon de nos jours pour le désigner est celui de *tenno*.

[442] Voir Bodart-Bailey, Beatrice, *op. cit.,* p. 63 et suiv.

Rappelons dans un premier temps que le "véritable empereur en titre[443], le *daïri*[444], qui ne porte pas de nom propre dans les textes européens tout comme si la même personne avait siégé éternellement sur le trône à travers les siècles, séjournait à Méaco (ou Miyako), la ville impériale. Conformément aux légendes relatives à la naissance mythologique du pays, l'empereur, considéré comme le fils des dieux, était une sorte d'« intouchable ». Dans sa *Relation,* François Caron, l'initiateur du portrait en question, donne quelques explications relatives au sujet du statut du *daïri* :

« On sait par les chroniques du Japon que depuis l'origine jusqu'au siècle dernier le pays fut gouverné par un prince héréditaire nommé le deyro. *Les Japonais le considèrent à la fois comme leur souverain et comme un saint. Ainsi n'y eut-il jamais de guerre civile contre sa personne [...] « C'est parce que la personne des* deyro *est sacrée pour les Japonais qu'ils ne foulent jamais la terre. Ni le soleil, ni la lune, aucune lumière ne doit briller sur leur tête et sur leur corps. On ne rogne aucune partie de leur corps, ni leurs cheveux, ni leur barbe, ni leurs ongles. [...] A chacun de leurs repas tout ce qu'ils mangent est cuisiné dans de nouveaux pots.»* [445]

2- La vie « fantasmée» du *daïri*

Le tableau brossé par le négociant attribue, on le voit, au *daïri* un mode de vie singulier. Un dignitaire de haut rang est évidemment entouré par un parterre de nombreuses femmes, épouses et maîtresses, choisies pour son service et son agrément,

---

[443] Si à partir de la montée en puissance de la famille Tokugawa, les différents *shôgun* furent dans les faits les "réels" dirigeants politiques et militaires du pays, hiérarchiquement ils n'étaient en principe que les vassaux du véritable empereur. Ils ne portaient en aucune manière le titre impérial affublé par erreur par les Européens. Le titre de *shôgun* signifiait général en chef des armées.

[444] Le terme actuel japonais employé communément est celui de *tennô*.

[445] Proust, Jacques, *Le puissant royaume du Japon, la description de François Caron*, *op. cit*., p. 92-93.

de même que la vie à la cour se doit d'être très fastueuse :

« Ils ont douze femmes légitimes, épousées en grande pompe, avec toutes sortes de cérémonies. Quand le deyro sort, ses douze femmes le suivent, chacune dans son carrosse, artistiquement décoré de ses armoiries et de ses titres. Il y a aussi dans son palais douze maisons, sur deux rangs, six de chaque côté [...] On prépare tous les soirs dans chacune des douze maisons le banquet et le souper [...] Dès que le deyro est entré dans une maison, on se hâte d'apporter tout ce qui a été préparé dans les onze autres, et les onze autres femmes s'y réunissent avec leurs suivantes et leur musique pour partager la joie de celle que le deyro a trouvée digne de recevoir sa visite. »[446]

Par la suite, nombre d'auteurs et compilateurs de la fin du XVIIe et du XVIIIe siècle ont emprunté le passage de Caron relatif au *daïri* publié une première fois en français en 1664, dans l'ouvrage de Thévenot qui en fit la traduction[447]. Montanus reprendra quelques décennies plus tard dans *Les Ambassades mémorables*[448], et à deux reprises, les thèmes relatifs au *daïri* en paraphrasant le texte de Caron sans citer ses références. Un autre passage de Caron relatif à la naissance du descendant du *daïri* donnera également lieu à des reprises textuelles dont l'intertextualité sera toutefois gommée et qui apparaîtront donc aux lecteurs comme des tranches de la vie impériale japonaise malgré leur caractère quelque peu invraisemblable.

« Quand un fils naît au deyro, dont on espère qu'il lui succèdera, on fait venir quatre-vingts jeunes et belles femmes qui allaitent, pour choisir celle qui sera sa nourrice. Elles sont toutes mariées à des nobles de bonne famille et de grande réputation. [...] Puis on fait une grande fête. Le jour suivant, on choisit quarante de ces quatre-vingts femmes qui, bien que moins nombreuses, sont traitées avec encore plus d'honneur et de cérémonies. [...] Chaque sélection s'accompagne de cérémonies, de

---

[446] *Ibid.*, p. 93.

[447] Thévenot, Melchisédech, éditeur. *Relations de divers voyages curieux qui n'ont point été publiées et qu'on a traduit ou tiré des Originaux des voyageurs François, [...]* Volume deux: « *Relation de l'Empire du Japon comprise dans les réponses que François Caron Président de la Compagnie Hollandoise en ce païs, fit au sieur Philippe Lucas Directeur Général des affaires de la même Compagnie des Indes Orientales. Revue et augmentée par l'auteur, [...]* », p. 1-33. Publié à nouveau en français en 1715.

[448] Montanus, Arnold, *Les Ambassades mémorables, op. cit.*, tome premier, p. 127 et p. 224.

fêtes et de remises de cadeaux de plus en plus extraordinaires. [...] Le temps des fêtes passé, le lait de son sein est pressé dans la bouche de l'enfant qui, entre-temps, a été nourri par une des plus nobles dames de la cour. »[449]

La démesure qui entoure les grands évènements de la vie du *daïri* a semblé toutefois insolite au pasteur protestant hollandais Montanus qui met en doute le récit qu'il a emprunté et conclut : « C'est là où finit la cérémonie, et où je prétends me reposer, tant je languis dans la description des fadaises, et des grimaces dont les Princes éblouissent les ignorants.»[450]

La représentation du *daïri* dans les ouvrages du XVIIIe siècle

Les descriptions de ce haut dignitaire présentées par Caron et peut-être imputables à son imagination ou à l'imperfection de ses sources furent également reprises par Kaempfer qui emprunte ses informations à l'ouvrage de Montanus, minutieusement étudié à Batavia, avant son départ pour le Japon. Le naturaliste allemand, qui ne cite pas ses sources, note que si l'empereur, le *daïri*[451], est pauvre il reçoit par contre des subsides du *shôgun* et des nobles auxquels il attribue des titres. « Ce qui fait rentrer des sommes considérables dans son épargne. »[452] L'auteur abrège les descriptions sans mettre en doute le récit qu'il reprend. Ajoutant qu'il prend douze femmes, il écrit que :

« Je n'entrerai pas dans le détail ennuyeux de ces cérémonies éclatantes et pompeuses qui accompagnent son mariage, ou l'accouchement d'une Impératrice, ou le

---

[449] Caron, François, *op. cit.*, p. 94.
[450] Montanus, Arnold, *ibid.*, p. 225.
[451] « *La Nation Japonoise, accoutumée, [...] à le regarder comme un descendant des Dieux et des demi-Dieux, est entrée, sans peine, dans toutes les vues qu'on s'est efforcé de lui inspirer. Les* Daïris *sont regardés comme des Pontifes Suprêmes, dont la personne est sacrée. »* Kaempfer, Engelbert, *op. cit.*, tome premier, p. 238.
[452] *Ibid.*

choix d'une Nourrice pour l'héritier de la Couronne. C'est assez de dire, qu'elles sont d'une splendeur qui dépasse l'imagination, et qu'on ne pourroit pas faire davantage. »[453]

Charlevoix, qui estime accomplir un travail d'historien, cite ses sources, à la fois Caron et Kaempfer. Il décrit également les moeurs et les fêtes qui entourent la vie du *daïri*[454] en exprimant à plusieurs reprises ses doutes au sujet des descriptions dont nous avons donné un bref aperçu. Sceptique envers les descriptions affabulatrices, l'auteur, tient à exprimer son peu de confiance dans les affirmations de ses prédécesseurs et prend des précautions oratoires afin de montrer ses doutes : « D'ailleurs tout ce qu'on en rapporte, n'est pas également certain. Ainsi comme je ne garantirois pas tout ce qu'on prétend qu'il se passe... »[455] Dans le passage relatif au mariage du *daïri,* la naissance d'un héritier ainsi que le choix d'une nourrice, il réitère ses propos dubitatifs et souligne qu'il préfère abréger ses descriptions. Si le jésuite cite ses références, c'est aussi afin de ne pas porter la responsabilité du contenu du passage en question dont certains propos tiennent de l'invraisemblable: « Comme je crois ne pas, dis-je, pouvoir garantir tous ces faits, j'ai cru pouvoir me dispenser d'en charger cet ouvrage. »[456] Relatant les coutumes relatives aux repas de l'empereur, et de l'usage de vaisselle neuve à chaque repas, etc., l'auteur prend å nouveau des précautions qui attestent du peu de foi qu'il accorde au récit de Caron: « dans les relations de François Caron, cet auteur prétend qu'on prépare... »[457]. Citer ses sources, répéter à plusieurs reprises « on dit », lui permet à la fois de prendre ses distances d'avec les énoncés qui lui semblent peu

---

[453] *Ibid.*
[454] Charlevoix, Pierre François-Xavier, *Histoire et description générale du Japon*, 1736, *op. cit.*, tome premier, p. 75.
[455] *Ibid*.
[456] *Ibid.*, p.76.
[457] *Ibid.*

crédibles et de « déréaliser » les faits narrés en les renvoyant à leur origine textuelle. Néanmoins, comme Kaempfer, Charlevoix ne semble pas mettre en doute la nécessaire immobilité de l'empereur, offrant ainsi un témoignage de ce qui pouvait être considéré comme crédible à cette époque :

« Il n'est pas permis à cet Empereur de toucher la terre, même du pied, elle le profaneroit, ainsi lorsqu'il veut aller quelque part, il faut qu'il soit transporté par des personnes destinées à cet office. On prétend même qu'il ne se montre jamais au grand air. Quelques auteurs ont écrit, qu'il n'étoit pas permis de lui couper les cheveux, ni la barbe, ni les ongles, mais Kaempfer nous assure qu'on lui rend ces petits services tandis qu'il dort.»[458]

Se protégeant derrière le nom de Kaempfer, qui semble accorder, lui, sa confiance aux affabulations de Caron, le jésuite lui fait porter la responsabilité de la véracité des détails relatifs au *daïri*. Il suppute que « l'espèce de culte religieux qui lui est rendu a « augmenté à proportion que leur autorité a diminué »[459], ce qui semble juste. Dans la partie relative à l'emploi du temps quotidien du *daïri*, le jésuite paraphrase à nouveau le texte relatif à l'empereur. Toutefois, comme dans de nombreux cas, il est difficile de savoir quel texte il paraphrase, celui de Caron, de Montanus ou encore de Kaempfer :

« Autrefois il étoit obligé de s'asseoir tous les matins sur son Trône [...] Cette immobilité était prise comme une augure de la tranquillité de l'Empire, et si par malheur il lui arrivoit de se remuer tant soit peu, ou de détourner les yeux vers quelqu'une de ses Provinces, on s'imaginoit que la guerre, la famine, ou d'autres semblables calamitez ne tarderoient pas à désoler le pays. Dans la suite on jugea à propos de le décharger de cette gênante et ridicule cérémonie. »[460]

---

[458] *Ibid.*
[459] *Ibid.*
[460] *Ibid.*, p. 75.

Comme on le voit, tout en étant fort circonspect, Charlevoix narre cependant le mode de vie de l'empereur avec maints détails[461], même si la réalité historique était tout autre[462].

4- **Une comparaison malheureuse**

Kaempfer, dans une sorte de lecture comparatiste des systèmes politiques et religieux occidentaux et japonais, a commis une erreur qui sera en quelque sorte démultipliée en raison des nombreuses reprises qui en seront faites. Dans son *Histoire du Japon* il affirme en effet, qu'il y aurait deux empereurs, un empereur laïc, le *shôgun*, et un empereur ecclésiastique, le *daïri*[463], le véritable empereur. Déchiffrant la réalité politique japonaise à travers son expérience d'Européen, il a donc présenté ce dernier sous l'étiquette d'« empereur Ecclésiastique », une sorte de « pape de Rome ». Par la suite les auteurs européens l'ont ainsi considéré, un représentant religieux à qui était réservée uniquement la charge des affaires religieuses. Certes, si comme nous l'avons signalé, il exerçait sous les Tokugawa un semblant de « fonction religieuse » et portait le titre honorifique de « chef des cultes », la ressemblance s'arrêtait là. En aucune manière

---

[461] *« On ne lui apprête jamais deux fois à manger dans les mêmes vaisseaux, et il en est de même de toute sa vaisselle, elle ne sert qu'une fois, il est vrai, que tout cela est d'argile, mais d'un argile extrêmement propre ; on en casse toutes les pièces à mesure qu'on les lève de sa table; et l'on est fortement persuadé que si quelqu'un, qui ne fut pas de la Famille Impériale, en usoit après lui, la bouche et la gorge lui enfleroit d'abord, et qu'il s'y feroit une inflammation, qui mettroit sa vie en danger. On dit à peu près la même chose de ses habits, si quelque profane s'avisoit de les porter après lui, sans sa permission, on ne doute point qu'il n'en fut puni sur le champ, par une enflure de tout le corps. »* Charlevoix, Pierre François-Xavier, *Histoire du Japon*, édition de 1736, *op. cit.*, tome premier, p. 76.

[462] Se reporter à Macé, Francois et Mieco, *Le Japon d'Edo*, *op. cit.*, p. 92.

[463] *« Ce fut Kaempfer qui fut le premier à faire valoir l'existence de la double structure politique au Japon ; le souverain laïque qu'il appellera, dans son Histoire, l'empereur et le souverain ecclésiastique qu'il nommera le Daïro.»* Ishikawa, Shin-ichi, *Le Japon vu par les Encyclopédistes*, *op. cit.*, p. 85.

il n'était l'équivalent d'une sorte de « pape » des religions du Japon[464]. Voltaire, trompé par le médecin, reproduit lui aussi la même erreur en présentant le *daïri* comme une sorte de « pape » :

« L'empereur ecclésiastique, nommé daïri, est une idole toujours révérée, et le général de la couronne, qui est le véritable empereur, tient avec respect le daïri dans une prison honorable. Ce que les Turcs ont fait à Bagdad, ce que les empereurs allemands ont voulu faire à Rome, les Taicosamas *l'ont fait au Japon. »*[465]

Trompé par ses sources (Kaempfer), le penseur écrit par erreur que le *shôgun* est le vrai empereur, ce qui était faux. Dans les textes publiés au cours du XVIIIe siècle, notamment l'*Encyclopédie*, le portrait du personnage et la présentation des habitudes quotidiennes qu'on lui attribue sont reprises de façon identique, hormis quelques changements qui n'altèrent aucunement la description générale[466]. Montesquieu, qui lui donne le titre de « pape du Japon » émet des réserves et employant un verbe dubitatif dans son discours, laissant ainsi transparaître ses doutes quant au récit des origines de la personne en question:

« Il me paroît que [...] le Pape du Japon, qui est le Daïro, est héréditaire, de race céleste, et peut être mâle ou femelle, pourvu qu'il soit de la race. [...] Le Daïro *ne peut toucher la terre de ses pieds, ni aller dehors, parce que le soleil n'est pas digne de toucher sa tête de ses rayons. Il étoit, il n'y a pas longtemps, plusieurs heures le matin sur son trône, la couronne sur la tête, immobile, ce qui étoit un signe de la stabilité de l'empire, car, s'il tournoit la tête de quelque côté, on craignoit qu'il n'y arrivât des*

---

[464] Les autorités *shôgunales* lui marquaient toutefois du respect en raison de son ascendance et de sa fonction politique limitée à un rôle d'apparat. Il recevait des subsides du pouvoir *shôgunal* mais était en même temps surveillé par celui-ci.

[465] Voltaire, François-Marie Arouet de, « Des découvertes des Portugais », chap. CXLII, « Du Japon », *Essai sur les moeurs et l'esprit des nations, op. cit.,* p. 194.

[466] *« C'est aujourd'hui le souverain pontife des Japonois, ou comme Kaempfer l'appelle, le monarque héréditaire ecclésiastique du Japon. En effet, l'empire du Japon a présentement deux chefs ; à savoir, l'ecclésiastique qu'on nomme* daïro*, et le séculier qui porte le nom de* kubo*. Ce dernier est l'empereur du Japon, et le premier l'oracle de la religion du pays. »* L'article est précédé de l'en-tête : Dairô (le) s. m. Hist. Du Jap. Cf : *http:// diderot_alembert.free.fr/J.html,* août 2006

guerres dans les provinces de ces côtés-là. »[467]

En définitive le philosophe, qui note la pauvreté du souverain[468], s'est lui aussi contenté des explications de Kaempfer, écrivant qu'il « étoit de la race des dieux ». Il signale que: « Le Cubo ou empereur laïc lui rendoit des honneurs, sans lui laisser de crédit ; et pour ôter aux ecclésiastiques tout le pouvoir, il cherchoit à faire goûter au peuple le théïsme, et les dogmes de Confucius. »[469] Ainsi le *shôgun* pousserait-il le peuple à devenir athée (ou confucianisme) afin de diminuer l'influence de l'empereur.

À une époque où les lettrés luttaient contre l'ignorance et les superstitions, certaines affirmations relatives aux mœurs pour le moins curieuses de l'empereur ne semblent pas avoir soulevé la suspicion hormis chez quelques-uns d'entre eux[470]. La Harpe énonce une remarque intéressante au sujet des repas de l'empereur, « préparés dans douze appartements du palais ». Il conclut en effet la réécriture de ce passage en affirmant : « Cela n'est pas beaucoup plus extraordinaire que ce que nous avons vu parmi nous plus d'une fois, c'est à dire un homme à peu près sûr de dîner tout seul se faire servir un repas de quinze personnes. »[471] Les curieuses coutumes du Japon, imaginées en partie par les auteurs du XVIe siècle, recopiées par ceux du XVIIIe siècle, n'étaient peut-être pas en définitive si éloignées de celles d'un roi nommé Louis XIV...

---

[467] Montesquieu, *Spicilège*, *op. cit*., p. 1354. *« Il me paroît que [...] le Pape du Japon, qui est le Daïro, est héréditaire, de race céleste, et peut être mâle ou femelle, pourvu qu'il soit de la race. »* La question qui importe à l'écrivain est de connaître les rapports entre la religion et le système de gouvernement.

[468] *« La cour du Daïro est fameuse, dit l'auteur,* (Kaempfer) *par une magnifique pauvreté. Il n'a que les revenus de Miaco et son territoire, quelques pensions mal payées, qu'il tire de l'Empereur séculier et la vente des titres d'honneur. »* Montesquieu, *Spicilège*, *op. cit*., p. 1355.

[469] Raynal, Guillaume-Thomas, *Histoire politique et philosophique des établissements, op. cit*., p. 145.

[470] D'une manière générale les auteurs ou éditeurs des différentes *Collections de Voyages* eux-mêmes ne critiquaient pas beaucoup le manque de véracité de certaines descriptions pour le moins anachroniques qui même si elles leur paraissaient saugrenues, leur semblaient quelquefois possibles.

[471] La Harpe, Jean-François, *Abrégé de l'Histoire générale des voyages*, *op. cit.*, p. 143.

Sa répartie relativise quelque peu les curieuses coutumes attribuées de façon erronée à l'empereur[472] et qui, étaient bien éloignées de la réalité historique japonaise, comme le souligne un spécialiste contemporain du XVIIIe siècle européen, Nakagawa Hisayasu :

« Tout Japonais, historien ou amateur, écoutant un pareil conte, ne pourrait sérieusement penser qu'il s'agit d'une description de l'empereur. A cette époque, la famille impériale vivait, sinon de façon pauvre, en tout cas très sobrement. L'empereur n'aurait pas eu les moyens d'entretenir une douzaine de femmes, et encore moins dans le luxe qu'on lui prête. »[473]

5- **L'appréhension d'une culture différente**

Les descriptions fantasques de l'empereur[474], donnèrent lieu à l'une des images topique qui contribua à la construction, durant de longs siècles, Yama-uchi Hisashi, note que les descriptions physiques du daïri proposées par François Caron relèvent de la pure et simple imagination de son auteur[475]. L'empereur n'avait évidemment nul besoin de fuir la lumière pas plus qu'il n'avait à son service un aréopage de nombreuses femmes. Il ne vivait pas comme un ermite solitaire en pleine montagne, même s'il devait se soumettre à quelques obligations[476]. Toutefois cette légende fantaisiste persista

---

[472] Karl Thunberg, qui séjourna au Japon quelques années avant la Révolution française, de 1775 à 1776, s'est lui aussi apparemment reposé sur l'image négative de l'empereur brossée par les auteurs qui l'ont précédé sans chercher à s'enquérir à son sujet. D'une manière quelque peu cavalière, sur un ton badin et flagorneur et dans un style qui diffère du ton posé de son ouvrage, il écrit que : « Ce vice dieu imbécile naît, vit, ou plutôt végète et meurt dans l'intérieur de son palais, d'où il ne sort pas une seule fois dans sa vie. », Cf. Thunberg, Charles Pierre, *Voyages de C. P. Thunberg, au Japon, par le cap de Bonne Espérance, les Isles de la Sonde etc, op. cit*, p. 166.

[473] Nakagawa, Hisayasu, *Des lumières comparatistes*, *op. cit*., p. 250.

[474] Ces descriptions furent étudiées au début du XXe siècle par Frayser, un anthropologue du début du XXe siècle, ainsi que par Freud.

[475] Yama.uchi, Hisashi, « Nihon no kimyo na tabou » (D'étranges tabous japonais) dans *Meishin no kaiketsu*, (Explications des superstitions), Tôkyô, Chikuma, 1996, p. 172.

[476] François Macé signale que l'empereur *« était astreint à de fortes contraintes rituelles. Pour ces raisons et à cause du contrôle du* bakufu *(le gouvernement) il ne quittait que rarement son palais de Kyôto. En outre son corps devait rester pur et intact. »* (donc par conséquent pas d'acupuncture ni de moxas). Cf. Macé, François et Mieko, *Le Japon d'Edo, op. cit.,* p. 102.

longtemps. En France, les auteurs du XVIIIe siècle l'ont reprise, certes parfois sur un ton dubitatif, sans trop l'accréditer ni sans réfuter ces curieuses affirmations qui auraient dû susciter quelques soupçons. Si ces coutumes bizarres n'appartenaient pas au monde japonais, elles paraissaient, en raison de leur étrangeté, cependant compatibles avec l'idée que se faisaient les Occidentaux de cette culture encore mal connue d'autant plus qu'elle était isolée. Carmen Blacker a examiné les raisons pour lesquelles Engelbert Kaempfer avait pu ainsi réécrire des « fables » sans fondement apparent au sujet de l'empereur. Elle suggère que les détails concernant l'empereur n'étaient ni en rapport avec des commérages ignorants ni avec quelque grotesque fantaisie. Appuyant ses affirmations sur le fait que Caron parlait déjà de ces « curieuses habitudes », elle suppute que leurs origines remontent à un très vieux folklore oral authentique du XVIIe siècle japonais concernant la vie recluse de l'empereur mais déformé et transmis avec maintes erreurs[477]. Lucie Bernier[478] affirme pour sa part que l'Extrême-Orient, dont l'attrait remonte à l'antiquité, a toujours été un endroit mystérieux et exotique pour les Européens qui, particulièrement au Moyen-Âge, étaient plus fascinés par le merveilleux et l'étrange que par le factuel. Par conséquent les récits parfois fantasques relatifs à des régions reculées proposés par des auteurs qui éprouvaient le même attrait pour des histoires fabuleuses répondaient à leur attente et ne les troublaient pas outre mesure. Dans l'esprit des Européens, ce qui était en rapport avec les contrées lointaines ne pouvait être que fort différent des objets, des êtres et des coutumes qui les entouraient. Ainsi, d'après ses explications, le fantasque et le curieux n'étaient généralement pas mis en doute, tout comme la véracité des propos de celui qui narrait des choses

---

[477] Blacker, Carmen, « Forgotten Practices of the Past », *The Furthest Goal*, *op. cit*., p. 63.

[478] Bernier, Lucie, « Fin de siècle et exotisme : le récit de voyage en Extrême-Orient », *Revue de littérature comparée,* Klincksieck, 2001, n. 297, p. 43-65.

invraisemblables. Toutefois cela ne fut pas toujours le cas car comme nous l'avons vu l'ouvrage de Marco Polo fut très souvent mis en doute en raison justement de son récit qui embellissait les choses vues[479], mais il est vrai que la part de merveilleux y était plus grande : « Le vague, le mystique, le magique ou le merveilleux deviennent des éléments importants dans la manière européenne de concevoir l'Extrême-Orient et ils sont repris dans la littérature et les arts de l'époque. »[480] Jacques Bésineau signale par ailleurs que la relative pauvreté de la cour impériale est un fait bien établi dans l'histoire du Japon et qu'il existait d'ailleurs des historiettes qui se moquaient de cette situation[481]. Cette réalité rendait totalement impossible le mode de vie pour le moins fabuleux que Caron leur attribuait[482]. Relevons dans cette affabulation du négociant le caractère érotique qui embellit la vie d'un monde où il n'a pu pénétrer, monde susceptible donc de donner naissance à toutes les imaginations folles et à tous les désirs. Toutefois, malgré ses descriptions fantasques Caron en propose une qui correspond aux activités auxquelles se livraient les nobles de la cour qui entouraient le *daïri*. Elle est plus en accord avec la réalité et l'idée que les insulaires se font de la vie de l'empereur qui se consacrait à l'étude de textes anciens, à la calligraphie, à la poésie et à l'art :

« Les Annales du pays sont tenues et continuées par le deyro*. Tous les livres sont faits aussi par le* deyro*, ses vassaux et ses gentilshommes (ils sont au moins huit cents), ainsi*

---

[479] Nous avons vu que Caron avait refusé de reprendre son ouvrage à la demande de son éditeur prétextant que beaucoup de choses passaient pour fabuleuses auprès des ignorants. Cf. Proust, Jacques, *Le puissant royaume du Japon*, *op. cit.*, p. 74.

[480] Bernier, Lucie, « Fin de siècle et exotisme : le récit de voyage en Extrême-Orient » *op. cit*., p. 43. En ce qui concerne les différentes supputations relatives à la vie quotidienne et aux moeurs des différents empereurs japonais des XVI et XVIIe siècles que les auteurs ont toujours décrites comme fastueuse et dorée, il est utile de noter qu'en réalité ils étaient loin d'être aussi fortunés que les auteurs européens se l'imaginaient et qu'ils ne menaient pas la vie dispendieuse qu'on leur prêtait. En effet les empereurs, qui recevaient des subsides de la famille Tokugawa, n'ont pas vraiment vécu dans l'abondance.

[481] Bésineau, Jacques, « Dual Sovereignty "under the Japanese Shogunate"», *Monumenta Japonica*, vol. 22, (1967), p. 397.

[482] Dans le cas des auteurs vivant au XVIIIe siècle, il est possible que le luxe, la vie fastueuse des nobles de la cour sous Louis XIV au « grand » Versailles, aient influencé leurs esprits. Peut-être s'imaginaient-ils que la vie impériale japonaise était quelque chose d'assez semblable ?

que par les femmes du deyro *et de ses gentilshommes, car ces gens-là, hommes et femmes, appartiennent tous à la même société et sont tous apparentés entre eux. Ils n'ont rien d'autre à faire que de goûter aux plaisirs du monde et de rechercher la sagesse. Chacun des membres de cette société reçoit des titres honorifiques qui le rehaussent, le grandissent, l'honorent, sans égard à son ascendance, mais selon le mérite de l'esprit. »*[483]

En définitive même si les Européens du XVIIIe siècle ont mis quelque peu en doute la nature de certaines descriptions le portrait de l'empereur, né plus de deux siècles auparavant, de l'imagination de Caron et peut-être d'un floklore oral japonais a été considéré, avec parfois un certain scepticisme certes, comme une réalité historique.

G- Évolution du jugement porté sur le Japon

1 – Une vision positive du Japon au début du XVIIIe siècle

A travers notre étude, qui couvre une période allant du début de la Renaissance jusqu'à la fin de la Révolution française, nous remarquons toutefois un changement progressif dans l'appréciation que portent les Européens au sujet du Japon et des Japonais. La représentation positive du peuple japonais et de sa culture proposée par François Xavier et dans les *Relations* de quelques autres jésuites avait tout d'abord fait naître un grand courant d'estime pour ce peuple dans l'esprit des Européens des XVIe et XVIIe siècles. Cette perception se retrouve encore au milieu du XVIIIe siècle,

[483] Proust, Jacques, *Le puissant royaume du Japon*, *la description de François Caron*, *op. cit*., p. 157. Ceci correspond aux connaissances sur les activités de l'empereur.

notamment chez des auteurs appartenant au monde religieux catholique, comme par exemple Charlevoix.

Au début du XVIIe siècle, dans les pays situés dans le nord de l'Europe, particulièrement en Allemagne[484] et en Hollande, alors déchirées par les affrontements religieux de la guerre de Trente ans. Le Japon présentait l'image d'une sorte de paradis[485]. Suivant Kreiner, nombreux d'ailleurs furent les jeunes gens qui, bien souvent au péril de leur vie en raison des conditions maritimes, s'embarquèrent pour tenter d'échapper à leur triste sort[486].

2- L'influence des idées des Lumières : une image négative du Japon

Toutefois, on constate une évolution notamment à partir des années 1750-1760 en France, au moment où la philosophie des Lumières commençait à exercer de plus en plus son influence et à pénétrer différents courants de pensée. Pour de nombreux esprits, la France, qui avait traversé une longue période sombre remplie d'inquiétude, a retrouvé de sa grandeur. Devenue une puissance politique et culturelle dont l'influence prévaut

---

[484] Josef Kreiner signale que dans les années 1620, soit une vingtaine d'années avant que les étrangers ne soient chassés du Japon, un ouvrage intitulé *Kenbunki* écrit par un certain Michael Hohreiteir fut interdit à la publication par la municipalité d'une petite cité allemande. L'unique raison de cette décision reposait sur le fait que les conseillers de la ville craignaient que l'attrait exercé par les descriptions de ce pays pacifié que ne troublait aucune guerre intestine ne soient assez fortes pour attirer les jeunes gens désireux de vivre sous un ciel plus serein que le leur. Par ailleurs, un autre jeune allemand, Carl Christoph Fernberger, fuyant les dangers conséquents aux guerres de religion, avait réussi à atteindre le Japon et à vivre dans la toute jeune ville d'Edo. Dans un ouvrage relatant son aventure il narre la douceur de vivre dans le paisible Japon et y décrit également les céramiques et les porcelaines, les divers artisanats du Japon sans oublier l'art culinaire du pays. Son récit ne fut pas sans charmer, semblerait-il, certains lecteurs eux-mêmes soumis à de pénibles conditions de vie durant une époque troublée. Kreiner, Josef, *op. cit.*, p. 31.

[485] *Ibid.*, p. 37.

[486] *Ibid*. p. 31.

dans les cours princières en Europe, elle se situe au « centre du Monde ». C'est ainsi qu'en raison de l'évolution des idées, des progrès accomplis dans différents domaines, qu'ils soient intellectuels, scientifiques et artistiques, le jugement jusqu'alors positif généralement porté par les Européens à l'égard du Japon changera beaucoup.

« A partir du moment où la philosophie des Lumières se développa en Europe, cette Europe qui se plaçait au centre du monde, le Japon, qui avait été jugé comme un état despotique éclairé, fut considéré comme un système politique détestable. »[487]

Engelbert Kaempfer avait placé le Japon au sommet de l'échelle des valeurs, il en présentait une image fort positive, signifiant que sur de nombreux points il ne différait pas de l'Europe. Il jugeait par ailleurs que ce pays présentait de bons aspects que ne possédaient pas les pays européens[488]. Malheureusement, il arriva un moment où cette conception, encore admise par certains lettrés au début du XVIIIe siècle, ne tarda ~~era~~ pas à être démentie par ceux-ci à mesure que leurs idées et leurs propres principes philosophiques devenaient dominants en Europe et que la France devenait un pays puissant et rayonnant par sa culture~~.~~ Progressivement, la considération envers le Japon s'amenuisa et il fut alors considéré de manière négative en raison du retard qu'il était supposé prendre par rapport aux pays européens. En dehors de la question de sa fermeture aux contacts extérieurs, au sujet de laquelle les opinions étaient partagées[489], l'une des principales raisons de cette déconsidération était son extranéité au monde des

---

[487] *Ibid.*, p. 51. (Notre traduction).

[488] Kaempfer, Engelbert, *op. cit.*, troisième volume, p. 350. Les empereurs *« eurent la liberté d'entrprendre des choses dont on ne saurait venir à bout dans un pays ouvert, où il y a un accès libre et un commerce établi. Ce fut d'établir un ordre très exact, très rigoureux dans les Villes, les Bourgs, [..] de reformer les anciennes coutumes, d'en introduire de nouvelles; d'assigner et de limiter à chacun sa tâche […] d'imaginer des inventions nouvelles et utiles […] d'avoir l'oeil sur la conduite des peuples, de le retenir dans les bornes de l'obéissance par le moyen d'un grand nombre d'insepcteurs et de contrôleurs rigides. »*

[489] Bayle n'y est pas opposé, Montesquieu non plus.

Lumières et de sa philosophie contrairement à ce qu'Engelbert Kaempfer avait pourtant essayé de démontrer. Aux yeux des philosophes de la fin du XVIIIe siècle, notamment Montesquieu qui a critiqué, comme nous l'avons vu, le despotisme du Japon et de la Chine, le pays du Soleil levant n'était qu'un état « policier » aux lois détestables, il considérait l'empereur (le *shôgun*) comme un despote[490]. Kreiner explique qu'« à mesure que l'idéologie de la philosophie des Lumières se développait et occupait une position centrale, le Japon devenait odieux. »[491] aux yeux des Européens. Ainsi, dans une des lettres adressées à Voltaire, le roi de Prusse Frédérik II avait écrit, dans un premier temps, que sous l'influence du philosophe, il ressentait de l'admiration pour le Japon et la Chine. Il estimait que ces deux pays constituaient des modèles pour les pays européens[492]. Toutefois, par la suite, ses sentiments changèrent lorsqu'il découvrit le passage précédemment cité de *Candide*, publié en 1759, dans lequel Voltaire avait mis en scène de manière caricaturale des Hollandais obligés de fouler une plaque de cuivre représentant le Christ ou Marie (le fameux *efumi)* pour montrer qu'ils n'étaient pas catholiques[493]. Puis, dès 1760, suite à son brusque désintérêt pour l'Asie, Frédérik II se mit alors à critiquer dans ses lettres Voltaire en lui signifiant qu'il considérait la connaissance des choses de la Chine et du Japon comme une perte de temps. Il entreprit également une réfutation critique des thèses du philosophe en affirmant que le centre de la politique du monde se trouvait toujours en Europe[494]. En définitive, à une époque où les luttes religieuses avaient été surmontées, la stabilité économique et politique retrouvée, et en raison des progrès qu'elle avait réalisés dans de nombreux domaines,

---

[490] Montesquieu, *ibid.,* p. 176.
[491] Kreiner, Josef, *ibid.,* p. 50.
[492] *Ibid.*, p. 51.
[493] Voltaire, *Candide*, Édition critique par René Pomeau, Nizet, p. 102.
[494] Kreiner, Josef, *op. cit*., p. 50-51.

l'Europe, et particulièrement la France en raison de son influence, se considéraient plus que jamais comme le modèle du Monde. Le véritable engouement et l'estime qu'avaient ressentis Kaempfer et certains lettrés français pour le Japon ne furent pas longtemps partagés. En effet, dans la deuxième partie du XVIIIe siècle Voltaire et les Encyclopédistes plaçaient l'Europe, avec en son milieu la France alors à son apogée, comme phare du monde[495]. Le Japon qui, à cause de son isolement volontaire, n'avait pu par conséquent profiter des apports intellectuels et scientifiques de la philosophie des Lumières[496], fut considéré comme prenant du retard dans l'évolution des idées. Ainsi donc, en un siècle, la considération pour le pays du Soleil levant avait-elle progressivement diminuée[497]. Plus nous pénétrons dans le XVIIIe siècle et plus l'appréciation favorable qu'avait portée les Européens à son sujet se transformera graduellement en un jugement négatif. Ceci, comme le souligne Josef Kreiner[498] représente une opinion largement partagée à l'époque et n'est point la conséquense d'un quelconque changement intervenu au Japon au cours du XVIIIe siècle. La raison principale de ce dénigrement réside dans le fait que l'Europe, qui avait subi plus d'un siècle d'affrontements et de guerres fratricides notamment pour des questions d'ordre religieux, avait su progressivement surmonter une partie de ses difficultés.

Voltaire, dans un chapitre de ses *Essais* (1756) intitulé « Des découvertes des

---

[495] *Ibid.* Toutefois l'estime envers le travail de Kaempfer n'en subit aucun dommage. Kreiner, Josef, *op. cit.*, p. 176-177.

[496] *Ibid*. Dans la première *Encyclopédie* publiée en 1790 en allemand, l'auteur signale que la fermeture des frontières du Japon constitua l'une des raisons du retard sur la Philosophie des Lumières.

[497] Christian Wilhem Dohm, le traducteur allemand de l'ouvrage de Kaempfer, (Cf. notre Partie trois 364) insiste dans le même sens que ses contemporains, argumentant que les Japonais avaient peut-être découvert beaucoup de techniques mais qu'en définitive ils avaient été surpassés dans tous les domaines par l'Europe. C'est ainsi d'ailleurs que le Japon fut présenté dans la première *Encyclopédie* en allemand. Kreiner, Josef, *op. cit.*, p. 51.

[498] *Ibid.*

Portugais »[499], exprime avec clarté et sans complexe ce sentiment de supériorité ressenti par les Européens dans différents domaines, et notamment les Français, envers le Japon considéré jusqu'alors à l'égal des Européens. En effet, dans un passage de ce texte, le philosophe vante les progrès accomplis par les Européens il cite dans un paragraphe du chapitre en question les marchandises que les commerçants Portugais avaient importé autrefois du Japon : de l'or, des porcelaines, etc. Affirmant que « ce pays possède, comme la Chine, presque tout ce que nous avons, et presque tout ce qui nous manque »[500], le philosophe juge, en guise de conclusion, que le niveau de la civilisation et de la culture des pays européens a atteint un niveau auquel les Japonais ne sont pas parvenus. Il souligne cependant que cela ne fut pas toujours le cas :

« Tous ces peuples étaient autrefois bien supérieurs à nos peuples occidentaux, dans tous les arts de l'esprit et de la main. Mais que nous avons regagné le temps perdu ! Les pays où le Bramante et Michel-Ange ont bâti Saint-Pierre de Rome, où Raphaël a peint, où Newton a calculé l'infini, où Cinna *et* Athalie *ont été écrits, sont devenus les premiers pays de la terre. Les autres peuples ne sont dans les beaux-arts que des barbares ou des enfants, malgré leur antiquité et malgré tout ce que la nature a fait pour eux. »*[501]

Dans un premier temps, le philosophe semble admettre la supériorité des peuples asiatiques. Mais ceci n'est qu'une figure de rhétorique afin de mieux pouvoir souligner le décalage entre les progrès accomplis dans tous les domaines en Europe alors que les pays de l'Asie ont déjà non seulement pris du retard sur l'évolution enregistrée mais ont déjà régressés. Dans sa vision du Monde eurocentrique, à une époque où l'Europe connaît une effervescence intellectuelle et technique sans précédent, où les philosophes

---

[499] Voltaire, « Des découvertes des Portugais », *Essais sur les moeurs et l'esprit des Nations*, *op. cit.*, chapitre CXLII, « Du Japon », p. 193 et suiv.
[500] *Ibid.*, p. 198.
[501] *Ibid.*

trouvent des idées nouvelles, l'auteur jette un regard condescendant sur des régions du globe qu'il considère comme inférieures à la France Le terme « d'enfants »[502], utilisé pour qualifier les insulaires, contient une certaine nuance péjorative et rabaisse le niveau de leur culture, de leurs arts et techniques et juge, sans pourtant les connaître, leurs créations inférieures et de peu d'importance. En 1764, le philosophe, affirme à nouveau et à deux reprises dans son *Dictionnaire philosophique* la supériorité supposée des Européens sur les Japonais :

« J'avouerai même sans hésiter que, relégués que nous sommes aux bornes de l'Occident, nous avons plus de génie qu'eux, tout favorisés qu'ils sont du soleil levant. Nos tragédies et nos comédies passent pour être meilleures ; nous avons poussé plus loin l'astronomie, les mathématiques, la peinture, la sculpture et la musique. De plus, ils n'ont rien qui approche de nos vins de Bourgogne et de Champagne.»[503]

Notons que le chevalier de Jaucourt, paraphrasant Voltaire dont il cite le nom, reprend à son compte dans l'*Encyclopédie* les explications louant la supériorité des pays européens sur les peuples orientaux[504]. Dans les deux passages de Voltaire transparaît le sentiment de confiance et de supériorité ressenti par les Européens à l'égard de leur civilisation en raison des progrès accomplis dans les sciences et leur haute culture. Toutefois, l'affirmation selon laquelle le Japon serait rétrograde parce que coupé de l'Europe nous semble fort réductrice. Il est certes évident que les informations relatives au Pays du Soleil levant dont disposaient les Européens demeuraient parcellaires,

---

[502] *Ibid.* Traiter les Japonais d'enfants sauvages, c'était une façon de les regarder avec quelque condescendance et de les rabaisser.

[503] Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, « Japon » (1764)*, op. cit.,* http://www.voltaire-integral.com/Html/19/japon.htm, janvier 2006.

[504] *« Les peuples de l'Orient étaient autrefois bien supérieurs à nos peuples occidentaux, dans tous les arts de l'esprit et de la main. Mais nous avons regagné le temps perdu ajoute M. de Voltaire ! […] Les peuples orientaux ne sont à présent que dans les beaux-arts des barbares, où des enfants, malgré leur antiquité et tout ce que la nature a fait pour eux. »* Jaucourt, « Japon », *Encyclopédie, op. cit.,* p. 453.

limitées en raison de différentes contraintes, et ne leur permettaient pas de porter un jugement équilibré sur la culture japonaise qu'ils ne connaissaient que fort mal. Eurocentristes, il leur était certainement impossible d'admettre l'existence d'une culture différente égale à la leur dans un XVIIIe siècle en pleine effervescence. Afin de souligner cette méconnaissance de la culture et des artistes japonais de l'époque[505], et de mettre en concurrence les grands artistes que cite Voltaire, Nakagawa Hisayasu cite dans son article une liste de quelques-uns des grands créateurs et poètes de l'époque Tokugawa[506]. Il signale que : « Nous pourrions facilement énumérer des hommes de génie au Japon comparables à ceux-là. »[507] Car, bien entendu, au XVIIIe siècle, le Japon avait connu des artistes et des écrivains de talent qui pouvaient « rivaliser » dans leur domaine avec leurs confrères européens de l'époque. Malheureusement leur existence restait ignorée... En définitive, comme nous l'avons déjà signalé, la fermeture imposée dès les années 1640 par un régime sourcilleux de ne pas livrer de renseignements précis à son sujet avait donné naissance à une représentation du Japon parcellaire au sujet duquel se croisaient divers discours. Les informations, décalées historiquement et empruntées à des sources diverses s'étaient superposées. Pour Detrie Moura cette évolution de l'opinion des Européens envers le Japon[508] est conséquente à un changement des références culturelles. Il explique : « Les écrits de Herder et Kant […] reflètent par leur image ambivalente des peuples d'Asie le remplacement progressif des références jésuites par les témoignages globalement négatifs des marchands dès le

---

[505] Compréhensible par ailleurs vu les conditions de séjour des Européens.
[506] Cette période correspond à l'ère d'Edo.
[507] Nakagawa, Hisayasu, « Des lumières et du Comparatisme, un regard japonais sur le XVIIIe siècle », *op. cit.*, p. 255. Il cite ainsi Ihara Saikaku, (1642-1693) romancier, Chikamatsu Monzaemon, (1653-1724), auteur de pièces de théâtre, etc.
[508] Comme nous l'avons d'ailleurs déjà souligné.

dernier quart du XVIIIe siècle. »[509] Ce changement n'avait pas attendu la publication des textes de ces deux auteurs pour apparaître dans les écrits des Européens. Watanabe Naoki signale que pour ces derniers les Japonais « ne peuvent pas approcher de l'époque des Lumières car ils ont coupé toute relation avec les pays étrangers par erreur. L'esprit du peuple japonais est continuellement fermé. »[510]

3- Des similitudes entre Européens et Japonais

Il a été question dans notre chapitre deux d'une curieuse expression, « antipode en morale », employée par Froïs pour qualifier les coutumes et le mode de vie des Japonais qu'il compare suivant divers aspects[511]. Cette expression laissait entendre que les mœurs et les coutumes du Japon, les gestes de la vie quotidienne ainsi que la mentalité, étaient en toute chose à l'opposé de celles Européens[512]. Comme nous l'avons déjà signalé, Charlevoix, qui avait travaillé sur les écrits des jésuites pour rédiger son premier livre sur le Japon[513], avait vivement réfuté cette expression la jugeant parfaitement inadéquate[514]. Voltaire y fait allusion et signale son emprunt à l'aide de caractères en italiques sans citer le nom de Charlevoix afin de ne point accorder de crédit à un ouvrage écrit par un jésuite. Il rejette cette définition qu'il juge erronée, argumentant que, quelle que soit la région du globe, il existe nécessairement des points

---

[509] Détrie, Muriel et Moura, Jean-Marc, « Introduction », Revue de littérature comparée 2001/1, n. 297, p.8.

[510] Watanabe, Naoki, « La philosophie des Lumières : Dohm et Kaempfer », Utsunomiya Daigaku, Kokusai Gakubu kenkyû Ron-shyû, 2009, n. 27, p. 50.

[511] Cf. chapitre trois, p.

[512] Cf. notre étude, Partie deux, p. 260.

[513] Charlevoix, Pierre-François-Xavier, *Histoire de l'établissement, des progrès et de la décadence du christianisme dans l'empire du Japon, où l'on voit les différentes révolutions qui ont agité cette monarchie pendant plus d'un siècle*. Trois volumes, à Rouen, chez Pierre le Boulanger, 1715

[514] En prenant ses informations notamment chez Kaempfer. Cf. notre Partie deux, p. 261.

communs entre les différents peuples. Il estime ainsi qu'il existe au Japon une loi naturelle qui punit le mensonge, le crime, le vol tout comme dans les pays européens :

« Ce royaume borne notre continent, comme nous le terminons du côté opposé. Je ne sais pourquoi on a appelé les Japonais nos antipodes en morale ; il n'y a point de pareilles antipodes parmi les peuples qui cultivent leur raison. La religion la plus autorisée au Japon admet des récompenses et des peines après la mort. Leurs principaux commandements, qu'ils appellent divins, sont précisément les nôtres. Le mensonge, l'incontinence, le meurtre sont également défendus.»[515]

Suite à ses réflexions sur la religion, les moeurs, les sentiments humains, le philosophe conclut, conformément à la conception classique, que « la nature humaine, dont le fond est partout la même, a établi d'autres ressemblances entre ces peuples et nous. »[516]

S'ils ont beaucoup de fables, c'est en cela qu'ils ressemblent à tous les peuples, et à nous qui n'avons connu que des fables grossières avant le christianisme. Si leurs usages sont différents des nôtres, tous ceux des nations orientales le sont depuis les Dardanelles jusqu'au fin fond de la Corée. »[517]

Voltaire, insiste sur l'existence de points communs entre les Japonais et les Européens : « Comme le fondement de la morale est le même chez toutes les nations, il y a aussi des usages de la vie civile qu'on trouve établis dans toute la terre. On se visite, par exemple, au Japon le premier jour de l'année, et on se fait des présents, comme dans notre Europe.»[518] L'auteur juge également que malgré l'existence de différences le fondement de la morale demeure partout identique. « Le Japon était partagé en plusieurs

---

[515] Voltaire, « Des découvertes des Portugais », *Essai sur l'histoire générale et sur les mœurs et l'esprit des nations*, *op. cit.*, chap. CXLII, « Du Japon », p. 193. *Ibid.*
[516] *Ibid.*
[517] *Ibid.*
[518] Voltaire, *Essai sur l'histoire générale et sur les moeurs et l'esprit des nations*, « Du Japon », chap. 164, *op. cit.*

sectes, quoique sous un roi pontife. Mais toutes ces sectes s'accordent dans la morale. »[519] Si le rejet de l'expression « antipode en morale » apparaît de façon manifeste dans les textes de Voltaire, dans l'article de l'*Encyclopédie* rédigé par Jaucourt[520], Montesquieu, est quant à lui d'un avis différent Partant d'un point de vue institutionnel et civil et en soulignant le système despotique de ce pays, il confirme le tableau « des antipodes moraux de l'Occident » que la littérature des XVIe et XVIIe siècle, en grande partie missionnaire, avait contribuée à affirmer[521]. Pendant très longtemps, les Japonais ont été comparés à leurs proches voisins, les Chinois[522], bien souvent considérés à tort comme leurs ancêtres. Appartenant au monde asiatique, nombre d'Européens ne faisaient pas de différence entre les deux nations. Toutefois, dès le début du XVIIIe siècle, certains auteurs prirent l'habitude de mettre en araisons se retrouvent notamment dans les ouvrages publiés au XVIIIe siècle et les nombreuses collections présentant des récits de voyage. Voltaire, qui dans l'*Essai sur les mœur*s « envisage les mœurs et les esprits des diverses zones de civilisations ignorées des Européens du XVIIIe siècle »[523], est motivé par un souci comparatiste, propose notamment une comparaison des mentalités entre les Japonais et les Anglais. L'une des premières raisons invoquées pour justifier ce rapprochement réside dans la similitude de leur situation géographique,

---

[519] *Ibid.*

[520] Dans l'article « Japon » il considère qu'il existe des points communs entre les hommes par delà des différences de coutumes ou de religion. Il juge que « ces sectes s'accordent dans la morale » :
« Ils ne diffèrent donc de nous en morale que dans le précepte d'épargner les bêtes, et cette différence n'est pas à leur honte. Il est vrai qu'ils ont beaucoup de fables dans leur religion, en cela ils ressemblent à tous les peuples, et à nous en particulier, qui n'avons connu que des fables grossières avant le Christianisme. La nature humaine a établi d'autres ressemblances entre ces peuples et nous. Ils ont la superstition des sortilèges que nous avons eu si longtemps. » Encyclopédie, août 2006. Diderot, d'Alembert, « Japon », *Encyclopédie*, édition Assésat-Tourneux.

[521] Minuti, Dictionnaire electronique, Montesquieu.
http://dictionnaire-montesquieu.ens-lsh.fr, nov. 2009.

[522] Il y a notamment de nombreuses comparaisons dans le texte de Charlevoix.

[523] Nakagawa, Hisayasu, *Des lumières et du comparatisme : un regard japonais sur le XVIII siècle*, *op. cit.*, p. 254.

l'insularité dans chacun des deux cas, et des traits de caractère jugés ressemblants et en même temps négatifs. Les deux peuples entretiendraient ainsi des rapports supposés froids et distants avec les habitants du continent. Outre le caractère ombrageux et considéré difficile à comprendre des habitants de chacune des deux nations, une autre raison avancée par les comparatistes réside dans le fait qu'il s'agisse de deux pays où le nombre de suicides est relativement élevé :

« N'est-ce pas une sorte de mode qui s'y est établie, ou par vanité, comme on dit qu'elle règne chez les Japonois, ou plutôt par principe d'irreligion, comme on a tout lieu de le croire, depuis que l'Angleterre est devenue le centre de toutes les mauvaises doctrines ?»[524]

Linguet fustige également l'emploi de l'expression « antipode en morale » la jugeant lui aussi fort maladroite :

« Les Japonais ont des usages qui ont paru extraordinaires à plusieurs de nos Européens. Ils portent le deuil en blanc ; ils saluent en secouant leurs souliers. Cela les a fait nommer par des voyageurs peu sensés, nos antipodes en morale, comme si la morale donnait des règles sur la couleur des habits et sur la façon de faire la révérence. On aurait bien plutôt dû admirer la ressemblance qui se trouve entre une multitude de nos pratiques et celles de ces insulaires, placés par la nature au fond de l'Asie.»[525]

Le pamphlétaire préconise de chercher les ressemblances et de ne pas s'évertuer à dénicher des différences comme l'avaient fait ses prédécesseurs. Les deux pays insulaires, souvent comparés comme nous l'avons écrit, ont tous les deux de mauvaises doctrines. Comparer les Japonais avec les Anglais c'est aussi les rapprocher d'une certaine manière des Européens, trouver chez eux des points concordants. Karl

---

[524] Voltaire, *Extrait du Journal de Trévoux*, avril 1749.
http://voltaire-com@ Esprit.des_Lois /Trevoux.integral, mars 2007.

[525] Linguet, Simon-Nicolas-Henri, *Histoire impartiale des jésuites*, *op. cit*., p. 360. Linguet conclut ce passage : *« Ils sont réellement nos rivaux en bien des choses, et surtout en superstition. »,ibid.*

Thunberg, qui vécut au Japon presque deux ans à la fin du XVIIIe siècle écrit que : « D'après la légère esquisse que je viens de tracer on ne sera pas tenté de la classer parmi les nations sauvages : quant à moi, je ne la croirais point déplacée auprès des nations policée. »[526]

H - Le Japon, lieu de l'écriture

1- Le Japon, motif littéraire

S'il est question du Japon dans les ouvrages des philosophes et des polémistes, quelques rares auteurs ont également publié des textes littéraires, contes, pièces de théâtre, et autres parodies dont l'action se situe au pays du Soleil levant. Il s'agit bien souvent d'un Japon imaginaire et exotique, inventé de toutes pièces, celui-ci ne servant parfois que de cadre à une romance ou à un récit libertin. Bien souvent le décor n'est rien de plus qu'un arrière-plan pratique ou un alibi afin d'échapper aux foudres de la censure.

Les auteurs utilisent leurs connaissances livresques et recréent parfois un Japon fantaisiste imaginé en mêlant, comme cela était fréquent à l'époque, exotisme et

[526] Thunberg, Charles Pierre, *Voyage en Afrique et en Asie, principalement au Japon, pendant les années 1770-1779. Servant de suite au voyage de D. Sparmann*. Traduit du suédois, Avec des notes du traducteur, Fuchs, Paris, 1794, p. 185.

érotisme. Tel fut le cas de Crébillon fils[527] ou encore de Cahuzac[528], deux auteurs qui ont situé une de leurs oeuvres dans un contexte « japonais » extravagant. L'influence des pays de l'Orient certes, mais aussi les descriptions de Kaempfer au sujet des moeurs des Japonais et de leurs lieux de plaisir ont certainement influencé ce choix. Il était facile d'excuser l'inconduite des personnages du roman par les moeurs du pays servant de cadre au récit. Ainsi dans le conte de Crébillon, *L'Ecumoire ou Tanzai et Néardané, histoire japonaise*, qui rencontra un énorme succès, la scène est censée se dérouler au Japon, mais en définitive le cadre ne représente rien de plus qu'un motif[529], un lieu imaginaire recréé afin d'y placer des situations galantes[530]. Ce lieu géographique n'est parfois qu'un exutoire afin de permettre à l'auteur d'écrire dans une relative liberté que la censure n'aurait point permis sans l'utilisation de quelques artifices qui permettent d'énoncer de manière indirecte des vérités désagréables.

Comme nous l'avons souligné, certains passages des textes relatifs au Japon sont bien souvent la libre reprise partielle du texte source de Kaempfer principalement utilisé, notamment dans le cas des éditions romancées du voyage au Japon. Le texte source est effacé, l'intertextualité rarement explicitée et il serait difficile de dire avec précision d'où proviennent les emprunts. Ces textes, publiés parfois sous forme de *Lettres*,

---

[527] Crébillon, Claude Prosper Jolyot de, *L'Ecumoire ou Tanzai et Néardané, histoire japonaise*, Paris, aux dépens du public, 1734.

[528] Cahuzac, Louis de, *Grigri, histoire véritable, traduite du japonais en portugais par Didaque Hadeczuca, (anagramme de Cahuzac), compagnon d'un missionnaire à Yendo ; et du portugais en français, par l'abbé de *** Aumônier d'un vaisseau hollandais. Première partie. Dernière édition moins correcte que les premières*, A Nangazaki, de l'imprimerie de Kinporzenkru, feu imprimeur du très Auguste Cubo. L'an du monde 59749. Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1745.

[529] « *Si je l'avais fait, je serais brûlé, écrit Voltaire en 1735. Je ne connais rien de si fou que ce livre.* » Sous le couvert d'une affabulation exotique et merveilleuse, l'érotisme des péripéties et l'évocation burlesques des fait politiques coïncident trop parfaitement avec le climat environnant pour ne pas plaire d'emblée. *Ibid.*, p. 203.

[530] Parfois le texte est publié sans nom d'auteur. Auteur anonyme, *Voyage philosophique au Japon, ou conférences Anglo-Franco-Bataves. " Les Jardins de Monsieur l'Ebahi"*, Paris, 1788.

comme dans le livre de l'abbé Delaporte, *Le Voyageur François*, offrent un matériau d'écriture dont l'auteur initial, en l'occurrence Kaempfer a été complètement occulté, pour donner naissance à des fictions romanesques. Le religieux met en scène dans son roman épistolaire un héros qui narre à une correspondante son voyage à travers le Monde. Son texte sur le Japon reprend partiellement des scènes empruntées au voyage de Kaempfer, comme par exemple l'entrevue avec le *shôgun,* mais également à Caron dont l'auteur utilise les anecdotes les plus significatives[531]. Sorte de roman tenant partiellement de l'ouvrage d'ethnologie, il présente de manière allégée des informations relatives à différents sujets, histoire, géographie, paysages, sans jamais citer ses sources. Le narrateur interpelle parfois sa correspondante, donnant ainsi à l'ouvrage un rythme plus alerte. Le marquis d'Argens utilise le même procédé de roman par lettres dans Les *Lettres chinoises*, ouvrage cité à plusieurs reprises dans cette étude. Cette forme littéraire a connu le succès que l'on sait. Nicole Hafid-Martin explique :

« En France, dans la société d'ancien régime comme au-delà de la révolution, on constate que les récits s'accordent à l'esprit du temps par l'évolution des formes littéraires, en fonction des goûts du public mais aussi des intérêts de l'élite savante. Si la relation par lettres domine longtemps la production, c'est pour créer un lien de mondanité tout en permettant l'expression de sentiments comme la respectueuse gratitude à l'égard de commanditaires officiels.»[532]

Dans *Les Lettres chinoises* le narrateur est un « Chinois » qui établit également des comparaisons entre le Japon et la Chine et ses supposées coutumes. Les *Lettres chinoises* présentent un grand intérêt car l'auteur, un polémiste libertin des Lumières, disserte, par la voix de son narrateur, sur différentes problématiques avec beaucoup

---

[531] En particulier différentes anecdotes relatives à des histoires de couples, d'infidélité. Cf. *Le Voyageur François*, *op. cit.*, p.194 et suiv.

[532] Hafid-Martin, Nicole, « Les relations de voyage dans la culture des Lumières », communication présentée au 9e congrès des Lumières. Munster, juillet 1995.

d'esprit de répartie, n'hésitant pas à estimer par exemple que les hommes peuvent se passer de religion tout comme les Japonais qui suivent la raison et la lumière naturelle[533].

Dans son roman intitulé *Grigri*[534], Cahuzac introduit un personnage qui se targue d'avoir accompli la traduction d'un texte du japonais en portugais. Il réclame ironiquement la reconnaissance du public présentant ainsi un ouvrage d'« une région avec laquelle tout commerce semble lui être interdit à jamais »[535] et de ne pas s'en être fait passer pour l'auteur :

« Je puis cependant exiger du Public une espèce de reconnaissance, qu'il ne peut équitablement pas me refuser. [...]
Je traduis un Auteur aussi inconnu au Portugal que le Camouens l'est à Yedo, j'enrichis Lisbonne des richesses dont elle ne devoit pas espérer de jouir, si la bizarrerie de mon sort ne m'avoit pas forcé, malgré la raison, et peut-être malgré moi, à devenir Auteur à quelque prix que ce pût être. »

La littérature Japonnoise est d'ailleurs si fort ignorée en Europe, qu'on doit sans doute me tenir quelque compte de ce que j'ai la modestie de ne me pas approprier un Ouvrage que personne n'aurait pu vraisemblablement pu me disputer. »[536]

---

533 *« La raison et la lumière naturelle sont sur les Japonois ce que la crainte des peines éternelles opère sur l'esprit des Européens. Ne peut-on pas dire que ces premiers agissent en homme libres, et les autres en esclaves lâches et timides, qui ne sont honnêtes gens, que parce qu'ils n'osent pas être tels au-dehors qu'ils le sont dans le fond du coeur ? Que les missionnaires nos amis viennent nous dire, après cela, qu'il est impossible qu'une société de gens sans religion puisse subsister, et que des hommes qui ne sont point retenus par la crainte des châtiments éternels après cette vie, ne puissent que s'abandonner aux plus grands crimes ; l'expérience dément ce raisonnement. »* Argens, Jean-Baptiste de Boyer, marquis d', *op. cit.*, tome troisième, p. 70-71.

534 Cahuzac, Louis de, *Grigri, histoire véritable, traduite du japonais en portugais par Didaque Hadeczuca, (anagramme de Cahuzac), compagnon d'un missionnaire à Yendo ; et du portugais en français, par l'abbé de *** Aumônier d'un vaisseau hollandais. Première partie. Dernière édition moins correcte que les premières*, A Nangazaki, de l'imprimerie de Kinporzenkru, feu imprimeur du très Auguste Cubo. L'an du monde 59749. Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1745.

535 *Ibid., p.* vj.

536 *Ibid.*

Cahuzac offre une idée positive de la capitale Edo où il est possible de rencontrer de nombreux savants en tous domaines et de fréquenter des bibliothèques :

« A Yendo et à Meaco toutes les bibliothèques m'ont été ouvertes. Il y a au Japon une foule de Grands Hommes, Historiens, Poètes, Géomètres, Physiciens. On compte dans la capitale jusqu'à dix génies dans chaque genre. Quel fond, quelle richesse, pour un fourbe ambitieux ! Que d'ouvrages sublimes qui seroient devenus les miens ! Il ne m'en aurait coûté que de les traduire, de les habiller à la mode de ma nation, de leur donner un air Portugais. Quelques jours de travail et un peu d'effronterie m'acquéroient à jamais le renom d'homme unique, d'esprit rare, de génie universel. »[537]

Madame Leprince de Beaumont utilise dans sa pièce *Civan, roi de Bungo*[538], des éléments japonais, mais son oeuvre, au contraire de la pièce *Jammabos*, où le Japon est purement inventé, repose sur une connaissance sérieuse du pays. Florence Boulerie peut ainsi affirmer que les auteurs n'utilisent pas le Japon uniquement comme un lieu exotique, comme dans le cas de la pièce de théâtre de Madame Leprince de Beaumont qu'elle analyse[539]. Ce qui ne semble pas toujours le cas dans les exemples que nous avons cités.

L'exotisme et les teintes érotiques n'enlèvent cependant aucune valeur au contenu de leur ouvrage qui, derrière un paravent japonais, exprime des idées que leurs contemporains et leurs prédécesseurs n'avaient pas pu ou su révéler :

« Ces deux exemples majeurs nous montrent comment l'image du Japon a pu se retrouver au centre des questionnements philosophiques des Lumières sur morale et société, religion et gouvernement. L'on ne saurait donc réduire l'Empire du soleil levant à un simple ornement esthétique, un paravent exotique que les auteurs emprunteraient pour égayer leurs oeuvres ou séduire leurs lecteurs.» [540]

---

[537] *Je sacrifie à la bonne foi une gloire mal acquise, et ce n'est pas le danger d'être un jour découvert qu'on m'engage à cet effort de vertu. Je suis peut-être le seul homme en Portugal* (sic) *qui sache le japonnois, mon larcin auroit resté caché, j'en suis presque sûr. » ibid.,* p. viij.

[538] Beaumont, Madame Leprince de, *Civan, roi de Bungo*, Londres, Nourse, 1758.

[539] Boulerie, Florence, « *Civan, roi de Bungo*, de ou quand un Japonais sert de modèle aux princes chrétiens ». Université de Kumamoto, *Kokusai Jidai no ibunka jyuyou,* 2007.

[540] *Ibid.*

2- Une « tragédie japonaise »

Fenouillot de Falbaire de Quincey a composé en 1779 une pièce intitulée *Les Jammabos ou les moines japonois*[541]. Cette tragédie, signale-t-il, est la première à mettre en scène des Japonais[542]. Assurant que « l'ordre des Jammabos[543] existe encore aujourd'hui »[544] l'auteur met en garde ses lecteurs en leur assurant qu'il n'a ni exagéré ni calomnié le caractère des *Jammabos* et des Bonzes dans ses descriptions. Les incrédules peuvent consulter les jésuites car « leurs missionnaires nous attestent qu'en général les prêtres et les religieux Japonois sont avares, fourbes, ambitieux, inhumains, en un mot, les plus orgueilleux et les plus méchans de tous les hommes. »[545] Faisant allusion aux prêtres de la religion catholique, il assure dans un premier temps qu'on ne devrait pas présumer qu'il puisse exister un quelconque rapport entre les « infâmes » moines japonais et les dignes représentants d'une « religion sainte ». Ceci posé, Fenouillot de Falbaire de Quincey juge qu'il ne peut fermer les yeux sur certains de leurs défauts :

« Je suis contraint d'avouer que la corruption, l'ignorance et le fanatisme ont quelquefois mis entr'eux (sic) des traits de ressemblance. Mais mon ouvrage en sera plus utile. On rend hommage à la pureté du christianisme, en flétrissant d'un opprobre éternel les membres qui l'ont déshonoré. Dévouer à l'exécration publique les prêtres séditieux et cruels, les moines imposteurs ou scélérats, c'est avertir que la terre du respect qu'elle doit aux dignes pasteurs dont la bienfaisance égale les lumières, et aux

---

[541] Quincey, Fenouillot de Falbaire de, *Les Jammabos ou les moines japonois, tragédie, s. ed., 1779,* p.1.
[542] *Ibid.*
[543] Le terme exact en japonais est *yamabozu*, ce qui signifie prêtre (*bozu*) de la montagne (*yama*). Il s'agit d'ermites vivant dans les montagnes.
[544] Quincey, Fenouillot de Falbaire de, *op. cit.,* p. 1.
[545] *Ibid.*

pieux cénobites qui, séparés de la société, remplissent encore le devoir de la servir. »[546]

Quincey profite de ses descriptions des moines des montagnes, les *Jammabos*[547], pour formuler des critiques à l'encontre des moines imposteurs, et sa diatribe s'adresse tout particulièrement aux jésuites. Dans les « Remarques » insérées à la fin de son ouvrage, il profère directement des accusations contre eux, les accusant d'avoir comploté en Angleterre[548].

Quoique coupé du Monde et n'ayant aucune relation avec l'Europe excepté avec les Hollandais, le Japon a intéressé les lettrés au cours du XVIIIe siècle. En effet, malgré cette situation, il est assez étonnant de constater la somme de connaissances (ou méconnaissances) que les Européens possédaient au sujet de ce pays alors que l'Europe était très peu connue des insulaires. Mais il faudra attendre que le Japon ouvre ses frontières au milieu du XIXe siècle pour que les Européens découvrent enfin le « vrai Japon » et certains éléments de sa culture qui n'avaient été jusqu'alors présentées[549]. Pourtant, de nouveaux clichés remplaceront les anciens et donneront à nouveau une image faussée du pays du Soleil levant.

---

[546] *Ibid.*, p. 2.
[547] Cf. à ce sujet notre Partie deux, p. 244.
[548] *« Il n'y a pas trente ans que les jésuites étoient nés, et ils intriguoient déjà dans toute l'Europe. Tandis qu'en France ils attisoient le feu du fanatisme et servoient la ligue, ils cherchoient à plonger l'Angleterre dans les mêmes horreurs. ». Op. cit.,* p. 229.
[549] A cette époque de nouveaux clichés et stéréotypes verront le jour avec la naissance du Japonisme.

CONCLUSION

1- La récurrence du thème religieux

Dans cette étude, qui repose à la fois sur des sources françaises et des documents en langue japonaise, notre but initial était de répertorier les traces textuelles d'une présence japonaise dans les écrits français du XVIIIe siècle. Toutefois, en raison d'une intertextualité très dense, nous avons dû remonter dans les siècles précédents et prendre en considération de nombreux témoignages émanant d'auteurs portugais, espagnols, hollandais, etc., au risque parfois de nous perdre dans un dédale de textes, expression d'une culture où les notions de traduction, réécriture, plagiat n'ont pas le même sens et le même statut qu'aujourd'hui.

Afin de mieux comprendre les événements qui restèrent gravés dans la mémoire des Européens tout au long de l'époque classique nous avons rappelé le contexte historique et culturel du Japon en cette période clé de l'arrivée des Européens et des débuts de l'évangélisation. Assez bien accueillie et soutenue dans les premiers temps par une frange de la population et du pouvoir politique, malgré une forte opposition du clergé des religions japonaises, l'arrivée des jésuites, concomitante à l'implantation du commerce européen, connut un succès mitigé avant de faire l'objet de persécutions nombreuses. La construction d'un état fort et centralisé - voire despotique – qui se substituait peu à peu à un état féodal et divisé alla de pair avec une défiance à l'égard des influences étrangères et mit fin au rêve ambitieux de certains jésuites de faire du Japon une terre d'accueil du catholicisme.

Toutefois, dès « sa découverte » le Japon fut non seulement un terrain propice au commerce et à l'évangélisation mais également à l'écriture. Comme nous l'avons indiqué, deux mondes culturels différents ont laissé des écrits à son sujet. Il s'agit tout d'abord d'auteurs appartenant au monde catholique, principalement des jésuites d'origine portugaise qui fournirent les premiers un matériau textuel.

Une fois les religieux catholiques bannis du pays, le récit sur le Japon s'oriente dans une autre direction, les auteurs du texte premier sont alors généralement des négociants ou des navigateurs de culte réformé. Grâce aux écrits des uns et des autres, les lecteurs européens « découvrent » le Japon. Toutefois, hormis les relations de certains jésuites et quelques exceptions, dont Caron constitue un exemple assez remarquable, tous ces auteurs donnent assez peu de précisions sur la société et la vie japonaises. Quant à la France, ses seuls rapports historiques avec le Japon se limitent en réalité à fort peu de choses durant les trois siècles qui nous concernent. De manière tout à fait anecdotique, nous pouvons signaler l'arrivée fortuite d'un *samuraï à* Saint-Tropez en raison d'un tempête[1] et la venue au Japon d'un missionnaire français, l'abbé Courtet[2]. François

---

[1] La première venue d'un Japonais en France, Hasekura Tsunenaga, fut une question de hasard. Ce noble japonais, après son passage en Amérique, était arrivé en Espagne en 1615. Il reçut le baptême à Madrid, puis s'embarqua à Barcelone dans l'intention de se rendre à Gènes pour rejoindre Rome. Mais en raison du vent il fut obligé de faire relâche quatre jours à St Tropez et devint ainsi l'hôte de petits nobles, du nom éponyme, étonnés de cette visite pour le moins inattendue. Quatre lettres, conservées à la bibliothèque de Carpentras, retracent le court séjour effectué par Hasekura qui était accompagné d'une dizaine de Japonais, de serviteurs espagnols et de religieux. Elles permettent de se faire une idée de l'appréciation des Français devant ces voyageurs qu'ils examinent avec atttention. Les descriptions minutieuses qu'ils proposent de leurs visiteurs inattendus ne sont pas à l'avantage des Nippons. En effet, les Japonais, objet de la curiosité, sont malheureusement décrits un peu comme des chimpanzés. Les Provençaux sont fort étonnés devant l'usage des baguettes pour manger (alors qu'eux mangeaient avec leurs doigts) et des mouchoirs en papier. Les sabres des Japonais retiennent particulièrement leur attention. Cf. Yamauchi, Hisachi, *Aoi me ni utsutta Nihon-jin. Senkoku- Edo ki no Nichifu-Futsu bunka jyoho-shi,* (Les Japonais dans le regard des étrangers. Histoire des informations culturelles entre le Japon et la France durant l'ère Edo) Tôkyô*,* Jinbun Shyo-In. 1998. « Hasekura Tsunenaga et la France », p. 103 et suiv.

[2] Arrêté en 1635 et tué après avoir subi des tortures. Lorsqu'il dit aux autorités qu'il venait de France, personne ne connaissait ce pays. Yamauchi, Hisachi, *Aoi me ni utsutta Nihon-jin. Senkoku- Edo ki no Nichifu-Futsu bunka jyoho-shi,op. cit.*, p. 112.

Caron, cet Hollandais d'origine française, est le seul homme qui nous rattache, de manière indirecte, à ce pays. La France, par contre, était encore pratiquement inconnue au Japon au début du XVIIe siècle.

Dès le XVIe siècle des compilateurs et des religieux utilisèrent les lettres et parfois les livres de leurs prédécesseurs pour faire vivre le Japon dans l'esprit de leurs lecteurs, donnant ainsi naissance à deux « lectures » du pays du Soleil levant, l'une présentant un Japon perçu dans une optique catholique dont l'enjeu se résume, de façon un peu caricaturale, aux progrès de l'évangélisation et ses aléas, et l'autre au commerce des Hollandais qui critiquent les catholiques. Nous en retrouvons des exemples dans l'ouvrage de Montanus.

Au XVIIe siècle paraissent dans l'Europe catholique de nombreux textes apologétiques relatifs à l'évangélisation et aux persécutions publiés en différentes langues, faisant ressurgir l'histoire des premiers martyrs chrétiens des catacombes du temps de la Rome antique[3]. Certaines de ces figures catholiques du Japon, béatifiées beaucoup plus tard, ont été mises au service de la grandeur de l'Église et de la réussite des conversions dans une terre hostile[4]. Tout au long du XVIIe siècle, sont ainsi publiés des textes qui magnifient le sacrifice de ces courageux chrétiens considérés comme des victimes de la cruauté et du fanatisme des païens.

---

[3] Les jésuites avaient d'ailleurs transmis à leurs fidèles les récits narrant le calvaire des chrétiens et leur avaient évoqué la possibilité de devenir martyrs en les préparant à ce sacrifice pour « l'amour de Dieu » *« Vénérer les martyrs, leur vouer un culte et exalter leurs vertus furent des comportements extrêmement courants chez les premiers chrétiens du Japon, qui apprenaient à vénérer les martyrs de l'empire romain à travers des vies de saints. »* Gonoi, Takashi, « Kirishitan (chrétiens) : les chemins qui mènent au martyre, pour une histoire des martyrs chrétiens du Japon » *La première évangélisation du Japon XVIe-XVIIe siècles,* Karthala, sept. 2009, p. 39 et suiv.

[4] Très tôt, dès le début du XVIIe siècle, les convertis réclamèrent la canonisation des premiers martyrs de 1595. Gonoi, Takashi, *op. cit.*, p. 45 et suiv.

Mais si à la fin du XVIIe siècle, puis à la mi-XVIIIe siècle, il est à nouveau question des problèmes inhérents à l'évangélisation catholique au Japon, la réception qui est faite de cette entreprise et de ces textes diffère. Bayle doute de la véracité des informations diffusées par les jésuites et critique la violence de l'Église catholique. A la moitié du XVIIIe siècle, Voltaire et Linguet en particulier utilisent des informations relatives à l'histoire tourmentée de la rencontre du Japon « païen » et des Européens catholiques, afin de mener une lutte contre leurs irréductibles ennemis, les jésuites. Le Japon devient de ce fait un réservoir de thèmes variés, fournissant maints arguments aux philosophes et penseurs dans leur lutte contre l'ordre ancien de la pensée. Les thèmes chers à la réflexion philosophique des Lumières - la tolérance, la liberté religieuse, la justice, l'obscurantisme et le despotisme - sont ainsi abordés à l'occasion d'un petit détour par le pays du Soleil levant mais pour revenir bien vite vers les préoccupations européennes et plus particulièrement françaises.

Au XVIIIe siècle les jugements portés sur « le drame » japonais et ses aléas, sur le despotisme et la justice, donnent également lieu à de nombreuses controverses, non seulement en raison de la dramatique histoire de l'évangélisation et de la lecture des évènements qui ont entouré la rencontre de ces deux mondes fort différents, mais aussi à cause du jugement porté sur les différents acteurs de la période européenne au Japon. Thème catholique par excellence en raison des exemples qu'il permet de tirer pour l'édification des convertis, notamment en matière de foi et de sacrifice, ce qui concerne ce pays fait désormais l'objet de discours divergents. Ainsi, François Xavier, digne représentant de l'église catholique, est-il considéré dans les textes de Voltaire et Linguet de manière fort sarcastique.

La publication de l'ouvrage de Kaempfer, au début du XVIIIe siècle, résultat de traductions et réécritures successives d'un voyage et de l'étude d'un vaste corpus de textes européens et japonais consacrés à ce pays, avait ouvert un vaste champ de connaissances sur le Japon. Ce témoignage fut à l'origine d'un renouvellement de la connaissance et du discours européens au sujet de ce pays lointain. Mais, encore une fois, ce sont les querelles et divisions européennes qui apparaissent au détour du voyage en terre japonaise. Kaempfer, qui a consulté les ouvrages des catholiques comme le signale l'éditeur de son ouvrage en langue anglaise[5], a peu écrit sur l'évangélisation catholique et ignore les miracles. Il est par-contre critique envers les jésuites qu'il jugea sévèrement, leur reprochant d'avoir voulu se mêler de choses (particulièrement la politique intérieure) qui ne les concernaient pas et d'avoir ainsi soulevé la colère des dirigeants du pays. Voltaire, lecteur de Kaempfer, réinterprète à son tour le passage dans lequel le naturaliste critique les jésuites et il le réinvestit, comme nous l'avons observé, dans des attaques contre l'Ordre de Jésus considéré par le philosophe comme faiseur de troubles, intolérant, fanatique et complice d'une possible colonisation. De victimes qu'ils furent au Japon à la fin du XVIe siècle et au début du XVIIe siècle, les jésuites se retrouvent au XVIIIe siècle sur le banc des « accusés », au moment où les rivalités religieuses et intellectuelles, dans les grands débats qui prennent place autour de la liberté religieuse, deviennent de plus en plus virulentes.

En raison de la fermeture des frontières japonaises aux voyageurs européens, l'écriture sur le Japon au XVIIIe siècle ne pouvait qu'être réécriture et donc redondance. C'est pourquoi dans la partie quatre de notre étude nous avons présenté quelques-uns des thèmes qui témoignent de cette redondance. Quoique nous ayons essayé de varier

[5] Kaempfer, Engelbert, *Histoire du Japon*, tome premier, « Préliminaire », p. XL et suiv.

notre choix, il s'avère finalement que les thèmes les plus fréquents concernant le Japon ont trait à l'évangélisation et aux divers problèmes qui ont entouré la venue des jésuites durant un siècle. En définitive, si plus de cent ans séparent le moment où les religieux furent chassés du pays ou devinrent dans le cas de certains d'entre eux de courageux martyrs, l'écriture sur le Japon ramène à cette période trouble et perturbée dont le récit fut encore souvent narré au début du XVIIIe siècle. Si cette époque est bien lointaine au moment où les auteurs européens prennent leur plume, le nom du Japon suffit encore à déclencher toute l'histoire sombre du catholicisme. Au milieu du XVIIIe siècle, bien qu'il soit question du Japon sous une autre perspective, ici encore l'histoire religieuse européenne est fort présente car, dans leur lutte contre les jésuites, les lettrés s'en servent pour faire la critique de l'Ordre de Jésus. Pour les uns et pour les autres, le Japon devient donc un lieu où le discours se fige.

2 - Une perspective eurocentrique

S'il en est ainsi c'est que, la plupart du temps, les auteurs qu'ils soient jésuites ou philosophes évoquent le Japon afin de mieux parler en définitive de la France. Certains des thèmes japonais, grossis, déformés, permettent de comparer les moines japonais avec les religieux, les discours vains de certaines sectes avec les sermons de nos prêtres... Les différents sujets abordés par les dictionnaires et les philosophes révèlent un choix assez limité mais représentatif de thèmes et de discours relatifs à ce pays. Ainsi Montesquieu s'y intéresse-t-il afin de pouvoir théoriser au sujet des lois et du despotisme alors que Voltaire trouve dans l'épopée des jésuites des arguments pour faire la critique de l'oeuvre accomplie au Japon et des méthodes des religieux. Sous la plume

de Linguet, les jésuites sont accusés de différents méfaits, de fanatisme, d'avoir voulu s'enrichir aux dépens des convertis…

La présence des jésuites au pays du Soleil levant est évoquée de façon antinomique. Les auteurs catholiques se montrent naturellement favorables à l'oeuvre des missionnaires et rejettent l'entière responsabilité de leur échec sur les autorités japonaises et les religieux bouddhistes, sans essayer de comprendre leurs erreurs et celles des convertis. Se sentant dans l'obligation de convertir les populations à la « vraie » religion en les éloignant de leurs cultes considérés comme païens, ils ne discernent pas certaines incompatibilités sociales ou culturelles. Parallèlement les « ennemis des jésuites », en dénaturant parfois les vérités historiques afin de peaufiner leurs arguments, rejettent sur eux la responsabilité des drames survenus suite à leur évangélisation jugée autoritaire. Par ailleurs, l'impossibilité de pouvoir écrire sur certains sujets sans craindre un blâme ou une sévère punition a poussé les lettrés à s'exprimer à l'aide de discours détournés sur d'autres sujets que ceux visés. Si bien que la critique relative au Japon fut donc souvent, dans bien des cas au XVIIIe siècle, une critique qui concernait de prime abord les lois et les institutions gouvernant la France.

3- Une présentation décalée du Japon

Afin d'écrire sur le Japon, les lettrés du XVIIIe siècle ont notamment consulté, parmi les plus connus, les ouvrages de Montanus et de Kaempfer, ou encore des ouvrages dont une partie des informations reposent sur les deux ouvragers pré-cités. L'ouvrage de Kaempfer, publié plus d'un quart de siècle après le voyage du médecin allemand, se

base également sur une documentation principalement japonaise et européenne[6] encore plus ancienne que la période de son propre voyage accompli à la fin du XVIIe siècle. Ce qui tenait lieu de connaissance européenne du Japon était donc en grande partie emprunté à un ouvrage déjà daté au moment de sa publication[7]. Ainsi, faute d'informations plus récentes, apparaît un certain « décalage » historique entre « les coutumes et les moeurs » japonaises présentées aux Européens et leur réalité historique. Les raisons de ce décalage sont à mettre en rapport avec les dates de publication de l'ouvrage de Kaempfer, mais sont aussi dues au fait que personne n'a encore écrit sur le Japon suite à un voyage au milieu du XVIIIe siècle. Il faudra attendre pour cela d'avoir un écrit de valeur[8]. Tout comme les pays européens, le Japon n'est pas demeuré complètement immobile au XVIIIe siècle, il a enregistré une sensible évolution qui touche de nombreux domaines sociaux et culturels. Mais les lettrés occidentaux figés dans leurs intérêts partisans et habités par une conception encore très livresque de la culture, dissertaient sur un pays sclérosé et en déclin derrière ses frontières naturelles.

4- Acculturation

Par parti pris anti-jésuite, certains lettrés du XVIIIe siècle ont aprement critiqué l'oeuvre de leurs « ennemis ». Toutefois, animés par leur volonté de mener le combat des Lumières pour la tolérance contre l'ignorance et les superstitions, ils ont parfois eux mêmes oublié d'être partiaux envers leurs ennemis. Quand Voltaire et Linguet écrivent

---

[6] Caron, Montanus, etc.

[7] Hormis notamment la partie « historique »

[8] Thunberg, Charles Pierre, *Voyages de C. P. Thunberg, au Japon, par le cap de Bonne Espérance, les Isles de la Sonde etc. Traduits,[...] rédigés et augmentés de notes considérables sur la religion, le gouvernement, le commerce,[...] par L. Langlès, conservateur des Manuscrits orientaux et revus, quant à la partie d'Histoire naturelle*, par J. B. Lamarck, à Paris, chez Benoît Dandre, Garnery, Obré, 1796.

des sentences enflammées contre les jésuites, ils passent sous silence certains aspects qui auraient mérité une indulgence plus grande. Forts d'une pensée eurocentriste et de la place imminente de la France à cette époque, ainsi que de l'avancée des idées des Lumières, ils n'ont pas discerné chez certains jésuites, « leur intelligence pénétrante des choses du Japon »[9]. Si, bien souvent, les Européens regardaient avec hauteur les peuples de l'Asie, certains jésuites, dont Valignano est un exemple, ont agi et pensé avec une ouverture d'esprit digne d'intérêt.

A une époque où l'Europe conquérante dominait une partie relativement importante du monde et implantait avec l'aide des missionnaires la religion catholique et sa culture, l'effort accompli par certains de ces religieux pour essayer de s'intégrer dans le pays d'accueil ne se résume pas à la caricature qui a pu en être faite. L'homme de confiance de François Xavier, qui devint son successeur, le jésuite Cosme de Torrez, souligna dès 1560 la nécessité des jésuites de s'adapter au Japon et aux Japonais[10]. Sous l'impulsion de Valignano, qui avait présenté des directives précises dans son *Sumario*, certains jésuites du Japon ont fait de réels efforts d'intégration[11]. Dans notre chapitre relatif à Valignano[12], qui rappelons-le plaçait le Japon au même niveau que l'Europe en raison de son développement, nous avons noté qu'il recommandait vivement aux jésuites de respecter les coutumes japonaises, notamment les gestes de la vie quotidienne et les formules de politesse, et qu'il jugeait l'apprentissage de la langue japonaise indispensable, afin de se faire respecter de la noblesse[13]. Il considérait que ce n'était pas

---

[9] Valignano, Alexandre, *Les jésuites au Japon: relation missionnaire* (1583). Préliminaire, p. 12.
[10] Dunoyer, Pierre, *op. cit.*, p. 64.
[11] Valignano, Alexandre, *op .cit.*, p. 14.
[12] Cf. Partie deux, p. 149 et suiv.
[13] *« Le mode de vie des Japonais est si éloigné du nôtre, et tant eux-mêmes que leurs bonzes ont fondé des institutions telles que ceux qui vivent parmi eux, s'ils veulent faire quelque chose, doivent s'adapter à leurs manières […] Il faut que les nôtres vivent autrement qu'en Europe. »* Valignano, Alexandre, *op. cit.*, p. 199.

aux insulaires de se plier aux coutumes des Européens mais bien à ceux-ci de s'intégrer au mode de vie des Japonais. Cette démarche intellectuelle, évidente de nos jours mais encore rare à l'époque, ne semble pas avoir été prise en compte par bien des lecteurs du XVIIIe siècle. Parallèlement Valignano avait insisté afin que la langue écrite japonaise soit également enseignée dans les séminaires, marquant ainsi son respect envers la culture japonaise. Malheureusement tous les jésuites ne partageaient pas cette approche, ce qui créa des tensions entre les jésuites dont certains, comme Cabral ou Coelho[14], en mission au Japon vers les années 1570-1580, avaient une estime limitée du Japon et de ses habitants en raison d'une forme d'esprit eurocentrique.

5- Un discours trompeur

On connaît l'adage : « A beau mentir qui vient de loin ». Les récits de voyage des siècles passés ont parfois la réputation d'être mensongers, mais si certains lecteurs en ont fait une réception distancée et dubitative, d'autres y ont adhéré avec plus de conviction, et ont pris les textes pour de la réalité. Nous avons ainsi souligné dans notre Partie deux[15] les nombreuses invraisemblances notamment en ce qui concerne les miracles dont les scripteurs des débuts de la première évangélisation ont rempli leurs *Lettres*. Valignano lui-même, avant de parvenir au Japon, mettait en doute le contenu des Lettres des jésuites :

« Le visiteur avait lu au sujet du Japon des Lettres édifiantes certes, mais à son sens

[14] Les opinions à ce sujet étaient divergentes entre les jésuites. Valignano, d'origine italienne, était un homme ouvert et sociable. Par contre, le jésuite Cabral méprisait les Japonais et refusait toute intégration.

[15] Partie deux, p. 203 et suiv.

un peu « curieuses » au point qu'il était bien décidé à s'informer lui-même, soupçonnant vaguement que la réalité était probablement différente des lumineux tableaux qu'on lui mettait sous les yeux. »[16]

Il est difficile aujourd'hui de connaître quelle fut la réception des « lumineux tableaux » qui déformaient la réalité historique japonaise afin de la rendre plus compatible avec les attentes européennes. Peut-être l'éloignement géographique constituait-il une porte ouverte à bien des possibles et les notions de vrai et d'invraisemblance perdaient-elle alors leur pertinence. Ainsi par exemple lorsqu'il s'agit de calculer le nombre de convertis, ou encore mentionner que tous les Japonais savaient lire.[17] Ces invraisemblances concernent également, on l'a vu, les facultés linguistiques des religieux qui peuvent facilement parler la langue japonaise sans l'avoir apprise... Par ailleurs, alors même que les textes source sont traduits, réécrits, paraphrasés, et considérés en quelque sorte comme des vérités premières sur le Japon leur contenu même fait parfois l'objet de stratégies argumentatives qui les éloigne du « vrai ». Ainsi, dans la lettre narrant sa rencontre avec Anjirô, son premier guide, François-Xavier vante les qualités des Japonais. Or, pour Nathalie Kouamé, historienne spécialiste du Japon, il s'agirait d'un cliché historiographique, une « image d'Épinal »[18], agréable d'ailleurs aux Japonais actuels, mais composée par Xavier pour « satisfaire la curiosité d'un public friand de nouveaux mondes : souligner le caractère foncièrement étrange des peuples et des moeurs d'ailleurs, mettre en avant leur dissemblance radicale, établir des comparaisons systématiques »[19] et insister également sur les affinités réciproques. Si

---

[16] Introduction du livre de Valignano, Alexandre, *Les jésuites au Japon* : *relation missionnaire* (1583), *op. cit.*, p. 39.
[17] Kouamé, Nathalie, *La première évangélisation du Japon*, *op. cit.*, p. 37.
[18] *Ibid.*, p. 34.
[19] *Ibid.*, p. 36.

François Xavier insiste sur les différentes qualités du peuple japonais, notamment « sa raison », et le couvre d'éloges, c'est pour justifier l'installation de la Société de Jésus au Japon et faire valoir la spécificité de leur ordre qui se lance dans une entreprise d'évangélisation et d'éducation, en bâtissant des séminaires[20]. En revanche, les lettres de Xavier adressées à Loyola au sujet des Japonais n'étaient pas aussi élogieuses que celles qui firent l'objet d'une publication plus large. Lorsqu'on les examine aujourd'hui les textes perdent donc leur solidité documentaire pour laisser apparaître des stratégies argumentatives, des insuffisances dans la collecte des informations, ou une forte prégnance des habitudes de pensée européenne, bref une plus grande fragilité dans leur rapport à la « réalité » japonaise.

Il ne faut pas oublier toutefois que les premiers Européens ont laissé une empreinte culturelle au Japon même si tout ce qui touchait au monde étranger fut vivement rejeté dès le début du XVIIe siècle par les autorités. La venue des étrangers fut l'occasion pour les Japonais d'adapter en différents domaines des habitudes et des modes de vie jusqu'alors inconnus[21]. Un problème de terminologie demeure et met en lumière toutes les difficultés d'une approche qui se voudrait interculturelle :

« Il est bien difficile de saisir dans ce processus d'acculturation où commence et où finit ce que l'on peut qualifier de « chrétien » : sont-ce seulement les croyances, les pratiques, les objets (rosaires, médailles, croix, tombes, ouvrages, peintures…) les institutions et les personnes dites religieuses qui se sont alors immiscées au Japon ? Ou faut-il considérer comme « chrétien » tout ce qui venait de la civilisation européenne des Temps modernes ? En ce cas, il convient d'utiliser, comme le font les historiens japonais, le mot de nanban *(« barbares du Sud » soit les Portugais et les Espagnols)*

[20] *« En décrivant ainsi la société japonaise à ses coreligionnaires de Goa, Xavier semble surtout se donner les moyens de capter l'attention d'un vaste lectorat européen qui pouvait retrouver ses propres traits, ou du moins ses propres valeurs, chez les habitants de ces « grandes îles récemment découvertes, qui s'appellent « Iles de Japon. »* Kouamé, Nathalie, *op. cit.*, p. 35-36.

[21] *Ibid.*, p. 34.

pour qualifier les éléments importés ou inspirés de la culture chrétienne du vieux Monde : les Japonais du « siècle chrétien » (1549-1650) manifestèrent le plus grand intêrêt pour la « cuisine naban », les « paravents nanban », la « médecine nanban »[22].

6- **Évolution du Japon**

Le Japon dont les lettrés européens de l'époque classique entretiennent leurs lecteurs est un pays figé dans un passé atemporel ou dans un décor au vague exotisme oriental. Réécrit - et donc en partie recréé - à l'aide des « belles infidèles » du texte de Kaempfer, il est bien loin du Japon historique du XVIIIe siècle. Certains auteurs, choisissant les aspects les plus étonnants, ont mis en avant des thèmes, moeurs guerrières des soldats qui s'ouvrent le ventre, habitudes supposées de l'empereur, qui renvoient une image archaïque du Japon. Si, comme la campagne française, la campagne nippone ne connaissait pas de grands changements à l'époque classique le monde intellectuel et culturel nippon ne demeurait pas complètement immobile.

Des hommes de sciences, des lettrés, des politiciens et des *samurai*, dont un certain nombre d'entre eux étaient devenus fonctionnaires du gouvernement et fort cultivés, ont mené des recherches dans différents domaines (médical, scientifique, géographique) et ont tenté différentes expérimentations scientifiques. Si la médecine a pu progresser en profitant des connaissances apportées par des médecins hollandais, les Japonais ont de leur côté continué leurs propres recherches .

En 1743, à l'époque où Montesquieu travaille sur l'*Esprit des lois*, le *shôgun* Yoshimune fait publier un recueil de lois et de jurisprudence inspiré par les codes

---

[22] Kouamé, Nathalie, « Le Japon des samourais aux mangas », l'*Histoire,* Numéro spécial, juillet-août 2008. « Le Japon ne sera pas chrétien », p. 40. Cf. également, Kouamé, Nathalie, *La première évangélisation du Japon*, *op. cit.*, p. 15-16.

chinois des Ming et des Quing[23]. Certains monastères tant décriés dans les écrits des catholiques occidentaux sont des lieux de savoir et d'apprentissage et bien généralement les premiers Japonais à se consacrer à l'enseignement des lettres ont commencé leur carrière comme moines[24]. Si les fameux *samurai* portent toujours deux sabres, affirmant ainsi leur appartenance à une classe sociale élevée, ils n'ont guère l'occasion de s'en servir. Beaucoup d'entre eux, qui furent les premiers à profiter de l'enseignement[25] scolaire, sont bien souvent des administrateurs ou des conseillers de nobles ou de hauts fonctionnaires. L'enseignement n'est toutefois pas le seul privilège des guerriers. Les commerçants, classe généralement déconsidérée, en profitent également, lisent des romans en japonais et constituent la clientèle des théâtres. Le monde des artisans lui aussi se développe afin de répondre aux désirs et besoins de leur clientèle à la recherche de produits de plus en plus raffinés, kimonos, objets de décoration, etc. Tout ceci ne transparaît malheureusement pas dans les textes des écrivains français du XVIIIe siècle qui n'ont pas d'informations sur ce Japon et donnent une image déformée de ce pays en raison de leurs sources anciennes.

Parmi les changements occasionnés durant le demi-siècle qui sépare le séjour du médecin allemand à Nagasaki 1690 et l'époque où sont publiés les textes les plus importants des auteurs cités dans notre étude vers 1750, l'intérêt pour les connaissances apportées d'Europe a beaucoup augmenté. Encore à ses balbutiements lors du séjour de Kaempfer, ces études étaient uniquement limitées à quelques personnes pouvant entrer sur l'îlot de Dejima et communiquer avec les Hollandais malgré leur méconnaissance de

[23] Macé, François et Miéko, *op. cit.*, p. 110. Les peines appliquées aux roturiers étaient exemplaires.
[24] Il est également avéré que bon nombre de religieux dans les campagnes étaient assez ignares.
[25] *Ibid.*, p. 163.

la langue hollandaise. Toutefois une première amélioration survint aux alentours de 1700, durant l'ère Genroku, (1688-1703) lorsque les autorités prirent alors au sérieux la connaissance du Monde extérieur. Le système des interprètes chargés de recueillir toute information transmise par les Hollandais prit de l'ampleur et fut rattaché directement au gouvernement. Les études dites « hollandaises » (*ran-gaku*), terme choisi parce que les Hollandais transmettaient les informations venant d'Europe, prirent de l'essor. Vers les années 1750, le *shôgun* conscient de l'importance du savoir étranger et de la nécessité pour les autorités, les savants et les lettrés d'être tenus informés sur le Monde et les progrès scientifiques de l'époque, autorisa l'importation de livres étrangers, à l'exclusion des livres religieux. Les savants firent également la commande de divers instruments indispensables à l'accès de nouvelles connaissances. C'est ainsi que des livres d'anatomie, des cartes de géographie, des mappemondes, et toute sortes d'objets indispensables aux calculs et à la poursuite de recherches furent achetés. Des ouvrages de médecine et d'anatomie furent lus ou consultés avec le plus grand intérêt et la plus profonde passion. Grâce à ce fil tendu entre l'Occident et l'Orient, aux études des sciences occidentales (*rangaku*) et certains interprètes au service des Hollandais, le Japon put peu à peu ouvrir ses horizons culturels malgré la « fermeture » du pays. En raison de ces divers facteurs les Japonais ont réussi à rassembler, durant le XVIIIe siècle, de nombreuses données relatives à différents domaines scientifiques, notamment la cartographie, sujet de première importance. Si, comme nous l'avons signalé, les autorités japonaises ont toujours agi de façon à ce que les Hollandais ne puissent avoir accès à des informations relatives à leur pays, ils ont par contre fait en sorte dès le début du XVIIIe siècle, de récolter le plus de connaissances possibles par l'intermédiaire de ces derniers.

Les contacts avec la Chine et les Chinois étaient également fructueux. A partir de 1720, un nombre très important d'ouvrages chinois abordant l'astronomie et les mathématiques occidentales furent importés et diffusés[26]. Un certain nombre d'intellectuels chinois jouèrent un rôle considérable dans les domaines du bouddhisme, de l'art, de la médecine et des soins vétérinaires au Japon. Lorsque Kaempfer parle des Chinois, il ne les considère que comme des commerçants vivant dans un quartier spécial de Nagasaki, n'évoquant jamais ces lettrés dont il ne connaissait peut-être pas la présence.

Les Japonais ne se limitaient pas à « importer » un savoir venu d'ailleurs. De leur côté, des scientifiques faisaient aussi des recherches malgré les difficultés que présentait leur situation. Kaempfer a écrit au sujet des arts du Japon mais sans donner de précisions alors que la période d'Edo est une période fertile du point de vue artistique et littéraire et que la vie culturelle des grands centres était relativement fertile. A côté de noms déjà cités, l'écrivain Hihara Saikaku (1642-1693), le poète Bashô (1644-1694), ceux du poète Buson (1716-1784) ou de Ueda Akinari (1734-1809) viennent témoigner de l'essor de la littérature nippone à cette époque. Le théâtre, le kabuki, le nô, les différents arts japonais et les oeuvres littéraires qui sont appréciés actuellement à travers le Monde, *haiku*, *waka*, étaient pratiquement inconnus des Français du XVIIIe siècle. Jusqu'à l'ouverture du pays, au milieu du XIXe siècle, nombre de produits artistiques de haute qualité demeuraient eux aussi peu connus des Européens car réservés à l'élite de la société.

[26] Macé, François et Miéco, *op. cit.*, p. 75.

S'il est possible de considérer que le commerce avec les Hollandais ne fut pas très rentable (dans les derniers moments de la fermeture du Japon il ne venait chaque année qu'un seul navire de la VOC), l'existence de ces relations commerciales fut loin d'être entièrement inutile pour le Japon cloisonné de l'époque. Plus que les objets de luxe dont quelques nobles ou fonctionnaires du gouvernement passaient la commande aux marchands[27], les diverses informations que les navires apportaient étaient d'une importance capitale pour les spécialistes japonais des études hollandaises (*rangaku*). Il était encore pratiquement impossible, sauf en de rares exceptions, d'introduire des livres dans le pays et d'en faire le commerce à l'époque où Engelbert Kaempfer visite le Japon, les autorités craignant l'entrée en fraude de livres religieux.

C'est pourtant grâce à ce contact, limité, que la transformation et la modernisation rapide du Japon au début de l'ère Meiji furent rendues possibles, les élites intellectuelles s'étant déjà familiarisées avec d'autres savoirs ou horizons culturels que le leur. Il faut cependant signaler que de leur côté certains savants japonais avaient eux aussi entrepris des recherches, notamment dans des domaines techniques et médicaux, parvenant à un niveau de connaissance fort élevé. Sans nous attarder plus longuement sur les exemples à l'appui de la distance qui, à l'époque classique, séparait le Japon historique de la représentation qu'en avaient les Européens, nous nous limiterons à souligner que, comme l'orientalisme, le « japonisme » du XVIIIe siècle « a une histoire et une tradition de pensée, une imagerie et un vocabulaire qui lui ont donné réalité et présence en Occident et pour l'Occident »[28].

---

[27] Comme cela fut d'ailleurs le cas pour l'ouvrage de Kaempfer à la fin du XVIIIe siècle.

[28] Voir Saïd, Edward W., *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident* (1978), Paris, Ed. du Seuil, 2005, p.17.

Bibliographie

1. Bibliographie primaire (par ordre chronologique):

XVIe siècle

Histoire des choses mémorables sur le fait de la religion chrétienne, dictées et exécutées es pays et royaumes des Indes orientales. Par ceux de la C. de J. Depuis l'an 1542 jusques à présent. Avec certaines epistres notables et concernantes l'estat des affaires du pays de Japon. Traduit du latin par Jean Pierre Maffeo, en français, par M. Edmond Auger de la C. du nom de Jésus. Lyon, Benoît Rigaud, 1571.

Recueil des plus fraisches lettres, escrites des Indes Orientales, par ceux de la Compagie du nom de Jésus, qui y font résidence et envoiées l'an 1568. 69 et 70. A ceux de ladicte Compagnie en Europe, sur la grande conversion des infidèles à Jésus Christ. Traduites d'italien en François. A Paris, chez Michel Sonnius, 1571.

Lettres du Iappon, Peru et Brazil; envoyées au R.P. général de la Société de Jésus par ceux de ladicte société qui s'employent en ces régions à la conversion des gentils et desdiés à Monsieur Charties, Seigneur d'Aleinville, à Paris, chez Thomas Brumen, 1578.

Nouveaux avis de l'amplification du Christianisme es pays et royaulmes du Iappon, envoyés au R. P. Général de la co[m]pagnie du nom de Jésus par le père François Cabral supérieur de ladite compagnie audict Iappon, à Paris, chez Thomas Brumen, 1579.

Lettres du Iappon, de l'an 1580 envoyées par les prêtres de la compagnie de Jésus, vacans à la conversion des infidèles audit lieu, 1580. " Coppie d'une lettre de Père Louys Froyes, escrite aux pères et frères de la compagnie de Iésus du 6 juin 1577, à Paris, chez Thomas Brumen, 1580

Lettres du Japon, Peru et Brasil, envoyées au R.P. Général de la Société de Jésus, par ceux de ladite Société qui s'employent en ces régions à la conversion des Gentils. Desdiées à Monsieur Chartier, seigneur d'Aleinville, Lyon, Besnoît Rigaud, 1580.

Nouveaux aduis des Indes Orientales et Iappon concernans la conversion des gentils, avec une miraculeuse martyr advenu a Maroc ville d'Aprhique et Barbaries, Paris, chez Thomas Brumen, 1581.

Nouveaux advis de l'estat du christianisme es pays et royaulmes des Indes orientales et Iappon, envoyés au R.P. général de la compagnie du nom de Jésus, à Paris, chez Thomas Brumen, 1582.

Valignano, Alexandre, *Les jésuites au Japon: relation missionnaire* (1583). Traduction, présentation et notes de J. Besineau, s.j., Desclée de Brouwer, Bellamin, Paris, 1990.

Recueil de tout ce qui s'est faict au consistoire assemblé à Rome par N.S.P. le Pape Grégoire XIII : ou furent reçus les ambassadeurs de trois rois du Iappon, et prestere[n]t publiqueme[n]t obéissance à sa Sainteté, le 23 mars l'an 1585. A Douai, de l'imprimerie de la vefue I. Boscard, 1583.

Lettres nouvelles du Iappon : touchant l'advancement de la chrestienté en ces Pays-là, de l'an 1579 jusques à l'an 1581, à Paris, chez Thomas Brumen, 1584.

Advis de la bienheureuse mort de cinq religieux de la compagnie de Jésus qui ont esté tuez pour la foy aux Indes Orientales, l'an 1583. Tiré d'une lettre de P. A. Valignano, etc, Paris, s.éd., 1584.

Actes exhibés au consistoire par Grégroire pape XIII aux ambassadeurs des rois du Jappon à Rome, avec un petit Recueil des Japonais et de leur païs, mis en français par G. Thourin, Liège, 1585.

Froïs, Luis, s.j., *Européens et Japonais. Traité sur les contradictions et différences de moeurs, écrit par le R. P. Luís* Froyes *au Japon, l'an 1585*, traduit du portugais par Xavier de Castro, annoté par Robert Schrimpf, et présenté par José Manuel Garcia. Paris, Chandeigne, (1585), 1993.

Choses diverses des ambassadeurs des roys de Japon venus à Rome. Louvain, Maes, 1585.

Aduis du Iappon des années 1582,1583, et 1584 ; Avec quelques autres de la Chine, des années LXXXIV.: Avec quelques autres de la Chine, des années LXXXIII. LXXXIV. Recueilliz des lettres de la Compagnie de Iésus, recues au mois de décembre 1585, Paris, chez Thomas Brumen, 1586.

Lettre du Iappon de l'an 1582 envoyées au R.P. général de la Compagnie de Jésus, par le P. Gascar Caelio vice-provincial aucdit lieu, Paris, chez Thomas Brumen, 1586.

Le discours de la venue des princes japonais en Europe, tiré d'un advis venu de Rome, auquel est contenu la description de leur pays, coutumes et manière de vivre, avec ce qu'il est advenu en chemin dès qu'ils sont départis de leurs royaumes, jusqu'à leur arrivée en Europe, et à Rome ; ensemble de l'obeyssance prestée à Notre S. Père, et la copie des lettres présentées à Sa Sainteté, de la part de leurs roys et seigneurs, l'année 1586, traduist nouvellement d'italien en françois. Paris, Frédéric Morel, 1586.

Advis du Japon des années 1582, 83 et 84, avec quelques autres de la Chine, etc, recueillis des lettres de la C. de J., reçues au mois de décembre 1585. A Dole par Jean Poyvre et Jean Ravoillot, 1587.

Recueil d'un fort notable naufrage tiré des lettres du P. Pierre Martinez, etc. A la suite se trouve : Advertissement de l'état de la religion es pays orientaux, des Moluques, de la Chine et du Japon, envoyé par le provincial des Indes, par lettre de 14 février 1787. Paris, Nivelle, 1588.

Maffei, Jean-Pierre, *Historicarum Indicarum Libre XVI*, Florence, Zenarius, 1588.

Advertissement de la Chine, et du Iappon de l'an 1585, 86 et 87. " Avec l'arrivée et venue des seigneurs Japonnois aux Indes. Tirez des lettres de la compagnie de Iésus.

Receuz le moys d'octobre 1588. Et traduitz d'italien en français sur la copie imprimée à Rome " à Paris, chez Nicolas Nielle [...] 1589.

Advertissemens nouveaux, des Royaumes de la Chine et du Giapon. Escris sur la fin de l'an 1586. Avec le retour des Princes Giaponnois aux Indes. Le tout extraict des lettres des Pères de la Compagnie de Jésus : receues ce dernier mois d'Octobre 1588. Lyon, Jean Veyrat, 1589.

Sande, Eduardus, [et Alexander Valignanus], *De missione legatorum japoniensium ad Romanum Curiam, rebusq; in Europa, ac toto itinere animadversis Diaogus. [De la mission des ambassadeurs japonais auprès de la Curie romaine, et de ce qu'il leur est arrivé en Europe et pendant tout le voyage. Dialogue]*. Macao, s.éd., 1590.

Annales indiques (sic), contenant la vraye narration et advis de ce qu'est advenu et succédé en Japon et aultres lieux voisins des Indes, envoyez par les Pères de la Société de Jésus au R. P. Claude Aquaviva Général de la dicte Compagnie, en l'an 1588. Nouvellement traduictes en François. A Anvers, en l'imprimerie Plantinienne, chez la Vefue et Jean Mourentorf, 1590.

Sommaire des lettres du Iappon et de la Chine, de l'an 1589 et 1590, escrites au R.P. Général de la Compagnie de Iésus, et traduites d'italien en françois selon la copie imprimée à Rome, Paris, imprimerie de Léon Cavellet, 1592.

Sommaire des lettres du Japon et de la Chine de l'An 1589-1590, écrites au R. P. Général de la Compagnie de Jésus, Douay, chez la vefue Iac. Boscard. 1592.

Lettres et advis du Japon et de la Chine et d'autres endroits des Indes Orientales de l'an 1589 et 1590. Escrites au révérend Père Général de la Compagnie de Jésus. Pont-à -Mousson, E. Marchant, 1592.

Recueil de tout ce qui s'est faict au consistoire assemblé à Rome par N.S.P. le Pape Grégoire XIII : ou furent receus les ambassadeurs de trois rois du Iappon, et prestère[nt] publiqueme[n]t obéissance à sa saincteté, le XXXIII mars l'an 1585." Auquel nouvellement est cy joint un brief discours d'aucunes missions tant d'Orient que d'Occident, tiré de certaines lettres escrites les ans 1590 et 91 enuoies au révérend P. général de la Co[m]pagnie de Iesus, avec autres lettres des susdits trois rois

du Iappo[n] escrites à sa Saincteté sur leur retour au Iappon, tourné du latin en nostre vulgaire par le seigneur de Betencourt, ect. Douay, à l'imprimerie de la Vefue Boscard [...] 1593.

Lettres du Japon et de la Chine, des années 1589 et 1590. Et certains advis du Péru, des années 1588 et 1589. Envoyez au révérend Père Général de la Compagnie de Jésus. A Lyon. Par Jean Pillehotte [...] 1593.

Extraict de diverses lettres escrites par ceux de la Compagnie de Iesus, tant des Indes orientales, que du Iappon, et de la Chine, et de la mission d'Éthiopie, l'an M. D. XC. et M. D. XCI. A Paris, de l'imprimerie de Léon Cauellat, 1593.

Lettres annuelles escrites du Iapon l'an 1589 et 1590 du P. Visce provincial au P. Alexandre Valignano, et du P. Loys Froes au P. Général de la Compagnie de Iésus, Paris, chez Hierosme de Marnef et la vefue Guillaume Cavelet, 1593.

Recueil de quelques missions des Indes orientales et occidentales, extraits d'aucuns avertissemens, écrits es années 1590 et 1591, par les PP. Pierre Martinez, etc. Lyon, Pillehotte, 1594.

Lettre du Japon des années 1591 et 1592 Escrite au R. P. général de la C. de J., et tournée d'Espagnol en Italien, par le P. Ubaldino Bartolini de la mesme Compagnie ; et maintenant en nostre langue vulgaire sur l'exemplaire imprimé à Rome, par Louys *Zanetti, 1595. Par le seigneur de Bettencourt, gentilhomme de la maison du Roy, nostre Prince et Seigneur naturel.* A Douay, chez Jean Bogart, 1595.

Froïs, Luis, *Litterae annuae Iaponenses anni 1591 et 1592.* Coloniae Agrippinae, apud Henricum Falckenburg, 1596.

Copie de deux lettres du P. Organtino Bresciano de la C. de J. escrittes en la ville de Méaco, es isles de royaumes de Japon. A Anvers, chez Joachim Troneslus, 1597.

Van Linschoten, Jan Huyghen, *His Discours of Voyages into the Easte and West Indies*, John Wolfe, London, 1598.

Advis moderne de l'Estat du grand Royaume de Mogor, situé dans la Tartarie, L'Inde, La Perse ... [contient deux copies du P. Organtino Bresciano de la Compagnie de Jésus escrittes en la ville de Méaco, es isles et royaume du Japon. A Anvers, chez Joachim Trognesius, 1597, Paris, Imprimerie de P. Du Pré, 1598.

Froïs, Ludovico, *De rebus iaponicis historica relatio,* Mainz, Ex officina typographia Ionnia, 1599.

XVIIe siècle

Acosta, Joseph, *Histoire naturelle et morale des Indes tant orientales qu'occidentales*. Traduction par Robert Regnault. Paris, Marc Otry, 1600 ; Paris, Adrien Tiffaine, 1616.

Histoire de la glorieuse mort de vingt six chrétiens qui ont esté crucifiez par le commandement du roy du Jappon envoyée par le P. Loys Frois à R. P. Claude de Aquaviva, [...] traduit d'italien en francais [par J. de Malfillastre, vicomte de Falaise], Rouen, T. Reinsart, 1604.

Lettres de Saint François Xavier, de la compagnie de Jésus, apostre du Japon, traduites de nouveau en François par M. Lovys Abelly. Paris, Georges Iosse, 1600.

Les Annales du Japon, de la Chine et du Mogor. C'est à dire les choses faictes en ces nations par les Pères de la Société de Jésus, l'an 1598 et 1599. A Liège, chez Art de Coersvvrem Imp. Juré, 1601.

Lettres du Japon de l'an 1596, escrittes par le P. Loys Froïs, au P. Cl. Aquaviva, Lyon, Jean Pillehotte, 1601.

Relations des pères Loys Froes, et Nicolas Pimenta de la Compagnie de Jesus au R.P. Aquaviva général de la même compagnie, concernant l'accroissement de la foy chrétienne au Iappon et autres contrées des Indes orientales es années 1596 et 1599, traduites du latin imprimé à Rome. A Lyon, Jean Pillehotte, 1602.

Discours des choses remarquables advenues au royaume du Iappon depuis la mort du roy Taicosama. En deux lettres envoyées au R.P. Claude Aquaviva... du x. D'Octobre de l'an M.D.XCIX et XXV. Feburier de l'an M.DCI.Traduction de François Solier. Arras, Robert Maudhuy, 1604.

Récit véritable de la glorieuse mort de vingt-six chrétiens mis en croix par le commandement du roi du Jappon, *le 5 février 1597 desquels les six estoyent Religieux de l'ordre S. François, les trois de la compagnie de Jésus, les 17 autres Chrestiens Japponnois. Envoyé par le P. Louys Frois, le 15 de Mars, au R. P. Claude Aquaviva de ladite Compagnie, et mis en François par le père Jean de Bordes de la mesme Compagnie*. Paris, Claude Chappelet, 1604.

Lettre du P. Alexandre Valignano. *Nouveaux advis du royaume de la Chine, du Jappon et de l'estat du roy de Mogor [...] tiré de plusieurs lettres, mémoires et advis envoyez à Rome, et nouvellement trad. d'italien en françois*. Paris, Claude Chappelet, 1604.

Lettre annuelle du Japon, [1601] envoyée au P. Paesius, Provincial au T.R.P. Claude Aquaviva, général de la Compagnie de Jésus. Paris, Claude Chappelet, 1605.

Hays, John, (1546-1607) *De rebus japonicis, indicis, et pervanis espitolae recentiores: A Iounne Hayo Dalgattiensi Scoto Societatis Iesu in librum unum coaceruatae*. Antverpiae : ex officina Martini Nutij, 1605.

Histoire de la glorieuse mort de vingt six chrétiens qui ont esté crucifiez par le commandement du roy de Jappon ... envoyée... par le P. Loys Frois à R. P. Claude Aquaviva, [...] traduit d'italien en français [par de Malfillastre, vicomte de Falaise] Rouen, T. Reinsart, 1606.

Matos, Gabriel de, *Lettre annuelle du Japon de l'an 1603*, escrite par le P. Gabriel de Matos au R. P. Claude Aquaviva Général de la Compagnie de Jésus. Avec une Epistre de la Chine et des Moluques. Translaté d'italien en nostre langue vulgaire. Suyvant l'exemplaire imprimé à Rome en l'an 1605. A Douay : de l'imprimerie de Baltazar Bellère au Compas d'Or, 1606.

Histoire véritable de la glorieuse mort, que six nobles chrestiens, japonois, ont constamment enduré (sic) pour la foy de Iesus-Christ. Envoyée par monsieur Louys

Cerquera evesque du Iapon, avec une autre semblable du P. François Passio, le vice-provincial de la Compagnie de Iesus, " Au R.P. Claude Aquaviva, général de la mesme Compagnie. Maintenant traduite de l'italien en françois ", à Paris, chez Claude Chappelet [...] 1607 ; Arras, Larivière, 1608.

Copie de la lettre du R.P. Nicolas Trigaut douysien de la Compagnie de Iesus. "Escrite au R.P. François Fleuron, provincial de la mesme Compagnie en la province des Pays-Bas, datée de Goa en l'Inde orientale, la veille de Noël 1607, à Rouen, chez Romain de Beauvais [....] 1608.

Histoire des choses plus mémorables advenues tant es Indes orientales que autres pais de la découverte des Portugois. En l'établissement et progres de la foi chrétienne et catholique et principalement de ce que les religieux de la C. J. y ont faict et enduré depuis qu'ils y sont entrez jusques à l'an 1600. Par le père Pierre de Jarric Tolosain de la M. C. Bordeaux, par S. Millanges, 1608, 1610, 1614.

Lettres annales du Japon, *de l'an 1603...escrite par le P. Gabriel de Matos au P. général, avec un épitre de la Chine et des Moluques, translatée d'italien en nostre langue vulgaire*. Lyon, Pierre Rigaud, 1609.

Lettre annuelle du Iapon de l'an 1604. Envoyée par le P. Francois Pasio vice-provincial de ces quartiers là au R.P. Claude Aquaviva, général de la Compagnie de Jesus, et traduite de l'italien. " Suivant l'exemplaire imprimé à Rome l'an 1608. Chez Barthelemy Zannetti." Trois lettres annuelles du Iappon des années 1603,1604, 1605, 1606. Ecrites par le R.P. François Pasius. A Douay, chez Iean Bogart, 1609.

Narre (sic) véritable de la glorieuse mort et martyre de Melchior Bugendono capitaine très valeureux et grand seigneur en la cour de Morindono roy d'Amangucci au Japon. Et de Damien l'Aveugle fameux docte cathéchiste japonois. " Envoyé au R.P. Claude Aquaviva, général de la compagnie de Iesus, par Monseigneur l'evesque du Japon; Le 8 mars, l'an mil six cens six. Ensemble un extrait des lettres envoyées du Iapon, de l'an 1605 et 1606." Au Pont-à-Mousson, par Melchior Bernard, 1610.

Lettres annales des Royaumes du Japon et de la Chine des années 1606 et 1607, escrittes par les pères Jean Rodriguez et Mathieu Ricci. Au R. P. Claude Aquaviva, traduites de l'italien. Paris, C. Chappelet, 1611. [réédité en 1616]

La glorieuse mort de neuf chrestiens japponois martyrisez pour la foy catholique aux royaumes de Fingo, Sassuma et Firando, envoyée du Iapon l'an 1609 et 1610 au mois de mars, par Le R.P. provincial de la Société de Iesus au R.P. Claude Aquaviva, Général de la mesme Compagnie. A Douay, de l'imprimerie de Pierre Auroy, 1612 ; Paris, 1612.

Lettres annuelles du Japon pour les années 1609 et 1610. Envoyées au R. P. Claude Aquaviva Général de la Compagnie de Jésus. En langue italienne, traduites en François, par P. R.S.D. P. Lille, Pierre de Roche, 1615.

L'arrivée et entrée publique de l'ambassadeur du roy du Japon dans la ville de Rome, le 2 novembre 1615. Envoyé par son roy pour rendre obeyssance au Pape. Avec leurs sortes d'habillements et manière de vivre, ayant demeuré deux ans en son voyage, Paris, chez Joseph Guerreau, 1615.

Lettre annuelle du Iappon escripte par le Père Sébastien Vieira et cie, Bordeaux, par Simon Millanges, 1617.

Lettre annuelle du Japon de l'an 1613, contenant plusieurs exemples de rare vertu, et divers actes des Martyrs qui y ont souffert pour la confession de la foy Chrétienne durrant la mesme année Escripte par le P. Sébastien Viera de la C. de J. Traduitte (sic) d'Italien en François par le P. François Solier de la mesme compagnie. Bordeaux, par Simon Millanges, 1617.

Histoire de l'estat de la chrestienté au Iappon, et du glorieux martyre de plusieurs chrestiens en la grande persecution de l'an 1612, 1613, et 1614. Le tout tiré des lettres envoyées a Rome par les Pères de la Compagnie de Iesus au Iapon, et tourné d'Italien en François par un Père de la mesme Compagnie". A Douay, de l'imprimerie de Baltazar Bellère au compas d'or, 1618.

Pigneyra, R.P. Louys, *La nouvelle histoire du Iappon: divisée en cinq livres, où il est traicte amplement de l'estat de sa Chrestienté, du progrés de la foy Catholique, des grandes persécutions qui sont y arrivées aux Chrestiens, et des divers Martyres qu'un grand nombre, tant religieux que séculiers ont souffert soubs l'Empire de Cobusama, jusques à l'année mil six cent quinze. Composée en espagnol par le R.P. Louys Pigneyra*

de la Compagnie de Iesus, et traduite en françois par I. B. A Paris, chez Adrien Taupinart, 1618 ; Ibid., Paris, chez Jean Fouet, 1618.

Viera, P. Sébastien, *Lettres annales du Iappon, des années M. DC. XIII et M. DC. XIV. Où plusieurs choses d'édification sont racontées fidèlement, et les Martyres arrivez durant la persécution desdites années, Escrites au Révérend Père Général de la Compagnie de Iésus, par le P. Sébastien Viera, de la mesme Compagnie. " Mises d'Italien en François, au Collège de Lyon, par le père Michel Coyssard"*, à Lyon, chez Claude Morillon, Librairie et Imprimeur de Madame la Duchesse de Montpensier, 1618 ; Ibid., Reims, par Nicolas Constant, 1619.

Lettres annales du Iappon, des années M. DC. XIII et M. DC. XIV. Où plusieurs choses de très grande édification sont fidèlement racontées, avec les martyres admirables, arrivez durant la prescution du roy Cubo idolâtre, esdites années. Escrites au R.P. général de la Compagnie du nom de Iesus. " Mises d'italien en françois, et de nouveau reveues par le P. Michel Coyssard, de la mesme Compagnie. Avec quelques autres aduis des Indes, et de la Chine de l'an 1616. Le tout enrichi d'une table " des choses principales". Lyon, chez Jean Lautret, 1619.

Trigaut, Nicolas, *Histoire des martyrs du Iapon depuis l'an 1612 jusqu'à 1620, composée en latin par le R.P. Nicolas Trigaut de la Compagnie de Iesus et traduite en françois par le P. Pierre Morin de la mesme Compagnie*, Paris, chez Sébastien Cramoisy, 1624.

Relation des cruels Martyres que 118 Chrétiens ou environ, endurèrent au Iapon l'an 1622. " Tirée principalement des lettres des pères de la Compagnie de Iesus, qui résident là, et de ce que plusieurs personnes, qui vivent au Iapon en ceste ville de Manille en deux vaisseaux, ont rapporté. Le tout traduit de l'espagnol imprimé à Madrid avec permission, Paris, chez Sébastien Cramoisy, 1624.

Morin, Pierre, *Histoire de ce qui s'est passé au Iappon. " Tirée des lettres écrites es années 1619, 1620, et 1621". Adressées au R. P. Mutio Vitelleschi Général de la Compagnie de Iesus. Traduicte de l'Italien en François par le P. Pierre Morin de la mesme Compagnie*, Paris, chez Sébastien Cramoisy, 1625.

Davity, Pierre, *Discours des empires, royaumes, estats, seigneuries, duchez, et principautez du monde*. 2 volumes. Principaux chapitres : [...] De l'état du Roy du Jappon. Paris, Olivier de Varenne, 1627.

Histoire de ce qui s'est vraiment passé es royaumes du Iappon, et de la Chine. " Tirée des lettres escrites es années 1621 et 1622, adressées au R. P. Mutio Vitelleschi, general de la Compagnie de Iesus. Traduite de l'italien en françois par un Père de la mesme Compagnie ", à Paris, chez Sébastien Cramoisy, 1627.

Solier, François, *Histoire ecclésiastique des Îles et Royaumes du Iappon. Recueillie par le Père F. Solier, religieux de la Compagnie de Iésus*, Paris, chez Sébastien Cramoisy, 1627-1629 ; 2 tomes. Bordeaux, 1628.

La vie et mort de vingt trois martyrs de l'Ordre de Sainct François, et de trois Jésuites; tous crucifiez et transpercez de lances au Iapon. Ensemble les prodiges et miracles arrivez devant et après leur martyre, recognu par N.S.P. Urbain VIII. en juillet de l'an 1627. Par un religieux de l'ordres des FF Mineurs recollez, de la province de St André. " Epistre dédicatoire signée par Samuel Buirette, à Douay, de l'imprimerie de Pierre Au-Roy, 1628.

La Béatification des trois premiers martyrs de la Compagnie de Jésus au Jappon, Paul, Jean et Jacques, Japponois. Par N. S. P. le Pape Urbain VIII. Et l'indult de sa saincteté, leurs images, et la relation de leur martyre. Paris, chez Sébastien Chappelet, 1628.

Briefve relation de la mort glorieuse de Paul Michi, Jean Goto et Jacques Ghisai, Japonnois de la C. de J. arrivée à Nangasachi le 5 février 1597. Tirée d'une letter du P. Pierre Gomez, Vice-Provincial au P. Général de la mesme compagnie. Louvain, Henry Haestens, 1628.

Histoire de ce qui s'est passé au royaume du Iapon l'année 1624. Traduicte d'Italien en François, par un Père de la Compagnie de Iesus. A Paris, chez Sébastien Chappelet, 1628.

Lettres du Révérend Père Sainct François-Xavier, de la Compagnie de Iesus, apostre du Japon. « Divisé en quatre livres, traduites par un père de la mesme Compagnie », à Paris, chez Sébastien Cramoisy, 1628.

Mendez Pinto, Fernao, *Pérégrinations*, traduit par Figuier, Paris, Hénault, 1628 ; Paris, Ant. Cotinet et Jean Roger, 1645.

Martyre du bienheureux Paul Miki, Jean Goto et Jacques Kisai, Japonnois qui furent les premiers crucifiés au Japon pour la sainte foi, le 5 février 1597. Bordeaux, De la Court, 1628.

Histoire générale de l'origine et progrez des frères mineurs de S. François vulgairement appellés en France, Flandres, Italie et Espagne : recollects, reformez ou deschaux, tant en toutes les provinces et royaumes catholiques, comme les Indes orientales et occidentales et autres parties des nouveaux mondes. Composée par le R.P. Charles Rapine. A Paris, chez Claude Sonnius, 1631.

Histoire de ce qui s'est passé au royaume du Japon, en les années 1625, 1626, et 1627. Lettres adressées au R. Père Mutio Vitelleschi, Général de la Compagnie de Jésus. Traduite d'italien en françois par un père de la mesme Compagnie (Jean Vireau). Paris, chez Sébastien Cramoisy, 1633.

Relation de la persécution au Japon. Pour les années mil six cens vingt-huict, vingt-neuf, trente. " Envoyée au R.P. Mutio Vitelleschi, général de la Compagnie de Iesus. Traduicte de l'ITALIEN imprimé à Rome, par un père de la mesme Compagnie, à Paris, chez Sébastien Cramoisy, 1635 ; Douay, Bardou, à l'enseigne de Saint-Ignace, 1635.

Relation de l'estat de l'Eglise universelle du Japon et des martyrs qui ont souffert depuis son Commencement jusques en l'année 1630. […] Le tout mis en français par le S. de J. Paris, Michel Joly, 1635.

Relation authentique du glorieux martyre du R. P. François Marcel Mastrilli de la Compagnie de Jésus martyrisé en Nangasaqui Ville du Japon le 17 d'Octobre 1637, envoyée par le P. Nicolas de Acosta, Procureur du Japon, au P. François Manso Procureur Général des provinces de Portugal de la mesme Compagnie à Madrid traduite de l'Espagnol. A Douay, de l'Imprimerie de Bathelemy Bardou, 1639.

Histoire de ce qui s'est passé es royaume du Japon et de la Chine, tirée des lettres escrites ès années 1621 et 1622 (trad. Par le P. Jean Darde, de la C. de J.). Paris, Sébastien Cramoisy, 1627.

Cardim, Antoine-François, *La mort glorieuse de soixante et un chrestiens de Macao, decapitez pour la confession de nostre sainte foy à Nangazaqui, au royaume du Iapon le 4 d'aoust de l'an M. DC. XL. Extraicte de la relation faicte en langue portugaise. Imprimé à Lisbonne en 1643 " Avec la copie d'une lettre de Hollande touchant la glorieuse confession de quatre pères de la mesme Compagnie, et de trois autres chrétiens mis à mort au mesme royaume de Iapon, sur la fin de l'année 1642. Le tout mis en françois par un père de ladicte Compagnie"* à Rouen, chez Jean de Manneville, 1643 ; Lille, Pierre de Rache, 1643.

Figuier, Bernard, *Les voyages adventureux de Fernand Mendes Pinto*, *fidellement traduits du portugais en français par le sieur Bernard Figuier, gentilhomme portugais*, Paris, chez Arnould Cotinet, 1645.

Relation de la province du Japon, écrite en portugais par le P. François Cardim, de la Compagnie de Jésus, Procureur de cette Province. Dédiée à la Sainteté d'Innocent X. Traduitte Du portugais en Italien à Rome, de la Coppie Italienne en François, par le père François Lahier, de la même compagnie. Tournay, Adrien Quinqué, 1645.

Cardim, père Antoine-François, *Relation de ce qui s'est passé depuis quelques années, jusques à l'An 1644 au Iapon, à la Cochinchine, au Malabar, en l'Isle de Ceilan, et en plusieurs autres Isles et Royaumes de l'Orient compris sous le nom des Provinces du Iapon et du Malabar, de la Compagnie de Iesus. Divisée en deux parties, selon ces deux provinces. " Première partie. Relation de la Province de Iapon. Escrite en portugais par le Père François Cardim de la Compagnie de Jésus, Procureur de cette Province. Traduitte et reveue en François*." A Paris, chez Mathurin Henault et Jean Henault, 1646.

La vie de Marcel François Mastrilli de la C. de J., guéri miraculeusement par Saint François Xavier et mort du depuis (sic) au Japon, pour la défense de la foy, le 17 octobre 1637 ; composé en espagnol par le P. Eusèbe Nieremberg, de la même Compagnie, et traduite nouvellement en français par le P. Louys Conart de la même Compagnie. Paris, Mathurin Hénault et Jean Hénault, 1646.

Varenius, Bernhardus, *Descriptio regni Japoniae*, 2 vol. In 1. Amsterdam: Apud Ludovicum Elzevirium, 1649. (Donne l'état du Japon de 1642 à 1649).

Maracci, Jean, s.j. *Relation de ce qui s'est passé dans les Indes Orientales en ses trois provinces de Goa, de Malabar, du Japon, de la Chine et autres païs nouvellement descouverts. Par les Pères de la Compagnie de Jésus. Présentée à la sacrée Congrégation de la Propagation de la Foy, par le P. jean Marucci Procureur de la Province de Goa, au mois d'Avril 1649. Traduction d'italien en français par le père J. de Machault*. Paris, chez Sébastien Cramoisy, et Gabriel Cramoisy, 1651. (les dix dernières pages sont manuscrites)

Rhodes, R. P. Alexandre de, *Histoire de la vie, et de la glorieuse mort de cinq pères de la Compagnie de Iesus, qui ont souffert dans le Iapon. Avec trois Séculiers, en l'année 1643*, à Paris, chez Sébastien Cramoisy et Gabriel Cramoisy, 1653 ; Douay, Jean Serrurier, 1654.

Rhodes, R. P. Alexandre de, *Relation de ce qui s'est passé en l'année 1649, dans les Royaumes où les Pères de la Compagnie de Jésus de la Province du Japon publient le Saint Evangile. Dédiée à la reyne de Pologne et de Suède*. Paris, Florentin Lambert, 1655 et 1657.

Relation des missions des pères de la Compagnie de Jésus, dans les Indes Orientales. Où l'on verra l'estat présent de la Religion Chrestienne, et plusieurs belles curiositez de ces Contrées. Dressée par un Père de la mesme Compagnie. A Paris, Chez Jean Hénault, 1659.

Lettres de S. François Xavier, de la compagnie de Jésus, apôtre du Japon. Traduites de nouveau en françois, par M. Louys Abelly, prestre, docteur de la faculté de théologie, à Paris, chez Georges Iosse, 1660.

La vie du P. Charles Spinola de la Compagnie de Jésus, mort pour la foy chrestienne au Japon, mise en françois par le P. Robert Michel de la Compagnie de Jésus. Valenciennes, Jean Bougher, 1661.

Abrégé de la vie de S. François Xavier, et ses nouveaux miracles, par le P. Ant. Girard, Paris, François Muguet, 1662.

Caron, Francis and Schouten, Joos, *A true Description of the Might y Kingdoms of Japan and Siam. Printed by Samuel Brown and John de l'Ecluse, at the sign of the Queen's Arms, near the litttle North-Door of St Paul Church. Written originally in Dutch, and now rended into English by Capt. Roger Manley*, London, printed by Samuel Brown and Jean de l'Écluse, 1663.

The Voyages and Adventures of Fernand Mendez Pinto, Done into English by H.C. [ogan]. Gent. London, 1663.

Thévenot, Melchisédech, *Relations de divers voyages curieux qui n'ont point été publiées et qu'on a traduit ou tiré des Originaux des voyageurs François, Espagnols, Allemands, Portugais, Anglois, Hollandais, Persans, Arabes et autres Orientaux, données au public par les soins de Thévenot Melchisédech*.
Volume deux: « Relation de l'Empire du Japon comprise dans les réponses que François Caron Président de la Compagnie Hollandoise en ce pais, fit au sieur Philippe Lucas Directeur Général des affaires de la même Compagnie des Indes Orientales. Revue et augmentée par l'auteur, et purgée des fausses remarques et additions que Henri Haguenaar y avait insérées, tellement qu'elle est maintenant en toutes ses parties conforme à son original », p. 1-33. « Récit de la persécution des Chrétiens du Japon, par Reyr Gysbertz, traduit de l'original Hollandois », p. 34-48. « Relation de la découverte de la terre d'Ezo, au Nord du Japon, traduite de l'hollandais », p. 1-4. « Rapport hollandais sur le commerce des Indes orientales ». Trois volumes, Paris, Cramoisy, 1664 et 1666. Pagination multiple. Publié en quatre volumes en 1673.

Nieuhoff, Johannes, *Ambassade de la Compagnie Orientale des Provinces Unies vers l'Empereur de Chine*, Leyde, 1665.

Maffée, Jean Pierre (Maffei, Giovanno Pietro), de la Compagnie de Jésus. *L'histoire des Indes orientales et occidentales, traduite du latin en françois par Michel de Pure*, à Paris, chez Robert de Ninville, 1665. (Livre quatorzième : François-Xavier)

Charpentier, François, *Relation de l'établissement de la Compagnie françoise pour le commerce des Indes orientales*, Paris, Cramoisy, 1666.

Montanus, Arnoldus, *Atlas Japanensis [...]*, John Ogilby, trans., London, 1670.

Buissière, Jean de, *Vie de Saint François Xavier, apostre des Indes, de la Compagnie de Jésus*, Lyon, Ant. Morin, 1671.

Varenius (Varen) Bernhard, *Description des royaumes du Japon et du Siam. Descriptio regni auctoribus collecta cum quibusdam affinis materiae, ex variis auctoribus collecta et in ordinem redacta*. Cambridge, Ex Officina Joan Hayes, 1673.

Les miracles de Saint François Xavier, apostre des Indes. Traduits de l'italien du P. Bartoli. " Avec un discours sur la créance des miracles ". A Paris, chez Michel Le Petit, 1673.

Moreri, Louis, *Le Grand Dictionnaire historique : ou le mélange curieux de l'histoire sacrée et profane*, Lyon, Parayre, 1674.

« Extrait du Journal d'Angleterre, contenant une relation succincte de ce qui a été découvert jusqu'à présent touchant le passage du Nord -Est vers la Chine et le Iappon », *Journal des Savants*, 1676, p. 81-84.

Tavernier, Jean-Baptiste, *Recueil de plusieurs relations et traitez singuliers et curieux de J. B. Tavernier, chevalier, Baron d'Aubonne, qui n'ont point été mis dans ses six premiers voyages.* Divisé en cinq parties. Partie 1. « Une relation du Japon, et de la cause de la persécution des Chrétiens dans les Iles : avec la carte du pays », p. 1-72. Partie 5 : « Histoire de la Conduite des Hollandois en Asie.» A Paris, chez Germain Clouzier, 1679.

Montanus, Arnold, *Ambassades mémorables de la Compagnie des Indes orientales des Provinces Unies vers les empereurs du Japon. " Contenant plusieurs choses remarquables arrivées pendant le voyage des Ambassadeurs; et de plus la description des villes, bourgs, châteaux, forteresses, temples et autres bâtiments; des animaux, des plantes, montagnes, rivières, fontaines; des moeurs, coutumes, religions et habillements des Japonois; comme aussi leurs exploits de guerre et les révolutions tant anciennes que modernes que ces peuples ont essuyées. Le tout enrichi de figures dessinées sur les lieux, et tiré des mémoires des ambassadeurs de la Compagnie.*" Amsterdam, chez Jacob de Meurs, 1680.

Montanus, Arnold, *Ambassades Mémorables de la Compagnie des Indes Orientales des Provinces-Unies vers les empereurs du Japon [...].* À Paris, chez Antoine Cellier, 1680.

« Ambassades mémorables de la Compagnie des Indes Orientales des Provinces-Unies vers les Empereurs du Japon », *Journal des Savants*, 1680, p. 126-130.

Bouhours, Dominique, de la Compagnie de Jésus, *La vie de Saint François-Xavier de la Compagnie de Jésus apostre des Indes et du Japon*, à Paris, chez Sébastien Cramoisy, 1682 ; Sébastien Cramoisy 1683. Paris, Guillot, 1687. Nouvelle édition augmentée de quelques opuscules de piété, Paris et Liège, Desoer, 1788.

La morale pratique des jésuites. Second volume. " *Divisé en sept parties. Où l'on représente leur conduite dans la Chine, dans le Japon, dans l'Amérique, et dans l'Ethyopie. Le tout tiré des livres très-autorisez, ou de pièces très-authentiques.*"
A Liège, chez Guillaume Henri Streel, Nancy, chez Nicolaï, 1682.

Bouhours, Dominique, *La vie de Saint François Xavier, de la Compagnie de Jésus, apostre des Indes et du Japon. Épître signée de l'auteur*. Paris, chez Sébastien Mabre-Cramoisy, 1682.

Bouhours, Dominique, *La vie de Saint François-Xavier, de la Compagnie de Jésus, apostre des Indes et du Japon*, seconde édition, tome 1 et tome 2, Paris, S. Mabre-Cramoisy, 1683.

Montanus, Arnold, *Ambassades de la Compagnie hollandoise des Indes d'Orient, vers l'empereur du Japon divisées en trois parties; avec une relation exacte des guerres civiles de ce pais-là,* tome premier et tome second, à Leyde, chez Henry Dummond, 1686.

La vie et le martyre de quelques religieux jésuites de la Compagnie de Jésus dans le Japon. Traduit de l'espagnol du R. P. Jean Eusebe de Nieremberg. Contient La vie et le martyre des RR. PP. Antoine Rubin, Albert Miciski, Ant. Capeche, Jacques Morales, et François Marquez. Par le R. P. Alexandre de Rhodes. Bordeaux, Jean Mongiron-Millanges, 1687.

« Ambassades de la Compagnie hollandaise d'Orient vers l'Empereur du Japon », *Journal des Sçavans*, 1687, p. 84-91.

Montanus, Arnold, *Ambassades de la Compagnie Hollandoise d'Orient vers l'Empereur du Japon*. (2 vols.) A Paris, chez D. Horthemels, 1687.

La vie et le martyre de quelques religieux de la Compagnie de Jésus dans le Japon, " Traduit de l'espagnol du R. P. Jean Eusèbe de Nieremberg et de Rhodes". Bordeaux, chez J. Mongiron-Millanges, 1687.

La vie de S. François Xavier : de la Compagnie de Jésus apostre des Indes et du Japon. Tome 1 et 2. A Lyon, Chez Jean Goy [...] 1688.

Rennefort, Souchu de, *Histoire des Indes orientales*, Paris, Seneuze et Hortemels, 1688.

« Histoire de l'Église du Japon. Par M. l'Abbé de T. », *Journal des Sçavans*, juin 1689, p. 318-325, juillet 1689, p. 325-331.

Morale pratique des Jésuites, "Contenant la justification des deux premiers volumes de cette morale. Contre le livre faussement intitulé, Défense des nouveaux chrétiens et des missionnaires de la Chine, du Japon et des Indes. Avec la réponse à la II partie de cette Défense qui vient de paroitre", troisième volume. Nancy, chez Nicolaï, 1689.

Abbé de T., *Histoire de l'Eglise du Japon*, deux volumes. À Paris, chez Estienne Michallet, 1689.

Crasset, Jean, de la Compagnie de Jésus, *Histoire de l'Église du Japon*. Tome Premier, seconde édition, Paris, Chez Estienne Michallet, imprimeur du Roy, 1691.

Tavernier, J. B., chevalier, baron d'Aubonne. *Recueil de plusieurs relations et traitez singuliers et curieux qui n'ont point este mis dans ses six premiers voyages*. Divisé en cinq parties. Imprimé à Paris [s.n.], 1692.

Kaempfer, Engelbert, *Disputatio Medica Inauguralis Exhibens Decadem Observationum Exoticarum quam [...] pro gradu doctoratus [...] public examine*

subjicit Engelbert Kaempfer, LL Wesph. ad diem 22 Aprilis... Lugduni Batavorum apud Abrahanum Elzevier, Academia Typographum, 1694.

Montanus, Arnold, *Ambassades de la Compagnie Hollandaise des Indes d'Orient vers l'Empereur du Japon. Avec une description du pays; des moeurs, religions, coutumes, et de tout ce qu'il y a de plus curieux, et de plus remarquable parmi ces peuples*. La Haye, Meindert Uitwerf, 1696.

Journal du Voyage des grandes Indes, contenant tout ce qui s'y est fait et passé, par l'escadre de S. M. Envoyée sous le commandement de M. De la Haye, depuis son départ de La Rochelle au mois de mars 1670, etc, jusqu'en 1674. (rédigé par Delahaye et Caron). Paris, Pepic, 1698.

XVIIIe siècle

Bernard, Jean Frédéric, *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès de la compagnie des Indes orientales*, Amsterdam, 1702.

Du Halde, Jean-Baptiste (1674-1743) *Lettres édifiantes et curieuses écrites, des missions étrangères, par quelques missionnaires de la Compagnie de Jésus*. Paris, Charles-Pierre Berton, Première édition de 1703 à 1776. 34 vols.
T. III : « Lettre du P. Fontanay : Notions sur Nangasaki et le Japon ». Paris, 1703.
T. IV : « Les Chinois au Japon, etc »
T. XXIII : « Sur les îles Lieou-kieou », (Ryûkyû), père Goupil, 1781.

« La langue du Japon », *Le Journal des Sçavans*, supplément, p. 60-61.

*Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès de la Compagnie des Indes orientales formée dans les Provinces-unies des Pays-Bas.*Amsterdam, Bernard, Jean Frédéric, 1710.
Vol. III : « Voyage d'Olivier de Noart autour du monde, commencé en 1596 (au Japon en décembre 1600) »
Ibid. « Mémoire touchant les Indes orientales », p. 309.

Vol. IV : « Voyage de l'amiral Pierre Willemsz Verhoeven aux Indes orientales, au Japon, etc. L'an 1607 et les années suivantes », p. 107-161.
Vol. VII : « Voyage des Hollandais au Japon en 1609 »
Ibid. « Voyage des Hollandais au Japon en 1614 », p. 149.
Vol. IX : « Voyage de Hagenaar aux Indes orientales, 1631, 1638 (au Japon en 1634) avec une description de l'empire du Japon, et une relation de la persécution qui a été faite pendant certaines années aux Chrétiens romains avec quelques autres pièces qui concernent les affaires des Hollandais dans le même empire »
Vol X : « Suite du voyage de Hagenaar » p. 1-118.
Ibid. : « Histoire d'une persécution etc, écrite par Reyer Gysbertz », p. 119-161.
Ibid. : « Relation de ce qui s'est passé le 2 octobre 1626 à la visite du Dairo à l'empereur du Japon par Conrad Crammer », p. 162-178.
« Lettre d'un magistrat écrite en japonais [...] datée le 28 d'octobre 1642 et envoyée par le premier Commis Jean van Elzerach. » p.179-185.
« Lettre du gouverneur général des Indes et mémoire de Léonard Campen sur le commerce du Japon », p. 185-201.
Vol. XII. « Voyage de Gaut de Schouten en 1663. Description abrégée du Japon », p. 93.
« Naufrage de trois vaisseaux hollandais », p. 338.

Kaempfer, Engelbert, *Amoenitatum Exoticarum politico-physico-medicarum fasciculi V, Quibus continentur variae Relationes, Observationes et Descriptiones Rerum Persicarum et Ulterioris Asiae, multa attentione, in peregrinatibus per universum Orientem, collectae, ab Auctore Engelberto Kaempfero*. D. Lemgoviae, H. W. Meyeri, 1712.

Bouhours, Dominique, *La vie de Saint François-Xavier de la Compagnie de Jésus, apostre des Indes et du Japon*, nouvelle édition. Épître signée par l'auteur, à Paris, chez Louis Josse, 2 volumes, 1715.

Crasset, Jean, *Histoire de l'Église du Japon*, Paris, F. Montalant, 1715. 2 volumes.

Charlevoix, Pierre-François-Xavier, *Histoire de l'établissement, des progrès et de la décadence du christianisme dans l'empire du Japon, où l'on voit les différentes révolutions qui ont agité cette monarchie pendant plus d'un siècle*. Trois volumes, à Rouen, chez Pierre le Boulanger, 1715.

Bernard, Jean Frédéric, *Recueil des voyages au Nord, contenant divers mémoires très utiles au commerce et à la navigation*. Amsterdam, chez Jean Frédéric Bernard, 1715.
« Mémoire pour l'établissement du commerce au Japon, dressé suivant l'ordre de Monseigneur Colbert par Mr. Caron », « La relation du Japon », « La découverte de la terre d'Éso par le vaisseau Castricum » « Récit historique de la démolition d'une forteresse et de quelques édifices construit à Firando (Hirado) dans le Japon, par les Hollandais établis dans cet empire, tiré et traduit de leur journal de l'année 1640 », Tome troisième, p. 57-141.

Bruin, Cornelius de, *Voyage [...] par la Moscovie, en Perse, et aux Indes Orientales. Ouvrage enrichi de plus de 320 tailles douces [...] représentant [...] leurs principales villes [...] Et quelques remarques contre Mrs Chardin et Kaempfer. Avec une lettre [signée H.P.] écrite à l'auteur sur ce sujet*. 2 vols. Amsterdam, frères Wetstein, 1718.

Braëms, Daniel, *Mémoires sur le commerce des Hollandais, dans tous les Etats du Monde. Où l'on montre quelle est leur manière de faire, son origine, leurs grands progrès, leurs possessions et gouvernement dans les Indes. Comment ils se sont rendus maîtres de tout le commerce de L'Europe. Quelles sont les marchandises convenables au trafic maritime* [...]. Amsterdam, Du Villard et Changuion, 1718.

Châtelain, Henri Abraham, *Succession des Empereurs du Japon avec une description du meurtre de l'Empereur Cubo et la réception des Ambassadeurs Hollandois en ce pays-là*. Carte du Japon. Amsterdam, Hely, 1719.

Montanus, Arnold, *Ambassades de la Compagnie Hollandaises des Indes d'Orient, vers l'Empereur du Japon, divisée en trois parties; ornées de figures en taille-douce. Avec une relation exacte des guerres civiles de ce pays-là*. Paris, Pierre Witte, 1722. La deuxième partie du T. 1 a un titre séparé : « Relations des guerres civiles du Japon, où l'on voit ce qui s'est passé de plus important pendant trente-huit ans qu'elles ont duré ».

Bruin, Cornelius de, *Voyage au Levant, c'est à dire dans les principaux endroits de l'Asie Mineure, dans les Isles de Chio, de Rhodes, de Chypre, etc. On y ajoute la route qu'a suivie Mr. Isbrants en traversant la Russie et la Tartarie, pour se rendre en Chine. Et quelques remarques contre Mrs Chardin et Kaempfer. Avec une lettre [signé] écrite à l'auteur sur ce sujet, et l'extrait d'un voyage de Mr de Mouceaux*. 5 volumes. Paris, éditeur ?,1725.

Reneville, Constantin de, *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrez de la Compagnie des Indes Orientales formée dans les Provinces Unies et des Pays-Bas. Nouvelle édition revue par l'auteur et considérablement augmentée, enrichie d'un grand nombre de figures en taille douce*. Chine, Japon, [...]. 10 volumes, 1725, Rouen, chez Pierre Le Boucher, 1725.

Bernard, Jean Frédéric, *Recueil des voyages au Nord, contenant divers mémoires très utiles au commerce et à la navigation*. Dix volumes. Amsterdam, J. F. Bernard, 1725-1738.
« Les trois navigations de Martin Frosbisher pour chercher un passage à la Chine et au Japon par la mer glaciale en 1576, 77 et 1578 », volume, p.187-272.
« Relation de la découverte de la Terre de Jessou d'Eso, au Nord du Japon par le vaisseau Castricum en 1643», volume 4, p. 1-17.
« Lettre de M. de Lisle, sur la question si le Japon est une île », volume 4, p. 17-31.
« Relation concernant l'empire et le gouvernement du Japon par Fr. Caron », avec une carte du Japon, volume 4, p. 32-242.

Sheuchzer, Jean Gaspar. *The life of the Author*. [Engelbert Kaempfer]. In: Kaempfer, Engelbert: *The History of Japan*, 1727, Vol. 1, p. V-XV.

Kaempfer, Engelbert, *The History of Japan, giving an Account of the ancient and Present State and Governement of that Empire; of Its temples, Palaces, Castles, and other Buildings; of its Metals, Minerals, Trees, Plants, Animals, Birds and Fishes; Of the Chronology and Succession of the Emperors, Ecclesiastical and Secular; of the Original Descent, Religions, Customs, And Manufactures of the Natives, and of their Trade and Commerce with the Dutch and Chinese. Together with a Description of the Kingdom of Siam. Written in High-Dutch by Engelbertus Kaempfer, M.D. Physician to the Dutch Embassy to the Emperor's Court; and translated from the original Manuscrit, never before printed, by J. G. Scheuchzer, F.R.S. and a member of the College of Physicians, London. With the Life of the Author, and an Introduction. Illustrated with many copperplates*. Vol. 1/2. London: Printed for the Translator, 1727.

Ibid., printed for the Publisher, and sold by Thomas Woodward at the Half-Moon overgainst St Dunstand Church Fleetstreet, and Charles Davis in Pater-Noster Row. London, 1728.

[Vol. II contains: « The Second Appendix to Dr Engelbert Kaempfer's History of Japan: Being Part of an authentic Journal of a Voyage to Japan, made by the English in the Year 1673». London: Printed for Thomas Woodwar and Charles Davis, 1728. [pp. 1-11, Preface by J.G. Scheuchzer, Dec.20, 1727]

Présentation de l'ouvrage de Kaempfer et annonce d'une souscription visant à publier l'ouvrage dans une traduction française due à M. Desmaiseaux. *Journal des Sçavans*, septembre 1727.

Delboe, Simon, *The second appendix to Dr Engelbert Kaempfer's History of Japan: being part of an authentick journal of voyage to Japan, made by the English in the year 1673*. London: Printed for Thomas Woodward and Charles Davis, 1728.

Kaempfer, Engelbert, *Histoire naturelle, civile et ecclésiastique de l'empire du Japon: composée en allemand par Engelbert Kaempfer, Docteur en médecine à Lemglow et traduite en français sur la version anglaise de Jean-Gaspar Scheuchzer, Membre de la société royale et du Collège des médecins à Londres. Ouvrage enrichi de quantité de figures dessinées d'après le naturel par l'auteur lui-même*. La Haye, chez P. Gosse et J. Neaulme, 1729 et 1731. (Première édition française, folio, 2 vols, 212 et 313 p., 45 gravures) ; Ibid., Amsterdam, chez Herman Uytwerf, 1732. (Trois volumes).1729

Montesquieu, Charles Louis de Secondat, *Spicilège*, A la Haye, chez P. Gosse et J. Neaulme, 1729, 2 vol., p. 1354-1357.

Kaempfer, Engelbert, *De Beschryving van Japan*. Traduit par Balthasar Lakerman, Amsterdam, P. Gosse et J. Neaulme, 1729 ; ibid, 1733, Amsterdam, Arent van Huysteen ; *ibid.*, 1733, Amsterdam, Jan Roman de Jonge.

« Histoire naturelle, civile et ecclésiastique du Japon, composée en allemand par Engelbert Kaempfer », *Journal des Sçavans*, juin 1731, p. 350-360 ; juillet 1731, p. 399-412 ; août 1731, p. 463-474.

Mémoires pour l'histoire des Sciences et des Beaux-Arts, commencé d'imprimer l'an 1701 à Trévoux et dédiées à Son Altesse Sérénissime, Monseigneur le Duc du Maine, oct. 1731.

Lettres édifiantes et curieuses, vol. X, Paris, Nicolas Le Clerc, 1732.

Kaempfer, Engelbert, *Histoire naturelle, Civile et ecclésiastique de l'Empire du Japon: composée en allemand et traduite en français sur la version anglaise de Jean-Gaspard Scheuchzer, Membre de la Société Royale et du Collège des Médecins, à Londres. Ouvrage enrichi des plans et des cartes nécessaires*. A la Haye, chez P. Gosse et J. Neaulme, 1733.
« La réussite de l'*Histoire du Japon* a déterminé les éditeurs à traduire en anglais les autres récits de voyages de Kaempfer ». *Journal des Sçavans*, juin 1734.

Crébillon, Claude Prosper Jolyot de, *L'Écumoire ou Tanzai et Néadarné, histoire japonaise*, Londres, aux dépens du public, 1734.

Du Halde, P. J. B., de la Compagnie de Jésus « Histoire […] de l'Empire du Japon de Engelbert Kaempfer », *Description Géographique Historique, Chronologique, Politique et Physique de L'Empire de La Chine et de la Tartarie chinoise enrichie de cartes générales et particulières du Thibet et de la Corée*, et ornée d'un grand nombre de figures et de vignettes gravées en Tailledouce. Avec approbation et privilège du Roi: Tome premier, second, troisième, quatrième. Extraits de Kaempfer: appendice au volume 4. Traduction française de l'édition anglaise, chez P. G. Mercier, imprimeur libraire, rue Saint-Jacques au Livre d'Or, 1735.

Bergeron, Pierre, *Voyages fait principalement en Asie dans les XII, XIII, XIV, et XV siècles, par Benjamin de Tudèle, Jean du Plan-Carpin, N. Ascelin, Guillaume de Rubruquis, Marc Paul Vénitien, Haiton, Jean de Mandeville, et Ambroise Contarini: accompagnés de l'histoire des Sarrazins et des Tartares et précédez d'une introduction concernant les voyages et les nouvelles découvertes des principaux voyageurs.* Tome second *: « Les Voiages très-curieux et fort remarquables achevez par toute l'Asie, [...] le Japon, et précédez d'une introduction concernant les voyages ou les nouvelles découvertes des principaux voyageurs* », La Haye, Jean Neaulme, 1735.

Kaempfer, Engelbert, « Description des Plantes du Japon et leurs usages, observées par le docteur Engelbert Kaempfer, avec les figures des principales et des plus curieuses». Dans Charlevoix, Pierre François-Xavier de: *Histoire et description Générale du Japon*, Tome second. Paris, Gaudoin, Lamesle, 1736, p. 617-680.

Charlevoix, Pierre-François-Xavier de, *Histoire et description Générale du Japon; où l'on trouvera tout ce qu'on a pu apprendre de la nature et des productions du Pays, du caractère et des coutumes des habitants, du gouvernement et du commerce, des révolutions arrivées dans l'Empire et dans la religion; et l'examen de tous les auteurs qui ont écrit sur le même sujet. Avec les fastes chronologiques de la découverte du nouveau monde. Enrichie de figures en taille-douce*. Par le Père Charlevoix, de la Compagnie de Jésus. À Paris: chez Julien-Michel Gaudouin ; Aux trois vertus: chez Lamesle, chez Rollin fils, chez François Griffart, 1736. Deux volumes.

« Histoire et description générale du Japon », *Journal des Sçavans,* janvier 1737, p. 56-61.

Mémoires pour l'histoire des Sciences et des Beaux-Arts. Juin 1737, article LXIV, août, article XXX, octobre 1737, « Histoire et description du Japon », p. 1722-1746.

« Histoire et description du Japon », article LXIV, *Journal de Trévoux,* juin, 1737.

« Histoire et description du Japon », article LXXXII, *Journal de Trévoux*, août 1737, p. 1853-1868.

« Histoire et description du Japon », article XCII, *Journal de Trévoux*, sept. 1737.

« Histoire naturelle », art. CII, *Journal de Trévoux*, oct. 1737, p. 1722-1746.

« Du thé », *Journal de Trévoux*, Art. CIX, nov. 1737, p. 2043-2071.

Bayle, Pierre, *Dictionnaire historique et critique,* (1697) Amsterdam, 1740. Nouvelle édition, augmentée de notes extraites de Chaupepie, Joly, La Monnoie, [...] ; tome huitième, « Le Japon », p. 324-330. Paris, Desoer libraire, 1820

Lettres édifiantes et curieuses, vol. XII, Paris, Le Mercier et Boudet, [etc.] 1741.

Cahusac, Louis de, *Grigri, histoire véritable, traduite du japonais en portugais par Didaque Hadeczuca, (anagrame de de Cahuzac) compagnon d'un missionnaire à Yendo; et du portugais en français, par l'abbé de *** Aumônier d'un vaisseau*

hollandais. Première partie. Dernière édition moins correcte que les premières, A Nangazaki, de l'imprimerie de Kinporzenkru, feu imprimeur du très Auguste Cubo. L'an du monde 59749. Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1745.

A New general Collection of Voyages and Travels. London, Astly, 1745. Vol I, « Voyage de Saris » p. 16. « Relation de Cocks sur Firando. Extraits de lettres de Cocks. Lettre de l'Empereur du Japon au prince d'Orange. Voyage et aventures d'Adams » p. 48.

Abbé Prévost, (Prévost d'Exiles) *Histoire générale des voyages ou Nouvelle collection de toute les relations de voyages par mer et par terre, qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes langues de toutes les nations connues: contenant ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile et de mieux avéré dans les pays ou les voyageurs ont pénétré, touchant leur situation, leur étendue, leurs limites, leurs divisions, leur climat, leur terroir, leurs productions, leurs lacs, leurs rivières, leurs montagnes, leurs mines, leurs cités et leurs principales villes, leurs ports, leurs rades, leurs édifices, etc. Avec leurs moeurs et les usages des habitants, leur religion, leur gouvernement, leurs arts et leurs sciences, leur commerce et leurs manufactures, pour former un système complet d'histoire et de géographie moderne, qui représentera l'état actuel de toutes les nations : enrichi de cartes géographiques nouvellement composées sur les observations les plus authentiques, de plans et de perspectives; de figures d'animaux, de végétaux, habits, etc.* Tome premier, livre 1, chapitre 2, « Découverte de Mindanao et du Japon », p. 137-143. Paris, Didot, 1746.

Abbé Prévost, (Prévost d'Exiles) *Histoire générale des voyages, ou nouvelle collection de toutes les relations de voyages par mer et par terre, […]*. Paris, Didot, 1746. Tome second, « Voyage du capitaine John Saris à la Mer Rouge, aux Mollusques et au Japon en 1611», p.121-224.

Kämpfer, Engelbert, *Reise nah Japan*, Leipzig, Arstee und Merkus, 1747.

Montesquieu, Charles Louis de Secondat, *L'Esprit des lois* (1748), *Oeuvres complètes*, tome 2, édition Roger Caillois, La Pléiade, 1951.

Livre 6 : chap. 13.	Impuissances des lois japonaises, p. 322-330.
Livre 10 : chap. 16.	D'un état despotique qui conquiert, p. 392
Livre 12 : chap. 14.	Violation de la pudeur, p 445.
Livre 13 : chap. 12.	Des peines fiscales, p. 466.

Livre 14 : De la différente confiance que les lois ont dans le peuple selon les climats, p. 489.
Livre 16 : chap. 4. De la polygamie, ses diverses circonstances、p.511
chap. 10. Principe de la morale d'Orient, p. 516.
Livre 17 : chap. 3. Du climat d'Asie, p.524-528.
Livre 18 : chap.18. Force de la superstition, p. 541
Livre 19 : chap. 4. Ce que c'est que l'esprit général, p. 558.
chap. 10. Du caractère des Espagnols et de celui des Chinois, p. 562.
Livre 20 : chap. 9. De l'exclusion en fait de commerce, p. 591-601
Livre 23 : chap.12. Du nombre des filles et des garçons dans différents pays
Livre 24 : chap. 14. Comment la force de la religion s'applique à celle des lois civiles, 724.
chap. 16. Comment les lois de la religion corrigent les inconvénients de la constitution politique, 726-730.
Livre 25: chap. 2. Du motif d'attachement pour les diverses religions, p. 735-737.
chap.12. Des lois pénales, p. 745-747.
chap. 15. Pourquoi la religion chrétienne est si odieuse au Japon, p. 749.
De la propagation de la religion au Japon, p. 750.

-Voltaire, « Critique et défense de l'esprit des lois », Extraits du Journal de Trévoux, avril 1749.
(http://www.voltaire-integral.com/Esprit des Lois/Trevoux.htm

Kämpfer, Engelbert, *Beschreibung des Japonischen Reiches,* Rostock, [1750].

Argens, Jean-Baptiste de Boyer, marquis d', *Lettres chinoises, ou correspondance philosophique, historique, et critique entre un Chinois à Paris et ses correspondances en Chine, en Moscovie, en Perse et au Japon*, tome cinquième, La Hague, Pierre Gosse, 1751.

Diderot, Denis et d'Alembert, Jean le Rond, *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des des sciences, des arts et des métiers*, par une Société de Gens de lettres, Paris, Briasson, 1751-1772. (ARTFL Project. Université de Chicago, Depart of Romance Languages et Literatures)
Principaux articles consacrés au Japon :

vol. quatre, (1754) : *daïri* , p. 612-613
vol six, (1751) : fanatisme, p. 393.
vol. huit (1766) : Japon, p. 453.
vol. huit (1766) : Japonois (Philosophie des) p. 455.

Prévost (d'Exiles), Antoine-François, éditeur. *Histoire générale des Voyages, ou Nouvelle collection de toutes les relations de voyages par mer et par terre [...]*. Tome 10 de la première édition, Livre II, « Voyage d'Engelbert Kaempfer au Japon », p. 479-688, Paris, Didot, 1752.
Prévost (d'Exiles), Antoine François et Rousselot de Surgery, Jacques-Philibert, *Histoire générale des voyages, ou nouvelle collection de toutes les relations par mer et par terre* [...], Paris, Didot, 1753. Livre 11, Kaempfer, « Arbres et plantes particulières du Japon », p. 690-721.

Rousseau, Jean Jacques, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les Hommes*, chez Marc Michel Rey, 1754 (Kaempfer, p. 155).

Charlevoix, Pierre François-Xavier de, *Histoire du Japon, où l'on trouvera tout ce qu'on a pu apprendre de la nature et des productions du Pays, du caractère et des Coutumes des Habitants, du Gouvernement et du Commerce, des révolutions arrivées dans l'Empire et dans la Religion; et l'examen de tous les auteurs qui ont écrit sur le même sujet.* Nouvelle édition enrichie de figures en taille-douce. Par le Père de Charlevoix*, de la Compagnie de Jésus. Revue, corrigée, augmentée et mise dans un nouvel ordre par l'auteur*. 6 volumes. Chez Ganeau, aux Armes de Dombes, etc. D'Houry fils, 1754.

Rousseau, Jean-Jacques, *De l'inégalité parmi les hommes* (1755), Garnier, Paris, 1954, p. 112.

Guignes, Joseph de, *Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mongols, et des autres Tartares occidentaux, etc, avant et depuis Jésus Christ, jusqu'à présent; précédé d'une*

introduction contenant des tables chronologiques ou historiques des Princes qui ont régné dans l'Asie. Ouvrage tiré des livres chinois, et des manuscrits orientaux de la bibliothèque du Roi.
Livre trois, *Empire du Japon*, p. 145-146. A Paris, chez Desaint et Saillant, 1756.

Voltaire : *Oeuvres complètes* de Voltaire sur le Net : (Édition Beuchot, Werdet et Lequiem fils, Paris, 1829).
http://visualisateur.bnf.fr/documents/Outils.jsp.O=NUMM-89872&1=1&M=tdm ;
http://www.voltaire-integral.com/Html/19/japon.html ; janvier 2006.

Chapitres ayant trait au Japon:

- Siècle de Louis XIV : « dispute sur les cérémonies chinoises » (1751)
  Candide, (chap. 4) (1759)
  Extraits du Journal de Trévoux (1749)
  Relation du bannissement des Jésuites de Chine » (1768)
  « Mélanges 62 » (1768-1769)

Voltaire, François-Marie Arouet de, *Essai sur l'Histoire générale et sur les moeurs et l'Esprit des Nations, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours.* (1741) Tome 4, Paris, 1756, p. 319-326. *« Du Japon au dix-septième siècl*e ». [Engelbert Kaempfer, p. 320]

- Japon, chap. 120
- Du Japon au dix-septième siècle, Chapitre 164
- Peuples anciens
- Les Chinois
- L'Inde et la Chine
- De l'intolérance. Affaire Calas : chap. 4. Si la tolérance est dangereuse, et chez quels peuples elle est permise
- Relation d'une dispute de controverse à la Chine
- Avis à tous les Orientaux (1767)
- Entretiens chinois (1768) Mélange 6 (1768-1769)

- Dictionnaire philosophique (1764)
  - La question sur l'Encyclopédie
  - François Xavier
  - Japon
  - Catéchisme du Japonais » (1764)

- Des découvertes des Portugais : chap. CXLII, « Du Japon »
- Des délits et des peines de l'exécution des arrêts (Chine)
- Traité sur la tolérance, chap. VI : Si l'intolérance est de droit divin (1767)
- Projet de l'empereur de Chine à l'occasion du projet de paix perpétuelle (1761)

Mélanges VI : (1768-1769)

Relation du bannissement des jésuites de la Chine (1768)

Prévost, Antoine François. *Histoire générale des voyages* [...] Nouvelle édition, revue sur l'original par l'Abbé Prévost, « Voyage d'Engelbert Kaempfer au Japon » vol. 14, p. 257-318. La Haye /Amsterdam, 1756.

Kaempfer, Engelbert, *Histoire naturelle, civile et Ecclésiastique du Japon, composée en allemand par Engelbert Kaempfer, docteur en médecine à Lemglo et traduite en françois sur la version anglaise de Jean-Gaspard Scheuchzer, membre de la Société royale et du Collège des Médecins, à Londres. Pierre Desmaizeaux, traducteur. Nouvelle édition enrichie des Plans et des cartes nécessaires. Dans le volume 3, deux cartes supplémentaires*. Reproduction de la troisième édition à Amsterdam, chez Herman Uytwerf, et à Paris, chez Desaint et Saillant, libraires, Rue Saint-Jean de-Beauvais, 1758, 3 vol.

Marsy, François-Marie, abbé de, *Histoire moderne des Chinois, des Japonois, des Indiens, des Persans, des Turcs, des Russiens, ect, pour servir de suite à l'Histoire Ancienne de M. Rollin*. Tome 1 et 2. A Paris, chez Desaint et Saillant, 1755 ; tome III et IV, Paris, Desaint et Saillant, 1760.

Holbach, Paul Henri Dietrich d', (1723-1789) *De la cruauté religieuse,* p. 30-31, Londres, 1761.

Rousseau, Jean-Jacques, *Du contrat social ou principe du droit politique* (1762), Garnier, Paris, 1954, p. 330-334.

Boulanger, Nicolas Antoine, *Recherche sur l'origine du despotisme oriental*, Section IX. « Quels ont été les usages théocratiques [...] », p. 161, Genève, édition Mr B.I.D.P.E.C., 1763.

Müller, Gerhard Friedrich, *Voyages et Découvertes faites par les Russes le long des côtes de la Mer Glaciale et sur l'Océan oriental, tant vers le Japon que vers l'Amérique*. Traduit de l'allemand par C. G. F. Dumas. Amsterdam, 1766, 2 volumes.

Delaporte, Abbé Joseph, *Le Voyageur françois, ou la connaissance de l'Ancien et du Nouveau Monde, mis à jour par M. l'Abbé Delaporte*. Tome sixième. Paris, Vincent imprimeur, 1767. Lettre soixante-septième, « Le Japon », p. 1-265.

Linguet, Simon-Nicolas-Henri, *Histoire impartiale des Jésuites depuis leur établissement jusqu'à leur première expulsion*, Paris, S. 1., 1768.

Smollet, Tobias, *The History and Adventures of an Atom*. Dublin : P. et W. Wilson, etc, 1769. 2 vol. Kaempfer, vol. 1 p. VII, 15, 56f.

Rousselot de Surgery, Jacques Philibert, *Continuation de l'Histoire générale des voyages*. Tome dix-neuvième. « Extrait des voyages et des découvertes le long des Côtes de la Mer Glaciale, et sur l'Océan Oriental, tant vers le Japon que vers l'Amérique ». Par M. Muller, p. 367-411. Paris, Panckouke, 1770.

Orville, André Guillaume Constant d', *Histoire des différents peuples du monde contenant les cérémonies religieuses et civiles, l'origine des - Histoire universelle depuis le commencement du monde jusqu'à présent; composée en anglais par une société de Gens de Lettres; nouvellement traduite en Français par une société de Gens de lettres; enrichie de figures et de cartes. Histoire moderne. Religions, leurs sectes et leurs superstitions, et les moeurs et usages de chaque nation*. Tome 1, « Histoire du Japon » p. 199- 353. Paris, Herissant fils libraire, 1770-1771.

Bergier, Nicolas, *Apologie de la religion chrétienne, contre l'auteur du Christianisme dévoilé, et contre quelques autres critiques*, Paris, chez Humblot, libraire, 1771. Tome second.

Dohm, Christian Whilhelm von: Narchricht die Urschrift der Kämpferischen Beschreibung von Japan betreffend *(Mémoire sur l'original de la description du Japon de Kaempfer)*. Lemgo, 1774.

Dohm, Christian Wilhelm von: *Zweyte Nachricht die Herausgabe der Kampferischen Beschreibung von Japan betreffend*. In Lippische Intelligenzblätter, Jg, 1774, 50. Stück v. 10. Dezember, Col. 793-798.

Castillon, Jean, *Anecdotes Chinoises, Japonaises, Siamoises, Tonquinoises etc., dans lesquelles on s'est attache principalement aux Mœurs, Usages, Coutumes et religions de ces différents peuples de l'Asie,* Paris, chez P. Vincent, 1774.

Raynal, Guillaume Thomas, abbé, *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les Indes*, La Haye, Gosse fils, 1776. Pages 207-373.

Dohm, Christian, Wilhem, Einleitung des Herausgebers [zu Engelbert Kämpfers Geschichte und Beischreibung von Japan] - Leben des Verfassers-Nachricht von seinen Schriften – Plan dieses Werkwes. In *Kaempfer, Engelbert :Geschichte und Beiscreibung von Japan*, Vol. 1, Lemgo, 1777, p. XV-LXII.

Onno-Swier de Haren, baron, *Recherches historiques sur l'état de la religion chrétienne au Japon, relativement à la nation hollandoise, traduites du hollandois*, À Londres, et se trouve à Paris, Chez D. C. Couturier père, 1778.

Kämpfer, Engelberts Weyl. D. M. Und Hochgrafl. Lippischen Leibmedikus Geschichte und Beiscreibung von Japan. Aus den Originalhandschriften des Verfassers herausgegeben von Christian Wilhelm Dohm [...] Erster Band. Mit Kupfern und Charten. Lemgo, in verlage der Meyerchen Buchandlung, 1777. Zweyter und lezter band. Mit Kupfern und Charten. Lemgo, im Verlage der Meyerschen Buchhanlung, 1779.

Fenouillot de Falbaire de Quingey, Charles-Georges, *Les Jammabos, ou les moines japonais, tragédie dédiée aux mannes de Henri IV*. s. éd., 1779.

Lejeune, abbé, *Observations critiques et philosophiques sur le Japon et les Japonais*, Amsterdam, Knapen, 1780.

Kämpfer, Engelbert*, Reise nach Japan,* Dohm, Christian, Wilhem, trad., In Bibliothek der neuesten Reisebeschreibungen, Vol. V, Numberg, Schneider und Weigel (Bauer und Raspe) 1782.

Histoire universelle depuis le commencement du monde jusqu'à présent; composée en anglais par une société de Gens de Lettres; nouvellement traduite en français par une société de Gens de Lettres, enrichie de figures et de carte. Histoire moderne. Tome quatorzième, « Histoire du Japon », Chez Moutard, Paris, 1783.

Histoire universelle depuis le commencement du monde jusqu'à présent; composée en anglais par une société de Gens de Lettres; nouvellement traduite en français par une société de Gens de Lettres; enrichie de figures et de cartes. Histoire moderne. Tome quinzième, contenant la suite de l'Histoire du Japon et partie de l'histoire du Commerce et des Etablissements des Européens dans les Indes Orientales. Suite du chapitre 2. « Du Génie, des Arts, des Sciences, du commerce, de la Navigation, et des Manufactures des Japonais. Leurs vertus », p. 1-186 et p. 426-443. Chez Moutard, Paris, 1783.

Auteur anonyme, *Voyage philosophique au Japon, ou conférences Anglo-Franco-Bataves. " Les Jardins de Monsieur l'Ebahi"*, s. éd., Paris, 1788.

Thunberg, Charles Pierre, *Voyage en Afrique et en Asie, principalement au Japon, pendant les années 1770-1779. Servant de suite au voyage de D. Sparmann*. Traduit du suédois, Avec des notes du traducteur, Fuchs, Paris, 1794.

Thunberg, Charles Pierre, *Voyages de C. P. Thunberg, au Japon, par le cap de Bonne Espérance, les Isles de la Sonde etc. Traduits,[...] rédigés et augmentés de notes considérables sur la religion, le gouvernement, le commerce,[...] par L. Langlès, conservateur des Manuscrits orientaux et revus, quant à la partie d'Histoire naturelle*, par J. B. Lamarck, à Paris, chez Benoît Dandre, Garnery, Obré, 1796.

Pigafetta, Antonio, *Premier voyage autour du Monde par le chevalier Pigafetta, sur l'escadre de Magellan pendant les années 1519, 20, 21 et 22; suivi de l'extrait du Traité de Navigation du même auteur; et d'une notice sur le chevalier Martin Bemain, avec la description de son globe terrestre. Orné de carte et de figures*, (1525), à Paris, chez H. J. Jansen, l'an IX, p.56 et 319-320.

La Pérouse, Jean-François de Galup, comte de, *Carte du Grand Océan ou Mer du Sud dressée pour la relation du voyage de découverte faites par les frégates françaises la Boussole et l'Astrogale*, Paris, imprimerie de la République, an V, (1797).

Charpentier-Cossigny, Joseph François, éditeur. *Voyage au Bengale. Suivi de notes critiques et politiques, d'observations sur celui de Stavorinus, d'une notice sur le Japon, et de la description de la culture du riz*. Paris, chez Émery, An 7. (1799)
(Le Japon, p. 245-286)

XIXe siècle

La Harpe, Jean-François de, *Abrégé de l'Histoire générale des Voyages*, en in -4. Cet ouvrage de 32 volumes de texte in 8 et un atlas in-4, continuée par Delpuech-Comeiras pour les 9 derniers volumes, est un abrégé de la *Grande Histoire des Voyages* de l'Abbé Prévost publiée de 1747 à 1780. Paris, Hôtel de Thou, Moutardier, An IX (1801).

Camus, A. G., *Mémoire sur la Collection des grands et des petits voyages et sur la collection des voyages de Melchisédech Thévenot*. Paris, 1802. [Kaempfer, p. 313]

Campe, Joaquim Heinrich. *Voyage au Japon, par Kaempfer et Thunberg. Bibliothèque géographique et instructive des jeunes gens, ou recueil intéressant, dans toutes les parties du Monde, pour l'instruction et l'amusement de la jeunesse; traduit de l'allemand et de l'anglais par M. Breton. Orné de cartes et de figures. Voyages au Japon. Dans la série Bibliothèque géographique et instructive des jeunes gens ou Recueil de voyages intéressants dans toutes les parties du monde...* Quatrième année. Tome dixième. Voyages au Japon. Paris, chez Gabriel Dufour, 1806.

Choix de Lettres édifiantes avec des additions et des notes, chez Maradan, Paris. 1808-1809.

Royal Society (Ed): *The Philosophical Transactions of the Royal Society of London, from their commencement, in 1665, to the year 1800*. Vol. XI, (Kaempfer, p. 177-187). London, 1809.

Malte-Brun, Conrad, *Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire, ou collection des Voyages nouveaux les plus estimés, traduits de toutes les Langues européennes ; des Relations Originales, inédites communiquées par des Voyageurs Français et Étrangers*, [...] tome vingt-quatrième, p. 145-226. Paris, chez Volland le jeune, 1814.

« Description de la terre de Yeso, traduite du Japonais Par M. Tistingh », dans *Annales des Voyages*, vol. XXIV, Paris, 1814.

La Harpe, Jean-François de, *Abrégé de l'Histoire générale des voyages*, tome 8, Kaempfer, Engelbert, « Gouvernement, moeurs, et religions des Japonais. Histoire naturelle », Paris, 1816, p. 442-557.

Bouhours, Dominique, *La vie de Saint François Xavier, Apôtre des Indes et du Japon. Nouvelle édition augmentée de quelques opuscules de piété*, Avignon, F. Séguin aîné, 1817.

Rémusat, Abel, « Description d'un groupe d'Iles peu connu et situé entre le Japon et les îles Mariannes, rédigée d'après les relations des Japonais », *Journal des Savants*, p. 387-396.

Vandenbourg, « Aventures du capitaine Golownin », *Journal des Savants*, août 1817, p. 493-503.

Voyage et récit de la captivité chez les Japonais, traduit par Eyriès, Paris, 1818.

Beaumont, F. M. M. de, *Beautés de l'histoire de la Chine, du Japon, et des Tartares ou tableau des principaux évènements de l'histoire de ces pays. " Peuples, belles actions et maximes de leurs grands hommes et de leurs sages: Traits singuliers de vertu et de piété filiale ; notions sur le gouvernement, la religion et les moeurs, les usages, les sciences, les arts et le commerce ces pays. Ouvrage consacré à l'instruction de la Jeunesse*". Deux volumes, ornés de douze planches en taille-douce, Paris, Alexis Eymery, 1818.

Golovnin, Vasilij, V*oyage de M. Golovnin, capitaine de vaisseau de la marine impériale de Russie*, traduit par J. B. Eyrès, Paris, Gide fils, 1818.

Breton, Jean Baptiste Joseph, *Le Japon, ou moeurs, usages et costumes des habitants de cet empire, d'après les relations de Krusentein, Langsdorf, Tistzing, etc. et ce que les voyages précédents offrent de plus avéré; suivi de la relation du capitaine russe Golovnin, ouvrage orné de 51 gravures, dont plusieurs d'après des peintures japonaises inédites*. 4 volumes, Paris, Neveu, 1818.

Tistingh, Isaac, *Cérémonies usitées au Japon pour les mariages et les funérailles, suivis de détails sur la poudre dosia, de la préface d'un livre de Confoutzée sur la piété familiale; le tout traduit du japonais par feu M. Tistingh*, Paris, Neveu, 1819, 2 vol.

« Cérémonies usitées au Japon pour les mariages », *Nouvelles Annales des Voyages*, vol. 2, 1819, p. 194-197.

Rémusat, Abel, « Cérémonies usitées au Japon pour les mariages et les funérailles », *Journal des Savants*, 1819, p. 474-48.

Tistingh, Isaac, *Mémoires et anecdotes sur la dynastie régnante des syôgouns, souverains du Japon, publiées avec des notes par Abel Rémusat*, Paris, Neveu, 1820.

La Harpe, Jean-François de, *Abrégé de l'histoire générale des voyages contenant ce qu'il y a de plus remarquable*. Nouvelle édition, Paris, 1820. Tome 9, livre 7: « Le Japon », p.421-586.

.

Ricord, Paul, *Le Japon, ou le voyage de Paul Ricord aux îles du Japon en 1811,12, 1813 sur la corvette russe La Diane, pour la délivrance du capitaine Golovnin*, Paris, Neveu, 1822. Deux volumes.

La Harpe, Jean-François de, *Abrégé de l'Histoire générale des Voyages*, tome 12, livre septième, chap. premier, « Voyage de Kaempfer », p.85-253. Paris, éd. Ménard et Desenne fils, 1825.

Eléments de la grammaire japonaise. Par le P. Rodriguez, traduits du portugais sur le manuscrit de la Bibliothèque du roi, et soigneusement collationnés avec la Grammaire publiée par le même auteur à Nagasaki en 1604. Par C. Landresse, précédés d'une explication des syllabaires japonais, par Abel Rémusat, chez Dondey-Dupré fils, Paris, 1825.

Histoire Universelle depuis le commencement du Monde, *Histoire Moderne, composée en anglais et traduite en français,* tome 15, livre 7, seconde partie: Asie, « Le Japon », p. 85-253. Éd. Ménard et Desenne fils, 1825.

Rémusat, Abel, « Eléments de la grammaire japonaise », *Journal des Savants*, octobre 1825, p. 605-611.

Rodriguez, Joao, « Éléments de grammaire japonaise », *Journal général de la littérature française*, p. 218, année 1825.

Vosgien, Barthélemy, *Dictionnaire géographique, ou description de toutes les parties du Monde*, nouvelle édition, entièrement refondue, revue et corrigée avec le plus grand soin [...] « Article sur « le Japon », p. 283. Paris, Ménard et Desenne, 1825.

Biographie Universelle, ancienne et moderne, ou Histoire par ordre alphabétique de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs actions, leurs talents, leurs vertus et leurs crimes. (Kaempfer, Charlevoix.) Tome 44, p. 396, « Taicosama ». Paris, imprimerie d'Éverat, 1826.

Charlevoix, Pierre François-Xavier de, *Histoire du christianisme au Japon, où l'on voit les différentes révolutions qui ont agité cette monarchie pendant plus d'un siècle. Nouvelle édition, devant servir de complément aux autres recueils des Lettres édifiantes*. À Paris, à la librairie ecclésiastique de Rusand, 1828.

Charlevoix, Pierre-François-Xavier de, *Recherches historiques sur l'état de la religion chrétienne au Japon, relativement à la nation hollandaise*, nouvelle édition, tome second, Lyon, Rusand, 1828.

Orléans, J. P. d', *La vie de Saint François-Xavier, Apôtre du Japon, par le père Bouhours : t.1 et t.2. Nouvelle édition augmentée du Précis de la vie du père Charles Spinola, et de la relation du grand martyre du Japon, en 1622*, par J. P. d'Orléans. Seguin aîné, 1828.

Thorimbert, abbé, *Lettres de Saint François-Xavier, apôtre des Indes et du Japon, traduites sur l'édition latine de Bologne de 1795, précédées d'une notice historique sur la vie de ce saint, et sur l'établissement de la compagnie de Jésus*. "Par Thorimbert, curé-doyen". Tome I et II. Lyon, Périsse Frères, 1828.

Rémusat, Abel, *Nouveaux mélanges asiatiques II* ; p. 266-282. *Sur une collection d'ouvrages relatifs au Japon formée par Titsingh*, Paris, 1829.

Charlevoix, Pierre-François-Xavier de, *Histoire de l'établissement, des progrès et de la décadence du christianisme dans l'empire du Japon: où l'on voit les différentes révolutions qui ont agité cette monarchie pendant plus d'un siècle*, deux volumes. Paris, chez Périsse, 1829 ; Lyon, chez Rusand, 1829.

De Vivero Y Velasco, Don Rodrigo, gouverneur général des Iles Philippines, « Relation inédite d'un voyage au Japon (1608) », *Revue des Deux Mondes*. T. 1, janvier 1830, p. 101-119 ; p. 310-325 ; T. 2, avril 1830, p. 7-32.

Lettres des missions du Japon ou supplément aux Lettres de saint François Xavier, par A. Faivre, Lyon, librairie ecclésiastique Rousand, 1830.

Dumoret, J., « Notes sur Japon », Revue des deux Mondes, 1831, p. 226-230
Jacob, Alfred, « Le Japon, ouverture de ses ports », *Revue des deux Mondes*, mai-juin 1861, p. 371-402.

Klaproth, Henrich Julius, « Sur les daïris ou empereurs du Japon », *Nouveau Journal asiatique, ou recueil de mémoires, d'extraits et de notices relatifs à l'histoire, à la philosophie, aux langues et à la littérature des peuples orientaux*, tome XI, p. 160-177. Imprimerie royale, Paris, 1833.

« Notice de deux voyages au Japon », *Nouvelles Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, vol. 59, deuxième série, 1833, vol. 3, t.3, p. 83-102.

Klaproth, Henrich Julius, « Notice sur le Japon : extraits des livres japonais et autres sources » *Nouvelles Annales des Voyages, de la géographie et de l'histoire*, tome 4, 1833, p. 281-311.

Klaproth, Henrich Julius, « Description du Japon », *Asiatic Journal*, vol. VI, avril-mai 1833.

Titsingh, Issac et Klaproth, Henrich Julius, *Nippon O Dai Itsi Ran, ou Annales des Empereurs des Empereurs du Japon. Ouvrage revu, complété et corrigé sur l'original Japonais-Chinois, accompagné de notes et précédé d'un aperçu de l'histoire mythologique du Japon par M. J. Klaproth*, Paris et Londres, 1834.

Doeff, Hendrik, ex-président du comptoir hollandais de Deshima, « Souvenirs du Japon ». *Nouvelles Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, juillet-août 1836, p. 257-300.

Siebold, Philip de, *Voyage au Japon exécuté pendant les années 1823 à 1830, ou description physique, géographique et historique de l'Empire japonais de Jezo, des îles Kuriles méridionales, de Krafto, de la Corée [...]*. Édition française rédigée par MM. de Montry et E. Fressinet. Paris, Didot, et lib. Arthur Bertrand, tome 1, 1838, tome 2, 1840.

Charlevoix, Pierre-François-Xavier de, *Histoire et description du Japon d'après le P. de Charlevoix*. Tours, Mame, (Bibliothèque de la jeunesse chrétienne), 1839.

« Voyage au Japon exécuté pendant les années 1823 à 1830 ». *Cahiers du Journal des Savants*, numéro 12, p. 508-509.

« Voyage au Japon exécuté pendant les années 1823 à 1830 », *Nouvelle Annales des voyages*, vol. 88, p. 281-292.

Rohrbacher, abbé René François, *Histoire universelle de l'Église catholique*. Liège, Lardinois, 1843. Nouvelle édition, continuée jusqu'à nos jours par l'Abbé Guillaume avec des notes et éclaircissements d'après les derniers travaux. « Souffrances de l'Église au Japon », tome 10, p. 452-482. Paris, Letouzey et Ané, 1872.

Cantu, Césa, *Histoire universelle*, 13 volumes. Chap. 18, « Japon », p. 397-407. Paris, Didot, 1847.

Malte-Brun, Conrad, *Précis de la géographie universelle ou description de toutes les parties du monde sur un plan nouveau d'après les grandes divisions naturelles du*

globe; précédés de l'histoire et de la géographie sur les peuples anciens et modernes [...], cinquième édition, livre dix-septième, « Les cartes des Japonais », p. 199-200 et 239.

Dubois de Jancigny, Raymond, *Japon, Inde, Chine, Ceylan*, coll. l'Univers, Histoire et description de tous les peuples. Paris, Firmin-Didot Frères, 1850.

Rundall, Thomas: Memorial of the Empire of Japan in the XVI and XVII centuries. Haklyut Society, Vol. 8, London, 1850. [Kaempfer: pp. XVIII, XXI-XXIII, 94- 98, 100, 102-104, 107-119, 122-134, 140-151]

Fraissinet, Edouard, *Le Japon, histoire et description: rapports avec les Européens: l'expédition américaine*, Arthus Bertrand, Paris, 1853, deux volumes.

Kaempfer, Engelbert: *An Account of Japan by Engelbert Kaempfer*, M. D. [...] Abridged and arranged from the Translation of J. G. Scheuchzer, F. R.S. The Universal Library, Vol. I, t. 2. London: Ingram, Cooke and Co., 1853.

Rosny, Léon de, *Résumé des principales connaissances pour l'étude de la langue japonaise*. (1859, 62, 71, 73, 78, et 82).

Pagès, Léon, *Lettres de Saint François-Xavier de la Compagnie de Jésus, apôtre des Indes et du Japon*. Traduit sur l'édition latine de Bologne. Paris, Roussielgue-Rusand, 1855.

Guettée, Wladimir, *Histoire des Jésuites*. Tome 2, livre 5, « Tableau général des missions des jésuites du XVII siècle jusqu'au milieu du XVIII siècle», « Sur le Japon », p.1-36. Paris, imprimerie De Dubuisson, 1858.

Montrond, Maxime Fourcheux de, *Les saints martyrs du Japon*. Lille, chez Lefort, imprimeur libraire, 1862.

Bouix, Dominique, *Histoire des vingt-six martyrs crucifiés à Nangasaqui, le 5 février 1597 avec un aperçu historique sur les chrétiens du Japon depuis cette époque jusqu'à nos jours*. Paris, Librairie catholique de Périsse Frères, 1862.

Marbach, Abbé, « Histoire de la religion chrétienne au Japon », *Nouvelles Annales des Voyages*, vol. 204, 1869, p. 345-349.

Pagès, Léon, *Histoire de la religion chrétienne au Japon depuis 1598 jusqu'à 1651, comprenant les faits relatifs aux deux cent cinq martyrs béatifiés le 7 juillet 1867*. Paris, Adolphe Lainé, 1869 et 1870.

.

Bons d'Anty, Pierre, « Les grands voyageurs au Japon: Engelbert Kaempfer », *Revue de l'Extrême Orient*, Paris, numéro 4, p. 494-504.

Bons d'Anty, Pierre, « Les grands voyageurs au Japon: Engelbert Kaempfer », *Revue de l'Extrême Orient*, Paris, numéro 2 (1884), p. 144-158.

Traductions en japonais des travaux d'Engelbert Kaempfer

Shizuki, Tadao, *Ijin kyôfu den* (*La peur des étrangers*), traduction de l'appendice numéro 6 de *Beschryving van Japan* (1801) publiée en 1811 et en 1850. Le titre fut changé en *Sakoku ron* (Théorie de la fermeture du pays). Réimprimé dans Bunmei Genryu Sôsho, vol. 3, Tôkyô, Kankokai, 1914. L'édition de 1811 fut réimprimée à Tôkyô en 1969. (Shizuki utilise aussi le nom de Nakano Ryuhô).

Takahashi, Kageyasu, (trad.) *Seikyaku Kenperu kiji dai yonpen shyôkaku* (livre 4 chap. 5 de *De Beschryving van Japan* de Kaempfer. Imprimé sous différents titres : a) *Kenperu Nihon kiji* (Kaempfer *Beschryving van Japan*) b) *Dai Nihon kiji yakushô* (extraits de *Beschryving van Japan*) c) Banzoku Haihin Yakusetsu (Die Abschliebsung Japans vom aubenhandel). Première impression 1808. Réimprimé en 1928 par Heirakuji Shoten, Kyôto, dans le volume deux de Kaihyô-Shoshô. 39 p.

Takebe, Asobu (trad.), *Shin'yaku taiseiyô Engeruberuto Kenperu no Nihon-shi zukai*. Traduit en 1813, (Traduction de toutes les explications des illustrations et des cartes contenues dans le *Beschryving van Japan* de Kaempfer). Non publié.

Takebe, Asobu (trad.) : *Nihon-kiji yakukai* (Extraits de *Beschryving van Japan*) traduit en 1828. 7 vol. non publiés. La traduction du livre 1, les chapitres 1-4 de *Beschryving van Japan.*

Miyake, Tomonobu, (trad.) *Seiyôjin Kenperu Nihon-shi, fu Sham-ki* (L'Européen *Kaempfer*, *De Beschryving van Japan en Siam* (?) Seulement livre 1, chap. 1 « Le voyage de Batavia au Siam ». Non imprimé.

Mitsukiri, Genpo ; Udagawa, Kôsai ; Sugita, Seikei ; Takasu Shôtei ; Takeuchi, Gendô : (trad.) Titre inconnu. Traduction de *De Beschryving van Japan* d'Engelbert Kaempfer sur ordre du gouvernement japonais *(bakufu)* 1844-1847. Non publié. (Il s'agit problablement de la première traduction complète de l'édition hollandaise du livre de Kaempfer. Les traducteurs étaient membres de *Tenmon-bu*, un bureau gouvernemental chargé des questions d'astromomie, des calendriers, de la topographie et des traductions. Le manuscrit disparu durant la Restauration de Meiji).

Tsuboi, Shinryô, (trad.) *Kenperu Nihon-shi*, (*History of Japan* de Kaempfer). Traduit en 1880.16 vols. Non publiés.

Kishigami, Misao: *Shônen Hitsudoku nihon Bunko*. (*Lecture nécessaire pour la jeunesse*). Vol. 5: « Sakokuron (Engeruberuto Kenperu) » (Traduction japonaise du chapitre de Kaempfer qui traite de la politique de fermeture du Japon. Tôkyô ? Hakubunkan, 1891-92.

XXe siècle

Saris, John, *The Voyage of Captain John Saris to Japan, 1613*. E. M. Satow ed., London, 1900.

Froïs, Luis, *Die Geschichte Japan*, edited by Georg Shurhammer and E.A. Voretzsch, Leipzig, 1926.

Meier, Karl, D*ie erste Erfoschung Japans, durch Engelbert Kämpfer*. Bearbeitet von Karl Meier. Köln, 1828.

Kaempfer, Engelbert, *The History of Japan*. London, Hans Sloane Press London, 1727, Edition Tôkyô (1929), 2 tomes.

Meier-Lemgo, Karl: Engelbert Kämpfer. Westfalische Lenbenbilder. Hauptreihe Bd. 2, Munster, 1931.

Meier-Lemgo, Karl, *Der Asienforscher Engelbert Kämpfer*. In Atlantis, Berlin, 1934

Meier-Lemgo, Karl, *Engelbert Kämpfer, Der erste deutsche Forschungs und Westreisende [...]* Lippische Staatzeitung, 1936.

Meier-Lemgo, Karl, *Engelbert Kämpfer.* Série d'articles dans le Lippische Post de 1937 et 1938.

Meier, Karl, *Engelbert Kämpfer, der erste deutsche Forschungsreisende. 1651-1716. Leben, Reisen, Forschungen nach den bisher unveroffentlichten Handschriften. Kämpfers im Britischen Museum bearb*. Stuggart: Strecker und Schroder, 1937.

Humbert, Aimé, *Voyage au Japon* (1866), Paris, Stock, Collections les Grands Voyageurs, 1966.

Thunberg, Carl Peter, *Le Japon au Dix-huitième siècle*, Paris, Calmann-Lévy, Coll. Temps et Continent, 1966.

Meier-Lemgo, Karl, *Die Reisetagebucher Engelbert Kämpfer,* Wiesbaden, 1968.
Hirado Oranda « Shyo Kan no Nikki », (Les Hollandais de Hirado. Le journal d'un secrétaire). Iwanami Shoten, 1969.

Froïs, Luis, *Nihon Shi* (*Histoire du Japon*), Chuô Koron Shya, 1977.

Zandvliet, Kees, « Zacharias Wagenaer, 1614-1668. « A life in the service of the Dutch East India Company » dans *The Dutch West India Compagny in the 17 century,* Holland Village, 1987.

Van der Velde, Paul, Bachoner, Rudolf, *The Deshima Diaries marginalia, 1700- 1740*, The Japan Netherlands Institute, Tôkyô, 1992.

Ferreira, Cristovao, *La supercherie dévoilée: une réfutation du catholicisme au Japon au XVII siècle*. Paris, Chandeigne, 1998.

Livre 2, chapitre 2, p. 251. Courte allusion au Japon dans un passage consacré à la souveraineté.

Traductions en japonais des travaux d'Engelbert Kaempfer

Eto, Toshio, (trad.) Kaempfer, Engelbert : Nagasaki yori Edo made 200 nen-zen ni okeru gaijin no nihon ryokôki (Les journaux de voyage des étrangers relatifs au voyage Nagasaki-Edo, il y a 200 ans). Tôkyô, Kokumin Shôin, 1915. (traduction du livre 5 de *Geschite und Beschreibung von Japan*)

2. Bibliographie secondaire :

2-1- Ouvrages généraux sur le Japon (par ordre alphabétique) :

Akamatsu, Paul, *Meiji 1868. Révolution et contre-révolution au Japon*, Paris, Calmann-Lévy, 1968.

Anno, Masaki, *Bateren tsuihôrei : 16 Seiki no nichi-ô taiketsu.* Tôkyô, Nihon Editâ Sukûru Shuppanbu, 1989.

Antille, Géraldine, *Les chrétiens cachés du Japon, traduction et commentaire des commencements du Ciel et de la Terre*, Labor et Fides, 2007.

Arano, Yasunori, « Nihon no sakoku to taigai ishiki » (La fermeture du Japon et la

conscience réciproque), *Toajia sekai no saihen to minshyu ishiki*, (Le monde oriental et la conscience du peuple), Tôkyô, Aoki Shoten, 1983.

Asao, Naohiro, *Sakoku*, Tôkyô, Shogakkan, 1975. Asao, Naohiro, « Sakoku », *Koza Nihon rekishi*, vol. 4, Tôkyô University Press, p. 59-94.

Bernard, Henri, *Infiltrations occidentales au Japon avant la réouverture au XIXe siècle.* Bulletin de la Maison Franco-japonaise, T. XI, Tôkyô, 1939.

Bernier, Lucie, « Fin de siècle et exotisme : le récit de voyage en Extrême-Orient » *Revue de littérature comparée,* Klincksieck, 2001, n. 297, p. 43-65.

Blussé, Louis, Viallé, Chynthia, *The Deshima Dagregisters*, vol. XI. 1641-1650. Leiden, 2001.

Blussé, Louis, *The Deshima Diaries, Marginalia, 1740-1880.* Tôkyô, Netherlands Institute, 2004.

Boxer, Charles Ralph, *Jan Compagnie in Japan*. 1600-1817, La Hague, Martinus Nijhoff, 1936.

Boxer, Charles Ralph, *The Christian Century in Japan, 1549-1650*, Carcanet Press Limited, Manchester, 1951; University of California Press, 1951 and 1967.

Boxer, Charles Ralph, *Portuguese Merchants and Missionnaries in Feudal Japan*, 1543-1640. Londres, Variorum Reprints, 1986.

Brahimi, Denise, *Un aller-retour pour Cipango*, Noël Blandin, Paris. Le Divan Occidental / Oriental, 1992.

Cooper, Michael, *They came to Japan*, *an Anthology of European Reports on Japan*, 1543-1640. Publications Eds. Berkeley University of California and Studies Center for Japanese and Korean. Berkeley: University of California Press, 1965.

Cooper, Michael, *The Southern Barbarians; The First Europeans in Japan*. Tôkyô, Palo Alto California; Kodansha International in cooperation with Sophia University, 1971.

Cooper, Michael, *Rodrigues the Interpreter; an Early Jesuit in Japan and China* [1st] Ed. New York: Weatherhill, 1974.

Cooper, Michael, *The Japanese mission in Europe, 1582-159,*. Michigan University, 2005.

Cryns, Frederik, *Jyû nana seiki no Hollanda jin mita Nihon*, (Le Japon vu par les Hollandais du XVIIe siècle), Tôkyô, Rinkawa Shoten, 2010.

Didier, Hugues, *François Xavier, Correspondance, 1535-1552, (lettres et documents)* Collection Cristus, n. 64. Desclée de Brouwer, 1987.

Eliseeff, Vadime et Danielle, *La Civilisation japonaise*, Paris, Arthaud, 1987.

Elison, George, *Deus Destroyed, the Image of Christianity in Early Modern Japan,* Cambridge, Mass., Harvard University Press. 1973.

Girard, Frédéric, (sous la direction) *Repenser l'ordre, repenser l'héritage. Paysage intellectuel du Japon (XVIIe-XIXe siècles)*. Droz, Genève, 2002.

Girard, Pascale, « L'analyse de textes. Le cas des chroniques espagnoles des missions de Chine. » *Ateliers 17*, p. 7-14, 1997.

Grook, Henk de, « Engelbert Kaempfer, Imamura Gen'emon and Arai Hakuseki. An early exchange of knowledge between Japan and Netherlands » Huigen, Siegfried, Jong, Jan L. de, Kolfin Elmer, *The Dutch trading Compagnies as knowledge networks*, Leiden, Hollande, 2010, p. 390-449.

Hérail, Francine, *Histoire du Japon,* Paris, Horvath, 1990.

Hérail, Francine, *Histoire du Japon, des origines à nos jours,* Paris, Hermann, 2009.

Horiuchi, Annick, « Le *Sakoku-ron* et la construction de l'identité japonaise ». *La rencontre du Japon et de l'Europe. Image d'une découverte.* Direction Murakami Giroud. Actes du troisième Colloque japonais. Université Marc Block. Pof. 2007, p. 123-134.

Humbertclaude, Bernard et Prunier, Maurice, *Infiltrations occidentales au Japon avant la réouverture du XIXe siècle*. Tôkyô, Bulletin de la Maison franco-japonaise, 1941.

Ishikawa, Shin-ichi, « Le Japon vu par les Encyclopédistes », p. 73-90, *General Studies*, Tôkyô, n° 46 (1974).

Ishikawa, Shin-ichi, « Les mirages chinois et japonais chez Voltaire », p. 69-83, *Raison présente*, n. 52, Paris, oct. 1979.

Ishikawa, Shin-ichi, *Diderot et le Japon, première rencontre*, *Mélanges offerts à Jacques Proust*, Tôkyô, Université de Waseda, 1996.

Kanai, Ryôen, *Kinsei Nihon Hollanda*, (*Le Japon et la Hollande*), Tôkyô, Hôsô Daigaku Kyôzai, 1993.

Kawasaki, Momota, *Furosu no mita sengoku Nihon* (Le Japon des guerres civiles vu par Froïs), Tôkyô, Chuokoron Shinsha, 2008.

Kojima, Keizô, *Edo no Sangyô Renaissance*, *Kindai-ka no Gensen wo saguru* (*La renaissance industrielle à l'ère Edo*), Tôkyô, Chyukô Shinshyô, 1992.

Krieger, C.C., *The Infiltration of European Civilisation in Japan during 18th Century*, Leiden, 1940.

Kuwabara, Takao, *Encyclopédie* (1715-1780) *A Corporate Study*. Iwanami Shoten, Tôkyô, 1954.

Lamers, Jeroen Pieter, « Treatise on Epistolary Style: Jesuit Rodriguez on the Noble Art of Writing Japanese Letters », Michigan Monograph Series In Japanese Studies, n. 39, 2002.

Landwehr, John, VOC, *A bibliography of publications relating to the Dutch East India Company, 1602-1800*, édité par Peter van der Krogt, introduction de C. R. Boxer, préface de G. Schilder.

Lindin, Olof G., *Tanegashima, the Arrival of Europe in Japan*, Copenhague, Nordic Institut of Asian Studies, 2002.

Macé, Francois et Miéco, *Le Japon d'Edo*, Paris, Guide belles Lettres, 2006.

Matsuda, Kiichi, Jorißen, Engelbert, *Froïs no Nihon Oboeshyo*, Tôkyô, Chukô Shinsyo, 1991.

Massarella, Dereck, *The Jesuits, Japan, and European Expansion in the sixteenth Century*, Munich, Iudicium, 1999.

Meron, Medzini, *French Policy in Japan during the closing Years of Tokugawa Regime*, Cambridge, Massachussets, 1971.

Michel, Wolfgang, « Medicine and Allied Sciences in the Cultural Exchange between Japan and Europe in the 17th Century », *Theories and Methods in Japanese Studies: Current State and Future Developments*, Bonn University Press, Göttingen, 2008, p. 285-302.

Moran, Joseph Francis, *The Japanese and the Jesuits: Alessandro Valignano in Sixteenth-Century Japan*. London; New York, Routledge, 1993.

Murai, Sanae, *Tennô to kirishitan Kinsei: "Kirishitan no seiki" ni okeru kenryoku tôsô* no *kôzu*. *L'empereur et les chrétiens : les luttes d'influence durant le siècle chrétien*) Tôkyô, Yûzankaku Shuppan, 2000.

Nagaoka, Harukazu, *Histoire des relations du Japon avec l'Europe au XVIe et XVIIe siècles*, Paris, Henri Jouve éditeur, 1905.

Nakagawa, Hisayasu, *Des lumières et du comparatisme: un regard japonais sur le XVIII siècle*, Paris, P.U.F., 1992.

Nakagawa, Hisayasu, « Mélanges offerts à Jacques Proust » *Ici et ailleurs : le dix-huitième siècle au présent*, p. 1-4. Tôkyô, 1996.

Nakagawa, Hisayasu, « Les idées sur le Japon dans l'Encyclopédie, 65 articles relatifs au Japon », revue *Shisô*, Tôkyô, février 1975, p. 67-93, mars 1975, p. 121-146.

Nam-lin, Hur, *Death and Social order in Tokugawa Japan, Buddhism, Anti-Christianity and the Danka System,* Harvard University Asia Center, Cambridge (Massachusetts) and London, 2007.

Oliveira, e Costa, Joao Paulo, « Recherches sur la présence portugaise au Japon. La chrétienté japonaise au XVIe siècle. » *Arquivos do Centro Cultural Calouste Gulbenkian*, vol. XXXV, Lisbonne, Fundaçao Calouste Gulbenkian, 1996, p. 175-189.
Paramore, Kiri, *Ideology and Christianity in Japan*, Abingdon, U. K., Routledge, 2009.

Perrin, Jean-François, « L'invention d'un genre littéraire au XVIII siècle, le conte oriental », dans Féeries, Université Grenoble III, n° 2, p. 9-27, 2004-2005.

Pinguet, Maurice, *La mort volontaire au Japon*. Paris, Gallimard, 1984.

Pinto, Fernão Manaes, *La pérégrination : La Chine et le Japon au XVIe siècle vus par un Portugais*. Calman Lévy, 1968.

Pons, Philippe, *Misère et crime au Japon du XVIIIe siècle à nos jours*. Paris, Gallimard, 1999.

Poirier, Guy, « Remarques préliminaires sur l'étude des Lettres du Japon au XVIe et XVIIe siècles », *Écrire des récits de voyage*, Laval, Presses de l'Université de Laval, 2008, p. 161-175.

Proust, Jacques, « Un descendant de huguenots français au Japon au début du XVII siècle », Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, conférence n° 3821, 6 juin 2003.

Proust, Jacques et Marianne, *Le puissant royaume du Japon, la description de François Caron* (1636). Ed. Chandeigne, 2003. (Traduction, introduction et notes de).

Proust, Jacques, *L'Europe au prisme du Japon, entre Humanisme, Contre-réforme et Lumières*. Paris, Albin Michel, 1997.

Proust, Jacques, « Hisayasu Nakagawa, Des Lumières et du comparatisme. Un regard

japonais sur le XVIIIe siècle ». *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, numéro 15, 1993, p. 162-168.

Purchas, Samuel, *His Pilgrimes in Japan*, Cyril Wild, ed. Kobe, 1939.

Rojas, Luc, « L'expérience de l'île de Dejima ou la naissance d'une culture de la circulation de l'information scientifique et technique au Japon (1641-1853) ». Cairn, 2010, 2.

Sabouret, Jean-François, *Japon, peuple et civilisation*, Éditions La Découverte, Paris, 2004.

Sansom, Georg, *Histoire du Japon,* Paris, Fayard, 1998.

Schutte, Joseph Franz, *Valignano's Mission Principles for Japan*. Vol. 1: parts 1 and 2. Saint Louis: the Institute of Jesuit Sources, 1980-1985.

Serrão, José Vincente, « La contribution des sources portugaises à l'Histoire de l'Asie ». L'auteur est sous-directeur général de l'Institut des Archives nationales du Portugal. (Discours)

Shimada, Takao et Yuriko, *Fumi-é, gaikoku jin ni yoru fumi-é no kiroku,* (Fumi-é, Chroniques des étrangers relatives au fumi-é), Tôkyô, Yûshôdô Shuppan, 1994.

Shimizu, Hirokazu, *Shokuho-seiken to Kirishitan* (Les chrétiens japonais et les autorités politiques). Tôkyô, Iwata-shoten, 2002.

Souyri, Pierre François, *Histoire du Japon. Le Monde à l'envers. La dynamique de la société médiévale*. Paris, Maisonneuve et Larose, 1998.

Stegmann, André, « L'Extrême-Orient dans la littérature française (1480-1650) ». *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, Lyon, 1975, n. 27, p. 41-63.

Steichen, Michel, *Les Daimyôs chrétiens ou un siècle de l'histoire et politique du Japon*, 1549-1650, Hongkong, 1904.

Toby, Ronald P., *State and Diplomacy in Early Modern Japan,* Standford University Press, 1984.

Toussaint, François, *Histoire du Japon*, Paris, Fayard, 1969.

Uçerler, M. Antoni J., « The Jesuit enterprise in sixteenth and seventeenth century Japan », *The Cambridge Companion to the Jesuits*, Massachusetts, Cambridge University Press, 2008, p. 153-168.

Van der Velde, Paul, Bachofner, Rudolf, Blussé, Louis, ed., *The Deshima Diaries, Marginalia,1700-1740.* Tôkyô, Netherlands Institute, 1992.

Viallé, Cynthia et Blussé, Louis, ed., *The Deshima Dagregisters 1640-1660*, Intercontinenta Series, Leiden, Igeers, 2001, 2005, 2 vol.

Vivero, Rodrigo, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne et des Indes*, traduit et présenté par Juliette Monbeig. Paris, École pratique des Hautes Etudes, quatrième section, 1995.

Yama-uchi, Hisashi, *Aoi me ni utsutta Nihon-jin. Senkoku- Edo ki no Nichifu-Futsu bunka jyoho-shi, (Les Japonais dans le regard des étrangers. Histoire des informations culturelles entre le Japon et la France durant l'ère Edo)* Tôkyô*,* Jinbun Shyo-In. 1998.

Yama.uchi, Hisashi, *Tabou no Mayo wo toku, Shoku to Sei no Bunka Shi*, (Explications des tabous - Histoire culturelle des repas et du sexe), Tôkyô, Chiku Shinshyo, 1995.

Yama.uchi, Hisashi, *Meishin no kaisetsu*, Tôkyô, Chikuma, 1996.

2-2 Études récentes sur et autour de Kaempfer :

Bodard-Bailey, Beatrice, « Preliminary Reports on the Manuscrit of Engelbert Kaempfer in the British Library », dans Brown, Yu-Ying (ed.), *Japanese Studies*, London, 1990, p. 22-39.

Bodard-Bailey, Beatrice, Massarella, Derek, *The Further Goal. Engelbert Kaempfer's Encounter with Tokugawa Japan*, Tôkyô, Japan Library, 1995.

Bodard-Bailey, Beatrice, *Kaempfer's Japan, Tokugawa Culture observed*, University of Hawaï Press, 1999.

Bodard-Bailey, Beatrice, « Kaempfer Restord », *Monumenta Nipponica, vol.* 43-1 (1988), p. 1-33.

Bodard-Bailey, Beatrice, *Kenperu to Tokugawa Tsunayoshi*, (Kaempfer et Tokugawa Tsunayoshi). Tôkyô, Chûko Shinshô, 1994.

Bodard-Bailey, Beatrice, *The Dog Shogun: The Personnality ad Policies of Tokugawa Tsunayoshi*, Hawai University Press, 2006.

Boxer, Charles Ralph, Article sur Kaempfer, *Encyclopedy of Japan*, Tôkyô, Kodansha vol. 4, 1983.

Brown, Yu-Ying, *Engelbert Kaempfer, first Interpreter of Japan*, The British Library Bound, London, 1992.

Itazawa, Takeo, « Sakoku oyobi sakoku-ron ni tsuite » (Sur la fermeture du pays et la théorie de la fermeture). Dans *Meiji bunka Kenkyû Ronsô*, avril 1934, p.552-554.

Girard, Frédéric, (sous la direction de) *Repenser l'ordre, repenser l'héritage. Paysage intellectuel du Japon (XVIIe-XIXe siècles)*. Droz, Genève, 2002.

Gomez-Géraud, Marie-Christine, « Chroniques d'une ambassade à Rome en 1585 : quand l'Europe se reflète dans ses livres », *L'Europe, reflets littéraires*, éd. Cl. de Grève et C. Astier, Klincksiek, 1993. (Actes du colloque de sept. 1990, Paris X Nanterre).

Gonoji, Masahiro, « Latingo de yomu Kenperu no [Sakokuron] - *Kaikoku Kikan* syosyû ronbun to sono hon-yaku ni suite » (La lecture en latin de « Sakoku-ron » de Kaempfer. La version originale de *Kaikoku Kikan* de Kaempfer et les traductions en japonais) Kyôto University Seiyô koten Kenkyû-kai, 2010.

Groot, Henk de, « Englebert Kaempfer, Imamura Gen'emon and Arai Akuseki, An early exchange of Knowledge between Japan and the Netherlands » *The Dutch trading Companies as knowledge Networks*. Leiden, (Hollande), Koninklijke Brill, 2010, p. 201-210.

Haberland, Detlef, *Engelbert Kaempfer, 1651-1716. A Biography*, London, British Library, 1996.

Higginbotham, Richard C., « Engelbert Kaempfer, History of Japan, a bibliographic Essay and Description », University of Minnesota, *Jinbun Kyû*, p. 143-157.

Hiraishi, Nao-aki, « E. Kaempfer's Treatise on Japan's Policy of Seclusion and Its Influence on Japan's Decision to open the Country », Tôkyô, *Japonica Humboldtiana*, 1999, p. 167-181.

Imai, Tadashi, *Kenperu no mita Nihon Shi*, (L'Histoire du Japon vue par Kaempfer) Dokkyo-Tsushin, ed. Dokkyo Gakuen, Dosokai, n. 9, déc. 1977.

Kazui, Tashiro, « Foreign Relations during the Edo Period: *Sakoku* Reexamined », Tôkyô, *Journal of Japanese Studies*, 8:2, (1982) p. 283-306.

Kloche-Daffa, Sabine, Scheffer, Jurgen, Wilbertz, Gisela, « Engelbert Kaempfer (1651-1716) und die kukturelle begegnung zwischen Europea und Asien », Lippische studien band 18, Lemgo, 2003, p. 93-124.

Koseki, Takeshi, *Sur l'usage de l'histoire du Japon*, (Livre I, Chapitre V) de Kaempfer par Joucourt. (2000)

Kowaleski, Wallace, *The first samurai, Isolationism in Englebert Kaempfer's 1727 History of Japan,* University of Pennsylvania Press, 2007, 10, 255.

Kreiner, Josef, *Kenperu no mita Nihon*, (Le Japon vu par Kaempfer). Tôkyô, NHK Books, 1996.

Maki, Kenji, « Kaempfer no Nihon-rekishi-kan », (Vues de Kaempfer sur l'histoire du Japon) *Rekishi to Chiri* (Histoire et Géographie) vol. 10 (1922) n.6, p. 36-48.

Massarella, Derek, « Facts, fiction and economics on Englebert Kaempfer's contribution to Sakoku-ron », *Journal of the Institute of Cultural Science*, Tôkyô, Chuô University, (64), 2008.

Michel, Wolfgang, « History of Japan - Engelbert Kaempfer's Manuscrit in a New Translation. » *Monumenta Nipponica*, Vol. 55, No 1 (Spring 2000) p. 109-120. (Review Article).

Michel, Wolfgang, « Travels of the Dutch East India Company in the Japanese Archipelago », dans Lutz Walter (ed.) *A Cartographic Vision*, Prestel-Verlag, Munchen/New York, 1993.

Naka, Nao.ichi, « Kenperu kenkyû no gendankai ». Osaka University, *Hikaku Bungaku,* n. 1. Osaka 2003.

Naka, Nao-ichi, *Kenperu no hikaku bunkaron teki kenkyû*, (Recherches sur les théories culturelles comparatistes de Kaempfer), Osaka University Library, 2004.

Oshima, Akihide, « Jûkyûseiki kokugakusha ni okeru Shizuki Tadao yaku Sakokuron kokugaku », (Étude de la traduction de *Sakokuron* de Shizuki Tadao). *Nihon Bungei-kenkyû,* vol. 57 N. 1. Tôkyô, Kwansei Gakuin Daigaku University, Bungakkai, Nishinomiya, 2004.

Oshima, Akihide, [Sakoku to iu setsu: Kenperu Shyo Shizuki Tadao yaku Sakoku Ron] no juyô (La théorie de l'isolement : Histoire de la réception du manuscript *Sakoku-ron* écrit par Kaempfer et traduit par Shizuki Tadao), Kyôto, Minerva Syobô, 2006.

Oshima, Akihide, [Ijin kyôfuden ni mirareru kokugakusha Kurosawa Okinamaro no Nihon bungeikenkyû], (La peur des étrangers dans les recherches de Kurosawa Okinamaro) vol 56, Kwansei Gakuin University, - Bungakkai, Nishinomiya, 2004.

Oshima, Akihide et Miyazaki, Tadao, « "Sakoku no zo syutsu", Shizuki Tadao yaku [Sakoku-ron] » (La "création" de "l'isolement" dans la traduction de Shizuki Tadao), Kyûshû Daigaku, Fukuoka, *Hikaku syakai bunka sogo kenkyû, Hakubutsukan*, 2005.

Shibata, Akihiro, « Kenperu no sakokukan » (La théorie de l'isolement de Kaempfer), *Geibun-kenkyû*, numéro 86, Tôkyô, Keio Gikuku University, 2004.

Watanabe, Shyujirô, *Yôroppajin no Nihon kansatsu* (Le *Japon vu par les Européens*). Tôkyô, Tôyôdô, 1897, (Kaempfer, Thunberg, Titsingh, Siebold) p. 197-205.

2.3 Etudes sur l'évangélisation du Japon

-Dans *Monumenta Nipponica* : revue de l'Université de Sophia (Tôkyô)

Abranches, Pinto et Bernard, Henri, « Les instructions du Père Valignano pour l'ambassade japonaise en Europe. Goa, 12 déc. 1583. » *Monumenta Nipponica*, vol. 6 (1943) p. 391-403.

Bernard, Henri, « Valignani ou Valignano, l'auteur véritable du récit de la première ambassade japonaise en Europe (1582-1590) ». *Monumenta Nipponica*, vol. 1; 2 (1938) p. 378-385.

Bésineau, Jacques, « Dual Sovereignty under the Japanese Shogunate as interpreted by French Writers of the eighteenth Century », *Monumenta Nipponica*, vol.22 (1967) 3/4, p. 390-401

Bodart-Bailey, Beatrice, « The Persecution of Confucianism in early Tokugawa Japan », *Monumenta Nipponica*, vol 48; 3 (1993), p. 293-314.

Bodart-Bailey, Beatrice, « Kaempfer Restor'd », *Monumenta Nipponica*, vol 43, 1, 1998, p.1-33.

Bodart-Bailey, Beatrice, «The Laws of Compassion », *Monumenta Nipponica*, 1985, vol. 40, p. 163-189.

Cieslik, Hubert, « The great Martyrdom in Edo 1632; its Causes, Course, Consequences » *Monumenta Nipponica*, vol. 10 (1954), p. 1-44.

Cieslik, Hubert, « The Case of Christavao Ferreira », *Monumenta Nipponica*, vol. 29: 1 (1974) p. 1-54.

Cooper, Michael and Boscaro, Adriana, « The Japanese Mission to Europe: 1582-1590. The Journey of four Samourai boys », *Monumenta Nipponica*, vol 61, n. 3, (2006).

Cooper, Michael, « The Mechanics of the Macao-Nagasaki Silk Trade », *Monumenta Nipponica*, vol. 27; 3(1972), p. 423-33.

Devine, Richard, « Hirata Atsutane and Christian sources », *Monumenta Nipponica*, vol. 36-1, 1981, p. 37-54.

General Bibliography on the Impact of Western Culture in Japan, *Monumenta Nipponica*, vol 19: 3/4 (1964) p. 402-19.

Humbertclaude, Pierre, « *Myôtei Mondô* : une apologie chrétienne japonaise de 1605. (Fucan Fabien) » vol. 1; (1938) p. 515-448; *Monumenta Nipponica*, vol. 2 (1939) p. 237-267.

Humbertclaude, Pierre, « Notes complémentaires sur la biographie de l'ex-frère jésuite Fabian Fucan ». *Monumenta Nipponica*, vol 4:2 (1941), p. 617-621.

Koda, Shigemoto, « Notes sur la presse jésuite au Japon et plus spécialement sur les livres imprimés en caractères japonais ». (Tr. Pierre Humbertclaude) *Monumenta Nipponica*, vol. l 2: 2 (1939), p. 374-385.

Laures, Johannes, « The Jesuit Mission Press in Japan », *Monumenta Nipponica*, vol. 13: 1(1957), p.163-65.

Laures, Johannes, « Takayama Ukon, A critical Essay », *Monumenta Nipponica*, vol. 5-1 (1941), p. 86-111.

Maître, Henri Bernard, s.j. « L'orientaliste Guillaume Postel et la découverte spirituelle du Japon en 1552 », *Monumenta Nipponica*, vol. 9 (1953), p. 83-108.

Marega, Mario, « E-fumi », *Monumenta Nipponica*, vol 2; 1 (1939), p. 281-286.

Masuzo, Ueno, « The Western Influence on natural History in Japan », *Monumenta Nipponica*, E.XIX, n° 3-4, 1964.

Matsukata, Fukuyo, « King Willem II's 1844 Letter to Shogun, " Recommendation to open the Country" », vol. 66-1 (2011), p. 99-122.

Murakami, Naojiro, « The Jesuit Seminary of Azuki », *Monumenta Nipponica*, vol. 6 (1943), p. 370.74.

Nakamura, Hiroshi, « Passage en France de Hasekura, ambassadeur japonais à la cour de Rome au commencement du XVIIe siècle », *Monumenta Nipponica,* vol. 3 : 2 (1940) p. 445-457.

Numata, Jirô, « The introduction of Dutch Langage in Japan in 17th-18th century ». *Monumenta Nipponica*, EXIX, n° 3-4, 1964.

Pacheco, Diego, « The founding of the Port of Nagasaki and its Cession to the Society of Jesus», *Monumenta Nipponica,* vol. 25, n. 3/4 (1970) p. 303-323.

Pacheco, Diego, « Xavier and Tanegashima », *Monumenta Nipponica,* vol. 29: 4 (1974) p. 477-80.

« Traductions chinoises d'ouvrages européens au Japon durant la période de fermeture (1614-1853) » *Monumenta Nipponica*, vol 3 ; (1940) p. 40-60.

Whelan, Christal, « Religion concealed: the Kakure Kirishitan on Narushima », *Monumenta Nipponica,* vol, 47-3, (1992) p. 369-88.

Autres revues:

Blussé, Léonard, « The grand Inquisitor Inoue Chikugonokami, Masashige, spin doctor of the Tokugawa Bakufu », *Japaneses Studies*, Lisboa- Portugal, p. 23-43.

Bodart-Bailey, Beatrice, « Tokugawa Tsunayoshi (1646-1709) A Weberian Analysis », *Études asiatiques*, XLIII, Cambridge University Press, vol. 43, 1989, p. 5-27.

Carré, Guillaume, « Deux cents ans de fermeture ? » *L'Histoire*, numéro spécial, *Le Japon des samourais aux mangas*, juillet-août 2008, p. 46-53.

Cooper, Michael « The Japanese Mission to Europe: 1582-1590. The Journey of four Samourai boys through Portugal, Spain and Italy », Lettres du Japon, University of Waterloo, 2005, p. 163-179.

Da Costa Kaufman, Thomas, "Interpreting Cultural Transfert and the Consequences of Markets ans Exchange Reconsidering *Fumi-e"Artistic and Cultural exchange between Europe and Asia, 1400-1900, Farhnham (England) 2010*, p. 135-162.

Demel, Walter, « The Images of the Japanese and the Chinese in Early Modern Europe: Physical Characteristics, customs and Skills. A Comparison of Different Approaches to the Cultures of the Far East. » *Journal of History for the Public*, Vol. 2, 2005, p. 38-59.

Gomez-Géraud, Marie-Christine, « Le théâtre des premiers martyrs japonais : la leçon de théologie », *Revue des sciences humaines*, n. 269. Université Charles de Gaulle, Lille, 2003, p. 175-187.

Gomez-Géraud, Marie-Christine, « De la lettre à la littérature ? la légende des proto-martyrs japonais », Colloque de l'Orient à la huronie, colloque de Sainte-Marie-au pays des Hurons, sept. 2007. Hiraishi, Naoaki, « E. Kaempfer Treatise on Japan's Policy of Seclusion and Its Influence on Japan's Decision to Open the Country », Tôkyô, *Japonica Humboldtiana*, n. 3 (1999), p. 167-181.

Kouamé, Nathalie, (dossier dirigé par) *La première évangélisation du Japon. XVIe-XVIIe siècle. Perspectives japonaises.* Histoire et Missions chrétiennes. Paris, Karthala n. 11, septembre 2009.

Kouamé, Nathalie, « Le Japon ne sera pas chrétien » *L'Histoire*, numéro spécial, *Le Japon des samourais aux mangas*, juillet-août 2008, p. 38-43.

Nosco, Peter, « Early modernity and the State's Policy in 16 th and 17 th Century », *Bulletin of Portuguese Japanese Studies*, Universitade Nova de Lisboa, 2000, p. 7-21.

Stegmann, André, « L'Extrême-Orient dans la littérature française, (1480-1650) », *Cahiers de l'Association internationales des études françaises*, 1975, n. 27 pp. 41-63.

Voss, Gustav, « Early Japanese Isolationism », *Pacific Historical Review*, University of California, Press. Mars 1945, p. 13-35.

Documents disponibles sur le Net :

Kaempfer sur le net :

« Dwarf Trees from Engelbert Kaempfer's *The History of Japan* »,
http://phoenixbonsai.com./pre1800Refs/Kaempfer.html ; décembre 2006.

Kaempfer, Engelbert, bibliography.
http://flcsvr.rc.kyushu-u.ac.jp/michel/ser/ek/eklit ; novembre 2006

Kaempfer, Engelbert, The History of Japan, J.G. Scheuchzer ed., London 1727. An Introduction by the Translator.
http://flcsvr.rc.kyushu-u.ac.jp/michel/serv/ek/hj/04sheuchzrintro-text.html ; novembre 2006

Kaempfer, Engelbert, The History of Japan, London, 1727. Internet Edition by Wolfang Michel, Kyûshû University.
http://www.flc.kyushu-u.qc.jp/michel/ser/ek/hj/04scheuchzintro-text.html;décembre 2006.

Kaempfer, Engelbert, *The History of Japan*, Reprint Published in 1906. http:// www.baxleystaups.com/ litho/kaempfer-1906.shml ; novembre 2006

Autres articles :

Duteil, Jean-Pierre, « Le christianisme au Japon, des origines à Meiji », Clio bibliothèque, 12 p.
http://www.clio.fr/Bibliothèque, juin 2006

Gulliver's Travels and Kaempfer's *The History of Japan*
http//jaffrebos.col./lee/gulliver/moonlight/II.html ; novembre 2006

Le Japon, Les traverses du Temps, Imago Mundi.
http://www.cosmovisions.com/Chrono.Japon.htm ; octobre 2006.

Thévenot, Melchisédech. Science Revolution-Westfall Catalogue-SAM-T-U- Dr Robert Hach.
http://web.clas.ufl.edu/users/rhatch/pages/03-Sci-Rev/SCI-REV-Home/resour ; nov. 2006.

Lach, Donald F. "Asia in the Eyes of Europe, Sixteeenth through Eigtheenth Centuries", The University of Chicago Librairy, 1991.
http://www.lib.chicago.edu/e/su/southasia/lach.html ; octobre 2006.

22 juin 1636 : Le Japon se replie sur lui-même.
http://www.herodote.net/histoire06221.htm ; janvier 2007.

Japonisme et Architecture: Ouverture. Perceptions du Japon,
http:// perso.wanadoo.fr/laurent.buchard/Japonisme/OUVERT.html ; déc. 2005.

Pierre-François-Xavier de Charlevoix. Encyclopédie de l'Agora.
http://agora.qc.cq/mot.nsf/Dossiers/Pierre-François-Xavier-de-Charlevoix ; mars 2006.

Prose et poésie dans le récit de voyage en Chine et au Japon. L'influence de la littérature de voyage chinoise et japonaise sur les récits des voyageurs occidentaux en Extrême-Orient. Muriel Detrie.
http://www.crlv.paris4.sorbonne.fr.outils/encyclopedie ; octobre 2005.

Les voyageurs européens en Chine. Images et réalités. La Chine à l'âge classique: regards croisés. Missionnaires et voyageurs à l'Age classique: le moi et l'autre.
Centre de Recherche sur la Littérature des Voyages, François Moureau.
http://www.crlv.paris4.sorbonne.fr.outils/encyclopedie ; octobre 2005.

Découverte du voyage, voyages de découverte. Centre de Recherches sur la Littérature des Voyages. Présentation d'un séminaire à la Sorbonne. François Moreau.
http:// www. crlv. org/ outils/encyclopedie/ afficher ; mai 2006.

Horizon du voyage: écrire et rêver l'univers. Conférences du Séminaire du Professeur François Moureau. Présentation générale: horizon du voyage. Centre de Recherche sur la Littérature des Voyages.
http://www.clrv.paris4.sorbonne.fr/outils/encyclopedie/afficher.php ; octobre 2005.

Klaproth, Julius, « Description du Japon » Asiatic Journal, Nouvelles Séries, vol. VI ; Berghaus Annalen, avril et mai 1833. Extrait de la Bibliothèque universelle des Sciences, belles-lettres et art, littérature. TLV, 1834, p. 33-48.
http://www.societe-de-lecture.ch/pages/bibvirt-asietxt11.html ; sept. 2005.

Le Journal de Trévoux (1701-1767)
http://assoc.orange.fr/astrid0/journal_1.htm ; février 2007.

European Travel Accounts Printed before 1850. Bryn Mawr College Library.
http://www.brynmawr.du/library/speccoll/guides/travel/introduction.html ; janvier 2007.

Lettres édifiantes et curieuses.
http://www. hku.hk/french/dcmScreen/lang3022_lettres_edifiantes.html ; mars 2007.
Entretien avec Isabelle et Jean-Louis Vissière. Propos recueillis par Nathalie Jungerman.
http://www.fondationlaposte.org/article.php3id.article -579 ; mars 2007.

Lettres édifiantes et curieuses des jésuites en Chine.
Compagnie néerlandaise des Indes orientales.
http://fr.wikipedia.org/wiki/Compagnie_hollandaise_des_Indes_orientales ; avril 2007.

Littérature des Voyages extraordinaires et imaginaires jusqu'au XVIII siècle. Présentation du séminaire de François Moreau.
http://www.crlv.paris4.sorbonne.fr/outils/encyclopédie/afficher.php.encyclopédie, février 2007.

La Harpe, Jean-François de. Dictionnaire biographique. Imago Mundi.
http://www.cosmovisions.com/LaHarpe.htm ; mars 2007.

Thunberg, Karl Peter. http://en.wikipedia.org/wiki/Carl_Peter_Thunberg . Novembre 2005.

Les Provinces-Unies du Siècle d'or au XVIIIe siècle.
http://www.clio.fr/CHRONOLOGIE/chronologie_pays_bas_les_provinces_unies » ; mars 2007.

De l'éducation par le voyage, Imaginaires et expériences interculturelles vécues d'Occidentaux en Asie (Inde, Chine et Bali).
Collecting Travels in late seventeenth-century Paris. Nicholas Dew (Cambridge University). nd230@ cam.ac.uk; mars 2007.

Civilisations et cités perdues dans la littérature des voyages. (De la Renaissance au Romantisme).
Ukiyoe à l'utopie japonaise : du monde flottant à la civilisation perdue. Jacqueline Dutton (Université de Melbourne). Centre de Recherche sur la Littérature des Voyages.
http://www.clrv.paris4sorbonne.fr/outils/encyclopedie/afficher ; novembre 2005.

Le voyage, une affaire de religion. Colloque international du CRLV. Frank Lestringant.
http://www.criv.paris4.sorbonne./outils/encyclopedie/afficher.php.encyclopedie_id=220; février 2007.

Pays-Bas-Archives de la Compagnie hollandaise des Indes orientales.
« Unesco-CI » ; avril 2007.

Le christianisme au Japon. Bibliographie.
http://www.tulips.tsukuba.ac.jp/exhibition/tokubetuten/besson/cat.html ; juillet 2006.

Japan's Christian Century : Literature.
http://flcsvr.rc.kyushu-u.ac.jp/michel/serv/eujap/nanban/literature/lit_nanban, »; novembre 2006.

Michel, Wolfang, History of Euro-Japanese Cultural Relations.
http://www.flc.kyushu-u.ac.jp/michel/serv/eujap/chronology-japn01.html ; novembre 2006.

Nobunaga Oda. Wikipédia.
http://fr.wikipedia.org/wiki/Nobunaga_Oda ; janvier 2007.

Histoire du Japon.
http://www.chez.com/leweyr/Japon/chronologie.html , janvier 2007.

Albertan-Coppola, Sylviane, L'abbé Prévost romancier et éditeur de voyages.
http://www.crlv.org/outils/encyclopedie/afficher , mars 2007.

Hioki, Frances N., Early Christian/Non-Christian Encounters as Comparative Theological Resources: A Case in Sixteenth-Century Japan, Interreligious Dialogue,
http://irdialogue.org/wp.content/uploads/JIRD , juin 2011.

Index des noms propres (personnes)

A
Adams, Williams, 90, 92, 93, 269
Alexandre VI (pape), 40
Almeida, js., 191
Anesaki, Masaharu, 106, 120
Anger, (Angero) 143, 235, 297, 412
Argens, Jean-Baptiste de Boyer, marquis d', 390, 391, 474, 486, 516
Arima, Harunobu, 52
Aristote, 39
Ashikaga, Yoshiteru, 59

B
Baba, Rijyuu, 117,
Baker, Thomas, 124
Bartoli, Daniel, 122, 167, 173, 187, 224
Bayle, Pierre, 31, 384, 400, 408, 409, 448, 459, 524
Bernard, Henri, 96, 99, 102, 112, 223, 225, 230, 483
Bernard, Jean Frédéric, 279
Bernier, Lucie, 500
Bésineau, Jean, 501
Blacker, Carmen, 500
Blochovius, Gisbert, 296
Bodart-Bailey, Beatrice, 338, 344, 348, 349, 356, 359
Bonaparte, Napoléon, 35
Bougainville, Louis Antoine, 181
Bouhours, Dominique, 143, 204, 415, 416, 417, 420, 422, 423
Boulanger, Nicolas Antoine, 448
Boxer, Charles Ralph, 88, 124, 156, 157
Brucker, Johann Jacob, 376
Buson, (Yosa Buson) 536

C
Cabral, François, 148, 155, 530
Cahuzac, Louis de, 515, 517, 518

Campuis, Johannes, 343, 344, 345, 346
Cardim, François, 339
Caron, François, 89, 116, 117, 126, 128, 172, 178, 179, 195, 240, 241, 242, 262, 271, 272, 273, 274, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 287, 288, 336, 354, 397, 444, 448, 458, 472, 473, 491, 492, 494, 495, 500, 501, 502, 516, 522, 523
Cerqueiva, Louys, 86, 148
Charlevoix, Pierre-François-Xavier, 28, 161, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 189, 190, 196, , 201, 202, 204, 211, 215, 218, 219, 220, 231, 242, 243, 246, 250, 251, 253, 255, 256, 261, 263, 264, 265, 279, 300, 304, 308, 370, 371, 372, 389, 424, 459, 460, 471, 472, 473, 479, 494, 496, 503, 510
Coelho, 59, 60, 62, 75, 156, 530
Colbert, Jean-Baptiste, 281, 282
Colomb, Christophe, 37
Confucius, 389, 403, 474, 498
Couckebaker, Nicolas, 350
Courtet, Jean, 522
Crasset, Jean, (abbé T.) 163, 164, 167, 203, 206, 207, 208, 209, 213, 217, 231, 249, 250, 260
Crébillon, Claude Proper Jolyot de, 515

D
D'Alembert, Jean le Rond, 357
D'Aubentin, js., 420
Delaporte, abbé Joseph, 401, 435, 486, 488
Diderot, Denis, 27, 31, 33, 232, 357, 376, 383, 388, 389, 391, 404, 405, 430, 442, 446, 447, 456, 457, 468
Didier, Hugues, 218
Doeff, Hendrick, 345
Dohm, Christian Whilhem, 362, 363
Duret, Claude, 224

E
Ebisawa, Arimichi, 106
Eliseeff, Vadime et Danielle, 49
Elison, Georg, 124

F
Faibre, Antoine de, 189, 209
Fenouillot de Falbaire Quincey, Charles-Georges, 519, 520
Ferreira, js., 170
Foe, Daniel, 291
Froïs, Luis, 32, 45, 47, 57, 141, 144, 145, 146, 147, 161, 191, 215, 232, 237, 239, 240, 241, 244, 246, 247, 253, 260, 262, 263, 337, 339, 354, 510
Fukun, Fabien, 106

G
Gago, Balthazar, 220
Gysbert, Rey, 286, 287, 299, 443, 444
Goderville, abbé de, 470
Goethe, Johann Wolfgang, 377
Gomes, Cosme de, 248
Goyôzei, (empereur) 104
Gyopen, Unpô, 119
Grégoire XIII, 72, 76, 224
Gulliver, 291

H
Haberland, Detlef, 311, 340, 363
Hafid-Martin, Nicole, 516
Haga, Tôru, 341, 342
Hagenaer, Hendricks, 278
Haren, Van, 345
Hayashi, Razan, 101, 102, 106
Haykluyt, Richard, 146
Hays, John, 355
Hérail, Francine, 41, 42, 49, 54, 55, 126, 284
Herder, 509
Hérodote, 304
Hideyoshi, 45, 55, 57, 58, 59, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 78, 79, 80, 83, 85, 87, 88, 91, 94, 95, 97, 103,108, 132, 144, 156, 169, 172, 300, 405
Hihara, Saikaku, 536
Humboldt, Alexender von, 312

I
Ignace, 299
Imamura, Gén'emon Eisei, 327
Indic, sieur, 324
Inoue, Masashige, 117, 119
Inoue, Chikugo mo-kami, 121, 122
Ishikawa, Shin-ichi, 374, 376, 388
Isodore, 3

J
Jaucourt, chevalier de, 27, 376, 482, 508

K
Kaempfer, Engelbert, 27, 28, 126, 129, 130, 165, 166, 168, 169, 172, 173, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 189, 191, 196, 279, 288, 289, 291, 295, 300, 301, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 335, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 385, 386, 387, 389, 392, 396, 397, 399, 403, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 437, 438, 439, 442, 443, 452, 453, 460, 465, 466, 471, 477, 478, 479, 484, 486, 487, 488, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 500, 504, 505, 506, 515, 516, 525, 527, 528, 533, 534, 536, 537
Kant, Emmanuel, 377, 509
Kojima, Keizô, 146
Konchi-in Suden, 96
Kouamé, Nathalie, 531
Kreiner, Josef, 127, 128, 303, 335, 373, 378, 503, 506

L
Laerce, Diogène, 304
La Harpe, Jean-François, 372, 457, 498
La Motte, 263
La Pérouse, Jean-François, de Galup, 35, 381
Le Prince de Beaumont, Madame, 518

Linguet, Simon-Nicolas-Henri, 384, 395, 410, 411, 412, 413, 414, 435, 436, 513, 524, 527, 528
Locke, 291
Loti, Pierre, 36
Louis XIV, 281
Loyola, Ignace de, 299, 532
Luther, 248

M
Maffée, Jean-Pierre, (Maffei), 167
Mattei, 263
Magdanela, 58
Magellan, Fernand de, 38
Marcy, abbé de, 392, 393, 394, 400, 424
Massarella, Dereck, 309, 312, 338, 348, 362
Matsuda, Ki-ichi, 78, 145, 147, 336
Matsuo, Bashô, 334, 536
Michel, Wolfgang, 360
Minuti, Roland, 375, 437
Mizuno, Morinobu, 120
Montanus, Arnold, 24, 27, 42, 178, 179, 196, 225, 241, 245, 279, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 296, 298, 300, 301, 302, 303, 304, 307, 329, 342, 350, 355, 492, 493, 495, 523, 527
Montesquieu, Charles Louis de Secondat, 194, 374, 375, 380, 434, 437, 439, 440, 441, 442, 443, 445, 446, 447, 448, 450, 460, 461, 473, 497, 512, 526, 533
Moreri, Louis, 31
Morf, Antonio de, 73
Moura, Détrie, 509
Murai, Sanae, 110

N
Nagaoka, Harukazu, 52, 53, 63, 65, 287
Nakagawa, Hisayasu, 499, 509
Nam-Li, Hur, 67, 103

O

Oda, Nobunaga, 42, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 54, 55, 57, 61, 67, 69, 144, 215, 229, 169, 295, 300, 405
Okubo Tadachika, 99
Omura, Sumitada, 52, 70
Organtino, 58, 64
Orville, André Guillaume Constant d', 379

P

Pagès, Léon, 188, 253
Pasio, Francisco, 79
Perry, commandant, 133, 377
Philippe III (d'Espagne), 84
Pigafetta, Antonio, 38
Pinto, Fernao Manaes, 267
Platon, 389
Pline, 39
Polo, Marco, 37, 38, 39, 501
Prévost, abbé, 28, 31, 40, 270, 303, 369, 370, 371, 372, 373, 387, 396, 399, 473
Proust, Jacques, 164, 271, 274, 278, 285
Purchas, Samuel, 146

Q

Quichotte, don, 414, 420

R

Raynal, abbé de, 395, 402, 403, 406, 489
Régis, François, 420, 421
Reyer, Gysbertz, 178
Ricci, Matteo,102, 112
Rhobarer, abbé René François, 188
Rodrigues, Juan, 85, 93
Rousseau, Jean-Jacques, 181, 377

S

Sanda, Francisco de, 73
Sande, Edouard de, 229, 230
Sansom, Georg, 40, 43, 48, 53, 57, 58, 62, 66, 67, 71, 74, 75, 78, 90, 99, 117, 127, 146
Saris, John, 270
Schaep, Henri Corneille, 269, 294, 350
Schamberger, Caspar, 294
Scheuchzer, Jean Gaspar, 302, 303, 306, 310, 354, 358, 360, 362, 363, 363
Sesso, Sosai, 119
Shibata, Akihiro, 303
Shimada, Takao et Yuriko, 344, 458
Shimizu, Yoshihiro, 60
Siebold, Philip Franz von, 36, 309, 361, 377, 378, 379
Six, Daniel, 348
Sloane, Hans, 354, 358
Socrate, 389
Solier, François, 162, 163, 164, 166, 204, 223, 231, 233, 242, 243, 246, 250, 251, 253, 255, 256, 261, 263, 264, 265
Sotelo, js., 98
Strabon, 37
Suzuki, Sôsan, 110, 118, 119
Swift, Jonathan, 291, 456
Sylva, Edouard de, 205

T

Takayama, Ukon, 67
Tavernier, Jean-Baptiste, 172, 186, 226, 283, 284
Thévenot, Melchisédech, 277, 286, 492
Thilsing, Isaac, 190
Thou, Jacques, Auguste de, 355
Thunberg, Karl Peter, 309, 319, 458, 514
Tokugawa (le clan) 79, 82, 83, 84, 94, 95, 96, 104, 118, 126, 127, 132, 133, 277, 445, 446, 496
Tokugawa, Hidataka, 83, 84, 104, 105, 122
Tokugawa, Iemitsu, 21, 84, 104, 117, 122, 448, 449, 450

Tokugawa, Ietsuna, 292
Tokugawa, Ieyasu, 20, 45, 46, 57, 79, 80, 81, 83, 84, 85,86, 87,90,92, 94, 96,97,98,100, 103, 104, 131
Tokugawa, Tsunéoshi, 324
Torres, Cosmes de, 529
Toussaint, Frédéric, 74, 93, 115
Trigault, Nicolas, 167

U
Ueda, Akinari, 536
Uywert, Herman, 362

V
Valignano, Alexandre, 47, 48, 52, 62, 76, 102, 141, 145, 147, 149, 150, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 189, 221, 223, 225, 227, 228, 229, 230, 232, 238, 253, 392, 476, 529, 530
Varenius, Bernhardus, 355
Vié, Michel, 53, 127
Villèle, Gaspard, 59, 214, 246
Voltaire, 27, 31, 33, 34, 76, 188, 204, 230, 261, 265, 373, 374, 376, 380, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 427, 428, 429, 430, 442, 443, 454, 455, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 479, 480, 481, 482, 489, 497, 502, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 524, 525, 528
Voss, Gustav, 74, 106, 108, 109, 121

W
Wagenauer, Zakarie, 178, 294, 324
Watanabe, Naoki, 510
X
Xavier, François, 22, 26, 43, 44, 51, 107, 124, 130, 141, 142, 149, 152, 155, 161, 162, 164, 170, 185, 197, 204, 205, 208, 209, 211, 212, 218, 219, 231, 232, 234, 235, 236, 237, 246, 249, 252, 254, 255, 257, 263, 267, 297, 397, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 431, 458, 468, 502, 524, 531, 532, 529
Xongxi, Huang, 127
Y
Yama-uchi, Hisashi, 190, 224, 288, 381, 383, 470, 499

Résumé:

A partir de la mi-XVIe siècle et pendant près de cent ans, les lettres et témoignages offerts à l'attention des lecteurs européens contribuent à créer un « Japon textuel » où viennent s'entrelacer deux histoires : d'une part, celle d'un pays féodal et instable mais accueillant aux influences extérieures ; d'autre part, celle d'âpres rivalités européennes à la fois religieuses et économiques. Mais à partir de 1639, date de la fermeture du Japon aux pays occidentaux, et plus encore au XVIIIe siècle, cet entrelacs prend, par la force des choses, une autre forme, purement intertextuelle cette fois. Objet de la thèse, cette présence du Japon dans les écrits de langue française au XVIIIe siècle témoigne de l'élaboration progressive d'une topique qui tient lieu de connaissance en même temps que de support à un imaginaire « japonisant ». C'est également sur fond de cette mé-connaissance que sont parfois développés les thèmes chers à la réflexion philosophique des Lumières - la tolérance, la liberté religieuse, la justice, l'obscurantisme et le despotisme -. Révélateurs du fossé sans cesse grandissant qui se creuse entre la réalité historique japonaise et la représentation qui en est faite par les lettrés français, les documents pris en considération se révèlent également riches en enseignements sur les pratiques d'écriture - et en l'occurrence de réécriture - des auteurs français, sur leur volonté de raisonner à l'échelle du monde mais aussi sur la résistance que la pensée des Lumières opposait aux autres formes de pensée.

Mots clés :

Religion
Évangélisation
Fanatisme
Jésuites

Abstract

Reality and imagination: Japan as viewed by 18th century France

With an interest in the origins of various representations of Japan during the Enlightenment, we have studied three centuries of Japanese history as they relate to the West. Even though in the eighteenth century China was of primary interest, some French authors refer to the Land of the Rising Sun in their texts. This was true even though there was no contact between Japan and the West at that time. Therefore, in order to write about Japan, they had to rely on older texts to obtain information. Because of the particular history of Japan, whose highlights we present, the first reports written by Europeans emanated from the pens of authors from different worlds.

First of all Jesuits from Iberian countries (1549-1620) who were mainly concerned with evangelical activities in Japan, wrote about these activities and the difficulties of carrying out their mission.

Then, once these missionaries were expelled from the country, Dutch Reformed Church traders, the only ones to live in Japan, offered information on the country.

The various paraphrased texts of these authors, copied by the authors of the seventeenth and eighteenth centuries, religious and laity, were used to draw an imaginary Land of the Rising Sun according to the latter group's personal and religious opinions.

Japan notably appears in the Encyclopedia of Diderot, and we also noticed that the French writers of the Enlightenment who speak of Japan offer a vision consistent with their way of thinking and their philosophy.

They use some subjects about Japan to illustrate a particular theme related to their own philosophical interest.

Somehow, whenever they expound on Japan, in the end they are expounding equally on France. Indeed, the issues they raise have a direct relationship with questions such as justice, tolerance, religious freedom, etc.

Keys words :

Religion
Evangelization
Fanaticism
Jesuit